XIe Année (Nouvelle série) — N° 1-2 JANVIER-JUIN 1933

REVUE DES ÉTUDES HONGROISES

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

SOMMAIRE

Pages

GYULA NÉMETH. — *Les inscriptions du trésor de Nagyszentmiklós.* 5

BÉLA BARTÓK. — *Résultats des recherches sur la chanson populaire en Hongrie* 39

NOTES ET DOCUMENTS : Les livres hongrois dans les bibliothèques publiques en France. I. Bibliothèque de la Sorbonne (C. E. H. F.). — Un épisode hongrois du Gallicanisme : une controverse entre le Primat de Hongrie et le Parlement de Paris, 1682 (Sándor BAUMGARTEN). — L'influence de la lexicographie hongroise sur la lexicographie roumaine (Ladislas GÖBL) 46

CHRONIQUES : La réorganisation de l'enseignement public et des recherches scientifiques en Hongrie (Brunó BALASSA) 59

COMPTES RENDUS CRITIQUES d'ouvrages relatifs à la Hongrie : Ouvrages généraux, Bibliographie, Linguistique, Littérature, Histoire, Droit et Institutions, Géographie (pour le détail voir au verso). 70

REVUE DES LIVRES HONGROIS : Linguistique, Littérature et Histoire Littéraire, Histoire (pour le détail voir au verso) 103

PRO DOMO. 171

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE DE LA HONGRIE (1932) 172

LIVRES REÇUS 192

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, (6e).

1933

REVUE DES ETUDES HONGROISES

Fondée en 1923, par M. Z. Baranyai

paraît, provisoirement, deux fois par an, à raison de 4 fascicules pour l'année entière

COMITÉ DE LA REVUE :

Président : M. Z. Gombocz, Professeur à l'Université de Budapest, Directeur de Eötvös Collegium.

MM.

Z. Baranyai, chargé de Cours à l'Université de Szeged.

G. Birkás, Professeur à l'Université de Pécs.

Al. Eckardt, Professeur à l'Université de Budapest.

J. Hankiss, Professeur à l'Université de Debrecen.

E. Haraszti, chargé de cours à l'Université de Budapest.

E. Lajti, Agrégé et Docteur ès Lettres de l'Université de Budapest.

E. Neuvonen, agrégé de l'Université de Helsinki.

A. Sauvageot, Professeur à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes.

H. Tronchon, Professeur à l'Université de Strasbourg.

L. Villat, Professeur à l'Université de Besançon.

B. Zolnai, Professeur à l'Université de Szeged.

DIRECTEURS :

L. Müller, Directeur du Centre d'Etudes Hongroises en France.

G. Bárczi, chargé de Cours à l'Université de Szeged.

La Revue est patronnée par un Comité se composant d'éminents représentants des Lettres et des Sciences françaises et hongroises, dont nous publierons la liste complète dans notre prochain numéro.

PRIX de l'ABONNEMENT : France, 40 fr. ; Etranger, 50 fr. ; Hongrie, 10 pengös

On s'abonne à la Revue chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte, PARIS (VI^e^)

ou par envoi de chèque ou mandat postal à l'ordre du Gérant.

Compte de chèques postaux : PARIS 1024-92.

Dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (Imprimerie de l'Université), Múzeum-körút 6, Budapest (VIII^e^).

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à l'un des Directeurs :

M. L. Müller, 8, rue Geoffroy-St-Hilaire, Paris V^e^ ; M. G. Bárczi, Csillaghegy, Főutca 16, Hongrie

OUVRAGES ANALYSÉS DANS CE NUMÉRO :

I. — *COMPTES RENDUS CRITIQUES D'OUVRAGES RELATIFS A LA HONGRIE :*

Pages

BIBLIOGRAPHIE. OUVRAGES GENERAUX. — M. Magyar, B. Keményy : Ungarn-Hungary-Hongrie ; G. Lukács : La Hongrie et la Civilisation. — E. Radisics : La Hongrie d'hier et d'aujourd'hui (E. Sansot). — O. Brachfeld : La Justicia de Hungria (S. B.). — A. Veress : Bibliographia româna-ungara (G.) 70

LINGUISTIQUE. — A. Sauvageot : Dictionnaire français-hongrois et hongrois-français (G. Bárczi). — C. J. Popp-Serboianu : Les Tsiganes (C. Bárczi). — E. Várady : Grammatica della lingua ungherese (L. G.) 73

LITTERATURE. — *Romans.* L. de Zilahy : Deux Prisonniers (Ch. Horváth). — M. Babits : Le Fils de Virgile Timár (L. V.). — F. Karinthy : Voyage à Capillarie (E. Bidou). — Zs. Móricz : Derrière le dos de Dieu (Ch. Horváth). — L. Zilahy : Printemps mortel (Ch. Horváth). — R. Markovits : Garnisons Sibériennes (Ch. Horváth). — A. Márai : Les Révoltés (G. Strém). — I. Gyomai : Refoulement (Ch. H.). — *Théâtre.* E. Madách : La Tragédie de l'Homme (H. Tronchon). — Les Pièces hongroises sur la Scène française (G. Strém) 79

HISTOIRE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE. — F. Eckhardt : Histoire de la Hongrie (L. Villat). — A. Dámi : La Hongrie de demain (L. V.). — E. Lukinich : Les Editions de Sources de l'Histoire Hongroise 1854-1930 (T. B.). — B. Kossányi : 1° Polonais et Hongrois. 2° La Hongrie à l'Exposition « La Pologne en 1830-1920-1930 » (L. V.). — Baron J. de Szilassy : Le procès de la Hongrie ; les Relations franco-hongroises devant l'histoire (L. V.). — G. Hervé : Nouvelle Histoire de l'Europe (L. V.). — C. G. Picavet : L'Europe politique de 1919 à 1929 (L. V.). — E. Lémonon : La nouvelle Europe Centrale et son bilan économique (L. V.). — E. Fournol : Les Nations romantiques (T. B.). — E. Faure : Découverte de l'Archipel (L. V.) 88

DROIT. — F. R. Dareste, P. Dareste : Les constitutions modernes (J. Martonyi). — E. Kuncz : Le récent droit commercial hongrois (J. Martonyi). — A. de Baloch : La Protection internationale des Minorités (L. V.) 96

GEOGRAPHIE. — E. de Martonne : Géographie Universelle (L. Villat) 99

(voir au verso de la couverture)

REVUE

DES

ÉTUDES HONGROISES

REVUE

DES

ÉTUDES HONGROISES

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

DIRIGÉE PAR

LÉOPOLD MULLER
DIRECTEUR DU
CENTRE D'ÉTUDES HONGROISES EN FRANCE

GÉZA BÁRCZY
CHARGÉ DE COURS A L'UNIVERSITÉ
DE SZEGED (HONGRIE)

COMITÉ DE LA REVUE :

Z. GOMBOCZ, président; Z. BARANYAI, G. BIRKÁS, Al. ECKHARDT, J. HANKISS, E. HARASZTI, E. LAJTI, E. NEUVONEN, A. SAUVAGEOT, H. TRONCHON, L. VILLAT, B. ZOLNAI.

---

8 – 11e Année — 1933

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, (6e).

1933

M. T. AKAD. KÖNYVTÁRA
Növedéknapló
1933 1558

LES INSCRIPTIONS DU TRESOR DE NAGYSZENTMIKLÓS

Les problèmes scientifiques posés par la découverte du trésor de Nagyszentmiklós [1], sont parmi les questions les plus intéressantes en même temps que les plus obscures de l'archéologie hongroise. D'après les archéologues, les motifs décoratifs de ces vases précieux remontent à des modèles persans (surtout de l'époque des Sassanides) et byzantins, mais on y constate aussi l'influence de motifs provenant d'Asie Centrale [2]. Comme lieu d'origine de ces objets, on peut fixer avec une grande vraisemblance le territoire compris entre le Pont-Euxin et la Volga. Quant à la date du trésor, l'ancienne hypothèse de Hampel, selon laquelle elle remonterait au IV^e^ ou au V^e^ siècle après Jésus-Christ, a été abandonnée. Seul Strzygowski relègue le trésor à une époque encore plus reculée. Hampel lui-même l'a daté ensuite du VIII^e^ siècle. Kondakow [3] le place après 864; Zimmermann [4], entre les années 870-90, et Thomsen [5] pense au troisième tiers du IX^e^ siècle, surtout parce que tous les trois attribuent au trésor une origine bulgare. Or si le trésor est vraiment bulgare, il ne peut dater, d'après leur raisonnement, que de l'époque où les Bulgares ont embrassé le Christianisme, puisque parmi ces objets précieux se trouve une coupe

(1) Cf. Joseph Hampel, *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklós sogenannter « Schatz des Attila »*, Budapest, 1885; Hampel, *Alterthümer des frühen Mittelalters in Ungarn*, vol. I, p. 153-161, vol. II, p. 401, vol. III, p. 288 ss.

(2) Cf. Hugo Mötefindt, *UngJbb.* V (1925), p. 364. Fehér, *Les monuments de la culture protobulgare*, pp. 124 ss., 130, Notes. 1. (Filow).

(3) *Geschichte und Denkmäler des Byzantinischen Emails*, p. 40.

(4) *Kunstgewerbe des frühen Mittelalters*, p. 106.

(5) *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós.* SamlAfh., t. III, pp. 352-53.

baptismale. Cette argumentation n'est pas probante. Elle s'appuie uniquement sur le fait que le trésor a été trouvé dans un territoire qui, avant la conquête hongroise, avait appartenu aux Bulgares. Le seul fait qui mérite considération au point de vue de la date, c'est

Le trésor de Nagyszentmiklós I. (Gr. 1/5).

qu'une des inscriptions en caractères grecs (Coupe 21) [6] contient deux fois un B d'une forme particulière (B) pourvu d'une barre horizontale à la base. Or ce signe, comme Hampel l'a déjà constaté [7], ne se rencontre pas avant le IX[e] siècle [8] (d'après Fehér [9], il est en usage entre 820 et 906). Pour la solution de tous ces problèmes, les différentes inscriptions du trésor sont d'une importance capitale [10].

(6) J'emploie la numérotation de Hampel.
(7) *Der Goldfund von Nagy-Szent-Miklós*, p. 54.
(8) Thomsen, *SamlAfh.*, t. III, pp. 352-53.
(9) *Les monuments de la culture protobulgare*, p. 124.
(10) Hampel, *Goldfund*, p. 46.

I. *Les inscriptions en caractères grecs.*

Les vases d'or de Nagyszentmiklós portent des inscriptions qui se répartissent en trois groupes.

Sur les coupes n° 9 et 10, se trouve une inscription en caractères grecs — la même sur chacune des deux

Le trésor de Nagyszentmiklós II. (Gr. 1/5).

coupes. Au fond de ces vases, on voit une croix entourée d'une inscription circulaire qui contient le monogramme du Christ. L'inscription est difficile à déchiffrer, mais on distingue nettement le mot ΥΔΑΤΟC, génitif de ὕδωρ, « eau ». C'est Bruno Keil qui l'a entièrement déchiffrée en démontrant, ce que Hampel avait déjà affirmé, que le texte entier est en grec et se rap-

(11) Hampel, *Goldfund*, p. 59 ss.; Keil : *Repertorium für Kunstwissenschaft*, t. XI (1888), p. 256 ss.

porte au sacrement du baptême [11]. Voici la lecture et la traduction qu'il en donne :

Χρ(ιστός) μετὰ ὕδατος ἀν(θρώπους) ἀπέλυσ(ε)ν ἀ(ν)εὶς τὸ ν(έ)ον πν(εῦμα) ἅγ(ι)ον.

« Christus hat mit Wasser den Menschen erlöst, emporsendend (daraus) den neuen heiligen Geist ».

La coupe n° 21 porte une inscription d'une autre nature, qui, tout en étant écrite elle aussi en caractères grecs, est rédigée indubitablement dans une autre langue. Après quelques tentatives sans importance, cette inscription, du reste fort lisible, a été déchiffrée par Thomsen, en 1917, dans son mémoire intitulé : « *Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós* » (Copenhague, 1917 Acad. Danoise; v. encore SamAfh. III). Il a démontré que l'inscription est rédigée en langue turque et en a donné le texte et la traduction que voici :

ΒΟΥΗΛΑ-ΖΟΑΠΑΝ-ΤΕCΗ-ΔΥΓΕΤΟΙΓΗ-
ΒΟΥΤΑΟΥΛ-ΖΩΑΠΑΝ-ΤΑΓΡΟΓΗ-ΗΤΖΙΓΗ-ΤΑΙCΗ

Buila Zoapan täsi dügätügi
Butaul zoapan tayruγγ ičigi täsi.

« Le zoapan Bouila a achevé la coupe, (cette) coupe à boire qui par le zoapan Boutaoul a été adaptée à être suspendue ».

Cette interprétation donnée par Thomsen et que Mladenow et Bang [12] refusent d'admettre, est à mon avis certainement juste, sous réserve de quelques corrections.

Avant tout, je tiens à attirer l'attention sur le fait que dans cette inscription, la notation des sons s'écarte des graphies habituelles. Dans ΒΟΥΗΛΑ le ΟΥ désigne la voyelle *o*, étant donné que dans les textes grecs ce nom de dignité est toujours écrit avec un omicron [13]. Dans ΖΟΑΠΑΝ, ΖΩΑΠΑΝ une voyelle est rendue par deux

(12) *UngJbb.* VII (1927), 331-37; une tentative d'explication plus qu'aventureuse chez *Jelic* dans le *Strzygowski-Festschrift.*
(13) Marquart, *Chronologie*, p. 41, note; Beschewliew, *Jahrb. de Nationalmuseums*, Sofia (en bulgare) 1922-25, p. 405.

lettres. Dans ΔΥΓΕΤΟΙΓΗ l'*ü* de la troisième syllabe est écrit OI; cette graphie est facile à expliquer, puisque le digramme οι désigne, jusqu'au X^e siècle la voyelle *ü* et que dans les manuscrits des X-XI^e siècles les signes υ et οι sont plus d'une fois confondus [13b]. Pourtant, cette façon d'écrire est loin d'être fréquente. Dans le mot ΤΑΓΡΟΓΗ la voyelle *u* est rendue, contrairement à l'usage général, par la lettre ο. Au lieu de la transcription des mots turcs [14] employée généralement dans les œuvres littéraires, nous sommes donc ici en face des habitudes graphiques individuelles, quoique irréprochables, d'un homme moins lettré.

Quant au nom de ΒΟΥΤΑΟΥΛ ΖΩΑΠΑΝ, je l'ai considéré, il y a quelque temps déjà [15] — non sans hésitation — comme le nom d'un prince petchénègue. (A présent j'ose émettre cette même hypothèse avec une certaine assurance). Constantin Porphyrogénète relate dans son œuvre « *De Administrando Imperio* » (c. 37) que le chef de la tribu petchénègue nommée Τζοπόν= Čaban [16], était en 889 un prince du nom de Βατά (Τον Βατάν) . Dans les noms turcs la terminaison *ul* (< *oγul*) signifie « fils de » [17] par conséquent ΒΟΥΤΑΟΥΛ ΖΩΑΠΑΝ se lit *Bota-ul Čaban*. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce que le nom de tribu *Čaban* entre dans un nom de personne. Le fait est fréquent [18].

A ces considérations, je voudrais encore ajouter quelques remarques.

Le nom Βουτα = *Bota* [19] correspond au nom turk *Bota*, dont on a plusieurs exemples, cf. kirghiz *Bota-qan* [20]. Chez Constantin Porphyrogénète, ce nom est écrit Βατά, tandis qu'en ancien hongrois, il se présente sous la

(13b) Communication verbale de M. J. Moravcsik.

(14) Nous avons cru devoir respecter la distinction proposée par M. Németh entre les graphies *turc* (turk différencié) et *turk* (turk commun, allemand : *köktürkisch*, hongrois : *köztörök*). Les linguistes français n'ont pas accoutumé, en effet, de faire cette distinction purement graphique. (Note de la Rédaction).

(15) *Kőrösi-Csoma-Arch.*, t. I, p. 225.

(16) Dans les textes grecs *o* désigne souvent la voyelle *a*.

(17) Thomsen, SamAfh. t. III, pp. 344-45.

(18) Cf. mon livre intitulé « *A honfoglaló magyarság kialakulása* », pp. 82-84.

(19) C'est la bonne leçon, cf. Βουηλα = *Boila*.

(20) Radloff, *Proben*, t. III, pp. 69 (90). Cf. encore Houtsma, *Ein Türkisch-arabisches Glossar*, p. 29.

forme de *Vata*. Dans ces deux dernières formes l'*a* de la première syllabe s'explique par une alternance vocalique qui remonte probablement au turc [21]. Comme appellatif le mot *bota* signifie en kirghiz, dans le dialecte du Turkestan Oriental et en tchagataï « chameau qui vient de naître, jeune chameau d'un an » (Radloff). Les noms de ce genre jouissent chez les Turcs d'une grande popularité.

De prime abord l'identité du mot ζοαπαν avec Τζοπον= *Čaban* m'a paru douteuse à cause du ζ de ζοαπαν, étant donné que les textes byzantins rendent généralement le *č* turc par la combinaison τζ. Mais si l'on considère que d'une part cette inscription ne se conforme pas aux habitudes graphiques ordinairement observées dans la transcription des mots turk, et que d'autre part, tout en étant bien rare, la notation des *dž*, *č* d'une langue étrangère par un simple ζ n'est pas sans exemple, il faut convenir que rien ne s'oppose à l'identification de ζοαπαν avec *Čaban*. De la graphie ζ pour *dž*, *č* je peux citer les exemples suivants [22] : le nom de dignité bulgare Ητζιργουβοϊλας= *ičirgü bojla* prend dans un texte latin la forme de *Zergobula* [23]; un général

(21) Exemples puisés dans un mémoire encore inachevé de M. St. Tálasi :
ouïg. *ayu* « poison » ~ tar. *oγa*.
ouïg. *arqa* « dos » ~ koïb. *orqa*.
alt. *ap* « hypocrisie » ~ tel. *op*.
tchag. *arγan* « cable » ~ osm. *orγan*.
osm. *av*. « chasse » azerb. *ov*.
tchag. *baqai* « le tibia du mouton » ~ tchag. *boqai* « mollet ».
kir. *balγa* « marteau » tar. *bolqa*.
tchag. *baqavul* « surveillant des repas » ~ tchag. *boqaul*.
osm. *balta* « hache » ~ karT. *bolta*.
osm. *čaγa* — *čoγa* « le petit d'une bête ».
tchag. *čaŋ* « cloche » ~ ouïg. *čoŋ*.
osm. *čanta* « sac de voyage » — tchag. *čontai*.
kir. *džaq-* — *džoq-* (~ *džuq-*) « rester accroché ».
alt. *jabaγa* « poulain de deux ans » ~ chor *čobaγa*.
ouïg. *jalavač* « ambassadeur » ~ tchag. *jolauč*.
tar. *qabaq* « creux » ~ osm. *qovuq*.
alt. *qajyq* « aviron » ~ dial. de Tob. *qojyq*.
tel. *qamdyt* « lézard » ~ sag. *qomdat*.
osm. *qav* « amadou » ~ tchag. *qov*.
tchag. *qav-* « poursuivre » ~ osm. *qov-*.
koïb. *samnaq* ~ *somnaq* « cuiller ».
ouïg. *talum* ~ *tolum* « arme ».
alt. *tat* « rouille » tchag. *tot*.
osm. *dalγa* « vague » ~ tel. *tolqa*.

(22) Communication verbale de M. J. Moravcsik.

(23) Dvornik, *Bulletin de correspondance hellénique*, t. III (1928). p. 129.

L'inscription grecque sur les coupes nos 9 et 10.

L'inscription petchénègue en caractères grecs sur la coupe 21.

byzantin d'origine inconnue est appelé chez *Prokope* Σίττας [24] et Τζίττας [25], chez *Malalas* Τζίττας [26] et Ζίττας [27]. On trouve le nom du prince turk *Džünejd* dans certaines sources byzantines sous la forme de Τζωνήτ [28] et Ζουναίτης [29].

Je lis le groupe ομρωα dans ΖΟΑΠΑΝ ~ ΖΩΑΠΑΝ comme *a*. Il n'est guère probable (du reste personne n'a encore émis cette hypothèse), que nous soyons ici en face de deux voyelles ou d'une diphtongue. L'*o* ne peut désigner qu'un *a* (la leçon *ä* ne peut guère entrer ici en ligne de compte), tout au plus un *o*, mais en aucun cas un *u* (ceci ne serait plus une notation rare mais fautive). L'omicron représente en général les voyelles *o* et *a* chez notre artiste. Il peut désigner aussi un *u*, mais cette dernière leçon est inadmissible dans le cas présent à cause l'α : l'alpha ne peut jamais entrer dans une graphie désignant un *u*. Le mot Ζ(Ω)ΑΠΑΝ n'a donc rien à faire avec le slave *župan*. C'est aussi l'avis de M. Fehér : « L'identité généralement admise de ΖΟΑΠΑΝ, ΖΩΑΠΑΝ = ζθπαν , *župan* ne me paraît nullement évidente, du moins, je n'arrive pas à justifier la transcription de l'*u* par ΟΑ, ΩΑ » [30].

Il s'agit ici d'un mot turc, comme du reste pour tous les autres mots de l'inscription. Et s'il en est ainsi, la lettre ζ du mot Ζ(Ω)ΑΠΑΝ ne peut représenter qu'un *dž* ou un *č* puisque le son *z* ne se rencontre jamais en turc à l'initiale.

L'hypothèse que cette inscription nous donne réellement les noms de *Boïla Čaban* est péremptoirement vérifiée par les inscriptions runiques du trésor dont je m'occuperai plus loin.

En outre, je ne peux pas admettre l'explication donnée par Thomsen au sujet de TECH = TAICH = *täsi*. Thomsen croyait que ce mot était une forme jusqu'alors inconnue de *täpsi* « petit plat ». Je ne trouve pas vraisemblable cette hypothèse et j'identifie le mot

(24) Ed. Haury, t. I, p. 58[16] et pages suivantes.
(25) Ibid., t. III, pp. 2, 96[20].
(26) Ed. Bonn., p. 465[9].
(27) Ed. Bonn., p. 470[13].
(28) Dukas, éd. Bonn., p. 80[14] et pages suivantes.
(29) Laonikos, éd. Darkó, t. I, p. 191[23].
(30) *Les Monuments de la culture protobulgare*, p. 125.

en question avec *tas-y* « sa coupe ». La possibilité d'une explication de l'inscription par le mot *tas* n'a pas échappé à Thomsen, mais il a délibérément écarté cette hypothèse [31] à cause de la différence de vocalisme. En outre, il jugeait invraisemblable que le mot *tas*, d'origine arabe, se rencontrât de si bonne heure dans une langue turque. Mais en même temps, il ne manque pas de se poser la question de savoir si la dénomination *tas* ne convient pas mieux à l'objet que le nom *täpsi*.

Commençons par répondre à cette dernière question. Il serait oiseux d'énumérer les différentes significations des mots *tas* et *täpsi*. En général, les deux termes signifient à peu près la même chose, les sens des noms turcs désignant la vaisselle étant très peu fixes. Néanmoins l'osmanli : *altyn, gümüš tas*, « coupe à boire en or ou en argent » (Radloff Wb.) prouve qu'au point de vue sémantique on ne peut rien invoquer contre l'hypothèse que la graphie en question représente le mot *tas*, puisqu'en effet c'est bien une coupe en or que nous avons sous les yeux.

On ne peut pas non plus considérer comme un obstacle le fait que *tas* est un emprunt du turc à l'arabe. Le turk a possédé des mots d'origine arabe dès le VIII[e] siècle, époque où des unités ethniques turques sont entrées en rapports plus intimes avec l'Islam. Les Petchénègues dans leur habitat antérieur décrit par *Ibn Rusta* et *Al Bakri*, avaient été en contact avec des peuples turcs qui étaient en relations étroites avec la civilisation de l'Islam et dont la langue s'était enrichie (surtout par l'intermédiaire des Persans) d'éléments arabes. Dans le premier quart du X[e] siècle, une partie des Petchénègues est même allée jusqu'à se convertir à l'Islam [32], ce qui n'aurait pu se produire s'ils n'avaient pas fait connaissance au préalable de la civilisation musulmane. Du reste, il est hors de doute que le mot *tas* n'appartient pas au nombre des emprunts récents. Selon Radloff, il existe en osmanli, dans les dialectes de Crimée, de Tioumène et de la Tobol;

(31) *SamlAfh.* t. III, p. 345, note.
(32) Marquart, *Streifzüge*, pp. 72-73.

selon Pröhle [33], dans le karatchaï du Caucase également.

Mais c'est le problème du vocalisme qui est particulièrement important. Cependant cette difficulté n'est pas impossible à vaincre. Je renvoie avant tout au nom petchénègue du fleuve Oural : *Jäjyq*^{c}, qu, en face de la forme *Jajyq* propre aux autres dialectes, prouve que le changement *a*>*ä* n'était pas inconnu dans cette langue [34]. Dans mon étude sur les peuplades turques établies en Hongrie au temps des Árpád (*Árpádkori törökjeink*) j'ai démontré que la langue petchénègue est étroitement apparentée au coman de Hongrie et à la langue du Codex Cumanius. Ces dialectes accusent, dans certains cas, le changement *a*>*ä*, surtout si la voyelle est en contact avec un *j* ou un *č*. On observe le même phénomène dans le turc de la Volga où il arrive même que *a* ou *à* primitifs passent sans aucune cause apparente à *ä*, surtout dans les mots d'emprunt. On a donc le droit de supposer en petchénègue une forme *täs* ayant le sens de « coupe ».

Enfin, je ne parviens pas à voir dans l'inscription cette belle construction syntaxique que Thomsen a prise pour base de son analyse. Les mots *dügätügi* et *tayruγy* sont des noms verbaux en *k*. Ils jouent dans la phrase un rôle passablement indépendant. On ne peut pas les mettre en rapport étroit avec *täsi*, ou *ičigi täsi*. Pour moi (comme il ressort de la traduction que j'en donne), j'y vois une construction plus lâche.

En revanche, ce qui est le plus important, l'explication que donne Thomsen des formes *dügätügi* et *tayruγy* et dont je me suis d'abord un peu méfié, me semble maintenant parfaitement juste. Or le sens de ces deux mots est si important que l'interprétation de toute l'inscription en dépend. Brockelmann, dans son mémoire intitulé « *Mahmud al-Kašgharis Darstellung des türkischen Verbalbaus* » [35] s'occupe aussi des noms verbaux en *-k*, *-q*, et dans les exemples qu'il produit on peut observer que ces formes sont généralement em-

(33) KSz., t. X, p. 137.
(34) Konstantinos Porphyrogennetos, *De adm. imp.*, p. 37.
(35) KSz., t. XVIII, pp. 33-54, 40-45.

ployées de la même façon que dans l'inscription petchénègue. Des exemples comme *anyŋ jük kötrüki kör* « regarde comme il porte le fardeau », ou *anyn suv käčrüki kör* « regarde comme il traverse l'eau », forment des pendants parfaits de notre *taγruγy*. L'inscription doit donc être traduite comme suit :

« La coupe de Boila Čaban, elle a été exécutée sur son ordre. Botaul Čaban en a fait faire la boucle. C'est sa coupe à boire ».

Dans cette inscription, il n'y a pas une seule particularité phonétique caractéristique du bulgare, en revanche, le *d* initial [36] et la façon dont *-k-*, *-q-*, intervocaliques sont représentés indiquent nettement un autre dialecte, en l'espèce le petchénègue-coman. Malgré la brièveté de notre inscription, ce dernier traitement est abondamment représenté : deux *-g-* (< *-k-*) dans *dügätügi* (< *tükätüki*), deux *-γ-* (< *-q-*) dans *taγruγy* (< *taqruqy* et le *-g-* de *ičigi* (< *ički*). Le changement $k > g$, $q > \gamma$ peut être constaté avec certitude dans la langue de notre inscription alors que le bulgare, selon le témoignage des mots d'origine bulgare du hongrois [37] et du nom de tribu Τζαχαρης [38], a gardé le *k*, *q* du turc commun. Par contre, une des innovations les plus importantes des langues petchénègue et comane est que *-k-; -q- i*ntervocaliques y sont devenus *-g-*, *-y-* (> *-j-*).

II. *Les inscriptions runiques* [39].

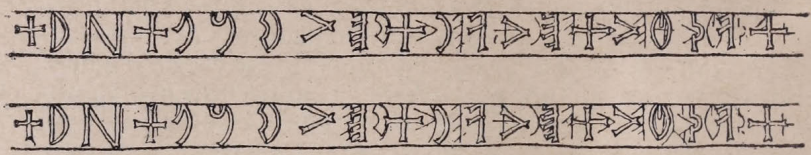
Le troisième groupe des inscriptions trouvées sur les vases d'or de Nagyszentmiklós est formé par celles qui sont notées dans une écriture inconnue. Treize des ob-

(36) On n'a aucune raison pour supposer l'existence d'un *d* initial en turc bulgare. Les exemples de Mikkola : *davšan* et *doχs* sont plus que suspects (*Journ. Soc. Finno. Ougr.*, t. XXX, 33, pp. 11, 12). Dans le petchénègue-coman, le *d* initial, sans être très fréquent, n'était pourtant pas rare. Dans le Codex Cumanicus 6-8 mots turcs commencent par un *d*, entre autres *dört* quatre (60v 25), *dyr* est (passim).

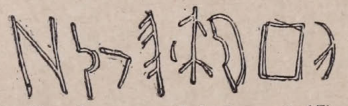
(37) Gombocz, *Bulg.-türk. Lehnwörter*, 166-67.

(38) Beschewliew; *Jb. d. Nationalmuseums*. Sofia. 1922-25, 404.

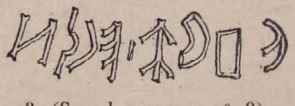
(39) Nous employons ce terme dans le sens de l'allemand Kerbschrift et du hongrois « rovásirás ». Bien entendu, ces écritures n'ont rien à voir avec l'écriture runique germanique.



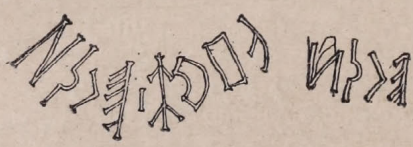
1. (Sur la coupe n° 8. C'est la ligne inférieure qui représente l'inscription; la première ligne est la reconstruction de Hampel où il rend la première ébauche des traits de repère avec l'inscription exécutée en repoussé.



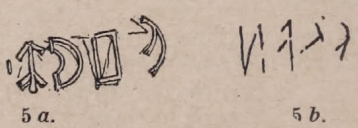
2. (Sur la corne à boire, n° 17).



3. (Sur la coupe n° 9).



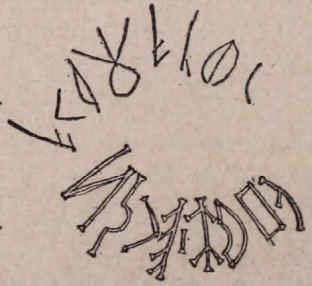
4. (Sur le hanap n° 22).



5 *a*. 5 *b*.
(Sur la coupe n° 10).

6 *b*.

6 *a*.

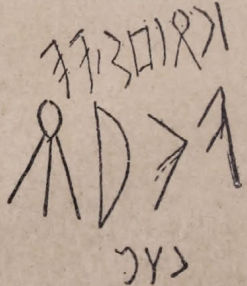


(Sur le hanap n° 23)

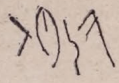
7.

8.

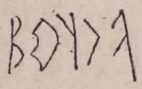
9.



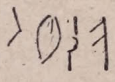
(Sur la cruche n° 6).



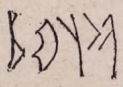
10 *a*. (Sur la cruche n° 3).



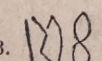
11. (Sur la coupe n° 15).



10 *b*. (Sur la cruche n° 4).



12. (Sur la coupe n° 16).

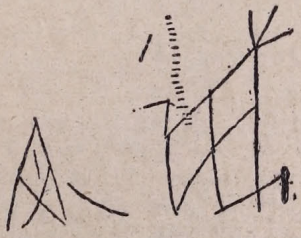


13.

14.

(Sur la cruche n° 5).

15. (Sur le gobelet n° 11).



16. (Sur la cruche n° 2).

jets du trésor portent des inscriptions de ce genre. (Les signes qu'on voit sur la cruche 2 appartiennent visiblement à un autre système graphique). Cela fait donc en tout 18 inscriptions, dont 10, (5 b, 8, 9, 10 a, 10 b, 11, 12, 13, 14, 15) ne comportent qu'un seul groupe de lettres et par conséquent ne consistent qu'en un seul mot; sept inscriptions (dont cinq identiques) sont composées de deux groupes de signes (2, 3, 4, 5 a, 6 a, 6 b, 7), tandis que celle de la coupe 8 (1) comprend quatre groupes de caractères. (Certaines parties de cette dernière inscription ont été ébauchées d'abord à la pointe d'un stylet. Ces traits de repère — comme on peut le constater sur la gravure — ont été tracés deux fois. Lors de l'exécution définitive, l'artiste n'a pris en considération que la seconde ébauche puisque c'était celle qui correspondait à l'espace dont il disposait). Dans l'inscription n° 1 les groupes de caractères sont séparés par des croix [40]. En outre, on trouve une croix semblable au commencement et à la fin de cette inscription, de même que de celle écrite en caractères grecs, mais en langue petchénègue. Dans les inscriptions 2, 3, 4, 5 a, 6 a, les deux mots sont séparés par un petit trait vertical placé au milieu de la ligne tandis que dans la 6 b, il n'y a aucun signe de séparation, bien que l'inscription soit probablement composée de deux mots, puisqu'elle est formée par huit lettres dont les quatre premières se retrouvent dans une inscription indépendante. Les inscriptions 2, 3, 4, 5 a, 6 a, sans tenir compte de divergences insignifiantes dont nous reparlerons plus loin, puis les 10 a, 10 b, et enfin les 11 et 12 sont identiques; les 10 a et 10 b sont en outre identiques au premier mot (allant de droite à gauche) de l'inscription n° 1. Les 18 inscriptions comprennent donc 17 mots. Six sont exécutées en repoussé, 12 sont légèrement gravées. Sur le hanap 23 a, à côté de l'inscription en repoussé, on en voit une autre gravée.

Sans compter les deux signes de séparation mentionnés ci-dessus, les inscriptions comprennent 22 caractères, dont quelques-uns ne se rencontrent qu'une fois, tandis que d'autres se trouvent répétés.

(40) D'origine grecque. Voir Hampel, *Goldfund*, pp. 55-56.

On a plusieurs fois tenté de déchiffrer ces inscriptions, mais ces tentatives n'ont donné aucun résultat acceptable. Vers 1840, Jean Jerney a voulu expliquer les inscriptions du trésor à l'aide du hongrois, mais il a négligé de publier ses travaux [41]. En 1866, Fr. Dietrich a tenté de les déchiffrer à l'aide de l'écriture runique germanique [42]. Kondakow [43] a pensé découvrir dans quelques-unes des inscriptions (n° 2, 3, 4, 5 a, 6 a) le mot grec ἐποίησεν, et deux savants bulgares Balastschew et Mladenow ont poussé, inutilement d'ailleurs, leurs recherches dans ce sens [44]. Cette idée peu heureuse s'est du reste présentée aussi à l'esprit de Hampel, naturellement, sans conduire à une explication admissible. Il a interprété l'inscription 1 de la façon suivante :

+ EΩΘV + XVEC + VΔPI + ND = Ἐυτυχέης ὑδρι

N (omine) D (omini) [45].

K. A. Fischer a essayé de les expliquer à l'aide de l'écriture runique hongroise [46]. On a cherché plus d'une fois la solution du côté de l'alphabet turk ancien (Géza Nagy indique cette possibilité dès 1895, dans l'*Histoire Millénaire*, p. CCCXXXIII) : vers 1909 un savant hongrois anonyme, dont la théorie a été exposée par Thomsen [47], puis en 1915 MM. Gy. Mészáros [48] et G. Supka [49].

M. Fehér considère cette écriture comme bulgare [50]. Selon lui : « les inscriptions runiques trouvées sur les vases du « trésor d'Attila » doivent être considérées

(41) Cf. *Magyar Hajdan és Jelen*, 1847, p. 5; Hampel, *Goldfund*, p. 5.

(42) *Runeninschriften eines Gothischen Stammes auf den Wiener Goldgefässen des Banater Fundes.* Germania, t. XI, pp. 177-209. Voir Thomsen, *SamlAfh.* t. III, pp. 330-31.

(43) *Geschichte und Denkmäler des Byzantinischen Emails*, p. 40.

(44) Mladenow, *UngJbb.* VII (1927), 31 ss. où l'auteur soumet l'inscription turque examinée par Thomsen à une révision peu probante. Mladenov, *Jahrbuch des Nationalmuseums*, Sofia (en bulgare) 1922-25, pp. 262-80, v. G. Il'inskij, *Vestnik Naučnogo Obščestva Tatarovedenija*, n° 8 (1928), p. 123 ss.

(45) *Goldfund*, p. 68.

(46) *A hun-magyar iràs és annak fennmaradt emlékei* (1889), pp. 40-59.

(47) *SamlAfh.*, t. III, pp. 531-32.

(48) *Ethnographia*, t. XXVI, pp. 1-21.

(49) *Archaeologiai Értesitő*, t. XXXV, pp. 50-64; t. XXXVII, pp. 8-86.

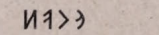
(50) *Mon. Cult. Protobulg.*, pp. 155, 157. Il y a encore quelques autres tentatives tout à fait aventureuses que je me dispense de mentionner.

comme des monuments de l'écriture bulgare ». « Dès maintenant, on peut constater que les inscriptions de l'Orkhon et du Iénisséi, les caractères runiques protobulgares [c'est-à-dire certains signes dans le genre des tamgas, trouvés sur des pierres de construction, etc...], l'écriture hongroise ancienne et les inscriptions runiques du « trésor d'Attila » contiennent beaucoup de caractères analogues ».

L'échec de toutes ces tentatives doit être attribué à l'erreur de méthode que l'on a commise en voulant déterminer la valeur phonique des signes du trésor en fonction de leur ressemblance avec ceux d'autres alphabets. Or, comme les lettres des alphabets examinés à cet effet ne sont jamais nettement identiques à celles du trésor, on en a été réduit à fixer arbitraitement, sur la base d'assimilations douteuses, la valeur des signes runiques en question. Il va sans dire qu'un pareil procédé ne peut donner de résultats utiles. A côté de cette erreur fondamentale, il est moins important de constater que ces tentatives d'explication ont eu recours à une profusion de formes hypothétiques qui ne résistent pas à l'examen critique [51].

Pour illustrer cette méthode, qu'il me suffise de présenter ici les explications données par MM. Mészáros et Supka, au sujet d'une courte inscription. Je m'y sens en quelque sorte moralement obligé, d'autant plus qu'il s'agit des tentatives les plus récentes, et qui, au moins dans leurs grandes lignes, cherchent la solution dans la bonne voie.

L'inscription en question est la suivante :



En lisant ce mot de droite à gauche, M. Mészáros identifie chacun des signes avec les lettres turk suivantes = turk *č*, = turk *o, u,* = t. *k*, = t. *ö, ü*. Il lit l'inscription comme suit : *ič uk ü; ič* signifie « bois », *uk* signifie « entends, comprends ». Il complète *ü* en *üj*, (ce qui est inadmissible) et il l'identifie au mot téléoute *öj* « temps, mesure ». Il traduit le tout : « bois [mais] sache [garder] la mesure ». Cette

(51) Cf. Thomsen, *SamlAfh.*, t. III, p. 329 ss.

traduction est plus que libre, puisque les lettres que M. Mészáros croit trouver ici, donneraient tout au plus *ič uk ü*, ce qui, à la rigueur, pourrait signifier « bois, entends ». Malheureusement cela n'a pas de sens, sans compter qu'il subsiste un *ü* inexplicable. (Il faut en outre observer que le téléoute *öj* « temps » est une forme récente à laquelle en turk et en ouïgour correspond la forme *öd*).

M. Supka lit la même inscription de gauche à droite. Ce seul procédé retire à son explication toute base solide, puisque, d'habitude, il lit ces inscriptions de droite à gauche. Il identifie les signes aux lettres turk suivantes : 𐰖𐰚 *ö, ü,* 𐰴 *k,* 𐰽 *s,* 𐰾 *g,* et lit : *üksüg,* ce qui signifierait, selon lui, « bris, brisure ». Pareil mot turc n'existe pas. Supka le fait venir de koïb. *ük-* « se ruiner », kirgh. *ük-* « écraser, moudre ».

En face de ces tentatives, Thomsen a déjà indiqué la voie à suivre. C'est en négligeant tous les alphabets qu'on pourrait supposer apparentés; c'est par pure spéculation qu'il faut déterminer la valeur de ces lettres.

Moi aussi je me suis assez occupé de ces inscriptions avant de réussir à les déchiffrer. Pourtant j'y suis parvenu par une voie ancienne et simple.

On sait que dans l'inscription turque en caractères grecs figurent deux noms de personnes : *Bojla Čaban* et *Boťaul Čaban,* leçon que je me suis efforcé de motiver plus haut en détail. J'ai cherché ces deux noms dans l'inscription runique; je n'ai pas eu à chercher longtemps; j'ai été frappé tout de suite par les deux premiers mots lus de droite à gauche [52] de l'inscription n° 1 : 𐰆𐰉𐰇𐰃𐰆𐰇𐰋𐰉𐰇𐰆 qui se laissent aisément interpréter comme *B^{o}jla Čab^{a}n* [53] (la croix ne servant qu'à marquer la séparation des deux mots). Par conséquent, les inscriptions 10 a 10 b sur les cruches 3 et 4 : 𐰇𐰋𐰉𐰇 doivent être lues *B^{o}jla;* elles désignent le propriétaire

(52) L'inscription 1 prouve préremptoirement que tous ces textes doivent être lus de droite à gauche, puisque les tracés de repère de cette inscription vont de droite à gauche (Voir la gravure p....). Hampel, *Goldfund,* p. 66, note 2.

(53) Les petits caractères au-dessus de la ligne indiquent les voyelles non notées dans l'original. De pareilles voyelles non écrites sont caractéristiques pour presque tous les systèmes graphiques tures.

de ces vases. Voilà une dizaine d'années que je suis parvenu à ce résultat, mais lorsque j'ai essayé d'appliquer aux autres inscriptions les valeurs phoniques déduites de la sorte, je n'ai obtenu aucun résultat satisfaisant. J'ai cherché des noms et des titres, mais elles se sont montrés rebelles à toute investigation.

Au mois de novembre 1931 j'ai lu la belle publication de MM. Kai Donner et Martti Räsänen : « *Zwei neue türkische Runeninschriften* » [54], où il s'agit notamment d'une petite inscription en caractères turk qui figure sur le disque d'un fuseau. Elle doit être lue : $q^a d^{ty} r^{ty} q$ $^a\gamma^y r^t č^a q$, c'est-à-dire « fusaïole », elle ne désigne donc pas autre chose que l'objet même qui la porte. Devant cet exemple pe me suis souvenu d'autres inscriptions similaires qui se trouvent dans Radloff [55] : celle d'un miroir métallique ainsi conçue : *Küd Aruq Bäk küzküsi* « le miroir de *Küd Aruq Bäk* » ; un autre autre miroir porte : *Er Aγqas Tösäk* (?) *küzküm üzük* « Er Aγqas Tösäk mon miroir ? ».

J'ai immédiatement pensé aux inscriptions runiques du trésor de Nagyszentmiklós. Puisque dans l'inscription en caractères grecs figurait aussi l'expression *ičigi täsi*, c'est-à-dire « coupe à boire », peut-être, en partie du moins, les inscriptions runiques désigneraient-elles aussi les objets mêmes sur lesquels elles figurent. Je me suis mis au travail, et en quelques heures la plupart des inscriptions ont été déchiffrées.

La première inscription que j'ai réussi à déchiffrer, grâce à ce raisonnement, est celle qui porte le n° 5 *b* sur la coupe 10 : ᛁᛋᚾᚦᚦ. Elle comprend 5 lettres dont deux m'étaient déjà connues par le nom de *Boyla Čaban* : c'est-à-dire le second signe (toujours lu de droite à gauche) *a*, et le troisième *b*. L'inscription se trouve sur une coupe de forme plate. Le mot turc *tabaq* m'est venu immédiatement à l'idée, mot dont le sens « plat, coupe », convient parfaitement à l'objet. Dès lors — d'abord hypothétiquement, plus tard avec pleine certitude — j'ai reconnu la valeur de ᚦ $= t$, et de ᛁ $=$ ᚾ $= q$. (Ce dernier figure sur les inscriptions 2,

(54) Helsingfors, 1931, *Journ. Soc. Finno-Ougr.*, t. XLV, p. 7, 1. g.
(55) *Alttürk. Inschr.*, p.346.

3, 4, 5, 6 a deux fois N, trois fois И, les deux caractères désignent donc le même son). Le mot *tabaq* existe, d'après Radloff, dans le dialecte de Kazan, en kirghiz, en osmanli, de même que dans plusieurs dialectes sibériens (alt. tel, leb., chor.). En tarantchi, il prend la forme *tabaɣ*, en osmanli, en balquar et en sagaï, on a la variante *tamaq*, en osmanli le diminutif *tabadžyq* est aussi usité. Enfin, dans le *Codex Cumanicus*, il a la forme *tabac*. (Cette dernière forme est particulièrement importante à cause de la parenté étroite du petchénègue et du coman).

Ensuite, j'ai trouvé la solution de deux inscriptions identiques, 11 et 12 sur deux petites coupes) BOϒ>ϤI. Le groupe de lettres *ba*, c'est-à-dire le commencement du mot m'était déjà connu. Il n'y avait plus qu'à regarder le dictionnaire. Tout de suite j'ai trouvé le mot *baqradž* qui convient aux points de vue phonétique et sémantique également. La forme régulière petchénègue doit être *baɣradž*. *Baqradž* signifie en osmanli « vase de cuivre à manche », *baqrač* est, dans le dialecte de Kazan, une petite casserole à queue ou une louche à long manche. Or le mot *baɣradž* figure ici sur deux petites coupes pourvues d'un petit manche. Le mot provient de ouïg. etc. *baqyr* « cuivre » qui dans le Codex Cumanicus, c'est-à-dire dans la langue sœur du petchénègue prend la forme *bagir*[56]; le mot *baqyr* même sans aucun suffixe désigne en kirghiz un vase à manche, plus exactement une puisette. D'autres variantes sont : karL. *baɣyr*, téléoute, kuérik *paqyr*, baraba *paɣyr*, téléoute *paqras* « cuivre, petite coupe en fonte », et dialecte de la Tobol *baqradž* « pot de fer ».

Alors je me suis remis à étudier l'inscription la plus étendue figurant sur la coupe allongée n° 8. Elle est la suivante :

+DN+ϒϒO>Ϥ+)I>Ϥ+>OϷI+

Les deux premiers mots m'étaient déjà familiers : *Bojla Čaban*. De même je connaissais les trois premières lettres du troisième mot : ϒϒO>Ϥ = *ča(ä)r--*, enfin la première lettre du quatrième DИ = *q-*. En ce qui

(56) 60 v 2; Bang : *SBPreussAWPh.* 1912, XXI, T. II.

concerne le signe ›, bien que dans les exemples que j'en avais eus jusqu'alors il représentât toujours la voyelle *a*, il est hors de doute que ce signe peut aussi être interprété comme *ä*. Dans les anciennes écritures turques on se sert d'habitude du même caractère pour rendre *a* et *ä*.

Le troisième mot et le quatrième forment certainement un syntagme attributif. J'ai donc examiné d'abord le quatrième, et j'ai trouvé *qaš* dont le sens primitif est « éminence, rive, rebord » mais qui signifie aussi en osmanli « écuelle de bois, godet » et qui, pourvu du suffixe diminutif *q* (*qašyq*), prend dans plusieurs dialectes le sens de « cuiller ». La signification originelle est sans doute « vase à rebord », donc « plat », d'où celle de « cuiller » de même que ouïg. *čam* « plat » se retrouve en osmanli sous la forme dérivée *čamčaq* avec la signification « grande cuiller de bois, vase à boire en bois ». Cf. encore : Codex Cumanicus *chasuc* « cuiller », tchag. *qašuq* « cuiller de bois »; *kirgh.* karL. *qasyq* « cuiller » kart. *qašu* χ id., tel. bar. chor *qažyq* « grande cuiller de cuisine » et sous une forme apophonique : tar., Turkest. or. *qošuq* « cuiller »; kaz. *qašajaq* « ustensile de cuisine » que Radloff décompose en *qašyq* « cuiller » + *ajaq* « coupe ».

L'attribut de *qaš* « plat » n'était pas non plus difficile à trouver, ce n'est autre chose que ﻳﻴﻮﻛﺎ *čäriz* connu en osmanli et en tchagataï sous la forme *čäräz*. (L'alternance *ä~i* n'est pas rare dans des cas pareils). Le mot *čäräz* signifie en osmanli « douceurs, friandise, dessert, légère collation »; en tchagataï [57] « sec, léger; quelque chose à manger, fruits, raisins secs, raisins de Smyrne, figues ».

L'inscription entière se traduit donc : « l'assiette à dessert de Bojla Čaban » [58].

(57) Šejχ Sulejmān, éd. Istanbul.

(58) L'absence du suffixe possessif est surprenante; les deux désignations (nom du propriétaire, nom de l'objet) ne sont reliées que d'une façon fort lâche, mais ce phénomène s'explique si l'on considère que certains vases ne portent que le nom du propriétaire, d'autres celui de l'objet, tandis que sur la cruche 5 figurent, et le nom du propriétaire et la dénomination de l'objet. La traduction littérale de l'inscription serait : Bojla Čaban. Assiette à dessert.

J'ajoute encore que selon Zenker *čäräz* désigne des sucreries servies sur de petites assiettes [59].

En Russie, non loin de Poltava, on a trouvé en 1912 un trésor qui présente beaucoup de traits communs avec celui de Nagyszentmiklós [60]. Ce trésor contient aussi un plat d'argent dont les dimensions correspondent à notre plat et que le comte A. Bobrinskoï [61], dans son article sur ce trésor désigne comme « serebrannaja vaza dlja fruktov », c'est-à-dire « plat à fruits ».

La lecture des caractères de cette inscription est confirmée par celles des autres inscriptions, excepté celle du signe $\upsilon = \check{s}$, qui est toutefois assurée par le contexte.

Ensuite j'ai procédé au déchiffrement de la petite inscription 9 qui se trouve, avec deux autres, sur *la cruche 6*. Elle ne comprend que trois caractères dont chacun nous est déjà connu; cette circonstance lui confère une importance singulière, puisque, si les résultats acquis sont justes, ces lettres ne peuvent être interprétées que d'une seule façon. Cette inscription est 𐰚𐰇𐰴. La première lettre peut signifier un *a* ou un *ä*, mais ici *a* seul est possible, étant donné que la seconde lettre est un γ qui exclut la voyelle *ä*. La troisième est un *i*, c'est-à-dire ici, en contact avec le γ vélaire, un *y* vélaire. L'inscription se lit donc *a*γ*y*. Le signe consonantique se trouvant entre deux voyelles, il n'y a rien à suppléer. *A*γ*y* est un vieux mot turc bien connu qui signifie « généreux », puis « joyaux, objets précieux, trésor, richesse, don, cadeau » [62].

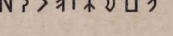
(59) *Dictionnaire turc-arabe-persan*, s. v. *čäräz*.

(60) « Certains objets (corne à boire, hanaps) sont identiques au point de vue de la matière et de la forme, mais le trésor de Poltava est plus riche, il renferme certains types d'objets (pièces de monnaie, boucles de ceinture, pièces de harnachement, étriers, etc...) qui manquent dans le trésor de Nagyszentmiklós. Néanmoins les particularités techniques, les combinaisons de motifs, accusent une affinité très nette avec la culture métallurgique de Nagyszentmiklós; les éléments contradictoires manquent ». Communication de M. N. Fettich.

(61) Doklady, čitannyje na Londonskom Meždunarodnom Kongressě Istorikov v martě 1913 g. (=Meterialy po archeologiji Rossiji, n° 34), Petrograd, 1914, p. 112, pl. V.

(62) Radloff *Wb;* Thomsen, *Inscr. de l'Orkhon*, pp. 167-68; Radloff, *Alttürk. Inschr.* NF., p. 160; Thomsen, *Turcica*, pp. 67-68; Thomsen-Schaeder, *ZDMG*, N.F., t. III, pp. 141-42; Brockelmann, *Mitteltürk. Wortschatz*, s. v.; Radloff-Malov, *Uig. Sprachdenkm.*, p. 260.

Viennent ensuite les cinq inscriptions identiques 2, 3, 4, 5 a, 6 a. Celles-ci se distinguent par le fait qu'elles ont été exécutées en repoussé alors que les autres sont légèrement gravées. En outre, elles consistent en deux groupes de caractères, à l'instar de l'inscription 7. Elles se trouvent sur les objets hétéroclites, sur la corne à boire, sur deux coupes de forme semblable, et sur deux calices identiques. Voici l'inscription :



Négligeons d'abord le premier groupes de lettres. Le second contient les caractères *čajq* (la voyelle doit être lue *a* à cause du *q*). Il saute aux yeux qu'on est ici en face du mot *ajaq*, le terme le plus général pour désigner un vase à boire. En ancien osmanli *ajaq* signifie « gobelet » [63], en karatchaï [64] *ajaq* a le sens de « plat » ; en yakoute $a^n ja\chi$ veut dire « bouche, grande coupe dans laquelle on boit le koumiss », en mongol *ajaγa* est un « vase à boire, une tasse ». Radloff donne (pour tous les dialectes) les sens de « coupe, godet, pot » (*qymyz ajaq* « coupe à koumiss ») d'après Kāšγarī [65] *ajaq* veut dire « plat, coupe ».

Le *č* qui précède le mot *ajaq* doit se lire *ič*, cf. balqar *ič* « boisson, action de boire » [66]. Donc l'inscription en question donne $^{i}čaj^{a}q$ « vase pour boire ».

Sur la cruche 5, ensemble avec le mot , dont nous parlerons plus loin, se trouve l'inscription 14 : , c'est-à-dire *l, b* et un signe inconnu. Je lis cette inscription $^{i}lbäk$ et je l'identifie avec le nom de personne *Il-bäk*. Comme l'autre mot sur la cruche désigne l'objet même, celui-ci, selon toute probabilité, le propriétaire. Je considère donc la lettre comme le signe désignant le *k* palatal. Malheureusement ce signe ne se rencontre nulle part ailleurs dans nos inscriptions. Néanmoins, je ne crois pas me tromper, en lui assignant cette valeur. Tous les anciens alphabets turcs

(63) Vámbéry : KSz. t. I, 22.
(64) Pröhle : KSz., t. X, p. 85.
(65) Brockelmann, MW. s. v.
(66) Sbornik... dlja opisanija... Kavkaza, XLII (1912), III, Kratkij očerk grammatiki jazyka « bolkar » N. A. Karaulova, 53. *ič* est donc un vieux nom-verbe, comme *täbrä* « commencement » et *täbrä-* « commencer » dans la même langue.

distinguent le *k* palatal, du *q* vélaire. Notre signe ⌋ ressemble singulièrement au signe du *q* vélaire (И), ce qui ne peut guère être attribué au hasard. Enfin, autant que je puisse voir, il n'y a guère d'autre moyen d'expliquer ce groupe de caractères.

A propos de *ilbäk*, il faut remarquer que ce nom ne doit pas être confondu avec *Il-bäg* — petch. *Il-bäg* [67]. Le second membre du mot n'est pas *bäg* « chef », mais *bäk, päk* « ferme, très ». Sans m'attarder à énumérer les cas d'emploi de ce nom, ce qui exigerait une explication plus ample, il me suffira de mentionner que le nom *Ilbek* apparaît dans le dialecte de la Volga et en kirghiz [68].

Quant aux inscriptions 7, 13 et 15, je les étudierai ensemble puisqu'elles comportent trois lettres (⟩, 8, |) qui s'y retrouvent plusieurs fois et que nous n'avons pas encore rencontrées. L'inscription 7, se trouvant sur la cruche 6 avec deux autres, comprend deux mots, la 13 figure ensemble avec une autre sur la cruche 5 et enfin la 15 décore le gobelet 11. Voici ces inscriptions :

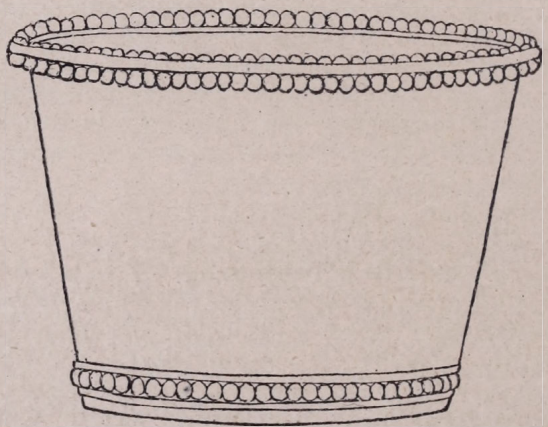
7. 𐰴𐰴𐰃⟩𐰇𐰋𐰚⟩|
13. |⟩𐰋8
15. 8|

Le déchiffrement de ces inscriptions m'a coûté bien plus de peine que la solution de celles dont je viens de parler. Voici comment j'y ai procédé.

La première lettre identique des inscriptions 7 et 15 : | représente probablement la consonne *s*. J'ai pensé qu'elle désigne une consonne fréquente à l'initiale. Or, en position initiale, en turc, apparaissent fréquemment les consonnes *k, q, j, č, s, b,* que, à l'exception de l'*s*, nous avons déjà toutes rencontrées. Il est vrai que le signe | figure dans l'inscription 13 à la finale aussi, alors que l'*s* final est en général inconnu en turc; mais dans le coman et le petchénègue *z* final passe souvent à *s* [69]. La seconde lettre de l'inscription 7 est un *a* ou un *ä*,

(67) Sur *Il-bäg* v. Pais, KCsA., t. II, pp. 324.
(68) Voir *L'Onomasticon turc* de M. L. Rásonvi Nagy (en manuscrit).
(69) *Népünk és nyelvünk*, t. III, pp. 177-78.

la troisième est inconnue, la quatrième un *n*. J'ai soigneusement passé en revue toutes les formes turques qui peuvent entrer en considération ici. Il s'agit surtout de déterminer la valeur du signe 𐰚, qui ne peut représenter que *g*, *ɣ*, *m*, *d*, *v*. Il ne peut pas désigner une voyelle puisqu'il est précédé d'un *a*, *ä*. Le *p* n'est sûrement pas fréquent à l'intérieur d'un mot petchénègue, tandis que les signes des autres consonnes sont déjà connus. Si l'on examine la partie du lexique turc qui peut entrer en considération, on se voit pour ainsi dire forcé de se décider pour le thème *sävin-* «être content, se réjouir », et quant au mot entier, il ne peut être que *sävinüg* « joie », dérivé fréquent de *sävin-*. Cette hypothèse s'est vérifiée par les inscriptions 13 et 15.



Son pendant (Gobelet n° 12), ne porte pas d'inscription
Gobelet n° ii. Inscription : *s^{a}n* « une sorte de vase ».

Sävinüg est un nom de femme qui appartient au même groupe sémantique que le nom latin *Laetitia* ou les noms de femmes turcs *Ögrünč Tigin Tängrim* (*Ögrünč* = joie) [70]. Un autre dérivé de *sävin* : *sävindž* est un nom fréquent d'hommes et de femmes. La seconde partie de l'inscription, c'est-à-dire 𐰉𐰉, se rattache au mot *bičä* (< *bīčä* < *bej-čä*), qui, dans le dialecte tara signifie « femme », en karaïm (L.) « reine ». Les autres

(70) Sur le tableau d'un donateur dans A. v. Le Coq, *Chotscho*, pl. 30.

dérivés de *bäg* prennent en turc très souvent le sens de « princesse ». Toujours est-il que l'omission de l'*ä* final est surprenante [71].

Je traduis donc l'inscription 𐰃𐰇𐰋𐰚𐰀𐰞𐰋 *Säv*^{i}*nüg b*^{i}*č*^{a} par : « princesse *Sävinüg* ».

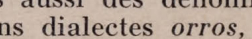
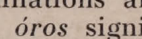
Passons maintenant à l'inscription n° 15. La première lettre est un *s*, je lis la seconde γ et le mot entier *säγ*, ce qui signifie un vase. Radloff le cite dans la langue des chors, il le considère comme identique au mot *sänïγ* et renvoie au mot *sän*. Malheureusement, et *sänïγ*, et *sän* sont omis dans Radloff. Dans *Kāšγarï*, on trouve la forme *sänäk* (ghuzz.) dans le sens de « cruche » (Brockelmann MW). Il faut ajouter encore *sän* « pot avec couvercle » (dialecte de Crimée), et *sänäγ* « broc, puisette en argile » (Azerbaïdjan), données qui se trouvent dans Radloff. La valeur phonique γ de la lettre 𐰚 est confirmée par l'inscription 13.

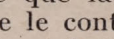
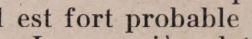
Cette dernière consiste en 4 lettres 𐰃𐰆𐰍𐰚 c'est-à-dire *γ*, *z*, *g*, *s*. Cela forme deux mots dont je lis le premier *äγ*^{i}*z*, en l'identifiant avec sagaï, koïbal, katch. *äγïs* (< *äγïz*) « large, grand, vaste ». Je lis le deuxième groupe *äg*^{i}*s* que je traduis par « bouche, ouverture ». L'ancienne forme turque de ce mot est *aγyz;* cette forme, à vocalisme postérieur existe encore dans la plupart des dialectes turcs modernes. Mais le mot a aussi une variante palatale (*äüz*) dans deux dialectes sibériens (tara, kourdak). Il est également possible que la forme palatale procède d'un composé petchénègue *äγïzaγys* > *äγïzägis*, mais il est plus probable que nous sommes devant le même phénomène de palatalisation déjà vu plus haut dans les exemples *Jäjiq* — *Jajyq* et *täs* — *tas*. Quant à l'*s* de *äγ*^{i}*zäg*^{i}*s*, j'en ai déjà parlé.

L'expression *äγ*^{i}*zäg*^{i}*s* signifie donc « large bouche, large ouverture » ; mais une telle expression peut en outre signifier en turc « ayant une bouche ou une ou-

(71) Il s'agit peut-être ici d'une forme *bič*, *bič*, où le suffixe serait *-č* (Deny, *Grammaire de la langue turque*, p. 580), ou de la forme *bikäč* (tchag. kkir. kaz.) « jeune fille » — kir. *bikäš* « la sœur ainée du mari », appellatif de respect à l'adresse d'une jeune fille » — TurkestOr., tchag. *bigäč*, auquel correspondrait en petchénègue régulièrement *biäč* (V. KCsA., t. I, p. 221). Comme ces inscriptions emploient une orthographe historique on s'attendrait dans ce cas à trouver la graphie *bigäč*. Toutefois il est à remarquer qu'il s'agit ici d'un mot fréquemment employé comme appellatif et par conséquent exposé à des changements irréguliers.

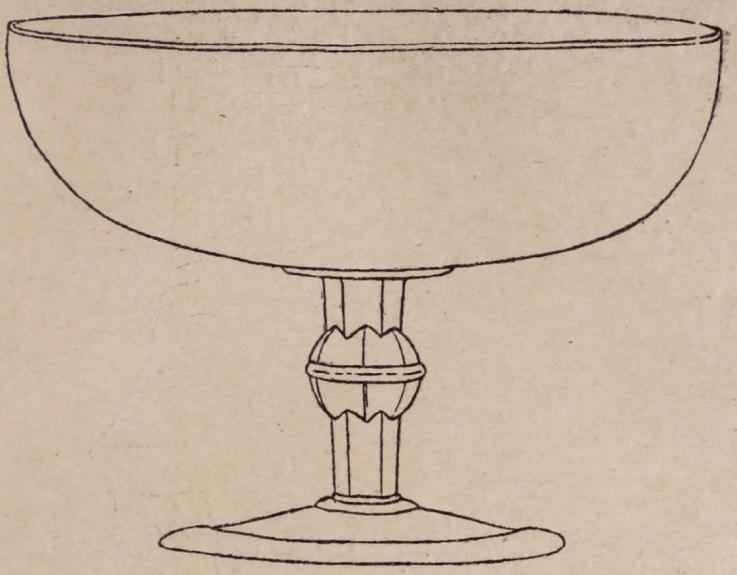
verture large, évasée », comme par exemple le nom de peuple *qara qalpaq* n'est pas « bonnet noir », mais « peuple au bonnet noir ». Ou bien pour citer un exemple très important au point de vue de l'explication que je tente, le sens primitif du tchagataï *qabaqulaγ* « cruche à anse, coupe à anse » n'est pas « grande oreille », mais « vase à grande oreille (= anse) ». Le mot *ä ŋ i z ä g i s* « (vase) à large goulot » est un nom de vase du type de *qabaqulaγ* « vase à grandes anses ». On a en hongrois aussi des dénominations analogues; ainsi dans certains dialectes *orros, óros* signifie « cruche à bec » c'est-à-dire « qui a un nez, un bec ».

Quant à la première partie des inscriptions identiques 2, 3, 4, 5 a, 6 a,  dont la seconde partie forme l'expression *i č ⌣ a j a q* « vase à boire », je ne peux pas l'expliquer d'une façon entièrement satisfaisante, étant donné que la quatrième lettre ne se rencontre qu'ici et que le contexte ne permet pas de déterminer sa valeur. Il est fort probable que ce  est un nom de personne. La première lettre est un *t*, la seconde représente dans l'inscription 7 la voyelle *ü* mais peut éventuellement désigner un *u*, un *ö* ou même un *o*. Dans cette écriture petchénègue *a* et *ä*, de même que *i* et *y*, ont un signe commun, mais les matériaux dont nous disposons ne nous permettent pas de décider si le signe de *ü* désigne aussi un *u* ou un *ö* comme dans l'écriture turk, ou également *u, ü, o, ö* comme dans l'alphabet turc d'origine arabe. Le troisième signe est un *r*, le quatrième est inconnu, mais probablement *m*, à moins que ce ne soit l'idéogramme bien connu de l'écriture turk *oq* « flèche », auquel cas il faudrait lire *oq, uq*. Le mot entier serait donc *Turum* ou *Turuq* ce qui signifie « restant (en vie) »; c'est un nom de personne très répandu chez les Turcs (cf. *Turaq*, nom d'un prince petchénègue).

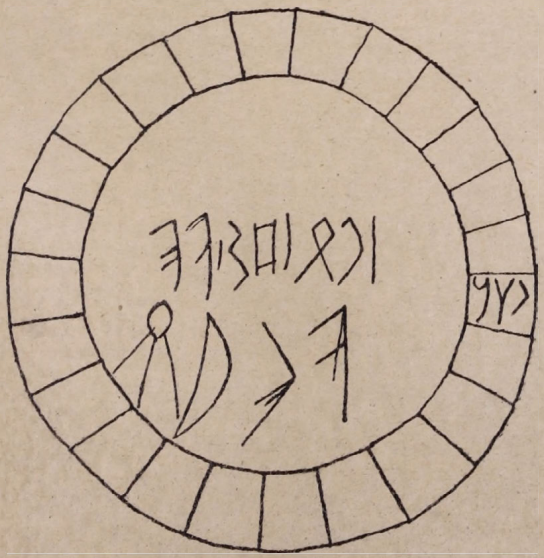
Quant à l'inscription 8 :  (*cruche 6*, entre *Säviniig b i c ä ı* et *a γ y*) et à l'inscription 6 b (hanap 23, ensemble avec *i č-a j a q*) :  composée des groupes de lettres (*ba(ä)š* *, *ba(ä)š* * *bγl(?)n* et qui est certainement en rapport avec la précédente je n'ai pas pu les déchiffrer.

(De l'Université de Budapest).

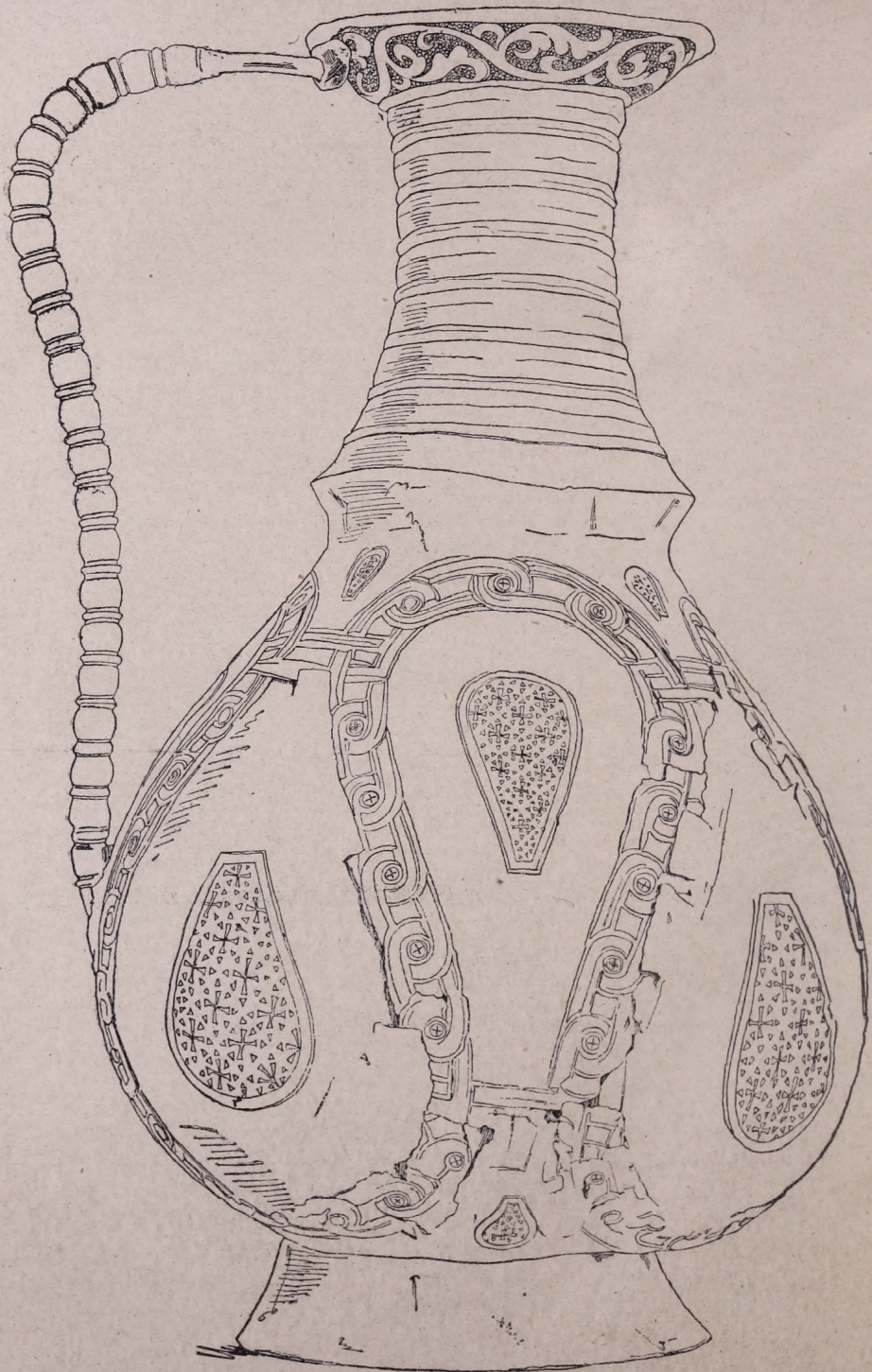
(*à suivre*). Gyula NÉMETH.



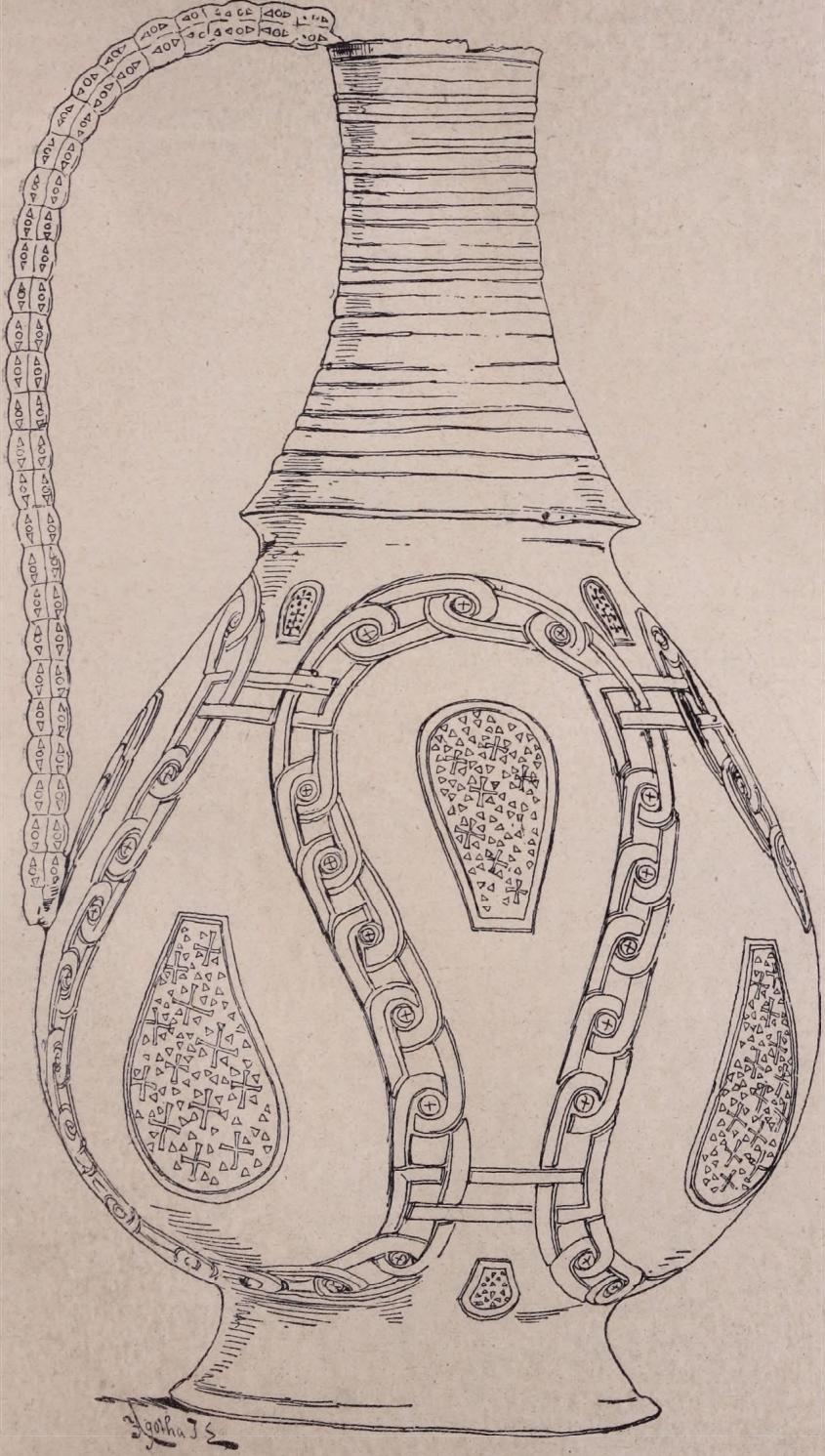
Hanap n° 22 et 23. Sur les deux : Turum ičajag « le vase à boire de Turum », et sur le n° 23 : ᛁᚮᛉᚨᚱᛞᚾᚨ (non résolu).



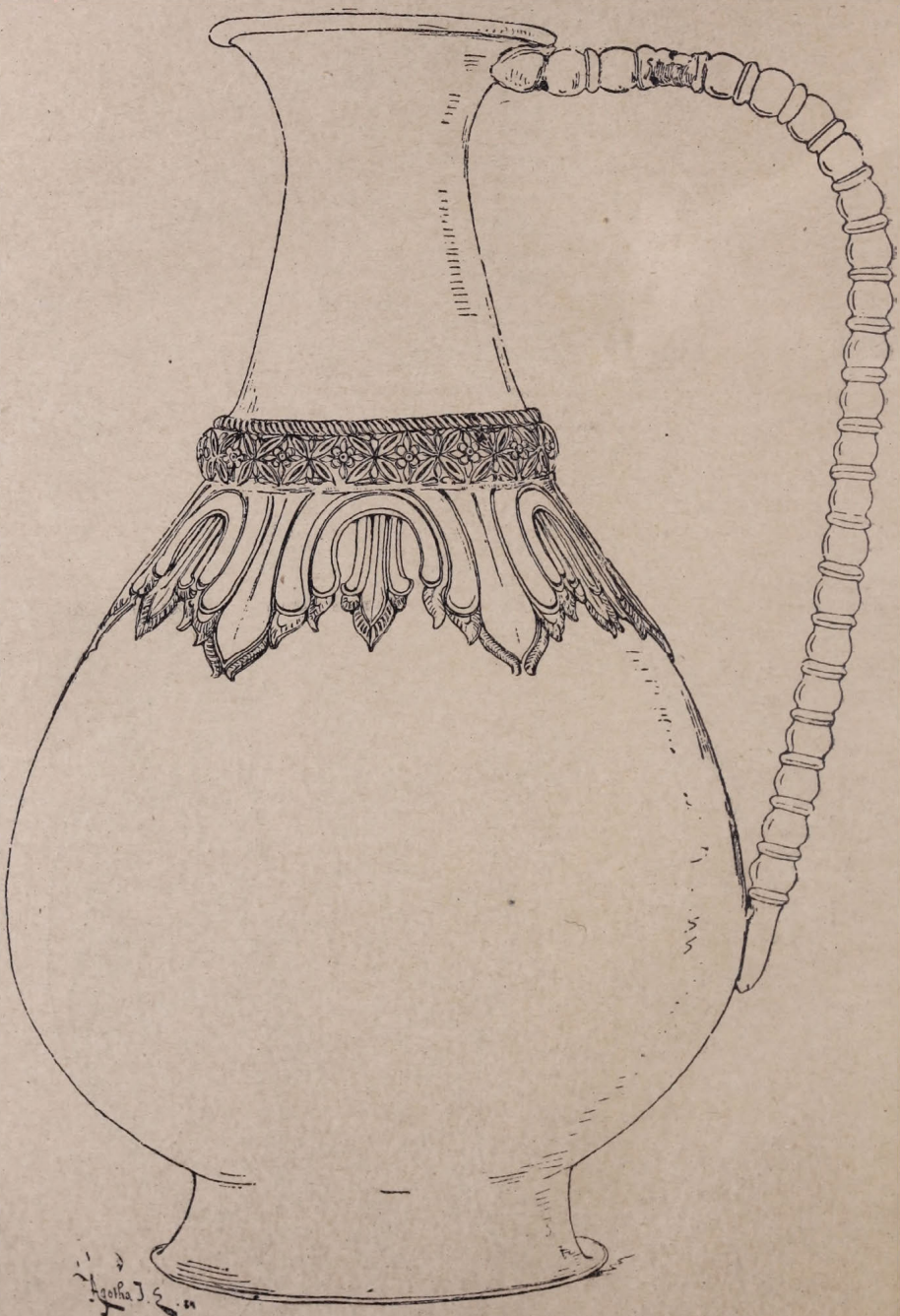
Dessin de MM. F. Fettich et T. Horváth.
Les inscriptions de la cruche n° 6 :



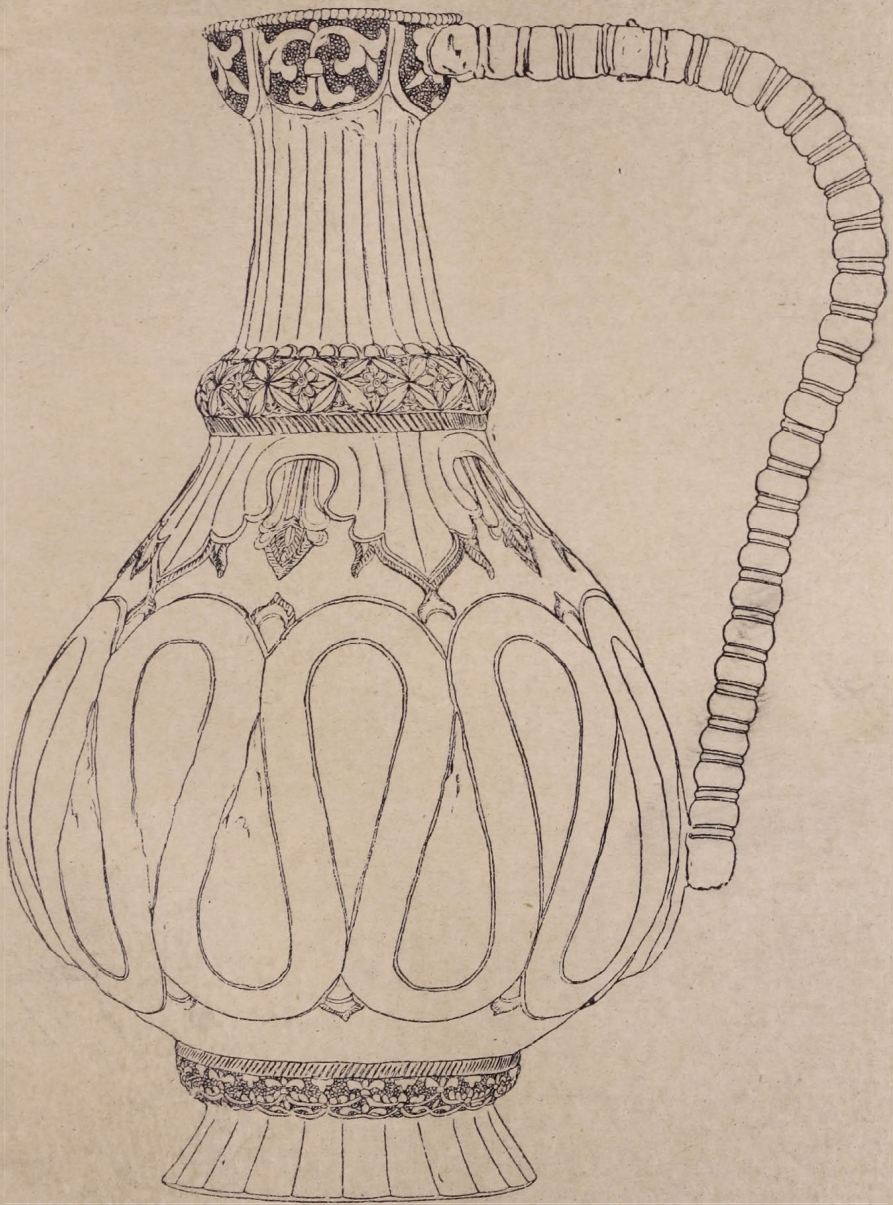
Cruche, n° 3; Inscription : *Bojla* (nom de dignité).



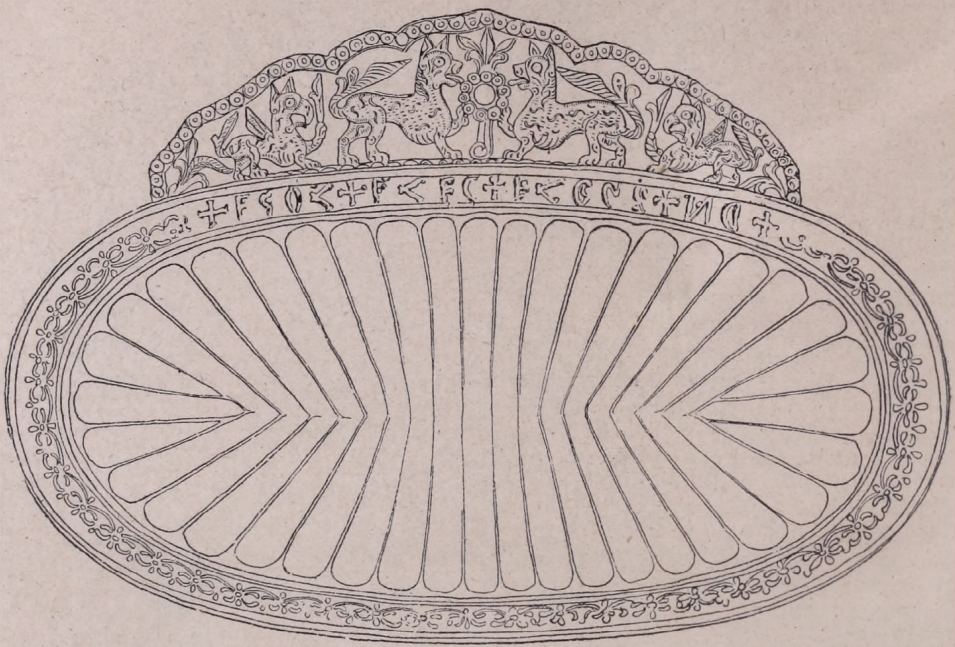
Cruche n° 4; Inscription : *Bojla.*



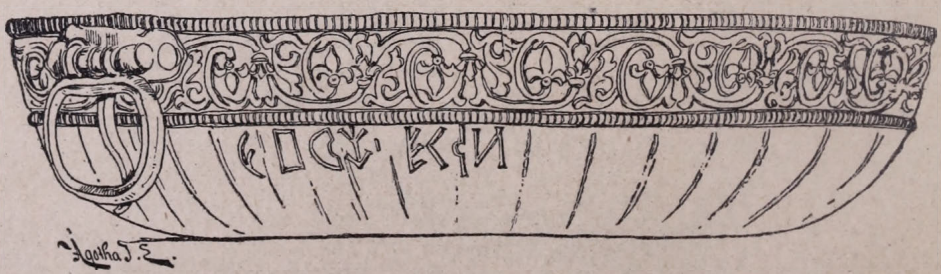
Cruche n° 5. Inscriptions : âɣizägis « à large goulot »
et Ilbâk (nom d'une personne).



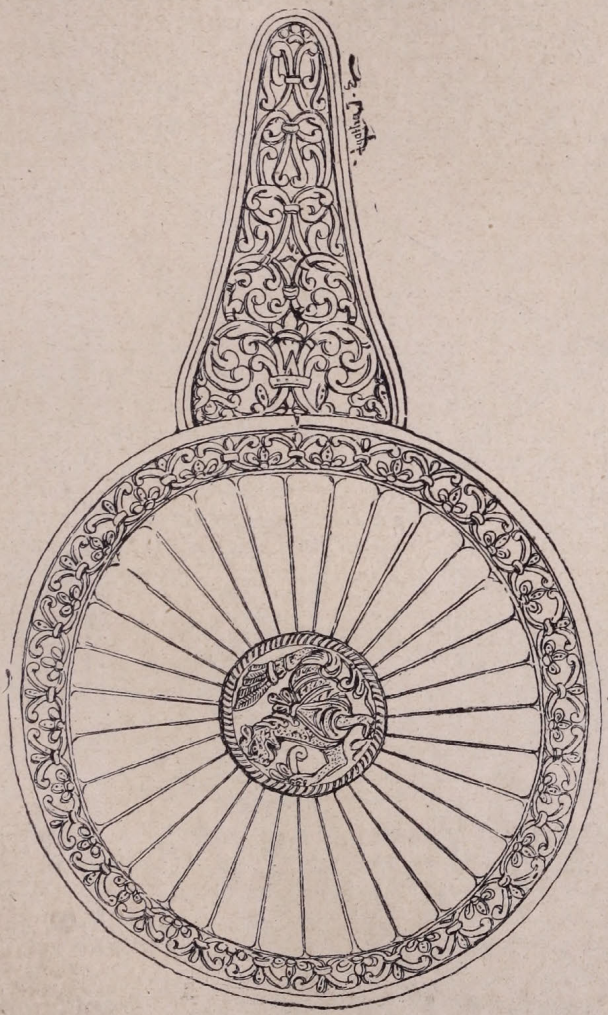
Cruche n° 6. Inscriptions : *Savinüg bivâ2*
« princesse Savinug » ᛟᚱᚦᛏ (non résolu) et *agy* (trésor, cadeau).



Coupe n° 8. Inscriptions : *Bᵒjla Čabᵃn čäriz gᵃš*
« l'assiette à dessert de Bojla Čaban ».

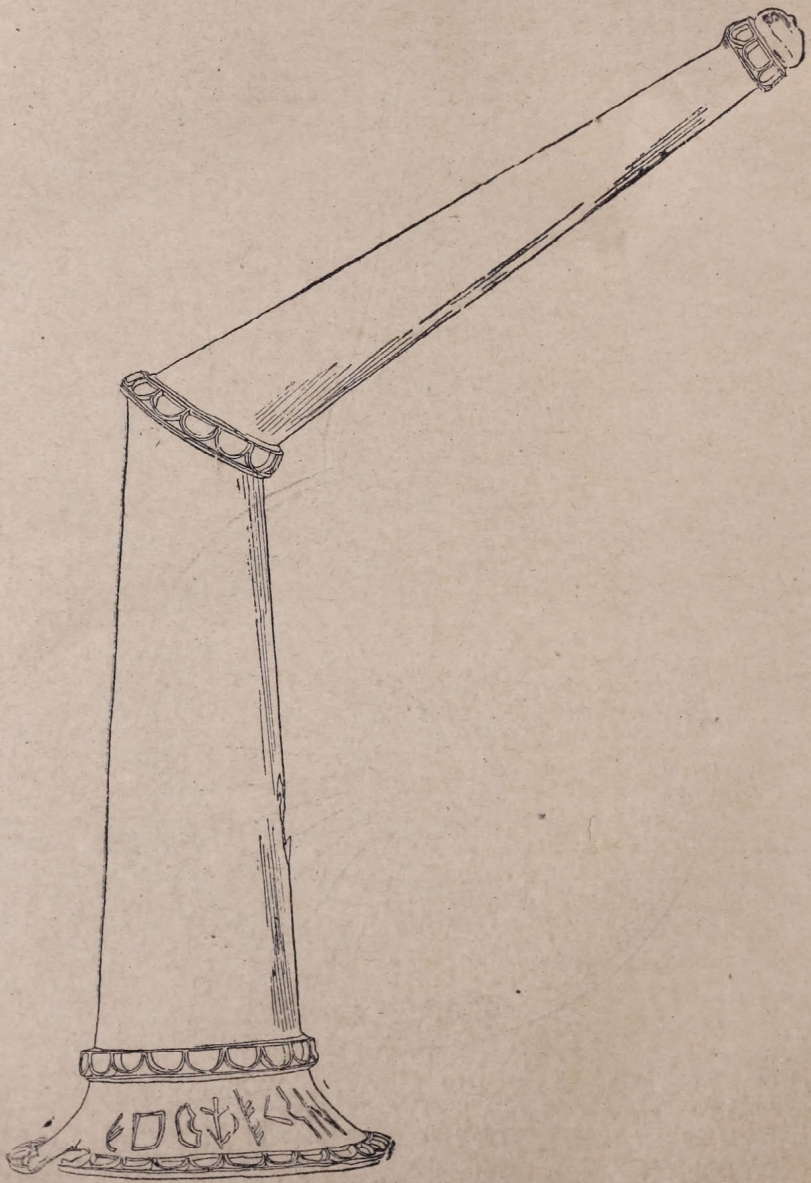


Coupe n° 10. Inscriptions : *Turᵘm ⁱčajᵃg* « le vase à boire de Turum » et *tabᵃg* « coupe ». Le pendant de cette coupe, celle du n° 9, accuse la même forme et la même ornementation, mais ne porte que l'inscription (*Turᵘm ⁱčajᵃg*). Ces coupes sont les coupes baptismales où figurent les inscriptions en grec.



Coupe n° 15 et 16. Inscriptions (sur les deux) :

baγrᵃdž « vase à manche ».



Corne à boire n° 17. Inscription : *Turum ičajag* « le vase à boire de Turum ».

RESULTATS DES RECHERCHES
SUR LA
CHANSON POPULAIRE EN HONGRIE

On sait que les petits pays, surtout ceux qui ont subi une oppression politique plus ou moins longue, se sont attachés avec un zèle tout particulier à recueillir leurs chansons populaires. On a voulu renforcer le sentiment national par la mise en valeur et la conservation du trésor que représentent ces chansons, afin de contrebalancer, dans une certaine mesure, l'effet de l'oppression politique. Nous trouvons les résultats de ces aspirations dans les importantes collections de chansons populaires polonaises, tchèques, slovaques, puis dans les excellents recueils des Finlandais et des Ruthènes, qui peuvent vraiment servir de modèles au point de vue scientifique.

En Hongrie, des efforts analogues ont été tentés et sont encore tentés actuellement. Malheureusement nos premiers collectionneurs, ceux du XIX^{e} siècle, se sont contentés de noter le texte des chansons populaires, ce qui constitue évidemment un procédé très erroné, et presque une mutilation, car texte et mélodie forment dans la chanson populaire un tout inséparable. Fort heureusement, au début de notre siècle, avant qu'il ne fût trop tard, apparurent quelques chercheurs qui se donnèrent à la tâche de recueillir et d'étudier la chanson populaire. Ils ont noté les mélodies aussi bien que les textes et ils ont travaillé avec le secours des moyens techniques modernes : le phonographe et le métronome.

Cette renaissance de l'étude de la chanson populaire en Hongrie présente deux traits caractéristiques que l'on ne retrouve pas à l'étranger : — 1) les musiciens qui y prennent part remplissent leur difficile rôle de collectionneurs d'une façon rigoureusement scientifique sans chercher à fixer leur choix d'après un principe

esthétique ou autre; — 2) ils ne s'intéressent pas seulement à la chanson populaire hongroise, mais encore à celle des peuples voisins.

La guerre et les troubles d'après-guerre ont presque complètement arrêté ce travail assidu, de sorte que nous ne pouvons guère compter que douze années de pleine activité.

Le résultat extérieur de ces douze années consiste en plusieurs milliers de mélodies notées et enregistrées avec leur texte, dont plus de la moitié d'origine hongroise; les autres, d'origine slovaque, ruthène et roumaine. Le résultat intérieur — et c'est la chose essentielle — est constitué par une quantité de découvertes jusqu'alors insoupçonnées.

Une des plus importantes concerne ce que l'on appelle la « musique tzigane ». Tous les amateurs de musique ont appris à la connaître, ne fût-ce que par les émissions de la station de radiodiffusion de Budapest qui transmet souvent la musique de nos orchestres tziganes. Les rhapsodies hongroises de Liszt, les danses hongroises de Brahms, et les mélodies tziganes de Sarasate, sont les plus connues des œuvres qui ont été inspirées par la musique appelée « musique tzigane »; j'emploie le mot « appelée » intentionnellement et avec une énergie particulière. Car il est faux d'appeler cette musique « musique tzigane ». François Liszt lui-même, dans son ouvrage sur la musique tzigane, commet une erreur très regrettable en considérant la musique des Bohémiens exclusivement comme un produit de la culture tzigane. Car ces mélodies, jouées par nos orchestres tziganes, sont pour la plupart l'œuvre de musiciens hongrois de la classe cultivée. Les amateurs hongrois les *chantent,* mais les orchestres tziganes ne font que les jouer, car il est bien connu que les musiciens tziganes n'ont pas l'habitude de chanter. Les musiciens amateurs hongrois jouent aussi ces mélodies dans le privé au piano, au violon ou sur le cymbalum. Cette musique, qui est aussi une sorte de musique semi-populaire, n'est jouée publiquement ou pour de l'argent, que par les orchestres tziganes, car jouer pour de l'argent était — au moins au temps jadis — indigne

d'un gentilhomme hongrois. Depuis, les temps et les opinions ont changé, mais l'interprétation publique de la musique hongroise de style semi-populaire, est toujours faite par les tziganes. A la rigueur on pourrait désigner cette musique par l'expression « interprétation tzigane », je veux dire interprétation tzigane de la musique hongroise de style semi-populaire. Par les rhapsodies hongroises de Liszt et par d'autres œuvres analogues, cette musique et connue dans le monde entier, de sorte que par musique populaire hongroise, on entend partout cette musique appelée à tort musique tzigane.

Nos recherches nous ont amenés à un résultat surprenant : à constater qu'il existe chez nous, en dehors de cette musique de style semi-populaire, un autre genre de musique, vraiment populaire cette fois, celle de nos paysans. Cette musique paysanne l'emporte de beaucoup sur la première, aussi bien en qualité que du point de vue esthétique. Notre musique paysanne consiste en des milliers de mélodies dont la plupart témoignent d'une simplicité classique et poignante dans l'expression, et d'une construction objective qui ne fatiguent jamais. Ces mélodies constituent des exemples classiques, elle montrent, comme la musique paysanne des Slovaques, des Roumains et des autres peuples de l'Europe Orientale, comment une pensée musicale peut être parfaitement exprimée, par les moyens les plus simples et dans la forme la plus juste. Les chansons de style semi-populaire sont, par contre, notamment dans les interprétations tziganes, d'un romantisme exagéré dans l'expression, ce qui charme au début, mais devient ennuyeux à la longue. Donc, du point de vue artistique également, les chansons paysannes ont beaucoup plus de valeur que celles de style semi-popu-populaire. Cela est vrai aussi bien de la mélodie que des paroles.

Un autre résultat a été la découverte, dans la musique paysanne, d'un style antique caractérisé par l'usage de la gamme pentatonique. Ces mélodies enregistrées encore à temps, au moment même où elles allaient disparaître, ne sont plus chantées que par de vieilles gens.

Il existe d'ailleurs un nouveau style musical qui est en pleine floraison et que cultive la jeunesse. Ses mélodies ont un rythme puissant; la construction montre une forme articulée, symétrique, la forme d'un *Lied* avec la répétition de l'idée première. A côté de la gamme majeure, on y rencontre souvent les gammes dorique, mixolydique, éolique et phrygienne. Ce genre de mélodie semble avoir pris naissance au cours de ces 70 ou 80 dernières années; certains chants datent même du XX[e] siècle. Ainsi, ni les progrès des communications, ni le gramophone, ni les autres conquêtes de la civilisation, n'ont pu empêcher chez nous l'essor d'un nouveau style de musique populaire. Il est très intéressant de remarquer dans cette nouvelle musique, l'usage fréquent des modes liturgiques déjà mentionnés. Ces œuvres sont chantées pendant le travail et la marche, et jouées pour la danse.

En dehors de ces deux catégories principales nous avons naturellement d'autres types de mélodies, dont la description sortirait du cadre de ce bref exposé.

Comme il a déjà été dit, nous avons étendu notre travail également aux peuples voisins, et cela pour deux raisons : — 1° pour des raisons *esthétiques*, afin de connaître et de mettre à la disposition du public des chants qui présentent une valeur réelle; — 2° pour des raisons *scientifiques*, afin de pouvoir déterminer les influences réciproques de notre musique populaire et de celle des peuples voisins.

C'est d'après la méthode de la philologie comparée que nous avons confronté l'ensemble des chants populaires de ces peuples vivant dans le voisinage les uns des autres, et en contact étroit entre eux. Par ce moyen, nous avons pu constater et établir par des raisons scientifiques que, par exemple, les styles hongrois, ancien et moderne, précédemment mentionnés, sont en effet d'origine hongroise. La gamme à cinq degrés (pentaphone) de l'ancien style semble indiquer notre origine asiatique. Parmi les autres mélodies populaires, on en trouve naturellement beaucoup qui sont d'origine étrangère ou qui portent l'empreinte de l'influence slave du Nord : morave, slovaque ou ruthène. Inver-

sement, nos mélodies populaires de style ancien, ont exercé une certaine influence sur quelques régions roumaines, celles de style moderne ayant surtout marqué leur empreinte sur les nouvelles mélodies populaires des Slovaques et des Ruthènes. Il y a lieu de noter par contre — et l'on pourrait tirer de ce fait de fort intéressantes conclusions — qu'on n'a pas découvert la moindre influence de musique populaire allemande — je veux dire aucune trace de musique styrienne ou du Burgenland, ces deux pays limitrophes de la Hongrie. L'adoption d'un chant ioulé styrien n'est même pas connue d'une façon isolée. Tout autre est le cas de la musique slovène, par exemple, qui est complètement imprégnée des mélodies styriennes, ainsi que de la musique populaire tchèque, sur laquelle la musique populaire allemande a exercé une influence considérable.

Parmi les chansons slovaques, nous avons pu en trouver de très anciennes d'origine autochtone, celle des Roumains présentant des genres de musique remarquables et extrêmement différents les uns des autres.

Quant aux Tziganes, comme le prouve leur langue, ils sont ou ils ont été des nomades, originaires des Indes, venus en Hongrie au XV^e^ siècle. Avec le temps, c'est-à-dire pendant le dernier siècle, la plupart d'entre eux se sont fixés. Ils s'établirent dans nos villages, construisirent leurs cabanes — surtout dans les zones périphériques — et ont exercé de petits métiers comme par exemple la réparation des chaudrons, la fabrication des tuiles, etc.

Mais il ne faut pas se figurer que tous les Tziganes de Hongrie sont nés avec un petit violon. La plupart d'entre eux ne jouent d'aucun instrument. Ils chantent en langue tzigane, mais leurs mélodies se confondent le plus souvent avec celles des premiers habitants de la région considérée. Suivant qu'il habite un village hongrois ou un village roumain, le Tzigane adapte son texte tzigane à des mélodies hongroises ou roumaines. Exceptionnellement on trouve dans son répertoire des mélodies qui ne sont pas identiques à celle des indi-

gènes, mais elles manquent de couleur et de caractère. Ce répertoire n'a absolument rien de commun avec les mélodies jouées dans les villes par les orchestres tziganes.

C'est seulement depuis le XVIII[e] siècle que les Tziganes jouent un rôle de « musiciens », encore que le pourcentage des musiciens parmi les Tziganes reste relativement faible, car les données statistiques indiquent que six seulement sur cent de nos Tziganes sont musiciens, et encore, ces derniers n'ont-ils ni un même répertoire, ni un même style dans leur interprétation. Dans les villages les plus éloignés, ils jouent le même répertoire que les paysans musiciens du pays (c'est-à-dire la musique paysanne) et ils jouent exactement de la même façon qu'eux. Plus on avance vers les centres civilisés, plus leur interprétation se modifie, jusqu'au moment où l'on retrouve dans les villes la prédominance de la chanson de style semi-populaire, et cette interprétation excessive que l'on en connaît partout sous le nom de « musique tzigane ». Il semble alors que la façon d'interpréter, elle aussi, soit attribuable au milieu environnant et non pas à la race tzigane. Car, autrement, les musiciens villageois joueraient de la même manière que leurs frères citadins. Cela donne à réfléchir. Et voici la question qui se pose d'elle-même : l'interprétation des musiciens tziganes des villes ne provient-elle pas de la classe des Hongrois cultivés, comme cela a été prouvé pour leur répertoire ? — J'incline, pour ma part, à donner à cette question une réponse affirmative.

Nous devons enfin mentionner un dernier résultat des recherches sur les chansons populaires hongroises, celui qui est, au point de vue artistique, le plus important. La découverte de la musique paysanne de notre pays et de celle des pays voisins a donné l'impulsion la plus puissante à l'essor de l'art musical hongrois actuel.

Je ne veux pas affirmer que sans cette impulsion il ne se serait pas développé. Il serait difficile de raisonner sur le caractère qu'il aurait probablement eu sans l'exemple de la musique paysanne. Il est cependant bien

certain que l'art musical hongrois, tel qu'il existe à présent, est tellement lié à la musique paysanne, que son caractère actuel serait absolument inimaginable sans l'existence de cette dernière.

Cette impulsion donnée par la musique paysanne a été d'autant plus forte, que ce sont précisément nos musiciens créateurs qui se sont occupés de ces recherches. Au cours de leurs investigations dans les villages, ils sont entrés en contact étroit avec cette musique de sorte qu'ils ont pu la vivre de la façon la plus intense. Et la nécessité de vivre ainsi cette musique constitue une condition essentielle, sur laquelle je ne saurais assez insister quand il s'agit d'étudier l'influence de la musique paysanne sur l'art musical.

Si le haut art musical hongrois a actuellement un cachet tout à fait particulier, il le doit entre autres à l'influence exercée par la musique des paysans de l'Est; c'est bien cette particularité qui a attiré sur elle l'attention de l'étranger.

Ainsi donc, pour résumer les points essentiels de cet exposé, nous constatons :

1° Qu'il existe en Hongrie une musique appelée « musique tzigane », bien connue même à l'étranger. C'est très inexactement qu'on l'appelle « musique tzigane » car elle n'est rien autre qu'une musique hongroise semi-populaire, donc une véritable musique hongroise qui n'a pas été créée par les orchestres tziganes de nos villages, mais seulement interprétée et diffusée par eux;

2° Que les Tziganes villageois, notamment les non musiciens, ont leurs chansons populaires propres qui n'ont rien de commun avec le répertoire des orchestres tziganes des villes;

3° Qu'il existe en Hongrie, à côté de la musique de style semi-populaire, une musique paysanne qui est également de la vraie musique hongroise, découverte seulement au cours des dernières décades et d'une valeur considérablement supérieure;

4° Que cette musique paysanne a contribué d'une façon décisive à l'évolution actuelle de l'art musical hongrois.

BÉLA BARTÓK

(Budapest).

NOTES ET DOCUMENTS

LES LIVRES HONGROIS DANS LES BIBLIOTHEQUES PUBLIQUES DE FRANCE

I. — *BIBLIOTHEQUE DE LA SORBONNE*

Celui qui veut faire à Paris des recherches sur la littérature, l'histoire ou la langue hongroises, trouve assez difficilement le matériel nécessaire à son travail. Seules la Bibliothèque Nationale et la Bibliothèque Sainte-Geneviève possèdent des catalogues méthodiques. La bibliothèque du Centre d'Etudes Hongroises contient juste l'essentiel, c'est-à-dire trop peu si l'on tient compte de la richesse de la production hongroise. Pourtant, dans les bibliothèques de Paris, il y a des milliers de volumes dispersés qui intéressent tous ceux qui étudient directement ou indirectement la littérature, l'histoire ou la langue hongroises. Dès qu'il fut constitué, le Centre d'Etudes Hongroises a entrepris le travail nécessaire pour connaître et faire connaître cette richesse des bibliothèques parisiennes. Il y a déjà quatre ans, on a commencé à faire des sondages, et ceux-ci ont montré un peu partout l'existence d'ouvrages de nature à intéresser le Centre et ceux qui recourent à son aide.

Le dépouillement a été recommencé méthodiquement l'annee dernière pour la Bibliothèque de l'Université de Paris (Sorbonne), mais il est encore loin d'être achevé, même pour cette seule bibliothèque.

La première difficulté vient de ce qu'il n'y a pas de catalogue méthodique à la Sorbonne (il en existe un, mais seulement pour les ouvrages entrés à la Bibliothèque depuis 1927). Dans les magasins, on trouve deux sections hongroises : l'une au département d'histoire moderne (H M hg.), l'autre, au département de littérature étrangère (L E hg.).

En dehors de ces deux sections il y a encore beaucoup d'ouvrages relatifs à la Hongrie dans les autres sections (qu'on laissera de côté cette fois), mais la plupart se trouve dans les

deux départements mentionnés. Il s'agit d'environ trois mille volumes qui proviennent presque tous de la bibliothèque du regretté savant hongrois Ignace Kont († 1913), chargé de cours de hongrois à la Sorbonne.

Les cadres de cette revue ne nous permettent pas d'entrer dans les détails. Ce que nous avons jugé utile pour le moment, c'est de faire connaître la liste des revues et des collections, les ouvrages rares, les œuvres anonymes, et aussi les volumes disparus.

I. *REVUES ET COLLECTIONS.*

AKADÉMIAI ÉRTESITŐ (Bulletin Académique). Budapest, 1890-1912. Complet, sauf le numéro de décembre 1911 (*L E hg. 99. 8°*).

ANNUAIRE STATISTIQUE HONGROIS. Budapest, 1904 (XII), 1905 (XIII), 1907 (XV), 1908 (XVI), 1909 (XVII); en français (*H M hg. 8. 4°*).

ARCHEOLOGIAI ÉRTESITŐ (Bulletin Archéologique). — Budapest, 1903 (XXIII) — 1911 (XXXI) (*H M hg. 9. 4°*).

BIBLIOTHÈQUE HONGROISE DE LA REVUE DE HONGRIE. Paris, 7 vol. in-8° (2e volume mutilé) (*L E hg. 28. 12°*). Le deuxième volume se trouve séparément : (*L E hg. 42. 12°*).

BUDAPESTI SZEMLE (Revue de Budapest). Budapest, 1897-1911 et 1912, n° 1-6 (*L E hg. 65. 8°*).

FONTES RERUM HUNGARICARUM descripsit et edidit Dr. *Andreas Veress*. Budapest, 1915-1918. 3 vol. in-8° XVIII, 344 p., XXVI, 331 p., XII, 311 p. (*H M hg. 89. 8°*).

HUSZADIK SZÁZAD, Társadalomtudományi és politikai szemle. (Vingtième Siècle, revue sociologique et politique). Budapest, 1909 (X) n° 10, 11; 1910 (XI) n° 7-12; 1911 (XII) n° 1-12. (*H M hg. 45. 8°*).

IRODALOMTÖRTÉNET. (Histoire Littéraire). Budapest, 1919 (I) 1-10 (*L E hg. 14. 8°*).

IRODALOMTÖRTÉNETI KÖZLEMÉNYEK (Communications d'Histoire Littéraire). Budapest, 1891 (I) — 1911 (XXI), 1912 (XXII) n° 1, 2, 3. (*L E hg. 14. 8°*).

KISFALUDY-TÁRSASÁG ÉVLAPJAI, A. (Annuaires de la Société Kisfaludy), ùj folyam (nouvelle série). Budapest, t. 35-46. (*L E hg. 108. 8°*).

MAGYAR KÖNYVSZEMLE (Revue Bibliographique Hongroise). 1892-93, 1894-1913, 1914, n° 1, 2. 1923, n° 1 — 4 (*L E hg. 10. 8°*).

MAGYAR NÉPKÖLTÉSI GYÜJTEMÉNY (Collection de poésies et contes populaires hongrois) Pest, Budapest, 1872-1908, 10 vols. in-12°. (*L E hg. 5. 12°*).

MAGYAR NYELV (Langue Hongroise). Budapest, 1910 (VI) n° 3-10; 1911 (VII) nos 1, 2, 3, 4, 5, 7, 8; 1912 (VIII) nos 1, 2, 3,

6, 7, 9, 10; 1913 (IX) complet. 1914 (X) n° 1-6. (*L E hg. 13. 8°*).

MAGYAR NYELVŐR (Gardien de la langue Hongroise). Budapest, 1884 (XIII), — 1887 (XVI), 1889 (XVIII) — 1913 (XLII), 1914 (XLIII) n° 1-6 (*L E hg. 6. 8°*).

MAGYAR PAEDAGOGIA (Pédagogie Hongroise). Budapest, 1903-1912. Le dernier numéro manque (*L E hg. 5. 8°*).

MAGYAR REGÉNYIRÓK (Romanciers Hongrois). Budapest, 1904-1911, vol. 1 — 58, in-8°. (*L E hg. 7. 8°*). (Les vol. n°s 25, 30, 52 manquent).

MAGYAR REMEKIRÓK (Classiques Hongrois). Budapest, 1902-1907. vol. 1 — 54, in-12°. (*L E hg. 1. 12°*).

MAGYAR STATISZTIKAI ÉVKÖNYV. V. Annuaire Statistique Hongrois.

MONUMENTA HUNGARIAE HISTORICA :

I. Diplomataria, Oklevelek, t. 1-34.

II. Scriptores, Irók, t. 1-37.

III. Magyar Országgyülési Emlékek (Monuments des Diètes Hongroises), t. 1-10).

IV. Erdélyi Országgyülési Emlékek (Monuments des Diètes Transylvaines), t. 1-20.

Magyar diplomáciai emlékek az Anjou-korból (Monuments diplomatiques hongrois du temps des Angevins), t. 1-3.

VI. Magyar diplomáciai emlékek Mátyás király korából (Monuments diplomatiques hongrois du temps du roi Mathias), t. 1-4.

VII. Anjou-kori Okmánytár (Codex diplomaticus Hungaricus Andegavensis), t. 1-6.

VIII. Török-magyarkori történelmi emlékek (Monuments historiques sur la domination ottomane en Hongrie), t. 1-9.

IX. Török történetirók (Historiens turcs), t. 1, 2, 4.

X. Archivum Rakoczianum I. 1-10, 11. 1.

XI. Monumenta Hungariae Juridico-Historica, t. 4-5.

XII. Acta et documenta historiam Gabrielis Bethlen illustrantia. (*H. M. hg. 3. 8°*).

(Pour plus de détails cf. E. *Lukinich :* Les Editions des Sources de l'histoire hongroise 1854-1930. Budapest, 1930. Ce livre se trouve au Centre d'Etudes Hongroises).

NYELVEMLÉKTÁR. Régi magyar codexek és nyomtatványok (Collection de documents linguistiques. Anciens manuscrits et imprimés hongrois). Budapest, 1874-1908, 15 vol. in-8°. (*L E hg. 16. 8°*). Le tome XV de la collection se trouve encore séparement. (*L E hg. 110. 8°*).

NYELVTUDOMÁNY (Linguistique). Budapest, 1906 (I), 1908 (II), 1910 (III). (*L E hg 39. 8°*).

RÉGI MAGYAR NYELVEMLÉKEK. (Anciens Documents Linguistique Hongrois) vol. IV-V, Budapest, 1888. (*L E hg. 1. 4°*).

SZÁZADOK (Siècles). Budapest, 1867 (I) — 1912 (XLVI). (*H M hg. 18. 8°*).

Történeti Szemle (Revue Historique). Budapest, 1912 (I) complet, 1913 (II) n° 1, 2, 3. (*H M hg. 52. 8°*).

Ungarische Bibliothek. Berlin u. Leipzig I. Reihe 1-14. III. Reihe (Bibliographia Hungariae) 1-4. (*H M hg. 92. 8°*).

Ungarische Rundschau, für historische und soziale Wissenschaften. (Revue Hongroise des Sciences Historiques et Sociales) en allemand. — Leipzig, 1912 (I) complet, 1913 (II) complet, 1914 (III) n° 2. (*H M hg. 42. 8°*).

II. *OUVRAGES RARES.*

Barklájus (János) Argenisse. Eger. 1792, 2 vol., in-8° 411, 748 p. (*L E hg. 23. 8°*).

Belius (Mathias) : Scriptores Rerum Hungaricarum Bibliopolae Vindobonensis, 1746. 3 vol. in-fol. XXI, index, 888 p., index; XXX, 589 p., index; XLII, 794 p., index (*H M hg. 6. fol.*).

Bonfinius (Antonius).

Antonii Bonfinii Rerum Hungaricarum Decades. Basileae, 1543..., 536 p...., in-folio (*H M hg. 1. fol*).

Antonii Bonfinii Rerum Ungaricarum Decades Francofurti, 1581..., 943 p...., in-folio (*H M hg. 2. fol*).

Endlicher (Stephanus Ladislaus) : Rerum Hugaricarum Monumenta Arpadiana, Sangalli, 1849. VI, 748 p., in-8°. (*H M hg. 1. 8°*).

Fejér (Georgius).

Codex Diplomaticus Hungariae. Buda, 1829-1830. 14 vol. in-8° (1, 2, 3^1, 3^2, 4^1, 4^2, 4^3, 5^1, 5^2, 5^3, 6^1, 6^2, prodromus, index). Ouvrage très rare. (*H M hg. 6. 8°*).

Fumée (Mart). *Histoire générale des Troubles de Hongrie et de Transilvanie, par Mart. Fumée.* Paris, 1608, 2 vol, in-4°, reliés ensemble, 301 p. 1054 p. (*H M hg. 3. 4°*).

Isthvanfi (Nicolaus). *Nicolai Isthvanfi Pannoni Historiarum de Rebus Ungaricis libri XXXIV.* Coloniae, 1622. introductio, 842 p., index; in-folio. (*H M hg. 4. fol*).

Pray (Georgius) : *Annales Regum Hungariae.* Vindobonae, 1764-1770, 5 vol., in-folio. (*H M hg. 9 fol.*)

Pray (Georgius) : *Annales Veteres Hunnorum, Avarum et Ungarorum. Vindobonae,* 1761, 388 p., in-folio. (*H M hg. 7. fol*).

Pray (Georgius) : *Dissertationes historico-criticae in Annales Veteres Hunnorum, Avarum et Hungarorum.* Vindobonae, sans date, 243 p., in folio. (*H M hg. 8. fol*).

Rerum Hungaricarum Scriptores Varii. Francorfurti, 1600, in-folio. (*H M hg. 3. in-fol.*).

Spontoni (Ciro) : *Attioni de re dell' Ungaria* Bologna, 1602. 140 p., in-4°). (*H M hg. 2. 4°*).

SPONTONI (CIRO) : *Historia della Transilvania,* Venetia, 1638, 351 p., in-4° (*H M hg 4. 4°*).

III. *OUVRAGES ANONYMES.*

DU B** (M) : *Lettres sur les Hongrois, par M. du B****, Amsterdam, 1742. 64 p. in-12°. (*H M hg. 1. 12°*).

Croquis Aus Ungarn. Leipzig, 1843, 206 p., in-12°. (*H M hg. 26. 12°*).

Histoire des Révolutions de Hongrie où l'on donne une idée juste de son Gouvernement. La Haye, MDCCXXXIX, 6 volumes in-12°, 446, 352, 391, 362, 410, 380 pages, table. (*H M hg. 2. 12°*).

Histoire des troubles de Hongrie avec le siège de Neuheusel et une exacte relation du combat de Gran, etc... Amsterdam, MDCCXXII. Nouvelle édition revue corrigée et augmentée, 3 vol. in-12° (en vérité in-16°) préface, 344 p., avertissement, 295 p., 344 p. (*H M hg. 5, 12°*).

IV. *VOLUMES PERDUS*

H M hg. 4° 5. (prêté depuis 1929); H M hg. 5. 8°; H M hg 17. 8°; L E hg 28. 8°; L E hg. 220. 12°; L E hg. 273. 12°; L E hg. 288. 12°; L E hg. 333. 12°.

Cette liste présente une faible partie des ouvrages contenus dans les deux sections hongroises. Dans la section d'histoire on trouve des études d'ordre historique, dont les volumes ont paru, pour la plupart, entre 1895 et 1912. La section de littérature est beaucoup plus riche : on y trouve presque toute la production littéraire hongroise entre 1895 et 1912.

La liste complète des ouvrages peut être consultée au Centre d'Etudes Hongroises à Paris, par tous ceux que cela intéresse.

Le travail entrepris pour établir un catalogue central des ouvrages ayant trait à la Hongrie et se trouvant à Paris, est d'une nécessité incontestable; d'autant plus que, depuis l'année dernière, il y a une chaire de Hongrois à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, et que depuis quelques années, plusieurs cours sont faits sur la Hongrie, son histoire, sa langue et sa littérature.

CENTRE D'ETUDES HONGROISES EN FRANCE.

(*à suivre*).

UN EPISODE HONGROIS DE L'HISTOIRE DU GALLICANISME : UNE CONTROVERSE ENTRE LE PRIMAT DE HONGRIE ET LE PARLEMENT DE PARIS (1682)

L'Assemblée du Clergé de France ayant formulé en 1682 les quatre articles touchant la puissance ecclésiastique, Louis XIV et ses conseillers étaient prêts à jeter l'anathème avec Tertullien « même à un ange qui, descendant du ciel, annoncerait un autre message ». Ils devaient donc prendre des mesures énergiques pour supprimer le décret qu'un mortel, le Primat de Hongrie, lança contre les propositions gallicanes.

« Des troubles agitent cruellement ce Royaume et augmentent de jour en jour, des séditions continuelles causent les plus terribles ravages », déclare Georges Szelepcsényi, l'archevêque de Strigonie (Esztergom). Or parmi les choses qu'il faut corriger et détruire et dont l'extinction ne peut être retardée sans un péril évident pour les âmes, il met au premier rang les quatre propositions qui ont été publiées « au nom du Clergé de France ». Absurdes en elles-mêmes, et ne pouvant être entendues sans horreur par des oreilles chrétiennes, ces propositions ont pourtant été répandues par des Ministres de Satan, dans les différentes provinces de Hongrie, dans le dessein de provoquer la révolte, d'entretenir le feu des divisions intestines, qui agitent le Royaume, et de faire avaler plus facilement sous le prétexte de la piété, le poison de schisme aux âmes simples et peu précautionnées... « Quoique nous n'ignorons point qu'elles sont soutenues par des théologiens d'une grande réputation et que ses auteurs ont employé l'Ecriture Sainte, dont ils ont admirablement et frauduleusement détourné le vrai sens... nous censurons et proscrivons lesdites quatre propositions... Donné, imprimé à l'Imprimerie de notre Université Archiépiscopale le 24 octobre 1682 ».

Cette condamnation fut bientôt introduite et répandue en France; sans doute, la Cour Impériale de Vienne avait fait de son mieux pour être désagréable à Sa Majesté Très Chrétienne. Deux de ces copies furent transmises à Versailles. Louis XIV fait envoyer l'une d'elles à l'archevêque de Paris, Mgr. Harlay, qui, en bon diplomate, garde le silence; l'autre à l'archevêque de Reims, Mgr. Le Tellier, ami intime et jadis consécrateur de Bossuet. Ce dernier remet aussitôt au Procureur un mémoire et recommande « de ne pas négliger de faire quelque chose. ...Par les brocards qu'on donnerait au Hongrois, on détournerait d'autres prélats de suivre son exemple » [1].

(1) Cité par E. Gérin : *Recherches historiques sur l'Assemblée du*

L'année suivante, « quelques théologiens parisiens » éditent à Cologne [2] le décret du prélat hongrois, accompagné de quelques notes et de commentaires. Soixante-treize ans après, on verra le livre enrichi d'une Préface et traduit aussi en Français par le Chanoine Claude Pierre Goujet, janséniste acharné [3].

Et quels commentaires ! Ils s'en prennent d'abord aux titres mêmes de l'Archevêque. Comment ! Szelepechemi (sic) doit sa dignité « à la grâce de Dieu et du Saint-Siège Apostolique ». Mais selon S. Cyprien... etc. Il se dit « premier secrétaire et chancelier de Sa Majesté ». Mais selon S. Chrysostome... etc. A propos de chaque phrase du prélat, ses implacables adversaires mettent en mouvement un régiment de pères de l'Eglise. Quant aux épithètes de la diatribe, elles nous ramènent au siècle précédent, à l'époque des savants en *us*.

Mais le décret du Primat aura aussi des suites qui ne sont pas seulement d'ordre littéraire. Le 29 janvier de l'année 1683, la Cour de Paris, sur la réquisition du Procureur Général, va ordonner que la faculté de théologie donne son avis doctrinal sur une proposition qui résume la thèse avancée par le Primat « pour montrer à ce prélat son erreur et son ignorance » et il la fait remettre « entre les mains du Syndic de la Faculté » avec une copie du « Libelle ».

Mais, les docteurs, « nation timide et soupçonneuse » — nous citons l'abbé Legendre [4] — « prirent cela moins pour un honneur que pour un piège qu'on leur tendit pour les faire s'expliquer sur les articles du Clergé ». En effet, deux d'entre eux ayant parlé en Faculté contre ces doctrines gallicanes avec moins de ménagements peut-être qu'il convenait, furent exilés incontinent. « Si beaucoup d'autres, partageant leur avis, n'osèrent parler si fortement, ce fut la crainte qui les retint. Rien ne faisait mieux voir la répugnance qu'ils avaient à flétrir la proposition, que le temps qu'ils prirent à se décider ». On fait courir contre eux une lettre anonyme qui, « dans le style des Provinciales » s'amuse de cette lenteur mystérieuse [5].

Clergé. Voir : L'abbé Féret : *La faculté de théologie de Paris*. Paris, 1904, T. III.

(2) *Notae in censuram Hungaricam IV propositionum Cleri Gallicani, opera et studio aliquot Theologorum Parisiensium*. Cologne, 1683, 4°.

(3) Publié dans *Suite du Traité de l'autorité des rois touchant l'administration de l'Eglise* par Le Vayer de Boutigny, Londres, 1756, in-12°.

(4) Mémoires de l'Abbé Le Gendre, chanoine de Notre-Dame, éd. par M. Roux, Paris, 8°, 1863.

(5) Il existe de cette mémorable bataille dogmatique, digne de l'ancienne Sorbonne de St. Louis et de St. Thomas un compte rendu écrit jour par jour pour la nonciature dont l'auteur — comme tout paraît l'indiquer — est un certain Aléaume de Tilloy. La traduction en est conservée sous le N° Ms. 7161 dans les Archives du

Mais enfin, le 23 juin, le Parlement se réunit de nouveau, les gens du Roi entrent, et Maître Denis Talon, « avocat dudit Seigneur Roi », prend la parole. Il commence par s'étonner que la Faculté de la Sorbonne ait délibéré pendant trois mois sur une proposition « dont la fausseté est et paraît d'abord si évidente; le grand nombre des docteurs qui composent présentement cette Assemblée, dont plusieurs ont donné en opinant des marques de leur érudition profonde, peut excuser en quelque manière la longueur de leurs délibérations; en outre, il n'était pas nécessaire d'en presser la conclusion »; il sait d'ailleurs qu'il ne s'en est pas présenté un seul dans l'Assemblée qui n'ait avoué et soutenu que « la Proposition en elle-même est fausse, téméraire, contraire à la parole de Dieu et à l'usage de l'Eglise »

Dans ces conditions, Me Talon n'a pas besoin d'un long discours pour demander la suppression d'« une feuille volante qui suppose avec artifice des hypothèses odieuses pour rendre douteuse l'indépendance des souverains... L'absurdité de ses propositions a été si clairement justifiée, que nous n'avons garde d'entreprendre de les réfuter... Cependant, quelque méprisables que soient ces libelles... et bien qu'ils se détruisent d'eux-mêmes... la mauvaise intention de ceux qui les débitent doit être suspecte; dans les plus petites choses comme dans les plus importantes, on ne saurait apporter trop de précaution pour maintenir la discipline publique ». La péroraison se termine en citant « un ancien », ce qui devait emporter tous les votes.

En effet, la Cour, faisant droit sur ces conclusions, ordonne la suppression du « libelle », fait défense d'en retenir, débiter, imprimer, sous les peines portées par les règlements. Les officiers de police tiendront la main à l'exécution de l'arrêt.

L'affaire ne se termine pourtant pas par ces mesures policières. Dans sa « *Defensio* »[6] le grand Bossuet lui-même va revenir à la charge : Le primat « de nostra doctrina sententiam tulit... credo ut clero Gallicano... parem auctoritatem opponeret ». Il note que l'illustrissime archevêque proclamant le privilège exclusif du Saint Siège « ut de controversis fidei judicet », contredit cette maxime par sa propre action. Quand, dans un autre passage[7] de sa dissertation, l'Aigle de Meaux attaque un autre adversaire, S. E. Daguirre, il constate que ce vir « mitissimus », agissant bien différemment de George Szelepechemi, « ab omni censura abstrahendum docet ».

(Paris). Sándor BAUMGARTEN.

Vatican. Cité in extenso par Davin : *Revue du Monde Catholique*, 1902.

(6) *Œuvres*, vol. XXI, éd. Lachat. Praevia dissertatio II.

(7) *Praevia disc.* III. — Bossuet parle dans sa « *Defensio* » (I. lib. I. Sect. I. Cap. XIV) des rapports juridiques entre la Papauté et la Hongrie.

L'INFLUENCE DE LA LEXICOGRAPHIE HONGROISE SUR LA LEXICOGRAPHIE ROUMAINE

Dans l'histoire de la philologie roumaine on a encore peu précisé ce qu'elle doit certainement à l'influence de la philologie hongroise. Dans le domaine des sciences historiques on n'arrive encore à constater que quelques faits remarquables mais isolés, comme l'influence de Bonfini et de Toppeltin sur l'œuvre du prince Constantin Cantacuzène qui vécut si près de l'atmosphère de la science hongroise, ou comme les rapports qui existent entre la méthode historique de l'Ecole dite Transylvanienne [școala ardeleană] et celle des historiens hongrois, Georges Pray et Etienne Katona. M. Alexandre Eckhardt a fort justement signalé le manque presque total d'études comparatives concernant les deux littératures [1]. Cependant il y a un domaine de la philologie roumaine, pour lequel les recherches contemporaines ont réussi à prouver une continuité indéniable de l'influence hongroise. Il s'agit de l'ancienne lexicographie roumaine de la Transylvanie, presque exclusivement fondée sur l'imitation des dictionnaires latins-hongrois d'Albert *Molnár de Szencz* (1604) et de François *Páriz de Pápa* (1708), dont la vogue durait encore au XIX[e] siècle dans les écoles de Hongrie.

Signalons d'abord, en remontant les siècles, le Dictionnaire roumain-latin d'un « Anonymus Caransebesiensis » où, d'après une minutieuse étude de M. Nicolas Drăganu [2], la part de l'influence hongroise serait déjà visible. Dans la seconde moitié du XVII[e] siècle, Michel Halici, qui fut l'ancien condisciple de François Pápai à Nagyenyed et que M. Drăganu croit être l'auteur du dictionnaire [3], fut poussé à composer son petit ouvrage par les projets lexicographiques de son ami [4]. Il est certain que le premier dictionnaire latin-roumain, composé entre 1691 et 1703 par le traducteur de psaumes, Théodor Corbea, origi-

(1) *Les problèmes de l'histoire littéraire comparée dans l'Europe centrale*, Bulletin of the international Committee of Historical Sciences, Vol. IV, pt. I, 1932.

(2) *Dacoromania*, IV, 77-169.

(3) Pour la théorie de M. Drăganu, cf. le compte rendu de M. Charles Tagliavini, *Studi Rumeni*, I (1927), 130-132.

(4) C'est également en l'honneur de François Pápai que Michel Halici a composé les premiers distiques de la littérature roumaine.

naire de Brassó [5] n'est qu'une traduction littérale de la deuxième édition (1611) du « *Dictionarium* » de Molnár. Jusqu'ici on n'était renseigné sur ce document très précieux de l'ancien roumain que par un article sommaire de Georges Cretu, *Cel mai vechiŭ dictionar latino-românesc de Todor Corbea* (Manuscript de pe la 1700), Bucureşti, 1905. J'ai examiné le manuscrit à la bibliothèque diocésaine de Balázsfalva et j'ai réussi à y découvrir beaucoup de traces très nettes de l'influence hongroise, notamment dans le lexique. Il emploie non seulement beaucoup de termes hongrois (parmi lesquels *mŭ îmbăsăoz* Stomachor, 644, est un ἅπαξ λεγόμενον), mais il donne parfois un mot à mot si fidèle de son original que, sans une confrontation, le texte roumain resterait presque incompréhensible. Quant à la provenance du manuscrit, on admet généralement que ce fut l'archevêque Innocent Micu qui l'acheta à Vienne, vers 1735, du prince Raoul Cantacuzène, émigré et entré au service de l'armée autrichienne [6]. Cependant M. J. Melich, se fondant sur une biographie de François Pápai, croit que l'achat a été effectué par le comte François Barkóczy, primat de Hongrie [7]. Il est possible que Barkóczy ait connu le prince roumain émigré à Vienne et qu'il ait acheté le manuscrit pour en faire présent aux Roumains gréco-catholiques de Balázsfalva [8].

Le dictionnaire trilingue, dénommé « Lexicon Marsilianum », que son savant éditeur M. Tagliavini a analysé dans cette revue, peut être aussi, du moins en partie, ramené à une source hongroise. Certains vocables trahissent l'influence directe de la 4e édition de Molnár [1708], dont la partie allemande fut rédigée par un compilateur superficiel, nommé Cristophore Beer [9]. C'est précisément l'interprétation allemande de Beer qui se reflète parfois dans le texte roumain du LexMars. Ainsi la traduction de Harpax par « Pansinye, Pook » (924) remonte à l'interprétation « Spinnwirtel » de Molnár-Beer, l'auteur du LexMars ayant confondu le mot technique « Spinnwirtel » avec le nom commun de l'araignée. Les seules explications qu'on trouve dans LexMars (après le mot *Forum*), proviennent également de l'édition de 1708 de Molnár. Avant d'aborder les dictionnaires restés manuscrits de Samuel Micu Klein, il faut dire un mot du dictionnaire latin-roumain, dont le manuscrit est conservé dans la Bibliothèque de la Cathédrale de Kalocsa. Cet ouvrage, composé vers 1765 et dédié « Honoribus Francisci

(5) Cf. A. A. Mureşianu, *Anuarul Instit. de Ist. Nat. Cluj*, IV, 225-6.

(6) Cf. Ch. Tagliavini, *L'influsso ungherese sull'antica lexicografia rumena*, Rev. Et. Hongr., VI, 20.

(7) *A magyar szótárirodalon története*, NyK. XXXVII, 51.

(8) Cf. mon étude, *A magyar szótárirodalom hatása az oláhra*, Budapest, 1932, 6-8.

(9) Jöcher, *Allgem. Gelehrtenlexicon*, Leipzig, 1750, I, 909.

Xaverii Rier », chanoine de Nagyvárad, est dû probablement à la propagande de l'Eglise romaine parmi les Roumains orthodoxes de Bihar. Le manuscrit signalé en 1812 par Georges Martin Kovachich et étudié par Joseph Siegescu en 1908, a été brièvement analysé par M. Tagliavini dans les *Mémoires de l'Académie Roumaine*. Tout porte à croire que l'auteur du dictionnaire devait être un Jésuite roumain [ou hongrois], connaissant l'ancien roumain ecclésiastique, qui avait sous la main la première édition du dictionnaire de Páriz. Il n'en donna qu'un extrait, laissant de côté tous les noms propres. Son style roumain est clair, bien correct et ne présente que très peu de latinismes. Malgré mes recherches pour identifier cet auteur, d'une individualité bien marquée, j'ai dû y renoncer, tous les écrits du chanoine Rier ayant été brûlés après sa mort (cf. la copie de son testament dans les Archives épiscopales de Nagyvárad).

On pourrait supposer que le dictionnaire manuscrit d'Aurélien Antoine *Predetici* de Naszód, dont les trois gros volumes sont également conservés à Nagyvárad [10], fut conçu d'après des modèles hongrois. Cet ouvrage qu'aucun philologue n'a encore examiné de très près et auquel nous voudrions consacrer une étude plus étendue, a pour auteur un lieutenant de l'armée autrichienne qui, vers la fin du XVIII[e] siècle, vécut à Iasi [11]. Ce fut probablement là qu'il rédigea un dictionnaire allemand-latin, en laissant en blanc une rubrique pour les interprétations roumaines. De ces dernières, il ne rédigea qu'un petit nombre, qui forment ainsi des gloses roumaines dans un dictionnaire allemand-latin. Le modèle de Predetici doit être cherché dans la lexicographie allemande. La langue de l'auteur, ayant pour base un des dialectes du Nord de la Transylvanie, est parsemée d'helléniśmes récents, introduits à l'Epoque Phanariote et de mots de civilisation française, empruntés au milieu allemand où il vivait. En somme, ce dictionnaire résume, dans un essai de synthèse assez bizarre, trois grands courants de la civilisation roumaine.

Un des chefs de l'Ecole Transylvanienne, Samuel Micu Klein avait, lui aussi, des projets lexicographiques. Son dictionnaire aurait dû comprendre deux parties; la première (lat. roum. allem. hongrois) aurait été publiée à Budapest, en 1806, si la mort prématurée de l'auteur n'en avait empêché la publication. Nous n'en possédons ainsi que les prospectus et un fragment, publié par Timothée Cipariu [12] et analysé par M. Dră-

(10) Iacob Radu, *Manuscr. Bibliotecii Episcopiei greco-cat. române din Oradea-Mare*, Buc., 1923, N[os] 86-88.
(11) Cf. I. Ch. Engel, *Geschichte des Ungrischen Reichs...*, Halle, IV, 105-6.
(12) *Archiv pentru filologie si istorie*, 278.

ganu [13]. Ces extraits nous permettent d'établir les sources de ce dictionnaire. Selon M. Drăganu, Micu utilisa une des dernières éditions de Páriz (probablement celle de 1801). Pour quelques interprétations, il s'est également servi du dictionnaire de Molnár. Les traductions hongroises furent corrigées et en bonne partie, complétées par le vieux poète hongrois, Benoît Virág [14]. La partie allemande, rédigée par André Hatitski, professeur d'allemand à l'Université de Pest, n'est qu'une simple adaptation du dictionnaire latin-allemand de Scheller, tandis que la manière d'indiquer des auteurs latins après chaque mot est empruntée au dictionnaire latin du Jésuite croate, Jambressich (1742), qui n'est qu'un remaniement nouveau de la première édition de Páriz. Comme on le voit, le dictionnaire de Micu aurait été le premier fruit d'une collaboration entre plusieurs savants roumains et hongrois. La seconde partie du dictionnaire (roumain-latin, avec çà et là des traductions hongroises et allemandes) se trouve à Nagyvárad [15]. Ce manuscrit, terminé en 1801 est intéressant surtout au point de vue des éléments hongrois qui y fourmillent à chaque page. Cette rédaction servit de base aux remaniements de V. Colosi et de J. Corneli, qui, réduits à une forme sensiblement abrégée, aboutirent au « *Lexicon de Buda* » (1825), que l'on considère comme le premier grand dictionnaire imprimé de la langue roumaine. Le dictionnaire roumain-latin-hongrois que l'évêque de Fogaras, Jean Bobb, avait fait paraître à Kolozsvár trois ans auparavant (1822-23), passa presque inaperçu et la chose s'explique aisément. Quoique l'auteur eût composé son livre à l'usage des élèves, il avait suivi une méthode bien singulière. Les interprétations commencent naturellement par le texte roumain, qui n'est qu'une traduction littérale et souvent confuse du texte hongrois de l'édition de 1801 de *Páriz*. L'auteur n'a fait que traduire les phrases hongroises et mettre les phrases roumaines ainsi obtenues sous la lettre par laquelle elles commençaient. La phrase « Cu dare de mana legatura », traduisant « Fidejussio » par l'intermédiaire du hongrois « Kezesség » (p. 246), est mise sous « Cu » dans l'ordre alphabétique. Qui serait jamais capable de l'y trouver ? Cette méthode empirique qui, par son dilettantisme naïf, est sans analogue en pareille matière, rend naturellement le dictionnaire de Bobb tout à fait inutilisable. Il n'a qu'une valeur historique, nous conservant beaucoup de mots hongrois

(13) *Dacorom*, IV, 111-12.

(14) Cf. la correspondance de Micu dans J. Radu, *Doi luceferi rătăcitori, Gheorghe Sincai și Samoil Micu Clain*, Buc. 1924, 15-17, 44-57.

(15) V. Radu, *Manuscr.* n° 89.

passés en roumain et, dans la partie latine, bien des termes du style officiel de son époque. L'ouvrage de Bobb est, pour l'histoire de la langue, un témoin du milieu transylvanien au début du XIX[e] siècle. Il représente tous les éléments dont se composait le vocabulaire d'un évêque roumain de Transylvanie, parlant et écrivant aussi bien en latin qu'en hongrois.

Comme nous venons de le voir, toutes les premières tentatives de cette lexicographie naissante remontent à des modèles hongrois, et rien n'est plus significatif pour comprendre les rapports intellectuels entre les deux peuples voisins.

Ladislas GÖBL.

(Paris-Budapest).

CHRONIQUES

LA REORGANISATION DE L'ENSEIGNEMENT PUBLIC ET DES RECHERCHES SCIENTIFIQUES EN HONGRIE

La littérature a toujours été un miroir fidèle des différentes étapes d'une civilisation et celle d'après la guerre reflète très exactement la crise que nous subissons.

Dans le domaine de la pédagogie, en particulier, on voit apparaître toutes les incertitudes du temps présent, et de là une série de recherches auxquelles se sont intéressés non seulement des spécialistes mais aussi une partie importante du grand public.

Dans toute cette littérature pédagogique trois idées principales s'affirment de plus en plus :

1° Un nouvel idéal de civilisation;

2° Une nouvelle organisation scientifique et pédagogique;

3° Une orientation plus marquée vers des rapports internationaux plus étroits.

I

Pendant la première année qui suivit la guerre, la Hongrie a été le théâtre de trois révolutions : démocrate, communiste et nationale. Sur les ruines de la guerre ainsi multipliées, la Nation plaça le gouvernement Bethlen et confia pour dix années au Ministre de l'instruction publique, le comte Cuno de KLEBELSBERG, le seul trésor qu'elle ait pu garder : sa culture et sa jeunesse. La vie politique d'après-guerre n'a connu dans aucun autre pays un gouvernement aussi durable. La seule explication de ce fait se trouve dans l'union intime des âmes avides de déblayer les grandes ruines. L'activité intellectuelle hongroise

de ces dix années constitue le sujet des livres de Klebelsberg [1], qui comprennent des projets de lois, des discours parlementaires et officiels, des articles de journaux, des études dans le genre de celles qui ont été publiées en France à peu près à la même époque par différents Ministres de l'Instruction publique, mais ceux-ci donneront le nom d'« Education nationale » aux problèmes que le comte de Klebelsberg étudie sous le nom de « néonationalisme ». Ces deux mots correspondent à deux conceptions différentes. La pédagogie de « l'éducation nationale » a pour tâche de préparer la génération qui vient à maintenir et à renforcer la position conquise par la politique et par la civilisation françaises. Celle du « néonationalisme » est de rappeler l'histoire millénaire du pays pour rendre l'espoir et rétablir la confiance. Le Ministre doit se tenir à la tête de la vie intellectuelle pour conduire et diriger la nation, car de cette façon seule elle pourra réaliser son programme : reconquérir et garder aux yeux de toutes les nations le rôle joué pendant plus de mille ans par le peuple qui fut comme le bastion de la civilisation occidentale. Les deux conceptions — française et hongroise — sont liées, mais en France on récolte déjà, alors qu'ici on se borne à préparer le terrain.

N'est-ce pas, au fond, le but de toute politique intellectuelle, et de tout nationalisme bien compris ? A cela, le Ministre répond par la négative, car le nationalisme est rarement composé d'éléments constants. Son essence et ses buts ont été aux différentes époques complètement renouvelés. Le nationalisme français ou italien n'est plus le même depuis que l'Alsace-Lorraine est française, et Trente, ville italienne. La Hongrie actuelle doit, elle aussi, modifier son idéal de civilisation, et c'est pourquoi le comte Klebelsberg tient compte à la fois des devoirs précis dictés par le passé de la Hongrie et de la situation nouvelle créée par le traité de Trianon. En effet, le nationalisme traditionnel en Hongrie se limitait à l'ancienne monarchie Austro-Hongroise, et ce fait avait déterminé son domaine et sa direction; il avait provoqué des luttes dans le domaine du droit civil et des démonstrations patriotiques contre la centralisation et la germanisation tendancieuses de l'Autriche. Tout cela appartient aujourd'hui au passé. Désormais la nation hongroise doit prendre en mains la

(1) Comte Cuno Klebelsberg : 1° *Beszédei, cikkei, törvényjavaslatai.* (Discours, articles, projets de lois), 1916-1926. *Athenaeum,* 1927, 687 p. — 2° *Neonacionalizmus* (Néonationalisme), Összegyüjtött cikkei (Recueil d'articles). *Athenaeum,* 1928, 316 p. — 3° *Küzdelmek könyve* (Livre des combats). *Athenaeum,* 1929, 304 p. — 4° *Jöjjetek harmincas évek !* (Pour que reviennent les années heureuses qui suivirent 1830 !). *Athenaeum,* 1930, 219 p. — 5° *Világválságban,* (Pendant la crise mondiale). *Athenaeum,* 1931, 363 p.

direction de sa vie intellectuelle, politique et économique, ainsi que ses rapports internationaux et assurer ainsi son existence dans la lutte acharnée qui se poursuit actuellement. Le « néo-nationalisme » a pour but de former, dans tous les domaines de la haute culture hongroise, à la tête de la vie scientifique, politique, financière et économique, une élite, sur laquelle la nation peut compter en toute confiance. Tel est le principe fondamental de M. de Klebelsberg. A la place de l'orientation germanique d'avant-guerre, le néonationalisme en exige une autre, plus large, appuyée sur la connaissance, dans les écoles, des langues vivantes (français, anglais, allemand, italien), et de la technique moderne.

« On doit — dit l'auteur — adapter l'éducation du pays entier aux buts actuels et aux tâches nouvelles », car le néonationalisme exige une véritable éducation de la nation.

A des tendances aussi nettement définies, répond l'ouvrage de Jules Kornis, professeur à l'Université de Budapest, qui fut secrétaire d'Etat de Klebelsberg. Il essaie, dans *Les idéals de la Civilisation hongroise (1777-1848)* [2] de donner à la nouvelle politique de culture hongroise son fondement historique. La période étudiée est particulièrement importante pour l'instruction publique. La « *Ratio Educationis* » de 1777 est le code fondamental de l'organisation scolaire pour le pays entier, depuis l'école élémentaire jusqu'à l'Université, créée à l'image de l'Université de France [3]. Son idéal de culture découle des idées de l'absolutisme rationnel : il veut former des citoyens cultivés, utiles et obéissants. En 1806 la « *Ratio Educationis* », modifiée dans le sens d'une réaction contre la politique de germanisation autoritaire de Joseph II, chercha à réaliser l'unité de l'éducation nationale et à introduire la langue hongroise dans l'école et dans la science. A partir de ce moment, sous la double influence française et allemande, le progrès est continu dans la langue hongroise et dans les institutions techniques et scientifiques (Écoles primaires supérieures, Écoles dites « réales », Universités des Sciences techniques, etc.).

Derrière les questions d'instruction apparaissent continuellement, et sous un jour intéressant, les questions de pouvoirs,

(2) Jules Kornis, 1° *A magyar müvelödés eszményei.* (Les Idéals de la Civilisation hongroise), 1777-1848. *Kir. Magyar Egyetemi Nyomda,* 1927, 2 vol., 1927, 1294 p. — L'édition allemande a paru sous le titre de *Ungarische Kulturideale,* 1777-1848. Leipzig, 1930. Quelle und Meyer, XXVIII, 608 p. — 2° *Kultúra és nemzet.* (Civilisation et nation). *Franklin,* 1930, 223 p. — 3° *Kultúra és politika* (Civilisation et politique). *Franklin,* 1928, 345 p.

(3) Cf. Jules Kornis, *Une Source hongroise de l'Organisation Napoléonienne de l'Université de France.* Revue des Etudes Hongroises, t. V (1927), p. 393, et Jean Poirier, *Une source hongroise de l'Université de France.* Ibidem, t. VI (1918), p. 256.

national et dynastique. Le latin, qui fut la langue officielle jusqu'en 1844, s'est longtemps montré un bon moyen de défense contre la germanisation. Par contre, la politique viennoise a mis des obstacles au développement des écoles de langue hongroise en poussant les minorités de la Hongrie à des exigences démesurées. En fin de compte, la résistance hongroise a brisé l'attaque de la germanisation autrichienne, pendant que la politique hongroise, en vue de l'union des Slaves et des Roumains dans une nation unique, a été rendue impossible pendant l'époque du libéralisme romantique.

Le même auteur a étudié, dans *Civilisation et Nation*, ainsi que dans *Civilisation et Politique*, la possibilité et le programme du renouveau national, en examinant l'histoire de l'Europe dans ces derniers siècles, et en partant de l'analyse concrète du sentiment national. Il soumet à un examen approfondi le programme du néonationalisme, fondé sur l'histoire de la civilisation, et son nouvel idéal de l'Homme. La principale tâche est, d'après lui, la création de relations avec l'étranger, car la nation doit se défendre seule devant le tribunal du monde et elle a à combattre sur deux fronts, puisqu'il s'agit de défendre les Hongrois vivant dans les Etats successeurs et aussi d'empêcher, à l'intérieur des frontières actuelles, la propagation du communisme.

Le livre de Klebelsberg a fixé les buts et esquissé les méthodes de réalisation. Kornis a donné un solide fondement historique et philosophique à la nouvelle culture hongroise. C'est pour cette raison qu'il a placé les devoirs moraux à la base de l'éducation. Un point de vue analogue, mais non pas limité aux problèmes intellectuels de la Hongrie, se manifeste dans le livre de Joseph Trikál [4], recteur de l'Université de Budapest, *L'homme nouveau*, qu'on a très justement comparé à l'ouvrage d'Emile Souvestre, « Un Philosophe sous les toits, Journal d'un homme heureux ».

Il insiste sur la désorganisation morale d'après-guerre et cherche à ramener l'homme vers l'idéal chrétien. La Chrétienté et l'Etat hongrois ne sont-ils pas nés en même temps dans notre patrie, il y a mille ans ? Depuis ce temps, la Hongrie est, non seulement la dernière station orientale de l'esprit chrétien occidental, mais encore le bastion millénaire contre les Tartares et les Turcs.

(4) Joseph Trikál, *Az új ember*. (L'homme nouveau). Kir. Magyar Egyetemi Nyomda, 1932, 243 p.

II

Le changement apporté par la guerre ne s'est pas borné, comme dans les autres pays, à des modifications dans l'organisation des écoles et des programmes d'études. La Hongrie, à qui il ne restait après Trianon, que 37 % de ses écoles maternelles, 37,8 % de ses écoles d'Etat populaires, 44,5 % de ses écoles primaires et 46,6 % de ses écoles supérieures, avait à procéder à tout un travail de reconstruction et de réorganisation. Elle en comprit la grandeur et la nécessité, et de cela témoignent éloquemment par la parole et par les faits, un Klebelsberg, un Magyary, un Kornis.

Pendant les dix années de son Ministère, Klebelsberg a élaboré les divers articles d'un programme considérable, discuta dans des cercles politiques et scientifiques, convainquant l'opinion publique à l'aide d'articles, de conférences et de discours parlementaires, et persuadant la nation de faire les grands sacrifices pour sauvegarder le niveau de sa culture. Magyary a organisé la direction de l'instruction supérieure et du travail scientifique. Enfin, Kornis a tracé les méthodes de la nouvelle vie intellectuelle fondée sur la tradition.

Il importait tout d'abord d'assurer la continuité de la culture supérieure. Le pays avait perdu deux Universités (sur quatre), mais celle de Debrecen, qui datait de 1914, n'était ni cnstruite, ni équipée; avec Szeged et Pécs, cela faisait trois Universités à organiser. L'ouvrage de Zoltán Magyary : *Le fondement de la politique hongroise de la science* [5], est la meilleure preuve du soin qui s'est manifesté dans l'organisation du travail scientifique, dans l'amélioration de son rendement et dans l'établissement de ses buts.

Le mot « politique » qui figure dans le titre, ne signifie pas — et M. Klebelsberg l'indique bien dans la préface — « la politique des partis, mais bien l'activité *étudiée et systématique* du gouvernement, en vue de la création d'une vie scientifique florissante ». Ce livre auquel ont collaboré les plus éminents savants hongrois, fournit des renseignements détaillés sur le travail scientifique dans le passé, sur sa situation actuelle et sur ses devoirs futurs. Une série de spécialistes exposent dans

(5) Zoltán Magyary, 1° A magyar tudománypolitika alapvetése (Le fondement de la politique hongroise de la science). *Kir. Magyar Egyetemi Nyomda*, 1927, 628 p. — L'édition allemande de l'ouvrage de M. Magyary a paru sous le titre de *Die Entstehung einer internationalen Wissenschaftspolitik*. Die Grundlagen der ungarischen Wissenschaftspolitik. Leipzig, 1932, Ed. F. Meiner (in-4°, VII, 683 p.). Cf. encore du même auteur, *L'Organisation de la vie scientifique Hongroise*, Revue des Etudes Hongroises, 1924, pp. 276-290, et *Aperçu de l'Organisation du Travail Scientifique en Hongrie, particulièrement en ce qui concerne la coopération internationale*. Bulletin des relations scientifiques, 1927, N° 1, pp. 137-145.

chaque partie les résultats acquis et les désiderata. La partie suivante du livre intitulée : « *Les ateliers et les méthodes du travail scientifique* », nous fait connaître les institutions d'instruction supérieure du pays (Universités, Ecole Polytechnique, Ecole supérieure Vétérinaire, Instituts Agronomiques, etc...), les collections publiques, et enfin les établissements de recherches. Sous le titre « *Organismes des travailleurs scientifiques* », les auteurs ont énuméré et traité non seulement les organismes scientifiques hongrois, mais aussi, à titre de renseignement, ceux de l'étranger. Enfin, les chapitres portant le titre « *Publication des résultats du travail scientifique* », « *Organisation et buts de la politique hongroise, de la science* », représentent, avec leurs données statistiques, l'évolution de la science hongroise, sa situation et ses tâches actuelles. La statistique des écoles primaires, secondaires et supérieures de Désiré Laky jette une lumière très vive sur le développement intellectuel du pays; ces données sont complétées par une étude de Magyary sur les situations intellectuelles, sur la littérature scientifique, et sur la leçon que l'on peut tirer de l'examen des budgets d'état depuis 1867.

Un travail de renseignement concernant les sciences naturelles, comparable à celui de Magyary, a été exécuté dans l'important volume de 737 pages contenant les discussions du *Congrès des sciences naturelles, médicale, technique et agronomique*, tenu en 1926 [5].

Quel parti peut-on tirer de cet examen de la situation ? Il nous a fait comprendre que le travail scientifique peut être considéré, en quelque sorte, comme le travail d'un atelier ou d'un établissement industriel, c'est pourquoi l'*Organisation des Etablissements Scientifiques hongrois* [7], dont traite le deuxième livre de Magyary, est l'un des problèmes essentiels. Les collections publiques de l'Etat (musées, archives, bibliothèques) ont été mises à la disposition du monde scientifique dans le cadre unifié de l'« *Union Centrale des Collections Publiques* ». D'après les expériences de ces dernières années, on peut affirmer que cette Union est devenue la source d'une vie scientifique active, grâce à son personnel scientifique accru et au conseil autonome de direction unique qui a remplacé l'ancien isolement de ses parties dirigeantes. Le gouvernement de l'instruction publique a attribué un rôle analogue au « *Conseil des Sciences Naturelles* » dans ce dernier domaine, et a créé le « *Conseil National des Bourses* » pour la distribution des nombreuses bourses d'études et de recherches de l'Etat.

(6) *A természet-, orvos-, müszaki-és mezögazdaságtudományi országos kongresszus munkálatai.* Szerkesztette Dr. Gorka Sándor. Egyetemi nyomda, 1926, in-4°, 738 p.

(7) En hongrois, sous le titre : *A magyar tudományos nagyüzem megszervezése*, 1931, Danubia, in-4°, 233 p.

L'autonomie de tous ces organes a donné aux travailleurs réellement doués, la possibilité d'une formation scientifique. « *L'Association Nationale des Sociétés et des Institutions Scientifiques* », et la « *Société Széchenyi István* », unissant les autorités du monde économique, industriel, commercial et financier, avec les savants et les institutions de recherche scientifique, facilitent une coopération systématique établie. Cependant la véritable idée de Klebelsberg a été la création d'un organisme autonome, où des savants et des administrateurs auraient résumé toutes les tâches de la direction conseils de perfectionnement constitueraient ainsi un seul organisme assurant l'unité et l'harmonie de l'activité scientifique hongroise.

Cette organisation du travail scientifique hongrois, si parfaitement adaptée à ses buts, a été pleinement justifiée par l'impulsion intense qu'elle a donnée à l'activité créatrice.

Klebelsberg créa enfin les « Collegium Hungaricum » dans les principaux centres intellectuels de l'étranger : à Vienne, à Berlin, à Paris (sous la forme provisoire du Centre d'Etudes Hongroises en France) et à Rome. Ces institutions ont pour but la transmission des récents résultats scientifiques de l'étranger, le maintien de la haute culture occidentale dans la patrie, et la formation des jeunes savants de la nation. Leurs pensionnaires sont, pour la plupart, des boursiers d'Etat, des candidats au professorat de langues vivantes dans les établissements secondaires, d'une part, et d'autre part, des artistes, médecins, ingénieurs déjà diplômés. Ces collègues, instituts et centres d'études, avec leurs relations scientifiques systématiquement établies, assurent et contrôlent le travail fructueux du jeune Hongrois à l'étranger, et sont, en outre, les organes les plus précieux de la Hongrie pour l'assimilation de la civilisation.

Les œuvres de Klebelsberg et de Kornis traitent également en détail la question de la réforme des établissements secondaires hongrois, et plus particulièrement le type le plus récent de ces dernières : les *réal-gymnasiums*, à côté des anciens gymnases enseignant les langues classiques et des écoles dites *réales* dont l'enseignement se borne aux langues vivantes, pour coordonner l'étude des langues modernes, avec une étude approfondie, de six ans, du latin. Les nombreuses écoles de ce type, au nombre de 70, à côté de 27 gymnases et de 22 écoles réales, assurent à la plupart des intellectuels hongrois, une bonne préparation, non seulement dans la langue et la littérature allemandes, mais aussi dans la langue et littérature françaises, anglaises et italiennes.

Un autre domaine très important de l'activité intellectuelle hongroise, est l'enseignement populaire. Plusieurs discours et articles de Klebelsberg développent ce sujet, en expliquant

comment une culture populaire élevée peut seule empêcher la démocratie de se transformer en démagogie, et assurer à la Hongrie un avantage certain dans la concurrence économique tout en la protégeant contre le communisme. En 1926, le Parlement a accepté la proposition de loi rendant obligatoire l'établissement des écoles primaires partout où, dans un rayon de 1 1/2 à 4 kilomètres, le nombre des familles ou des enfants en âge de scolarité, est supérieur à 20 et 30, respectivement. Cette loi, servant surtout les intérêts intellectuels des habitants dispersés de la Grande Plaine Hongroise (Nagy-Alföld), a permis, en peu de temps, une augmentation du nombre des écoles primaires de 5000 salles de classe et logements d'instituteurs.

L'activité littéraire du ministre montre quel travail infatigable il a dû fournir pour augmenter le nombre des écoles primaires supérieures à quatre classes — formant la suite des écoles élémentaires à 4 classes — de 253 en 1919, à 412 en 1926. Ce type d'écoles est destiné à donner à la jeunesse bourgeoise une culture générale de tendance pratique.

Les ouvrages de Klebelsberg et de Kornis témoignent de l'importance qu'on attache, dans la politique scolaire hongroise, aux questions d'enseignement professionnel et postscolaire; et notamment à l'enseignement de l'économie agraire dont l'intérêt est de premier ordre dans la Hongrie, pays essentiellement agricole.

Le dernier livre de Klebelsberg a pour titre : *Dans la crise mondiale*. L'auteur examine le sort qui peut être réservé à la civilisation hongroise et à ses institutions, et cherche à définir les tâches qui s'imposent à la nation. A plusieurs reprises il éprouve le besoin de défendre ses créations antérieures. Dès le début, notre politique de culture a été conduite vers la réalisation de ses buts par une étude statistique approfondie, c'est pourquoi elle a limité le nombre des inscriptions universitaires pour éviter une surproduction exagérée de diplômes (numerus clausus). On a d'ailleurs pris toutes les précautions pour que ce règlement ne soit qu'une sélection et non pas un obstacle arrêtant les sujets réellement doués. Le chômage des diplômés a été provoqué par le retour en masse dans la patrie mutilée, des intellectuels hongrois refoulés des territoires détachés. Cette circonstance spéciale n'a fait qu'augmenter sur le marché du travail intellectuel hongrois, la crise qui se manifeste dans toute l'Europe sous la forme d'une jeunesse qui assiège les Universités, et d'intellectuels qui cherchent du travail. Le Ministère hongrois de l'Instruction Publique a fait établir, depuis 1930, une statistique annuelle portant sur les étudiants des universités et des écoles supérieures. Ce travail détaillé, unique peut-être en Europe, donne des renseignements précis permettant de suivre constamment la vie de nos établis-

sements d'enseignement supérieur. Désiré Laky [8] et Joseph Asztalos [9] ont dressé des tableaux et fait des études, le premier pour l'année 1930, le second pour l'année suivante. Les deux études ont aussi paru en français [10]. Les données rassemblées et ordonnées nous montrent l'évolution du nombre des étudiants dans les Universités et les écoles supérieures hongroises depuis 1865. Le nombre total ds étudiants des Universités en Hongrie étant de 12.611, leur proportion par rapport au nombre d'habitants est de 1,5 pour mille; la Hongrie occupe ainsi la dixième place parmi les nations européennes, derrière l'Autriche avec 2,9 pour mille, et la France avec 1,8. Il est vrai que 26,2 % des étudiants des Universités autrichiennes, et 22,1 % de ceux des Universités françaises, sont de nationalité étrangère; on ne peut pas, même en tenant compte de cette circonstance, accuser les Universités hongroises de surproduction. Si l'on considère le nombre des étudiantes, on constate que la Hongrie est, avec l'Allemagne, l'Italie, la Suède et la Tchécoslovaquie, un des cinq pays où la proportion des étudiantes est inférieure au cinquième du nombre des étudiants. Dans les facultés de droit, les étudiantes sont particulièrement rares (0,1 %) alors que notre nation est fort versée dans les questions juridiques. Les étudiantes en médecine sont également peu nombreuses (9,9 %); par contre, les étudiantes en lettres occupent la deuxième place, derrière la Pologne, dans la statistique européenne. La répartition des étudiants entre les diverses facultés nous montre que, tout de suite après la guerre, la jeunesse hongroise s'était pressée vers les carrières pratiques et techniques. La moyenne annuelle des inscriptions pendant les années 1920-1925 s'élève à 4429 pour la Faculté de Médecine, et 3469 pour l'Ecole Polytechnique. Quand l'accès de ces carrières a été reconnu très difficile, le nombre des étudiants en droit est à nouveau redevenu le plus important (4893). Les tableaux publiés contiennent en outre des données détaillées sur l'âge, la religion, la langue maternelle, l'état civil, la préparation et les résultats des étudiants, sur la position sociale et l'état de fortune de leurs parents. On y trouve des informations sur les conditions de logement et de nourriture, l'exonération des droits universitaires, les bourses, l'organisation et l'hygiène des étudiants. L'examen de ces statistiques nous donne l'impression que toutes les classes sociales d'un pays pourtant

(8) Désiré Laky, *A magyar egyetemi hallgatók statisztikája.* Központi statisztikai hivatal, 1931, in-4°, 104, 75 p.

(9) József Asztalos, *A magyar főiskolai hallgatók statisztikája az 1930/31 tanévben.* Központi statisztikai hivatal, 1932, in-4°, 90 p.

(10) Désiré Laky, *Statistique des étudiants des Universités hongroises en 1930.* Budapest, 1932. Office central de Statistique. in-4°, 53, 76 p. — L'ouvrage cité plus haut de J. Asztalos a paru en une édition bilingue en hongrois et en français.

appauvri par la guerre, s'efforcent, même au prix de sacrifices incroyables, d'assurer à leurs enfants les avantages d'une culture élevée.

III

Dans la science et dans la pédagogie hongroises il existe enfin un dernier aspect : ce sont les tendances internationales, soit qu'elles intéressent les méthodes étrangères présentées au public hongrois, soit qu'elles se réfèrent aux problèmes pédagogiques hongrois devant les autres peuples. C'est ainsi que M. Kornis a étudié : *L'instruction publique parmi les Hongrois détachés* [11], et qu'il a fait connaître en des études approfondies, l'instruction publique anglaise, américaine et allemande; mais nous ne possédons encore aucun ouvrage d'ensemble sur les méthodes éducatives de la France : lacune qui ne saurait tarder à être comblée, en raison des rapports croissants entre les Universités des deux pays et du rôle joué en cette matière par le Centre d'Etudes Hongroises en France. C'est précisément aux Centres d'études et aux Instituts, aux Collèges hongrois établies par Klebelsberg à l'étranger, qu'est développé l'effort essentiel pour présenter un tableau fidèle des valeurs scientifiques de la nation. Klebelsberg lui-même a fait des conférences aux Universités de Berlin, de Rome, de Helsingfors et de Dorpat, aux Académies des Sciences de Vienne et de Varsovie (celle-ci en français sous ce titre : *Les fondements de la coopération intellectuelle polono-hongroise 1930* [12]) et à Stockholm, pour créer des relations avec les collèges hongrois, et pour exposer le rôle et l'état actuel du travail intellectuel en Hongrie. On trouvera ces discours reproduits dans le recueil qu'il a intitulé : « *Au milieu de la crise mondiale* ».

La réorganisation de la vie scientifique après la guerre, a montré, dans les cadres simplifiés d'un petit pays, les problèmes dont l'apparition dans les grandes nations civilisées ne s'est pas fait longtemps attendre. Le succès de cette réorganisation hongroise a attiré l'attention des milieux internationaux vers Zoltán Magyary, à qui rien n'est étranger de ce qui concerne les théories pédagogiques et la politique de la culture. Dès la première séance de la réunion des Directeurs de l'Enseignement Supérieur organisée par l'Institut

(11) Jules Kornis, *Magyarország közoktatásügye a világháború óta.* Magyar Paedagogiai Társaság, 1927, XII, 555 p. — Traduction allemande : *Ungarns Unterrichtswesen seit dem Weltkriege.* Leipzig, 1930. Quelle-Meyer, in-4°, XII, 259 p.

(12) Comte Cuno Klebelsberg, *Les fondements de la Coopération intellectuelle polono-hongroise,* Budapest, 1930, Imprim. Pester Lloyd, in-4°, 28 p.

International de Coopération Intellectuelle (Paris, 26 février 1932), M. Magyary étudiait *La formation d'une politique internationale de la Science*. Il y traitait des changements importants survenus après la guerre, dans la situation, le rôle et les tâches du travail scientifique, en démontrant qu'une politique de culture, limitée aux frontières d'un seul pays, ne saurait résoudre les difficultés nouvelles, par exemple en ce qui concerne les bibliothèques et les bibliographies, les revues scientifiques, les sociétés et les congrès. De même, il convient d'étudier en commun, les questions si complexes et si troublantes de la surproduction des diplômes, du chômage des intellectuels, du nombre croissant des étudiants dans les Universités, de l'organisation par les Universités de nouvelles disciplines, de l'enseignement et de la recherche, du recrutement des chercheurs, etc... Sur 13 sujets acceptés pour les autres discussions de la Réunion, huit ont été proposés par Magyary. Tout cela constitue la meilleure preuve des services que peut rendre à la civilisation humaine universelle le pays le plus éprouvé par la guerre, s'il a des valeurs réelles.

Il apparaît, en fin de compte, que trois belles figures d'écrivains et d'organisateurs dominent la matière que nous venons d'étudier. A Klebelsberg revient incontestablement le rôle de chef, d'initiateur et de « leader »; Magyary reste l'organisateur incomparable; Kornis est le pédagogue qui peut appuyer sur une longue pratique des théories toujours renouvelées. Le premier a disparu en octobre 1932, trop tôt enlevé par la mort, mais ses créations garderont son nom de périr, et ses collaborateurs restent, pour le plus grand honneur de la culture hongroise, fermement attachés à l'œuvre dont il a donné les directives fondamentales. —

(Université de Budapest).

Bruno Balassa.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

BIBLIOGRAPHIE. OUVRAGES GENERAUX

1° *Ungarn-Hungary. La Hongrie.* — Choix de livres sur la Hongrie en 20 langues différentes, rédigé par M. Magyar et B. Kemény, préface d'I. de Csekey. 2e édition. Budapest, Kemény, 1931, 160 p., in-8°.

2° Georges Lukács. — *La Hongrie et la Civilisation.* Rédigé avec la collaboration de plusieurs auteurs français et hongrois par — — Tome II. Lettres, art, sciences. Tome III. Vie sociale et économique. Paris, La Renaissance du Livre, 1929, in-8, 414 p. avec 1 carte et 49 planches hors texte et 232 p. avec 6 pl. h. t.

3° *La Hongrie d'hier et d'aujourd'hui,* par un groupe d'écrivains hongrois. (*Bibliothèque Hongroise*). Paris, Les Œuvres représentatives, 1932, 232 p., nombr. ill. dans le texte.

1° Le petit opuscule de Mlle Márta Magyar et M. Béla Kemény n'a pas la prétention d'être une bibliographie systématique, mais il n'en constitue pas moins un ensemble assez complet des meilleurs livres qui ont été publiés dans le monde sur la Hongrie, au cours de ces dernières années. Tous les domaines y sont abondamment représentés, des ouvrages généraux à la musique — chapitre tout nouveau d'ailleurs — en passant par la Religion, la Statistique, l'Hygiène, l'Histoire et la Littérature, sans oublier lels Dictionnaires, les Revues et même les livres d'espéranto; de petites notices ont en outre été jointes aux noms des écrivains les plus marquants et l'on ne peut que féliciter les auteurs d'un travail aussi utile que consciencieux.

Peut-être eût-il été intéressant, puisque les auteurs n'écrivaient pas pour les spécialistes, de distinguer par un astérisque les ouvrages les plus importants ayant trait à la Littérature, à l'Histoire, à l'Art et aux voyages car il nous a semblé qu'un amateur non averti pourrait difficilement faire, entre tant de livres, une discrimination utile.

2° La *Revue* a publié un long compte rendu (t. VI, p. 130-137) du premier volume fort substantiel de *La Hongrie et*

la Civilisation (Histoire, Géographie, Ethnographie, Constitution et Rapports internationaux).

Du tome II (Lettres, Arts, Sciences), l'amateur retiendra surtout le curieux article de M. Eugène Cholnoky sur les explorateurs hongrois et les études consacrées à l'histoire de l'Art, encore que les chapitres eussent gagné à être présentés d'une façon un peu moins incohérente.

Dans le tome III (Vie sociale et économique), nous avons surtout goûté le délicieux article de Mme la comtesse Alexandre Teleki sur la société hongroise; n'insistons pas sur le caractère un peu factice de certains autres, la sincérité et la haute valeur de leurs signataires étant ici hors de question.

Le volumineux ouvrage de M. Georges Lukács, constitue un ensemble de renseignements extrêmement précieux sur la Hongrie, et il sera très utile à consulter. Nous disons simplement « à consulter », car nous craignons que le lecteur moyen, avide d'idées générales, ne recule devant un ensemble aussi complexe où l'on sent trop l'empirisme, la dispersion des efforts et l'absence d'un plan rationnel.

3° Un nouveau groupe d'écrivains hongrois, dirigé par M. Elemér Radisics, vient de nous donner, sous le titre de *La Hongrie d'hier et d'aujourd'hui,* un intéressant petit manuel qui constitue à la fois un guide indispensable à toute personne désirant avoir quelques notions substantielles sur la Hongrie et une excellente introduction aux études hongroises.

Nous avons beaucoup apprécié les chapitres consacrés au village hongrois, à l'art hongrois, aux musées de Budapest et aux plans d'excursions à travers le pays.

Toutefois, il nous a semblé que la partie économique eût pu sans grand inconvénient être considérablement réduite et certains chapitres même, comme par exemple la législation sociale, complètement supprimés. Nous ferons une remarque analogue pour les illustrations qui nous donnent beaucoup trop de monuments sans intérêt tels que postes, cliniques, usines, facultés et autres grandes bâtisses, qu'on est habitué à retrouver partout.

Il est bien évident, en effet, que l'homme cultivé, cherchant à ce documenter sur ce pays ou se préparant à visiter la Hongrie, sera beaucoup plus attiré par le portail de l'église de Jaák, la chapelle Bakócz d'Esztergom, le château de Sárospatak ou le château de Gödöllö que par la sucrerie de Hatvan.

Il est encore non moins évident qu'avant d'entreprendre son voyage il lira plus volontiers *L'architecture religieuse* de M. L. Gál qu'un traité sur le fonctionnement des assurances sociales en Hongrie. Et nous ajouterons que ce n'est pas dans *La Hongrie d'hier et d'aujourd'hui* que viendra se documenter

le spécialiste désireux d'entreprendre une enquête sur la prévoyance sociale au pays magyar.

Pourquoi ne pas avoir économisé sur la qualité du papier et des caractères d'imprimerie et ne pas avoir donné quelques beaux hors-textes empruntés soit à l'*Art populaire hongrois* édité par la section ethnographique du Musée National, soit à l'ouvrage sur les *Châteaux hongrois* de M. Eugène Rados, soit à l'*Histoire de l'art* de M. Corneille Divald ?

« En somme, les observations que nous a suggérées le recueil de M. Radisich ne portent que sur des points de détail. Et, il reste que le public français y trouvera la plus complète et la plus exacte image des hommes et des choses de la Hongrie ».

(Paris). Edmond SANSOT.

Olivier BRACHFELD. — *La Justicia de Hungria,* Barcelone, Sobs. de Lopez Robert y Comp., 1933, in-8°, 80 p.

Après une préface du Professeur Valbnena Prat, qui mentionne des drames de l'âge d'or espagnol ayant un sujet hongrois et nous promet aussi une traduction de la tragédie de Madách, M. Brachfeld souligne l'évolution parallèle de ces deux peuples, parle des pèlerins venus de Hongrie se rendant à Saint-Jacques de Compostelle, des ambassades (entre autres de celle qui escorta Donâ Violante, fiancée à Jaime d'Aragon), il évoque le voyage à la Cour du roi Sigismond, du fameux don Pedro, infant de Portugal. Il trouve l'occasion de critiquer une vague légende qui voudrait établir une parenté entre les Hongrois et les Tziganes. Il trace les origines du peuple hongrois, raconte son histoire, et comment il a contribué à la civilisation chrétienne. Des poèmes de Petöfi, brillament traduits, mettent une note sonore dans ce récit tragique qui narre le sort de la Hongrie démembrée par le traité de Trianon, malgré les sacrifices qu'elle a consentis à faire à la cause de l'Occident.

S. B.

Andrei VERESS. — *Bibliographia română-ungară,* vol. I. II. *Românii în literatura ungară si Ungurii în literatura română (1473-1780, 1781-1838).* Bucuresti, Cartea Rom. 1931. XXXI, 365 p., XII, 396 p. (Fundațiunea Regele « Ferdinand I. »).

La bibliographie de M. Veress, résultat de tant d'années de recherches patientes dans les bibliothèques de Hongrie et de Roumanie, est destinée à servir de guide pour l'étude des rapports entre les deux nations. Comme tout travail de ce genre, elle est presque nécessairement incomplète : si vaste que soit

l'érudition de l'historien, il ne réussira jamais à tenir compte de tous les ouvrages épars et souvent très peu connus qui pourraient ajouter quelques traits nouveaux à la connaissance réciproque des Hongrois et des Roumains. Toutefois les œuvres littéraires hongroises auraient mérité plus d'attention : ainsi M. Veress aurait dû citer les allusions de Dugonics aux Roumains, qui représentent, dans une certaine mesure, l'opinion des Hongrois du XVIII[e] siècle sur le peuple voisin. Malgré les lacunes qui seraient longues à énumérer (cf. la critique parue dans les Ungar. Jahrb. XII p. 359-60), cet ouvrage est une précieuse contribution à l'histoire des rapports intellectuels du Sud-Est européen.

G.

LINGUISTIQUE

Aurélien SAUVAGEOT. — *Dictionnaire français-hongrois et hongrois-français,* avec la collaboration de Joseph BALASSA et de Marcel BENEDEK. I, Français-hongrois, in-4°, XII+1178. Budapest, 1932.

Pour la rédaction de ce volumineux ouvrage, M. Sauvageot s'est assuré le concours de deux collaborateurs hongrois : M. J. Balassa, linguiste et M. M. Benedek, homme de lettres. Malheureusement l'avant-propos même du dictionnaire néglige d'établir la part qui revient à chacun. Mais on peut supposer avec beaucoup de vraisemblance (on y est même en quelque sorte autorisé par certains termes du prospectus lancé par l'éditeur avant la publication de l'ouvrage), que le choix des mots français et des tournures françaises et les renseignements d'ordre stylistique sont le travail propre de M. Sauvageot, tandis que ses collaborateurs hongrois ne sont intervenus, toujours sous le contrôle du rédacteur, que pour l'interprétation hongroise de la matière lexicographique qu'il avait réunie.

Le dictionnaire de M. Sauvageot peut satisfaire les plus exigeants. Cette vaste synthèse lexicographique embrasse avant tout la langue littéraire française, telle qu'elle apparaît dans les ouvrages de quelque importance à partir de la seconde moitié du XVIII[e] siècle. Mais on y retrouvera également la plupart des tournures plus anciennes (et notamment du XVII[e] siècle) avec l'indication de l'époque à laquelle elles appartiennent. Seules sont omises, les expressions tombées en désuétude depuis plus de 200 ans, auxquelles même les éditions courantes des classiques font l'honneur d'un commentaire, étant donné qu'elles sont incompréhensibles même pour le lecteur français moyen.

Outre la langue littéraire, le dictionnaire enregistre le vocabulaire et les clichés usuels du français parlé de nos jours. La langue parlée constitue certes le problème le plus difficile et le plus ingrat qui se pose devant un rédacteur de dictionnaire, c'est en même temps celui que M. Sauvageot a le plus brillamment résolu. C'est dans ce domaine surtout que cet ouvrage se distingue nettement de la foule des ouvrages similaires pour devenir une œuvre originale de grand mérite. Non seulement il enregistre des mots, des expressions, des tournures et des acceptions si finement nuancés, avec une telle richesse et une exactitude si scrupuleuse qu'il dépasse de loin tous les dictionnaires français modernes que nous connaissons, mais encore il les choisit avec une parfaite connaissance de notre langue, écartant délibérément les constructions identiques des deux idiomes pour multiplier d'une façon imposante les tournures françaises où le génie des deux langues se révèle dissemblable. Je ne songe pas seulement aux idiotismes proprement dits — tout dictionnaire sérieux en tient compte dans une large mesure — mais à ces mille et mille clichés sans la connaissance desquels l'étranger aura toujours l'air de parler une sorte de petit-nègre.

M. Sauvageot consacre une attention toute spéciale aux différents langages techniques et spéciaux. Leur importance toujours grandissante est incontestable de nos jours où le machinisme envahi de plus en plus indiscrètement notre vie quotidienne. Les terminologies politique, commerciale, juridique, etc. ne sont pas négligées non plus.

Dans cet enchevêtrement de parlers (littéraire, soutenu, technique, familier, populaire, etc.) qui forme la langue française, il importe de renseigner le lecteur étranger sur la valeur stylistique, la nuance affective de chaque mot, de chaque expression. M. Sauvageot le fait avec une rare maîtrise. Toute cette stratification de sens se dégage très nettement des pages de son dictionnaire. Tout au plus aurions-nous préféré lui voir faire une place plus large aux éléments argotiques du langage populaire, dont la connaissance devient de plus en plus indispensable pour la compréhension de certaines œuvres littéraires. Il est vrai d'autre part que les cadres d'un dictionnaire général imposent au rédacteur une certaine limite dans l'admission des mots d'argot.

La prononciation des mots français est figurée par une transcription phonétique simple, mais soignée et suffisante. Bien que les variantes de prononciation ne puissent naturellement être notées dans un ouvrage destiné au grand public, M. Sauvageot n'hésite pas à donner dans certains cas deux façons de prononcer, lorsqu'elles sont usitées dans une mesure égale. D'une manière générale, la prononciation qu'il indique est celle du Parisien lettré. Tout au plus avons-nous relevé

quelques indications un peu arbitraires, comme p. ex. dans la locution : damer le pion, la prononciation [dane] n'est peut-être pas tout à fait générale et certes pas la plus correcte.

Il va sans dire qu'un dictionnaire absolument complet n'est qu'une chimère. Le bel ouvrage de M. Sauvageot présente aussi quelques rares lacunes. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple, on y chercherait en vain le verbe *s'égailler*.

D'ailleurs la part de la critique sera menue. Lorsqu'en hongrois plusieurs synonymes s'offrent pour rendre le terme français, on s'attendrait à ce qu'un ouvrage d'une telle envergure les énumère tous, notant, à l'usage du lecteur français, les nuances sémantiques de chaque expression. Mais le dictionnaire se contente en général d'indiquer un ou deux de ces synonymes, parfois les moins usités, toujours les plus ternes. Grâce aux notes stylistiques, ce procédé peut suffire au lecteur hongrois désireux de connaître le sens exact d'un mot français, mais il néglige le point de vue du Français curieux de notre langue et même celui du traducteur hongrois à l'affût d'un terme approprié mais rebelle de sa propre langue. Ainsi, le mot *fainéant* est rendu en hongrois par *semmittevő*, ce qui est juste, puis par *henyélő*, mot peu caractéristique, peu usité, mais parfaitement compréhensible pour un Hongrois. En revanche on y chercherait en vain les expressions vraiment vivantes comme *ingyenélő, naplopó, léhűtő*, etc. Il serait facile, mais fastidieux, de multiplier ces exemples. Les interprétateurs paraissent avoir peur de tout mot pittoresque, qui fasse image. Un de leurs procédés habituels est de rendre un mot français par toute une circonlocution hongroise, une sorte de définition, alors que le vrai terme hongrois qui couvre pour ainsi dire exactement le sens du mot français leur a échappé. *Bourrelet* signifie — entre autres — selon le dictionnaire *szőrrel stb. megtöltött hüvely, göngyölék... (az ablakok, ajtók hézagainak kitöltésére...)*, alors que la devanture de n'importe quel tapissier aurait pu renseigner les interprétateurs que l'objet en question s'appelle en hongrois *légelzáró (zsinór)*. C'est un mot qui ne fait peut-être pas la joie des puristes hongrois, mais un lexicographe doit se soucier avant tout des faits de langue. *S'emballer (en parlant d'un cheval)* est rendu par *elragadja a lovast vagy a kocsit*, ce qui est sans doute exact, mais le vrai terme hongrois *megbokrosodik* l'est encore davantage; or ce dernier est omis. Dans leur crainte de se compromettre avec une expression un peu pittoresque, on est allé jusqu'à attribuer à certains mots des acceptions inconnues au hongrois vivant : p. ex. *déraper (en parlant d'une auto)* est interprété par *ki-, vagy félresiklik*, au lieu de *el-, ou megfarol, félrefarol*.

Il est vrai que, grâce à cette précaution, on évite l'écueil toujours menaçant d'identifier des mots de valeur stylistique iné-

gale et de nuances d'acception dissemblables, source de tant de joyeux malentendus.

Malgré ces légères objections que nous avions à formuler à l'adresse des collaborateurs de M. Sauvageot, nous sommes parfaitement convaincus que ce fort volume qui est le plus vaste dictionnaire bilingue que nous connaissions en hongrois et peut-être un des meilleurs synthèses lexicographiques de langue française, rendra les plus grands services au public hongrois auquell il est particulilèrement destiné. Il peut être considéré dès maintenant comme un précieux instrument de travail, dont aucun Hongrois, ami de la langue française, ne pourra se passer.

(Budapest-Szeged). Géza BÁRCZI.

C. J. POPP-SERBOIANU. — *Les Tsiganes.* Histoire. Ethnographie. Linguistique. Grammaire. Dictionnaire. Paris, Payot, 1930, in-8, 397 p.

Les problèmes relatifs au peuple tsigane méritent notre attention à plus d'un titre. Tour à tour persécuté et protégé par les pouvoirs publics, ce peuple si curieux, qui a tant d'ennemis et des amis si ardents, constitue avec ses instincts nomades un anachronisme frappant au milieu de la civilisation occidentale. De nombreux esprits se sont sentis attirés par ce que ces tribus sauvages ont d'énigmatique, et leur langue, leurs origines, leurs mœurs ont été l'objet de controverses de la part de savants curieux et surtout de dilettantes zélés.

Il est donc évident qu'un bon livre, maniable qui fournirait des renseignements succints, mais précis sur l'état actuel des recherches scientifiques entreprises à leur sujet, serait le bienvenu. Hâtons-nous de dire que, malgré son titre prometteur, l'ouvrage de M. Serboianu n'est nullement appelé à remplir ce rôle.

M. Serboianu n'est ni philologue, ni historien; il connaît bien la langue des tsiganes roumains, mais cela ne suffit pas. Son ouvrage s'adresse visiblement au grand public; cependant, pour être bon vulgarisateur, il faut encore avoir des connaissances solides de la méthode et des résultats scientifiques qu'on veut résumer et mettre à la portée de tout le monde.

Au début de son livre, M. Serboianu effleure la question de l'origine de Tsiganes, mais il ne fait que résumer d'une façon un peu confuse quelques théories surannées et souvent puériles. Puisque décidément le livre ne s'adresse pas aux philologues, il aurait mieux valu signaler brièvement les critères les plus importants de la parenté des langues en général, puis appliquer ces mêmes critères au problème qu'il examine, ensuite résu-

mer les preuves anthropologiques, de même que celles qui nous sont fournies par les données historiques passées au crible d'une critique rigoureuse.

Dans le chapitre suivant l'auteur nous énumère les différents noms des Tsiganes; un seul exemple suffira pour montrer avec quelle exactitude. Selon lui les Hongrois appellent aujourd'hui les Tsiganes : *Gygani, Czigai, Tsiani et Pharao-nemzetség.* Si ses autres informations sont aussi exactes, ce n'est guère rassurant. Pourtant, dans ce cas, il s'agit d'une langue sur laquelle M. S., qui habite actuellement la Transylvanie, aurait eu toutes les facilités de se documenter.

Après avoir brièvement tracé l'itinéraire des Tsiganes au cours de leurs migrations d'Asie, l'auteur cite, sans aucun ordre et sans aucune critique, un certain nombre de sources historiques relatives à ce peuple et souvent contradictoires. Il aurait été préférable d'esquisser brièvement l'histoire des Tsiganes en Europe, en s'appuyant sur ces mêmes données dûment critiquées. Quant à contrôler l'exactitude scrupuleuse des affirmations de M. S., nous avouons que nous ne nous sommes pas donné cette peine, mais nous ne pouvions pas manquer de relever certaines erreurs trop criantes. A la page 19, l'auteur rapporte que Simon Siméonis aurait constaté en 1332 la présence à Chypre d'une peuplade nomade, probablement des Tsiganes, tandis que p. 24 ce même personnage rencontre les Tsiganes en 1422. Quelle longévité vraiment patriarcale ! Ailleurs (p. 27) il affirme que Pray (1744), Sulzer (1781) et Griselin (1780) se sont inspirés de certaines théories de Vaillant (1857).

Les chapitres les plus intéressants du livre sont ceux que l'auteur consacre aux mœurs et au caractère des Tsiganes de Roumanie, qu'il semble fort bien connaître. Caractéristiques autant pour les Tsiganes que pour le paysan roumain, les récits anecdotiques que l'auteur y insère, forment une agréable diversion avec le reste de l'ouvrage. Dommage qu'il ait négligé de comparer ces mœurs avec celles des Tsiganes des autres pays : il eût été curieux de noter les rapprochements et les divergences. Pourtant ces pages ne sont pas exemptes de quelques conclusions bizarres : parce que l'auteur a vu une fois des charognes de volaille en putréfaction, il en conclut que telle tribu est composée d'anthropophages invétérés (37). Quelques contradictions jettent parfois une note joyeuse, comme lorsque (77) l'auteur affirme que les Tsiganes font « de remarquables soldats », pour constater quatre lignes plus bas, que « très souvent, ils désertent l'armée ».

La grammaire de quelques patois tsiganes de la Roumanie occupe une grande partie du livre. La notation des sons y est insuffisante. L'auteur ne fait aucune distinction entre les *o* et

les *e* ouverts et fermés; la graphie *ci*+voyelle nous semble obscure : faut-il lire *tši, t'š* ou tout simplement *tš*, comme dans la langue de la plupart des Tsiganes de Hongrie ? Le *tš* aspiré manque-t-il réellement dans ce dialecte ou bien l'auteur en a-t-il trouvé la notation trop compliquée ? Bien d'autres doutes sont encore permis à ce sujet.

La grammaire même semble destinée à des illettrés. Autrement comment s'expliquer que l'auteur ait jugé nécessaire de donner les définitions de la terminologie grammaticale la plus banale (p. ex. ce que c'est que le nom, puis le nom propre, le nom commun, la conjonction, etc.); il est vrai qu'en revanche il n'explique pas les termes plus rares qu'il lui arrive d'employer, comme p. ex. *cas social*. La grammaire, qui contient beaucoup de données utiles, est pourtant insuffisante. En parlant des déclinaisons, par exemple, l'auteur énumère les terminaisons des cas; mais, comme en tsigane le même cas est exprimé par plusieurs terminaisons selon le radical des substantifs, il aurait fallu ajouter des remarques précises sur l'emploi de ces terminaisons et noter les flottements, s'il y en a. Les tableaux de déclinaisons ajoutés en appendice au livre ne remédient qu'en partie à ce défaut.

Un volumineux chapitre intitulé *Conversation* donne plutôt des exercices de grammaire de la pire espèce (Mon oncle aime le fromage et ma tante le beurre, etc.).

Quelques morceaux de poésie populaire avec traduction française juxtalinéaire sont fort intéressants.

Le dictionnaire qui clôt l'ouvrage est aussi précieux. On peut y constater la quantité vraiment exorbitante de mots roumains dont le Tsigane de Roumanie est saturé. Cela explique en partie, pourquoi les Tsiganes de différents pays sont incapables de se comprendre.

En appendice, l'auteur insère le tableau comparatif des mots d'après leur origine et le tableau comparatif de la morphologie tsigane. Malheureusement sans notes explicatives, ces tableaux ne disent que fort peu de chose au lecteur non-spécialiste.

Il nous reste encore à constater que le français du livre a par endroits une saveur toute roumaine.

(Budapest-Szeged). Géza BARCZI.

Emerico VARADY. — *Grammatica della lingua ungherese*. Roma, Anonyma Rom. Edit. 1931. XII. 505 p., 8° (Publ. dell' Instituzo per l'Europa Orientale, Ser. v. 1).

Cette grammaire, sortie des riches expériences de plusieurs années d'enseignement à l'Institut pour l'Europe Orientale, est destinée à faire connaître aux Italiens le système gram-

matical du hongrois, si différent de celui de leur langue maternelle. Pour éviter les difficultés d'une terminologie nouvelle, M. Várady a essayé d'appliquer à cette langue finno-ougrienne les catégories traditionnelles de la grammaire indo-européenne. L'effort fait pour rapprocher deux types linguistiques nettement distincts a eu pour résultat de nombreuses inexactitudes au point de vue strictement scientifique (distinction inutile du génitif et du datif, etc.). D'autre part il a amené l'auteur à supprimer l'exposé des faits linguistiques qui caractérisent le hongrois (identité de la conjugaison objective avec les possessifs). Ces défauts ne diminuent aucunement la valeur de la grammaire pour l'enseignement pratique.

L. G.

LITTERATURE

Lajos de ZILAHY. — *Deux Prisonniers.* Roman traduit par S. Ch. de Leo et F. Pfeiffer. Feux croisés. Deuxième série, 4. Paris, Plon, 1929. I.-II, 305+336 p.

M. Zilahy appartient à cette lignée de romanciers hongrois fortement influencés par la littérature française. Sa manière de décrire et d'analyser les états d'âme s'inspire de la tradition du roman psychologique français, de Flaubert et de Bourget.

Le roman, comme son titre l'indique, a pour héros des prisonniers de guerre. La longue captivité en Sibérie avait créé des situations tragiques, non seulement dans les camps de concentration, mais aussi dans la patrie. A l'intérieur du pays, il y avait des « prisonnières » dont les souffrances n'étaient pas moins violentes que celle des combattants. Une histoire de ce genre nous est contée par M. Zilahy. C'est le roman d'un jeune couple : le mari, Pierre Takács est prisonnier en Russie, la femme Miette vit à Budapest, livrée à la solitude et aux tentations de la jeunesse. « Il est enfermé dans un baraquement et gardé par des baïonnettes. Ce sont là des forces extérieures, étrangères, mais elle doit ériger autour d'elle, de ses propres forces, des baraquements et il lui faut créer des baïonnettes et les diriger contre elle-même. Là-bas, la vie est émoussée, tout est engourdi de sommeil, les jours s'enfoncent dans une barbare indifférence, dans le néant...; mais elle, elle vit dans cette magnifique ville enivrée, où les pierres elles-mêmes chantent, où la vie enfiévrée traverse les murailles et où tout ce qu'elle voit autour d'elle l'agite, l'attire, l'excite... ». Voilà les deux prisonniers. Ils luttent d'abord pour se rester mutuellement fidèles, mais l'éloignement affaiblit peu à peu leur amour. La

mort lente de la passion est délicatement analysée, la solitude leur devient insupportable et ils cherchent ailleurs des consolations. Miette se donne à un attaché militaire et Pierre retrouve l'amour auprès d'une jeune Russe, Zinatchka. Quand sonne l'heure du retour, ils préfèrent ne plus se revoir; Pierre reste en Russie avec Zinatchka et Miette épouse son amant. L'Idylle au « Rendez-vous des Chevreuils », maison forestière de Zinatchka, rappelle la manière romantique de Jókai.

Au second plan on trouve d'autres « prisonniers », pour lesquels la séparation a des conséquences encore plus tragiques. Par exemple, ce prisonnier hongrois qui revient avec une femme russe et les enfants qu'il a eus d'elle et que son épouse vient attendre à la gare.

Les souvenirs de la grande guerre sont encore bien vivants et c'est ce qui explique en partie le grand succès des *Deux Prisonniers*. Mais la valeur du roman est surtout d'ordre artistique. La fine analyse d'une passion qui s'éveille, atteint son apogée et meurt dans l'éloignement, est remarquable. Espérons que les *Deux Prisonniers* gagneront aussi la faveur du public français.

La traduction de MM. de Léo et Pfeifer est très louable. Elle rend parfaitement le style imagé de M. Zilahy. Le plus souvent, les métaphores sont traduites littéralement; à l'occasion, elles le sont par une autre image, mieux adaptée à la langue et à l'esprit français, mais rendant parfaitement l'impression du hongrois. D'ailleurs le style de Zilahy ne contient pas trop de « magyarismes », d'expressions populaires, c'est la langue de la bonne société assez semblable partout.

Ch. Horváth.

Michel Babits. — *Le fils de Virgile Timár*. (Roman) traduit du hongrois avec un avant-propos, par Aurélien Sauvageot. Le Cabinet Cosmopolite. Paris, Stock, 1930, 170 p., in-8°.

Voici un livre tout à fait remarquable. Il l'est avant tout par les mérites propres de Michel Babits dont la psychologie fine et nuancée, l'art de développer une action originale, font un des meilleurs romanciers de la génération présente. Un jeune homme, négligé par son père, — un journaliste célèbre à qui la vie a prodigué ses faveurs, — est élevé par un moine, Virgile Timár, qui, s'attachant avec amour à former cette âme, est en somme son père par l'esprit. Mais voici qu'au soir de la vie le père véritable revient vers ce fils à qui il offre toutes les séductions d'une existence matérielle ardente et tumultueuse. L'emportera-t-il ? ou Virgile Timár gardera-t-il cette âme qu'il a formée ? Le problème est angoissant et l'on verra avec quel art profondément humain, de quelle façon douloureusement

réaliste Michel Babits l'a résolu. Faut-il ajouter que le charme prenant de cet ouvrage a trouvé en M. Aurélien Sauvageot un interprète parfait : il était impossible de donner une traduction plus exacte et plus transparente, plus élégante aussi.

L. V.

Frédéric KARINTHY. — *Voyage à Capillarie*, traduit du hongrois par L. Gara et M. Largeaud. Paris, Rieder, 1931. in-12, 254 p.

Encore un voyage à Gulliver, qui vient se placer dans une série déjà longue et qui pourrait bien être un des meilleurs du genre. On y trouvera une satire du monde moderne et un réquisitoire contre les femmes. Malheureusement Karinthy est un auteur tellement hongrois, que l'humour dont déborde ce livre ne sera peut-être pas très bien compris par les Français. Les pauvres femmes sont attaquées avec violence, et cette violence même peut surprendre de la part d'un de ces Hongrois qui passent pour être les plus galants des hommes.

Elisabeth BIDOU.

Sigismond MÓRICZ. — *Derrière le dos de Dieu*, traduit du hongrois par Ladislas Gara et Marcel Largeaud. Paris, Rieder, 1930. Les Prosateurs Etrangers Modernes; p. 224.

« Derrière le dos de Dieu » !... Les traducteurs ont hésité à conserver l'expression hongroise et à lui substituer « un coin perdu » ou « une ville ignorée ». Vraiment ils ont bien fait de conserver malgré tout la traduction littérale, car on sent que toute l'action se passe dans un endroit auquel Dieu a tourné le dos. Ce roman de M. Móricz veut être l'image de la vie provinciale en Hongrie, image peinte par un artiste qui reste vraiment maître de ce genre, mais dont les couleurs naturalistes sont peut-être un peu sombres et trop exagérées pour représenter fidèlement la vie de la province hongroise. Tout est sombre, très sombre, dans cette petite ville, personne n'échappe au vice et à la médiocrité; les personnages « au sang épais », — selon une locution de chez nous, — abimés dans la sensualité, dans la violence, nous semblent bien être abandonnée de Dieu. D'ailleur, la religion y est représentée par des serviteurs fort indignes : un licencié en théologie ivrogne et sensuel; un vieux pasteur goutteux et coureur de femmes; un instituteur à la manière de M. Bovary. La grâce de Dieu n'y pénètre que très rarement, comme quelquefois des pâles rayons de lumière dans une grotte obscure et malsaine. Elle illumine quelques instants des personnages plus sympathiques et dignes de compréhension et de compassion,

comme la femme de l'instituteur et son neveu le jeune lycéen Laci. On les sent tous deux destinés à une vie plus large, à des horizons plus étendus, mais ils étouffent dans l'immense marécage de la petite ville. Ils sont « de l'or dans la boue » pour se servir d'un autre titre de roman de M. Móricz.

Le jeune lycéen nous semble dans le roman le personnage qui retient l'attention de l'auteur. La crise de croissance est un des thèmes favoris de M. Móricz, qu'il traite brillamment. Il nous révèle d'une façon admirable ce qu'est la vie du lycéen en proie à sa jeune sensualité et aux premières crises de son intelligence. Laci qui, dans l'abîme, rêve d'une vie plus haute et plus pure, nous rappelle les héros de M. François Mauriac; toutefois ceux-là désirent la « pureté », la « limpidité », pour elles-mêmes, tandis que le lycéen de M. Móricz, aspire à une conception plus haute de la Femme, comme être humain, et de l'amour, comme sentiment humain.

L'action se passe en trois jours. L'art admirable de M. Móricz y apparaît comme dans tous ses romans. Il se rattache à la tradition classique la plus pure.

On pourrait dire la même chose de la langue, dont les beautés disparaissent dans la traduction. Les traducteurs ont fait de leur mieux, mais les difficultés étaient insurmontables. Pour bien sentir les beautés de Móricz, il faut le lire en hongrois.

Ch. HORVATH.

Lajos ZILAHY. — *Printemps mortel.* Traduit du hongrois par S. de Léo et F. Pfeiffer. Illustrations de L. Sabatier. « La Petite Illustration », n° de 20 et 27 septembre 1930.

Le Printemps Mortel a paru dans la version française postérieurement à celle des *Deux prisonniers;* cependant il avait été composé antérieurement. M. Lajos Zilahy l'avait écrit dès le début de sa carrière littéraire, en 1922. *Le Printemps Mortel* est un roman d'analyse qui nous présente un jeune homme en proie à un amour douloureux. Riche propriétaire terrien, beau, ambitieux, conscient de ses qualités et de sa volonté, il veut faire un brillant avenir. Mais il s'éprend d'une jeune fille belle, distinguée et volage, Edith, fille du général von Raben. Après s'être fiancée à lui, celle-ci le quitte par coquetterie et par ambition. Le jeune homme ne peut surmonter sa douleur qui le rend mélancolique et lui fait oublier ses grandioses desseins : il s'adonne au jeu et se ruine complètement. Ses misères arrivent enfin à toucher l'inconstante qui demande son pardon, et lui restitue même ses biens perdus. Mais il a, dans l'intervalle, fait une promesse de mariage à une autre jeune fille, Józsa; celle-ci, entretenue auparavant par le politicien Adam Witt, s'était éprise de lui, et elle l'avait sauvé de la ruine

morale et matérielle par son fidèle amour. Incapable de choisir entre sa passion d'autrefois et le devoir de gratitude, il se suicide. Cette histoire qui est, en somme, assez banale dans la littérature, nous est racontée avec beaucoup d'originalité. Une sombre fatalité y règne; chaque fois que le héros veut se relever de sa mortelle passion, un hasard, un rien, le fait retomber dans le flot noir d'une vie prédestinée au malheur. Tel est le tableau représentant Petőfi sur le champ de bataille, et qui évoque pour lui la maison de Ág-utca et ses amours avec Edith; tel le gant de Józsa qui lui rappelle celui d'Edith; telle sa rencontre avec le Général au Parti National. Le roman devient peu à peu lyrique, plus subjectif; le héros raconte lui-même son histoire dans une lettre d'adieu adressée à un ancien ami de collège.

Peut-être pourrait-on remarquer que le rôle des hasards est quelquefois un peu systématique, mais le *Printemps mortel* n'en reste pas moins un beau roman d'analyse, et nous pouvons remercier les traducteurs de l'avoir fait connaître au public français. Il est toutefois regrettable que les noms hongrois soient très mal reproduits : on lit Vabhegy au lieu de Svábhegy; Peterfalu, au lieu de Péterfalu. Nous ne pouvons pas concevoir non plus en quoi Klausenbourg est plus proche du public français que Kolozsvár ?

Ch. HORVATH.

Rodion MARKOVITS. — *Garnisons Sibériennes,* traduit du hongrois par Ladislas Gara et Jean Jardin; Paris, Payot, 1930, 336 p. Collection d'Études et de Documents et de Témoignages pour servir à l'Histoire de notre temps.

Voici un nouveau roman de guerre qui vient d'être traduit en français. Cette fois-ci c'est un livre hongrois : les *Garnisons Sibériennes,* de M. Rodion Markovits. Ce n'est pas la vie au front qui y est représentée, c'est la vie en captivité, celle des officiers hongrois prisonniers dans les camps de Khabarovsk et de Krasnoïarsk. L'auteur a donné le nom de « reportage romancé » à son ouvrage; en effet, c'est un vrai roman, mais les faits qu'il raconte sont parfaitement authentiques. M. Markovits n'était pas un littérateur mais un avocat entièrement consacré à sa profession lorsqu'un journal hongrois de province lui demanda de publier les souvenirs de sa captivité en Russie. Ces mémoires eurent un succès retentissant. La vie des camps peinte d'une manière réaliste et vivante, l'intérêt toujours vif du récit et sa véracité, gagnèrent aux *Garnisons Sibériennes* la faveur du public dans le monde entier. L'édition hongroise fut suivie de traductions allemande et anglaise.

Voici maintenant une traduction française, mais l'ouvrage

est mutilé et dénaturé. A cause des coupures qui furent sans doute ordonnées par l'éditeur, le « reportage romancé » perd tout à fait sa couleur de « roman ». On n'y conserve que la partie documentaire conformément à l'esprit de la collection historique dont il constitue un numéro. Nous voyons enfouis dans les 336 pages de la traduction française, la seconde partie des *Garnisons Sibériennes*, puis un fragment d'un autre roman de M. Markovits : *Le Train d'Or*. Ce dernier raconte l'histoire d'un détachement de prisonniers hongrois qui sauvèrent l'or de la République Soviétique, parce que celle-ci pour rançon de leur service leur avait promis de les rapatrier.

Malgré ces « mutilations », nous voyons bien la vie des prisonniers dans les camps, leurs vicissitudes pendant les révolutions et les contre-révolutions. La puissance russe s'effondre, le désordre, les guerres civiles s'installent en Russie — et les prisonniers doivent songer à gagner leur vie. Ils font de l'industrie, du commerce avec les gens du pays qui, eux-mêmes, séparés de la partie industrielle du pays par des troubles civils, viennent aux camps pour acheter. Voilà une nouvelle société qui naît au camp de Krasnoïarsk, — qui n'est plus animée par l'esprit militaire, mais par celui des affaires. Il y a là des entreprises de haute envergure, des jeux bancaires, du capitalisme, et de la lutte des classes.

D'après le roman de M. Markovits, la guerre et la captivité ne changent pas au fond les caractères. Ces officiers conservent leurs tendances propres, ils ne manquent pas d'héroïsme, de turpitudes non plus, mais ce sont surtout les petits sentiments moyens : petites vanités, petits égoïsmes, qui les animent. Pour M. Markovits, ni la guerre, ni la captivité, ne resserrent les liens de la camaraderie — sentiment si admirablement vivant au front, selon M. Remarque, et M. de Montherlant — mais ce sont les égoïsmes plats qui luttent là-bas aussi.

Il convient de relever que les traducteurs se sont bien acquittés de leur travail; ils ont rendu même plus logique et plus clair, le style quelque peu incohérent, et par endroits même, obscur, de M. Markovits. Ils ont dû être bien embarrassés par la forme trop impersonnelle du roman qui crée quelquefois des difficultés de compréhension dans le texte hongrois même. Ils s'en sont tirés en nommant le personnage principal par son grade d'officier : « le Sous-Lieutenant... » etc., aux endroits où ils ne trouvaient qu'une vague troisième personne.

Ch. Horváth.

Alexandre Márai. — *Les Révoltés*, roman traduit du hongrois par Ladislas Gara et Marcel Largeaud, Paris, Editions des Revues, 1931, in-8°, 329 p.

Quelques jeunes gens qu'a réunis le dégoût vis-à-vis du monde des adultes, s'attachent à faire exactement le contraire des lois établies et prêchées par les grands; ils se réfugient dans un monde imaginaire qu'ils voudraient rendre plus juste, plus équitable et plus humain que celui qui les entoure.

Mais tout cela est bien éphèmère !... Le jour même de leur baccalauréat, ou « examen de maturité » comme on dit en Hongrie, ils s'aperçoivent qu'ils sont pris dans le piège d'un abominable usurier qui les a circonvenus par l'intermédiaire d'une de ses créatures afin de les corrompre corps et âme. Le même jour, ils se voient désenchantés aussi de leur passé : on leur révèle qu'un des leurs, Ernö, le fils du savetier, était l'espion de l'usurier, et que, par conséquent, ce monde qu'ils avaient voulu pur, n'étaient pas non plus exempt d'intrigues, de haine et d'autres sentiments troubles, les mêmes qui régissent la société des adultes. Qu'y faire ? Un seul d'entre eux a le courage de répondre à cette question. C'est Ernö, le traître, qui se loge une balle dans la tête et secoue ainsi le joug de ce monde de compromis, de bassesses et d'inquiétudes.

Ce rapide résumé ne peut donner qu'une idée très incomplète du beau livre de M. Marai, l'un de ceux qui reflètent le mieux les sentiments et les tendances de la jeunesse actuelle. Jeunesse malheureuse et frustrée de ses illusions; elle a beau s'en créer elle-même, la réalité vile s'y mêle et se charge de les détruire !

G. Strem.

Imre Gyomai. — *Refoulement* [Roman]. — Paris. Editions du Tambourin, 1931, 200 p., in-8°.

C'est le troisième roman hongrois paru en français ayant pour sujet la vie des officiers prisonniers en Russie. Cette fois, la description de la vie au camp est compliquée d'une histoire sentimentale, et par un cas pathologique. C'est ce dernier qui semble former pour ainsi dire le noyau du roman, comme l'indique le titre même. Le Lieutenant Kovács perd son équilibre moral par suite des misères de la captivité, et il étrangle son jeune camarade, le sous-lieutenant Pubi, dans un moment de folie, hanté par l'idée fixe — dénuée d'ailleurs de tout fondement — de voir sa femme entretenir des relations coupables avec ce sous-lieutenant. L'analyse psychologique se joint ainsi à l'histoire mouvementée et passionnante de la captivité. Le roman a d'abord paru en français, et fut ensuite publié en hongrois par un journal hongrois de Paris. La version hongroise paraîtra sou peu, en un volume.

Les journaux français qui ont accueilli avec satisfaction le *Refoulement*, lui ont consacré des lignes élogieuses. Dans les

Nouvelles Littéraires on a pu lire une critique de F. Lefèvre, mettant en valeur les qualités littéraires de l'auteur, et sa volonté de dresser un réquisitoire passionné contre la guerre.

Ch. H.

LE THEATRE

Emeric MADÁCH. — *La Tragédie de l'Homme*, poème dramatique hongrois. Traduction de G. Vautier. Budapest, Librairie française, 1931, un volume in-8° de 250 pages.

Composé en 1857, écho pathétique de l'indépendance hongroise massacrée et d'une vie privée bouleversée, ce poème philosophique est en Hongrie presque un poème national; on l'y a repris à la scène ces années dernières, avec grand succès. Traduit souvent en Allemagne, il a été mis en français partiellement par la Gazette de Hongrie il y a cinquante ans, étudié en 1894 par Sayous dans une revue protestante, traduit en 1896 par le bon magyarisant Bigault de Casanove. La nouvelle version que voici était bien nécessaire; elle paraît assez fidèle, elle a de l'aisance et de l'allure.

Le Paradis bientôt perdu, Adam, Eve se retrouvent — en rêve — à travers une série de réincarnations, en des tableaux historiques commentés par l'ironie de Lucifer : l'Egypte des pharaons; l'Athènes déjà démagogique de Miltiade; la Rome luxurieuse des premiers chrétiens; la Byzance décevante pour les croisés, Adam-Tancrède, Eve-Isaure; la Prague de Képler, un Képler que sa femme gruge et trompe, qui s'enivre, renie la science, non sans avoir rêvé lui-même la Terreur; et Danton-Adam tenté par l'amour d'une Eve aristocrate, puis mégère populaire; Londres, la vie, la foule, l'aisance, la brutalité, décevante encore. Une société phalanstérienne, « gîte de l'homme émancipé » : serait-ce l'idéal ? mais seule l'idée de patrie en est absente; et quelle scientifique barbarie ! Et puis la vie parmi les sphères, et le Dernier Homme, et sa férocité. Enfin le réveil; la rédemption, par l'enfant, du premier couple déchu, la bonne loi de l'effort, avec l'esprit du mal comme stimulant.

Dante et Milton rejoignent ici Shakespeare et *Faust*, et l'histoire. Nous avons eu, nous aussi, nos poèmes en ce genre, de Soumet, Quinet, A. Guiraud, et la *Chute d'un Ange*, que Madách n'a pas ignorée, jusqu'à Edouard Grenier et quelques autres. L'heure de leur vogue française est lointaine, s'ils l'ont jamais connue. Celui-ci est d'une beauté fière, sous le symbole patriotique qui fait vibrer encore les fils de Hunyade (nommé p. 237).

Bien que Lucifer se dise patron des romantiques (p. 168), les squelettes et sorcières du VII[e] Tableau n'y paraissent pas

trop chez elles. L'amorce, habile, d'une scène à l'autre, n'est pas sans étrangeté parfois (la Marseillaise « chant de l'avenir », sur la terrasse de Képler). En quoi la petite Eve bourgeoise de Londres, cœur à vendre, a-t-elle mérité de s'envoler en gloire ? Mais le baiser-défi de la belle Romaine au cadavre qui lui donnera la peste, et sa mort paisible sous le baptême, ont de la grandeur. — Et la « Librairie française » de Budapest mériterait bien qu'on l'encourageât.

Henri TRONCHON.

(Université de Strasbourg).

LES PIÈCES HONGROISES SUR LA SCÈNE FRANÇAISE. — Les dramaturges hongrois furent, pour la plupart, représentés en France avant la période que nous passons en revue : ainsi François Molnàr vit jouer son « *Cygne* » en 1927, à l'Odéon, François Herceg, son « *Renard bleu* » en 1928, au théâtre de la Potinière (cette pièce fut reproduite intégralement par « *La Petite Illustration* », numéro du 1er septembre 1928); puis, pendant quelques années, aucune autre pièce hongroise ne fut présentée aux Parisiens. Ces tout derniers temps, cependant, ce silence fut rompu et plusieurs théâtres de Paris allèrent chercher à Budapest des pièces nouvelles de tout genre. Ainsi, Louis Zilahy, auteur des « Deux Prisonniers » donna au théâtre de la Madeleine une pièce, intitulée *Cette nuit là*, (Tüzmadár, en hongrois). Melchior Lengyel, l'un des meilleurs dramaturges hongrois, après avoir vu joué au Théâtre Sarah Bernhardt son *Typhon* dès 1911, paru la même année dans la Petite Illustration, fit représenter, pour la première fois il y a quelques semaines, son « Ange » (adapté par Jean de Latraz) au « Studio de Paris »; François Lehár, le célèbre compositeur hongrois son « *Pays du sourire* » à la Gaité Lyrique », enfin, au moment où nous écrivons ces lignes, le théâtre « Empire » prépare « *Katinka* » une opérette de Louis Békeffi, tandis que le « Théâtre de la Michodière » affichera prochainement la « *Bonne Fée* » de Molnár sur son programme.

On voit par cette énumération que les écrivains de théâtre de langue hongroise commencent à être aussi appréciés à Paris que le sont leurs confrères du roman, ce qui est tout à leur honneur, car dans le domaine du théâtre, Paris se montre généralement plus exigeant et importe plus difficilement que dans celui des autres genres littéraires.

G. STREM.

HISTOIRE POLITIQUE ET ECONOMIQUE

François ECKHARDT. — *Histoire de la Hongrie*. Paris. Les Œuvres représentatives, 1932, in-16, 212 pages. (*Bibliothèque hongroise*).

En 1927, M. François Eckardt donnait à notre Revue une *Introduction à l'histoire hongroise* dont le tirage à part constitua, avec une préface de M. Louis Halphen, le premier volume d'une Bibliothèque d'Etudes hongroises alors en formation. Ce livre fut accueilli avec une sympathie dont témoignent les comptes rendus qui ont été reproduits dans notre fascicule de 1928 (p. 419-424) et il se trouva bientôt épuisé [1]. La Bibliothèque hongroise que publie la maison des Œuvres représentatives en donne une édition nouvelle sous une forme plus maniable. Les indications bibliographiques qui figuraient à la suite de chaque chapitre ont été rejetées à la fin du volume (p. 195-209); d'autre part le texte a été utilement remanié et des développements ont été ajoutés attestant le soin avec lequel M. F. Eckardt s'est tenu au courant des plus récentes recherches, notamment en ce qui concerne les transformations de la vie économique et sociale. Il reste cependant que l'auteur semble avoir été surtout intéressé par la vie politique et que les faits économiques, sociaux, religieux n'apparaissent que par échappées et sont réduits à la portion congrue; les détails de civilisation sont à peu près absents. Avouerons-nous que nous n'aimons pas beaucoup le titre du chapitre III : « la Hongrie, puissance de l'Europe centrale » pour caractériser l'histoire depuis le début du XIV^e^ siècle jusqu'au milieu du XVI^e^ ? car enfin la Hongrie était déjà auparavant, et elle a continué par la suite, d'être une puissance de l'Europe centrale. Et si le mot « puissance » est entendu ici dans le sens de « grande puissance prépondérante », peut-être eût-il convenu de préciser — et de limiter — cette période. En tous cas cette *Histoire* rendra des services d'autant plus précieux que le public français était, depuis Sayous (1876), privé d'un bon guide en cette matière [2].

LOUIS VILLAT.

(1) Il en existe un bon résumé fait par l'auteur lui-même dans le recueil dirigé par M. G. Lukács, la *Hongrie et la Civilisation*, t. I (1929), p. 15-59.

(2) Quelques remarques de détail. P. 20 : n'est-ce pas vers les Balkans plutôt que vers le Nord que s'est inclinée la politique des Arpadiens ? — P. 31 : le Vág ne se trouve pas au N. E. de la Hongrie, mais à l'Ouest. — Les cartes sont petites et confuses.

Aldo DAMI. — *La Hongrie de demain.* Paris, les Œuvres représentatives, 1933, in-16, 317 pages (*Bibliothèque hongroise*). Nouvelle édition revue et augmentée, préface de T. Ruyssen.

Nous avons dit ici-même (1929, p. 151-153) tout le bien que nous pensions de cet ouvrage compact et clair, intelligent et probe, qui avait paru chez Delpeuch sans aucun patronage et qui connut un légitime succès. M. le professeur T. Ruyssen, secrétaire général de l'Union internationale des Associations pour la S. D. N., a écrit pour l'édition nouvelle une préface solide et nuancée où il marque excellemment la valeur de l'ouvrage et la position de l'auteur à l'égard du problème de la révision. Au surplus, M. Aldo Dami se défend d'avoir voulu écrire une encyclopédie de la révision; « il n'en est qu'un des chapitres, mais ce chapitre a la prétention d'être complet ». Pour cela il remonte dans le passé et éclaire la situation présente à la lumière de l'histoire (cf p. 46 et suiv., les considérations sur les origines et les caractères de la royauté en Hongrie); il ne craint pas d'apprécier avec une entière franchise (p. 51) les hommes et les choses. Il a réorganisé d'une façon extrêmement heureuse l'agencement de certains chapitres, fusionnant, raccordant, classant et ajoutant. Entre la thèse des revendications intégrales et celle du *non possumus*, M. Aldo Dami estime qu'on peut, sans remanier tout le statut actuel de l'Europe, réparer certaines injustices en procédant par voie d'accords directs entre les Etats intéressés : on le discutera donc puisqu'il se trouve situé entre deux extrêmes. D'autre part, il paraît incontestable que les frontières qu'il propose correspondent à des réalités géographiques et ethniques fort exactes, mais elles n'en sont peut-être pas pour cela plus pratiques, et il est à vrai dire impossible d'arriver dans ces régions enchevêtrées à une perfection absolue. Quoi qu'il en soit, il est utile que certaines suggestions soient présentées et que des hommes de bonne foi, soucieux avant tout de justice et de vérité, attachés à la cause de la paix, gardent la foi que Gambetta affirmait avec tant de force : « Les grandes réparations peuvent sortir du droit ».

L. V.

LUKINICH (Emeric). — *Les éditions de sources de l'Histoire hongroise 1854-1930.* Budapest. *Académie des Sciences Hongroises,* in-16°, 168 pp. 1931.

C'est à l'occasion de la IV^e^ Assemblée générale du Comité International des Sciences Historiques réunie à Budapest en 1931, que l'Académie des Sciences Hongroise a publié ce volume de bibliographie. Nous y trouvons énumérées toutes les sources publiées depuis 1854 par les divers Instituts et Sociétés

historiques de Hongrie. Ce livre peut donc servir de guide à tous ceux qui, au cours de leurs études historiques et particulièrement sur l'Europe Centrale, doivent recourir aux sources de l'histoire de Hongrie. L'auteur nous donne, d'une façon précise, le résumé succint de chaque publication en indiquant même la langue employée dans le texte.

T. B.

BÉLA KOSSÁNYI. — *La Hongrie à l'Exposition « la Pologne en* 1830-1920-1930- » *à Paris,* catalogue. Paris, Alcan, 1930, petit in-8, 31 pages. — *Polonais et Hongrois* (ibid., 28 pages).

— Du même. — *Polonais et Hongrois* (ibid., 28 pages).

En décembre 1930 une remarquable Exposition groupait à Paris, dans les salles du Jeu de Paume, une série de documents concernant la Pologne depuis 1830 et ses luttes héroïques pour l'indépendance nationale. Une section spéciale comprenant une centaine de pièces — empruntées surtout aux Archives nationales de Hongrie, au Musée national hongrois, etc. — y rappelait le souvenir de l'amitié et de l'aide fraternelle que la Pologne et la Hongrie avaient toujours trouvées l'une dans l'autre. M. Béla Kossányi, qui, aidé par M. János Kapossy, historien d'art remarquable, son compatriote, avait organisé cette section, en a dressé un catalogue que l'on consultera avec fruit pour connaître la liste et la valeur des documents hongrois relatifs à cet objet, et il a aussi rédigé un petit opuscule d'une élégante précision où il étudie les rapports de la Pologne et de la Hongrie à travers les siècles.

Après avoir rappelé les efforts soutenus en commun depuis le X[e] siècle pour défendre l'Occident chrétien contre les Mongols et les Turcs, après avoir signalé les liens — politiques et dynastiques — qui unirent les deux nations, M. Kossányi insiste naturellement sur les événements les plus récents dont on devait retrouver à l'Exposition du Jeu de Paume des témoignages parfois saisissants. Ils illustraient surtout trois grands faits : 1) la part de la Hongrie dans le mouvement de 1830 en faveur de la liberté polonaise (l'action de Maurice Ferczel, les résolutions du comitat de Bars, l'accueil réservé aux réfugiés, etc.); 2) le rôle des Polonais, dans la guerre de l'indépendance hongroise de 1848-1849 (le général Bem et la légion polonaise); 3) l'enthousiasme avec lequel la Hongrie s'attache dès 1915 à l'idée de reconstituer la Pologne indépendante et la façon dont elle contribua en 1920 à la victoire du maréchal Pilsudski sur les bolchévicks [1].

(1) M. Kossányi se réfère d'ailleurs à l'article que M. L. Villat a publié en 1930 sur le *Rôle de la Hongrie dans la guerre polono-bolcheviste de* 1920. (Note de la rédaction).

Et dans tout cela, qui ne prétend qu'à être un résumé, il y a des faits précis appuyés sur une documentation décisive, un exposé vigoureux et nerveux, des citations caractéristiques et la part d'émotion permise à un historien qui aime son sujet.

L. V.

Baron J. de Szilassy. — *Le procès de la Hongrie; Les relations franco-hongroises devant l'histoire.* Paris Alcan, 1932, in-16 XII, 261 pages. (*Les questions du Temps présent*).

Le procès de la Hongrie, tel qu'il fut instruit un peu hâtivement après la guerre par les puissances de l'Entente, s'est terminé par la sévère condamnation du traité de Trianon qui affirmait une double culpabilité : 1) dans la responsabilité de la guerre; 2) dans le traitement des allogènes. M. de Szilassy s'inscrit en faux contre ces deux accusations. Il est incontestable, déclare-t-il, qu'il y eut dant la politique étrangère de la monarchie danubienne — surtout en ce qui concerne ses rapports avec la Russie et avec l'Italie — un grand nombre de maladresses; mais elle n'en manifesta pas moins, en face de voisins dont la volonté de détruire n'était pas niable, des tendances nettement pacifiques, et M. de Szilassy les aperçoit, non seulement dans les documents diplomatiques, mais dans une série de faits qu'il a observés personnellement pendant son séjour au Ministère des Affaires étrangères et dont l'exposé n'est pas un des moindres attraits de ce volume. Quant à la question des allogènes, elle se trouve ici étudiée avec beaucoup de netteté, d'ampleur et d'impartialité. « Je me bornerai, écrit M. de Szilassy, à énumérer des faits historiques et à examiner leurs conséquences. Ce livre n'est pas une œuvre de propagande ». Or les faits qu'il constate sont les suivants : 1) Les différents allogènes n'ont eu, comme élément ethnique, aucune influence sur le développement territorial du pays (noter p. 57 les considérations sur les Slovaques que M. Bénès ne revendique pas en 1908 comme il le fera vingt ans plus tard, et p. 63-68, la discussion relative aux Roumains). 2) Après des siècles de concorde (l'unification se poursuivant par l'emploi de la langue latine, par la religion, par la théorie de la Sainte Couronne) vint un siècle de discorde où l'on commença de formuler une série de griefs portant sur l'instruction publique, la loi électorale, les restrictions administratives, etc. Encore faut-il noter que la politique hongroise parait avoir été plus maladroite que tracassière « La Hongrie était le dernier pays dont on eût pu dire que c'était un Etat policier L'idée même en répugnait à la mentalité franche du peuple ». — 3) Aussi bien les populations non magyares n'étaient-elles pas vraiment

mécontentes : elles élisaient une grande partie du parlement; elle accomplissaient leur service militaire dans la région même et elles restèrent, en somme, fidèles à la cause commune...

M. de Szilassy discute ensuite a nature juridique de l'acte de Trianon (en utilisant la pénétrante critique de M. Ullein, que nous avons analysée en 1929, p. 137), il note que les instructeurs du procès se contentèrent d'informations unilatérales hostiles à la monarchie habsbourgeoise (voir p. 187 le rôle de l'auteur, alors ministre de Hongrie à Berne), il rappelle les refus opposés aux demandes de plébiscite et le désir exprimé par de nombreux allogènes de ne pas être détachés de la Hongrie. Il termine en examinant la situation économique de la Hongrie et son redressement progressif et en faisant à la France un vibrant appel, fondé sur l'amitié qu'elle porta longtemps à la Hongrie, sur l'amitié que la Hongrie eut toujours pour elle, sur le rapprochement même de leurs intérêts (par exemple dans la question de l'Anschluss). On appréciera ces sentiments et la franchise même de ses conclusions et sa langue solide et nerveuse. Peut-être sera-t-il permis de ne pas le suivre sur tous les terrains, comme lorsqu'il propose (p. 215) de transplanter au-delà des anciennes frontières, redevenues celles de la Hongrie d'aujourd'hui, les éléments non magyars qui le désireraient, ou lorsqu'il proclame (p. 218-223),avec beaucoup de de noblesse et de loyalisme, sa foi légitimiste.

L. V.

Gustave HERVÉ. — *Nouvelle Histoire de l'Europe.* Paris, éditions de la Victoire, 1931, in-16, 412 pages.

Dans sa *Nouvelle Histoire de l'Europe,* M. Gustave Hervé a fait œuvre de vulgarisation élégante et claire, mais non pas œuvre d'historien attaché à recourir aux textes. Ne relevons donc pas avec trop de sévérité des affirmations que la science a depuis longtemps rectifiées (les Hongrois ne sont pas, comme l'écrit M. Hervé (p. 96) « des hommes de race jaune »). Aussi bien n'est-il question de Hongrie que par bribes et, pour ainsi parler, par échappées. L'auteur apprécie les « exploits héroïques » des Hongrois placés, face aux Turcs, à l'avant-garde de la civilisation chrétienne et il signale les services qu'ils ont ainsi rendus « aux Roumains de Transylvanie, aux Slaves de Croatie, aux Dalmates de la côté adriatique, aux Slovènes de Syrie ». Il commet une erreur étrange (qui reste celle de beaucoup de Français) en déclarant (p. 395) que le traité de Trianon a constitué la Hongrie en « république » (cf. aussi p. 400). Faut-il rappeler que, dès le 12 février 1920, le comte A. Apponyi faisait remarquer aux rédacteurs du traité que, si le pouvoir royal avait en fait cessé de fonctionner, l'ancienne

constitution subsistait ? Et, quelques mois après, on instituait à Budapest non pas un président de la République, mais un régent du « royaume » de Hongrie. Quant au traité lui-même, M. Hervé note (p. 406) que, « sous prétexte d'affranchir les populations » qui étaient sous la domination de la Hongrie, on a, tout le long de la frontière hongroise, « rogné des lambeaux de chair hongroise » qu'on a greffés « arbitraitement », sur le corps des nations voisines : Roumanie, Yougoslavie, Tchéco-Slovaquie. Il estime qu'il y a là un danger pour la paix et il ne craint pas de demander (p. 408) « des retouches » au traité de Trianon « imposé à la Hongrie ».

L. V.

C. G. Picavet. — *L'Europe politique de* 1919 *à* 1929. Paris, Alcan, 1931, in-16, III, 191 pages. (*Les questions du Temps présent*).

M. C. G. Picavet a résumé avec un optimisme aimable et une clarté un peu superficielle l'histoire générale de l'Europe pendant les dix années qui suivirent la signature des traités. Il n'y a là rien de bien nouveau et l'auteur n'a pas eu d'autre prétention que de vulgariser à l'usage du grand public et sans recours aux documents originaux des connaissances déjà élaborées. Les événements de Hongrie y sont rappelés avec une concision extrême qui risque parfois d'en fausser la portée : p. 29 le plébisciste de Sopron n'est pas mentionné; p. 94 et 168 la petite Entente est présentée comme un groupement uniquement destiné à empêcher la restauration des Habsbourg; p. 101-102 : c'est peu de dire qu'il y a eu « longtemps » des manifestations revisionnistes en Hongrie, car (cf. p. 171) l'idée revisionniste reste fondamentale dans la nation et au sein même du gouvernement; d'ailleurs elle n'a empêché ni la reconstitution financière, ni la solution du problème agraire ni les réformes sociales, et M. Picavet le signale fort exactement. Peut-être les paroles de M. d'Ormesson rapportées p. 171 ne sont-elles pas absolument applicables à la Hongrie et il faudrait examiner s'il n'y a pas à l'origine de ses revendications des problèmes économiques et sociaux plutôt que des questions de prestige et de politique pure. Mais tout cela eût entraîné M. Picavet hors des sentiers où il avait dessein de nous mener.

Le livre se lit avec facilité et même avec agrément, en dépit de quelques faiblesses dans la forme (p. II, dernière phrase; p. 28 « un régime s'organisa qui *discuta* le traité ou plutôt *l'accepta* »; p. 94 « la petite Entente constituée *en* un pays... », lire : « contre »; p. 102, l. 2 : inversion sans élégance et quelque peu pompeuse; p. 111 : « telle *fut* la *future* évolution... », etc).

L. V.

E. Lémonon. — *La nouvelle Europe centrale et son bilan économique* (1919-1930). Paris, Alcan, 1931, in-16, 262 pages. (*Les questions du temps présent*).

La petite Entente est un rapprochement entre trois puissances qui n'ont absolument rien de commun et dont la politique « incohérente » prolonge fâcheusement les souvenirs de la guerre. Telle est l'opinion — sévère mais nettement formulée — de M. Lémonon, qui préconise d'autres groupements moins oublieux des leçons de l'histoire, plus conformes à la nature et à la géographie, plus favorables aux intérêts économiques et plus aptes à servir la cause de la paix. L'Autriche, la Hongrie et la Tchécoslovaquie pourraient, tout en demeurant séparés et pleinement souverains les uns à l'égard des autres, associers étroitement leur vie économique, leur vie sociale et indirectement leur orientation politique — et ce serait une solide Confédération danubienne; la Yougoslavie joindrait la Bulgarie et la Grèce pour former une Confédération balkanique; quant à la Roumanie et à la Pologne, ils sont admirablement placés pour être des agents de liaison entre les deux Confédérations.

C'est à la lumière de ces idées, exposées dans une longue et pénétrante introduction, que M. Lémonon étudie tour à tour chacun de ces Etats (auxquels il ajoute l'Italie, en raison de la place prépondérante qu'elle aspire à jouer en Europe Centrale et dans les Balkans). Chapitres nourris de faits où se révèle une profonde connaissance des hommes et des choses de chaque pays et qu'anime une instinctive sympathie qui sait rester impartiale. Ainsi en est-il des pages consacrées à la Hongrie (p. 69-102).

Il montre d'abord combien le relèvement économique et financier a été rapide et remarquable, même dans le domaine industriel, en dépit des pertes territoriales et manufacturières énormes que, du fait du traité de paix, la Hongrie a subies. Dix ans après Trianon (que M. Lémonon date à tort du 2 juin 1920, en réalité 4 juin), ce pays donnait le spectacle d'un Etat « reconstitué et en développement régulier ». Et pourtant la situation était, au point de départ, tragique et douloureuse. « Beaucoup d'usines se trouvèrent séparées, par l'effet des nouvelles frontières, des établissements où se travaillaient les produits mi-ouvrés, ou bien des terres mêmes d'où elles tiraient les matières premières et dont le voisinage avait été la cause de leur installation. C'est ainsi que des filatures furent coupées des fabriques où elles satisfaisaient leurs besoins de de fils, des teintureries disjointes des ateliers où elles se procuraient les étoffes écrues ». A peine restait-il quelques moyens économiques laissés « involontairement peut-être » par le

traité. La Hongrie mutilée sut les adapter et les développer en faisant délibérément passer au second plan les luttes politiques qui affaiblissent et divisent : l'honneur en revient au comte Bethlen qui a su rendre au pays sa vie constitutionnelle normale (loi électorale de juillet 1925, qui maintient encore, contrairement aux aspirations démocratiques, un suffrage restreint et soigneusement contrôlé; réforme de la Chambre haute par la loi du 22 décembre 1926), et le régent Horthy pouvait dès janvier 1927 se féliciter des résultats obtenus par « les progrès récents de l'esprit de concorde nationale ». Mais pour affermir ce relèvement il est indispensable que la Hongrie : 1) prenne nettement parti sur la question monarchique; 2) s'incline devant le traité de Trianon; 3) oriente sa politique extérieure vers la paix. Il nous a semblé qu'il y avait dans cette dernière partie quelque incertitude. La Hongrie n'accepte pas le traité de Trianon, pas plus que la France après 1871 n'accepta le traité de Francfort, et il paraît inexact d'écrire que « le comte Bethlen louvoie ». La question est autre, et elle est double : il s'agit de savoir 1) si les revendications portent sur tout le territoire de la Hongrie millénaire ou s'il n'y a pas un programme minimum; 2) de quelle façon est envisagée la réalisation de ces espérances : par des alliances dangereuses et provocatrices ou par des moyens légitimes ? Est-il permis de « causer » ? et les rédacteurs de l'article 19 du pacte de la Société des Nations ont-ils fait une œuvre juridiquement viable ? M. Lémonon ne nie pas que le traité de Trianon ait pu avoir « tort », mais il craint qu'on ne puisse par la suite s'opposer à des revendications moins justifiées de la part de l'Autriche, de l'Allemagne, de la Roumanie, de la Pologne, de la Yougoslavie, de l'Italie... C'est une opinion; mais on peut ne pas la partager (cf G. Roux), en tous cas la Hongrie semble avoir quelque excuse de ne pas s'y ranger d'enthousiasme et l'on ne saurait en toute équité lui demander une abnégation que la France de de 1871 n'a point pratiquée.

L. V.

Fournol Etienne. — *Les Nations romantiques*. Paris. Idées et images de ce temps (sous la direction de L. Romier). Portiques, 253 p., 12 frs, 1931.

Parmi les nombreuses études qu'a provoquées le centenaire du romantisme, celle de M. Fournol est une des plus remarquables. Elle s'attache à montrer dans le romantisme l'origine véritable des nationalités telles que les hommes les ont définies à l'intérieur de frontières précises. Révolution intellectuelle d'une portée singulière dont M. Fournol voit un des foyers les plus actifs dans la Hongrie, et il fait à ce propos

de curieuses remarques que sauront apprécier ceux qui connaissent la littérature historique hongroise.

Elie FAURE. — *Découverte de l'Archipel.* Paris, éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1932, in-16, 320 pages. (*Essais critiques, artistiques, philosophiques et littéraires,* n° 30).

Il y a de bien jolies choses, profondes et justes — et quelques paradoxes aussi — dans ces essais de psychologie européenne bizarrement intitulés « découverte de l'Archipel ». La Hongrie n'y occupe qu'une place bien restreinte, étant classée parmi ces « Sporades » sur lesquelles M. Elie Faure jette, avant de conclure, un coup d'œil rapide. Mais il lui suffit de quelques mots pour peindre de couleurs éclatantes cette aristocratie millénaire qui devint, par l'adoption du catholicisme occidental, le rempart de l'Europe contre les Turcs, mais dont le tort fut de persister dans un féodalisme étroit « en désaccord croissant avec l'économique actuel ». Par son énergie et ses facultés d'assimilation, elle mérita de dominer ses voisins, Polonais et Ruthènes, Serbes et Roumains, les derniers n'étant que des « intrus » qui, dans un Etat « devenu brusquement pléthorique », apparaissent comme « mal équilibrés géographiquement ». Seuls les Tchèques ont une histoire originale, ayant pu résister, à l'abri de leurs montagnes, à toutes les oppressions politiques, religieuses ou culturelles; mais il s'agit, bien entendu, des Tchèques et non des Tchécoslovaques... On le voit, ce ne sont que vues de détail, réflexions ingénieuses, suggestions qui peuvent aller loin, mais rien de suivi, aucune considération d'ensemble.

L. V.

DROIT ET INSTITUTIONS

F. R. DARESTE, P. DARESTE. — *Les constitutions modernes.* Quatrième édition, entièrement refondue par Joseph Delpech et Julien Laferrière. — I. Europe, Albanie à Grèce (1928). II. Europe, Hongrie à Yougoslavie. *Hongrie, pp.* 1-67 (1929). III. Europe, Additions aux Tomes I et II, et Appendice (1931). IV. Amérique, Amérique latine (1932).

La nouvelle édition du recueil Dareste est une des sources les plus précieuses pour toutes les recherches sur le droit public comparé. Elle résume, par continents et par ordre alphabétique, l'évolution historique et l'aspect actuel du droit constitutionnel dans chaque pays. Cette introduction est suivie du texte des lois fondamentales groupées par ordre chronologique.

La Hongrie figure au début du Tome II de la collection. Les rédacteurs indiquent très justement que la caractéristique principale du droit constitutionnel hongrois consiste dans la prépondérance du droit coutumier, ainsi que dans le manque de toute distinction entre lois constitutionnelles et lois ordinaires. L'éude historique est précise et objective. La seule critique qu'on puisse formuler, c'est qu'elle est parfois trop sommaire (mais cela est dû probablement au cadre trop étroit de la publication) et qu'elle présente parfois des affirmations trop générales contestées par les auteurs hongrois, p. ex. l'assertion que la Pragmatique Sanction a créé une union réelle entre l'Autriche et la Hongrie. L'introduction se termine par une bibliographie bien établie. Les textes des lois sont choisis en parfaite connaissance de cause. Il est certain que cet ouvrage remarquable facilitera beaucoup la tâche des juristes étrangers désireux de connaître le droit constitutionnel de la Hongrie.

János MARTONYI.

Edmond KUNCZ. — *Le récent droit commercial hongrois.* (Extrait des Annales de Droit commercial français, étranger et international 1932, n^os^ 1-2). Paris, Rousseau, 1932.

L'auteur, professeur de droit commercial à l'Université de Budapest, a dû surmonter beaucoup de difficultés en résumant dans une brève étude le vaste domaine du droit commercial hongrois. Il l'a fait avec beaucoup de succès. Le point de départ de l'auteur est le code de commerce hongrois de 1875, puis il donne une revue complète des autres sources, c'est-à-dire des lois ultérieures relatives aux diverses institutions commerciales. Il résume les lois sur la lettre de change et les titres d'obligations, les faillites, les commerçants et les employés de commerce, le taux de l'intérêt, le registre de commerce, les marques de commerce, le contrat d'assurance, les transports, la concurrence déloyale, etc. Les derniers chapitres de l'ouvrage, ayant trait aux sociétés anonymes, sont particulièrement intéressants. M. Kuncz met ici en lumière l'œuvre de la jurisprudence hongroise dans cette matière et fait connaître les dispositions principales du dernier projet de loi portant réforme du droit des sociétés anonymes, projet préparé par l'auteur lui-même. Ces dispositions tiennent compte des expériences faites depuis 1875 et contiennent plusieurs innovations importantes en vue d'adapter l'ancienne loi aux exigences de la vie économique contemporaine.

János MARTONYI.

Arthur de BALOGH. — *La Protection internationale des Minorités*. Paris. Les Editions internationales, 1930, in-8, 277 pages (avec une préface de Ch. Dupuis, de l'Institut de France).

Il n'est pas de question plus complexe et plus troublante que celle des minorités : elle a nécessité des traités spéciaux et suscité des conflits sans nombre dont toute une littérature garde l'écho passionné. Aussi accueillera-t-on avec autant de reconnaissance que de sympathie cette remarquable étude, exempte de toute polémique, dont l'auteur s'est borné à classer des faits avec une rare largeur de vues et la plus méritoire impartialité. Historique, examen des droits minoritaires en général et en particulier, étude des garanties et de la protection de ces droits, tous les aspects d'une question entre toutes délicate et mouvante se trouvent envisagés tour à tour. Tout est méthodique, solide et probe; il n'est pas une affirmation qui ne soit appuyée sur des documents officiels dont la référence ou le fragment essentiel figurent au bas des pages et nourrissent des notes précises et précieuses, plus abondantes peut-être que le texte même. Incomparable documentation où l'on trouvera la substance de toute une bibliothèque. Peut-être eût-elle apparu plus imposante encore si M. de Balogh avait dressé un répertoire bibliographique des ouvrages consultés; peut-être eût-elle été plus maniable encore si, à la fin du volume, une table chronologique avait résumé les principales dispositions législatives concernant chaque Etat. C'est ainsi que les lois hongroises de 1868 (loi 38 et 44), de 1879 (loi 18), de 1883 (loi 30) et de 1907 (loi 27) sont analysées p. 32-34 et p. 150 (note) : l'enseignement de la langue d'Etat peut bien y être déclaré obligatoire, il ne fut jamais question de confisquer le droit des minorités à fixer pour leurs écoles la langue de l'enseignement... Il est question des Sicules et des Saxons de Transylvanie p. 173, des Ruthènes p. 180, de la réforme agraire p. 125, etc.

Au surplus, il s'en faut que la protection internationale des minorités soit réellement et pleinement rassurée. Elle ne se rapporte encore qu'à certains Etats; d'autre part les droits accordés aux minorités sont trop restreints et insuffisants; enfin le Conseil de la S. D. N. n'a pas su organiser une procédure efficace. M. de Balogh estime qu'il est nécessaire d'affranchir la protection des minorités de toute influence politique et de la placer sous l'égide du droit international, dont l'évolution la plus récente tend à limiter l'ancienne conception de la souveraineté des Etats particuliers.

L. V.

GEOGRAPHIE

Emmanuel de MARTONNE. — *Géographie Universelle.* Tome IV, 2e vol. *Suisse, Autriche, Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie.* Paris, Colin, 1932, 460 p., 97 cartes et cartons dans le texte, 173 photos.

M. Emmanuel de Martonne, professeur à l'Université de Paris, consacre à l'Europe Centrale le tome IV de cette monumentale *Géographie universelle* qui se publie sous la direction de P. Vidal de la Blache et de L. Gallois et qui comprend déjà des parties remarquables. Il n'a pas fallu moins de deux gros volumes (comprenant ensemble 845 pages) pour présenter un aussi vaste territoire, le premier (1930) étant consacré aux généralités et à l'Allemagne, le second (1932) étudiant tour à tour la Suisse, l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Roumanie. Dans cet ensemble important, enrichi de cartes et de photographies, de coupes et de diagrammes, et où chaque chapitre se termine par de précieuses indications bibliographiques, la Hongrie n'occupe qu'une place bien restreinte : 28 pages seulement (p. 505-532). Il est vrai que ces pages sont très denses et d'un vif intérêt, pleines de considérations pénétrantes où les différents aspects du pays hongrois sont envisagés avec beaucoup de netteté.

Voici d'abord « les collines », dont le rôle est d'autant plus important qu'elles offraient à l'homme des avantages supérieurs à la plaine (aridité moindre, ressources plus variées, défense plus facile contre les invasions et les razzias) : dorsale boisée du Bakony, entre la plaine de la Rába et la dépression du Balaton, collines tertiaires de Somogy et massif de Mecsek (à l'abri duquel Pécs, qu'anime une véritable activité industrielle, groupe plus de 60.000 habitants), derniers témoins des Carpates (Mátra, Hegyalja). C'est là que se trouve le plateau calcaire de Bükk, où l'on rencontre des vestiges préhistoriques; et la capitale est née dans cette zone « au contact de la grande plaine, vers laquelle elle s'est portée de plus en plus ». — Quant à l'Alföld », elle comporte, en dépit de son relief monotone et de son climat uniforme, des éléments de variété provenant de la nature du sol et du régime des eaux (affaissement, assèchement et organisation du drainage) ou des vicissitudes de l'aménagement humain (colonisation, étrangère ou magyare, qui a fait presque partout disparaître la fameuse puszta et développé entre Danube et Tisza un régime de petite propriété; concentration de la population en gros villages tels que Debrecen, Kecskemét, Szeged, Hódmezővásárhely). — Budapest participe des deux régions qui se partagent la Hongrie : forte-

resse danubienne et marché de l'Alföld, elle semble avoir succédé comme capitale à Székesfehérvár et à Esztergom vers le XIII[e] siècle avant de devenir, avec ses 1.500.000 habitants, une des plus grosses agglomérations de l'Europe. « Ce n'est pas assez de dire que ce grand Budapest est le foyer de vie industrielle le plus vivant de toute la Hongrie. Il concentre presque toute la métallurgie, plus les trois-quarts des textiles; il a le monopole de tout le commerce extérieur, et le commerce intérieur n'existe qu'en fonction de son attraction, servie par la convergence des chemins de fer et l'admirable voie danubienne ». Mais la Hongrie reste surtout un pays agricole : elle a des céréales (surtout du blé), des bêtes à cornes, des chevaux et des porcs, des volailles et des œufs, du sucre et du vin; elle a besoin de bois et de charbons, de minerais et de matières premières textiles. Son commerce se fera donc surtout avec l'Autriche et la Tchécoslovaquie, puis avec l'Allemagne et avec la Roumanie.

Telle est, dans sa division tripartite, la vigoureuse synthèse que M. Emm. de Martonne a donnée du pays hongrois et de sa structure économique. Elle est d'un géographe averti qui s'attache avant tout aux réalités du sol et du climat et qui veut se rendre compte de la façon dont elles s'imposent à l'homme et déterminent les cadres de son activité.

Or M. de Martonne constate, dès son introduction, que le tracé actuel de la frontière hongroise échappe à toute raison géographique, puisqu'il résulte uniquement d'une application « rigoureuse » du principe des nationalités, « aggravé encore par des complaisances pour les besoins des nouveaux Etats » (p. 505). C'est ainsi, dit-il, que la Tchécoslovaquie « a avancé sa frontière au delà de la limite ethnique » et que, pour avoir « l'accès du grand fleuve et le contact direct avec la Roumanie », elle a englobé des plaines « largement peuplées de Magyars » (p. 534). C'est ainsi que les Roumains, une fois installés dans la montagne transylvaine, ont débordé jusque dans la plaine et occupé des villes où la population est en majorité magyare, parce qu'il y aurait eu un « non sens économique » (p. 751) à séparer deux régions intimement liées par leurs échanges mêmes. L'ancienne administration hongroise l'avait bien compris quand elle avait procédé au découpage des comitats; du moins les avait-elle appuyés à l'Est sur une solide frontière naturelle, tandis que la frontière occidentale de la Roumanie est purement artificielle [1]. Peut-être M. de Martonne eût-il pu pousser plus avant son analyse et vérifier si,

(1) On rapprochera utilement les deux cartons de la p. 506 (divisions administratives et grandes régions naturelles de la Hongrie) et de la p. 701 (ibid. Roumanie).

le long de la frontière hongroise, il n'y avait pas aujourd'hui un certain nombre de contradictions géographiques et de non sens économiques. Il est incontestable, en tout cas, pour se borner aux considérations ethniques, que la Hongrie ne comprend pas tous les territoires peuplés par les Magyars mais qu'elle est « *limitée aux pays les plus purement* magyars » (p. 57). Est-ce un bien ? et faut-il estimer que la Hongrie « mutilée » a du moins l'avantage d'être « définitivement affranchie de toute tutelle » ? (p. 506). M. de Martonne n'a pas à cet égard d'avis bien précis, car il signale (p. 538) que ce n'est pas depuis Trianon, mais bien depuis le compromis, que l'Etat hongrois est devenu « maître de ses destinées ».

Louons sans réserve M. de Martonne d'avoir résisté à la tentation d'interpréter les mêmes faits dans un esprit différent suivant qu'ils sont ou non favorables à la Hongrie. Si nous lisons (p. 539) que la Slovaquie était, au début du XX^e^ siècle, « en voie de magyarisation lente », mais qu'au lendemain de la grande tourmente elle a profité de son union avec les Tchèques pour virer « brusquement » de bord et « s'orienter dans une direction opposée », n'allons pas croire qu'il s'agit de la réalisation de vœux nationaux longtemps comprimés par la race dominante. M. de Martonne a très bien expliqué (p. 586) comment ce pays, « replié sur lui-même », était resté, de par les conditions mêmes de la géographie, « en marge de l'évolution économique, en retard de plusieurs siècles sur les plaines et les massifs hercyniens voisins ». Il note fort exactement que, « sous le régime hongrois », des essais avaient été faits pour implanter la grande industrie (forges, verreries, tissages), dans certains centres appropriés. A coup sûr le pays aurait gagné davantage à un perfectionnement des méthodes agricoles et de l'élevage, mais l'obstacle venait — et vient encore — du paysan slovaque lui-même, de son esprit conservateur, de sa routine fondamentale. « Très religieux, il obéit à ses prêtres catholiques, mais n'est pas sans méfiance pour Messieurs les administrateurs tchèques ». Voilà qui est fort joliment tourné et qui en dit long sur la persistance du particularisme slovaque.

Un des faits les plus caractéristiques de la Hongrie contemporaine est son activité industrielle. Voici un pays dépourvu de houille (en dehors du gisement de Mecsek), privé des minerais et des bois que lui fournissaient les Carpates, et dans lequel pourtant « le mouvement vers l'industrie continue ». On note même depuis la guerre un développement singulier de l'industrie textile « qui emploie trois fois plus d'ouvriers qu'en 1914 ». Résultat « surprenant », déclare M. de Martonne. Mais il est beaucoup trop perspicace pour n'en avoir pas démêlé les causes. La Hongrie manque de matières premières; qu'à cela ne tienne ! elle les demandera aux pays voisins « jadis

réunis à l'intérieur même des frontières ». Et par delà le déchirement politique, voici que se rétablissent peu à peu les liaisons économiques d'avant la tourmente : car telle est la structure économique « commandée par la nature », que l'on est amené à constater « dans le cadre des frontières actuelles ». Formule extrêmement curieuse ! Ou bien elle ne veut rien dire, ou bien elle signifie que l'on constate « dans le cadre des frontières actuelles », des besoins qui ne peuvent s'épanouir et se satisfaire que dans le cadre des frontières anciennes [1].

On a plaisir à suivre un tel guide, aussi exactement informé de tous les phénomènes géographiques, aussi attentif aux délicats et mouvants problèmes de la vie économique. On regrettera que, dans le coup d'œil d'ensemble où il résume ses conclusions, M. de Martonne n'accorde à la Hongrie que six lignes et que ce soit pour y apercevoir une « passion de domination » et une forte « tension politique ». Mais les trois chapitres que nous avons analysés contenaient tous les faits essentiels et suggéraient toutes les idées nécessaires [2].

LOUIS VILLAT.

---

(1) Comparer avec ce qui est dit p. 819 à propos de la Tchécoslovaquie : Etat mal fait qui « se présente mal » mais où la structure économique permet de tout expliquer.

(2) Une simple remarque à propos de l'orthographe des noms géographiques. M. de Martonne connaît la différence entre *s*, *sz*, et *zs* (cf. le tableau des équivalents phonétiques de la p. 836). Mais pourquoi écrit-il Poszony (au lieu de *Pozsony*) et Kolosvar (au lieu de Kolozsvár) ? L'Atlas classique Vidal de la Blache donnait les formes correctes. D'autre part ne valait-il pas mieux substituer à *alfœld* la graphie de *Alföld* ?

REVUE DES LIVRES HONGROIS

LINGUISTIQUE

LINGUISTIQUE FINNO-OUGRIENNE

a) Aussi bien en Hongrie que dans les autres pays, les études de linguistique finno-ougrienne ont marqué comme un temps d'arrêt. Ce ralentissement ne concerne en réalité que les publications. Le travail des savants s'est poursuivi aussi activement qu'auparavant. Seulement, les conditions matérielles, devenues de plus en plus précaires, ont empêché les produits de ce travail de voir le jour.

La revue qui était par excellence consacrée aux études finno-ougriennes : les *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications linguistiques) n'a paru que difficilement et irrégulièrement. Passée sous la direction de Zoltán Gombocz, elle est parvenue au premier fascicule du volume XLVIII. Ce fascicule contient, outre quelques comptes rendus critiques, la fin de l'étude de M. Zsirai sur les noms de peuple finno-ougriens, un « spécimen » d'explication de la « Complainte de Marie » en vieux-hongrois de Mészöly, ainsi que le début de deux études : l'une intitulée « Introduction à la phonologie » par Gyula Laziczius, l'autre de László Göbl sur l'influence exercée par la littérature lexicographique hongroise sur le roumain. A tout cela s'ajoutent quelques notules et deux nécrologues.

La revue éditée par la Société de linguistique hongroise : *Magyar Nyelv* (La langue hongroise) paraît, elle, au contraire très régulièrement et elle poursuit son étude méthodique de l'histoire de la langue hongroise. Malgré la dureté des temps, elle apporte une contribution riche et variée où se détachent surtout les travaux d'un Gombocz, d'un Melich, d'un Németh. Elle ne dédaigne pas de s'occuper des problèmes les plus humbles de la stylistique hongroise actuelle. Elle est complétée à cet égard par la revue « *Magyarosan* » (A la hongroise) que l'Académie de Hongrie édite en vue de développer le purisme linguistique.

Le *Magyar Nyelvőr* dont le rédacteur en chef est Joseph Balassa continue également. Si réduit que soit son format, il paraît régulièrement et prolonge la tradition des Szarvas et des

Simonyi. Aucune opposition doctrinale marquée ne le sépare de *Magyar Nyelv*. Rien d'étonnant à cela d'ailleurs puisque tous les savants dont il s'agit sont issus d'un même enseignement, celui professé par Budenz et Szinnyei d'une part, par Simonyi d'autre part.

Faute d'argent, le *Körösi-Csoma Arkivum* et la *Keleti Szemle* tardent à paraître. Qu'on me pardonne cet euphémisme ! Je ne peux me résoudre à considérer comme définitivement disparus des périodiques qui ne demandent qu'à sortir dès qu'on aura pu retrouver un peu d'argent [1].

L'Académie de Hongrie avait entrepris en 1920 la publication d'un ample « Manuel de la linguistique hongroise ». (*A magyar nyelvtudomány kézikönyve*). Les volumes 1, 3, 4, 5, 6, 7 sont parus, ainsi que le 25e et la première moitié du volume 19.

Les tomes parus comprennent : 1) un exposé rapide mais très clair et très substantiel de Gombocz sur la méthode linguistique. 2) une histoire de la grammaire comparée finno-ougrienne en Hongrie, par le regretté J. Pápay. 3) Une étude sur les peuples finno-ougriens et leurs idiomes par le même auteur. 4) Un aperçu de la préhistoire des Hongrois par le comte E. Zichy (il en a été question ici-même). 5) une vaste étude des noms de lieu de la Hongrie à l'époque de la Conquête (*A honfoglaláskori Magyarország*) par J. Melich. 5) une étude de B. Hóman sur la colonisation de la Hongrie par les conquérants magyars. 6) la première moitié d'une histoire de la syntaxe hongroise par A. Klemm. 7) l'histoire de la « rénovation linguistique » hongroise par V. Tolnai.

En outre, l'Académie avait entrepris la publication dès 1913 d'un dictionnaire étymologique de la langue hongroise. Le fascicule 10, paru en 1930, s'arrête au mot *érdëm*. Il ferme le premier volume, qui comprend ainsi 1600 colonnes de texte. Par sa disposition typographique autant que par la science avec laquelle il est rédigé, ce dictionnaire reste le meilleur du genre. Il dépasse de beaucoup ce qui a été fait dans les autres pays. Il est vrai que l'Académie de Hongrie en a confié la publication à deux maîtres de la linguistique : Gombocz et Melich. Pour nous Français, ce n'est pas sans mélancolie que nous prenons en mains un livre aussi parfait. Après la stupéfiante grammaire que notre Académie Française a osé perpétrer, il nous est à peu près interdit de jamais espérer voir paraître un dictionnaire étymologique du français qui puisse rappeler le dictionnaire étymologique hongrois. Mais l'Académie Française

(1) Au moment de mettre sous presse, nous recevons le dernier fascicule du *Körösi. Csoma Arkivum*, qui continue donc sa publication, ainsi que le volume XLIX des *Nyelvtudományi Közlemények* (N. D. L. R.).

ne condescend pas à admettre dans son sein les connaisseurs les plus qualifiés du français, les Meillet, les Vendryès, les Brunot ou les Oscar Bloch. Plus consciente de sa mission linguistique, l'Académie de Hongrie s'honore de grouper les meilleurs savants de la Hongrie. Les difficultés matérielles l'empêchent seules de réaliser une œuvre plus grandiose.

En dehors des publications auxquelles on vient de faire allusion, signalons la grammaire historique de Gombocz dont seulement une partie, la sémantique, a été imprimée. Le reste n'est accessible que sous forme de polycopie. La syntaxe est particulièrement remarquable. Nous y reviendrons plus bas.

Les publications que nous venons d'énumérer concernent la science finno-ougrienne. Mais les turkologues n'ont pas chômé non plus. L'ouvrage essentiel est ici le livre de Gyula Németh : *A honfoglaló magyarság kialakulása* (Constitution de la nation des conquérants hongrois) où l'auteur a réuni l'ensemble de ses études sur la préhistoire du peuple hongrois. Il a apporté à l'appui de sa théorie sur les origines du peuple hongrois, une documentation imposante qui fera l'objet de controverses ardentes pendant longtemps encore. En attendant, Gy. Németh a enrichi les études turk d'une belle découverte, celle de la langue des inscriptions du « trésor » de Nagyszentmiklós que la science d'un Thomsen n'avait pu déchiffrer.

Si l'on examine maintenant l'ensemble de ces travaux, on constate qu'ils ont été conduits avec le souci d'apporter le plus de lumière possible dans l'histoire de la langue hongroise ainsi que dans celle du peuple hongrois. Les savants de l'école de Budapest semblent avoir conçu leur mission comme étant celle de tirer le plus grand parti possible des faits hongrois qu'ils sont à même de connaître et de contrôler mieux que personne. L'étude comparative des langues finno-ougriennes est passée au second plan. Elle ne les intéresse que dans la mesure où elle concerne la langue hongroise proprement dite.

Il ne faudrait pas y voir le résultat de préoccupations chauvines. Ce recul de la grammaire comparée finno-ougrienne en Hongrie répond à ce qui s'est passé également en Finlande chez les finno-ougristes. La désaffection où est tombée la grammaire comparée finno-ougrienne tient à des raisons scientifiques très profondes. C'est qu'en voulant préciser les résultats suggérés par l'étude comparative des langues finno-ougriennes, on s'est heurté à une difficulté capitale. Les langues finno-ougriennes ont subi des influences étrangères d'une manière si profonde qu'il est aujourd'hui difficile de distinguer ce qui est issu d'un développement interne et spontané de ce qui a été provoqué par une action externe. Pour établir une distinction exacte, il faudrait connaître avec précision l'histoire de chacune des langues du groupe. D'où ce renouveau des études

historiques appliquées à tout ce qui concerne le développement isolé de ces langues.

Il n'est pas indifférent pour le finno-ougriste de connaître la formation préhistorique du peuple hongrois. Il est au contraire regrettable que nous ne puissions pas la connaître d'une manière aussi détaillée qu'il serait nécessaire. Combien de problèmes s'éclaireraient alors ! Rappelons-nous en effet que toute la morphologie hongroise est de date relativement récente et qu'elle s'est constituée probablement dans la période qui a immédiatement précédé la conquête. Que l'on se reporte aux belles études de Melich (*Magyar Nyelv* IX, XIV) ou à la magistrale histoire de la conjugaison hongroise de Gombocz (*Ungarische Jahrbücher*). En fouillant l'histoire et la préhistoire du peuple hongrois et de son idiome, les linguistes hongrois accomplissent donc l'œuvre qui est actuellement la plus utile et aussi la plus urgente. C'est seulement en s'appuyant sur leurs travaux que les comparatistes pourront plus tard essayer de faire faire de nouveaux progrès à la grammaire comparée des langues finno-ougriennes.

Mais il faut souhaiter que les difficultés matérielles ne viennent pas interrompre ou ralentir à l'excès ce travail indispensable.

b) Faute de place, il nous est interdit de fournir ici un compte rendu de toutes les publications qui ont vu le jour depuis la parution des derniers fascicules de la *Revue des Etudes Hongroises*. Nous ne signalerons donc que ce qui nous paraît offrir le plus d'intérêt pour nos confrères non-finno-ougristes.

Ces publications sont celles qui ont trait à la syntaxe, soit à la syntaxe historique du hongrois, soit à la syntaxe en général. (Il est à noter qu'aucune description d'ensemble de la syntaxe actuelle du hongrois n'est encore fournie).

La notion de syntaxe est l'une des plus délicates à définir. Depuis cinquante ans, on ne compte plus les auteurs qui ont cru devoir apporter une définition nouvelle de la syntaxe.

Celle donnée par Gombocz (*Magyar Nyelv*, 1929 : *Mi a mondattan ?* « Qu'est-ce que la syntaxe ? ») se rattache à la théorie de John Ries. La syntaxe est pour lui l'étude des « syntagmes ». Par syntagme, Gombocz entend l'unité d'expression. Si simple que soit le syntagme, il se distingue du mot en ce sens que le mot n'apporte rien de nouveau et se borne à évoquer une notion déjà connue tandis que le syntagme véhicule une notion nouvelle. Par ailleurs, le syntagme n'est pas la phrase. Un titre comme « *Un cri dans la nuit* » n'est pas une phrase, pas plus que « *Un héros de quinze ans* », etc. mais ce sont autant de syntagmes qui apportent de par leur structure même un élément expressif nouveau. Le syntagme est donc « une construction de mots composé de deux ou plu-

sieurs éléments dont les termes sont liés par une relation nettement logique ».

D où une distinction des syntagmes d'après la relation logique qu'ils expriment. Gombocz distingue deux types de syntagmes : 1) les syntagmes adnominaux; 2) les syntagmes adverbiaux. Ces syntagmes expriment quatre sortes de relations : *a*) prédicative (sujet et prédicat); *b*) attributive (ou épithétique), *c*) déterminative, *d*) objective. La relation *b* ne s'applique qu'aux syntagmes adnominaux, la relation *d* aux syntagmes adverbiaux seulement.

Pour Gombocz, il faut partir de ces relations logiques pour étudier les faits de syntaxe historique. Il se demandera par exemple par quels moyens linguistiques le hongrois a exprimé la relation objective. Il constatera qu'au cours de son histoire le hongrois a développé quatre sortes de syntagmes objectifs.

Prenant pour point de départ la relation logique, on étudiera les fonctions des formes des mots, c'est-à-dire le sens des constructions ou si l'on veut encore la sémantique syntaxique.

La définition que Gombocz donne de la syntaxe est donc une définition « logique ». Ce point de départ est excellent pour l'étude de la sémantique syntaxique où il permet de mettre un peu d'ordre. Reste à savoir s'il est aussi commode pour l'étude de la « morphologie » des syntagmes. Il semble que l'auteur s'en soit avisé, puisqu'à la fin de son exposé il déclare abruptement que les relations déterminative, attributive et objective sont issues de la relation « prédicative », ce qui fait que « du point de vue glottogonique la théorie des syntagmes se confond avec celles des phrases et la syntaxe avec l'étude de la phrase ».

Il ne saurait être question d'amorcer ici une controverse sur la syntaxe. Qu'il nous soit cependant permis de nous demander si l'on ne fait pas fausse route lorsque l'on veut ramener la théorie de la syntaxe à des relations logiques. Ceci apparaît surtout dans l'étude de langues comme les langues finno-ougriennes qui ont été parlées par des populations dont la mentalité reconnaissait, semble-t-il, une logique assez différente de celle que nous ont léguée les grammairiens gréco-romains.

Il conviendra de partir des formes des syntagmes. Car enfin est-il juste du point de vue « structure » syntagmatique de ranger un « syntagme » comme *háztűznézni* ou *léánykérő* parmi les syntagmes « objectifs » ? Structuralement ces syntagmes sont des mots composés du même type que *belenézni* ou *leányiskola*. Dans ces conditions la morphologie syntaxique ne s'accommode pas de distinctions qui intéressent le sens ou si l'on veut la fonction des syntagmes. Encore faudrait-il s'entendre sur le sens exact du mot « fonction ».

L'aspect structural des syntagmes semble avoir sollicité l'attention de Gombocz à un moindre degré. Il expédie rapidement

le contraste entre *a víz meleg* et *a meleg víz* (sans parler de *meleg a víz*). Or l'ordre des mots est un des éléments essentiels de la structure des syntagmes. Pour s'émanciper de l'ordre des mots, le syntagme doit se faire flexionnel (dans le sens où Gombocz emploie ce mot).

Dans son esquisse d'une syntaxe historique du hongrois, Gombocz a donné une application de sa théorie de la syntaxe. Son exposé est sommaire. Il a été établi sur des notes de cours et ne représente pas une rédaction définitive. Néanmoins, il est la meilleure vue d'ensemble que nous ayons sur la syntaxe comparée des langues finno-ougriennes. Le plan est clair, le texte bourré de faits et de remarques de la plus grande importance. Si néanmoins, les faits n'apparaissent pas avec toute la netteté significative qu'ils comportent, c'est que le cadre logique dissimule les développements historiques. Le fait capital de l'histoire de la syntaxe hongroise, c'est le développement du « syntagme flexionnel ». L'ordre des mots rigide du finno-ougrien commun tend à faire place à l'ordre des mots libre. D'où le développement de l'accord, de la « congruence » comme dit Gombocz. Parti d'une structure syntaxique simple, le hongrois aboutit à une syntaxe complexe, d'une complexité qui n'a rien à envier aux raffinements syntaxiques de certaines langues indo-européennes. Ceci se marque notamment dans l'extension prise par le syntagme « objectif ».

La syntaxe historique du hongrois a fait l'objet d'une autre étude, celle qu'Antal Klemm lui a consacrée dans le tome 19 du « Manuel de la linguistique hongroise ». Seule la première moitié est parue.

Le plan même de cet ouvrage l'oppose à celui de Gombocz. Il débute par une définition péremptoire de la syntaxe : « Au commencement était ce qu'on appelle « pseudophrase » (*mondatpótló*) et la « phrase ». Là-dessus, l'auteur entame son exposé par l'étude de la « phrase simple » puis des « parties de la phrase ». Comme d'après lui toute phrase comporte nécessairement au moins un « sujet » et un « prédicat », il passe à l'étude du prédicat, puis des emplois des différents modes et des différentes formes du verbe, etc.

On voit par là que la confusion est totale entre l'aspect sémantique et l'aspect morphologique de la syntaxe. Constamment, l'auteur mêle forme et contenu, structure et sens. Le résultat est que son exposé devient obscur et masque les lignes essentielles du développement historique de la syntaxe hongroise. Cela fait du tort à un ouvrage qui déborde par ailleurs d'une profusion inouïe de faits et d'aperçus de toutes sortes. L'érudition de M. Antal Klemm est peu commune. Il a rassemblé une masse imposante de remarques et d'observations précieuses. Il est malheureux qu'il soit victime d'une conception inadéquate de la syntaxe.

Le fascicule 7-8 de *Magyar Nyelv* 1932 commence une étude de M. István Papp intitulée elle aussi « Qu'est-ce que la syntaxe ? » (*Mi a mondattan* ?) Ce que nous en avons sous les yeux ne nous permet pas de nous former une opinion sur ce travail dont nous attendons la suite avec curiosité.

Si nous avons choisi pour ce premier compte rendu de faire connaître les ouvrages relatifs à la syntaxe, c'est que les questions de syntaxe préoccupent de plus en plus les linguistes. Dans tous les pays paraissent des études sur ce sujet. Il était nécessaire de signaler le travail accompli par les savants hongrois.

c) En dehors de Hongrie, des ouvrages importants ont paru au cours de l'année passée.

En Finlande, Setälä nous a donné la version française de ses études intitulées « Problèmes et tâches » (sic). Elles forment le tome XLIII du *Journal de la Société Finno-ougrienne.* Je m'excuse ici de n'avoir pas mieux révisé le texte français. Le temps m'a manqué à l'époque où l'auteur a eu l'amabilité de me le soumettre. La terminologie linguistique reste insuffisante çà et là. Trop d'incorrections et de fautes de français déparent encore ce recueil si intéressant par ailleurs.

Il ne saurait être question d'étudier ici tous les problèmes soulevés par Setälä. Comme le livre est écrit en français, il provoquera certainement des commentaires de la part de savants plus autorisés que nous.

Le tome LXII des *Mémoires de la Société Finno-ougrienne* contient une large étude de Paavo Ravila sur l'alternance consonantique et l'alternance vocalique dans le dialecte lapon de Maattivuono.

L'Institut pour l'étude comparative des civilisations d'Oslo a publié le premier volume du dictionnaire lapon de Konrad Nielsen. Cet ouvrage promet d'être le chef-d'œuvre de la lexicologie finno-ougrienne. Par son ampleur, par la rigoureuse exactitude avec laquelle il a été rédigé, il se dresse comme un monument de science presque inégalable. Il fait regretter que nous ne possédions pas de dictionnaire comparable des autres langues finno-ougriennes (à commencer par la finnoise où le dictionnaire de Lönnrot reste encore le seul qui réponde à des exigences scientifiques). Je n'ose m'imaginer ce que représente de travail et de science l'œuvre de Konrad Nielsen. Mon expérience me fait penser qu'il y a là un labeur presque surhumain.

Je ne reprendrai pas ce que j'ai dit dans le *Bulletin de la Société de linguistique* de Paris au sujet du remarquable livre où Björn Collinder a repris l'ensemble de la question des emprunts germaniques du finnois. Il serait à souhaiter qu'un autre auteur traitât de la même façon le problème des emprunts du

finnois au balte. Le livre de Thomsen qui continue à dominer la question est vieilli.

Signalons pour terminer le dictionnaire estonien-français de Wrangell qui est appelé à rendre de très grands services bien que son format soit malheureusement trop réduit. La brève étude de Saareste sur la « Division dialectale de l'estonien » avec son résumé en français apporte des données précises sur une question qui intéresse tous les spécialistes de linguistique géographique. Enfin ce dernier auteur a publié une brochure très substantielle sur la langue estonienne (*Die estnische Sprache*) où il a su rassembler tous les renseignements que peut souhaiter de trouver le non-spécialiste. On s'y reportera avec fruit pour les études de linguistique générale.

(Paris). Aurélien SAUVAGEOT.

Elemér SCHWARZ. — *A nyugatmagyarországi német helységnevek.* [Noms de lieu dans la Hongrie Occidentale], Budapest, 1932.

Un des plus grands services que la toponymie peut rendre à l'histoire est de découvrir, grâce à l'explication étymologique des noms de lieu, les traces incontestables que les anciens habitants d'une région y ont laissées. Les recherches de ce genre doivent être toujours appuyées sur une documentation très précise, comprenant toutes les variantes connues de chaque nom de lieu en question. L'abbé Elemér Schwarz a le mérite d'avoir dépouillé pour son étude non seulement les archives hongroises, mais aussi les registres des paroisses. En même temps l'auteur est lui-même originaire de la Hongrie Occidentale; il en connaît parfaitement les dialectes. C'est ainsi qu'il réussit à soutenir avec un raisonnement convaincant que la plupart des noms de lieu de cette région ne sont que les formes germanisées des anciens noms hongrois, qui remontent à l'époque (X^e^ siècle) où les conquérants magyars l'ont repeuplée. Les Allemands qui y habitent de nos jours sont les descendants des immigrés bavarois venus plus tard augmenter la population exterminée par les ravages des nombreuses guerres. Les noms tels que *Kittsee, Bildein* proviennent d'anciens noms hongrois : *Kücce, Beled,* déformés selon les principes généraux de l'étymologie populaire. Il est également erroné de croire reconnaître dans Ödenburg (Sopron) un vestige du culte d'*Odin,* étant donné que ce nom signifie « deserta civitas » et vient d'une construction : zur öden Burg. Ces exemples prouvent déjà que vouloir expliquer des noms de lieu, sur la base de la forme d'aujourd'hui, — comme le font presque tous les adversaires allemands de la théorie hongroise, — est une grosse erreur de méthode. L'abbé Schwarz nous promet aussi une histoire de la

colonisation allemande de la Hongrie Occidentale. Cet ouvrage donnera encore plus de relief aux faits toponymiques si magistralement exposés.

Ladislas Göbl

Rózsa Virág. — *Magyar helységnevek eredete. A magyar helynév-kutatás eredményei.* [L'origine des noms de lieu de Hongrie. Les résultats de la toponymie hongroise]. Szeged, 1931, 97 pages.

Comme les recherches toponymiques jouent un rôle très important dans la linguistique hongroise d'aujourd'hui, on a depuis longtemps senti le besoin d'établir la liste des noms de lieu dont a trouvé une étymologie satisfaisante. Il va sans dire que le choix des étymologies admissibles aurait exigé le sens critique d'un linguiste bien expérimenté. Malheureusement Mlle Virág, d'une part, n'a pas utilisé tout ce qu'elle avait à sa disposition (pour *Keresztúr* elle s'est contentée de citer une explication vieillie (p. 52), sans tenir compte du rapprochement fait par *M. Melich* qui a eu l'heureuse idée de comparer ce nom aux formes françaises telles que Dom Saint Remy et, de l'autre, n'a pas hésité à admettre (sans point d'interrogation) les étymologies fantaisistes d'un *Borovszky*. Elle fait encore dériver, d'après son modèle, le nom de la localité Hátszeg du vieux-haut-allemand chazzâ « chat » +ekka « coin » (p. 43). Elle n'ose rien ajouter aux explications qu'elle trouve dans ses sources; elle ne s'aperçoit même pas des contradictions qui résultent souvent de ses citations. Pour *Eszlár* elle admet encore une étymologie allemande (p. 35), tandis que pour *Oszlár* — qui n'est évidemment que la forme plus ancienne du même nom de lieu, — elle cite l'hypothèse aujourd'hui généralement admise de l'origine turque du nom (67). Une fois sur deux, elle oublie de mentionner que c'est précisément la forme *Oszlár* qui nous a conservé une trace intéressante des Ossètes venus en Hongrie. Pour les noms de lieu de l'Ouest de la Hongrie et du Burgenland, elle n'a pu utiliser l'ouvrage remarquable de l'abbé Elemér *Schwartz*.

L. G.

Pastinszky János. — Gyakorlati török szótár (Dictionnaire pratique hongrois-turc). Madsar ve tük lugat kitabi. I. rész : Birindsi Kiszim, (s. a.). A szerző kiadása. XXIX+1377 p.

Ce premier dictionnaire hongrois-turc, rédigé avec beaucoup de zèle et paru — malheureusement ! — aux frais de l'auteur, ne peut pas être jugé du point de vue strictement scientifique. Il n'a d'autre prétention que de donner une orien-

tation claire et précise à tous ceux qui veulent parler la langue turque. Naturellement il ne pourrait pas répondre aux besoins d'une étude plus approfondie. L'esquisse grammaticale qui précède le dictionnaire proprement dit, est réduite à l'essentiel, elle se borne à indiquer quelques règles principales de la langue. Un des plus grands mérites du livre est de donner après chaque mot plusieurs expressions usuelles, qui jettent plus de lumière sur le sens exact des synonymes turcs. L'accent est toujours indiqué là où il en était besoin. Il est dommage que l'auteur n'ait pu transcrire le texte turc selon l'alphabet nouveau,

G.

LINGUISTIQUE ROMANE

Dans le domaine des études de linguistique romane nous avons à rendre compte de l'utile manuel de Géza Bárczi *Ó-francia hang-és alaktan.* (Phonétique et morphologie de l'ancien français). Tudományos Gyüjtemény. 34. Pécs-Budapest 1933, de même que de ses études sur les mots vieux français dans le hongrois, des contributions aux rapports lexicologiques hongrois-roumains de M. Lajos Treml, et de la thèse de doctorat de M. László Göbl « *A magyar szótárirodalom hatása az oláhra* » (L'influence hongroise sur la lexicographie roumaine. Tirage à part de la revue linguistique Nyelvtudományi Közlemények, vol. XLVIII, 1932).

Le petit manuel de M. Bárczi n'est pas seulement un guide commode pour les étudiants désireux d'avoir une initiation rapide dans l'étude du vieux français, il pourra également servir aux linguistes non-romanistes en leur apportant des renseignements sommaires sur l'histoire du français. Les principaux changements phonétiques sont résumés dans des tableaux clairs et méthodiques. Etant donnés les cadres restreints du livre, l'auteur a dû renoncer à discuter les faits controversés, mais il se décide pour l'explication qu'il trouve en accord avec ses propres expériences.

D'autre part, M. Bárczi a continué ses études sur les éléments vieux français du vocabulaire hongrois, en soumettant à l'examen dans la revue Magyar Nyelv (Langue Hongroise) les mots *must* 'moût' (XXVII, 122 ss.) et *szekrény* 'armoire' (XXVIII, 199 ss.). Il considère le premier de ces termes comme un mot international du moyen âge, qui a dû pénétrer dans le hongrois à la fois sous plusieurs formes (française, allemande, latine). C'est la forme française (XII^{e}-XIII^{e} s.) qui l'a emporté, grâce aux couvents peuplés de moines français, de même qu'aux colons

originaires de la France de l'Est et du Nord-Est, qui, comme on sait, avaient planté les premières vignes à Tokaj, et doté la langue hongroise du nom d'une espèce excellente de raisin (furmint). Quant au mot *szekrény*, après avoir démontré le mal fondé des anciennes étymologies, B. Bárczi propose, pour des raisons phonétiques et sémantiques, de l'identifier avec l'anc. wallon *scrin* 'armoire, bahut'.

Dans la même revue, l'auteur de ces lignes s'est occupé de l'origine des mots roumains *feliort, cu nechiumurluita* et de celle des provincialismes hongrois *cëpenyélt, cire, básgulubás, bezerő* et *szaun*. Le mot *feliort* (extrémité d'un corridor dans une mine), inexpliqué dans le dictionnaire de l'Académie roumaine, vient du hongrois *feljárat* 'montée' (XXVII, 188-9). Dans le même article nous avons énuméré aussi un certain nombre d'éléments hongrois employés dans l'argot des mineurs roumains de Transylvanie pour l'étude duquel on consultera encore avec utilité le *Glosar dialectal alcătuit după material lexical cules de corespondenti din diferite regiuni* (Bucuresti 1928, Acad. Rom. Mem. Sect. Lit Ser. III. Tom. IV. Mem. 3.) de M. St.-Pasca. — Dans l'expression *cu nechiumurluita* (outre mesure, beaucoup trop) nous découvrons le verbe *kimélni* et non point kémlelni comme le croit M. Lacea (Dacoromania IV, 778). Le gérondif souligné de la phrase « Pre minutel socotind, chemuluîndŭ şi bine cerchindŭ acest lucru » (dans une lettre de Máramaros-Maramureş, publiée par M. Iorga, Studii şi Documente XII, 234., et datée de l'an 1690, qui présente encore des éléments hongrois comme *foglăluitŭ, alenuşagŭ, felălet, hetalmŭ* etc.) appartient en effet à un verbe **chemului* < *kémlelni* 'épier, observer attentivement', mais on doit le distinguer de la locution *cu nechiumurluita*. — Pour *cëpenyélt* 'raide' et *szaun* 'chaudron', ce sont des éléments roumains dans le dialecte hongrois des Csángó de Moldavie (cfr. MNy. XXVII, 322-3 et XXVIII, 173-4). — Quant aux transylvanismes hongrois *básgulubás* 'maladroit' < roum, basbulubaş < t. osmanli (*baš*) — *bölük-bašy; bezerő* 'ficelle rouge appliquée sur la collerette d'une chemise de paysanne' < roum. *bezereu, bezărău; cire* 'perche' ~ roum *ţâră*, nous en avons parlé dans la même revue (XXVIII, 52-3; XXVII, 323), tandis que, pour la démonstration de l'origine roumaine de *burduguósza* 'personne déguisée le dernier jour du Carnaval', nous renvoyons à Nyelvtudományi Közlemények XLVIII, 67. Dans cette dernière revue nous avons donné la première partie d'un compte rendu critique sur les travaux linguistiques roumains publiés après la guerre et s'occupant de problèmes hongrois (*A háboru utáni oláh nyelvészet magyar vonatkozásairól*, 93-106) [1].

(1) La deuxième partie — de prochaine apparicion — sera publiée dans le XLIX volume.

Dans une étude à la fois linguistique et historique nous avons examiné le problème de la continuité de l'élément roumain au nord du Danube, problème intimement lié à la question de la patrie primitive des différentes branches du peuple roumain. Au cours de notre argumentation nous avons tenu compte des résultats obtenus par les philologues roumains (Philippide, Pușcariu, Capidan Bărbulescu, etc.) qui, eux aussi, n'hésitent plus à admettre que les Istro-, Mégléno- et les Aroumains sont les successeurs de la latinité balkanique (le terme de latinité devant être pris dans son acceptation linguistique plutôt qu'ethnologique). Des arguments, comme l'extension relativement modérée de cet habitat primitif, l'absence d'une toponymie roumaine ancienne dans la Transylvanie tandis qu'on en trouve les vestiges dans les pays balkaniques, le manque d'éléments vieux-germaniques, en roumain, les rapports linguistiques albano-roumains et d'autres encore, tout cela prouve que les « Daco-Roumains » comme leurs frères habitant les Balkans et l'Istrie, se sont constitués dans les régions sud-danubiennes, opinion partagée d'ailleurs par M. Philippide, le plus profond connaisseur roumain de cette question épineuse.

(Budapest). Lajos TREML.

LITTERATURE

ROMAN

1. — Lajos ZILAHY. — *A szökevény* [Le Déserteur]. Athenaeum, 1930, in-8°, p. — *A lélek kialszik* [L'âme s'éteint]. Athenaeum, 1932, in-8, 245 p.

2. — Sándor MARAL. — *Idegen emberek* [Etrangers], Panthéon, 1930, 2 vol., in-8, 200 et 243 p.

3. — Béla POGÁNY. — *Koldusok a Szajna partján* [Mendiants sur le bord de la Seine], Dante, 1931, in-8, 226 p.

4. — Ferenc KÖRMENDY. — A budapesti kaland [L'aventure de Budapest]. Panthéon, 1932, 543 p.

5. — Louis KASSÁK. — *Egy ember élete* [La vie d'un homme.

(2) *A románság őshazája és a kontinuitás.* L'habitat primitif des Roumains et le problème de la continuité. A Jancsó Benedek Társaság Kladványai, 1. Budapest 1931.

Autobiographie]. Dante, 1929-32, 6 vol. in-8, 192, 227, 202, 233, 221 et 237 p.

6. — Lili Bródy. — *A Manci* [Margot]. Athenaeum, 1932, in-8, 231 p.

1. — La littérature hongroise de nos jours est en pleine évolution. La guerre, les révolutions et les temps extrêmement difficiles qu'a traversés et que traverse en ce moment le pays, ont laissé des impressions ineffaçables sur l'âme de sa jeune génération. Ces impressions tendent à se cristalliser dans une forme littéraire; il est certain que lorsque cette lutte pour la forme sera achevée nous nous trouverons en présence d'une littérature à l'aspect très varié, à tendances et aspirations entièrement nouvelles.

Déjà, à côté des écrivains qui sont, depuis longtemps arrivés à la notoriété, tels que Sigismond Móricz, Michel Babits, Frédéric Karinthy, Eugène Heltai, Renée Erdős, etc., et qui continuent à produire, toute une cohorte d'écrivains nouveaux se signale à l'attention. Citons, parmi ces derniers, ceux qui ont su interpréter les sentiments nouveaux des masses hongroises et qui, par conséquent, ont trouvé un écho puissant parmi le public. Dans leur rang il convient de mentionner en premier lieu Louis Zihaly qui donna, ces dernières années, deux beaux romans : *Le déserteur* et *L'âme s'éteint*.

Dans *Le Déserteur*, l'écrivain raconte l'histoire d'un jeune Hongrois qui fut élevé dans la haine des Habsbourg et dans l'idée de la nécessité d'une Hongrie indépendante. C'est pour la réalisation de cette idée qu'il participe, pendant ses années universitaires, au mouvement déclenché par les étudiants de Budapest contre le gouvernement aux gages de Vienne; c'est cette idée qui lui a fait déserter le front; c'est encore en croyant servir sa patrie indépendante qu'il reste après la guerre, au service des bolcheviks; enfin, déçu par l'évolution des événements, désabusé de la vie et des hommes, il se retire dans sa ville natale, que les traités de paix ont attribuée à la Roumanie. Il y meurt au cours d'une rixe qu'il a lui-même suscitée, en défendant un Hongrois, humilié par des officiers roumains. Le Hongrois en question, son frère, ne l'a point reconnu et sagement, il s'est esquivé devant ces hommes à moitié ivres. István Komlós a déserté la vie, à laquelle son caractère intransigeant ne pouvait s'accommoder, comme il avait déserté la guerre une fois qu'il eut reconnu le mensonge de l'Idéal au nom de laquelle elle avait été menée.

Le deuxième roman de Zilahy *L'âme s'éteint* est également un roman à tendances sociales. Il traite, sous la forme d'un journal écrit par un émigré hongrois, le problème intime de

tous les émigrés : se refaire une vie nouvelle, s'adapter à la mentalité du pays où ils sont destinés à vivre, en arrachant de leur âme les racines qui les rattachent au pays natal. — Un jeune Hongrois, Jean Pekry quitte sa famille après la mort de son père pour essayer de gagner sa vie dans le Nouveau Monde. Il y passe par toutes les tribulations qui y attendent généralement les émigrés; il s'éprend d'une jeune fille américaine, qu'il épouse après bien des péripéties poignantes. Le sort le jette, lui et sa femme, à Honolulu, aux Iles Hawai, où il peut, enfin, mener avec sa famille une existence tranquille et heureuse. Au bout de quelques années, Jean Pekri, devenu John Pacry, revient dans sa ville natale pour revoir sa vieille mère et sa sœur. Tout dans la petite maison, d'où il était parti il y a une dizaine d'années, lui semble maintenant étroit, les locaux autant que l'horizon de ses habitants. Même impression pour tout ce qu'il voit dans la ville; devant sa femme, il a presque honte de ses compatriotes et de cette vie qui lui est devenue étrangère au point de ne pouvoir y rester. Il abrège son séjour, repart pour l'Amérique. Au moment où son train franchit la frontière de son pays, un sanglot monte irrésistiblement dans sa gorge : dans le flot de ses pleurs disparaît son âme ancienne, et nostalgique. Il a irrémédiablement perdu sa patrie, sans pour cela acquérir une patrie nouvelle; il est devenu l'un des nombreux « *heimatlos* » créés par l'après-guerre et qui errent, déracinés à jamais, dans le monde.

2. — L'idée fondamentale n'est pas très différente dans le beau roman en deux volumes de Márai, intitulé *Idegen emberek* (Etrangers). Le héros de ce roman est un jeune professeur qui a réussi, après ses examens, à obtenir une bourse pour un séjour d'un an à l'étranger. Il passe onze mois à Berlin, puis décide de finir son voyage d'études à Paris. — Il subit l'attrait indéfinissable, auquel tant de gens ont succombé, de cette ville; sans avertir sa famille, il y reste bien au-delà du terme qu'il s'est proposé. Lorsque son argent est épuisé, il fait tous les travaux, en commençant par les plus bas, que font ici les étrangers sans ressources ni métier; il y rencontre la femme française. Au terme d'une aventure sentimentale, au bord de la mer bretonne, il se révèle qu'il reste, pour elle, éternellement lointain et incompréhensible; elle tremble à la pensée même qu'elle aurait pu avoir un enfant de lui, l'Etranger. Après cette révélation, il voit avec d'autres yeux la vie des étrangers à Paris; la Grande Ville les accueille, mais ne les admet pas dans sa communauté; ils restent toujours à la surface, sans jamais pouvoir s'identifier avec elle. « Etrangers » gens déclassés, déracinés, fils d'une autre race, ils le restent jusqu'à la mort.

Cette découverte lui donne la force de s'arracher à Paris et de retourner chez lui où il occupera la place qui lui convient dans la société.

3. — A cette conception sur la vie à l'étranger s'oppose fondamentalement M. Béla Pogány, par son roman : *Mendiants sur le bord de la Seine*. Il y raconte, lui aussi, l'histoire d'un jeune émigré hongrois, avec les péripéties qu'il traverse; mais cette histoire finit par l'assimilation totale de l'émigré en question, par son absorption dans la collectivité de la vie ouvrière parisienne. Ce premier roman de M. Pogány nous révèle un écrivain plein de talent et de charme dont le style limpide et le récit bien mené fait bien augurer de son œuvre à venir.

4. — Un nouvel écrivain hongrois nous a été révélé l'été dernier en François Körmendi dont le premier roman *L'aventure de Budapest*, fit tout de suite sensation. La première partie de ce roman est un tableau rétrospectif des aventures d'un jeune Hongrois qui, revenu de la guerre, subit les effets des graves événements qui bouleversent son pays. Le sort le jette à Vienne, puis à Londres, enfin en Afrique du Sud où il conquiert fortune et renommée. La deuxième partie est celle qui a trait, à proprement parler, à « l'aventure de Budapest ». Le jeune homme en question visite, au cours d'un voyage d'agrément en Europe, cette ville de Budapest d'où il est jadis parti pauvre et banni et où il fait maintenant figure de triomphateur. Ses anciens camarades d'école qui, restés à Budapest, ont dû se résigner aux possibilités étroites et mesquines d'une vie diminuée, éprouvent à la vue de Kàdàr et de la richesse à grande échelle qu'il représente, comme l'irruption d'un autre monde plus large, plus libre; ils n'en sentent que mieux l'étroitesse du leur, la pesanteur de l'atmosphère qui menace de les étouffer. Autour de Kàdàr des intrigues se nouent aussitôt : personne ne l'approche sans une arrière-pensée, sans l'idée d'un profit à tirer de lui. Une jeune fille réussit à captiver le millionnaire; c'est la sœur de Kelemen, un des camarades d'école de Kàdàr, celui, qui, le premier, a été averti de la carrière vertigineuse de son ancien ami. Elle est une aventurière de grand style, qui, non contente de devenir la maîtresse du millionnaire, essaie de jouer le tout pour le tout: elle se dérobe à son désir, tout en l'attisant, pour le mettre à la fin devant l'alternative de divorcer d'avec sa femme et de l'épouser ou de ne jamais la posséder. Mais en jouant ainsi, elle n'a pas compté avec l'attachement de Kádàr à sa femme, qui fut la cause initiale de sa fortune, son épouse, compagne et collaboratrice de ses luttes. Joly, l'aventurière, perd le jeu; le millionnaire se ressaisit, se soustrait à son emprise, et la laisse dans la médiocrité dont elle a rêvé de sortir à jamais. La victime de cette aven-

ture est la figure poignante de Kelemen, qui a mis, dès le jour où il a découvert l'existence de son riche ami, tout son espoir en lui et qui voyant cet espoir s'effondrer, ne peut plus longtemps supporter la vie sans horizon qui l'entoure : il va se jeter dans le Danube.

Ce roman qui mériterait mieux que ce rapide résumé, révèle comme qualité principale, une peinture extrêmement vivante des événements et des personnages; ceux-ci comme ceux-là défilent devant nos yeux avec une rapidité vertigineuse, à telle enseigne que nous nous sentons emportés par eux et participer à leur vie.

5. — Mentionnons, parmi les livres ayant fait quelque bruit en Hongrie, l'autobiographie de Kassàk, intitulée *Egy ember élete* (La vie d'un homme). Nous assistons avec l'auteur à son enfance, à la formation curieuse de sa personnalité, à ses vagabondages passionnants à travers l'Europe, à ses misères, à ses luttes politiques et intellectuelles, enfin à ses succès littéraires. Jamais, au cours des six volumes, l'attention du lecteur ne fléchit, jamais la lassitude ne le gagne; ce n'est pas en vain que François Gachot compara, dans le « Mercure de France » cette autobiographie à celle de Gorki.

Louis Kassàk est l'un des écrivains les plus puissants de la génération hongroise actuelle.

6. — Disons un mot enfin de l'aimable roman de Lilly Brody *A Manci* (Margot). C'est l'histoire d'une jeune fille qui mène une vie désœuvrée jusqu'à ce qu'une grande douleur (elle est abandonnée par son amant) ne la transforme complètement. Elle se met alors à étudier et à travailler avec acharnement; elle renaît à une vie nouvelle. Consciente de sa valeur, guidée par sa volonté inébranlable de s'affirmer, en femme qui travaille dans la société, une nouvelle force rayonne d'elle, force qui, se joignant à son charme naturel, séduit le directeur de la banque où elle travaille. La conclusion, c'est le « happy end » habituel aux romans féminins : le directeur de banque épouse Marguerite.

Roman sans prétention, mais qui, peut-être justement à cause de cela, n'est pas dépourvu de toute valeur littéraire. Il en émane une leçon souriante, propre à raffermir le moral du lecteur; la lecture en est aussi agréable aux lettrés qu'au grand public.

L'énumération ci-dessus, bien qu'elle ne soit point complète, de la récente production littéraire de la Hongrie, est cependant susceptible déjà de montrer la transformation qu'exerce la vie quotidienne sur la littérature hongroise. Celle-ci choisit ses sujets dans les préoccupations présentes du public et en

ce sens, elle est réaliste, alors que la littérature hongroise du commencement du siècle avait été plutôt idéaliste, adepte du précepte de « l'art pour l'art ». Cette différence de conception se manifeste également dans la différence des genres, alors que, il y a un quart de siècle, la poésie l'emportait sur le roman et la nouvelle, de nos jours c'est le contraire qui est vrai. Le renouveau de la littérature hongroise est venu autrefois de Paris et d'Angleterre, aujourd'hui, il semble provenir des sources profondément remuées de l'âme nationale.

G. STRÉM.

Aladár KUNCZ. — *Fekete kolostor* [Noirmoutier]. Athenaeum, 1932, III[e] édition, 2 vol. 284 et 257 p.

Ce livre, qui doit son titre suggestif à une étymologie populaire [1], est le plus poignant souvenir de la Grande Guerre dans la littérature hongroise. L'auteur, mort en 1931, au moment où son chef-d'œuvre venait de paraître, appartient à la génération qui, suivant l'exemple d'André Ady, considérait la France, et notamment Paris, comme le symbole de la culture européenne. Elevé dans le milieu francophile du Collège Eötvös de Budapest (v. tome I, p. 160) — institut créé sur le modèle de l'Ecole Normale Supérieure — et professeur dans un lycée de la capitale, Kuncz passait toutes ses vacances en France, non seulement pour se pénétrer du charme de la langue, mais aussi pour rester en contact immédiat avec l'esprit français. En 1914 il séjournait en Bretagne quand la guerre éclata. Quoique aussitôt retourné à Paris, il ne put rejoindre le dernier train qui partait pour la Hongrie et c'est ainsi qu'il dut se résigner, pour plus de 4 ans, à la monotonie de la vie d'internement. L'île de Noirmoutier ne fut qu'une station dans le calvaire que cet ami fervent des Français, et avec lui tant de ses compatriotes devaient gravir. Cependant les souffrances morales et physiques devenaient, pour son âme amoureuse du beau, une source d'inspiration profonde qui, après dix ans de travail et de recueillement, donna pour résultat un ouvrage admirable.

L'auteur a le mérite d'être toujours objectif et sincère. Malgré sa sympathie pour les Français (sympathie que les événements auraient pu changer en haine implacable), il n'hésite pas à constater les excès de pouvoir dont il a été le témoin ou la victime, tout en n'oubliant pas de tracer, à la Dickens, le portrait d'un brave sergent. Le sentiment de l'humanité profondément sentie est toujours accompagné du soin méticuleux

(1) Le nom de Noirmoutier vient de « en Oirmoutier », qui, à son tour, remonte au latin « Heri (nom du possesseur) manosterium ».

de l'observation artistique. Par l'accumulation des menus détails, qui dans la synthèse reçoivent tous une valeur particulière, l'auteur sait évoquer l'impression de la vie réelle tout en gardant son point de vue collectif; il ne perd jamais de vue l'individu et par là, il arrive à créer des caractères bien marquants. Il étudie avec une grande finesse d'analyse les processus psychologiques qui se déroulent dans l'âme des pauvres internés. Il montre comment certains sentiments, refoulés dans les conditions de la vie normale, se dégagent dans l'ennui affolant de l'isolement. On y est obligé de se réfugier vers les souvenirs du passé, devenus déjà de pures abstractions, vers les lectures préférées (comme une poésie de Stuart Merrill, tome I, p. 241) dont certains passages revêtent tout d'un coup une nouvelle valeur affective. Pour délasser leur esprit, inquiet de l'avenir, les internés recourent à toutes les distractions possibles (par l'inutilité de ces efforts réitérés le livre de Kuncz rappelle plus d'une fois le « Zauberberg » de M. Thomas Mann) : ils s'essaient à faire du théâtre, ils organisent des cours de danse et même un bal tragicomique, ils s'adonnent aux exercices physiques; mais tout cela ne suffit pas à les préserver du désespoir, et dans bien des cas, de la folie. Kuncz avait à peindre des sentiments parfois extrêmement complexes et, s'il y réussit complètement, ce n'est que grâce à son art incomparable. Il passe toutes ses impressions par le filtre de son esprit d'artiste et de son intelligence : c'est ainsi qu'il les rend plus significatives, en leur prêtant même une valeur symbolique. C'est pourquoi son œuvre diffère tant des autres romans de guerre, qui, pour la plupart, reproduisent la réalité avec une exactitude photographique, sans la marquer du génie créateur. Par contre, « Noirmoutier » est pour nous non seulement une œuvre littéraire, mais un document psychologique et social à la fois. Le microcosme de ce petit groupe hermétiquement isolé du monde est une coupe transversale de la société hongroise. Tous les personnages y figurent sous leur nom véritable. Beaucoup d'entre eux jouent un rôle considérable dans la vie de la Hongrie d'aujourd'hui, mais personne n'a honte de se reconnaître dans tel ou tel personnage de « Noirmoutier ». Chacun y est peint par les traits réels de son caractère qui est observé avec impartialité, mais non avec impassibilité ! L'art de Kuncz ne devient jamais trop subtil ou impassible, il est plein d'une humanité sincère, il nous fait comprendre et même il excuse à nos yeux beaucoup de faiblesses humaines, qui se sont révélées dans les tristes jours de l'isolement. Tel est ce chef-d'œuvre qui, pareil à la *Tragédie de l'Homme* de Madách, est seul à révéler un grand talent disparu.

(Paris-Budapest).

Ladislas Göbl.

POESIE

La traduction hongroise de la chanson de Roland. — A. RÓLAND-ÉNEK. (La Chanson de Roland). Irta : Turoldus Forditotta Varga Bálint A. Kisfaludy Társaság támogatásával. Egyetemi Nyomda, 1932, 179 p.

M. Bálint Varga, professeur en retraite du Lycée protestant de Budapest et auteur d'une série d'études remarquables sur quelques grands personnages de l'histoire du protestantisme (*Marot Kelemen,* 1931; *Béza* (*Besze*) *Tivadar,* 1932; *Szenci Molnár Albert,* 1932; *Marguerite de Valois,* élete és irói működése, 1932), vient de donner une nouvelle preuve de son infatigable activité en publiant la première traduction complète de la Chanson de Roland. Il est curieux de constater que, en dehors d'un fragment très court, paru dans l'étude de Károly Szász sur les grandes épopées (*A Világirodatom nagy eposzai,* t. II, p. 61-62), personne n'avait jugé nécessaire de faire connaître au public hongrois ce chef-d'œuvre de la littérature médiévale. Philologue et poète à la fois, M. Varga s'est donné la peine de pénétrer dans l'atmosphère qui, par le génie d'un auteur inconnu (Turold), put donner naissance à cette œuvre admirable. Il a cherché avec beaucoup de soin les expressions qui pourraient rendre les termes particuliers au Moyen Age. Il a fait la critique des traductions françaises, en choisissant toujours la variante qui lui paraissait la plus rapprochée du sens de l'original. Mais le côté philologique du travail ne l'emporte jamais sur le sentiment du poète. La traduction reste toujours claire, simple, pleine d'images ravissantes, en rappelant de temps à autre quelques tours du style épique d'Arany (*főur Eudropin,* v. 64); même les archaïsmes qu'on trouve ça et là, sont employés avec une rare discrétion. Il est seulement dommage que le traducteur ait renoncé à imiter les assonances de l'original; les rimes auraient rafraîchi un peu les vers ïambiques, alourdis par la fréquence démesurée des spondées. Notons enfin l'éllipse souvent recherchée de l'article défini et quelques noms propres abrégés d'une façon vieillie (*Apoll,* v. s.). Naturellement, ces remarques ne diminuent point la valeur d'une traduction aussi soigneusement faite. Elle mérite de trouver un très bon accueil auprès du public.

G.

HISTOIRE LITTERAIRE

János HORVÁTH. — *A magyar irodalmi műveltség kezdetei.* [Les origines de la culture littéraire en Hongrie]. Kiadja a Magyar Szemle Társaság. Budapest. 1931, 311 p.

Il n'est pas nécessaire de présenter à nos lecteurs l'éminente personnalité de M. Jean Horváth, professeur de littérature hongroise à l'Université de Budapest, membre de l'Académie des Sciences de Hongrie. Rappelons seulement comment, à une époque de luttes littéraires acharnées, il osa établir, au nom de la critique objective, la valeur incontestable de la poésie d'André Ady, et comment, après avoir étudié l'évolution du courant populaire dans la renaissance de la littérature hongroise, il consacra une étude approfondie à Petőfi, dont il montra le rapport avec la littérature universelle. Il nous décrit aujourd'hui l'évolution lente, mais organique et féconde, de la culture littéraire jusqu'au moment où, à la veille des événements funestes de Mohács, elle aboutit à la floraison d'une riche littérature hongroise de caractère ecclésiastique. D'où le sous-titre de l'ouvrage : De Saint-Etienne à Mohács.

Bien que l'auteur admette la haute antiquité de certaines traditions orales d'origine asiatique (comme l'origine turque de la structure strophique des chansons hongroises), il est obligé de nier l'existence d'une littérature hongroise à l'époque païenne, étant donné que la forme écrite est la condition primordiale de la littérature et que rien ne révèle une pareille tentative antérieurement à l'introduction de la culture chrétienne en Hongrie. Nos ancêtres avaient appris à écrire à l'école bulgaro-turk, mais il serait hasardé de dire que leur système d'écriture servit à fixer des textes destinés à la lecture. La culture littéraire hongroise est entièrement d'origine occidentale. Même la connaissance de l'écriture latine fut d'abord le privilège d'une élite intellectuelle qui, après avoir fait ses études à Paris et aux autres célèbres universités de l'Europe, transporta en Hongrie l'habitude d'écrire en latin. C'est pourquoi le développement de la culture littéraire se fonde sur le progrès de la littérature latine de Hongrie, qui, à côté des ouvrages d'intérêt purement théologique, arriva assez tôt à produire, à l'imitation de ses modèles néo-latins et surtout français, des légendes et des gestes, c'est-à-dire des genres destinés aux masses relativement plus larges du public. A cette époque la littérature garde encore son caractère scientifique. Le célèbre notaire du roi Béla (II ou III), dont le nom reste caché sous une formule de modestie à la mode (P. dictus magister), et qui témoigne d'un sens critique raffiné, s'oppose nettement aux mensonges naïfs des chants populaires des « ioculatores » et se vante, avec l'orgueil d'un « littérateur », de donner au peuple hongrois la généalogie véridique de ses rois. Un autre auteur de geste, Simon Kézai, le « clerc fidèle » de Ladislas le Coman, n'hésite pas à considérer Attila et ses Huns comme les ancêtres des Hongrois, pour donner plus d'éclat historique à la gloire de son peuple. M. Horváth fait

allusion à toutes les sources que Kézai pouvait utiliser pour son travail, n'oubliant pas de rappeler que sur les détails de la bataille de Châlons (Catalaunum) le chroniqueur hongrois fut renseigné par les Cisterciens d'origine française, qui lui fournirent également l'identification de Óbuda avec Sycambria, nom connu de la légende sur l'origine troyenne des Francs. Il est curieux de constater que les détails de la geste de Kézai, ainsi que plus tard ceux de la Chronique Ilustrée de Vienne, quoiqu'ils proviennent, dans la plupart des cas, de compilations savantes, furent très populaires et appartiennent aux traditions profondément enracinées du peuple hongrois. L'esquisse de la littérature latine de Hongrie se termine par l'analyse de quelques ouvrages ecclésiastiques, parmi lesquels il suffit de citer ceux de Pelbárt Temesvári et d'Osvát Laskai L'œuvre de ce dernier, intitulée « Biga Salutis » figure même dans *Pantagruel*, ce qui prouve la renommée européenne de l'auteur hongrois.

Tandis que les lignes d'évolution de la littérature latine se dessinent assez clairement à nos yeux, nous sommes très mal renseignés sur le long travail de préparation par lequel la langue hongroise s'est introduite dans les textes ecclésiastiques. Les premiers monuments remarquables de notre langue, tels que l'*Oraison Funèbre* (Halotti Beszéd, après 1200) et surtout la *Complainte de Marie* (Máriasiralom, vers 1300), traduite d'une séquence latine de Geoffroi de Breteuil, font déjà supposer par la perfection et la fermeté de la langue une longue tradition antérieure. M. Horváth, à qui l'on doit une étude très originale sur l'ancienne versification hongroise, examine avec beaucoup de finesse et d'intuition les nuances de style de cette complainte récemment découverte. Après avoir jeté un coup d'œil sur les glossaires du XV^e^ siècle (d'où il tire un curieux vocabulaire de nos premiers termes littéraires), il consacre plus des deux tiers de son ouvrage à l'étude des livres hongrois ecclésiastiques (« kódexek ») écrits surtout à l'usage des religieuses ignorant le latin. Il sait représenter cet amas de textes archaïques comme une littérature vivante. Il établit solidement que l'épanouissement de cette culture littéraire de caractère assez homogène est dû à certaines grandes réformes ecclésiastiques. Il groupe les textes, selon leur provenance, en constatant l'existence de véritables « foyers littéraires », il examine les genres (légende, exemple, prière, cantique, etc.) que ces textes représentent. Après avoir tracé le portrait de quelques auteurs caractéristiques pour l'époque où ils travaillaient (signalons le portrait suggestif du Chartreux Anonyme), il examine le style des premiers livres hongrois. Bien qu'il ne passe jamais sous silence l'imitation servile de la syntaxe latine, il montre une sympathie pour le travail tâtonnant de ces

humbles traducteurs. Il se réjouit avec eux quand ils trouvent la traduction juste d'une phrase latine. Grâce à sa finesse psychologique, l'auteur nous fait comprendre la méthode de travail de ces moines obscurs, véritables créateurs de la langue littéraire hongroise.

On a eu tort de reprocher à M. Horváth d'avoir négligé les produits de la littérature non-ecclésiastique. Ce qui nous en reste, est si peu de chose que toute synthèse est difficile. Par contre, la tâche de l'auteur, qui n'aime bâtir que sur des faits certains ou probables, est de nous montrer, au lieu de l'énumération de données incohérentes, les grandes lignes de l'évolution de la vie littéraire. Loin de se borner à l'étude de la poésie comme le font certains savants aux préoccupations esthétiques, il nous présente la littérature hongroise dans sa réalité vivante, en la rattachant, d'une part, à la littérature latine de Hongrie dont elle est issue et, d'autre part, aux traditions internationales de la vie intellectuelle du Moyen Age.

(Paris). Ladislas GÖBL.

Gyula FARKAS. — 1° *A magyar romantika. Fejezet a magyar irodalmi fejlődés történetéből.* (Le Romantisme hongrois, un chapitre de l'histoire de l'évolution littéraire en Hongrie). Budapest, Magyar Tud. Akadémia, 1930, in-8°, 336 p. 2° *Die Ungarische Romantik,* Berlin W. de Gruyter, 1931, in-8°, VIII + 230 p. 3° A *Fiatal Magyarország kora* (L'époque de la « Jeune Hongrie »), Budapest, Magyar Szemle Társaság, 1932, in-8°, 320 p.

1°-2° M. Gyula Farkas, professeur de littérature hongroise à l'Université de Berlin, s'est fixé la tâche d'esquisser, dans une synthèse hardie et riche d'observations originales, l'évolution de la vie littéraire hongroise dans la première moitié du XIX° siècle (à partir de 1820). C'est l'époque du renouveau du sentiment littéraire, où chaque écrivain développe des efforts surhumains pour la littérature et pour la langue, considérées comme manifestations de la vitalité nationale. Au lieu d'examiner cette époque pleine d'effervescence et d'énergie intérieure comme on pourrait le faire pour les courants d'idées semblables dans les littératures étrangères, M. Farkas s'est efforcé de définir l'idée du romantisme spécifiquement hongrois (*Románoš, románt̨os, romantikus,* Minerva, 1929). Influencé par l'hypothèse de M. Nadler sur l'importance du caractère régional dans l'évolution littéraire (*Literaturgesch. der deutschen Stämme und Landschaften,* Regensburg, 1923-1928), ainsi que par les lumineuses suggestions des cours de M. Jean Horváth à l'Université de Budapest, l'auteur a distingué dans son premier livre (paru en hongrois et en allemand) les deux

grandes forces qui ont abouti à l'épanouissement du romantisme : l'opposition incontestable de la Hongrie catholique (surtout la Transdanubie) et de la Hongrie protestante (la Tiszántúl, c'est-à-dire le pays d'au delà de la Tisza). Dans cette opposition la religion joue le rôle d'une prédisposition générale : elle ne consiste ni d'une part ni de l'autre dans une ferveur extrêmement pieuse — qui aurait été contrariée aussi par l'influence du nationalisme français —, mais plutôt dans le résultat complexe des longues traditions et des impressions d'enfance. Nous nous trouvons en présence de deux faces éternelles de l'âme hongroise : d'un côté c'est le patriotisme traditionnel, l'optimisme fondé sur l'énergie intrinsèque du peuple et, de l'autre côté, c'est l'assimilation des courants d'idées étrangers, le libéralisme des grands seigneurs et le pessimisme philosophique qui résulte de la lucidité de l'esprit. Cette opposition se prolonge jusqu'aux environs de 1820, quand les écrivains, réalisant les anciens projets de Kármán — le premier qui ait réclamé la centralisation de la vie littéraire — se rencontrent dans la capitale et se groupent autour des revues récemment fondées. Par conséquent, les traits caractéristiques du régionalisme commencent à s'effacer et la synthèse vivement souhaitée est symbolisée par la rencontre de Kölcsey et de Vörösmarty qui se réunissent dans l'idée de la mission nationale du poète. C'est ainsi que le romantisme hongrois, dont les premières manifestations peuvent être cherchées — selon l'idée heureuse de M. Horváth (*Irodalmunk fejlődésének fő-mozzanatai*, Budapest, 1908) — dans les romans pseudo-historiques de Dugonics (Etelka, 1772), arrive à réaliser, après un demi-siècle de lente préparation, l'unité de la production littéraire d'inspiration nationale.

3° Le second livre est consacré à l'étude des trois générations qui se succèdent. Celle des romantiques cède la place aux grands romanciers, Eötvös et Kemény, et cette génération, subissant l'influence des idées de Széchenyl, aspire à une activité plus intense : elle s'élance dans le domaine politique et en 1848 elle fournira à la Hongrie ses premiers ministres. La troisième génération, la « Jeune Hongrie » qui compte un Petőfi parmi ses membres, accuse déjà une tendance nettement révolutionnaire. Après avoir établi la distinction très précise de ces trois générations, M. Farkas examine leur constitution intellectuelle. Il constate avec raison que le catholicisme, relégué dans les écoles où l'on enseigne toujours en latin, perd de son importance. La Transdanubie, qui avait donné la plupart des grands romantiques, devient inféconde; *l'Alföld* par contre (la pleine hongroise), dont l'esprit s'est cristallisé jadis dans le génie solitaire de Katona, — auteur de *Bánk*, notre meilleure tragédie, — s'incarne dans la figure de Petőfi qui la chantera dans ses poésies immortelles. La « Jeune Hongrie » — dénomi-

nation que le même poète consacre dans une de ses lettres adressées à Arany — ne néglige point ses relations avec l'étranger : elle se nourrit non seulement des idées allemandes et anglaises, mais aussi de la lecture des auteurs français. On traduit Béranger, on imite les romans de Victor Hugo et d'Eugène Sue, les pièces de Scribe et Pál Csató, un des meilleurs connaisseurs de la littérature française, prend pour pseudonyme Szent-Szimoni, c'est-à-dire Saint-Simonien. L'influence de l'esprit français, interrompue pour une vingtaine d'années par suite de la conspiration de Martinovics, s'enracine profondément dans la vie intellectuelle de Hongrie. Malgré ces influences étrangères, le caractère hongrois de la littérature s'affranchit; on est déjà bien loin de l'époque où Kazinczy préférait une bonne traduction à une œuvre originale. On attend l'expression artistique de l'âme hongroise, qui, d'après les conseils de Herder, devra être fondée sur la littérature populaire et qui se réalisera dans le réalisme classique de l'œuvre de Petőfi et d'Arany...

Telle est l'esquisse très sommaire des deux livres de M. Farkas. Reste à établir ce qu'en retirera l'histoire de la littérature hongroise. Le mérite incontestable de l'auteur est d'avoir représenté, du point de vue collectif et selon la méthode de l'histoire des idées, une des plus fécondes périodes de l'évolution. Il détermine avec une rare vigueur les tendances générales et, s'il néglige un peu la contribution des autres régions (par exemple de la Transylvanie) à la formation de la conscience littéraire, il le fait plutôt pour la clarté de sa vue d'ensemble. Dans ses démonstrations, il accepte volontiers, quoique avec un esprit critique très raffiné, les faits acquis de l'histoire littéraire; mais comme ils dérivent, la plupart du temps, de l'étude des œuvres littéraires, l'auteur recourt aux documents privés de la vie des écrivains (correspondance, journal, etc.). Il les utilise sans aucune préoccupation esthétique, mais seulement pour pénétrer dans l'esprit du temps. Par là, il réussit à reproduire quelque chose de l'élan dynamique de la vie réelle... Dans les détails il commet parfois des erreurs (cf. la critique de M. E. Császár, dans la Revue *Irodalomtörténeti Közlemények*, 1931), qui ne modifient pas sensiblement la justesse de sa synthèse. Il faut louer l'auteur de la hardiesse de son essai héroïque, qui aura le mérite d'exciter le zèle des chercheurs et qui marquera une étape dans l'histoire des idées en Hongrie.

(Paris-Budapest).

Ladislas Göbl.

LES TRAVAUX DE LITTERATURE FRANÇAISE DANS LES UNIVERSITES HONGROISES

La *Revue* a traité déjà [1] des études françaises à l'Université de Budapest, dès leurs débuts avec le romaniste Ph. A. Becker, puis l'historien littéraire J. Haraszti, auteur de plusieurs publications françaises remarquables, enfin M. Al. Eckhardt que les lecteurs de la *Revue* connaissent bien, auteur d'un bon *Rémi Belleau*, d'un ouvrage sur les Idées de la Révolution française en Hongrie, et de toute une série d'études dont l'une a fait l'objet d'une communication à notre Académie des Sciences Morales et Politiques. C'est à l'heureuse initiative de M. Eckhardt qu'est due, à partir de 1926, la publication des thèses présentées à son *Institut Français* de l'Université; les premières ont été ici même l'objet de comptes rendus [2].

En même temps qu'il publiait dans la *Nouvelle Revue de Hongrie* (décembre 1932) sa chronique sur « L'Histoire de la Littérature française en Hongrie », j'envoyais à la *Gazette de Hongrie* (24 décembre), qui paraît en français à Budapest, quelques notes sur des thèses récentes de Budapest, Szeged, Pécs et du « Collegium Hungaricum » de Vienne.

La *Revue des Etudes Hongroises* a bien voulu me demander de présenter en un ensemble, où seraient compris quelques comptes rendus déjà préparés par MM. Sipos, Göbl et Grenet, toute la série des thèses publiées par les Instituts Français des quatre Universités hongroises, ainsi qu'une thèse du Collegium Hungaricum ayant trait aux choses françaises et soutenue à Budapest.

Il est très juste que l'effort de chacun de ces Instituts soit signalé aux lecteurs français. Ils jugeront par là de la valeur de ces travaux, des maîtres qui les inspirent ou les dirigent, et aussi de l'importance que les études françaises ont acquise en Hongrie ces dernières années. Surtout depuis que le regretté comte Klebelsberg avait jugé nécessaire la substitution du français au grec dans la plupart des gymnases hongrois, alors qu'il était enseigné, jusqu'en 1925, dans les seules écoles « réales » et commerciales, le nombre a crû beaucoup des jeunes Hongrois qu'attirent la langue et la culture françaises. M. Al. Eckhardt est le premier à s'en plaindre un peu, et à s'en féliciter grandement [3]. Les six bourses créées en 1921 par la France, les bourses hongroises créées en 1925, en nombre variable, jusqu'à vingt par année, ont permis à bien des étudiants

(1) *Revue des Etudes Hongroises*, t. VI, p. 95-104, article de M. J. Fábián.
(2) *Ibid.*, t. V, p. 416 et t. VI, pp. 406-413.
(3) *Nouvelle Revue de Hongrie*, Budapest, décembre 1932, p. 476.

d'aller compléter leur préparation en France, à Paris presque uniquement, quoi que j'aie pu dire ou écrire moi-même à ce sujet. Plus d'un des travaux dont nous rendrons compte a été préparé ou poursuivi dans les bibliothèques parisiennes, au « Centre d'Etudes hongroises en France », et avec les bienveillants conseils de tel ou tel professeur de Sorbonne : ils ne pouvaient qu'y gagner.

Nous passerons donc en revue, chacun de nous signant ses contributions [1] :

1°. Les thèses présentées à *Budapest* depuis 1928 par les élèves de M. Eckhardt, et une du Collegium Hungaricum de Vienne : on le verra, elles prennent la littérature française tout près de ses origines, jusqu'à nos contemporains.

2°. Celles de *Szeged*, où a été reconstituée après la guerre l'Université hongroise fondée en 1872 à Kolozsvár, aujourd'hui Cluj; une Ecole Supérieure y datait de 1581 et d'Etienne Báthory, roi de Pologne et prince de Transylvanie. M. B. Zolnai est à Szeged, dans l'enseignement du français, le successeur indirect de J. Haraszti, qui n'avait pas tardé à passer de Kolozsvár à Budapest; après guerre, la chaire transférée à Szeged a été occupée quelque temps par M. B. Tóth. Auteur de diverses publications sur l'esthétique du langage, sur les rapports intellectuels et religieux de la Hongrie de Rákóczi avec la France, etc..., M. Zolnai a su donner une impulsion très active à son Institut Français, en même temps qu'à sa revue littéraire *Széphalom;* sous sa direction, cinq thèses ont été publiées à Szeged depuis 1930, *en français.*

3°. Celles de *Debrecen*, qui avait depuis plus de quatre cents ans des Facultés de Théologie protestante et de Droit, mais n'est devenue Université qu'en 1914 et n'a pu s'organiser comme telle qu'au lendemain de la guerre. L'Institut Français y est de date très récente. Il est dirigé par M. J. Hankiss, fondateur, avec M. R. Milleker, de la revue scientifique et littéraire *Debreceni Szemle*, auteur de diverses publications hongroises, d'un « Destouches » en français, d'études parues en diverses revues françaises, et, en collaboration avec M. Juhász, d'un « Panorama de la Littérature Hongroise » qui a fait quelque bruit et le méritait; enfin, tout récemment, d'une édition de « Pyrame et Thisbé » par Th. de Viau. Quatre thèses, intéressant la littérature ou la langue française, ont été publiées ces années dernières par son Institut.

4°. Celles de *Pécs*, où l'on a reconstitué après guerre l'Université hongroise de Pozsony (Presbourg) devenu Bratislava, et où l'Institut français est dirigé depuis 1923 par le professeur Birkás, ancien élève du romaniste Becker, des philologues

(1) MM. Göbl, nos 5, 24; Grenet, n° 21; Sipos, nos 1 à 4, 6, 7, 19, 22, 23, 25 à 29, 21 à 33; Tronchon, nos 8 à 16, 18, 20, 30, 34.

Heinrich et Katona. Après avoir publié dès 1902 une étude sur Rousseau, et acquis une grande expérience de l'enseignement du français, il a donné des textes français, des travaux philologiques, et, récemment, des études sur quelques voyageurs français en Hongrie. A l'Université de Pécs, qui elle aussi a sa revue, plutôt philosophique, *Minerva*, dirigée par M. T. Thienemann, l'Institut Français a publié depuis 1928, six « Specimina dissertationum Facultatis Philosophicae Universitatis Quinqueecclesiensis » (Fünfkirchen).

Henri TRONCHON.

I. — THESES DE BUDAPEST [1]

1. Béla HENCZE. — *Kazinczy et le siècle français des « lumières »* (Kazinczy és a francia felvivágosodás), 76 p.

Les historiens de la littérature hongroise vont répétant communément que l'instruction de Kazinczy — rénovateur de la langue, écrivain de haute importance, — a été d'origine germanique, et que le maître de « Széphalom » (petit village de la Haute-Hongrie qu'il nomma « Széphalom », le Parnasse), a pris ses modèles parmi les adeptes allemands du néo-hellénisme. Après de minutieuses recherches, M. Hencze montre les liens qui rattachent Kazinczy aux écrivains du siècle des lumières, Rousseau et Voltaire.

Le sujet même divisait l'étude en deux grandes parties. La conception religieuse de Kazinczy se conforme aux idées de Rousseau : déisme, religion naturelle. C'est à lui qu'il a dû les principes de libre examen qui l'ont conduit jusqu'à un matérialisme dont il s'est débarrassé peu après, car il sentait profondément la nécessité du sentiment religieux, tout autant que Rousseau lui-même. Non sans de vives luttes intérieures, « la religion du cœur » à la Jean-Jacques, mêlée à l'indifférence en matière de dogmes et à la négation de l'immortalité de l'âme, devint la religion de Kazinczy. Les inspirations rousseauistes ont fait de lui le champion hongrois des idées françaises, surtout de la tolérance.

Il semble être plus éloigné de Voltaire. A le juger d'après

(1) Nous commençons par la 6e de ces thèses, et lui donnons dans ce compte rendu d'ensemble le n° 1; pour les cinq précédentes, voir comme il a été indiqué, *Revue des Etudes Hongroises*, t. V, p. 416, et VI, p. 406 ss.

ses *Mémoires,* il n'avait rien de commun avec « le scepticisme universel, le libertinage amoral » de l'auteur de la *Pucelle.* Mais les luttes menées par Voltaire contre l'Eglise, les superstitions, et en faveur de la tolérance, idées chères aussi à Kazinczy, l'enflammèrent et le rendirent l'ami intellectuel du patriarche de Femey, et l'un des propagateurs les plus zélés des idées voltairiennes en Hongrie.

L'étude de M. Hencze ne pouvait que devoir beaucoup à l'ouvrage de M. A. Eckhardt, *Les idées de la Révolution française en Hongrie.* Mais l'originalité des résultats s'impose à qui veut connaître l'évolution de Kazinczy dès ses origines, qui furent aussi bien françaises que germaniques.

2. Victor MACHOVICH. — *Ciperis de Vignevaux. Chanson de geste du XIV^e siècle,* 1929, 55 p.

« Ciperis de Vignevaux » est un produit tardif de cette poésie chevaleresque tombée en oubli vers la fin du moyen âge. Les problèmes qui s'y rattachent sont de nature à intéresser la littérature comparée, mais aussi la philologie romane en Hongrie, par le rôle que les Hongrois et les Cisterciens y jouent. L'auteur l'a étudiée dans les manuscrits de la Bibliothèque Nationale de Paris, en a pris copie et a préparé une édition critique, semblable aux publications de la Société des Anciens textes, et à laquelle cette étude servira d'introduction. Il y pose les problèmes externes et internes relatifs au poème et aux manuscrits. Il donne des solutions satisfaisantes aux questions concernant l'auteur, l'époque, les sources et les modèles du poème. Un chapitre particulier est consacré au style. Provenance des manuscrits, parenté des variantes et autres questions de forme sont expliquées aussi. Une partie importante de l'étude traite du rôle des Hongrois et des Cisterciens français. Le tout prouve la haute compétence philologique de M. Machovich. On regrettera d'autant plus que des raisons d'ordre pécuniaire aient fait substituer, à l'édition projetée du texte, une analyse sommaire du récit.

3. Hélène KIRÁLY. — *La légende de Saint Martin, roi de Hongrie.* Relations françaises des Bénédictins hongrois à l'époque des Árpád. Motifs hongrois dans la légende de Berthe aux grands pieds. (Szent Márton magyar király legendája. A magyar bencések árpádkori francia kapcsolatai. A Berta-monda magyar vonatkozásai), 1929, 96 p.

Le nom du saint évêque de Tours représente un des liens les plus anciens qui unissent la Hongrie à la France. On savait généralement que Saint Martin est né en terre actuellement

hongroise, à Pannonhalma. (Sabaria Sicca, à l'époque romaine). Des légendes l'ont entouré dans les deux pays. En France on contait que son père, le roi hun-hongrois Florus, lui avait légué son vaste royaume aux bords du Danube; on décrivait son pays natal, la Hongrie chrétienne et hospitalière qui accueillait les croisés français, etc. Les chroniqueurs hongrois et le peuple tout entier vouaient une dévotion particulière au saint français. On n'ignorait pas non plus que l'abbaye disparue de Somogyvár n'était qu'une filiale de celle de St Gilles et qu'au XI[e] siècle, il y avait des rapports étroits entre les abbayes des deux pays. [Voir : Dezsö Pais : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpád. *Revue*, t. I, pp. 15-27, 137-145]. Malgré tout ce qui a été publié déjà sur ce sujet, Mlle Király a su découvrir bien des détails ignorés. Et d'abord, que les Bénédictins hongrois vivaient, dès leur apparition en terre hongroise, conformément aux réformes de Cluny, et que le premier roi de Hongrie, Saint Etienne, était en rapports directs avec l'abbé Odilon, qui lui adressa une lettre touchante. Le successeur d'Odilon, Saint Hugues (1024-1109) fit aussi un voyage en ce pays. Les chartes de l'abbaye de Cluny attestent les dons de l'évêque de Pécs, Barthélémy, et des Hongrois vivant en France; aux écoles de la Montagne Ste Geneviève il y avait de nombreux étudiants hongrois, venus de leur lointaine patrie s'asseoir aux pieds de maîtres célèbres et vénérés de tous.

La partie la plus intéressante du travail est sans doute celle où l'auteur essaie de reconstituer la généalogie de Saint Martin. Les multiples variantes de sa légende sont unanimes à rappeler son origine hongroise. De nombreuses données prouvent aussi la parenté de Berthe aux grands pieds, fille du roi hongrois Florus, avec le saint évêque. Charlemagne avait donc le saint pour oncle, etc. Et bien d'autres détails inconnus jusqu'ici, dont le groupement et la confrontation constituent, grâce à Mlle Király, un ensemble fort curieux.

4. Mlle Mária ANTALFFY. — *La poésie de François Coppée.* (Coppée Ferenc költészete), 1929, 76 p.

Vers 1880-85, époque la plus brillante de sa carrière poétique, François Coppée a été bien connu en Hongrie. Il avait pour elle une vive sympathie; il la connaissait par de nombreux amis hongrois ou magyarophiles. Avec F. de Lesseps, il conduisit à Budapest, en 1885, un groupe d'écrivains et d'artistes français. Salué partout avec un enthousiasme sans pareil, fêté par des corporations littéraires et artistiques, il eut pendant deux semaines l'occasion de connaître personnellement et la Hongrie et l'hospitalité hongroise. Pour en témoigner leur reconnaissance, les Français résolurent de déposer une couronne à la

statue de Petöfi. A cette occasion Coppée composa un poème intitulé *A Petöfi*, et le déclama devant une foule enthousiaste.

Mlle Antalffy a rassemblé consciencieusement toutes les preuves de l'intérêt que porta Coppée à cette nation généreuse, reconstitué l'histoire précise du voyage, et dressé à ce sujet une bibliographie minutieuse de tous les articles de quotidiens ou périodiques hongrois et français et des rares traces littéraires relatives à Coppée et ses compatriotes. Ce sera le mérite de son étude : dans la première partie, sur « la valeur réelle » de Coppée, elle ne fait guère, entre louanges exagérées et critiques bénévoles, parfois un peu satiriques, que reprendre ce que lui avaient donné ses sources.

Louis Sipos.

5. Louis Sipos. — *L'écho de la guerre d'indépendance dans la littérature française.* (A magyar szabadságharc visszhangja a francia irodalomban, 1848-1851), 1929, 100 p.

Le but de cette étude très documentée et méthodique est d'examiner quel fut l'écho de la guerre d'indépendance hongroise dans l'opinion française. M. Sipos cherche les reflets de cette opinion dans les articles de presse, ainsi que dans les œuvres des écrivains du temps. Les journaux libéraux (*National, Réforme, Evénement*) témoignent d'une vraie sympathie pour la cause du peuple opprimé, tandis que les journaux conservateurs (*Journal des Débats, Patrie*) puisent leurs informations dans les feuilles autrichiennes. Parmi les revues, la *Revue des Deux Mondes* et la presse slave de Paris (*La Pologne*) se rangent plutôt du parti des Autrichiens; par contre l'*Illustration* fait l'éloge de Kossuth à propos de son voyage dans les pays occidentaux. L'auteur étudie encore l'activité des gens de lettres hongrois émigrés à Paris (par exemple Boldényi) et enfin, il examine l'écho des événements de Hongrie dans les œuvres des écrivains et des historiens français (Michelet, Thalès Bernard, Pierre Dupont, Philarète Chasles, etc.). En conclusion il constate que nulle part une opinion vraiment objective n'a pu se former. L'opinion du parti conservateur est faussée par ses informations d'origine viennoise, tandis que ceux qu'enthousiasme la lutte idéale des Hongrois, perdent de vue le caractère réel des efforts d'un peuple qui aspire à la liberté. Toutefois la guerre d'indépendance a attiré l'attention du public français sur la Hongrie et contribué à faire connaître à l'étranger le peuple et le pays hongrois.

L. Göbl.

6. Mlle Kamilla FUHRMANN. — *Le Comte Joseph Teleki et les relations intellectuelles franco-hongroises.* Gróf Teleki József és a magyar-francia szellemi kapcsolatok). 1929, 101 p.

Charmé dès l'enfance par la civilisation française du XVIII[e] siècle, admirateur dévoué des savants et écrivains parisiens, Teleki, homme d'Etat et auteur lui-même, entreprit un voyage d'étude et d'information personnelle. Mlle Fuhrmann nous relate les moindres détails de ce voyage, d après memoires manuscrits et correspondances inédites. Grâce à ces précieux documents tirés de la bibliothèque de famille de Gyömrö, elle a pu dessiner en traits saillants le portrait intellectuel de son héros. La vie mondaine dans les milieux aristocratiques tout francisés de Vienne, le séjour à Bâle, et l'amitié avec les frères Bernouilli, célèbres mathématiciens suisses, furent d'une grande influence sur la formation d'esprit du jeune Teleki. En France, dans les salons aussi bien que dans les cabinets des savants les plus renommés, il fut partout accueilli avec la bienveillance la plus sincère et sut se procurer l'amitié des personnages les plus illustres de son époque : Buffon, Diderot, Rousseau, Voltaire, D'Alembert, Mme du Bocage, etc. Ses mémoires font revivre la cour de Louis XV, la vie élégante de Paris et les événements scientifiques et littéraires de l'époque; le tout, a fait, sur le voyageur hongrois, une impression profonde.

Entre autres éléments particuliers d'intérêt de cette thèse, notons la découverte de la correspondance du Cte Teleki avec Duvoisin. L'histoire de la famille Teleki en est enrichie; les recherches françaises relatives à Rousseau et à son cercle y gagnent des documents fort précieux sur les relations étrangères de Jean-Jacques; et l'on saisit mieux l'activité littéraire de Teleki. Son *Essai sur la faiblesse des esprits forts,* eut grand succès; Rousseau lui-même en voulut assurer la deuxième édition. On souhaitera que Mlle Fuhrmann n'en reste pas à cet heureux début.

7. Pál REUSS. — *Éléments précieux dans la poésie d'amour de Malherbe et de ses contemporains.* (Précieux elemek Malherbe és kortársainak szerelmi lirájában), 1930, 81 p.

Vers la fin du XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e] une vive réaction se fait sentir, en matière de style, contre le pédantisme et l'italianisme des poètes de la Pléïade. C'est Malherbe qui réagit le mieux, au nom de *la langue purement française,* contre les exagérations des pétrarquisants, (abstractions, expressions archaïques, invasion du *français* par les dialectes provinciaux, métaphores et autres figures stylistiques, etc.); par son enseignement oral et ses annotations critiques il combat pour la clarté et la pureté de sa langue maternelle.

Ainsi il devient le chef d'une école, dont les disciples les plus illustres sont Racan, Maynard, etc., et dont l'enseignement était selon M. G. Lanson « propriété, netteté, clarté; fuir tout ce qui est fantaisie, irrégularité, équivoque. »

M. Reuss essaie d'examiner de plus près cette réforme du style poétique français. Bornant ses recherches à la poésie d'amour de Malherbe, il y relève les éléments survivants de la poésie antérieure et les traces du langage précieux, style du jour condamné par les partisans de la doctrine puriste. Il prouve par un grand nombre d'exemples que les théoriciens du style poétique moderne, malgré les principes qu'ils proclamaient, usaient eux-mêmes des exagérations condamnées. « Il est impossible de faire table rase en matière de poésie et de créer un style tout neuf sans rien de commun avec celui des prédécesseurs; ou du moins c'est impossible à des talents médiocres, tels Malherbe et Racan ». M. Reuss étudie les voies psychologiques de l'expression, et comment les sentiments du cœur humain se font jour dans les cadres du style conventionnel et de la froide logique. Les images poétiques, développées sous l'influence des poètes italiens, allaient à la fantaisie et aux sentiments. L'école nouvelle, dans le goût purement français, prend le dessus sur les sentiments et les recule à l'arrière-plan; les phrases vagues deviennent des expressions nettes ayant pour but de préciser un objet, une idée, une notion. La logique s'introduit aussi, peu à peu, dans les jeux de mots, dans les genres poétiques spirituels propres à amuser les habitués d'un salon. Ainsi le rationalime l'emporte sur la richesse de la fantaisie et le style poétique devient par là plus clair, mais plus pauvre, décoloré, moins suggestif.

Les études de style ne vont pas sans difficultés pour les étrangers, à qui sont peu accessibles toutes les finesses d'une langue non héritée. M. Reuss a le mérite d'avoir osé tenter un sujet de ce genre, de s'y être montré apte et de l'avoir mené à bonne fin.

Louis SIPOS.

8. Mlle Hélène BALÁZS. — *Sainte Elisabeth de Hongrie dans la littérature française du XIII^e siècle* (Magyarországi Szent Erzsébet a XIII. század francia irodalmában), 1930, 44 p.

Cette émouvante figure de sainte est populaire en France surtout depuis que Montalembert lui a consacré une œuvre toute d'enthousiasme et de foi. Marbourg célébrait le VII^e centenaire de la mort de Ste Elisabeth, Mlle Balázs a recherché les origines de ce culte dans notre littérature, dès Joinville et Rutebeuf, le temps des Árpáds et les premiers franciscains de France en Allemagne. Elle indique, d'après des manuscrits de France et d'Angleterre, d'Italie et de Belgique, les principaux thèmes

de la *Légende*. La canonisation, la vie aussi. Elle les suit à travers l'éloquence de la chaire dès le XIII[e] siècle, et s'arrête spécialement à une prédication latine d'alors, par Jacques de Provins, qu'elle reproduit en entier. Il était fort intéressant de prendre à leur naissance les sympathies françaises pour l'une des figures hongroises qui nous ont le plus attirés. La recherche est diligente, et la Bibliographie soigneuse; trop strictement alphabétique pourtant, et avec quelques fautes.

9. Emőd Brunner. — *La « Philosophie des Lumières » en France et l'apologétique catholique hongroise.* (A francia felvilágosodás ès a magyar katholikus hitvédelem), 1930, 65 p.

Il s'agit surtout du changement de front qui s'opère en Hongrie à partir de 1760 environ, et de la réaction contre l'esprit voltairien, dont l'influence était jusque-là très forte. *La censure sous Marie-Thérèse;* dès 1745 l'œuvre en a été aidée par un bref de Clément XIII, qui succédait à divers brefs des papes antérieurs. Joseph II réorganise la censure en 1781, la rend plus tolérante, et le clergé proteste. Léopold II laisse les choses en l'état; mais les agitations de la Diète nationale et les effets de la Révolution française opèrent le changement qu'on devine. *La littérature apologétique* (latine) *en Hongrie sous Marie-Thérèse* : Csapodi, Molnár, Szvorényi; réaction contre les « philosophes » français, anglais, hollandais, allemands et autres; divers échos d'eux tous, ainsi que de Bayle, Rousseau, Marmontel, Diderot, etc..., dont Csapodi surtout est bien informé; Molnár s'en prend spécialement à Voltaire, et aussi à Rousseau, Montesquieu; Szvorényi, à Bayle, Helvétius, Rousseau, Voltaire et quelques *minores*. Puis, *déclin de cette littérature apologétique sous Joseph II.* L'ex-jésuite Handerla, professeur à l'Université de Bude, s'attache aux adversaires français de Spinoza, combat lui aussi Voltaire et d'Argens, Boulanger, d'Holbach, etc...; Poor s'en prend à ceux-là encore, et surtout à Bayle; Alexovics défend la foi contre tous éléments d'importation étrangère; Zsivics ne s'en rapporte guère aux ouvrages allemands, mais s'appuie volontiers sur des traités italiens d'apologétique. — *Influence du XVIII[e] siècle sur la pensée catholique : Apologétique et civilisation.* G. Grigely part d'un mot de Bacon pour dire leur fait à tous les successeurs de Bacon, de Descartes et Gassendi jusqu'à Leibniz, Wolff et Newton, sans oublier Spinoza, Toland, La Mettrie et les chefs de file français du XVIII[e] siècle;J. Kenyeres combat l'« Esprit des Lois », d'Alembert et l'« Encyclopédie », Voltaire, bien entendu, et nombre d'autres. — Ainsi les quarante dernières années du siècle en Hongrie ont vu s'organiser une lutte à fond contre toute la « philosophie des lumières »; plusieurs de ceux qui mènent le combat appartiennent à la Compagnie de

Jésus. L'étude, attentive, parfois piquante, apporte une utile contribution à l'histoire de la pensée française en Europe centrale; l'insistance et la vigueur de la réaction indiqueraient assez, à elles seules, combien l'emprise en avait été générale et profonde.

10. László Novák. — *Le jeune Eötvös et la Littérature française* (Az ifjú Eötvös ès a francia irodalom), 1930, 77 p.

On a étudié souvent les rapports d'Eötvös avec la France. Ici la recherche porte sur les premières années de son activité littéraire. Sa formation intellectuelle : ce qu'il apprit de français, et avec qui, à l'Université et avant; ses premiers essais, ses voyages. L'influence de Victor Hugo, dont il traduit « Angelo » et commente le théâtre; ce qu'il pense de la « Préface de Cromwell » et de quelques théories de Hugo; jugements qu'il lui emprunte; réminiscences. Le « Chartreux » d'Eötvös, ses sources, françaises surtout, de Rousseau à V. Hugo par « René » et « Adolphe », Sainte-Beuve et Musset. La discussion, jusque-là conduite parfois un peu trop d'après d'autres, devient plus directe et s'appuie mieux aux textes d'Eötvös même, comme il fallait; la place nous manque pour en suivre l'intéressant détail. L'étude des influences formelles, gallicismes, tours de phrases qui portent l'empreinte de tel ou tel auteur français, celui des influences intellectuelles aussi, d'après le « Chartreux » toujours, sont conduites avec finesse; peut-être y avait-il lieu de faire entrer les dernières dans l'étude des influences tout court ? La conclusion, sur l'originalité d'Eötvös à l'époque de sa première grande œuvre, donne l'impression d'ensemble qui convient, sans rien forcer. Une bibliographie sommaire, mais classée, eût été la bienvenue.

11. Pál Rónai. — *Autour des romans de jeunesse de Balzac.* (Jegyzetek Honoré de Balzac fiatalkori regényeihez), 1930, 127 p.

Joliment présentée, pourvue d'une bonne bibliographie et d'appendices reproduisant des textes inédits, cette étude est une de celles qui font le plus honneur à l'institution des bourses de travail en France. M. Rónai a recouru fort intelligemment à tous les éléments possibles d'informations : bibliothèques parisiennes, collection Spoelberch de Lovenjoul à Chantilly, conseils de Balzaciens distingués, textes rares et manuscrits, etc.

Il rappelle tous ceux qu'ont occupés jusqu'ici les romans de jeunesse de Balzac, et aussi la question de l'authenticité de ces œuvres, publiées sous des pseudonymes et plus ou moins reniées dans la suite. Il indique avec un louable détail ce qu'avaient été les lectures de Balzac débutant; mais vraiment, n'avait-il pas dépassé Chateaubriand, Mme de Staël et Walter

Scott ? L'intrigue, le style aussi de ces premiers romans trahissent assez nettement l'influence du roman « noir » et du roman « populaire » (Restif de la Bretonne, Pigault-Lebrun, etc...) ou, comme dit M. Rónai, du roman « noir-populaire ». Balzac se souvient aussi de Voltaire, de Rousseau : l'on pouvait s'y attendre. Il a pratiqué de près Rabelais. Sterne, qu'il a mentionné plus d'une fois, n'a pas laissé de lui imprimer sa marque. Et de tous ces éléments mêlés, sa *Comédie humaine* gardera bien quelque chose : la forme, surtout, qui n'en est assurément pas le meilleur.

Cette étude attentive, méthodique, bien informée, complètera heureusement les travaux tout récents de M. Milatchitch sur Balzac dramaturge. Mais telle quelle, et c'est regrettable, les fervents de Balzac, en France ou ailleurs, sauf en Hongrie, ne pourront guère en tirer parti.

12. Olivér Brachfeld. — *Ce qui a rapport à la Hongrie dans l'ancienne littérature et la ballade populaire catalanes.* (Magyar vonatkozások a régi katalán irodalomban és a katalán népballadában), 1930, 101 p.

Ceux qui ne se sont guère occupés de catalan, et dont je suis, ont ici le secours de citations nombreuses. On étudie les contacts d'ordre historique entre Hongrie et Catalogne, dès les origines, avant l'an mil, puis surtout aux XIII^e^, XV et XVII^e^ siècles. On reprend spécialement la Chronique de Jacmé I^er^ (XIII^e^ siècle) et les chants funèbres, puis les chroniqueurs catalans, de la « Vie de Saint Onuphre » jusqu'à « l'Histoire de la fille du roi de Hongrie » ou « Alexandre roi de Hongrie ». Le chant populaire catalan offre lui aussi bien des échos intéressants des traditions hongroises, de la Hongrie gardienne de la chrétienté contre les Turcs : prince de Hongrie, comtesse de Hongrie, roi de Hongrie; et, l'imagination aidant, plus d'une fois on s'y écrie : « Vive l'amour, l'amour du roi de Hongrie ». Ces textes, de Catalogne, d'Andorre, des frontières du Portugal même, sont bien curieux. Plus d'une fois les thèmes apparaissent nuancés de résonances lointaines, germaniques ou scandinaves, à l'occasion. L'étude est neuve et bien conduite; les indications bibliographiques finales (un peu sommaires parfois, en ce qui concerne les Revues), indiquent elles aussi tout ce qu'elle a de sérieux et suppose de recherches délicates et précises.

13. Tibor Abrányi. — *Les formes lyriques du Symbolisme français.* (A francia szimbolizmus lirai formái), 1930, 72 p.

Beau sujet difficile, mais nos « constellations lyriques hermétiques » de la fin du siècle dernier et de celui-ci à son dé-

but ont bien mérité de retenir l'attention étrangère. On essaie d'abord de définir « Symbole — Symbolisme »; et peut-être y a-t-il là, d'après d'autres, beaucoup plus de métaphysique qu'il n'en entra jamais dans la tête de nos symbolistes, à commencer par leur « premier codificateur esthétique », Moréas. Mais il n'est pas mauvais pour nous de réfléchir un peu à tout cela. Antécédents du symbolisme français, à dater de Lamartine, en insistant comme il convient sur Baudelaire, Rimbaud et Verlaine. Formes lyriques du Symbolisme : exemples et opinions de Ch. Morice, Henri de Régnier. Ce que devient l'alexandrin français avec Lafargue, Gustave Kahn et Vielé Griffin; jugements d'Albert Mockel et Robert de Souza. Evolution « vers la modération et la simplicité » avec Albert Samain et Francis Jammes, vers « un très clair panthéisme » avec Verhaeren. Et Mallarmé pour finir : un peu trop sobrement peut-être, pour celui qui fut le vrai maître de tout cela; mais l'ensemble est intéressant, même au goût d'un Français qui n'a plus beaucoup à y apprendre.

14. Ervin ZAITSCHEK. — *Etudes sur Corneille.* (Corneille-tanulmányok), 1931, 103 p.

On a étudié, ensemble, les pièces à sujets antiques. Et d'abord, dès le milieu du XVI[e] siècle, la faveur dont l'histoire ancienne a joui, puis la conception idéaliste qu'on s'est faite avant Corneille du héros romain (Montaigne, G. de Balzac, par exemple), le monde romain dans l'histoire et les tragédies à sujets romains, avant Corneille. Ensuite on prend chacune de ses pièces romaines, d'*Horace* à *Tite et Bérénice*, et l'on en recherche les sources : sauf pour *Pompée, Polyeucte, Théodore*, au sujet de quoi l'on renvoie aux études américaines de Riddle et de Matzke et à l'étude allemande de Liffert. On examine longuement *Sertorius, Sophonisbe, Othon, Tite et Bérénice :* le bâti des pièces, puis les caractères. Peut-être aurait-il fallu essayer un groupement un peu synthétique. Mais il y a là beaucoup de soin, de lectures, françaises ou autres; on doit se louer que le théâtre classique, souvent si peu aimé à l'étranger, soit l'objet de travaux aussi bien documentés.

15. Mlle Erzsébet RÉVAI. — *La psychologie de la volonté chez Stendhal.* (Stendhal akarat-pszichológiája), 1931, 101 p.

Place qu'occupe Stendhal dans l'histoire de la psychologie, rôle de la volonté dans le beylisme, et ce qu'il comporte d'éléments modernes : des textes précis de Stendhal renforcent quelques données fournies par des cours de M. Kornis sur la psychologie de la volonté, de M. Eckhardt sur l'histoire du roman d'analyse en France, et par divers travaux français, de

M. H. Delacroix et autres. L'énergie chez Stendhal, son idée du héros; éléments autobiographiques; « mono-idéisme » et volontarisme, dans la construction romanesque, dans le style même. Energie négative : hypersensibilité, hyperesthésie; héros stendhaliens et héros romantiques, ce qui les rapproche et ce qui les sépare. Stendhal dilettante et créateur; jugements opposés d'Arthur Chuquet et de Stefan Zweig. La « timidité » de Stendhal, qu'il ne faudrait pas exagérer, je pense, sauf en amour, et encore. Le rôle de l'improvisation chez lui; son goût des curiosités psychologiques; son style « haché » par réaction à Chateaubriand et quelques autres. L'auteur même a été étudié de près, jusque dans les textes publiés récemment. On aurait pu, à la liste de ses œuvres, rappeler les dates de publication et y rattacher les textes contemporains qui sont ici rejetés en queue. Mlle Révai a un peu trop parfois cherché refuge derrière l'autorité de psychologues ou philosophes professionnels, français ou autres; mais elle connaît bien Stendhal et a de l'énorme critique stendhalienne une information très convenable.

16. Béla RAABSTERN. — *La psychologie de l'amour dans l'œuvre de Marcel Proust* (A szerelem lélektana M. Proust müveben), 1931, 79 p.

Le même cours de M. Eckhardt est à l'origine de cette étude, et il n'y a rien là que de normal. Rôle capital de l'amour chez Proust; analyse « en profondeur », courageuse. L'amour à l'état naissant, les facteurs psychologiques : imagination, volonté, habitude, mensonge. La jalousie, le « dolorisme ». La structure psychologique de l'être aimé, le déclin de l'amour. La « tradition dialectique de la méthode analytique », et la conception proustienne de l'amour, avec ses origines romantiques : B. Constant, Senancour, Musset, Sainte-Beuve, etc...; peut-être les cadres généraux tracés par M. Eckhardt à ses élèves reparaissent-ils trop ici. Et puis, nos romantiques sont-ils seuls en cause ? Rien de l'Angleterre et de Wilde, de Nietzsche, de Dostoïevski; rien de Bergson ? Vu d'un angle un peu étroit, le sujet a été étudié directement — c'est bien quelque chose, quand il s'agit de Proust — avec l'aide des meilleures études publiées en France.

Henri TRONCHON.

17. Károly Antal HORVÁTH. — *Etienne Jodelle*, 1932, 192 p.; un résumé français de 22 p.

M. Joseph Megyeri avait déjà présenté à l'Institut Français de Budapest un travail sur Jodelle, mais qui est demeuré manuscrit. M. Horváth reprend de près la biographie, consacre

un chapitre spécial à la « pompe du bouc » et aux réminiscences antiques dont elle a pu s'inspirer : éléments recueillis un peu partout chez les auteurs grecs, latins et néo-latins; mais l'ensemble de ce triomphe bachique en l'honneur de Jodelle est fidèlement calqué sur l'antique. On fait ensuite l'analyse de *Cléopâtre captive* et *Didon se sacrifiant*, on y examine le style, le rôle du chœur. Puis on étudie le lyrisme de Jodelle. Aux hypothèses antérieures des critiques on croit pouvoir substituer quelques preuves de l'identité de celle qui l'aurait inspiré, Claude Catherine de Clermont-Tonnerre. Ceci établi, l'on peut essayer de dater ces poèmes d'amour; c'est ce que fait M. Horváth, et son travail est en cela très neuf. Il comporte non seulement un bon Index, mais aussi un résumé français (en 22 pages). Innovation à Budapest, un peu tardive, mais heureuse; la plupart de ces travaux mériteraient, on le voit bien, d'être connus à l'étranger beaucoup plus que ne le permettait jusqu'ici l'impression en hongrois exclusivement.

Louis SIPOS.

18. Gyula MÜLLER. — La *Culture littéraire française à Vienne au XVIII^e siècle*. (A bécsi francia irodalomkultura a XVIII. században), 1930, 92 p.; un résumé français de 14 p.

C'est le VII^e *Cahier* du Collegium Hungaricum de Vienne; les cinq premiers étaient d'ordre historique, philosophique et scientifique; le VI^e traite des Drames hongrois aux théâtres de Vienne (Magyar drámák a bécsi színpadokon, par M. E. Szép)

Voici quelques-uns des points que passe en revue l'étude de M. Müller, intéressante et fort consciencieuse. Langue et culture française s'installent à Vienne dès le XVI^e siècle, par suite de mariages princiers; le français est langue diplomatique chez les Habsbourg, en relations suivies avec les Pays-Bas; il y a des combattants français dans les armées impériales; les aristocrates font volontiers le voyage de Paris; l'action personnelle d'Eugène de Savoie est considérable, et il reste en relations avec les littérateurs français. Livres français, articles venus de France, etc..., sont à la mode. L'élément français a sa part dans l'éducation de la famille impériale dont le rôle demeure en somme tout passif. Marie-Thérèse, et ce qu'elle a su de français, plutôt que de littérature française; son mariage avec François de Lorraine, moins important qu'on n'a cru dans le sens de la culture française en Autriche. Joseph II lui-même, élevé en partie à la française, reste allemand de fond, toujours, mais n'en subit pas moins l'influence des philosophes français contemporains, en tout cas se sert d'eux pour développer la culture nationale. C'est surtout dans l'aristocratie que se traduit l'imitation de la vie française, en un milieu

fort aisé, hétérogène, cosmopolite, et sans grande tradition nationale. Gouverneurs français (Alsaciens surtout), théâtre français, journalisme français, modes françaises, séjours de Français distingués à Vienne. La bourgeoisie, elle, imite l'aristocratie francisée et subit la contagion de l'*Aufklärung*. Celle-ci, en partie inspirée de la France, s'insurgera pourtant, au nom de l'esprit national et du germanisme, contre l'emprise française. Et sans avoir abouti par elle-même à un effet général, cette propagande de réaction bénéficiera des haines soulevées par la Révolution, qui ferment au moins partiellement et pour un temps l'esprit viennois aux choses françaises.

Henri TRONCHON.

19. Etienne LELKES. — *L'âge d'or de l'amitié franco-hongroise.* (A francia-magyar barátság aranykora), 1933, 322 p.

La guerre d'indépendance, puis l'émigration hongroise ont pu s'assurer les sympathies des milieux libéraux de Paris. Toute l'Europe considérait alors la Hongrie comme l'un des plus vaillants champions de la liberté. Paris accueillit l'élite des émigrés hongrois. (Ladislas Teleki, Barthelémy Szemere, Frédéric Szarvady, E. Horn et d'autres); ils y trouvèrent un abri, ils y nouèrent des liens d'amitié, qui ne se relâchèrent point malgré les années défavorables d'après 1849. Désormais la France s'intéressa au vaillant peuple de Hongrie, à ses coutumes, à ses lettres et à ses arts (nombreuses traductions de Petőfi, Jókai, etc., relations de voyage publiées de 1849 à 1871, nombreux articles des grandes revues parisiennes), et faillit lui venir en aide, en 1858, quand ses anciens chefs s'apprêtaient à secouer le joug autrichien. Le compromis de 1867 apporta peu de changement à cette attitude amicale et le désastre qui frappa la France en 1871 ne fit naître dans aucun pays européen une compassion aussi sincère qu'en Hongrie. Les Français prisonniers en Allemagne reçurent l'aide morale et matérielle de tout un peuple qui gardait le souvenir de l'accueil fait à ses émigrés par Paris.

La situation de la France après la défaite, le découragement moral général (cf. le mot devenu célèbre attribué à Renan : « La France meurt, ne troublez pas son agonie ! ») ne laissaient pas indifférente la Hongrie que sa place dans la monarchie des Habsbourg et ses intérêts vitaux forçaient à s'allier avec l'Allemagne et qui paraissait ainsi — du moins aux yeux de ceux qui ne reconnurent pas la nécessité d'une entente hungaro-allemande, d'ailleurs interdite aussi par les sentiments antigermaniques de la grande masse du peuple hongrois — à jamais séparée de la patrie de Victor Hugo.

Après avoir donné un tableau sommaire de la situation po-

litique internationale dès 1870, M. Lelkes recherche les manifestations de la sympathie franco-hongroise entre 1879 et 1889 et les motifs anciens et nouveaux de cet échange de sympathies entre « deux peuples si admirablement faits pour se comprendre ». Il rattache le mouvement magyarophile des libéraux français aux souvenirs de 1848, aux amitiés françaises toujours persistantes des anciens émigrés hongrois, à l'activité antigermanique de Mme Juliette Adam, directrice de la *Nouvelle Revue*, à l'influence des membres de l'*Association internationale littéraire* sur la presse française, enfin à la franc-maçonnerie qui avait ses fervents en Hongrie. A l'aide de documents curieux, il montre comment Mme Adam entra en relations avec Liszt, Kossuth, Frédéric Szarvady, Edouard Horn, Daniel Irányi, Munkácsy, Denis Pázmándy, Michel Arányi; quelle fut l'activité de cette femme distinguée dans le domaine de la politique intérieure et extérieure; la place qu'elle destinait à la Hongrie dans son projet de paralyser l'expansion de l'Allemagne vers le Sud. Pour réaliser ses rêves et assurer le dévouement de la Hongrie à la cause française, elle n'a pas seulement fait un voyage en ce pays et publié son excellente *Patrie hongroise* (1884). Elle a tâché aussi préalablement d'intéresser ses compatriotes à cette nation amie; à l'occasion des inondations de Szeged elle organisa des fêtes de bienfaisance pour manifester hautement l'amitié de la France. La Hongrie fut émue; les journaux de toutes couleurs vouèrent à la France aussi bien que les hôtes français de Budapest, en 1885, à la Hongrie, une fidélité à toute épreuve. Mme Adam continua son œuvre avec plus de ferveur après les fêtes en Hongrie en faveur des victimes de l'Arrogante en 1879, elle prépara l'accueil à une délégation de la Société littéraire et artistique de Budapest qui vint à Paris, en 1883, fêter le 14 juillet et présenter ses hommages à Victor Hugo, à quoi la presse française et la presse hongroise firent un écho retentissant. En France on rêvait déjà d'une brèche à la Triple-Alliance; en Hongrie l'on se grisait des mots de *frères* et de *nation sœur* dont les artistes et écrivains hongrois étaient comblés pendant leur séjour à Paris. Ainsi ce voyage de 180 Hongrois marque une date dans l'amitié des libéraux français et hongrois. L'importance qu'on lui attribuait de part et d'autre suscita le ressentiment de la presse allemande et engagea le gouvernement hongrois à la prudence. La sympathie des deux peuples était désormais suspecte à Berlin et le sera davantage lors des visites en Hongrie de Mme Adam et d'une délégation de 40 Français conduite par Lesseps en 1885. A Paris et à Budapest des protestations s'élevèrent contre l'expression exagérée de sympathies qui ne prouvaient rien, disait-on en France, qui nuisaient à la Triple-Alliance en éveillant des soupçons injustifiés à Berlin, attesta-t-on en Hongrie. Ainsi les motifs politiques

l'emportaient sur les sentiments. Après un effort pour renouer les liens entre les deux pays (tentative sans succès d'une délégation de 850 Hongrois venus à Paris en 1889 pour participer aux fêtes du centenaire de la révolution) la France s'orienta vers les peuples slaves, et la Hongrie resta fidèle à ses alliances politiques. Par des citations d'articles de journaux et de documents, M. Lelkes fait bien ressortir les motifs politiques qui, dès 1879 déterminèrent le caractère des relations de la Hongrie avec la France et les vouèrent à l'échec, dès que la situation européenne leur fut défavorable. Le chapitre qu'il consacre aux souvenirs littéraires de cette amitié (poèmes de circonstance, articles de revues, relations de voyage, etc.) fait corps avec le reste de cette étude, importante et de lecture agréable, dont bien des pages mériteraient d'être citées et connues du grand public des deux pays.

Louis SIPOS.

*
* *

II. — THESES DE SZEGED

Très hardiment Szeged a autorisé dès le début la publication en français, avec résumé hongrois. Aussi les travaux de ses étudiants ont-ils été l'objet de comptes rendus en diverses revues étrangères. (Revue des Etudes Hongroises, Revue de Littérature Comparée, Deutsch-ungarische Heimatsblätter, Zentralblat für Bibliothekswesen, Revue de synthèse, etc). Et la plupart figurent aux catalogues de la librairie Droz, rue de Tournon. L'exemple que Szeged sut donner commence d'être suivi : Debrecen, Pécs, admettent des thèses écrites en français; Budapest vient, nous l'avons vu, d'accepter le résumé français final. On ne peut que s'en féliciter.

La *Revue* a étudié déjà les deux premières dissertations de Szeged : J. Faludi, *André Dudith et les Humanistes français* et Mlle Szigethy, *H. F. Amiel traducteur; son européanisme, ses relations avec la Hongrie* [1]. On rendra compte seulement ici des trois qui ont suivi.

20. Mlle Vera ORAVETZ. — *Les impressions françaises de Vienne (1567-1850)*, 1930, 206 p.

Les deux tiers du volume sont un relevé de fiches selon l'ordre chronologique. Quoi que l'auteur en pense (p. 39), les

(1) *Revue des Etudes Hongroises*, t. V (1928), p. 418; t. VI (1929), p. 140.

choses intéressantes sont ainsi noyées un peu dans la masse; il eût mieux valu adopter un autre classement et donner à ces « impressions françaises » des numéros d'ordre qu'il eût été facile de regrouper : la fréquence relative par année, l'importance de telle ou telle période, auraient apparu bien suffisamment. Mais l'Introduction, où tout cela est mis en forme, a de l'abondance — un peu trop, parfois — et de l'agrément. Causes politiques ou autres, de la pénétration du français en Autriche : des imprimeurs s'installent, venus des Pays-Bas ou de France, certains réussissent à merveille; des artistes autrichiens recourent aux Français; on présente en français des grammaires de langues étrangères, des cartes de régions lointaines. Les œuvres françaises imprimées à Vienne, parfois avant de l'être en France, sont, bien entendu, d'espèce et de valeur fort diverses. En ce qui concerne la littérature, c'est le théâtre qui domine : comédie, opéra-comique, ballet; de même le roman, et quel roman, souvent ! (lire, p. 116 et 140, Le Mierre et Lichtfield). Peu de place à la poésie. Mais pourquoi oublie-t-on de signaler (p. 20) que les *Méditations* de Lamartine s'impriment à Vienne en 1828, et déjà les *Nouvelles Méditations* en 1824 ? Dans tout un flot d'œuvres morales, pourquoi ne pas noter les *Maximes* de La Rochefoucauld, éditées en 1800, 1822 et plus tard encore (v. p. 193) ? Pourquoi donner (p. 53) le « Tableau Mouvant de Vienne en 1787 » comme « attribué » à Jean Fekete de Galántha ? Lui-même ne l'a jamais renié; l'ouvrage est d'ailleurs, non seulement à Vienne, mais à Budapest aussi, où je l'ai consulté jadis avec intérêt au Nemzeti Muzeum. A propos du même Fekete et de sa « Solitude sans Chagrin », elle aussi imprimée en français, et soi-disant à Lausanne, je me demande s'il n'aurait pas convenu d'ajouter à ces listes copieuses et consciencieusement dressées, quelques séries d'« impressions françaises de Vienne » avec lieu d'impression fictif ? Mais la récolte est riche, en quantité surtout. Et l'auteur n'est pas mal fondée à présenter son travail comme un chapitre oublié de Virgile Rossel, « La Littérature française hors de France ».

Henri TRONCHON.

21. Mlle Julia WITZENETZ. — *Le Théâtre français de Vienne (1752-1772)*, 1932, p.

Tables, index, répertoires des pièces, des noms d'acteurs et d'auteurs, seraient à eux seuls un excellent instrument de travail. L'introduction, assez étendue, pourrait porter en sous-titre : « Des rapports de la valeur d'un directeur de théâtre avec la qualité du spectacle » : on semble vouloir vérifier qu'ici tant vaut l'homme, tant vaut l'œuvre. Durazzo, qui nous est surtout connu par un passage des Mémoires de Casanova

et par sa correspondance avec Favart, et que Mlle Witzenetz qualifie d'aventurier, est un échantillon assez représentatif de l'époque, par son esprit d'intrigue, son activité, — non pas toujours désintéressée bien entendu. Il sut organiser une troupe excellente, monter des représentations comme Vienne n'en avait jamais vues, et la doter de ce qui lui manquait le plus : un spectacle raffiné, rappelant ceux de Paris ou de Versailles. Durazzo, en somme, c'est un Casanova au petit pied, qui se serait fait entrepreneur de spectacles. Sa fin même est magnifique, parce que conforme au personnage : disgrâcié, menacé de la ruine et peut-être de la prison, sauvé par une ultime marque de bienveillance du chancelier Kaunitz, Durazzo quitte Vienne, et là-dessus disparaît aussi la première danseuse de la troupe...

D'autre part, nous sommes initiés aux vicissitudes et même aux avatars de ce théâtre éphémère, à commencer par les genres nobles, tragédie et comédie, pour finir par la féerie et le ballet. Il est vrai, le maître de ballet n'était rien moins que Noverre, le véritable créateur du ballet, auquel il a donné ses lois, une fois pour toutes, dans ses fameuses « *Lettres sur la danse et les ballets* », selon Alexandre Weiler véritable philosophie de la danse » [1].

H. Grenet.

22. László Juhász. — *Un disciple du Romantisme français : Madách et la « Tragédie de l'Homme »*, 1930, 62 p.

Les littératures des petits peuples subissant en général l'action des grandes nations, on s'empresse en Hongrie de rechercher les traces d'influences étrangères dans l'œuvre des écrivains même les plus grands. La *Tragédie de l'Homme*, le Faust hongrois, d'Imre Madách, a été traduite dans presque toutes les langues européennes, voire en espéranto et en hébreu, et représentée sur les scènes du monde entier. A maintes reprises on a voulu la rattacher surtout à Gœthe et à Byron. Les philologues allemands, tels Arnold, n'entendent y voir autre chose qu'une copie ou une adaptation géniale du *Faust*. M. Juhász s'est proposé d'étudier ce que l'auteur hongrois doit à l'esprit français, fait jusqu'ici trop négligé. Il ne se contente pas d'établir des *parallèles* entre tels ou tels passages des œuvres à comparer. Il traite d'*influences* et des courants littéraires dont il pourra prouver que Madách les connaissait. Il part donc des lectures de l'auteur hongrois; il a consulté sa bibliothèque, ses manuscrits, ses lettres, et des notices contenant des pensées détachées; il sait ne retenir comme sources qu'un petit nombre de textes précis : on est bien loin d'en

(1) Cité par V. Oravetz, *Impressions françaises de Vienne*, p. 26.

avoir usé toujours ainsi avec Madách. Après un examen critique des recherches antérieures, M. Juhász met en relief la parenté d'esprit de Madách avec Lamartine, Hugo et Lamennais. Il consacre un chapitre aux idées Saint Simoniennes dont on retrouve l'empreinte dans la tragédie hongroise et il aboutit à la conclusion que voici : « Il n'y a pas de poète, il n'y a pas d'œuvre littéraire qui ait exercé une influence définitive sur Madách, c'est par toute une époque, c'est par des courants littéraires que fut formé le génie qui a donné naissance à cette œuvre. Madách, poète indépendant, n'est l'initiateur de personne, mais il est le disciple du romantisme français (p. 58) et sa *Tragédie de l'Homme* est « incontestablement l'œuvre la plus considérable qui fut jamais créée par un parent spirituel des romantiques français ». On voit tout l'intérêt de cette contribution à l'histoire des littératures, particulièrement en ce qui concerne l'expansion étrangère du romantisme français.

23. André Bach. — *Un humaniste hongrois en France : Jean Sambucus et ses relations littéraires (1551-1584)*, 1932, 98 p.

Après l'étude documentée de M. Faludi sur l'humanité Dudith et ses rapports avec des Français illustres, Muret, P. de la Ramée, Th. de Bèze et leur école, M. Bach a entrepris d'exposer les relations françaises d'un autre humaniste hongrois, J. Sambucus. Il fit en France plusieurs séjours, et sut gagner l'amitié du célèbre imprimeur Plantin, du philologue Henri Estienne, etc. Un de ses nombreux ouvrages latins fut traduit par Jacques Grévin. Dudith et Sambucus (Zsámboky János) représentaient donc dignement la Hongrie auprès de ce foyer intellectuel du monde qu'était déjà Paris au XVI[e] siècle. Par leur intermédiaire — et aussi par les nombreux étudiants hongrois de Sorbonne — les idées du plus important des trois centres humanistes dont parle M. G. Lanson, (Bordeaux, Poitiers, Paris), furent introduites dans la vie intellectuelle hongroise. Grâce à l'étude approfondie de M. A. Eckhardt sur Rémi Belleau, ainsi qu'à celles de MM. Horváth (Jodelle), Faludi (Dudith) et Bach (Sambucus), l'aspect hongrois du siècle des humanistes commence à entrer en pleine lumière.

Louis Sipos.

24. Mlle Borbála Lovas. — *Mots d'origine hongroise dans la langue et la littérature françaises*, 1932, 212 p.

Etude patiente, en plus de deux cents pages très denses. Dictionnaire de mots, liste alphabétique des variantes, liste particulière des noms latins. Le tout, grâce à d'innombrables dépouillements de textes et publications anciennes ou récentes, où peut-être la cartographie tient une place excessive; d'autant

que les géographes français, on le sait bien, se sont laissé mettre des œillères par l'Autriche et l'Allemagne, et n'ont guère lu les noms hongrois sous leurs équivalents germaniques. Mais l'Introduction met en lumière les choses essentielles.

H. T.

Mlle Lovas s'est proposé de recueillir tout ce que la Hongrie, sa langue et son peuple, ont donné au français au cours de tant de siècles. Elle ne s'est pas contentée de dresser la liste des noms communs d'origine hongroise (coche, hussard, schako, soutache). Considérant cette influence d'un point de vue plus général, elle a cru nécessaire d'y ajouter beaucoup de noms géographiques de Hongrie et même quelques noms de famille historiques. Elle a consulté les sources les plus variées : dictionnaires, atlas, manuels, romans, etc. De ces dépouillements nécessairement incomplets, il ne pouvait résulter que des données un peu incohérentes. Les ranger par ordre alphabétique et, dans chaque article, par ordre chronologique, ne suffisait pas : il aurait fallu expliquer les formes relevées ou du moins le tenter. Faute d'une méthode très sûre et d'une préparation linguistique suffisante, l'auteur n'a pu entrer dans les détails de l'explication la plus simple, et elle n'a même pas réussi à interpréter les étymologies les plus frappantes. Elle va jusqu'à considérer comme empruntées directement au hongrois des formes telles que *Belgrade* (!) Hongr. *Belgrád*, ou bien « *Gyulafehérvár* », 55 [1], sans se rendre compte du fait que ce mot et encore mieux la forme *Belograd* est sûrement d'origine serbe et que pour toutes les autres variantes le hongrois ne pouvait servir que de langue intermédiaire. Quelquefois elle est obligée de reconnaître les formes empruntées à l'allemand, mais presque jamais elle ne veut admettre que les formes françaises soient d'origine slave. Elle n'hésite pas à attribuer au hongrois *Orava* (pour Árva, 111), *Osziek* (Eszék, 162), *Lewocz* Lőcse, 284), *Novigrad*, (346), *Socbodiska* (Szabadka, 482). *Szendrova* (Szendrő, 600), *Zrin* (Zeriny, 459), etc. Si nous revendiquons l'origine hongroise du mot *coche* — pour lequel la possibilité d'une étymologie tchèque s'est glissée même dans le *Dictionnaire étymologique* de MM. Bloch et Wartburg (t. I, p. 156), — aucun linguiste hongrois ne réclamerait sérieusement de telles formes si évidemment slaves... Par contre, ceux des noms géographiques qui remontent peut-être au hongrois parlé auraient mérité plus d'attention. Il est curieux de relever de nombreux cas de conservation du locatif en *-t* (*Domboüart* Dombovárt, 141, *Salankement* : Szalánkeményt, 426, *Sacmart* : Szatmárt, 593) ou en *-en* (originairement superessif). *Odorhelen* :

(1) Le chiffre indiqué, ici et plus loin, renvoie au numéro de la liste alphabétique des emprunts.

Udvarhelyen, 158. Les noms composés avec *-vár* qui ont changé leur terminaison en *-ard* (*Kolosvard :* Kolozsvárt, 63, *Segesrard :* Segesvárt, 449), ont été probablement influencés par une analogie graphique (comme huszár : *hussard*). Le nom de la rivière Temes présente un exemple du maintien de l'article hongrois : *Atemesch* (506). Il serait désirable qu'on établit le plus tôt possible le commentaire phonétique et morphologique des formes recueillies par Mlle Lovas. Une pareille étude aurait peut-être à examiner aussi les noms allemands de Hongrie, en rappelant que les cas tels que *Oedemburg* (Ödenburg, 347) présentent la même assimilation que nous trouvons dans *Luxembourg, Nuremberg,* etc.

En somme, un recueil de données, relevées avec beaucoup de soin, mais sans beaucoup de méthode. L'analyse approfondie des mots français d'origine hongroise reste à faire.

Ladislas GÖBL.

*
* *

III. — THESES DE DEBRECEN

25. Mlle Irène BINDER. — *Contributions à l'étude de l'emploi des prépositions en français.* (Adalékok a francia prepoziciók tanához).

Mlle Binder examine la question délicate et complexe de l'emploi des propositions en français, question dont le détail a été si souvent débattu par les grammairiens. L'étude et consciencieuse et intéressante; mais, malgré son titre prometteur, elle n'apporte rien de bien nouveau.

R.

26. Mlle Margit GÁSPÁR. — *Grégoire Csiky et les Français.* (Csiky Gergely ès a franciák), 1928, 57 p.

D'abord prêtre catholique, Csiky manifeste un goût très prononcé pour le théâtre français, publie des traductions de drames, et en compose aussi quelques-uns lui-même. Le succès vient. Il abandonne les ordres. Il fait un voyage, voire un séjour à Paris, où il fréquente les théâtres, voit jouer V. Hugo, Dumas père, Augier, Labiche, Sardou, Scribe, etc... Rentré dans son pays, il fait représenter une trentaine de pièces. Mlle Gáspár constate que les sujets sont ceux du théâtre français moderne et le style, imprégné d'expressions françaises. La technique aussi s'efforce d'atteindre cette légèreté nonchalante, cette sûreté, dont la technique française a le monopole (p. 55). La vie et l'œuvre de Csiky sont un élément fort intéressant dans l'histoire du rayonnement des idées françaises.

27. M. Zoltán MAGYAR. — *Le français de Hongrie.* (Magyarországi franciaság), 1932, 27 p.

C'est le premier vocabulaire complet des mots français usuels en hongrois; mots d'emprunt, qui ont subi un changement de sens ou de forme et eu, par là, en hongrois une vie particulière. Cet ouvrage a le mérite singulier d'être rédigé en deux langues, hongrois et français.

28. Mlle Magda KISZELY. — *Jules Verne et la Hongrie.* (J. Verne és Magyarország), 1932, p.

L'étude est inspirée de certaines recherches de M. J. Hankiss (Budapesti, Szemle, 1930 : « Verne Gyula »). Elle met en relief le vif intérêt porté par Jules Verne à la Hongrie, où il aimait situer l'intrigue de ses histoires romanesques. Mlle Kiszely recherche les sources de ces œuvres à sujets hongrois, le point de départ de l'auteur, ses connaissances sur la Hongrie, etc... Elle a été admise à pénétrer dans la bibliothèque de la famille Verne, à Toulon et, la première, à consulter des manuscrits inédits de Jules Verne. Elle a pu ainsi préciser nombre de questions philologiques; et c'est en quoi réside l'intérêt de son travail.

Louis SIPOS.

*
* *

IV. THESES DE PÉCS.

29. Mlle Elisabeth KRÉMER. — *Maurice Barrès et le roman psychologique* (M. Barrès és a lélektani regény), 1928, 29 p.

Trois chapitres seulement ont été publiés, pour des raisons d'ordre pécuniaire. L'auteur étudie l'œuvre même de Barrès, dans son évolution, avec ses traits dominants. Elle a su dégager les sources psychologiques de cette littérature (« sentir le plus possible en analysant le plus possible »). Elle indique les liens qui rattachent son auteur à des Allemands tels que Gœthe et Wagner, à des Russes comme Tolstoï et Dostoïevski. Elle démontre aussi quels éléments d'inspiration Barrès doit à l'Italie. Dans les romans de l'auteur du *Jardin de Bérénice* elle retrouve toujours les traits caractéristiques de l'artiste ou de l'homme. En conclusion, elle insiste sur les résultats de cette vie grandiose sacrifiée sur l'autel de la Patrie. Bien que cette étude doive beaucoup aux ouvrages de R. Curtius et de A. Thibaudet, elle révèle un sens critique très vif.

Louis SIPOS.

30. Mlle Elisabeth Szilárd. — *Romain Rolland et l'Allemagne* (R. R. és Németország), 1919, 47 p.

Une introduction un peu bien générale reprend à Mme de Staël l'histoire des rapport intellectuels franco-allemands, reproduit, à propos de Gœthe ou de Nietzsche, quelques jugements allemands sur les tendances des esprits français et des esprits germaniques, rappelle l'enquête du *Mercure* il y a trente ans, et des déclarations de Pierre Lasserre : une bonne partie de l'opinion française n'en est plus tout à fait là. Puis Mlle Szillard étudie les « sources de sympathie » entre Romain Rolland et l'Allemagne de Bach et Gœthe, Beethoven et Schubert, etc..., dès l'enfance à Clamecy jusqu'aux voyages au pays rhénan et à l'amitié, à Rome, avec Malwida de Meysenbug qui donne au jeune homme « la clef d'un trésor perdu, la vieille Allemagne... l'Allemagne vivante ». C'est, ensuite, la manifestation d'une parenté véritable avec l'âme allemande : notion de Dieu et du monde, l'idée du Rhin, « Jean Christophe » comme « Entwicklungsroman » à la « Wilhelm Meister », et ce que le style y a de germanique aussi; comme points de comparaison, Descartes, Bergson, Flaubert. Un peu trop de jugements allemands, peut-être : on eût préféré une étude plus directe du texte, et de l'homme même. — L'Allemagne vue à travers les œuvres de R. Rolland : non seulement « Jean Christophe », mais aussi « l'Ame enchantée », « Colas Breugnon », etc.; le pays, la nature, la pensée, l'art; un grand désir de voir et de comprendre, une vive sympathie, quelques sévérités. Toute l'analyse est intéressante. — Les critiques, allemands et français, très récents; en France l'admiration a varié selon les camps, et le ton d'après-guerre n'est pas redevenu tout de suite ce qu'il était auparavant. Cela eût gagné sons doute à être un peu synthétisé, ou groupé davantage. Mais cet aperçu d'ensemble a bien son intérêt.

Henri Tronchon.

31. Mlle Gizella Gyuris. — *Le Pessimisme intellectuel de Rousseau et Tolstoï.* (Rousseau és Tolsztoï kulturpesszimizmusa), 1930, 68 p.

Mlle Gyuris se propose d'étudier les traits communs aux deux grands penseurs. L'un et l'autre reflètent admirablement les luttes, les vertus et les vices de leurs époques; ils se prêtent donc à une comparaison. Ce travail a déjà été entrepris, à maintes reprises, à différents points de vue. On se contente ici de les comparer sous le seul aspect de leur pessimisme intellectuel ce qui n'avait jamais été le cas jusqu'ici. En fait, il y a entre eux, de ce point de vue, une parenté généralement re-

connue : mécontents de la civilisation, ils ont la conviction que les hommes sont corrompus par les arts et les sciences; le bonheur de l'humanité doit être, selon eux, recherché dans la vie des laboureurs, simple, dépourvue de tout artifice intellectuel, et à laquelle le monde devrait retourner. Tel est leur point de départ commun, et c'est dans cet ordre d'idées que les deux œuvres, si différentes d'ailleurs, se rencontrent.

Après l'introduction, Mlle Gyuris examine cette idée maîtresse chez Rousseau, en la suivant dans toute l'œuvre. Puis elle étudie l'influence de Rousseau sur l'écrivain russe, et analyse les analogies de l'idée pessimiste chez l'un et l'autre.

32. Mlle Rózsa Fejér. — *François Rákóczi II dans les mémoires français de son temps*, 1931, 50 p.

En un français fort agréable, l'auteur résume un grand chapitre des liens historiques franco-Hongrois. C'est un fait généralement connu que François Rákóczi II, inspirateur et chef de la guerre des Mécontents de Hongrie (1705-1711) joua un rôle important dans la politique extérieure de Louis XIV. Le Roi Soleil, trop intéressé à ce que les Habsbourg n'eussent pas les mains libres, suivait avec sympathie les luttes de Rákóczi contre l'Empereur d'Autriche; puis, constatant qu'il était de l'intérêt de la France d'employer les insurgés hongrois contre la maison des Habsbourg, il s'empressa de se procurer l'appui de Rákóczi par ses ambassadeurs et devint, par un accord formel, l'allié du Prince de Transylvanie à qui il servait une rente de 12.000 livres. Leur alliance dura aussi longtemps que les exploits de Rákóczi le firent victorieux, ou plutôt, tant que Louis XIV eut besoin de l'insurrection hongroise pour servir ses buts politiques dans la Guerre de Succession d'Espagne. Celle-ci terminée, survint aussi la défaite des Mécontents, et le Prince Rákóczi dut s'exiler. Le roi de France le prit sous sa protection et lui offrit l'hospitalité de la Cour de Versailles.

Les circonstances de cette alliance franco-hongroise n'étaient ignorées ni des savants, ni du public; de nombreuses allusions littéraires y ont été faites de part et d'autre. Plusieurs études ont déjà été consacrées à cette question par des érudits français et hongrois, mais il nous manquait une documentation fournie par les contemporains eux-mêmes, par l'opinion publique de la société contemporaine telle qu'elle se reflète dans les mémoires. Le travail de Mlle Fejér comble cette lacune. C'est une sorte de dossier littéraire de cet épisode commun à l'histoire des deux pays.

33. Antal KOZMA. — *Une version du « Télémaque » en vers hongrois au XVIII^e siècle.* (Fénelon Télémaque-jának egy XVIII. századi magyar verses feldolgozása), 1932, 177 p.

Contribution précieuse à la popularité de Télémaque. Outre l'original, le roman célèbre de Fénelon fut lu en Hongrie, au XVIII^e siècle, en traductions latine et hongroise. Il y eut deux versions hongroises dont chacune fut éditée à plusieurs reprises. A côté de celles-ci il nous est resté une version en vers, œuvre de Martin Hriagyel, deumeurée manuscrite. L'auteur, curé d'un petit village hongrois, n'a travaillé que sur des traductions, entre autres *Magyar versekben foglaltatott Télémakus* (Télémaque en vers hongrois), dont le manuscrit original date de 1756. En étudiant le Télémaque de Hriàgyel, M. Kozma a pu constater qu'il n'eut pas pour modèle l'œuvre originale de Fénelon, mais la traduction latine de Trautwein, très répandue en Hongrie au XVIII^e siècle, et la première traduction hongroise de Télémaque, faite par le Comte Haller. Il examine comment l'œuvre s'est transformée en passant de Fénelon à Trautwein et Haller, et quels sont les mérites de Hriàgyel. A son avis, le curé hongrois n'est pas un simple chroniqueur des événements rapportés dans le roman; il vise encore un autre but, plus important au point de vue de la littérature hongroise : il veut mettre l'action de Télémaque à la portée du public hongrois. Il se sert d'expressions, de tournures populaires, de bons-mots et de proverbes, qui prêtent à son ouvrage un caractère particulier, différent de l'original.

L'étude, méthodique est intéressante, est suivie d'un résumé français. Elle sera un utile complément à l'article de M. A. Eckhardt, *Télémaque en Hongrie* (Revue des Etudes Hongroises, t. IV, p. 166-171) et à l'ouvrage de M. Chérel sur le prestige et l'influence de Fénelon au XVIII^e siècle.

Louis SIPOS.

34. Tibor ENGEL. — *Aspirations positivistes chez d'Alembert* (Pozitivista törekvések d'Alembert-nél), 1930, 62 p., avec bref résumé final en français.

Après quelques pages d'introduction (logique et métaphysique, science et intuition, différenciation des concepts de temps et d'espace, Auguste Comte et Oswald Spengler), on aborde l'attitude de d'Alembert à l'égard des problèmes philosophiques. Il est mathématicien et physicien, philosophe et métaphysicien aussi, mais en fonction des recherches scientifiques exactes; il se récuse devant ce qu'elles ne peuvent aborder. Positivisme de sa théorie de la connaissance qui nie la création comme une impossible absurdité, renonce à connaître

les causes et à tenter une explication de certains phénomènes fondamentaux; sa notion de l'espace et du temps; sa logique, défiante des hypothèses et orientée vers des fins d'utilité provisoire. Selon M. Engel, notre XX^e^ siècle se sent assez loin de ce genre de spéculations, à la fois orgueilleuses et volontairement limitées. « Moments positivistes » dans la conception scientifique de d'Alembert : notamment en mathématiques et en mécanique. Enfin, place qu'il occupe dans l'histoire du positivisme, de Bacon à Auguste Comte, en passant par Locke et Berkeley; son rôle de précurseur, en partie négatif, mais pénétrant, qui voit les problèmes sans essayer de les résoudre ni même, le plus souvent, les poser dans leur ampleur. L'auteur est bien informé des travaux récemment consacrés à d'Alembert et au positivisme, en France et en Allemagne. Son analyse, qui est nette, eût gagné encore à les suivre parfois avec moins de déférence.

Henri TRONCHON.

HISTOIRE

NOUVELLE MISE AU POINT DE L'HISTOIRE DE HONGRIE

Magyar Történet [Histoire Hongroise], par Bálint HÓMAN et Gyula SZEKFŰ. Ouvrage en 7 volumes. Budapest. *Imprimerie de l'Université,* 1928-1932, in-4°; Tom. I, 442 p., Tom. II, 368 p., Tom. III, non encore paru, Tom. IV, 437 p., Tom. V, 427 p., Tom. VI, 495 p., Tom. VII, non encore paru.

MM. Valentin Hóman et Jules Szekfű sont professeurs à l'Université de Budapest. M. Hóman est actuellement ministre de l'instruction publique et des cultes et M. Szekfú dirige la revue politico-littéraire très répandue, *Magyar Szemle.* La matière a été répartie entre les auteurs de la façon suivante : M. Hóman a composé les trois premiers volumes qui vont jusqu'à 1526, c'est-à-dire jusqu'à la bataille de Mohács, date capitale dans l'histoire hongroise; M. Szekfű s'est chargé des quatre derniers volumes qui vont jusqu'à nos jours. L'ouvrage est accompagné de nombreuses cartes et tableaux généalogiques, ainsi que de plusieurs planches hors-texte et d'une vaste bibliographie indiquant les livres et les sources consultés.

Avant de relever *les faits* de notre histoire qui se présentent dès maintenant sous un autre jour, nous nous permet-

tons de déterminer *l'esprit* dont sont animés nos deux historiens, MM. Hóman et Szekfű.

En envisageant ainsi notre travail, nous nous trouvons, dès le point de départ, en présence d'une question fondamentale : L'historien, en tant qu'historien, doit-il porter des jugements d'ensemble sur la valeur morale des époques historiques ou ne doit-il pas plutôt se borner à expliquer ces époques en les considérant comme des formes de pensée successives qui ne sont ni morales, ni immorales, mais étrangères à la moralité ? Dans leur œuvre de synthèse historique, MM. Hóman et Szekfű n'examinent point cette question. Il leur semble évident que la réponse à une telle question ne peut être différente de celle qui ressort de leurs sept gros volumes, à savoir que l'historien ne peut se dispenser de formuler des jugements de valeur. Ce principe une fois admis, il est clair qu'une pareille attitude à l'égard du passé dépend essentiellement de deux causes : 1. de la façon dont MM. Hóman et Szekfű ont été influencés par les faits tous récents dont chacun de nous garde le souvenir toujours vivant; 2. d'un autre fait, plus spécialement objectif, à savoir de la récente évolution des sciences historiques en Hongrie. Tel est l'état d'esprit dans lequel nous devons nous placer pour comprendre cette œuvre qui est sans doute la plus remarquable parmi nos récents travaux historiques.

Les années 1918-1920 marquent à coup sûr une date capitale dans l'histoire de la pensée hongroise. C'est, d'une part, l'abandon définitif des anciens concepts du libéralisme et, d'autre part, leur remplacement par de nouveaux principes dits chrétiens-nationaux. Entre deux façons de penser aussi dissemblables, aucune conciliation ne pouvait être possible, surtout en Hongrie. Ce pays, en effet, après la catastrophe de 1918 et l'écroulement de la monarchie millénaire de Saint Etienne, avait dû subir la dictature bolchévique qui, pendant 133 jours, bouleversa de fond en comble l'ordre social et économique. Il apparaît ainsi très nettement que le changement survenu dans la manière de penser a été pour une part influencé par un légitime ressentiment contre les événements survenus.

M. Hóman et plus particulièrement M. Szekfű ont pris part à l'élaboration de cette pensée nouvelle, appelée « Redressement Moral », encore vivante aujourd'hui. Dans un livre antérieur, qui traite de l'époque libérale et qui a été écrit pour le grand public, M. Szekfű juge sévèrement les trois générations libérales dont l'œuvre a eu, selon lui, comme conséquence logique cette période de bouleversement, et, du même coup, il les rend responsables des désastres de 1918-1919. Le sous titre donné par M. Szekfű à cette même époque explique assez clairement son attitude : « Histoire d'une période de Décadence ». Dans ce même livre, M. Szekfű fait bon marché

de toute la production littéraire dite « de Budapest » en invoquant l'esprit chrétien national du plus grand Magyar, celle du comte Etienne Széchenyi (1791-1860). D'ailleurs, pendant que M. Szekfű s'adressait au grand public, M. Hóman, de son côté, travaillait avec ardeur à la reconstitution du Musée National Hongrois de Budapest, fondé en 1802 par le comte François Széchenyi, père du comte Etienne.

Telle est la première raison — toute subjective — qui explique la morale stricte que MM. Hóman et Szekfű mettront au service de leurs jugements historiques. La seconde raison (d'ordre objectif) nous permettra de comprendre le rôle d'un principe moral une fois adopté. C'est le changement dans la méthode historique qui s'est opéré au cours des vingt ou vingt-cinq dernières années. Pendant cette période, les synthèses faites à l'occasion du millénaire hongrois (1896) étaient encore en circulation et, à l'extérieur, rien ne faisait douter que nos idées philosophiques concernant l'essence de l'histoire et par conséquent celle de la synthèse historique, étaient en train de se modifier sensiblement. Il serait inutile d'insister plus longuement sur cette proposition communément admise, s'il n'existait pas sur ce point une divergence entre notre conception et celle des Français. En effet, tandis que les sciences historiques hongroises, à la remorque de la science allemande, se rapprochaient des sciences sociologiques et psychologiques, les sciences françaises, passant elles aussi par la sociologie, penchaient cependant vers la philosophie. (Synthèse historique). En d'autres termes, l'attention des historiens hongrois, suivant l'impulsion de la sociologie, fut attirée au début par les grands rapports qui unissent entre eux les phénomènes historiques et vers les liens de dépendance qui existent entre les problèmes. Puis, par suite de l'interprétation de l'histoire et de la psychologie, on chercha à découvrir les mobiles des actions humaines, ainsi que les rapports conscients et subconscients, et cela, en tout premier lieu, dans l'âme qui est le domaine de la vie affective.

Notre science historique a donc acquis une largeur de vue remarquable, aboutissant d'une part à une perspective d'ensemble, et d'autre part gagnant en profondeur. Après ces deux étapes préalables se firent jour les doctrines de la *Geistesgeschichte*, venant toujours des milieux historiques allemands, relatives à la manière d'établir des synthèses. D'après ces doctrines on étire certaines idées à travers l'histoire entière et sur ces idées, qui dépassent nécessairement les cadres qui les ont vu naître, on projette la suite des événements historiques. Les événements ainsi envisagés apparaissent déformés par ce souci d'avoir une morale constamment au service de nos jugements. Et ce que les historiens dénomment le sens de l'évolution historique ne devient donc qu'une simple courbe morale.

Ce nouveau chemin que se fraie la pensée historique, semble être moins praticable que les deux précédents qui touchaient aux domaines de la sociologie et de la psychologie. Il apporte cependant, et cela dans un autre sens, bien des idées qui sont incontestablement fructueuses. Sans critiquer les auteurs, nous nous bornons donc à constater qu'avec cette *Geistesgeschichte* nous établissons des synthèses non sur la raison, comme il résultait du contact de l'histoire et de la philosophie, mais sur une certaine morale choisie par l'auteur, consciemment ou inconsciemment. La conception de l'histoire fondée sur la raison nous amène à cette vue du passé dont le genre est essentiellement l'histoire de la civilisation. La conception de l'histoire, fondée sur une morale quelconque, présente, par contre, le passé à travers une atmosphère alourdie, comme des événements du domaine moral dont le genre ne dépend que de la constitution psychique de l'écrivain et du milieu qui l'entoure.

MM. Hóman et Szekfű avaient contribué beaucoup à la diffusion de cette conception, notamment par un livre rédigé sous leur direction intitulé « Les nouveaux chemins de l'historiographie hongroise ». Dans ce livre ils ont réussi à faire collaborer, dans le même esprit, un nombre considérable de nos historiens.

En ce qui concerne M. Jules Szekfű, il est guidé à travers les siècles hongrois par *l'idée chrétienne*, plutôt même catholique et, dans la mesure où celle-ci n'est pas contraire au catholicisme, par l'idée nationale (plus exactement par le patriotisme). En conséquence, ses jugements sont influencés par la morale catholique et son histoire devient une étude morale de la nation hongroise envisagée de ce même point de vue catholique. C'est dans les chapitres sur le siècle des Lumières et sur le siècle du Baroque que ses vues sont le mieux exposées.

Chez M. Hóman, le sentiment religieux cède la place à un *sentiment national*, légitime en soi. Il reste cependant plusieurs choses à discuter, car pour lui toute question historique se ramène en fin de compte à une appréciation dictée par le point de vue politique et revient à se demander si la structure de l'Etat correspond ou non aux exigences de l'époque considérée. Très caractéristiques à cet égard sont les figures d'Arpád, le conquérant du pays, de Saint Etienne, le fondateur de l'Etat, et de Béla III, l'organisateur de l'Etat.

En tout cas, s'il fallait choisir entre les deux conceptions, on opterait pour celle de M. Hóman qui permet d'envisager la vie comme dynamique, qui nous fait sentir le devenir et d'après laquelle l'avenir de l'intelligence ne serait pas définitivement clos.

*
**

Certes, il serait utile d'examiner à fond les questions que nous nous sommes permis de soulever à propos de l'ouvrage de MM. Hóman et Szekfű. Pourtant, nous ne pouvons le faire ici, dans les cadres de ce bref exposé, dont le but est de présenter au public français cette nouvelle synthèse de l'histoire hongroise. Nous nous bornerons simplement à indiquer encore que la querelle qui se livre presque partout dans les milieux historiques du monde civilisé trouve en Hongrie un champ de bataille privilégié en raison de la situation spéciale de ce pays redevenu, après la totale séparation d'avec l'Autriche, ce qu'il était auparavant : le carrefour où s'entrechoquent les civilisations latine, germanique et slave. En nous abstenant donc d'une analyse plus profonde, nous passerons en revue l'ensemble des questions qui dès maintenant se trouvent présentées sous un nouveau jour.

La vieille division de l'histoire, d'après Cellarius, en deux parties : le moyen âge et l'époque moderne, ne figure plus ni chez M. Hóman, ni chez M. Szekfű. Pour le premier, ce sont les différents types de l'organisation de l'Etat qui indiquent les coupures dans la suite des événements; les limites historiques, d'après M. Szekfű portent plutôt un caractère moral. L'un des auteurs a étudié l'histoire jusqu'en 1526, l'autre à partir de 1526. Cette date représente sans nul doute, quel que soit le point de vue où l'on se place, une scission bien nette dans notre histoire.

*
**

Nos sources historiques mentionnent, pour la première fois, *l'existence des Hongrois* quand, par suite de l'expansion des empires romain et hun, commence le mouvement des peuples barbares intercalés entre eux : la migration des peuples de l'Asie. Cette migration eut lieu à la fin du premier siècle et au commencement du second; c'est alors que, liés à l'organisation politique des grands peuples nomades, les Hongrois furent aussi poussés vers l'Occident. L'examen de l'origine des Hongrois conduit à cette conclusion fondée plutôt sur des preuves linguistiques :

Le peuple hongrois est né de l'union des éléments finno-ougrien et turco-ougrien poussés les uns vers les autres à des époques très reculées; au cours des siècles, il a absorbé de nouveaux éléments turcs et, sporadiquement, des éléments caucasiens et iraniens. Mélangé dès l'origine, ce peuple constitue une parfaite unité ethnique dès la seconde moitié du IX^e^ siècle, non sans porter toutefois le cachet du mélange de races qui eut lieu auparavant. La constitution physique change selon l'individu; elle a le caractère tantôt finnois, tantôt turc; la langue est finno-ougrienne, la culture est turque; mais dans le corps, dans la langue et la culture, on remarque

également des traits hérités de l'autre branche, de même que des traces évidentes d'influences caucasiennes et turques ultérieures (Hóman, I. 93).

Le *lieu de naissance* (vers le V^e^ siècle, I. 27) de ce peuple mélangé, de culture plutôt turque, s'étend entre la région forestière de la Sibérie Occidentale et la steppe de l'Eurasie.

Les événements suivants tendent à *la conquête du pays*. Après qu'ils eurent accompli la séparation politique d'avec les peuples nomades, les chefs prirent pour le sort du peuple des mesures qui attestent de leur part une maturité politique surprenante. La situation géopolitique incertaine des deux patries (Lébédie, Etelköz) durant l'époque de la migration fit apparaître la nécessité de se procurer une nouvelle patrie (I. 69-74). C'est selon des points de vue stratégiques plus conscients que s'effectue l'organisation d'un nouveau pays : de la Hongrie. (I. 127, 130).

En esquissant *les portraits des chefs*, l'auteur souligne nettement la différence entre la volonté politique des Hongrois et celle des Slaves environnants. C'est dès ce moment-là, que les Hongrois, avec leur civilisation d'origine turque, démontrent leur supériorité culturelle sur les Slaves de niveau inférieur, supériorité qu'ils conservent pendant de longs siècles. Un Árpád, un Bulcsu, citoyen d'honneur de l'empire Byzantin, un Levente sont les brillants génies d'une splendide lignée.

La préparation diplomatique et militaire de la conquête ainsi que son exécution, conformément à un plan, est indubitablement le mérite personnel du prince Arpád... Les guerres contre la Moravie, la Pannonie, la Bulgarie qui précédèrent la conquête du pays, les contrats diplomatiques conçus dans le but d'isoler les populations de la nouvelle patrie d'avec les puissances qui régnaient sur elle, les guerres contre l'Italie du Nord et la Bavière pour assurer le résultat de la conquête contre toute attaque constituent les chaînons d'une conception politique et militaire formée de façon consciente par un esprit excellent, conception qui nous rappelle les meilleurs diplomates-généraux de l'Orient : Motun (roi des Huns), Attila, Bajan, Kurt, et les kagans turcs. (I. 130, 134).

Ce sont ces noms qui firent aux Hongrois une réputation terrible en Europe chrétienne. Leur renommée se répandit vite par suite de leurs « *expéditions* », celles-ci n'étaient pas un but en elles-mêmes, mais visaient à leur assurer la puissance parmi les peuples voisins qui convoitaient l'héritage de la Pannonie assujettie aux païens.

La théorie de la guerre pour la guerre — écrit M. Hóman I. 153 — s'est profondément enracinée dans l'opinion publique et aujourd'hui encore, il est difficile de nous en libérer. Pourtant, dans les guerres et les traités de paix hongrois, au X^e^ siècle, il est impossible de ne pas constater un effort conscient pour assurer les fron-

tières, organiser la paix, consolider le pouvoir et conclure des alliances avantageuses tant au point de vue militaire qu'au point de vue économique.

L'auteur prouve cette affirmation largement et de façon convaincante. Il mesure *l'importance de ces combats sur le terrain européen* en constatant que :

Ils ont versé beaucoup de sang, ils ont causé encore plus de maux et de désastres, mais ils ont été indirectement utiles à la culture européenne. Ce sont les hussards hongrois qui ont enseigné aux peuples chrétiens de l'Europe occidentale l'art des combats équestres, de l'édification des forteresses, de la défense contre les armées orientales. De même que jadis la stratégie des Huns et des Avares avait transformé le système de défense et d'attaque des Byzantins, de même la stratégie des Hongrois transforma celui des peuples occidentaux qui, durant les siècles suivants, porte la marque de la culture guerrière hunno-turque (I. 156).

Voici comment M. Hóman comprend *la portée historique et culturelle de l'établissement des Hongrois en Europe :*

La culture spécifiquement turque des conquérants hongrois, avec ses éléments propres, asiatiques, iraniens, arabes, persans et grecs, assimilés pendant des siècles, soit directement, soit par suite de l'influence hunno-turque, — culture résultant d'un développement de quatre siècles, — était supérieure non seulement à la culture des peuples parents (finno-ougriens) abandonnés et des peuples agriculteurs turcs (Petchénègues, Ouz, Comans), venus de l'Asie au IX^e^ siècle, mais encore à celle des peuples slaves voisins.

Sur le territoire de la nouvelle patrie, l'arrivée des Hongrois parmi les peuples slaves, habitant les forêts, unis par des liens sociaux relâchés, encadrés par des formes politiques étrangères franque et bulgare, signifiait la réorganisation des disciplines politiques et militaires qu'avait désagrégées la débâcle de l'empire franc et le commencement de l'exploitation économique des riches territoires laissés en jachère.

C'est leur culture, dont le niveau s'élevait progressivement depuis des siècles, et leur organisation politique et militaire supérieure à celle des peuples slaves voisins qui rendit les conquérants hongrois capables de fonder, dans la vallée du Danube et de la Tisza, l'État hongrois et de jouer un rôle considérable dans l'Europe médiévale. (Hóman, I. 116-117).

En esquissant les *traits caractéristiques des Hongrois* de l'époque de la conquête, l'auteur invite justement celui qui veut utiliser les documents de cette époque à choisir parmi les sources les éléments qui ont trait à l'activité politique des Hongrois; ceux-ci, colorés par une aversion passionnée contre les peuples païens, sont inaptes à fournir la caractéristique d'un peuple. En se fondant sur d'autres documents, l'auteur résume le caractère des Hongrois du IX^e^ siècle de la manière suivante :

En rapportant ces données les unes aux autres et en composant un ensemble de mosaïque, nous voyons debout devant nous le Hongrois conquérant en qui il ne nous est pas difficile de reconnaître l'aïeul du paysan hongrois, attaché à la liberté, connaissant ses droits, s'intéressant à la politique, réservé vis-à-vis des étrangers, circonspect, rusé même, pourtant au fond de cœur ouvert et droit, vaillant dans les combats, bien que souvent instable, courageux aussi dans la lutte pour la vie, travailleur, endurant, taciturne, avare en paroles, mais en même temps aimant le bien-être, le luxe et, dans ses divertissements, plein de bonne humeur (I. 95).

La situation de la nouvelle patrie — les dirigeants s'en aperçurent bien vite — posa la nation devant un grave problème : il fallut *choisir entre trois civilisations* qui toutes trois réclamaient pour elles-mêmes la large plaine du Danube et de la Tisza : la chrétienne-latine, la grecque-byzantine, la païenne-turque; il fallait choisir en sachant qu'il faudrait justifier par les armes, devant les deux civilisations écartées, l'attachement à la troisième. Ainsi donc, d'après M. Hóman, le choix s'explique non par la coïncidence des hasards, non par une clémence providentielle, mais encore une fois par un acte conscient. Ce choix, comme nous le savons, fut fait en faveur de la civilisation chrétienne-latine; il fut accompli par Géza et Saint Etienne, le Clovis hongrois. Pourtant jusqu'au XVI[e] siècle, l'esprit chrétien ne conquit pas l'âme hongroise au point d'exclure les tendances spécifiquement nationales, comme ce fut le cas dans les autres pays de l'Europe occidentale. C'est là un point de vue important de M. Hóman sur lequel il aurait même dû insister davantage (II. 23, 45, 160, 188, 246). C'est ainsi que l'esprit de Saint Etienne et de Saint Ladislas ne prédomine pas dans la première partie de l'histoire et que Árpád, Béla III et Charles I y jouent un rôle considérable.

Béla III est le fondateur de la grande Hongrie médiévale. Avec lui, une *civilisation expressément française* s'implanta dans la vallée du Danube où elle conserva sa position jusqu'au tournant historique qui eut lieu en 1526. Le rayonnement de l'Université de Paris s'arrête seulement au seuil des Carpathes qu'il traversera cinq siècles plus tard. Les revenus de Béla III étaient égaux à ceux de Richard Cœur de Lion et à ceux de Louis VII de France, dont la fille Marguerite avait épousé ce monarque hongrois.

Sous André II (1205-1235), *les fondements du royaume patrimonial s'ébranlèrent brusquement* et c'est alors que commença la grande transformation qui devait aboutir à l'affaiblissement de l'ancienne puissance centrale et à la formation du régime féodal. Jadis, on examinait à part cette évolution et on reprochait à André II d'avoir dilapidé la puissance et les forces du pays. M. Hóman conçoit cette question autrement et nous avertit que :

L'évolution hongroise, en dépit de son caractère national particulier, est organiquement liée à l'évolution de l'Europe occidentale. Certains événements de cette évolution sont incompréhensibles sans la connaissance de l'évolution de l'Europe occidentale. Dans le passé, notre historiographie a malheureusement négligé d'étudier les influences et les rapports inter-européens et cette négligence a eu pour conséquence un jugement unilatéral et erroné sur l'individualité et sur l'époque d'André II (II. 357).

Avec de telles considérations, la responsabilité historique s'éclipse devant les idées de l'époque et l'auteur disculpe André II de l'accusation d'avoir dilapidé les biens de l'Etat (II. 42, 52, 60).

Très originale est la manière dont M. Hóman se représente cette grande *transformation qui eut lieu au XIII^e siècle*. Il rattache tout cet ensemble de questions au changement survenu dans la politique étrangère qui provoque ces modifications à l'intérieur du pays. C'est l'établissement parmi les Hongrois d'éléments ethniques semi-nomades poussés par les empires orientaux, qui, selon lui, détermina la grande transformation, commencée déjà sous André II, dans l'âme et la société hongroises, dans les finances, les affaires militaires, etc.

Le XIII^e siècle et davantage encore les XIV^e et XV^e siècles sont *l'époque de la grande puissance hongroise*. Les développements qu'en fait M. Hóman sont profonds. Il étudie la morphologie des territoires de l'État et des alentours et il recherche l'unité géographique la plus apte à une organisation militaire et économique. Aux termes de sa conclusion, il distingue nettement les aspirations politiques de caractère impérialiste et les aspirations strictement liées à la formation du territoire. Il constate que jusqu'à Béla III, on ne peut pas parler d'aspirations impérialistes dans l'histoire hongroise. Plus tard même, il ne peut être question de véritable impérialisme que dans les actions dirigées vers le Nord et l'Orient. De telles actions, dirigées vers le Sud, eurent lieu sous le signe de la propagation de la foi et elles furent toujours appuyées par Rome.

Le tome III qui n'est pas encore paru, embrassera la fin du XIV^e siècle, le XV^e et les débuts du XVI^e, jusqu'en 1526.

Les XVI^e et XVII^e siècles — et ici nous sommes déjà dans la partie écrite par M. Szekfű, — constituent *l'épopée héroïque de la nation hongroise aux côtés de la chrétienté*. Ce sont deux siècles sanglants, dans chacun desquels trois générations donnèrent leur vie pour défendre la civilisation chrétienne adoptée par St Etienne. Pendant deux siècles et demi, la nation hongroise a fait un rempart de son propre corps afin de défendre la civilisation chrétienne. Si les Hongrois, par l'établissement d'un nouvel Etat, par la guerre défensive contre les Tartares, par la propagation de la foi chrétienne dans les pays

balkaniques, par la croisade, n'avaient peut-être pas encore mérité le droit de cité parmi les peuples européens, ces deux cent cinquante années et même le XVI[e] siècle seul suffiraient à lui assurer une place d'honneur parmi eux. Un tel témoignage de solidarité européenne est un fait sans précédent sur le continent. Pendant que les peuples slaves, cédant à la force, liaient partie avec les Turcs, les Hongrois accomplissaient héroïquement leur devoir sur le bastion le plus avancé de l'Europe d'alors. M. Szekfü souligne avec énergie cette suite de faits.

L'époque turque a amené des changements fondamentaux dont la nation souffre encore aujourd'hui. C'est la domination turque qui sépare en deux parties l'histoire hongroise, prospère au moyen âge, qui déforme ses relations politiques, économiques, sociales, ralentit son développement intellectuel et c'est elle enfin qui causera la catastrophe de 1918 [1].

C'est un produit spécifiquement turc que la survivance en Hongrie de *la grande propriété terrienne*. Dans la débâcle générale qui suivit Mohács, la grande propriété était, semble-t-il, la seule base sur laquelle on pouvait réorganiser la nation hongroise. La grande propriété remplit des fonctions d'Etat dans le domaine politique, économique et social. C'est sans doute à M. Szekfü qu'appartient le mérite d'avoir mis en valeur la mission de la grande propriété à cette époque.

M. Szekfü démontre encore que *la séparation de la Transylvanie d'avec la mère-patrie* et sa constitution en Etat particulier sont les conséquences directes de la pénétration des Turcs au milieu du pays. En Transylvanie, l'autonomie n'avait aucune racine dans le passé. Le Nouvel Etat s'est soulevé simplement sur l'ordre du sultan. C'était donc un Etat artificiellement formé. Le premier siècle de son existence sans traditions accuse le plus grand désordre; l'idée d'un Etat transylvanien n'existe pas et le plus grand problème qui se pose aux hommes d'Etat politiques est de savoir comment on reconstituera l'unité hongroise. Une conscience politique transylvanienne ne se forme qu'au milieu du XIX[e] siècle quand ce territoire est rattaché à la mère-patrie.

C'est la domination turque qui produit dans le pays *un changement géographique*, ce qu'on appelle la « puszta ». En rasant, pour des raisons stratégiques, les forêts sur la plaine hongroise jadis fertile, on détermina un changement des conditions climatiques et le terrain où florissait jadis le blé commença à se sodifier et se transforma en un désert de sable. Pendant que la plaine se métamorphosait ainsi sous le joug

(1) Pour expliquer la catastrophe de 1918, M. Szekfü remonte dans son histoire jusqu'à l'époque turque, tandis qu'auparavant, il considérait ces événements comme une conséquence logique de la « *décadence libérable* ».

turc, la Transdanubie et la région arrosée par la Tisza devenaient une savane couverte de marais sans fin, de broussailles énormes et de mauvaises herbes. Le pays fertile est devenu une région sauvage. Un village détruit de fond en comble, abandonné de ses habitants, dans un site sauvage où un clocher ou un pan d'église sont les seuls vestiges d'une civilisation passée, voilà « la puszta » ! Triste spectacle ! remarquent les contemporains.

Dans cette région sauvage, *le Turc*, par ses quotidiennes menaces, ses massacres, *a chassé, véritablement extirpé du pays les Hongrois chrétiens.* A leur place immigrèrent des peuples balkaniques alors semi-nomades, assujettis aux païens, des Serbes, des Valaques, des Wendes, des Ousks, etc. qui avancèrent jusqu'aux vieux Bude, causant de grands dégâts dans la population du pays. Ils semèrent les germes de la question des nationalités qui a coûté à la Hongrie sa dignité de grande puissance parmi les pays du Danube Central. La statistique établie sur la base des listes d'impôts donne une image stupéfiante des pertes subies. A la fin du XV^e^ siècle, sur les quatre-vingts millions d'habitants que comptait alors l'Europe, quatre millions appartenaient à la Hongrie, sans compter les territoires conquis. A cette époque, cela représentait une puissance comme seules en possédaient l'Angleterre et la France. A la fin du XVIII^e^ siècle, après l'expulsion des Turcs, sur la population de l'Europe dont le chiffre s'est accru jusqu'à cent trente millions, la Hongrie ne possède plus que deux millions et demi sur lesquels un million six cent mille seulement sont de nationalité hongroise. Les Hongrois qui formaient jadis 5 % de la population européenne n'en constituent plus maintenant que 2 %. Si l'on tient compte des pertes de sang considérables subies par la nation et de la situation qui en découle, la conclusion de M. Szekfű est évidente :

...L'état de choses actuel n'existe que parce que Mohács a brisé l'élan de la Hongrie, très puissante au Moyen Age. Sans Mohács et sans la conquête turque, il y aurait aujourd'hui, en Hongrie, une population de 25 à 30 millions de Hongrois, d'une parfaite unité ethnique, une grande puissance, égale à ces voisines, l'Allemagne et l'Italie, qui aurait pu, grâce à sa situation et à sa valeur spécifique, éviter à son peuple les souffrances surhumaines des siècles passés et celles des dernières décades [1].

Le XVIII^e^ siècle put, après l'expulsion des Turcs, s'occuper des problèmes soulevés par leur domination : *la réorganisation politique, économique et sociale du pays.* L'aspect culturel de ce siècle est montré sous un nouveau jour par M. Szekfű qui l'appelle culture baroque.

(1) Cf. *Revue Mondiale*, 15 décembre 1926.

C'est une nouvelle époque, oublieuse de son existence matérielle, dont les yeux comme au moyen âge, se fixent sur la morale et la religion éternelles, sur la patronne céleste de la Hongrie, la bienheureuse Vierge Marie. Sous ces formes extérieure de la chrétienté universelle, M. Szekfű aperçoit *un nationalisme hongrois* exubérant, mais naïf qui, d'une part, prépare les grandes transformations du XIX^e^ siècle, d'autre part, fournit aux Hongrois l'occasion de réparer les pertes éprouvées sous la domination turque. (VI., 171).

C'est ainsi que, au début du XIX^e^ siècle, la Hongrie se présente dans le concert des nations occidentales avec de profondes blessures contractées au cours de sanglantes bourrasques, mais ces blessures sont guérissables et elle fera partie intégrante du monde européen.

Chaque génération forme sa propre conception du passé; c'est ainsi que l'élite des historiens actuels a aussi formé la sienne. Il est compréhensible que cette génération, dont l'âme déjà mûre et consciente a été éprouvée par la catastrophe du pays et par les souffrances terribles du peuple et est encore assombrie par la vive douleur de Trianon, ne puisse, lorsqu'elle contemple le passé, se délivrer de tels souvenirs.

(Paris). T. Baráth.

Árpád Károlyi. — *Németújvári gróf Batthyány Lajos főben járó pöre.* [Le procès et l'exécution du comte Louis Batthyány de Németújvár]. Publié par la Société d'Histoire Hongroise. Budapest, 1932. Imprimerie de l'Université. I^er^ volume [introduction en langue hongroise] XVI, 658. — II^e^ volume [actes en langues allemande, française et anglaise] VIII, 691.

Au temps de la monarchie austro-hongroise, Árpád Károlyi fut attaché au service du Haus-, Hof-, und Staatsarchiv, dont il devint le directeur. Le gouvernement hongrois lui accorda le titre de secrétaire d'Etat et l'Académie Hongroise lui témoigna sa reconnaissance par maintes récompenses. Árpád Károlyi méritait tous ces honneurs par la vigueur de sa critique et par le niveau littéraire des investigations qu'il a poursuivies durant une cinquantaine d'années. Les mémoires parlementaires et les sources de l'histoire moderne de la Hongrie lui doivent beaucoup de volumes excellents. Quel dommage pour la culture littéraire hongroise que ces ouvrages, dont l'impeccable documentation et la critique sévère sont relevées par un style d'une rare souplesse, aient paru dans des séries « difficiles », tandis que ses autres ouvrages ont été publiés dans des pério-

diques peu répandus. Quoi qu'il en soit, Károlyi a le mérite d'avoir publié les écrits de Döbling de Széchenyi dont il a expliqué les origines dans une introduction magistrale. Il lui appartenait également de raconter la fin tragique de Louis Batthyány, premier ministre du premier ministère hongrois. La Hongrie, qui n'avait pas attendu 1848 pour manifester son indépendance, aspirait en 1848 à l'élargissement des organes de l'Etat dans une tendance constitutionnelle. L'entourage de la dynastie, accoutumé à l'absolutisme, était incapable de faire une distinction quelconque entre les diverses tendances (constitutionnelle, libérale, radicale et républicaine) et il fut tout naturellement amené à penser que la Révolution viennoise du 6 octobre avait été fomentée par Batthyány, cet esprit délicat, aristocratique, qui était foncièrement attaché à la dynastie. Or on lui reprocha d'avoir refusé sa signature obligatoire et d'avoir préparé l'indépendance absolue de la Hongrie en réponse au parlement de Francfort qui avait projeté l'unité de l'Allemagne et de l'Autriche. Puis il fut accusé de ne pas avoir fait des négociations avec les Croates, avant le soulèvement de Jellachich. Selon l'opinion du juge militaire qui mena l'enquête et plus tard le procès, Batthyány n'était pas « directement le coupable », « la défense du pays faisant partie des devoirs sacrés que se partagent le roi et le premier ministre », et l'on proposa de négliger toutes les accusations remontant à l'époque du ministère; tout de même, sous la pression du pouvoir supérieur, il fallut le condamner à mort. Les pouvoirs supérieurs qui malgré la conviction opposée du juge militaire, ont forcé la condamnation à mort, n'ont pas permis à l'enquête d'interroger les princes qui connaissaient l'activité de Batthyáni et ils ont recélé des actes importants. De ces actes cachés, ceux qui concernent l'affaire croate, ont aujourd'hui l'importance la plus dramatique. Ces actes font voir que Batthyány, autorisé par le gouvernement hongrois, qu'on accuse parfois à tort de nationalisme exagéré, proposa l'organisation d'un ministère croate indépendant, envisageant même une scission complète de la Croatie, en maintenant seulement les relations dynastiques et économiques. Jellachich, le bon Croate, fut attendri en entendant cette proposition et Batthyány put retourner de Vienne à Budapest avec la conviction que le problème croate était arrivé à sa solution. Ultérieurement Latour, ministre de la guerre à Vienne, réussit à persuader Jellachich d'attaquer la Hongrie, sous prétexte que les ministères hongrois des affaires étrangères, de la guerre et des finances, étaient subordonnés au ministère de Vienne. Il est inutile de faire remarquer que cette exigence n'a rien à faire avec les aspirations de la Croatie, il est également inutile de souligner l'idéalisme de la proposition du gouvernement hongrois, mais il faut noter que

cette proposition avait été faite par Batthyány à une époque où l'empereur-roi Ferdinand V lui avait assuré que Jellachich n'attaquerait pas la Hongrie. On croyait que Batthyány avait été accusé de haute trahison par les Hongrois exaltés [ses fidèles craignaient qu'il ne soit tué par la populace de Pest], mais Károlyi démontre qu'il avait déjà failli perdre la vie à Vienne dans la Révolution du 6 octobre; en tous cas le fait qu'il ait été poursuivi par la dynastie, semblait absurde. Et cependant, il fut exécuté par le gouvernement de François-Joseph et par son stratège Haynau, surnommé « l'hyène de Brescia ». A la nouvelle de l'exécution, la presse autrichienne elle-même s'indigna, et le gouvernement fut obligé d'interdire plusieurs journaux. Mais il n'était pas possible de faire taire la presse étrangère, surtout en France et en Angleterre. Aussi, le duc Schwarzenberg fit-il composer un plaidoyer avec Schmerling qui joua dans cette affaire un rôle honteux. Cette faible excuse, pleine de mensonges, n'a été publiée en France que par le seul *Constitutionnel*, mais pourvu de cette remarque : « Nos mœurs françaises n'admettent point les excès de ces rigueurs ». Senzendorff, le juge militaire qui a mené l'enquête et le procès, s'évanouit en entendant la sentence et cria à l'infâmie. Dans ses Mémoires, tout récemment publiés, il a noté que « toute son âme est secouée par un orage intérieur en pensant au procès de Batthyány ». Károlyi prend la défense de François-Joseph, dont la jeunesse est une circonstance atténuante, mais personne ne peut s'étonner que, à côté de l'exécution des 13 généraux d'Arad, exécutés le 6 octobre, la mort de Batthyány reste une de celles que la nation hongroise n'a jamais pu pardonner à la dynastie des Habsbourg.

(Budapest). Pál Török.

1. Ferenc Olay. — *A magyar történelemirás francia mestere : Sayous Eduárd.* François d'Olay. *Un maître français de l'histoire hongroise : Edouard Sayous.* Budapest, 1933. Edition de la Fédération Nationale Hongroise, in-8°, 98 p., avec 18 illustrations et fac-similés.

2. Miklós Nagy. — *Sayous Ede k. tag emlékezete.* A. M. T. Akadémia elhunyt tagjai fölött tartott emlékbeszédek. [Souvenir d'Edouard Sayous, associé étranger. Discours prononcés à la mémoire des membres défunts de l'Académie des Sciences de Hongrie]. Vol. XXI, fascicule 4. Edition de l'Académie 1931, in-8°, 40 p.

1-2. — Deux études ont été consacrées, il y a deux ans, à l'historien Sayous. Ferenc Olay a visité et décrit les lieux où Sayous vécut et travailla; il publie les jugements concernant sa personne, en y ajoutant une bibliographie précise, tandis que

Miklós Nagy s'efforce d'une façon indépendante de déterminer la place qu'occupe Sayous parmi les historiens. Il n'avait pas plus de sept ans, lorsque la guerre des Hongrois pour l'indépendance attira l'attention du monde civilisé sur la Hongrie, et, il en avait dix-sept, quand la légion hongroise se constitua dans l'armée de Napoléon III. Dans les appréciations d'Eugène de Savoie et de Gentz, Sayous a aperçu le rôle important de la Hongrie, et, il a remarqué « les services que la Hongrie a rendus à la civilisation, d'abord en mettant son corps en travers du chemin de la barbarie, et plus tard par son indomptable attachement à la liberté ». Son attention est conquise par ce peuple, qui a vécu son âge d'or sous une dynastie française, mais, qui avant celle-ci, avait en Orient, subi l'influence profonde de l'art français, en attendant qu'elle connaîsse celle de Calvin. Il réussit à triompher des obstacles que lui opposait une langue étrangère et il eut le mérite de constituer une bibliographie critique des sources et des manuels relatifs à l'histoire de la Hongrie. Cet ouvrage, étant le premier de ce genre, a été bientôt traduit en hongrois, on le feuillette encore aujourd'hui avec utilité. S'adressant à un public français, il multiplie les comparaisons avec l'histoire occidentale et néglige ce qui n'a qu'un intérêt proprement hongrois. D'autre part, il veut faire un ouvrage savant et il abandonne souvent le récit familier pour publier de longs détails puisés dans les sources. Signalons, comme particulièrement typique de sa manière, le chapitre consacré à l'époque de la révolution française, qui fut d'abord une étude à part, et dont la narration attrayante et précise garde beaucoup de fraîcheur. Les portraits de Mátyás Hunyadi et de Miklós Esterházy sont excellents et, ce qu'il écrit des Angevins n'a pas été dépassé : « le désordre grandit le rôle des Angevins qui ont fondé ici une féodalité régulière et disciplinée ». Il n'exagère pas dans la comparaison de l'histoire des Hongrois avec celle des Anglais. « En 1840, les orateurs magyars pouvaient être fiers de leur pays, entourés de gouvernements despotiques, ils avaient sauvegardé les principes parlementaires sans oublier le progrès des classes les plus humbles ». Depuis des siècles, ainsi que le constate Sayous, il y avait chez nous un système de deux chambres et notre patrie était un des Etats les plus équilibrés : « une petite noblesse nombreuse, plus nombreuse qu'en aucun autre pays d'Europe..., la royauté n'empêchait pas la construction des châteaux, mais elle empêchait le démembrement du royaume ». Naturellement, il insiste sur l'influence de l'esprit français en Hongrie. Comme œuvre d'art, son livre a le grand défaut d'être inégal. L'invasion des Tartares et l'époque de la révolution française formaient des études spéciales, et l'isolement de ces deux études se fait sentir d'une façon très nette. C'est à cause de cela que quelques-uns de ses problèmes se trouvent déplacés

et que les lignes principales, tout en restant perceptibles, ne sont pas marquées très nettement. Sayous veut donner le tableau de la totalité de la vie nationale, « qui n'est restreint ni par les limites d'une province, ni par un point de vue spécial », et la réalisation de ce programme lui réussit, à partir surtout du XVI[e] siècle, qui cesse déjà de ne fournir que des monuments fragmentaires. Bien qu'il n'ait guère utilisé les sources inédites, l'ouvrage de Sayous atteint le niveau de son époque. Ses défauts ne doivent pas nous faire oublier la place qu'il a tenue dans l'historiographie hongroise.

Pál Török.

1. Baron Albert Von Kaas et Fedor Lazarovics. — *Der Bolschewismus in Ungarn.* München. *Sudost-Verlag Adolf Dresler,* 1930, in-8°, 315 p.

2. Elemér Mályusz. — a) *A vörös emigráció.* [L'émigration rouge]. Etudes parues dans la Revue Napkelet, t. IX (1931). b) *Sturm auf Ungarn.* Volkskommissäre und Genossen im Auslande. München. *Sudost-Verlag Adolf Dresler,* 1931, in-8°, 295 p.

3. István Weis. — *A mai magyar társadalom.* [La société hongroise d'aujourd'hui]. Budapest. *Magyar Szemle Társaság,* 1930, in-8°, 239 p.

4. Comte Imre Károly. — *A kapitalista világrend válsága.* [La crise du régime capitaliste]. *Panthéon,* 1931, in-8°, 79 p.

5. István Weis. — *Hová ? A magyar jövő útja.* [Où va la Hongrie ?] Budapest, *Athenaeum,* 1931, in-8°, 238 p.

Ces cinq ouvrages tracent à grands traits l'image de cette période que la nation hongroise a parcourue depuis 1918, date de la débâcle par laquelle se termina la guerre mondiale. A grands traits, bien entendu, puisque malheureusement nous ne sentons que depuis peu le besoin de traiter scientifiquement les questions actuelles. Toutefois nous ne pouvons établir le bilan qu'*après* avoir examiné la marche générale des événements. C'est un fait que les trois derniers ouvrages suivent ce principe, tandis que les deux premiers, voulant déjà nous instruire *au cours* des recherches, deviennent par trop subjectifs et, pour des succès d'un instant, nous privent de la possibilité d'atteindre un but supérieur.

1. — Les quatre années de la guerre mondiale ont exigé la totale tension des forces nationales. Il en résulta qu'à la fin de la quatrième année, la nation entière était transformée en un vaste mécanisme dont les parties obéissaient machinalement aux ordres du centre. La volonté de la masse étant écartée,

le maître de la Hongrie était celui qui s'était introduit au centre et s'était emparé de millions d'hommes parfaitement organisés. Vers 1918, cette situation — de même que le total épuisement moral et matériel — était à peu près celle de tous les autres pays belligérants. C'est dans ces circonstances qu'eurent lieu la révolution dite d'octobre et la dislocation des liens quatre fois séculaires qui unissaient notre Etat à l'Autriche. Les prisonniers de guerre qui revenaient de Russie semèrent dans le chaos général des idées bolchévistes. Le 21 mars, dans la débâcle générale, un petit groupe bien organisé s'empara du pouvoir en proclamant la dictature du prolétariat. La dictature de cette clique dura jusqu'au 14 août. « D'ailleurs, il n'y avait en Hongrie ni communisme, ni dictature ouvrière. Sous le couvert de dictature du prolétariat, quelques personnes dominaient et opprimaient non seulement la bourgeoisie ou la classe paysanne, mais encore celle des ouvriers » (2. b. — p. 16).

2. — Quand la contre-révolution blanche eut balayé ce petit groupe qui comptait aussi quelques éléments de talent et enthousiastes, celui-ci quitta la Hongrie et passa à l'étranger, tout d'abord à Vienne. Il fut constamment guidé par l'idée de rentrer en Hongrie après avoir constitué de grandes masses autour de lui. Il avait pour principal moyen de propagande la presse rédigée à l'étranger. C'est cette activité de la presse qu'examine M. Mályusz dans la mesure où les documents amassés à Vienne et à Budapest lui permettent de s'en rendre compte. Sur la base de ses documents, il distingue nettement trois phrases dans la campagne de presse de l'émigration : *a*) la première quand le centre de l'organisation était à Vienne, ville dirigée alors par un gouvernement social-démocrate, et quand le groupe voulut effectuer sa rentrée en Hongrie avec l'aide de la Russie SS. Après l'insuccès de la guerre russo-polonaise de 1920, cette conception s'avéra inutilisable : la Russie est trop faible pour pouvoir apporter une protection efficace; *b*) une autre phase suit cette amère conclusion : l'idée de l'alliance avec les Etats de la Petite-Entente. Ce dessein naïf échoua soudain, au début de 1922; *c*) depuis lors, un troisième projet inpira l'action du groupe : atteindre ce but en gagnant les sympathies des peuples démocratiques de l'Occident. Selon l'auteur le mouvement d'émigration se ralentit considérablement vers 1928, aussi cesse-t-il dès lors de s'en occuper.

3. — M. Weiss examine très courageusement les classes actuelles de la société hongroise (1929). Il reconnaît le caractère un peu vétuste (féodal-aristocratique) ainsi que le peu d'homogénéité de l'organisation sociale en Hongrie comparée à celle des autres pays d'Europe. Cette situation est chronique,

mais c'est seulement maintenant qu'elle vient d'apparaître en pleine lumière après les épreuves qu'ont entraînées pour nous le démembrement du territoire et l'ébranlement des bases économiques.

4. — L'étude de M. Weiss est en quelque sorte complétée par celle de M. Karolyi, frère de l'ex-président du Conseil, Jules Károlyi. Il examine la situation de la Hongrie dans les cadres de la crise mondiale, ce qui lui fournit l'occasion de reconnaître certains rapports spécialement hongrois et d'apprécier la politique intérieure des dix dernières années en Hongrie. Au cours des constatations qu'il est amené à faire, M. Károlyi s'efforce d'envisager les possibillités d'issue. Bien que la solution ne puisse pas être clairement indiquée, il voit nettement que celle-ci ne saurait tarder.

5. — Dans son nouvel ouvrage, M. Weiss, se fondant sur ces faits, cherche également à trouver une réponse à cette question : où tend à proprement parler l'évolution actuelle ? Son livre est plutôt le résumé des opinions quotidiennement développées dans les revues et les journaux sur la politique étrangère hongroise, la société, la morale, la religion, etc... Il apporte peu d'idées neuves.

T. Baráth.

Adorján Divéky. — *Az aranybulla és a Jeruzsálemi királyság alkotmánya.* [La Bulle d'Or et la Constitution du royaume de Jérusalem]. *M. T. Akadémia,* in-4°, 1932, 29 p.

L'auteur a choisi comme sujet de son étude la charte fondamentale des libertés nobiliaires au Moyen Age hongrois, la Grande Charte de notre pays : la Bulle d'Or de 1222. Cette étude se distingue par la façon nouvelle dont il envisage le problème. En effet, au regard de l'époque en question, et surtout en face d'une stipulation de la charte assurant à la noblesse le droit de résistance, l'auteur formule la question de la façon suivante : quelles peuvent être les origines de telles idées visant à une restriction laïque du pouvoir royal, restriction laïque qui est tout à fait étrangère à l'esprit ecclésiastique d'alors ? Or, en s'appuyant sur des documents d'archives, il parvient à démontrer que ces idées ont été importées du Royaume français de Jérusalem autour des années 1217-1220, lors de la croisade hongroise sous le roi André II. Certains Croisés hongrois, devenus plus tard fonctionnaires du roi, avaient passé, en effet, plus de deux ans sur ce territoire dont la constitution comprenait, par la force même des choses, plus d'éléments laïques que celle des pays européens et, pendant ce séjour, ils se familiarisèrent avec cet état de choses qu'ils réalisèrent, à leur retour en Hongrie.

T. B.

PRO DOMO

Pendant sept ans la *Revue* s'est efforcée de remplir de son mieux la noble tâche qu'elle s'était proposée en 1923 de faire connaître, en langue française et sous une forme accessible à tous, les « principaux résultats qu'ont atteints les recherches historiques et philologiques relatives à la Hongrie, au peuple magyar et aux peuples apparentés ». Les difficultés, devenues particulièrement sensibles dans cette période de crise, l'ont arrêtée en plein développement il y a trois ans. Mais tel est le nombre de ceux qui ont apprécié le rôle joué par la Revue et qui veulent continuer de lui apporter leur patronage et leur active collaboration que nous pouvons aujourd'hui envisager l'avenir avec courage et confiance.

Il nous est particulièrement agréable d'adresser nos remerciements empressés à tous les maîtres de la linguistique et de la littérature, de l'histoire et de l'art, qui, en France, en Hongrie et ailleurs, ne nous ont pas ménagé les conseils et les encouragements. Ils ont accepté de patronner notre Revue, et cet honneur, dont nous sentons tout le prix, nous est un sûr garant de l'intérêt que notre publication peut et doit continuer d'éveiller. Nous saurons nous en rendre dignes. Au surplus nos lecteurs retrouveront ici tous ceux qui ont aimé la *Revue*, qui l'ont aidée à naître et l'ont portée au point de développement où elle était parvenue. Qu'il nous soit permis de saluer avant tout ses fondateurs et premiers directeurs, MM. Zoltán Baranyai et Alexandre Eckhardt qui ont bien voulu nous promettre de nous continuer leur précieuse collaboration, ainsi que M. Louis Villat, dont la participation dans la direction avait si heureusement inauguré la collaboration franco-hongroise. Elle ne fait d'ailleurs que continuer avec ce numéro, et sur une échelle plus large encore. Dans le Comité de la Revue, formé d'une part des représentants les plus autorisés des savants français et étrangers s'occupant des études hongroises et finno-ougriennes, et d'autre part des professeurs de français des Universités hongroises, Français et Hongrois se trouvent réunis dans une même pensée de science désintéressée et à côté d'eux apparaît toute une équipe de jeunes, prête à suivre l'exemple de leurs anciens pour donner aux recherches sur la Hongrie la part qu'elles méritent dans le patrimoine commun de la science universelle.

Ce travail, où Français et Hongrois sont associés sous le haut patronage de l'Académie des Sciences de Hongrie, contribuera, croyons-nous, à préparer le terrain pour l'accord fondamental des esprits des deux pays.

REVUE DES ETUDES HONGROISES.

BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE DE LA HONGRIE

Nous continuons sous cette rubrique l'œuvre posthume d'Ignace Kont : « *Bibliographie française de la Hongrie (1521-1910)* ». Paris, Ernest Leroux, éditeur, 1913, XVI, 323 p.

Nous prions instamment nos lecteurs et amis de vouloir bien nous aider à rendre cette *Bibliographie française de la Hongrie* aussi complète que possible en adressant au Centre d'Etudes Hongroises en France (Paris V^e^, 8, r. Geoffroy-St-Hilaire) un exemplaire de chacun des travaux (livres, articles, revues, tirages à part) dont ils sont les auteurs ou dont ils disposent [1].

1932

Abréviations : NRH = Nouvelle Revue de Hongrie. GH = Gazette de Hongrie. REH = Revue des Etudes Hongroises.

I. — GÉNÉRALITÉS

N... *La Hongrie d'hier et d'aujourd'hui*, par un groupe d'écrivains hongrois. Bibliothèque Hongroise. Paris, Les Œuvres représentatives, 232 p., avec nombreuses illustrations dans le texte. [V. c. r. dans *NRH*, juin et *REH*, N° 1, 1933].

II. — RELIGION. ENSEIGNEMENT.

Delattre (Pierre). — La vie catholique en Hongrie. Au berceau de St Martin. *Le Christ-Roi*, Revue de pensée et d'action catholique. Paris, Tom. VII, N° 40 (mai-janvier), p. 272-288.

Magyary (Zoltán). — « Politique scientifique » internationale de la Hongrie. [Compte rendu de la traduction allemande (*Die Entstehung einer internationalen Wissenschaftspolitik*, Leipzig, F. Meiner, 683 p., in-4°) du livre de M.——, par Henri Tronchon], *GH*, 14 mai.

—— Ungarische Kulturstädten. — *Foyers intellectuels en*

(1) Nous publierons ultérieurement la *Bibliographie* des années 1929-1931. Les articles de la Revue des Etudes Hongroises n'ont pas été énumérées dans cette *Bibliographie*.

Hongrie. — Hungarian Educational Institutions. — Centri di Cultura in Ungheria. Rédigé par ——. Budapest. Imprimerie de l'Université, in-8°, 192 p. dont 151 illustrations hors-texte.

N... La Révision des manuels scolaires. Paris. *Institut International de Coopération Intellectuelle*, XVI, et 224 p. in-8°.

Tóth (Mgr. Tihamér). — La Prédication nouvelle (trad. par J. Delagneau). *Revue Apologétique.* Doctrine et Faits religieux, novembre.

—— Radio-Sermons. Mulhouse, en 2 vol. Edit. Salvator.

III. — LINGUISTIQUE

Sauvageot (Aurélien). — Dictionnaire général français-hongrois. Budapest. *Ed. Dante.* 1.200 p., in-8°, 200 frs.

Lovas (Borbála). — Mots d'origine hongroise dans la langue et la littérature française. Szeged. *Institut français de l'Université,* 212 p.

IV. — LITTERATURE ET HISTOIRE LITTERAIRE

Ady (André). — Message d'adieu clément à Léda. Souvenir d'une nuit d'été. [Poésies traduites par M. A. Eckhardt]. *NRH,* mai.

—— Le Palais du Baiser. Dans un vieux fiacre. [Poésies traduites par M. G. Vautier]. *NRH,* mai.

—— Béni et Lenci. [Nouvelle; traduction de Mme G. de Bornemissza]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

—— Paris et André Ady. [Discours prononcé par Michel Babits, au Conservatoire de Musique de Budapest, le 1er avril 1932, à l'occasion de la pose d'une plaquette commémorative sur la maison de Paris habitée par Ady]., *NRH,* juin.

Ambrus (Zoltán). — Zoltán Ambrus (1863-1932). [Nécrologie du grand écrivain hongrois; remarquable traducteur de *Madame Bovary* et d'autres chefs-d'œuvre de la littérature française, ancien directeur du Théâtre National de Budapest; l'importance, le rôle de —— dans la littérature hongroise moderne], par Miklós Surányi. *NRH,* avril.

Anet (Claude). — Mayerling. Roman. Paris, Fayard. Collection : Le Livre de demain, n° 115.

Babay (Joseph de). — Veronika. (Véronique). [Compte rendu de la pièce de —— représentée au Théâtre National]. *GH,* 24 septembre.

Babits (Michel). — La Chair et les Os. [Nouvelle; traduction de Henri Ancel]. *NRH,* juin.

—— Les âmes qui se dévêtent. [Poésie traduite par François Gachot et Paul Rónai]. *NRH,* mars.

—— Labyrinthes de Rêves. [Poésie traduite par Alexandre Eckhardt]. *NRH,* mai.

—— Ad Astra. [Poésie traduite par Albert Gyergyai]. *NRH*, juin.

—— Michel Babits. [Portrait littéraire du poète, par Albert Gyergyay]. *NRH*, juin.

BERKES (Emeric). — Dame de Pique. [Nouvelle, traduit par D. de Lengyel . *GH*, 11 juin.

BERNDORFF (H.-R.). — Matuschka, le dérailleur. (Anzbach-Jüterborg-Biatorbàgy). Traduit de l'allemand, Paris. *Librairie Picart*, 180 p., in-12.

BACH (Endre). — Un humaniste hongrois en France. Jean Sambucus et ses relations littéraires (1551-1584). Szeged. *Institut Français de l'Université.*

BERZEVICZY (Albert). — Sur la littérature hongroise. [Discours d'ouverture du Congrès international des PEN-Clubs réuni à Budapest]. *NRH*, juin.

BETHLEN (Marguerite). — Phoques [Nouvelle; traduction de D. de Lengyel]. Voir : *Quelques Nouvellles Hongroises.*

BETHLEN (Marguerite). — Le spectre d'un amour. [Nouvelle; traduction de G. Assandy]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

BIBÓ (Louis). — La femme unique, comédie en trois actes. [Compte rendu de la pièce représentée au Théâtre National, par Béla Vass]. *GH*, 13 février.

BOULENGER (Jacques). — Corfou, l'île de Nausicaa. [Souvenirs de l'Impératrice Elisabeth, reine de Hongrie]. Paris. Librairie Picart, 255 p. in-8.

CARRÈRE (Jean). — Le bicentenaire de Beaumarchais. [Beaumarchais en Hongrie]. *NRH*, mai.

CSATHÓ (Kálmán). — Les pipes de Barnabé. [Nouvelle; traduction de H. Ancel]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

—— L'enfant de la douleur. [Nouvelle]. *GH*, 1, 8 octobre.

—— Le Parigot [Chapitres tirés du roman de —— intitulé *Az órák ütni kezdtek* (Les pendules se mirent à sonner), traduit par Charles Szabó, adapté par Henri d'Yvignac]. *GH*, 30 janvier.

DEKOBRA (Maurice). — La vie cosmopolite de —— par Hariel (Jacqueline d'), Gerber (E). Paris, Nouvelle Librairie Française. [V. sur la Hongrie : p. 54; 56; 90; 151-156].

ECKHARDT (Alexandre). — Le moyen âge de la littérature hongroise. *NRH*, mai. [A propos du livre de János Horvárth, *A magyar irodalmi müveltség kezdetei* (Les origines de la culture littéraire en Hongrie), « dernier mot de l'histoire littéraire sur l'ancienne littérature hongroise »].

—— Chronique scientifique. Cluny et la Hongrie. — Les lettres françaises et la Hongrie protestante. — Les noms de lieu du Burgenland. *NRH*, avril.

—— Chronique scientifique. L'histoire de la littérature française en Hongrie. *NRH*, décembre.

FODOR (Ladislas). — *Csók a tükör előtt.* (Le baiser devant la glace). [Compte rendu de la pièce de —— représentée au Théâtre National, par B. Vass]. *GH*, 17 septembre.

GÁRDONYI (Géza). — Soir au Village, Histoire d'une chanson. [Nouvelles, trad. de Henri Ancel et P. Rónai]. *NRH*, septembre.

—— Gárdonyi Géza. (Portrait littéraire par N. Kállay. *NRH*, septembre.

GILBERT (Marion). — Elisabeth de Wittelsbach, impératrice d'Autriche, reine de Hongrie. Editions des Portiques, in-8°, 248 p.

GYOMAI (Imre). — Le Théâtre en Hongrie. *Nouvelles Littéraires.* 9 janvier.

HALASZ (Béla). — Le poète et la Mort. [Nouvelle]. *GH*, 3 septembre.

HARSÁNYI (Kálmán). — Silence. [Poésie trad. de Jean Hankiss]. *NRH*, janvier.

HARSÁNYI (Zsolt). — Az üstökös (La Comète; la vie romancée de Petöfi) [Compte rendu du livre hongrois de ——]. *NRH*, mars.

HEDEDŰS (Alexandre). — La Fornarina. [Nouvelle; trad. de Coloman Csillay]. *GH*, 19 septembre.

HELTAI (Eugène). — Au bord de la mer. [Nouvelle trad. de H. Ancel]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

—— Petits Contes. [Trad. de G. M. Assandy]. *GH*, 24 septembre.

—— Légendes (La fille avisée; la Pension et l'Or; les deux Iles; Suicide à deux; la Revanche; les Avantages de la Poésie). *NRH*, mars.

HERCZEG (Ferenc). — La musique tzigane. [Nouvelle trad. de F. Gachot]. *NRH*, avril.

—— Le choucas bleu. [Nouvelle]. *GH*, 22 octobre.

—— Paix sur la terre. [Nouvelle traduite par P. Rónai]. *NRH*, mai.

—— Lisette, Lise, Elisabeth. [Nouvelle]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

—— François Herczeg. [Portrait littéraire par Elemér Császár]. *NRH*, avril.

ILLÉS (André). — Les cinq cents ans de Villon et son premier livre hongrois. [Compte rendu de la traduction de Villon, par Lőrinc Szabó]. *NRH*, mai.

JANKOVICH (Ferenc). — Kenyérszegés (L'Entame). [Comptes

rendus du recueil de poésies de ——, par A. Kovàch]. *NRH*, juin. [et par O. György]. *GH*, 9 septembre.

HANKISS (János). — Défense et illustration de la littérature. *Revue des Cours et des Conférences*. 34e année (1932-33), nos 1-4.

—— Les caractères nationaux et leur représentation. Un exemple : le portrait du Hongrois dans l'opinion occidentale. *Revue de Synthèse*. Tome III, n° 3.

KÁLLAY (Miklós). — La jeune littérature hongroise. *NRH*, mai.

—— La crise des théâtres de Budapest et du drame hongrois. *NRH*, juin.

KARINTHY (Frédéric). — Psychologie de la Révolution. *NRH*, mai.

—— Génius. [Nouvelle traduite par G. Strém]. *NRH*, juin.

—— Frédéric Karinthy. [Portrait littéraire par G. Strém]. *NRH*, juin.

KOCHNITZKY (Léon). — Le strapontin volant à Budapest. Le Congrès des PEN-Clubs. *Nouvelles Littéraires*, N° 503, p. 6.

—— Le Congrès des PEN-Clubs. [Compte rendu]. *Nouvelles Littéraires*, n° 502, p. 7.

KOMÁROMI (Jean). — Avant la dernière heure. [Nouvelle]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises*.

KOSZTOLÁNYI (Dezső). — Mon chemin. [Nouvelle, trad. de D. de Lengyel]. *GH*, 26 novembre.

—— Balaton. [Nouvelle. Traduction de F. Gachot]. *NRH*, mai.

—— L'instrument de la littérature hongroise. [Conférence faite par M. —— devant les journalistes français venus à Budapest à l'invitation de la capitale hongroise]. *GH*, 31 décembre.

KOZMA (Nicolas de). — Journal d'un officier combattant, 1914-1918. Impression d'un Hussard hongrois. [Compte rendu de l'ouvrage hongrois]. *NRH*, janvier.

KÖRMENDI (François). — Budapesti kaland (L'aventure de Budapest). [Compte rendu de l'édition hongroise et anglaise du livre de ——, par N. Surányi]. *NRH*, janvier.

LENGYEL (O. de). — L'Arbre de Noël [Feuilleton]. *GH*, 24 décembre,

LOVAS (Borbála). — Mots d'origine hongroise dans la langue et la littérature française. Szeged. *Institut français de l'Université*, 212 p.

LORRAIN (Jean). — Femmes de 1900. Paris. Ed. de la Madeleine, 248 p., in-8°. [Chapitre sur les Souvenirs de l'Impératrice Elisabeth d'Autriche. p. 23-26].

MACHARD (Alfred). — L'amant blanc. Roman. Paris. Flamma-

rion. 283 p., in-8°. (Cinquantième mille). — [Roman de l'amour romantique de Gyula Abrudbányai et d'Etelka Senikova : « Quelque chose d'incensé et de plus grand que tout ! »].

MADÁCH (Emeric). — La Tragédie de l'homme. Poème dramatique hongrois. Traduction de G. Vautier. Préface de I. Louis Fóti. Budapest, *Librairie Française*. Paris, *Librairie Picart*, 250 p., in-8°. [V. c. r. *NRH*, septembre].

MARCONNAY (Tibor). — Elegia Parisiana. [Poésie trad. d'Edith Kubek]. *NRH*, janvier.

MARIAY (Ödön de). — Nyalka [Nouvelle, trad. de Edith Kubek]. *NRH*, avril.

—— La Mère. [Nouvelle, trad. de Edith Kubek]. *La Revue des Vivants*, août.

MÉCS (Ladislas). — L'enfant voulut jouer. [Poésie traduite par Jean Hankiss]. *NRH*, avril.

MIKSZÁTH (Coloman). — La demoiselle noire. [Nouvelle, traduction de François Gachot]. *NRH*, mai.

MOLNÁR (Charles). — Un ami français de la Hongrie. 1861-1901. (Le centenaire oublié de Charles Louis Chassin). *NRH*, octobre.

MOLNÁR (François). — L'enfant de Mademoiselle Fernande. [Nouvelle. Traduction de F. Gachot]. *NRH*, mai.

—— Harmonie. [Compte rendu de la pièce de —— repr. au Théâtre Hongrois, par B. Vass]. *GH*, 8 octobre.

MÓRA (François). — Le Froment béni de Dieu. [Nouvelle. Traduction de P. Rónai]. *NRH*, mai.

MÓRICZ (Sigismond). — Judith et Esther. [Nouvelle, traduction de F. Gachot]. *NRH*, mai.

—— Forr a bor (Le vin bouillonne). [Compte rendu du
—— roman hongrois de ——; par O. Kárász]. *NRH*, juin.

—— Il faut garder sa fortune. [Nouvelle; trad. de Fr. Gachot]. *NRH*, mars.

—— Sigismond Móricz. [Portrait littéraire, par F. Gachot]. *NRH*, mars.

MOULINS (Maurice de). — Stanko le Tzigane [hongrois]. Paris. J. Tallandier. Section bleue.

M. (V.). — Le « Petit Larousse » et les deux Apponyi. *NRH.*, mars. [L'auteur esquisse le portrait des deux hommes d'Etat remarquables Albert Apponyi et Alexandre Apponyi dont la nouvelle édition (1930) du « Petit Larousse » ne fait pas mention].

NIAMESSNY MANASZY (Marguerite). — Eclairs lointains. Compte rendu du livre hongrois (mémoires de guerre). *NRH*, mai.

N. (A.). — Le Congrès des PEN-Clubs. [Compte rendu du congrès de Budapest]. *GH*, 21 mai.

N... — Quelques Nouvelles Hongroises. Budapest, Gazette de Hongrie. 230 p. in-16. [Traductions des nouvelles de E. Ady, M. Bethlen, C. Csathó, E. Heltai, C. Mikszáth, S. Móricz, Gy. Pekár, N. Surányi, C. Tormay, Tömörkényi, Zilahy, etc.].

Oláh (L.). — Michel Földi, candidat au prix des PEN-Clubs. *Nouvelles Littéraires*, N° 515, p.

Olay (François). — L'« Arrogante » [Une fête de bienfaisance à Budapest en 1879]. *GH*, 6 février.

—— Une visite à Paris des écrivains et artistes hongrois en 1883. *GH*, 12 mars.

—— Ecrivains et artistes français en Hongrie en 1885. *GH*, 2 avril.

—— Les membres français de l'Académie Hongroise. *GH*, 23 avril.

—— Rousseau et le fils du bourgmestre de Bude. *GH*, 28 mai.

—— Genève et la Hongrie. [Résumé des rapports intellectuels hungaro-suisses]. *GH*, 3 septembre.

—— Lamartine et les Hongrois. *GH*, 11 décembre.

—— Voltaire et le comte hongrois Jean Fekete Galánta. *G. H.* 1er octobre.

Paumès (Eugène). — Arpad blessé ou la Hongrie Nouvelle. Préface de Wladimir d'Ormesson. Les Problèmes contemporains. *Maurice d'Hartoy, Editeur.* Paris XIV et 158 p. [M. Paumès, des « Ecrivains combattants », fit partie de l'armée française de Hongrie, et « par une piété du Souvenir » il a le désir « de rendre sympathique au lecteur cette contrée agreste et saine, autrefois souriante, toujours accueillante, mais désormais tourmentée, à la suite de l'audacieuse expérimentation des hommes dont elle reste la victime mutilée »].

Pekár (Gyula). — Les rubis sanglants. [Nouvelle, trad. de Mme G. de Bornemissza]. *GH*. 16 avril.

—— La clef jetée [Nouvelle, trad. de G. M. Assandy]. *GH*, 17 septembre.

Rozványi (Guillaume). — Le plongeur. [Nouvelle, trad. de M. G. de Bornemissza]. *GH*, 30 avril.

Sebestyén (Charles). — Le tragique dans la littérature hongroise. *NRH*, juillet.

Stella (Adrien). — Fête russe. [Nouvelle, trad. de H. Ancel]. *GH*, 29 octobre.

—— Le Cheveu. [Dialogue, trad. de Mme G. de Bornemissza]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

STRÉM (Géza). — Lettres hongroises. L'Européen, 3 mars.
—— La vie extraordinaire d'une actrice de cinéma hongroise, Lya de Putti. *Pour vous*, 15, 22 et 29 juillet.
—— Les progrès de la littérature hongroise en France. *Revue de littérature comparée*, juillet-septembre.

SURÁNYI (Nicolas). — L'Incendiaire. [Fragment, traduit par Fr. Gachot]. *NRH*, mai.
—— Trois frères. [Nouvelle, trad. de H. de Lengyel]. Voir : *Quelques Nouvelles hongroises.*

SZALAY (Ladislas). — Les Romanichels. [Nouvelle, trad. de G. Assandy]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*
—— Une promotion. [Nouvelle, trad. de G. M. Assandy]. *GH*, 12 novembre.

SZEGÖ (André). — Un chef d'œuvre hongrois : « La Tragédie de l'Homme » de Madách. *NRH*, septembre.

SZÉP (Ernest). — L'œillet blanc. [Nouvelle traduite par Henri Ancel et P. Rónai]. *NRH*, octobre.

SZOMORI (Désiré). — Un homme de lettre chez Jules Lemaître. [Extrait du « Roman parisien » de ——, traduit par Fr. Gachot]. *NRH*, mai.

TAMÁS. — Le mur mitoyen. [Nouvelle inédite]. *GH*, 23 avril.

THARAUD (J.-J.). — Souvenirs de notre jeunesse. [Fragment rappellant le séjour des Frères Tharaud en Hongrie]. *NRH*, mai.

TORMAY (Cécile). — Aeterna Hungaria. *NRH*, mai.
—— Légendaire hongrois. [Compte rendu par J. Balogh de la traduction des légendes de St-Etienne, St Emeric et St Gérard, écrites en latin]. *NRH*, avril.

TÖMÖRKÉNY (Etienne). — Tout augmente, même le prix du « Momouse ». (Nouvelle, trad. de D. Emery). Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

TRÓCSÁNYI (Zoltán). — Un écrivain paysan, Paul Szabó. [Portrait littéraire]. *NRH*, octobre.

TRONCHON (Henri). — Récentes publications des universités hongroises. *GH*, 24 décembre.
—— « Panorama de la littérature hongroise ». *GH*, 19 mars. [C. r. de l'ouvrage de MM. Hankiss et Juhász (Paris, Kra. 1930].

VARGHA (Damien). — Szent Imre problémák [Autour de Saint Emeric. Compte rendu du livre hongrois de ——, par Aladár Kovach]. *NRH*, juin.

VASS (Béla). — Le Prix Baumgarten. *GH*, 9 janvier.
—— A la Société La Fontaine. *GH*, 5 novembre.

ZILAHY (Louis). — Le Pardessus. [Nouvelle, trad. de H. Ancel]. *GH*, 10, 17 décembre.

—— Le petit ami [Nouvelle, traduite par D. Lengyel]. *GH*, 10 septembre.

—— La nuit sur un banc. [Nouvelle, traduite par H. Ancel]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

— Moulin aux ailes d'argent. [Trad. de H. Ancel]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

—— Quand Jean Kovács est-il mort ? [Trad. de H. Ancel]. Voir : *Quelques Nouvelles Hongroises.*

V. — HISTOIRE. ARCHEOLOGIE

ALFÖLDI (André). — L'idée de domination chez Attila. *NRH*, octobre.

BARISKA (Michel). — Kossuth et Napoléon III. *NRH*, septembre. [« Dans les personnes de Napoléon III et de Kossuth, c'étaient la France et la Hongrie qui se cherchaient l'une l'autre »]. Reproduit dans *Le Carrefour*, 10 octobre.

CHABANNE (Jacques). — Mitropa. Coll. Enquêtes. XI[e]. Paris, Librairie Valois, 238 p., in-8°. [Sur la Hongrie : p. 29, 65, 66-67, 68, 70-72, 73-81].

CODRESCO (Florin). — La petite Entente. 2 vol. 2[e] édition, in-8, 60 frs. *Edit. public. contemp.* [Histoire politique de cette alliance; nombreuses allusions à la Hongrie].

CRAMON (Général A. von). — Quatre ans au G. Q. G. austro-hongrois pendant la Guerre mondiale comme représentant du G. Q. G. allemand. Paris. Payot, 330 p., in-8°, 5 croquis dans le texte. [Les batailles des Carpathes et celles de Przemysl. L'offensive austro-hongroise sur Luck-Rowno, 1915, Roumanie, Serbie, etc. La mort de l'empereur Fr.-Joseh I. — L'empereur Charles. — Tisza István, etc. — La bataille de la Piave. L'effondrement].

DEYGAS (Capitaine F.-J.). — L'armée d'Orient dans la guerre mondiale, 1915-1919. Préface de Maréchal Franchet d'Espéray. Paris. *Payot*, in-8° avec 9 croquis, 317 p.

DUNAN (Marcel). — L'Automne serbe. Le drame Balkanique. (Notes d'un témoin). Paris, Berger-Levrault, VIII, 272 p., in-8.

ECKHARDT (Alexandre). — Chronique scientifique. (Janus Pannonius. — L'origine hongroise de Haydn. Le mystère du trésor d'Attila). *NRH*, juin.

—— Chronique scientifique. (Les fouilles de Szeged). *NRH*, septembre.

FARAMOND (Amiral de). — Souvenirs d'un attaché naval en Allemagne et en Autriche. (1910-1914). Préface de Jules Cambon de l'Académie française. Paris, Plon. 256 p., in8°. [V. la Hongrie : p. 24-30; 51; 79; 94-96; 122-130; 154-167; 179; 183-184; 186-187; 194].

GYALOKAY (Jenö). — La première occupation russe et la libé-

ration de la Transylvanie, 31 janvier 1849-26 février 1849. [Compte rendu de l'ouvrage hongrois de M. ——]. *NRH*, mai.

HERRIOT (Edouard). — Nos grandes écoles Normales par —— Paris. Nouvelle Société d'Edition, 199 p. [Histoire de l'École Normale supérieure de Paris et de ses rapports avec l'étranger. Sur le Collège Eötvös de Budapest, voir p. 192]. Voir c. r. *NRH*, juin.

HORVÁTH (Béla). — Les émigrations de Rákóczi et de Kossuth et la France. *GH*, 14 et 21 mai. Reproduit dans *L'Ame Gauloise*, 10 mai.

JUHÁSZ (Eugène). — Le comitat hongrois. *NRH*, décembre.

MURET (Maurice). — L'archiduc François Ferdinand. Paris. *Grasset*. 1932. [cf. C. R. de L. Daudet dans « Candide » 5 janvier].

N... — La révision des manuels scolaires. Paris. *Institut International de Coopération Intellectuelle*. XVI, 224 p., in-8.

OLAY (François). — Une mission française en Hongrie en 1870. *GH*, 15 octobre.

—— Les sympathies hongroises pour la France en 1870-71. *GH*, 26 novembre.

PALÓCZI (Edgar). — Bulgares et Magyars [Feuilleton]. *GH*, 28 mai. [M. Palóczi, Directeur du Musée Arpád, relate les rapports hungaro-bulgares du passé et du présent].

PÉTAIN (Général). — Le drame roumain (1916-1918). Coll. de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale. Paris. *Payot*, 155 pp.

PETHÖ (Alexandre). — Sur le Capitol hongrois. [Compte rendu du livre hongrois de ——, par Béla Turi]. *NRH*, septembre.

PREVOST (J.). — Histoire de France depuis la Guerre. Paris. *Rieder*. [Nombreuses allusions à la Hongrie].

PROST (H.). — La Bulgarie de 1912 à 1930 (Contribution à l'histoire économique et financière de la guerre et ses conséquences). Coll. Les Pays modernes. Paris. *Pierre Roger*.

RADOS (Eugène). — Châteaux Hongrois. [Compte rendu de l'ouvrage hongrois de ——]. *NRH*, mai.

RÉNYEI (Victor). — L'opposition du comte Etienne Tisza à la guerre. *NRH*, juillet.

SALMON (Henri). — Les opérations en 1918 sur le front occidental dans les Balkans. Coll. Guerre 1914-1918. 108 pp., 10 frs. Paris. Lavanzelle et Cie.

TELEKI (Comte Alexandre). — Les suppliciés d'Arad par le —— (1855), avec une introduction de M. Eckhardt. *NRH*, janvier.

TÓTH (Ladislas). — Garibaldi. [Etude historique]. *NRH*, octobre.

VI. — GÉOGRAPHIE. VOYAGES

APPONYI (Henri). — Aux Indes. Journal de voyage et de chasse aux Indes et dans la région de l'Himalaya. Budapest, 1931. [Compte rendu du livre hongrois où —— nous donne un récit consciencieux de « ce qu'il a vu, fait, entendu et tué »]. *NRH*, janvier.

BARNEY (Bernard). — Les Bains de Budapest. *Le Figaro*, 22 novembre.

DEFFONTAINES (Pierre). — La vie forestière en Slovaquie. Paris. *Champion.*

HENRIOT (Emile). — Impressions de Hongrie. *NRH*, mars.

MARTONNE (E. de). — Géographie universelle. 2e vol. Suisse, Autriche, *Hongrie*, Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie. Paris, 460 pp., 97 cartes et cartons dans le texte, 173 photos. Paris. *A. Colin.*

MOLINERY (Dr). — Les camps hermaux, *GH*, 5 novembre.

N... Pays d'Europe au soleil. La Hongrie. *Le Figaro*, 22 octobre.

RAPAICS (Raymond). — Le jardin hongrois. *NRH*, décembre.

—— Les fleurs du peuple hongrois. [Compte rendu du livre hongrois de ——, par S. J.]. *NRH*, novembre.

SARFATTI (Margarita). — Budapest, la dame du Danube. Impressions de voyage d'une belle âme. *NRH*, juillet.

SZVIEZSENYI (Zoltán). — Budapest, ville d'eaux. *GH*, 10 septembre.

GERMAIN (José). — Au pays de Saint Etienne. *Bravo*, octobre.

VII. — QUESTIONS POLITIQUES, ECONOMIQUES, JURIDIQUES ET SOCIALES

APPONYI (Albert). — Que peut-on attendre de la SDN ? *NRH*, juin.

—— Discours à la Conférence du Désarmement. Genève, le 18 février 1932. (Sur le destin, les conditions historiques et la situation politique de la Hongrie). *NRH*, mars.

ANTONUCCI (A). — Réparation et règlement de la dette publique autrichienne et hongroise d'avant-guerre. Paris. *Giard.*

BALOCH (Arthur). — L'autonomie religieuse et scolaire des Székely. [Compte rendu de l'ouvrage de ——, par G. Késmárki]. *NRH*, octobre.

BALOCH (Elemér). — La coopération agricole en Hongrie. *GH*, 30 avril.

BASSAC (J.). — Le projet danubien, seul remède aux difficultés de la Hongrie. *Homme libre*, 7 juillet.

BÉRAUD (Henri). — Le feu qui couve. [Reportage sur l'Europe Centrale]. [I. Misère sur le Danube. II. Autriche. III. Hon-

grie (p. 107-146). IV. Tchécoslovaquie. V. Yougoslavie. VI. Le feu qui couve. Le reportage a paru d'abord dans le *Petit Parisien*]. *Les Editions de France*, Paris, 246 p., in-8°.

BOURBON (Sixte de). — Quinze ans après. *Revue de Paris*, 1er janvier.

BRILLAT (Louis). — La crise économique et les pays danubiens. *GH*, 16 avril.

BRULLER (J.). — Le rapprochement économique franco-hongrois. *GH*, 30 avril.

DELPECH (J.) et LAFERRIÈRE (J.). — Les constitutions modernes : Europe, Afrique, Asie, Océanie, Amérique. Tom. I. Europe, d'Albanie à Grèce; Tom. II. De *Hongrie* à Yougo-Slavie; Tom. III. Additions aux tomes I et II et Appendice; Tom. IV. Amérique, Amérique latine. Paris, Giard.

N. (A.). — L'accord de Lausanne et la Hongrie. *GH*, 16 juillet.

DOCUMENTS DIPLOMATIQUES FRANÇAIS relatifs aux origines de la guerre de 1914 (1871-1914). 3e série, T. IV. 1er octobre-4 décembre 1912. XXXVIII, 666 p.

DOCUMENTS OFFICIELS publiés par le Ministère allemand des Affaires étrangères. Tome XV. (30 août 1898-4 mars 1899). in-8°, Paris, *Alfred Costes*, 1932. [On trouve dans cette collection de documents les vues émises par des hommes d'Etat hongrois de l'époque.

E. (B.). — Les affinités franco-hongroises. *Correspondance Universelle*, 27 juillet.

ECKHART (Tibor). — La coopération des pays danubiens et la crise agricole en Hongrie. *NRH*, mai.

ERNEST (Georges). — Le bilan de l'inflation en Hongrie. *NRH*, décembre.

ERDSTEIN (David). Le statut juridique des minorités en Europe, Paris, H. Pedoue. [V. sur la Hongrie : p. 46-47; 134; 135-136].

FENYŐ (Miksa). — Les obstacles à l'union économique en Europe centrale. *NRH*, janvier.

FREY (André). — L'année bancaire en Hongrie. *NRH*, mai.

FREY (André). — L'autarchie imposée à la Hongrie. [Etude économique et financière]. *NRH*, octobre.

GHEOVGHION (H.). — La Législation douanière roumaine comparée aux législations étrangères. Paris. [Nombreuses allusions à la Hongrie].

GORDON (E.). — Les nouvelles constitutions européennes et le rôle du chef d'Etat. Paris.

GOGOLÁK (Louis). — La jeunesse hongroise. [Les problèmes de la jeunesse actuelle et son organisation]. *NRH*, avril.

GRATZ (G.). — Coopération économique et politique des Etats danubiens. *Esprit international*, 1er juillet.

G. (M.). — Le problème de l'entente danubienne, *Petit Parisien*, 8, 12, avril.

Hadik (Comtesse Caroline). — Proclamation hongroise. Feuille volante. Ed. Párisi Hirlap.

Halász (Albert). — La possibilité de constituer un plus vaste territoire douanier en Europe centrale. Paris. *Giard*, 16 p., in-4°.

Hantos (Elemér). — L'économie mondiale et la SDN. Paris. *Giard*.

—— Trois mois du plan Tardieu. *Revue parlementaire*, 1er juillet

—— Vers une nouvelle Europe centrale. *GH*, 30 avril.

—— Europe centrale. Une nouvelle organisation économique. Collection Les Questions du Temps présent. Paris. *Alcan*.

—— Une nouvelle organisation de l'Europe centrale. *NRH*, mars.

Hantos (Elemér). — L'Europe centrale. Une nouvelle organisation économique. Compte rendu par H. Ancel. *GH*, 7 mai.

Jacobi (Olivier). — Organisation bancaire. *NRH*, avril.

Juhász (László). — La Hongrie dans la crise mondiale. Paris. *Revue d'Economie sociale et morale*. X. série, Tom. 2, p. 160-164.

Kelemen (Maurice). — Industrie sidérurgique et mécanique hongroise. [Etude économique et sociologique]. *NRH*, octobre.

Knob (Alexandre). — Le problème de l'Industrie hongroise. *NRH*, septembre.

Knight (M.). — Histoire économique de l'Europe jusqu'à la fin du Moyen Age. Paris. Giard. [Nombreuses allusions à la Hongrie].

Kornfeld (Maurice). — Pour une politique économique nationale. *NRH*, juillet.

Körmendy-Ékes (Alexandre). — Les problèmes économiques de la Hongrie. *NRH*, mars.

Krug, Paul. — La Banque des Règlements internationaux et son rôle en matière de crédit. Paris, Rousseau et Cie, XVII + 299 p. [V. sur la *Hongrie*, p. 46 89 217, etc.].

Kuncz (Edmond). — Le récent droit commercial hongrois. Paris, *Rousseau*, 46 p., in-8°.

Laurat (L.). — Atlantide danubienne. Série d'articles commençant le 24 décembre, dans *La République*.

Makay (Gustave). — Jeunesse d'aujourd'hui. [« La crise de la jeunesse d'aujourd'hui est une crise essentiellement psychologique »]. *NRH*, juin.

Marcovitch (Lazare). — Le désarmement et la politique de

Belgrade. Paris. *Société générale d'Imprimerie et d'édition*, in-12°, XII-387 pp.

MATOLCSY (Mathias). — Le pouvoir d'achat de l'agriculture hongroise. *NRH*, octobre.

MAUCO (G.). — Les étrangers en France. Leur rôle dans l'activité économique. Paris, Colin, 593 p. [La Hongrie : pp. 101, 104, 105, 141, 162, 172, 398]. in-8.

MISKOLCZY (Auguste). — La Hongrie et la troisième internationale. *NRH*, septembre.

MUSATESCU (M.-A.). — La Doctrine de la Roumanie et ses applications. Paris. *Edit et public. contemporaines*, in-8°.

NIEL (Alfred de). — Le traité de commerce hungaro-autrichien. *GH*, 24 décembre.

NIKOLAS (A.). — L'Entente danubienne est-elle possible ? *Le Salut public*, 25 mars.

N. (A.). — Le Programme du nouveau Gouvernement. *GH*, 8 octobre.

N. (A.). — Un grand discours du comte Bethlen. (La discussion du budget). *GH*, 7 mai.

N. (A.). — Le rapport de la Commission financière de la SDN sur la situation économique de la Hongrie. *GH*, 30 janvier.

N. (A.). — Les résolutions de Stresa et le point de vue hongrois. *GH*, 24 septembre.

N... Les affaires franco-hongroises, *Correspondance Universelle*, 27 juillet.

N... Le procès de la Hongrie, *Correspondance Universelle*, 17 septembre.

N... Conférence du Désarmement, février 1932. Travaux préparatoires. Genève. *SDN*.

N... Conférence internationale du vin, Paris, 1932. Compte rendu des séances de la Conférence. Rapport présenté à la Conférence. Paris. 350 p., 20 frs, *Alcan*.

N... Le Plan de travail national du Gouvernement Gömbös. Budapest. 32 p.

N... Le projet national de travail du Gouvernement Gömbös. *GH*, 29 octobre.

N... Le président du conseil hongrois à Rome. *GH*, 12 novembre

N... Les diplômés sans emploi en Hongrie. *GH*, 5 novembre.

N... La vie hongroise à Paris. *GH*, 3 décembre.

N... Les finances de la Hongrie devant la SDN. *GH*, 31 décembre.

N... Résultats statistiques du recensement général de la population du 7 mars 1926. I, 5e partie : Etrangers et Naturalisés. 402 p. Br. 100 fr. [V. la Hongrie : p. 39; 55; 2-103; 146; 230-232 p.].

N... Les Premiers Européens (Annuaire 1931). Paris, Alcan, 1150 p., 900 portraits. (700 gr). Bel. toile : 60 fr. (R. 5711). [V. la Hongrie : p. 27, 107, 100-107, 185, 206, 285, 625-626, etc.].

N... De Sarajevo aux lions de Trogir. [« Seule une entente entre la France et l'Italie peut ramener le calme et l'accord parmi les pays danubiens »]. *Forces*, 23 décembre.

N... Choses et gens de Hongrie, *Echo de Pâris*, 6, 11, 13, 15, 17, 19 septembre.

N... Le problème de l'Europe centrale, *Forces*, 9 septembre.

N... La France et le problème de l'Europe centrale, *Journal de Commerce*, 7, 14 et 28 janvier.

N... La Hongrie accueille favorablement les propositions françaises, *La Liberté*, 14 février.

N... Le problème danubien, *Le Temps*, 12 mai.

N... La Hongrie et l'entente danubienne, *Revue Parlementaire*, 15 août.

N... Vers une collaboration économique franco-hongroise, *Miroir du Monde*, 7 mai.

Olay (François). — La destruction de Szeged et les Français. *GH*, 23 janvier.

Országh (Alexandre). — La production des grains en Hongrie. *NRH*, décembre.

Ottlik (Georges). — Revue de politique internationale. [Le moratoire des transferts en Hongrie. Union économique en Europe centrale]. *NRH*, janvier.

—— La SDN et le Désarmement. Edition de l'annuaire de la Société des Nations, Genève. in-8°, 166 p. [V. c. r. dans la *NRH*, n° de mars].

Podrabszky (Etienne). — La Hongrie et la réparation. *NRH*, décembre.

Prost (H.). — La Bulgarie de 1912 à 1930. [Contribution à l'histoire économique et financière de la guerre et ses conséquences. L'ouvrage expose en détail les relations commerciales établies avec la Hongrie]. Paris, *Pierre Roger*.

Radaikovitch (M.). — La révision des traités et le pacte de la SDN. Paris.

Ravasz (Ladislas). — L'âme sicule. (Origine; société distincte et homogène; variété des exploitations agricoles; sens technique extrêmement développé). *NRH*, avril.

Richard (G.). — La culture roumaine et l'Etat roumain. Paris. *Revue Internationale de Sociologie*, septembre-octobre.

Roux (Georges). — La Hongrie et le Problème danubien. Paris. *Revue de Paris*, 15 novembre.

—— L'Autriche d'aujourd'hui. *Revue de Paris*, 1er novembre.

SIMERUS. — Le conflit douanier hungaro-autrichien. *NRH*, septembre.

STAUB (Elemér). — L'agriculture hongroise sur le marché français. *GH*, 30 avril.

SUAREZ (Georges). — Le problème danubien, 10 mars. *Journal du Commerce*.

SYDENHAM (Lord off Comte). — La situation de la Hongrie. *NRH*, octobre.

SZÉKELY (Arthur). — Le projet Tardieu de confédération danubienne. *GH*, 12 mars.

SZILASSY (Le baron J. de). — Le procès de la Hongrie. (Les relations franco-hongroises devant l'Histoire). Paris. *Alcan*. Coll. Les Questions du temps présent. XII et 261 p.

SZ DE ZS. — Les Hongrois de Moldavie. [Compte rendu du livre hongrois intitulé : Le régime des Hongrois en Moldavie. Csiksomlyó. 1931. de Domokos Pál Péter]. *NRH*, juin.

TREML (Louis). — La Hongrie et la Transylvanie. *NRH*, décembre.

TROQUER (Ives de). — Le projet d'entente danubienne et l'ordre européen. *Le Capital*, 20 mai.

TYLLER (Royall). — Situation financière en Hongrie. Paris. *Gamber*.

VARGA (Sigismond). — La Tragédie d'un pays millénaire. Paris. *La Source*, (L'auteur désire exposer les relations franco-hongroises à travers les siècles et expliquer au public français la tragédie de la Hongrie). V. c. r., *NRH*, mars.

VARGA (Sigismond). — La valeur morale du Traité de Trianon et la violation de ses termes. [Thèse de doctorat présentée à la Faculté de l'Université de Liège]. Paris. *La Source*.

VOUTCHO (Nicolas). — La Banque agricole de Yougoslavie. Thèse pour le doctorat. Paris, Rousseau et Cie. 228 p. [V. la Hongrie : p. 22; 37; 60; 63; 69-70; 189-193].

WALKÓ (L.). — La séance de la Commission des Affaires Etrangères. *GH*, 13 février.

WEIS (Etienne). — Le village hongrois. Compte rendu de l'ouvrage hongrois de ——, par Mathias Matolcsy. *NRH*, septembre.

WEIS (Etienne). — Le village hongrois. Compte rendu par Mathias Matolcsy. *NRH*, septembre.

WIGNIOLLE (Albert). — La Société des Nations et la Révision des traités. (Etude juridique). Paris. in-8°, 324 p.

YOVANOVITCH (M.). — La réforme administrative en Yougoslavie. Paris. [Nombreuses allusions à la Hongrie].

VIII. — BEAUX-ARTS

ABA-NOVÁK (Guillaume). — [Portrait artistique d'——], par Ervin Ybl. *NRH*, juin.

BARTÓK (Béla). — Une heure avec —— [Interview] par Madeleine Vámos. *NRH*, mai.

BERLIOZ (Hector). — Souvenirs de voyage d'—— par N... Bibliothèque Historique. Paris. [Souvenirs de son séjour à Budapest et de la composition de Marche-Rákóczi].

BERÉNYI (Henri). — Karpathia, danse caractéristique hongroise, pour piano. Paris. *Salabert.*

BERNÁTH (Aurèle). — [Portrait du peintre, son évolution artistique, par Etienne Genthon]. *NRH*, avril.

BIRBAUER (Virgile). — Le premier architecte hongrois moderne, Edmond Lechner. *NRH*, octobre.

CSÓK (Etienne). — [Portrait de l'artiste et traits généraux de son art]. *NRH*, juillet.

DETRÉ (C.). — Artistes hongrois à Paris. NRH, octobre.

GOBRON (Gabriel). — Les paysans de Hongrie. *L'Europe illustrée*, 7 janvier.

HARSÁNYI (Tibor). — Trois morceaux pour orchestre. Paris. *R. Deiss.*

HIESZ (Géza). — Mentionné dans Le Salon d'Automne des Tuileries. *Sport et Santé*, juillet.

—— Reproductions des œuvres de ——. *Semaine à Paris*, 16 décembre.

KÁLMÁN (Emeric). — La comtesse Maritza. Suite de valses des motifs de l'opérette. Paris. Max Eschig.

KORSÓS (Elemér Z.). — Bébé, Baby, tango pour piano. Paris. *Choudens*, 1932.

LAJTHA (László). — Sonatine, pour violon et piano. Paris. *Alphonse Leduc, éd. Musicales.*

LEHÁR (François). — Fantaisie sur « Frasquita ». Arrangé par L. Malkine, pour orchestre avec piano conducteur. Paris. Ed. Max Eschig.

—— Je chante pour toi. Paroles de André Mauprey et Robert de Mackiels. Paris. *Ed. Lauwrence Wright.*

—— Frasquita, opérette en trois actes. Ne t'aurais-je qu'une fois ? Lied. Livret de Max Eddy et Jean Marietti. Chant et piano. Paris. *Ed. Max Eschig.*

—— Tavaszi álom. (Rêve de printemps). [Repr. au Théâtre de Pest. Compte rendu, par B. V.]. *GH*, 17 septembre.

N... Les beaux pays de l'Europe Centrale. (Article sur les costumes paysans hongrois). *L'Ame gauloise*, 21 février.

N... Franz Liszt. *La Volonté*, 17 décembre.

PÁTZAY (Paul). — [Portrait du sculpteur par Etienne Genthon]. *NRH*, septembre.

RIPPL-RÓNAI (Joseph). — Joseph Rippl-Rónai et son art, par Ervin Ybl. *NRH*, mars.

RÓZSA (Miklós). — Variations pour piano. Paris. *La Scène musicale.*

STAUB (Victor). — Première arabesque, deuxième arabesque hongroises, Menuet, Petites valses, Compositions pour piano. Paris. *A. Leduc., éd. Musicales.*

TAKÁCH (Zoltán de). — L'exposition javanaise du Musée français Hopp. [Exposition des poupées de wayang golek ou keltik abritées par la section de l'Extrême-Orient au Musée National Hongroise des Beaux-Arts, le Musée François Hopp]. *NRH*, janvier.

SZEGEDI SZÜTS (J.). — [C. r. du recueil de 200 croquis (My. War) composant un roman de guerre tendancieux et pacifiste de ——]. *NRH*, janvier.

VASS (B.). — L'exposition jubilaire du Musée Ernszt. Compte rendu. *GH*, 11 juin.

VISKI (Charles). — Hungarian Peasan Customs. [Compte rendu de l'ouvrage de ——]. *NRH*, octobre.

VUILLERMOZ (Emile). — Le film hongrois. *Le Temps*, 31-XII-1932. [Article de fond dans la rubrique : Le Cinéma sur l'activité cinématographique en Hongrie. « L'Europe artistique oublie qu'elle possède là une magnifique réserve de couleur et de pittoresque, de générosité et d'ardeur dont elle serait bien imprudente de ne pas tirer partie ». Comptes rendus sur la Rapsodie Hongroise, Mélodie du cœur, Paprika, et Marie, légende hongroise. « La Hongrie... apporte à l'idéal cinégraphique beaucoup de ressources précieuses »].

ZILZER (Gyula). — Gaz. Anticipation artistique. 24 lithogr. orig. 40 frs. *Librairie Picart.*

IX. — SCIENCES

BARTUCZ (Louis). — L'anthropologie et les recherches sur les origines hongroises. *NRH*, septembre.

DÉRI (Georges). — L'électrification en Hongrie. Paris. Revue générale de l'électricité. Tom. XXXI. N° 11, 12 mars.

GRÓSZ (Emile de). — Le professeur Emile de Grósz, par F. de Lapersonne. *NRH*, décembre. [Etude sur la grande notoriété scientifique de M. ——, Directeur de la Clinique Ophtalmologique de l'Université de Budapest, élu docteur « honoris causa » (1932) de la Faculté de Médecine de l'Université de Lyon].

HUG (Ad.). — Electrification des chemins de fer en Autriche, Tchécoslovaquie et *Hongrie* (Conférence faite à la réunion mensuelle de la société française des Electriciens, le 5 décembre 1931). Paris. *Bulletin de la Société française des Electriciens*, avril.

KORÁNYI (Baron Alexandre). — Le Baron Alexandre Korányi, par L. Szöllösy. *NRH*, décembre. [Étude sur l'éminent maître de la pathologie fonctionnelle, élu docteur « honoris cause » (1932) par la Faculté de Médecine de l'Université de Lyon].

MATOLCSY (Mathias). — L'électrification des campagnes en Hongrie. *NRH*, décembre.

N... Organisations des services météorologiques pour la navigation aérienne en Hongrie. *Bulletin de Renseignements de* la C. I. N. A. Paris, nos 344, 412, 420, 438.

PATZ (M.). — Exploitation rationnelle d'un réseau de tramways. (Budapest). Etude rationnelle du prix de la course. Economie de l'horaire. Question traitée au XXIIIe Congrès International de La Haye, 26 juin-4 juillet.

PERIODIQUES. JOURNAUX

Nouvelle Revue de Hongrie. — Revue mensuelle politique, littéraire, artistique, économique et scientifique. XXVIe (IIe année); Directeur : Georges Ottlik; Rédacteur en Chef : Joseph Balogh. Rédaction et Administration : Budapest, VI. Vilmos-cs. út 3. Prix de l'abonnement annuel : 100 fr., Grande-Bretagne : 30 sh., Hongrie : 32 p., Allemagne : 15 r. m., Italie : 80 L., Suisse : 24 fr., U. S. A. et autres pays : 5 $.

Acta Juris Hungarici. — Revue trimestrielle; paraît en hongrois, avec des articles et des résumés en français; éditée par l'Institut de droit économique de la Société des Juristes hongrois, Budapest.

Annuaire Statistique Hongrois. — Rédigé et publié par l'Office Central Royal Hongrois de Statistique; Prix : 6 pengős.

Bulletin Economique de l'Institut Central des Sociétés Financières Budapest. — 9e année. Editeur : Institut Central des Sociétés Financières de Budapest.

Bulletin d'Information du Tourisme hongrois. — Publication mensuelle en français, éditée par le Bureau du Tourisme Hongrois, à Budapest, rue Andrássy, 73.

Journal de la Société Hongroise de Statistique. — Revue trimestrielle publiée par la Société Hongroise de Statistique, Budapest, II. Buday László-U. 1; XIe année. Fondateur : Ladislas Buday. Rédaction : Béla Kenéz, président; Alexandre

Dobrovits, secrétaire général (jusqu'à juin 1932); Jean Bud, vice-président; Désiré Elekes, secrétaire général (depuis juin 1932); Louis Thirring, secrétaire. — Abonnement : un an, 8 pengős; Le numéro : 3 pengős.

Magyar Könyvszemle. Revue Bibliographique Hongroise. — Revue trimestrielle hongroise, avec résumés en français et en allemand. Nouvelle série XXXVIII[e] vol. Directeur : Th. Rédey; Prix du volume hors la Hongrie : 6 fr. Siège de la Rédaction et de l'Administration à Budapest, Musée National Hongrois.

Magyar Mérnök-és Épitész Egylet Közlönye. — (Revue de la Société des Ingénieurs et des Architectes Hongrois); paraît en hongrois avec des résumés en français; Budapest. IV. Réàltanoda utca 13/15.

Magyar Művészet. Art Hongrois. — Revue mensuelle d'art illustrée, paraît en hongrois, avec des résumés et inscriptions en français, en anglais et en allemand. Rédacteur en Chef : Paul Majovszky. Rédaction-Administration : Budapest VII, Erzsébet körùt 7. Abonnement pour l'étranger, un an : 32 pengős.

Magyar Statisztikai Szemle. — (Revue Hongroise de Statistique). Revue mensuelle, XI[e] année, rédigée et publiée par l'Office Central de Statistique du Royaume de Hongrie, paraît en hongrois avec des articles, résumés et sous-titres en français. Président : Dr. Aloyse Kovàcs, sous-secrétaire d'état, membre correspondant de l'Académie des Sciences de Hongrie; Rédacteur : Dr. Alexandre Dobrovits, conseiller de section. Rédaction et administration : Budapest, II. Keleti Kàroly-u. 7. Abonnement : Hongrie : un an, 10 p. Étranger : un an, 12 pengős.

Statisztikai Havi Közlemények. — (Bulletin Statistique Mensuel Hongrois). Rédigé et publié par l'Office Central Royal Hongrois de Statistique; paraît en hongrois, avec des articles, résumés et sous-titres en français, XXXVI[e] année. Abonnement, l'Etranger : 22 pengős.

Gazette de Hongrie. — Journal hebdomadaire. Politique, économique et Littéraire, paraissant le samedi matin. V[e] année. Rédacteur en Chef : F. de Kelegsényi; Secrétaire de Rédaction : H. Ancel. Rédaction et Administration : Budapest VIII, József-Körùt, 63. Abonnement : Hongrie, un mois : 1 pengő. France, un mois : 5 francs. Autres pays, un mois : 1 fr. suisse.

Morning Express. Express du Matin. — Le seul quotidien en langue française édité dans les Etats Danubiens, indépendant de tous les partis politiques. Paraît à Budapest tous les matins, sauf le lundi. Rédaction et Administration : Budapest, VII, Erzsébet-Körút 9. Rédacteur en Chef : Paul *Gross-Almásy*. Gérant : Agota *Fedák* dr.

OUVRAGES REÇUS

Balogh (*Arthur de*). La Protection internationale des Minorités; Paris, *Les Editions internationales*, 1930, in-8°, 277 p.

Brachfeld (*Olivier*). La Justicia de Hungria; Barcelone, *de Lopez Robert Y Comp.*, 1933, in-8°, 80 p. Sobs.

Dareste (*F. R. et P.*). Les constitutions *modernes*, 4e éd., entièrement refondue par *Joseph Delpech* et *Julien Laferrière*. I. Europe, Albanie à Grèce (1928), II. Europe, Hongrie à Yougoslavie, Hongrie, pp. 1-67 (1929). III. Europe. Additions aux tomes I et II et appendice (1931). IV. Amérique, Amérique latine (1932).

Eckhardt (*François*). Histoire de la Hongrie; Paris, *Les Œuvres Représentatives* (Bibliothèque Hongroise), 1932, in-16°, 212 p.

Farkas (*Gyula*). 1° A magyar romantika. Fejezet a magyar irodalmi fejlödés történetéböl (Le Romantisme Hongrois, un chapitre de l'évolution littéraire en Hongrie); Budapest, *Magyar Tud. Akadémia*, 1930 in-8°, 336 p. 2° Die Ungarische, Romantik, Berlin, *W. de Gruyler*, 1931, in-8°, VIII+230 p. 3° A Fiatal Magyarország, kora, (L'époque de la « Jeune Hongrie ») Budapest, *Magyar Szemle Társaság*, 1932, in-8° 320 p.

Faure (*Elie*). Découverte de l'Archipel; Paris, *Éditions de la Nouvelle Revue Critique*, (Essais critiques, artistiques, philosophiques et littéraires, n° 30), 1932, in-16, 320 p.

Horváth (*János*). A magyar irodalmi müveltség kezdetei (Les origines de la culture littéraire en Hongrie); Budapest, *Magyar Szemle Társaság*, 1931, 311 p.

Hervé (*Gustave*). Nouvelle Histoire de l'Europe, Paris, éditions de la Victoire, 1931, in-16, 412 pages.

Kuncz (*Aladàr*). Fekete Kolostor (Noirmoutier); Budapest, *Athenaeum* 1932, IIIe éd., 2 vol. 284 et 257 p.

Kuncz (*Edmond*). Le récent droit commercial hongrois. (Extrait des Annales de Droit commercial français, étranger et international, 1932, n° 1-2); Paris, *Rousseau*, 1932, 46 p.

Lemonon (*E.*). La nouvelle Europe centrale et son bilan économique (1919-1930); Paris, *Alcan*, (Les questions du temps présent), in-16, 262 p.

Lukács (*Georges*). La Hongrie et la Civilisation; Paris, *La Renaissance du Livre*, 1929, in-8°, 414 p.

Martonne (*Emmanuel de*). Géographie Universelle, Tome IV, 2e vol. Suisse, Autriche, Hongrie, Tchécoslovaquie, Pologne, Roumanie, Paris; Colin, 1932, 460 p., 97 cartes et carton dans le texte, 173 photos.

Picavet (*C. G.*). L'Europe politique de 1919 à 1929; Paris, *Alcan*, (Les questions du Temps présent), 1931, in-16°, III+191 pages.

Popp-Serboianu (*C. J.*). — Les Tziganes. Histoire. — Ethnographie. — Linguistique. — Grammaire. — Dictionnaire; Paris, *Payot*, 1930, in-8°, 397 p.

Radisics (*Elemér*). La Hongrie d'hier et d'aujourd'hui; Paris, *Les Œuvres représentatives*, 1932, 232 p.

Sauvageot (*Aurélien*). Dictionnaire français-hongrois et hongrois-français; Budapest, *Dante*, 1932, in-4°, XII+1178.

Schwarz (*Elemér*). A nyugatmagyarországi német helységnevek. (Noms de lieu dans la Hongrie Occidentale), Budapest, 1932.

Szilassy (*Baron J. de*). Le Procès de la Hongrie; Les relations franco-hongroises devant l'Histoire; Paris, *Alcan*, (Les questions du Temps présent), 1932, in-16, XII, 261 p.

Várady (*Emerico*). Grammatica della lingua ungherese; Roma, *Anonyma Rom. Edit.*, 1931, in-8°, XII+505 p., (Publ. dell' Instituto per l'Europa Orientale, Ser. v. 1).

Veress (*André*). Bibliographia romànà-ungarà, vol. I. II. Romànii in literatura ungarà si Ungurii in literatura românà (1473-1780, 1781-1838); Bucuresti, *Cartea Rom.*, 1931. XXXI, 365 p. XII, 396 p.

Virág (*Rózsa*). Magyar helységnevek eredete. A magyar helynév-kutatás eredményei. (L'Origine des noms de lieu de Hongrie. Les résultats de la toponymie hongroise). Szeged, 1931, 97 p.

Zilahy (*Lajos de*). Deux Prisonniers, roman traduit par S. Ch. de *Leo* et *F. Pfeiffer*. Feux croisés. Deuxième série, 4. Paris, *Plon*, 1929, I.-II, 305+336 p.

L'abondance de matière nous oblige de publier la suite de la liste dans notre prochain numéro.

LINGUISTIQUE. — *Linguistique finno-ougrienne.* (A. SAUVAGEOT). — E. SCHWARZ : A nyugatmagyarországi német helységnevek [*Noms de lieu dans la Hongrie occidentale*] (L. GÖBL). — R. VIRÁG : Magyar helységnevek eredete [*L'origine des noms de lieu de Hongrie*] (L. G.). — J. PASTINSKY : Gyakorlati magyar-török szótár [*Dictionnaire pratique hongrois-turc*] (G.). — *Linguistique romane* (L. TREML) 103

LITTERATURE. — *Roman.* L. ZILAHY : 1° A szökevény [*Le déserteur*] ; 2° A lélek kialszik [*L'âme s'éteint*]. — S. MÁRAI : Idegen emberek [*Etrangers*]. — B. POGÁNY : Koldusok a Szajna partján [*Mendiant sur le bord de la Seine*] ; F. KÖRMENDY : A budapesti kaland [*L'aventure de Budapest*] ; L. KASSÁK : Egy ember élete [*Une vie d'homme*] ; L. BRÓDY : A Manci [*Margot*] (G. STRÉM). — A. KUNCZ : Fekete kolostor [*Noirmoutier*] (L. GÖBL). — *Poésie.* A RÓLAND-ÉNEK [*La Chanson de Roland*] (L.) 114

HISTOIRE LITTERAIRE. — J. HORVÁTH : A magyar irodalmi műveltség kezdetei [*Les origines de la culture littéraire en Hongrie* (L. GÖBL). — GY. FARKAS : 1° A magyar romantika [*Le romantisme hongrois*] ; 2° Die Ungarische Romantik ; 3° A « Fiatal Magyarország » kora [*L'époque de « la Jeune Hongrie »*] (L. GÖBL). — *Les Travaux de Littérature française dans les Universités Hongroises* (H. TRONCHON, L. GÖBL, H. GRENET, L. SIPOS) 121

HISTOIRE POLITIQUE. — *Nouvelle mise au point de l'Histoire de Hongrie :* B. HÓMAN et Gy. SZEKFŰ : Magyar Történet [*Histoire Hongroise*] (T. BARÁTH). — A. KÁROLYI : Németujvári gróf Batthyány Lajos főbenjáró pőre [*Le procès et l'exécution du comte Louis Batthyány de Németujvár*] (P. TÖRÖK). — F. OLAY : 1° A magyar történelemirás francia mestere : Sayous Eduárd, 2° Un maître français de l'histoire hongroise : Edouard Sayous ; M. NAGY : Sayous Ede r. tag emlékezete [*Souvenir d'Edouard Sayous, associé étranger de l'Académie des Sciences de Hongrie*] (P. TÖRÖK). — Baron A. v. KAAS et F. LAZAROVICS : Der Bolchevismus in Ungarn ; E. MÁLYUSZ : A vörös emigráció [*L'émigration rouge*] ; I. WEIS : A mai magyar társadalom [*La Société hongroise d'aujourd'hui*] ; Comte J. KÁROLY : A kapitalista világrend válsága [*La crise du régime capitaliste*] ; I. WEIS : Hová ? A magyar jövő útja [*Où va la Hongrie ?*] (T. BARÁTH) 153

La REVUE DES ETUDES HONGROISES *a publié dans ses tomes précédents les travaux suivants :*

1. HISTOIRE DE HONGRIE :

GY. MORAVCSIK : Les récentes études byzantines en Hongrie (t. 1).
A. HODINKA : L'habitat, l'économie et le passé du peuple ruthène au sud des Carpathes (t. 2).
B. HÓMAN : La première période de l'historiographie hongroise (t. 3).
A. ECKHARDT : L'énigme du plus ancien historien hongrois (t. 3).
A. BERZEVICZY : L'émigration hongroise et la campagne d'Italie en 1859 (t. 4).
D. ANGYAL : Le Comte Etienne Széchenyi (t. 4).
J. LUKINICH : L'Académie Hongroise et les sciences historiques en Hongrie (t. 4).
L. BARTUCZ : La composition anthropologique du peuple hongrois (t. 5).
F. ECKHART : Introduction à l'histoire hongroise (t. 5).
G. GYALÓKAY : La catastrophe de Mohács (t. 5).
J. MELICH : Gépides et Roumains : *Gelou* du Notaire Anonyme (t. 6).
B. TÓTH : Edgar Quinet et la Hongrie (t. 6).
A. BERZEVICZY : G. Fraknói, historien hongrois (t. 6).
A. KOVÁCS : La situation des peuples non-magyars dans la Hongrie d'avant-guerre (t. 7).
I. HAJNAL : Le Journal du prince P. Esterhazy sur son séjour en France en 1814 (t. 7).
J. VALLERY-RADOT : L'architecture religieuse en Hongrie sous la dynastie Arpadienne (t. 7).
P. TÖRÖK : L'Europe et le désastre hongrois de 1526 (t. 7).

2. LINGUISTIQUE HONGROISE ET FINNO-OUGRIENNE :

E. ZICHY et A. SAUVAGEOT : L'origine du peuple hongrois (t. 1 et 2).
I. SEBESTYÉN-NÉMETH : La linguistique finno-ougrienne (t. 1 et 3).
Z. BARANYAI : Autonomie des petits peuples finno-ougriens (t. 1).
G. BÁRCZI : Hongr. *kilincs* < v. fr. *clenche* (t. 2).
J. MELICH : *Pozsony. Presbourg. Bratislava* (t. 2).

Y. Wichmann : Zyriènes et Caréliens (t 2).
D. Fokos : La renaissance nationale des Zyriènes (t. 3).
B. Hóman : Les récentes études relatives à l'origine du peuple hongrois (t. 2).
Z. Gombocz : Ossètes et lazyges (t. 3).
G. Melich : L'influence du hongrois sur la langue slovaque (t. 3).
V. Tolnai : Les origines du *coche* (t. 3).
J. Szinnyei : L'Académie Hongroise et la linguistique hongroise (t. 4).
J. Castagné : Le réveill national carélien (t. 5).
I. Sági : La linguistique hongroise (t. 5).
C. Tagliavini : L'influsso ungherese sull'antica lessicographia rumena (t. 6).
Z. Gombocz : Observations sur le consonantisme des mots d'emprunt turks en hongrois (t. 6).
V. Tolnai : La langue hongroise (t. 7).

3. Histoire de la littérature et de la musique hongroises :

J. Kastner : Petőfi (t. 1).
A. Pauler : Liszt et la Hongrie (t. 1).
B. Zolnai : Les origines de quelques légendes de Mathias Corvin (t. 1).
E. Császár : Les trois dernières années de la poésie dramatique hongroise (t. 2).
G. Nagy : Les études philosophiques en Hongrie (t. 2).
K. Isoz : Le manuscrit original du « Rakoczy » de Berlioz (t. 2).
A. Weber : Don Juan en Hongrie (t. 3).
A. Schöpflin : Le centenaire de Maurice Jókai (t. 3).
L. Nègyesy : Cent ans de littérature hongroise : 1825-1925 (t. 4).
E. Haraszti : Les hussards hongrois en Alsace : C. Harst (t. 5).
T. Thienemann : Erasme en Hongrie (t. 5).
A. Goriupp : Les études bibliographiques en Hongrie (t. 5).
M. Czeke : Une grande amie de Beethoven : Thérèse Brunsvik (t. 6).
L. György : La vie intellectuelle des Hongrois de Transylvanie (t. 6).

4. Relations historiques et littéraires franco-hongroises :

B. Bouvier : Une traduction inédite d'Amiel (t. 1).
A. Eckhardt : Les livres français d'une bibliothèque privée en Hongrie (t. 1).
D. Pais : Les rapports franco-hongrois sous le règne des Arpads (t. 1).
Z. Baranyai : Une visite hongroise chez Rousseau à Montmorency (t. 1).
A. Eckhardt : *Le Contrat social* en Hongrie (t. 2).
L. Rác : J.-J. Rousseau et la Hongrie (t. 2).
H. Tronchon : Helvétius jugé par un Voltairien de Hongrie (t. 2).
A. Eckardt : Les origines danubiennes de Ronsard (t. 2).
A. Eckhardt : Les Français en Hongrie pendant la Révolution française (t. 3).
L. Rácz : L'inspiration française dans le protestantisme hongrois (t. 3 et 5).
B. Tóth : Un apôtre français de Petőfi : Thalès Bernard (t. 3).
H. Tronchon : Les débuts de la littérature hongroise en France (t. 3).
E. Császár : Les rapports de l'Académie Hongroise avec l'Académie Française (t. 4).
A. Eckhardt : Télémaque en Hongrie (t. 4).
Z. Baranyai : Amiel, traducteur de Petőfi (t. 5).
A. Eckhardt : *L'Ogre* (t. 5).
F. Szinnyei : Le romantisme français et le roman hongrois (t. 5).
V. Tolnai : L'Eau de la reine de Hongrie (t. 5).
A. Eckhardt : Voltaire, Michelet et Mohács (t. 5).
Gy. Kornis : Source hongroise de l'Université de France (t. 5).
I. Fábián : Les études françaises à l'Université de Budapest (t. 6).
A. Eckhardt : Une tradition hongroise sur les champs catalauniques (t. 6).
A. Eckhardt : Sicambria, capitale légend. des français en Hongrie (t. 6).
J. Kastner : Traductions oubliées d'Amiel (t. 6).
A. Eckhardt : Les noms français des Hongrois (t. 6).
S. Burner : Un français ami de la Hongrie au début du XVIII[e] siècle (t. 7).
J. Hankiss : Jokai et le « Dictionnaire de l'Amour » (t. 7).
A. Dami : Mazzini et Kossuth (t. 7).

IMP. DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE — PARIS-BOURG

VIIIe-XIe Années (Nouvelle série) — N° 3-4 JUILLET-DÉCEMBRE 1933

REVUE DES ÉTUDES HONGROISES

PUBLIÉE SOUS LE HAUT PATRONAGE
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES DE HONGRIE

SOMMAIRE

Pages

EMERIC LUKINICH. — *L'insurrection polonaise de 1830 et l'opinion publique hongroise* 193

EDMOND POUPÉ. — *Alexandre Kisfaludy à Draguignan* . . . 216

GÉZA BIRKÁS. — *La Hongrie vue par un savant français en 1818. Le voyage de F. S. Beudant* 234

ÁRPÁD MARKÓ. — *Les soldats français dans la guerre d'indépendance du Prince François II Rákóczi* (1703-1711) 266

EMILE PILLIAS. — *Etudes sur François II Rákóczi, Prince de Transylvanie, pendant son séjour en France : Rákóczi aux Camaldules de Grosbois* 288

NOTES ET DOCUMENTS. — Les relations entre la Hongrie et Byzance à l'époque des Croisades (JULES MORAVCSIK). — Quelques aspects de l'histoire des sciences juridiques hongroises (Jules Moór). — Jean Bacsányi, poète hongrois, auteur (?) de la proclamation de Napoléon à la Hongrie (François d'OLAY). — Quelques données nouvelles sur les livres français imprimés en Hongrie (Béla ZOLNAI). — Une charte relative à la campagne de Conrad II contre la Hongrie (Géza BÁRCZI) 301

CHRONIQUES. — La Ligue française d'études germaniques en Hongrie (ROBINET DE CLÉRY). — Le centenaire de la Géométrie absolue de Bolyai (E. F.). — Le quatrième centenaire d'Etienne Báthori (L. V.). — Pièces étrangères sur la scène hongroise et Pièces hongroises sur les scènes étrangères. — Les historiens hongrois au Congrès des Sciences historiques de Varsovie. — L'activité de la Commission nationale hongroise de Coopération intellectuelle. — La Révision des manuels scolaires. — Le cinquantième anniversaire de la mort de Liszt 320

COMPTES RENDUS CRITIQUES d'ouvrages relatifs à la Hongrie : Linguistique, Littérature, Beaux-Arts, Droit, Sciences sociales, économiques et politiques, Histoire, Géographie (pour le détail voir au verso) 328

REVUE DES LIVRES HONGROIS : Linguistique, Littérature, Histoire littéraire, Droit, Sciences sociales, Histoire (pour le détail voir au verso) 373

PARIS
LIBRAIRIE ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE, (6e).

1933

REVUE DES ETUDES HONGROISES

fondée en 1923, par M. Z. Baranyai

paraît, provisoirement, deux fois par an, à raison de 4 fascicules pour l'année entière

COMITÉ DE LA REVUE :

Président : M. Z. Gombocz, Professeur à l'Université de Budapest, Directeur de Eötvös Collegium.

MM.

Z. Baranyai, chargé de Cours à l'Université de Szeged.

G. Birkás, Professeur à l'Université de Pécs.

Al. Eckhardt, Professeur à l'Université de Budapest.

J. Hankiss, Professeur à l'Université de Debrecen.

E. Haraszti, chargé de cours à l'Université de Budapest.

E. Lajti, Agrégé et Docteur ès Lettres de l'Université de Budapest.

E. Neuvonen, Agrégé de l'Université de Helsinki.

A. Sauvageot, Professeur à l'Ecole Nationale des Langues Orientales Vivantes.

H. Tronchon, Professeur à l'Université de Strasbourg.

L. Villat, Professeur à l'Université de Besançon.

B. Zolnai, Professeur à l'Université de Szeged.

DIRECTEURS :

L. Muller, chargé de cours à l'Université, Directeur du Centre d'Etudes Hongroises en France.

G. Barczi, chargé de Cours à l'Université de Szeged.

La Revue est patronnée par un Comité se composant d'éminents représentants des Lettres et des Sciences françaises et hongroises, dont nous publierons la liste complète dans notre prochain numéro.

PRIX de l'ABONNEMENT : France, 40 fr. ; Etranger, 50 fr. ; Hongrie, 10 pengös

On s'abonne à la Revue à la Librairie E. LEROUX, 28, rue Bonaparte, PARIS (VI^e^)

Compte de chèques postaux : PARIS 1024-92.

Ou chez l'éditeur et dépositaire général pour la Hongrie : Királyi Magyar Egyetemi Nyomda (Imprimerie de l'Université), Múzeum-körút 6, Budapest (VIII^e^).

Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé à l'un des Directeurs :
M. L. Müller, 8, rue Geoffroy-St-Hilaire, Paris V^e^ ; M. G. Barczi, Ostlaghegy, Fôutca 16, Hongrie

OUVRAGES ANALYSÉS DANS CE NUMÉRO :

I. — *COMPTES RENDUS CRITIQUES D'OUVRAGES RELATIFS A LA HONGRIE :*

Pages

LINGUISTIQUE. — André Thérive : Chantiers d'Europe (A. Sauvageot). — Oscar Bloch : Dictionnaire étymologique de la langue française (L. Göbl-Gáldi). — Vigo Brondal : Ordklasserne (L. Göbl-Gáldi). — Wilhelm v. Hevessy : Finnisch-Ugrisches ans Indien (L. Göbl-Gáldi) 328

LITTERATURE ET HISTOIRE LITTERAIRE. — Correspondance de Liszt et de Madame d'Agoult (A. Cœuroy). — Marcel Herwegh : 1° Au Printemps des Dieux ; 2° Au Banquet des Dieux (E. Bodnár). — Henri Bernay : L'armure du Magyar. — Charles José : Le Crépuscule des Habsbourg (Y). — Mlle M. Gálos : Sigismond Justh à Paris (L. Villat) 339

BEAUX-ARTS. — Emile Haraszti : La musique hongroise (A. Cœuroy). 344

(voir au verso de la couverture).

L'INSURRECTION POLONAISE DE 1830 ET L'OPINION PUBLIQUE HONGROISE

Les nouvelles de l'insurrection qui avait éclaté à Varsovie le 29 novembre 1830 parvinrent d'assez bonne heure en Hongrie. Dans son 47e numéro, daté du 10 décembre, le *Bécsi Magyar Ujság* (Gazette Hongroise de Vienne), autrement dit le *Magyar Kurir* (Courrier Hongrois), annonçait déjà, sur la foi d'une information de Cracovie, que « le 29 novembre au soir la Révolution avait éclaté à Varsovie, par suite de quoi les troupes russes avaient quitté la ville et établi leur camp dans le voisinage. Jusqu'au 10 décembre, à Cracovie même, on n'en savait pas plus long sur les circonstances de cette Révolution, car depuis deux jours le courrier de Varsovie n'était pas arrivé ».

Le public hongrois qui, depuis la révolution de juillet, suivait avec une attention très vive non seulement les événements de Paris, mais encore ceux de Bruxelles, lisait avec un intérêt sans cesse accru les rapports de plus en plus détaillés des journaux sur cette insurrection. Et pourtant ces rapports n'étaient guère autre chose que de simples traductions des nouvelles publiées par les journaux de l'étranger, sous le contrôle de la censure et sans aucun commentaire. C'est tout au plus si l'on avait pu glisser, dans les rapports sur ces événements, quelques phrases condamnant les mouvements révolutionnaires, contestant leur légitimité et rabaissant leur portée le plus possible, mais la censure officielle n'avait laissé passer aucune espèce de marque de sympathie ou d'approbation. Le *Bécsi Magyar Ujság*, par exemple, qui avait des attaches avec les milieux gouvernementaux de Vienne, étudiant dans son numéro

M. T. AKAD. KÖNYVTÁRA
Növedéknapló
1933. év 1558.

du 17 décembre les causes de l'insurrection de Varsovie, croit pouvoir affirmer « que cette révolution n'est pas l'effet d'une conspiration répandue dans le pays entier. L'insurrection a mûri dans le cerveau de quelques jeunes exaltés qui se recrutent partie dans la jeunesse universitaire et partie dans l'école dite « des sous-officiers ». Il aurait d'ailleurs été possible de l'étouffer dans son germe « si dès le début on avait eu recours à des moyens efficaces ».

Mais la majorité de la presse hongroise ne partageait pas les vues de l'officieuse gazette hongroise de Vienne. Et, s'il n'était pas en son pouvoir de prendre ouvertement fait et cause pour les Polonais, du moins elle ne se tournait pas contre eux et savait même trouver le moyen de tenir constamment en éveil l'intérêt du public envers l'insurrection polonaise et ses dirigeants. La *Vereinigte Ofner-Pester Zeitung*, — journal bihebdomadaire très répandu à l'époque, — publie sur les événements de Pologne des comptes rendus détaillés, dont les informations ont bien été puisées dans les journaux allemands, mais qui manifestent indéniablement une forte sympathie pour la Pologne. Les *Hasznos Mulatságok* (Divertissements Utiles) donnent à plusieurs reprises des descriptions de la Pologne et de diverses parties de son territoire, des portraits des chefs de l'insurrection polonaise, des généraux Chlopicky et Uminski entre autres. Ils signalent la belle générosité témoignée par la société polonaise en ces heures d'épreuves et publient, sur les événements militaires, des récits qui jettent un jour favorable sur la bravoure des insurgés et dont l'écho retentit jusqu'à Paris[1]. Le *Bécsi Magyar Ujság* lui-même donna d'ailleurs un témoignage involontaire de la sympathie franco-polonaise en publiant, dans son numéro du 11 février 1831, le discours prononcé au Parlement français, le 27 janvier, par le député Maûguin qui avait déclaré ouvertement que, si pour le moment il n'était pas au pouvoir des Français de soutenir directement la cause polonaise, leurs sympathies allaient toutes à la Pologne.

(1) *Hasznos Mulatságok*, 1831. I. 13-14, 48, 94-96, 241, 268-70, 278, 281-83, 293-94, 346-48, II, 23-24.

En Hongrie non plus, en réalité, il n'était pas nécessaire d'éveiller artificiellement la sympathie pour cette nation. Entre la Pologne et les comitats du Nord de la Hongrie, les relations commerciales subsistaient encore. De plus, en ces régions, le souvenir des luttes soutenues par les Polonais pour leurs libertés était demeuré très vif; on sait en effet que, dans les années qui précédèrent immédiatement le partage de 1772, Eperjes fut le centre de la Confédération polonaise dirigée contre la Russie. Il n'est donc pas surprenant que la population des comitats de Haute-Hongrie fût aussi la première dans l'âme de laquelle l'insurrection de Varsovie éveilla un profond intérêt et même un enthousiasme qui alla sans cesse croissant sous l'effet des nouvelles annonçant les succès des armes polonaises.

Pendant des mois, cependant, cet intérêt général envers la cause polonaise n'eut qu'une importance de principe et ne fut guère autre chose qu'un sujet de conversation dans les réunions mondaines. Il fallait en effet compter avec la politique du gouvernement, qui regardait l'insurrection de Varsovie comme une affaire intérieure russo-polonaise et observait en conséquence une attitude de stricte neutralité. Il est facile d'en comprendre les raisons lorsqu'on songe à la tension qui, en 1828-29, avait caractérisé les rapports entre l'Autriche et la Russie et qui plus d'une fois avait failli déchaîner une guerre. D'autre part, évidemment sous l'influence d'excitations venues de Russie, la population polonaise de la Galicie, annexée à l'Autriche, réclamait de plus en plus impatiemment sa réunion à la Pologne russe, où la situation économique des Polonais était soi-disant beaucoup plus avantageuse qu'en Galicie [2]. Ces deux faits expliquent la politique de neutralité et même l'inimitié du gouvernement à l'égard des insurgés polonais. Vienne tenait à tout prix à éviter un conflit avec la cour de Saint-Pétersbourg, de peur de hasarder la possession de la Galicie, dont la perte aurait équivalu à la rupture de l'équilibre des forces dans l'est de l'Europe, alors que, depuis Kaunitz, le maintien de cet équi-

(2) Divéky Adorján, *Magyarok és lengyelek a XIX-ik században.* (Hongrois et Polonais au XIX[e] siècle), Budapest, 1919, p. 6-7.

libre était l'objet essentiel de la politique orientale de l'Autriche. C'est pourquoi, lorsque parvinrent à Vienne les premiers rapports du duc Lobkovitz, gouverneur de la Galicie, sur les événements de Varsovie et que, sur la foi de ces rapports, on put craindre que l'insurrection, perdant son caractère local, ne prît les proportions d'un mouvement national, le gouvernement rendit un décret interdisant l'exportation des armes en Pologne et dans l'Etat libre de Cracovie et rangeant sous la dénomination d'armes jusqu'aux faux et aux piques [3]. Bientôt après, l'interdiction fut étendue au salpêtre [4] et aux chevaux [5] et l'on décréta en même temps que les individus arrivant de Pologne seraient soumis à une surveillance rigoureuse et, s'ils paraissaient suspects, feraient immédiatement l'objet d'un rapport à la Chancellerie [6]. Au point de vue pécuniaire, c'était l'interdiction d'exporter des chevaux qui portait le plus directement atteinte aux comitats. La population du comitat de Trencsén protesta d'ailleurs contre le décret, alléguant qu'il lésait les libertés ainsi que les intérêts matériels de la noblesse et du peuple [7]. Mais la Chancellerie fit déposer aux Archives l'adresse du comitat de Trencsén et ne retira ces mesures prohibitives que dans l'automne de l'année 1831, quand elle estima « l'ordre rétabli dans le Royaume de Pologne » [8].

En raison de la politique officielle du gouvernement, les sympathies de la noblesse et de la bourgeoisie hongroises envers les héros de la liberté polonaise ne pouvaient s'exprimer autrement que sur le terrain humanitaire et social et notamment en apportant aux blessés polonais un secours qui, selon les idées reçues, ne pouvait être contraire à l'attitude de stricte neutralité observée par l'Autriche. Au début, ce furent des particuliers qui, en évitant soigneusement tout éclat, prirent l'initiative de collectes : dans la région de Késmárk, par

(3) 25 décembre 1830. Archives Nationales Hongroises, n° 14981-1830 chancellerie.
(4) 29 décembre 1830. Archiv. Nat. n° 15035-1830 chanc.
(5) 7 janvier 1831. Archiv. Nat. n° 5641-1831 chanc.
(6) 26 décembre 1830. Extrait du rapport de Charles Fischer, daté du 19 avril 1831. Archiv. Nat. n° 691-1831 chanc. présid.
(7) 11 avril 1831. Archiv. at. n° 6282-1831 chanc.
(8) 8 octobre 1831. Archiv. Nat. n° 10186-1831 chanc.

exemple, ce fut la veuve de Gergely Berzeviczy et son fils Titus, ainsi que Mme Agnès Okolicsányi. La cause de l'aide aux blessés polonais rencontre un accueil particulièrement fervent chez les magnats de la Haute-Hongrie : c'est ainsi que le comte François Schmidegg, les comtes Emeric et François Haller [9], le comte Joseph Dessewffy offrirent leurs châteaux pour préparer force charpie et recueillir quantité de linge et qu'ils vinrent en aide aux Polonais par des dons en argent et en vin. Mais la bourgeoisie de Késmárk, d'Eperjes et de Kassa eut aussi sa large part dans cette œuvre d'assistance. A Kassa, le 29 mars 1831, sur l'initiative d'un Institut public consacré à l'« éducation des jeunes filles », un concert fut organisé par « plusieurs amateurs de musique et de chant » et la recette, assez considérable (près de 1.200 florins), affectée aux blessés polonais [10].

Sur tout cela, les « confidents » du gouvernement se hâtaient d'envoyer des rapports à la Chancellerie, où l'on suivait avec inquiétude l'activité croissante des quêteurs, considérée bientôt comme incompatible avec la politique de neutralité observée par la Cour. C'est pourquoi la Chancellerie commença par ordonner plus de sévérité dans le contrôle des passeports et invita les autorités à expulser tous les Polonais séjournant en territoire hongrois qui ne pourraient présenter un document de ce genre [11]. Elle alla plus loin et prescrivit de rechercher les organisateurs des collectes et de lui communiquer leurs noms [12]. De son côté, le haut-chancelier de Hongrie, le comte Ádám Reviczky, conscient de sa responsabliité, jugea nécessaire de donner des informations à la Cour au sujet de ce mouvement pro-polonais. Dans l'un de ses rapports (23 avril 1831), il avoue sincèrement que « en Hongrie, mais surtout dans les comitats du Nord, on peut constater envers les insurgés polonais un intérêt très vif », qu'il désire refréner en in-

(9) Cf. HORVÁTH Mihály, *Huszonöt év Magyarország történetéből* (Vingt-cinq ans d'histoire hongroise). Genève 1864, I. 254. — PULSZKY Ferenc, *Életem és korom* (Ma vie et mon temps), Budapest, 1894, I, p. 25.

(10) Archiv. Nat. actes n^{os} 659, 660, 673, 7691-1831 de la chanc. prés.

(11) 1er mai 1831. Archiv. Nat. n^{o} 7691-1831 chanc. prés.

(12) Arch. Nat. n° 660-1831 chanc. prés.

vitant les préfets des comitats du Nord à éclairer la population « avec sagesse et circonspection, mais en même temps avec énergie » [13]. Le roi François lui-même attribuait au mouvement pro-polonais en Haute-Hongrie une si grande signification qu'il se réserva le soin de décider dans toutes les affaires de cette nature et qu'à partir de ce moment il n'autorisa plus aucune représentation publique au bénéfice des Polonais [14].

Pendant que la Chancellerie essayait d'exercer, par l'intermédiaire des préfets de Haute-Hongrie, une pression sur ce mouvement de collectes publiques, alléguant principalement que celles-ci pourraient occasionner de graves abus, puisque l'on n'apercevait guère le moyen de faire parvenir à Cracovie ou à plus forte raison à Varsovie les objets recueillis [15], il se produisit à Pest un incident qui donna lieu à maint échange de notes mais aussi à une vive agitation.

Le 1er mai, un soldat nommé Egles, du 5e régiment d'artillerie de campagne en garnison à Pest, rapporta à ses supérieurs qu'un jeune gentilhomme hongrois du nom de Maurice Perczel, qui d'ailleurs servait lui-même dans ledit régiment, avait, dans l'après-midi de ce même jour, tenté de le persuader, lui et six de ses camarades, de déserter pour s'enrôler parmi les insurgés polonais. Dès le lendemain, Perczel s'étant montré dans la caserne de l'artillerie, le colonel commandant le régiment, Venceslas Sontag, qui avait pris connaissance de ces faits, le fit arrêter « *auf eine, seinem Stande angemessene vorsichtige Art* » (d'une manière prudente et conforme à son rang) et adressa immédiatement un rapport au commandement général de Bude, qui à son tour en informa la Chancellerie .Celle-ci fut d'avis que — le délinquant étant gentilhomme — l'affaire ressortissait au tribunal du comitat de Pest, auquel il fallait donc le livrer. Le commandement général se fit longtemps prier, mais comme la population du comitat commentait avec une émotion croissante « cette violation de la liberté personnelle par l'autorité mili-

(13) Arch. Nat. n° 719-1831 chanc. prés.
(14) 5 mai 1831. Arch. Nat. n° 717-1831 chanc. prés.
(15) Note de la chancellerie à Szinnyei, vice-préfet du comitat de Sáros, datée du 30 avril 1831. Arch. Nat. n° 691-1831 chanc. présid.

taire » et exigeait une réparation, et sur l'intervention énergique du conseil de lieutenance, Perczel fut enfin livré au tribunal du comitat [16]. L'affaire Perczel, dont au cours du mois de mai les « petites assemblées » du comitat de Pest s'occupèrent à plusieurs reprises, fut inscrite à l'ordre du jour, par les autorités du comitat, à l'assemblée générale du 7 juin. Les sentiments de l'assemblée se manifestèrent ostensiblement en faveur de Perczel, en raison surtout d'un discours enflammé prononcé par le baron Nicolas Wesselényi, si bien qu'il fut décidé que « le jeune gentilhomme Maurice Perczel serait remis immédiatement en liberté ». Mais la majorité n'était pas encore satisfaite de cette décision, et elle exigea que Perczel fût ramené directement de la prison dans la salle de l'assemblée, ce qui fut fait. Quand il apparut devant l'assemblée, Perczel fut accueilli et acclamé par les assistants [17].

Ce qui donne toute son importance à l'affaire Perczel, c'est qu'elle témoignait de l'indéniable ampleur du sentiment général en faveur de la Pologne. Joseph Madarász mentionne dans ses *Mémoires* que la jeunesse du comitat de Pest suivait avec un intérêt croissant les événements qui se déroulaient sur le théâtre de la guerre. « Nous nous rassemblions, — dit-il — et nous attendions les nouvelles au milieu d'une agitation fébrile. Nous étions transportés de joie ou saisis de tristesse suivant que nous apprenions quelque éclatante victoire ou quelque défaite des Polonais » [18]. De plus en plus, la question polonaise passionnait non plus seulement les comitats du Nord, voisins de la Pologne, mais la population hongroise tout entière, à peu près unanime à se déclarer pour les Polonais. En Transylvanie, par exemple, les jeunes gens portaient avec ostentation la casquette « à la Chlopicky » [19]. Il n'était pas rare de voir des Hon-

(16) Rapport du colonel Sontag, daté du 2 mai 1831. Arch. Nat. n° 705-1831 chanc. présid., avec plusieurs annexes. A cette affaire se rapportent aussi les actes n°s 711, 720, 727, 789-1831 de la chanc. présid., ibidem. Voir en outre MADARÁSZ József, *Emlékeim* (Mes mémoires). Budapest, 1883, p. 8; cité également par Divéky : ouvr. cité, p. 9.

(17) J. Madarász, *Emlékeim*, p. 8, 10-13.

(18) J. Madarász, *Emlékeim*, p. 7.

(19) KOVÁCS Samu, *Visszaemlékezések* (Souvenirs) 1830-1850. Déc. 1837, p. 9.

grois franchir la frontière pour s'engager dans l'armée polonaise; parmi les officiers des régiments hongrois, il s'en trouva un grand nombre qui démissionnèrent et offrirent leurs services aux insurgés [20]. Quand le bruit courut que l'Autriche allait peut-être intervenir dans la lutte, mais du côté du tzar, le comte Ladislas Bercsényi renonça à son grade de colonel, disant qu'il ne pouvait prendre les armes contre la nation qui avait jadis accordé asile à son ancêtre, le comte Nicolas Bercsényi [21].

A l'époque du romantisme, les luttes des Polonais soulevés pour leur indépendance nationale, devaient aussi exercer un effet singulièrement profond sur la vie publique du comitat. « Si elle pouvait suivre son inclination, — écrit un contemporain, — la noblesse hongroise serait prête à tous les sacrifices pour venir en aide à ses voisins ». [22] L'opinion publique s'émut particulièrement quand, sous la force du nombre, les Polonais furent sur le point de succomber et que l'on put craindre l'échec de l'insurrection. C'est pourquoi, le 4 mai 1831, à l'assemblée générale du comitat de Bars, Jean Balogh, qui avait déjà représenté le comitat à la Diète de 1825-27, présenta une motion demandant que l'on envoyât au Roi une adresse pour l'inviter à convoquer au plus tôt une nouvelle Diète, dont l'une des tâches les plus urgentes serait de prendre une décision au sujet de l'aide à accorder aux Polonais. Mais en attendant que la Diète se réunît, il fallait autoriser la libre exportation des armes et des vivres en Pologne. Malgré la protestation du préfet, la motion fut votée par la grande majorité du conseil, y compris les deux « vice-préfets ». En même temps, les autres comitats étaient informés de cette résolution et invités à s'y rallier [23].

La nouvelle de la décision adoptée par le comitat

(20) Horváth Mihály, *Huszonöt év Magyarország történetéből*, Genève 1864, I, p. 253.

(21) Báró Forster Gyula, *Utóhang gr. Berchényi László, Franciaország marsallja történetéhez* (Un dernier mot sur l'histoire du comte Ladislas Berchényi, maréchal de France). Budapest, 1929, p. 29.

(22) M. Horváth, *ouvr. cité*, I, p. 253.

(23) Rapport d'Antoine Gábory, daté du 5 mai 1831. Arch. Nat. n° 731-1831 chanc. présid. Mentionné aussi par Divéky, *ouvr. cité*, p. 8.

de Bars causa une vive contrariété à la Chancellerie, à laquelle un des « confidents » du gouvernement fournit dès le lendemain (5 mai) des informations sur cette assemblée générale et sur la résolution qui y avait été votée. Un passage fit particulièrement sensation : celui par lequel les Etats du comitat de Bars protestaient énergiquement contre le droit réservé au souverain de décider de la paix et de la guerre et qui rappelait comment le procureur du comitat, ayant pris la défense des prérogatives royales, avait été mis en minorité [24]. Dès qu'elle eut pris connaissance de ces faits, la chancellerie invita le préfet, le comte Jean Keglevics, à lui adresser un rapport et à s'efforcer de faire annuler la résolution votée par l'assemblée générale de Bars ainsi que d'empêcher, si possible, l'envoi du message aux autres comitats [25] . Mais le préfet ne put se conformer aux instructions de la Chancellerie, car il n'était pas en son pouvoir d'annuler après coup et de son propre chef la résolution de l'assemblée générale, déjà dissoute; il ne fut même pas en mesure d'empêcher que le message ne fût envoyé aux différents comitats Tout ce qu'il put faire fut d'expédier à la Chancellerie une copie de l'adresse au Roi et de la résolution du comitat de Bars [26].

Dans ces conditions, la Chancellerie considéra comme son devoir le plus urgent d'empêcher, dans la mesure du possible, les autres comitats de discuter le message du comitat de Bars à leurs assemblées générales de printemps. C'est pourquoi elle invita le palatin Joseph et le prince-primat Rudnay, en tant que préfets des comitats de Pest et d'Esztergom, ainsi que les préfets des comitats de Hont, Fejér, Pozsony, Borsod, Zemplén, Nyitra et Sáros à s'employer, non seulement dans leurs propres comitats, mais encore dans ceux où ils disposaient de quelque influence, pour que le message du comitat de Bars ne fût pas examiné, mais simplement relégué aux archives « comme un écrit irréfléchi, illé-

(24) Gábory, rapport cité, ibid.
(25) Brouillon aux Arch. Nat. n° 731-1831 chanc. prés.
(26) Arch. Nat. n° 749-1831 chanc prés. Adresse du comitat de Bars reproduite par Horváth, *ouvr. cité*, I, p. 254-56.

gal et propre à inspirer des inquiétudes » [27]. De plus la Chancellerie prit soin d'assurer la plus large diffusion à la déclaration par laquelle le roi François désapprouvait la résolution votée par l'assemblée générale du comitat de Bars [28], afin d'exercer ainsi une pression sur la noblesse des comitats et de faciliter la besogne aux préfets et à leurs substituts.

Au début, cependant, les efforts de la Chancellerie demeurèrent stériles. C'est ainsi que le comte Antoine Majláth, préfet du comitat de Zemplén, déclare sans ambages qu'en Haute-Hongrie la société prend nettement parti pour les Polonais et souhaite la victoire des armes polonaises. A son avis, on n'arrivera pas au but en heurtant officiellement de front l'opinion publique; tout au plus pourrait-on, en agissant sur les esprits par un patient travail, calmer tant bien que mal l'agitation qui s'en est emparée [29]. Le palatin Joseph se contente d'aviser la Chancellerie que le message du comitat de Bars est déjà parvenu à celui de Pest et que par conséquent il n'est plus en son pouvoir d'en empêcher la discussion à l'assemblée générale qui va se réunir [30]. Le comte Abraham Vay, administrateur du comitat de Bereg, ne cache pas que « les représentations de Bars, communiquées à tous les comitats, font quelque bruit. » « L'opinion est universellement en faveur des Polonais, dit-il encore, j'ai beaucoup de peine à retenir mon loyal et cher comitat, d'autant plus que, dans ce comitat-frontière, *si je considère l'avenir, je n'ose pas trop combattre les sentiments antirusses.* De tout côté, le mouvement prend une animation prodigieuse » [31]. Selon le baron Nicolas Vay, administrateur du comitat de Borsod, avant même que le message de Bars ne soit arrivé, la noblesse de Borsod en a eu connaissance par des lettres privées et c'est pourquoi, cédant à la pression de l'opinion publique, il s'est vu contraint de le faire inscrire au programme

(27) Brouillon aux Arch. Nat. n° 749-1831 chanc. prés., 18 mai 1831.
(28) Brouillon aux Arch. Nat. n° 5458-1831 chanc. prés.
(29) 17 mai 1831. Arch. Nat. n° 829-1831 chanc. prés.
(30) 19 mai 1831. Ibid. n° 790-1831 chanc. prés.
(31) 25 mai 1831. Arch. Nat. n° 895-1831 chanc. prés. Mentionné aussi par Divéky, *ouvr. cité*, p. 9.

de l'assemblée générale du comitat. Et bien qu'il ait réussi à obtenir de celle-ci que sur ce point elle passât à l'ordre du jour, il n'a pu l'empêcher de déclarer qu'une des instructions à donner aux députés envoyés à la prochaine Diète devra consister à exiger une intervention en faveur des Polonais [32]. Le baron Ignace Eötvös, préfet du comitat d'Abauj, est bien parvenu à faire déposer aux archives le message du comitat de Bars, mais en revanche la population de son comitat réclame énergiquement le rétablissement de la liberté du commerce des vins avec la Pologne [33-34].

Il va de soi que l'attitude propolonaise des autorités hongroises était connue en Pologne, où elle exerçait sur l'opinion publique une impression profonde. C'est sous cette influence qu'un député de Varsovie, François Wolowski, proposa à la Diète polonaise, le 25 juin 1831, d'adresser publiquement aux autorités hongroises, au nom de la nation, des remerciements pour leur précieux appui moral. Cette motion fut votée par la Diète, qui chargea Julien Niemcewicz, le prévôt, de rédiger l'adresse de remerciements, tâche dont il s'acquitta quelques jours après. Mais en même temps, le gouvernement national polonais, soit qu'il voulût éviter les formalités parlementaires inséparables de semblables affaires et trop souvent d'une longueur interminable, soit qu'il ne fût pas satisfait du texte de

(32) 25 mai 1831. Ibid, n° 852-1831 chanc. prés. L'adresse du comitat fut rédigée par Ladislas PALÁRY, imprimée par les soins du comitat et envoyée à tous les autres comitats. Arch. Nat. n° 2755-1831 chanc. prés.

(33) 27 mai 1831. Ibid., n° 831-1831 chanc. prés.

(34) D'une manière générale, on peut constater que, pendant l'été de 1831, presque tous les comitats s'occupèrent de l'adresse du comitat de Bars et qu'avant le mois de juillet, 20 d'entre eux avaient déjà envoyé une adresse au Roi dans l'intérêt des Polonais. Au nombre de ces comitats, citons ceux de Presbourg (Horváth, *ouvr. cité* I, 256-58) et de Pest et parmi ceux de Croatie les comitats de Vavazsd et de Zágráb. Au cours de l'été, 13 autres comitats se rallièrent à eux, ce qui atteste l'attitude propolonaise de la majorité des autorités hongroises (cf. Arch. Nat. n°s 8421, 9298, 11170-1831 chanc. prés.). Mentionnons encore qu'à l'occasion des assemblées générales d'automne des comitats, on organisa en un certain nombre de lieux des collectes publiques au bénéfice des Polonais. C'est ainsi qu'à l'assemblée générale du 13 juin 1831 du comitat de Szatmár on réunit 1087 florins; mais l'assemblée ne fut pas satisfaite de ce résultat et invita les « szolgabíró » (sous-préfets) à continuer les collectes. Arch. Nat. n° 1007-1831 chanc. prés.

Niemcewics, fit rédiger une autre adresse qui fut signée par le prince Adam Czartoriski, président, et par Horodyski, ministre des Affaires étrangères. Ce document, écrit en langue latine, constate tout d'abord que, parmi les nations européennes, la Hongrie est la seule qui ait ouvertement élevé la voix en faveur de la cause polonaise. Cette attitude évoque le souvenir des antiques relations d'amitié qui unirent jadis les deux peuples. Toujours, les Hongrois ont trouvé en Pologne un foyer. Autour de Varna, les dépouilles des Polonais et les ossements des Hongrois reposent en des tombes communes. Hongrois et Polonais ont eu des rois communs et le mariage de Hedwige et de Vladislas Jagellon, qui aboutit à la réunion de la Pologne et de la Lituanie, a laissé dans l'âme polonaise un souvenir encore vivace. Les Polonais n'ont pas oublié non plus que le roi Etienne Báthory soutint contre les Russes des combats victorieux en des guerres où un grand nombre de Hongrois se couvrirent de gloire, eux et leur nation. L'appui prêté autrefois par les Hongrois à la Pologne et les sympathies qu'ils manifestent à présent exaltent l'âme des Polonais qui, tous tant qu'ils sont, de cœur et d'âme, envoient à présent leurs remerciements à la nation hongroise, la nation sœur [35].

Cette adresse fut présentée à la Diète de Varsovie en même temps que le texte rédigé par Niemcewicz. A ce qu'il semble, la Diète ayant déjà voté l'envoi d'un message de ce genre, le gouvernement estima préférable de ne pas agir sans son aveu et décida de lui soumettre les deux projets. Mais il s'ensuivit des débats interminables pour décider lequel des deux textes était le mieux approprié, et ce ne fut qu'aux premiers jours de septembre, quand la cause de l'insurrection était déjà perdue et que les armées russes campaient sous les murs de Varsovie, que le texte rédigé par le gouvernement fut adopté [36]. Cependant, le gouvernement révolutionnaire tenait à faire parvenir en Hongrie son adresse de remerciements. Mais comment s'y

(35) Cf. Divéky, *ouvr. cité*, p. 11 et Arch. Nat. n° 3829-1831 chanc. prés.

(36) Divéky, *ouvr. cité*, p. 10-12.

prendre ? On songea tout d'abord à l'envoyer par la poste aux préfets des comitats qui s'étaient particulièrement distingués par leur zèle en faveur de la Pologne ainsi qu'aux personnages connus pour leurs sympathies polonaises. Le comte Etienne Illésházy, préfet du comitat de Trencsén, reçut effectivement un message de ce genre, mis à la poste à Brody [37]. Mais plus tard on décida d'envoyer en Hongrie des agents chargés de recueillir sur les lieux des renseignements préalables et de remettre eux-mêmes les adresses de remerciements à ceux qui jusque-là avaient déployé une activité particulière en faveur des insurgés. Vers la fin de septembre, on vit arriver à Eperjes deux courriers de ce genre, munis de passeports réguliers. Ils ne cachèrent pas que le but de leur séjour en territoire hongrois était de distribuer les lettres en question de la part du gouvernement révolutionnaire, lequel avait d'ailleurs démissionné entre temps. Bien que le préfet, Illésházy, fût d'avis que ces écrits ne contenaient aucun passage injurieux ni aucune excitation, le baron Ignace Eötvös, vice-chancelier, décida que les deux Polonais seraient jusqu'à nouvel ordre internés à Eperjes [38].

En l'occurrence, la stricte neutralité observée par le gouvernement était motivée par la prise de Varsovie (7 septembre 1831) qui équivalait à l'échec de l'insurrection polonaise. Dès lors, aux yeux du gouvernement, c'eût été commettre une faute politique des plus grossières que de prendre acte, sous quelque forme que ce fût, de ce soulèvement que d'ailleurs la cour de Vienne n'avait jamais cessé de regarder comme une affaire intérieure russo-polonaise. Mais il fallait compter aussi avec l'opinion publique, extrêmement surexcitée par l'épidémie de choléra et qui, dans les comitats de la Haute-Hongrie, s'était manifestée en maintes occasions par des désordres sanglants. Un détail caractérisera la situation : le bruit courait parmi la population ruthène et roumaine que de fortes armées russes marchaient sur la Hongrie pour y affranchir les paysans [39]; il va

(37) Arch. Nat. n° 3829-1831 chanc. présid.
(38) Septembre 1831. Archiv. Nat. 2801-1831 chanc. présid.
(39) Archiv. Nat. n° 2801 et 2975-1831 chanc. présid.

de soi que ces rumeurs n'avaient aucun fondement, mais elles n'en imposaient pas moins au gouvernement un surcroît de précautions pour tout ce qui touchait la question polonaise.

Cependant, une grande partie de la population hongroise était loin de partager les vues du gouvernement. De nouveau, les événements de Pologne étaient le centre de l'intérêt public, et plus il devenait évident que l'insurrection serait suivie de dures représailles de la part de Saint-Pétersbourg, plus la sympathie et la pitié allaient croissant envers les Polonais. Bien que nul n'ignorât quelle décision le Roi avait prise au sujet des adresses des comitats, — les déposer aux archives en s'abstenant de toute réponse [40], — plusieurs comitats, comme ceux de Temes [41], de Nógrád [42] et de Trencsén [43], écrivirent de nouveau au souverain pour lui demander d'intervenir en faveur des Polonais livrés à l'arbitraire russe. Cette fois, par exception, ces adresses parvinrent au roi François, mais celui-ci prit nettement en mauvaise part ce procédé des autorités hongroises : en élevant de nouveau la voix en faveur des Polonais, « lesquels avaient pris les armes contre leur roi légitime » (c'est-à-dire le tzar), elles avaient, suivant lui, outrepassé considérablement leurs attributions [44]. Ce fut surtout l'attitude du comitat de Trencsén qui paru choquante à Vienne : à l'assemblée générale de ce comitat, réunie le 10 octobre, non seulement il avait été donné lecture de l'adresse de remerciements envoyée par le gouvernement polonais, mais on avait décidé de présenter en haut lieu une adresse où l'on prenait de la manière la plus énergique la défense des Polonais et l'on invitait même les autres comitats hongrois à une manifestation de ce genre [45], comme l'avait d'ailleurs fait le comitat de Nógrád. La question polonaise revenait ainsi à l'ordre du jour des assemblées générales que les comitats avaient coutume de tenir en automne.

(40) Archiv. Nat. n° 9298-1831 chanc. présid.
(41) Arch. Nat. n° 11572-1831 chanc. prés.
(42) Archiv. Nat. n° 12682-1831 chanc. présid.
(43) Archiv. Nat. n° 385-1832 chanc. présid.
(44) Rescrit du roi Franois. Arch. Nat. n° 12682-1831 chanc. présid.
(45) Archiv. Nat. n° 385-1832 et 3453-1831 chanc. présid.

Mais à ce moment la situation était essentiellement différente de ce qu'elle avait été précédemment, au printemps et en été, alors qu'entre Russes et Polonais la lutte se poursuivait encore les armes à la main et qu'il était permis d'envisager une intervention diplomatique autrichienne, dont la suite aurait pu être un revirement favorable à la cause de la liberté polonaise. Depuis lors, la Pologne était retombée au pouvoir du tzar, les chefs de l'insurrection s'étaient réfugiés à l'étranger, et en conséquence il devenait aisé d'inspirer aux autorités hongroises des dispositions nouvelles et de les amener à reconnaître qu'il n'était plus temps de rédiger des adresses, propres tout au plus à causer en haut lieu des embarras, sans aucun profit pour les Polonais. C'est ce qui explique pourquoi, tandis que pendant l'été trente-trois comitats avaient envoyé au Roi des adresses en faveur des insurgés [46], aux assemblées générales d'automne la plupart des comitats, entre autres celui de Bars [47], qui avait pris en mai 1831 l'initiative du mouvement, passèrent simplement à l'ordre du jour sur la proposition de Nógrád et de Trencsén [48].

Néanmoins, si les comitats se ralliaient au gouvernement dans son attitude à l'égard de la question polonaise, cela ne signifiait nullement que l'intérêt et la sympathie de la société eussent diminué, en faveur de l'insurrection manquée et des insurgés eux-mêmes. Depuis la prise de Varsovie, les réfugiés polonais avaient franchi les frontières hongroises en masses de plus en plus considérables, soit pour chercher sur le sol hongrois un gagne-pain provisoire, soit pour se rendre ensuite en France, et tout le monde honorait en eux les nobles héros d'une lutte malheureuse pour l'indépendance nationale. Chacun considérait comme son devoir de venir en aide à ces fugitifs, mais le gouvernement ne voyait pas d'un bon œil le mouvement

(46) Énumérés sous n^{os} 9298-1831 et 11170-1831 archiv. présid.

(47) Par exemple le comitat de Csanád (n° 3640-1831), le comitat de Fejér, surtout à la suite du discours de l'évêque János Horváth qui en récompense devint conseiller royal (Archiv. Nat. n° 3642-1831 chanc. présid. et principalement n° 192-1832 chanc. présid.) ainsi que le comitat de Bereg. (Archiv. Nat. n° 1745-1831 chanc. présid.) etc.

(48) Archiv. Nat. n^{os} 3685-1831 et 66-1832 chanc. présid.

qui animait la société hongroise. Il craignait en effet, d'une part, que les idées révolutionnaires ne se répandissent dans les masses sous l'influence des Polonais et, d'autre part, que la cour de Saint-Pétersbourg ne prît ombrage de ces marques si ostensibles de sympathie envers les insurgés. C'est pour cette raison que le Prince Metternich invita le grand-chancelier de Hongrie à faire soumettre à un contrôle plus sévère les passeports des réfugiés polonais [49] et en outre à porter à la connaissance de tous la mesure prise par le gouvernement du tsar, qui assurait une amnistie aux officiers de l'armée révolutionnaire polonaise [50].

Il est certain qu'il se produisit effectivement par endroits certaines manifestations propres à justifier la prudente attitude observée par le gouvernement à l'égard des réfugiés polonais et de la cause polonaise en général. C'est ainsi que, suivant un rapport, trois Polonais firent leur apparition à Sárospatak le 4 décembre 1831 : la nouvelle de leur arrivée se répandit immédiatement parmi la jeunesse des écoles qui se rendit en cortège, des roses rouges au chapeau, devant l'auberge où ils étaient descendus et entonna en leur honneur des chants glorifiant les Polonais [51]. Le gouvernement s'inquiéta également des imprimés que le comité révolutionnaire polonais siégeant à Paris voulait introduire en Hongrie et qui tombèrent sous les yeux de la censure. « Il n'est pas douteux, — lit-on dans une note de Metternich au grand-chancelier Reviczky, — que les clubs révolutionnaires ne mettent tout en œuvre pour que cet écrit répréhensible et respirant la destruction parvienne en Hongrie et s'y répande. Aussi convient-il que les autorités redoublent de vigilance » [52].

(49) Archiv. Nat. n° 3774-1831 chanc. présid.

(50) Lettre de la chancellerie au palatin Joseph, datée du 4 janvier 1832. Ibid., n° 13-1832, chanc. présid.

(51) Archiv. Nat. n° 3803-1831 chanc. présid. L'incident donna lieu à un long échange de notes dont le roi François s'occupa personnellement. Archiv. Nat. n° 90-1832 chanc. présid.

(52) Original daté du 20 janvier 1832. Archiv. Nat. n° 90-1832 chanc. prés. Sur le comité de Paris et sa propagande, voir l'étude de WERTHEIMER Ede, *Magyarország és a forradalmi propaganda.* (La Hongrie et la propagande révolutionnaire). *Századok,* 1916, p. 98-99.

L'écrit mentionné par Metternich était une proclamation, rédigée en hongrois et en latin, que le Comité révolutionnaire polonais siégeant à Paris sous la présidence d'un historien polonais connu, Joachim Lelewel, y avait fait imprimer vers la fin de l'année 1831 pour la répandre en Hongrie dans le plus grand nombre d'exemplaires possible. Cette proclamation, où est évoqué le souvenir des liens historiques unissant les Polonais aux Hongrois, relève expressément l'extraordinaire sympathie que les Hongrois ont manifestée envers la récente insurrection et qui impose à tous les Polonais des devoirs de gratitude. Il va de soi que, dans cette proclamation, comme dans toutes les productions intellectuelles de l'époque, nous retrouvons la phraséologie révolutionnaire habituelle sur la liberté, l'égalité, la décadence morale et politique du temps, etc.[53]. La nervosité de Metternich n'a donc rien qui doive nous étonner. La prudence du gouvernement semblait d'ailleurs justifiée par un rapport daté du 18 avril 1832, et émané du consul général d'Autriche à Smyrne, Questiaux; suivant ce rapport, le *Diario de Smyrne* avait publié le 8 avril 1832 une lettre ouverte datée de Pest, lettre écrite par un membre d'une société hungaro-polonaise siégeant soi-disant à Pest et qui constituait un témoignage irréfutable des dispositions pro-polonaises de la société hongroise. Selon l'auteur anonyme de cette lettre, il faut s'attendre à ce que ces dispositions se manifestent par des actes à la prochaine Diète nationale, car l'opinion publique hongroise estime que c'est un devoir d'intervenir de la manière la plus énergique en faveur des Polonais, la ruine de la Pologne devant être le commencement de la destruction de la Hongrie[54].

Le ton menaçant de la lettre de Smyrne et le fait que son auteur se disait membre d'une société hungaro-polonaise en activité, confirmèrent le gouvernement dans sa supposition que les idées révolutionnaires pouvaient aussi avoir en Hongrie des adeptes et des pro-

(53) Copie de la proclamation aux Arch. Nat. n° 10-1832 chanc. présid. Divéky, *ouvr. cité*, p. 12-13, la fait connaître également.

(54) Annexé au rapport de Metternich du 31 mai 1832. Archiv. Nat. n° 100-1832 chanc. présid.

pagateurs. Il paraissait donc être de l'intérêt de l'Etat de se débarrasser au plus tôt des émigrés polonais, considérés comme éléments subversifs. A cet égard, l'édit du tsar assurant une amnistie non plus seulement aux anciens officiers de l'armée révolutionnaire polonaise mais encore aux anciens soldats, venait à point pour le gouvernement de Vienne qui invoqua cet édit en invitant toutes les autorités hongroises à en expliquer les dispositions aux Polonais réfugiés sur le territoire du pays et à décider le plus grand nombre possible d'entre eux à retourner dans leur patrie [55]. En même temps, les autorités de Galicie furent invitées aussi à soumettre à un contrôle sévère les Polonais réfugiés en cette province et à les empêcher de se rendre en Hongrie [56]. Quant à ceux qui se trouvaient alors en territoire hongrois, il fut convenu que la liste complète en serait dressée et que les anciens soldats de l'armée révolutionnaire, et naturellement en premier lieu les anciens officiers, seraient internés dans des camps en Moravie et en Silésie et les civils envoyés à Gratz [57].

Mais dans ces efforts le gouvernement n'était pas soutenu par la société hongroise. L'opinion publique jugeait généralement exagérées les craintes du gouvernement et ses mesures de précaution. Un grand propriétaire foncier du comitat de Sáros, le comte Emeric Haller, l'un des plus zélés protecteurs des Polonais, et qui pour cette raison avait attiré sur sa tête les soupçons de Vienne, déclarait ouvertement que l'inquiétude du gouvernement au sujet de l'activité révolutionnaire des réfugiés polonais n'était pas fondée. En effet, — lit-on dans une de ses lettres — quels résultats la propagande polonaise pourrait-elle atteindre en Hongrie, où suivant la constitution un gentilhomme jouit de tant de libertés et de privilèges qu'il ne saurait raisonnablement désirer le changement de la constitution hongroise [58] ? Dans l'attitude pro-polonaise de la classe

(55) Note de Metternich du 29 janvier 1832. Archiv. Nat. n° 146-1832 chanc. présid.

(56) Note de Metternich du 9 avril 1832. Archiv. Nat. n° 561-1832 chanc. présid.

(57) Note de Metternich du 9 avril 1832. Ibid.

(58) Lettre datée du 12 avril 1832 et adressée à Péchy, vice-préfet du com. de Sáros. Archiv. Nat. n° 1832 chanc. présid.

intellectuelle hongroise, à n'en pas douter, la politique jouait aussi quelque rôle, ce qui, à l'époque du romantisme, quand la mode était partout de s'enthousiasmer pour les idées de liberté, d'égalité, de droits des peuples etc., ne pouvait exciter à Vienne une bien vive contrariété, mais ce côté politique n'avait qu'une importance théorique. En pratique, en effet, la masse de la noblesse professait les mêmes opinions que le comte Emeric Haller, bien que l'on puisse constater que les réformes plus radicales trouvaient en Hongrie des porte-paroles, assez isolés d'ailleurs [59]. Malgré tout son enthousiasme romantique, la société hongroise cédait plutôt à un sentiment de philanthropie en épousant la cause des réfugiés polonais, car en eux — comme nous l'avons déjà mentionné — ce n'était pas des révolutionnaires qu'elle voyait, mais des naufragés dont il fallait soulager la misère. En outre, le souvenir ou la conscience des liens historiques unissant les deux nations exerçait une certaine influence, car chacun pouvait, ne fût-ce que dans l'ouvrage assez étendu d'Emeric Hollók, qui venait de paraître à Kassa en 1831, apprendre l'histoire des relations hungaro-polonaises [60], et d'autre part la longue étude [61] publiée par François Szilágyi dans la revue *Klio* (année 1832) donnait l'histoire détaillée du triple partage de la Pologne et, par conséquent, des antécédents de l'insurrection de 1830.

Il en résultait presque fatalement que l'opinion publique hongroise restait complètement étrangère aux efforts du gouvernement et n'était pas disposée à retirer ses sympathies aux réfugiés polonais. On les secourait par des dons d'argent, de vêtements et de linge [62], on organisait des souscriptions, des divertissements à leur bénéfice [63], on leur procurait des places [64], on les aidait même à passer à l'étranger. Les Polonais, en effet,

(59) Voir Wertheimer, article cité, *Századok*, 1916, p. 102.
(60) *Nexus nationis Hungarae cum Polinica.* Cassoviae, 1831, 8°, XIV+186.
(61) *Klio*, 1832, p. 127-272.
(62) Déposition de Horschitzki, 5 mai 1832. Archiv. Nat. n° 751-1832, chanc. présid.
(63) Par exemple à Kassa le 16 février 1832. Archiv. Nat., n° 333-1832 chanc. présid. A Nagyvárad, 2.000 florins furent recueillis de cette façon. Archiv. Nat. n° 31-1832 chanc. présid.
(64) Archiv. Nat. 1999-1832 chanc. présid.

avaient en horreur les camps d'internement autrichiens, (on constate d'ailleurs un grand nombre d'évasions dans le courant de l'été de 1832[65]), et ils se sentaient attirés vers la Saxe et la France, où ils étaient bien vus et pouvaient circuler en toute liberté. Dans ces deux pays s'étaient constitués des comité nationaux polonais qui s'efforçaient de recruter des légions polonaises, afin de pouvoir reprendre la lutte dès que se présenterait une occasion favorable[66]. Cette raison même aurait suffi en Hongrie aux amis des Polonais pour aider ceux-ci à se procurer des passeports, ou, s'ils rencontraient sur ce point des difficultés, à franchir par quelque moyen les frontières autrichiennes, soumises à une surveillance sévère. C'est ainsi que — d'après des constatations officielles — le comte Emeric Haller fit passer d'Eperjes en Bavière plusieurs Polonais[67]. D'autres encore procuraient à leurs protégés de faux passeports avec lesquels ils tentaient l'aventure. Dans une de ses notes au grand-chancelier Reviczky, Metternich constate avec une vive contrariété que, dans les affaires de ce genre, les aristocrates hongrois donnent le mauvais exemple. Le comte François Haller, par exemple, a donné aux émigrés, qui s'adressaient à lui, des lettres de recommandation pour le comte Etienne Károlyi, à Fót, et celui-ci les a envoyées à un libraire de Pest, nommé Othon Wiegand, qui grâce à ses relations, leur a procuré de faux passeports[68]. Suivant Sedlnicky, ministre de la police, un certain Kesselbauer, marchand de vin à Eperjes, a rendu un service du même genre à des réfugiés en leur procurant des passeports avec l'aide de son ami Wagner, musicien au Théâtre allemand de Pest[69]. Du reste, Kesselbauer s'est chargé lui-même de faire passer clandestinement en territoire bavarois le duc Sapieha en utilisant un passeport régulier établi au

(65) Note du comte Sedlnicky au grand-chancelier baron Revicky. Archiv. Nat. n° 540, 574, 736, 314, 1131, 1235-1832 chanc. présid.
(66) Le comte Sedlnicky à Reviczky, 17 avril 1832. Archiv. Nat. n° 6141-1832 chanc. présid.
(67) Note de Metternich du 27 février 1832. Archiv. Nat. n° 455-1832 chanc. présid.
(68) Note de Metternich du 16 mars 1832. Archiv. Nat. n° 455-1832 chanc. présid.
(69) Rapport du comte Sedlnicky du 7 mars 1832. Ibid.

nom de sa belle-mère et en faisant revêtir au fugitif des vêtements de femme. Son entreprise a pleinement réussi, mais lui a valu de grands désagréments avec les autorités [70].

Ayant partout des informateurs, le gouvernement était mis aussitôt au courant de tout ce qui se rapportait à la cause des émigrés polonais. Il savait parfaitement quels étaient à proprement parler les chefs du mouvement pro-polonais, chez qui fréquentaient les émigrés, qui leur venait en aide et de quelle manière. On n'ignorait pas non plus à Vienne que plusieurs faux émigrés avaient abusé honteusement de l'hospitalité hongroise. Un soi-disant comte polonais, qui faisait courir le bruit qu'il avait pris part à l'insurrection et que pour cette raison il avait dû s'enfuir, écuma toute la région de Hegyalja et ne disparut qu'après avoir réuni une somme assez rondelette [71]. Pendant l'automne de 1832, on vit apparaître à Pestszentlőrincz un individu se disant comte Zamoyski, qui sans plus tarder se mit à recueillir des dons en argent. Mais les autorités découvrirent bientôt que, s'il était bien de Lemberg, son véritable nom n'était pas : comte Zamoyski, mais un nom beaucoup plus simple et assez répandu : Morgenstern [72].

D'une manière générale, on peut dire que l'administration hongroise et les services de renseignements du gouvernement fonctionnèrent assez bien en ce qui concerne les affaires de l'émigration polonaise. Metternich en faisait d'ailleurs une affaire personnelle. Tous les rapports passant par ses main, il lui était facile de donner à la Chancellerie hongroise, en temps opportun, toutes les instructions utiles et d'en fournir indirectement aux autorités hongroises; il avait aussi l'occasion de se rendre compte assez promptement des résultats et des effets de toutes les mesures prises. Ceux qui, pour les motifs les plus divers, s'étaient fait les porte-paroles

(70) Rapport justificatif de Kesselbauer daté du commencement de mars 1832. Archiv. Nat. n° 547-1832 chanc. présid.

(71) Rapport du 29 juin 1832 du vice-préfet du comitat de Zemplén, Ladislas Dókus. Archiv. Nat. n° 1070-1832 chanc. présid.

(72) Rapport de Metternich du 24 octobre 1832. Ibid., n° 1576-1832 chanc. présid.

et les soutiens de la cause polonaise apprirent au bout de quelque temps que l'on était instruit en haut lieu de leurs paroles et de leurs actes, et commencèrent à sentir plus tard qu'ils étaient l'objet d'une surveillance et d'un contrôle discrets de la part de la police. Il va de soi que ces circonstances exercèrent sur le mouvement tout entier une influence paralysante : les chefs de ce mouvement se découragèrent peu à peu et se retirèrent. Mais pendant ce temps le nombre des émigrés polonais réfugiés en Hongrie avait aussi décrû considérablement. A leur égard, l'attitude du gouvernement n'avait pas changé : Il estimait que, par suite de l'amnistie accordée par le tsar, amnistie publiée à plusieurs reprises et prolongée tout dernièrement jusqu'au 13 octobre 1832 [73], le chemin du retour n'était fermé à aucun de ces fugitifs et que par conséquent ceux-ci n'avaient plus aucune raison de prolonger leur séjour en territoire hongrois. Aussi les autorités se montraient-elles de plus en plus strictes à leur égard, invoquant d'ailleurs le décret du 14 juillet suivant lequel tous les réfugiés devaient, de toutes façons, quitter dans les deux mois le territoire du pays, faute de quoi ils seraient expulsés et reconduits à leur lieu d'origine [74]. De pareilles mesures causèrent une alarme telle que, dans le comitat de Sáros, par exemple [75], il n'y avait plus d'émigrés polonais dans l'été de 1838 et qu'avant l'automne de la même année ils avaient déjà quitté le territoire des comitats d'Abauj, Ung, Mármaros, Zemplén, Bihar, Possony, etc.; se retirant vers l'ouest du pays, ils s'attardaient encore provisoirement dans les villes d'eaux du comitat de Trencsén où dans le courant du mois d'octobre il en séjourna environ 138 [76]. Leur contrôle ou plutôt leur dispersion avait cessé d'être un problème pour le gouvernement.

Il est certain que la question de l'émigration polonaise fut réglée radicalement par le gouvernement de

(73) Rapport de Metternich du 7 septembre 1832. Archiv. Nat. n° 1240-1832, chanc. présid.

(74) Archiv. Nat. n° 1088-1832 chanc. présid.

(75) Rapport du 22 mai 1832 du vice-préfet Emeric Péchy. Archiv. Nat. n° 829-1832 chanc. présid.

(76) Rapport du 14 octobre 1832 du vice-préfet Borcsiczky. Ibid., n° 1508-1832 chanc. présid.

Vienne, mais il se trompait en croyant avoir ainsi effacé de l'ordre du jour la question polonaise. A la Diète de 1832-36, les représentants les plus éminents de l'opposition libérale, Balog, Ladislas Palóczy, François Deák et François Kölcsey, élevèrent la voix en faveur des Polonais, et bien que la majorité, adoptant le principe de non-intervention, rejetât les motions présentées par eux [77], la portée morale et même à certains égards internationale des discours prononcés à cette occasion fut reconnue de tous, sans distinction de parti.

* *

Dans la revue intitulée « *Sas* » (l'Aigle) on peut lire, dans le volume de l'année 1833, une épigramme dans laquelle un poète hongrois peu connu, Charles Kapui, rend hommage à la mémoire d'une des figures les plus sympathiques de la révolution polonaise, la comtesse Emilia Plater, morte en 1832 et qui, comme on sait, prit part jusqu'au bout à la guerre de la liberté polonaise en qualité de colonel de uhlans. Nous reproduisons ici les derniers vers de cette épigramme :

Les ans passent, et passent leurs tempêtes; un jour
L'aigle voyageur rentré en sa patrie adorera tes cendres,
Repose en paix, héroïne ! et crois-moi, ton espoir n'est [pas perdu,
Ta nation et ta patrie n'ont pas péri à jamais [78].

Nous croyons que ces vers interprètent bien les sentiments publics des Hongrois. La nation hongroise ne désirait pas seulement la résurrection de la Pologne, elle y croyait.

EMERIC LUKINICH
de l'Académie des Sciences de Hongrie.

(77) Divéky, *ouvr. cité*, p. 13-19 s'étend longuement sur cette question.

(78) *Sas.* Vegyes tárgyu iratok. (Ecrits sur divers sujets), Pest, 1833, t. XIII, p. 118. Les *Hasznos Mulatságok* mentionnent déjà la comtesse Emilie Plater.

ALEXANDRE KISFALUDY A DRAGUIGNAN

THERMIDOR-FRUCTIDOR AN IV. (JUILLET-SEPTEMBRE 1796) [1].

Au début de 1796 (an IV de la République française), dès ses premières victoires sur les Autrichiens et les Piémontais, le général en chef de l'Armée d'Italie, Bonaparte, fit passer en France les officiers et les soldats qui avaient été faits prisonniers. Les seconds furent cantonnés en diverses garnisons; les premiers, internés dans différentes villes.

C'est ainsi qu'en Provence, certains de ceux-ci séjournèrent à Aix, à Barjols, à Lorgues et à Draguignan. Dans cette localité, des officiers piémontais arrivèrent d'abord. Ils appartenaient notamment aux régiments de la Marine, de Piémont-infanterie, d'Asti. Plus ou moins rapidement, ils furent libérés et regagnèrent leur patrie.

(1) De juillet à septembre 1796, Alexandre Kisfaludy, alors sous-lieutenant dans l'armée autrichienne et prisonnier de guerre, fut interné à Draguignan, l'actuel chef-lieu du département du Var mais, à cette époque, simple chef-lieu de canton. Il y fit la connaissance d'une jeune fille, Caroline d'Esclapon, qui, par sa conversation et les lectures qu'elle lui fit faire, exerça sur son esprit une influence qui se retrouve manifestement dans ses œuvres postérieures. En s'aidant du *Journal de sa captivité* que rédigea plus tard le poète et de ses *Notes autobiographiques*, M. Edmond Poupé, le savant conservateur de la bibliothèque municipale de Draguignan, a consacré une étude, dont la publication est prochaine, à Alexandre Kisfaludy et Caroline d'Esclapon, dont il révèle l'identité vainement recherchée avant lui.

Ce travail comprend trois parties : le récit du séjour de Kisfaludy à Draguignan; la traduction intégrale, due à l'excellente et amicale collaboration de MM. G. Ember, de Budapest et L. Renoult, des passages du *Journal* et des *Notes autobiographiques* de l'écrivain hongrois relatifs à son séjour à Draguignan; la biographie de Caroline d'Esclapon après le départ du prisonnier. M. E. Poupé a bien voulu nous autoriser à publier la première partie de son étude, sans toutes les nombreuses notes justificatives qui accompagnent le texte.

[N. D. L. R.]

Mais, après la capitulation du château de Milan, le 11 messidor an IV (29 juin 1796), dix officiers de la garnison de cette place furent dirigés vers Nice, d'où, par Antibes, Fréjus et le Muy, ils gagnèrent Draguignan. Ils y arrivèrent vers le 10 thermidor (28 juillet), après un long et fatigant voyage à travers un pays souvent accidenté.

C'étaient Pierre d'Overdame, major de la place; François Facioli, capitaine attaché à cette même place; Joseph Franci, capitaine du Génie; François Peichardsberg et Léopold Peyrl, le premier capitaine, le second, premier lieutenant au corps de volontaires Comte de Giulay; Louis de Donon et Jean-Jacques-Joseph Séovaud, capitaines; Bernard Divotsky, premier lieutenant; Sigismond Vizkelety et Alexandre Kisfaludy, sous-lieutenants, tous du premier régiment de garnison. Ils étaient originaires d'Autriche, d'Italie, de Belgique et les deux derniers de Hongrie.

De ces deux officiers, il en est un qui devait plus tard, comme poète, arriver à la célébrité et devenir l'un des plus illustres représentants de l'Ecole française en Hongrie : Alexandre Kisfaludy.

Il était né le 27 septembre 1772 à Sümeg, dans le Comitat de Zala. Son père, Michel, était juge à la Cour d'appel du Comitat de Györ. Sa mère s'appelait Anne Sándorffy.

Alexandre appartenait à une très noble famille, dont les ancêtres étaient arrivés en Hongrie vers 900, au moment de la conquête. Il avait hérité d'eux un caractère martial et l'amour ardent de la race et de la patrie. Comme noble, il rêva de gloire militaire ;comme Hongrois, il désira servir son pays en faisant briller sa littérature.

Il était attiré par la poésie lyrique et dramatique, comme son père l'avait été par la poésie satirique. Mais avant d'écrire il fallait conquérir une situation.

Alexandre étudia d'abord le droit. Comme il n'avait aucun penchant pour les études juridiques, il résolut, avec d'ailleurs le consentement de sa famille, d'embrasser la carrière des armes.

Après un court séjour dans un régiment de hussards en Transylvanie, Alexandre Kisfaludy, au commencement de 1793, fut nommé lieutenant dans la garde hongroise à Vienne. Il fut admis à la Cour, fréquenta la haute société. Son instruction, ses goûts artistiques le mirent en relations avec tout ce que la capitale

comptait alors d'écrivains et d'artistes. Sa belle tournure militaire aidant, il ne fut pas sans rencontrer de nombreux succès auprès des dames.

Le jeune lieutenant, qui dès lors se promit de se vouer au développement de la langue et de la littérature hongroises, consacra ses loisirs au travail. Il se perfectionna dans la pratique de la langue allemande dont il avait commencé l'étude à Pozsony, apprit le français, l'italien, traduisit même des œuvres du Tasse, et s'attacha surtout à celles de Pétrarque. Il avait eu comme professeur de langue italienne la célèbre danseuse Médina, Espagnole d'origine, mariée à Vigano, alors maître de ballet à Vienne, et créateur d'œuvres assez réputées. La Médina, dont les princes et les nobles avaient recherché les faveurs, distingua le lieutenant de la garde impériale et ce furent, pour un temps, des amours passionnées.

Revenu en Hongrie en 1795, à l'occasion des vendanges, Kisfaludy fit la connaissance d'une des plus belles jeunes filles de la contrée, Rose de Szegedy et la demanda en mariage Celle-ci, qui n'ignorait rien de ce qui s'était passé à Vienne, évinça le soupirant. Quelque peu froissé, celui-ci regagna la capitale. Il fut bientôt obligé d'en partir, à la suite d'une querelle avec son capitaine et versé dans un régiment de ligne.

Au début de 1796, ce dernier recut l'ordre de marcher contre l'armée française, en Lombardie. Arrivé à Milan le 6 mai Kisfaludy prit part aux combats qui aboutirent le 29 juin à la capitulation du château. Elle eut pour conséquence son internement à Draguignan « jolie petite ville, écrivait-il plus tard, située au sommet d'une colline, au fond d'une vaste vallée entourée de montagnes ».

Les officiers, prisonniers de guerre, étaient logés aux frais du gouvernement français, soit dans des auberges, soit chez des particuliers. Ils recevaient, outre leur solde payable en assignats, sans valeur depuis l'émission des mandats territoriaux, une ration de vivres qui, à cause des circonstances, n'était ni copieuse, ni de première qualité. Elle se composait par jour de deux cuillerées de haricots, d'une cuillerée d'huile et d'une livre et demie d'un pain fait plutôt de son que de farine. Aussi le major d'Overdame, qui avait amené avec lui sa femme et ses deux enfants, demanda-t-il des rations supplémentaires. On ne sait s'il les obtint.

Le sous-lieutenant Kisfaludy fut logé chez un notaire, Jean Vallentin, qui habitait avec sa femme, une maison

de la rue de la Loi, ci-devant de l'Observance. C'était un « honnête ménage que ce vieil homme et sa femme ». Le mari avait 75 ans, et la femme 58.

La rue de la Loi était la plus belle de la ville par la largeur de la chaussée et les façades souvent élégantes des maisons dont les portes étaient parfois enguirlandées d'oves finement fouillés. Ces immeubles, construits pour la plupart à partir de la fin du XVI[e] siècle, appartenaient en grande majorité à d'anciennes familles de magistrats ou à de riches négociants. Dans sa partie supérieure, cette artère aristocratique, après une assez forte montée, aboutissait aux remparts, d'où par la porte de Grasse on gagnait la campagne. A son extrémité inférieure,par la place de l'Egalité et la rue de l'Abondance, on accédait aux places des Sans-culottes et de la République, que séparait un ilôt de maisons où se trouvait alors la maison commune.

En somme, au point de vue de son logement et des abords, Kisfaludy fut favorisé, comme il se plut du reste à le reconnaître.

Il ne le fut pas moins pour d'autres raisons.

Ses manières polies, sa connaissance plus ou moins parfaite de la langue française, sa culture intellectuelle, son talent de violoniste n'avaient pas tardé à lui concilier les vives sympathies du notaire Vallentin. Celui-ci n'hésita pas à le présenter à ses voisins et à ses amis. Parmi ces derniers figurait évidemment Jean-Baptiste-Charles Senglar, avoué avant la Révolution, ancien juge au Tribunal du district de Draguignan, réfugié à Toulon en août 1793 au moment de la répression du mouvement fédéraliste auquel il avait pris une part active, fugitif sur les vaisseaux anglais quand les troupes de la Convention, fin décembre, reprirent cette ville sur les Coalisés. Après avoir séjourné en Italie, Senglar était rentré en France et à Draguignan, en l'an III, au temps de la réaction thermidorienne. Pendant son émigration, sa très jeune femme, fille naturelle de Jean Vallentin, après seulement quelques mois de mariage, avait obtenu son divorce. Nonobstant, le vieux notaire avait conservé les meilleurs rapports avec son ancien gendre. Il eut même pour lui une telle affection qu'il en fit son héritier.

Un autre familier de la maison Vallentin était Dominique Sheldon, Anglais d'origine, général de division au service de

la France, qui attendait à Draguignan sa mise à la retraite et servait parfois de témoin quand le notaire avait besoin d'une signature pour la validité d'un acte. Il avait profité de ces amicales relations pour courtiser, non sans succès, l'épouse divorcée de Senglar, qu'il épousa d'ailleurs postérieurement.

Jean-de-Dieu Durand était aussi un ami de Vallentin. Il cumulait les fonctions de professeur de musique et de commissaire de police. A ce double titre il ne devait pas manquer de s'intéresser à Kisfaludy, musicien et prisonnier de guerre.

Dans le voisinage habitait le négociant Joseph-Hermentaire Clérion, beau-père d'Honoré-Maximin Isnard, l'ancien girondin fougueux, jadis orateur écouté à la Législative et à la Convention, maintenant député plutôt effacé au Conseil des Cinq-Cents. Isnard était lui-même propriétaire d'une maison voisine de celle de son beau-père. Sa femme y demeurait avec ses enfants, quand elle n'était pas dans la « jolie maison » entourée d'une « vigne » que son mari possédait au quartier rural des Salles. Clérion et sa fille entrèrent certainement en relations avec le sous-lieutenant prisonnier. De même Louise-Victoire Colla, femme d'un ancien Doctrinaire devenu l'adjudant général Chabran, qui combattait alors en Italie sous Bonaparte. Elle aussi résidait non loin du logement de Kisfaludy.

Tous avaient cherché à être agréable au jeune Hongrois. Si les temps avaient été moins durs, ils lui auraient même proposé de puiser dans leur bourse. Le prisonnier put toutefois emprunter 20 « louis d'or de Turin », ce qui lui permit d'assurer sa subsistance à une époque où cent livres en assignats ne valaient même pas cinq sous en numéraire. Il n'était d'ailleurs arrivé à ce résultat qu'en invoquant sa nationalité et avec la caution d'un officier belge.

Sans doute Kisfaludy n'avait pas été sans confier à ses « amis » dracénois, qu'au commencement du XIII[e] siècle, un de ses ancêtres avait été délégué auprès du roi de France par le souverain de Hongrie, André II, et qu'il avait épousé une Française. Il avait dû aussi leur faire remarquer que, s'il avait combattu la République française, du moins il n'était pas de race allemande, mais hongroise, et par suite, irresponsable de la guerre. Pour la première d'ailleurs, tout comme les habitants de Draguignan, Kisfaludy n'éprouvait guère de sympathie.

De ses compagnons d'armes, internés comme lui, le prisonnier semble n'avoir fréquenté que le capitaine Séovaud et son compatriote Vizkelety. Au cours d'une maladie qui faillit être fatale à ce dernier, il lui rendit visite régulièrement. Il s'asseyait à son chevet et s'efforçait de lui rendre une énergie perdue, autrement que par de banales paroles d'encouragement comme le faisaient quelques-uns de ses visiteurs. Grâce aux soins éclairés d'un médecin, sans doute attaché à l'hôpital militaire existant alors en ville, Vizkelety échappa à la mort, ce qui permit à son camarade et compatriote de faire l'éloge de la médecine française.

C'est sans doute en compagnie de ces officiers que Kisfaludy, au début de son séjour à Draguignan, assista à deux cérémonies civiques qui retinrent son attention et vivement l'intéressèrent : les fêtes commémoratives de la chute de Robespierre et de celle de la royauté.

La première fut célébrée les 9 et 10 thermidor (27 et 28 juillet), non sans soulever quelques manifestations de la part de Montagnards impénitents qui avaient écrit en gros caractères, sur les murs de l'hôtel de ville, les mots : *Vive la Montagne ! Vive le 31 mai !* L'administration municipale sut prendre les mesures nécessaires pour que l'ordre ne fût pas troublé.

Devant la maison commune avait été élevé un autel orné du buste d'un Romain « cuirassé, casqué, portant un bouclier », représentant sans doute Brutus ou Mucius Scevola héros chéris des républicains[2]. L'autel était entouré d'« engins de guerre » et de drapeaux aux trois couleurs nationales avec les mots : *Liberté, Egalité.* Une table avait été disposée devant lui, sur laquelle était placée la tête de Robespierre. Au son des clairons prirent place sur une estrade voisine les cinq membres de l'Administration municipale et le Commissaire du Directoire exécutif, tous revêtus d'une large écharpe tricolore. Et les discours commencèrent, accueillis et soulignés par des acclamations. Quand ils eurent pris fin, les officiers municipaux, porteurs de flambeaux allumés, s'approchèrent de la table et les éteignirent successivement, pendant qu'à coups de sabre ils fracassaient la tête de Robespierre. Cette cérémonie,

(2) Kisfaludy, qui venait d'arriver à Draguignan, crut que ce buste était « l'emblème de la République Française », d'autant plus que les mots *République française une et indivisible* étaient écrits sur le socle.

aux gestes symboliques, se termina au bruit des trompettes, des cris et des détonations de mortiers.

Pour la fête commémorative de la journée du 10 août (23 thermidor), la mise en scène fut à peu près la même. Sur la table placée devant l'autel une couronne remplaça la tête de Robespierre. Elle fut brisée, non plus à coup de sabre, mais à coup de haches, de faux, de bêches et de pioches, sans doute pour symboliser l'écrasement du despotisme par les travailleurs manuels.

Au cours de ces cérémonies nationales, ce qui frappa surtout Kisfaludy, c'est que les jeunes gens qui y prenaient part faisaient montre de sentiments républicains exaltés. Certains d'entre eux qualifièrent même les officiers prisonniers de « créatures serviles et d'esclaves » parce qu'ils servaient des rois et des « princes ». Cette appréciation sembla dure au sous-lieutenant hongrois qui, bien que sujet de François II, avait le culte des libertés traditionnelles de sa patrie.

Ces deux fêtes ne furent pas les seules auxquelles il assista. D'autres étaient célébrées régulièrement tous les décadis dans l'ancienne église paroissiale devenue Temple décadaire après avoir été Temple de la Raison, puis Temple de l'Etre suprême. Des orateurs bénévoles y magnifiaient les vertus des « déités constitutionnelles »; des chœurs de jeunes gens et de jeunes filles chantaient des hymnes républicains. Dans ce même local, les prêtres catholiques, qui avaient prêté le serment prescrit par la loi sur la police des cultes, remplissaient chaque jour leurs fonctions sacerdotales. Les « papistes » pouvaient aller à la messe en toute liberté. Et Kisfaludy ne peut s'empêcher d'admirer cet esprit de tolérance.

A l'occasion sans doute de la fête des Vieillards, le 10 fructidor (27 août), il vit un spectacle qui lui rappela d'antiques coutumes.

Des enfants, de sept à dix ans, divisés en deux groupes, se battaient à coups de pierres lancées à l'aide de frondes. Les vainqueurs étaient ceux qui résistaient le plus longtemps aux attaques de leurs adversaires, au mépris des blessures qu'ils recevaient et du sang qui coulait. Bonne école, pense Kisfaludy, pour affronter plus tard les canons.

D'autres avaient attaché un coq vivant à un poteau. Postés

à soixante pas de distance, les concurrents le mitraillaient de cailloux. Il devenait le butin de celui qui réussissait à l'abattre. Jadis les Huns et les Scythes ne se comportaient pas autrement, se remémore le jeune Hongrois.

Ce ne sont point cependant ces jeux cruels, tout évocateurs qu'ils fussent de temps révolus, ni les cérémonies civiques aux suggestives réflexions, qui auraient pu laisser dans la mémoire d'Alexandre Kisfaludy le « souvenir inoubliable » de son séjour à Draguignan.

Ce fut la fréquentation quotidienne d'une jeune Française, « spirituelle, très instruite, d'une parfaite sensibilité, qui s'occupait de poésie »; elle fit sur lui une impression profonde et eut sur son esprit, au point de vue de la culture intellectuelle, une indéniable influence.

Cette jeune fille, Julie-Caroline d'Esclapon, habitait avec un oncle paternel, Jean-Baptiste-Joseph d'Esclapon, alors âgé de 45 ans [3], un appartement qui se trouvait dans la maison sise exactement en face de celle de Kisfaludy [4]. Elle appartenait à François-Honoré de Perrache, ci-devant seigneur d'Ampus, qui, resté seul de toute sa famille, en louait un étage supérieur.

Caroline était née à Lyon, le 8 mars 1775 [5]. Son père, Jean-Baptiste d'Esclapon, qui se qualifiait de noble, était un ancien gendarme de la garde ordinaire du roi, licencié sans doute, au début du règne de Louis XVI, quand celui-ci voulut restreindre les dépenses de sa maison [6]. Sa mère, fille d'un bourgeois de Lyon, s'appelait Marie-Françoise Tissot [7].

Un fait assez curieux, c'est que le père, au moment du baptême, déclara qu'il était marié, alors qu'il n'en était rien.

(3) Né à Callas, le 22 juillet 1751, y est décédé, sans alliance, le 22 avril 1838, fils de Joseph, bachelier en droit, avocat, et de Marguerite David. Joseph décéda à Callas le 17 septembre 1761, âgé de 58 ans environ; Marguerite, le 28 décembre 1786, âgée de 73 ans.

(4) Actuellement n° 31.

(5) Acte de baptême du 9 mars 1775, paroisse Saint-Pierre-Saint Saturnin (Reg. 637, n° 120). Parrain, Benoît Payan, capitaine au régiment de Bretagne-Infanterie; marraine, demoiselle Julie Pelletier. Les parents demeuraient rue des deux angles.

(6) Il était né à Callas, le 21 janvier 1737, fils de Joseph Esclapon et de Marguerite David précités. En réalité le patronyme est Esclapon, et non d'Esclapon ou Desclapon, autres formes que l'on trouve dans les documents. L'ancien gendarme bénéficia d'une pension annuelle d'environ 300 livres.

(7) Fille de Joseph Tissot et de Marguerite Noblet.

Même fausse déclaration pour le baptême de son fils, François-Xavier, né le 25 novembre 1777. Cette situation fut régularisée un an après, le 10 décembre 1778, par le mariage de Jean-Baptiste-François et de Marie-Françoise [8]. Ils reconnurent alors l'inexactitude de leurs affirmations antérieures [9].

En somme les conjoints appartenaient à la bourgeoisie. Le mari était originaire de Callas, bourg assez important des environs de Draguignan. Dans sa famille, fort nombreuse, on trouve des avocats, des médecins, de riches propriétaires. Certains de ses membres remplirent même des fonctions consulaires dans leur commune natale.

Quant aux Tissot, ils semblent n'avoir pas été sans fortune, ni sans relations.

Pour quelles raisons Jean-Baptiste-François d'Esclapon quitta-t-il Lyon vers 1784 pour retourner à Callas, tandis que sa femme et ses enfants allaient s'installer à Paris ? — On ne sait. Toujours est-il que Julie-Caroline reçut dans cette ville une instruction de beaucoup supérieure à celle des jeunes filles de son temps. Elle connaissait suffisamment le latin pour le parler et se complaisait particulièrement dans la lecture des œuvres de Virgile.

A la suite de quelles circonstances et à quel moment Jean-Baptiste-François d'Esclapon et ses enfants se trouvèrent-ils à nouveau réunis ? On n'a pu le déterminer. Le seul fait certain, c'est que Jean-Baptiste-François quitta Callas en 1792 pour se rendre à Lyon surveiller la liquidation de la succession de son beau-père. Elle semble avoir longtemps duré. D'Esclapon se trouvait encore dans le chef-lieu du Rhône-et-Loire en 1793 quand il s'insurgea contre la Convention. Le 4 pluviôse an II seulement (23 janvier 1794) il put se faire délivrer un passeport et se rendit à Avignon. A cette date il était veuf, mais son fils et sa fille l'avaient accompagné. C'est évidemment pendant son séjour dans l'ancienne capitale du Comtat-Venaissin que Julie-Caroline alla visiter la fontaine de Vaucluse et la demeure de Pétrarque, que, deux ans après, elle devait décrire en « vives couleurs » au sous-lieutenant hongrois.

A Avignon, l'ancien gendarme de la garde ordinaire du roi commit l'imprudence de ne pas cacher son peu d'enthousiasme pour la politique de Robespierre. Il négligea aussi de solliciter de la municipalité un certificat de résidence et ne

(8) Paroisse Saint-Pierre-Saint Saturnin. (Reg. 640, n° 1406). Témoins : Jean-Antoine Renaud, grammairien; Georges Vachet, marchand-limonadier; Jean-François Morizot, docteur en médecine; Joseph Tissot, frère de l'épouse.

(9) Même paroisse (Reg. 640, n° 1407).

s'empressa point de s'enrôler parmi les membres de la Société populaire. Il n'en fallut pas plus pour qu'on le considérât comme contre-révolutionnaire. En vertu d'un arrêté du Comité de Surveillance il fut incarcéré le 22 floréal an II (11 mai 1794), en attendant de comparaître devant la Commission révolutionnaire d'Orange, peu tendre aux modérés. Heureusement pour lui, il n'y comparut pas. Mis en liberté après le 9 thermidor, il séjournait encore à Avignon en germinal an III (avril 1795). Au commencement de vendémiaire an IV (fin septembre 1795), il était à Cavaillon. Entre temps, d'Esclapon avait été inscrit par la municipalité de Callas, d'abord sur la liste des absents, puis sur celle des émigrés. Il était prudent de rester caché. De vendémiaire an IV à messidor an VI (septembre 1795-juin 1798) on perd les traces de l'ancien gendarme.

Quant aux enfants, il est probable qu'ils avaient quitté Avignon après l'incarcération de leur père. On ne sait ce que devint François-Xavier. Julie-Caroline se rendit à Draguignan et s'y installa en compagnie d'un de ses oncles. Ce dernier, qui avait habité Marseille avant la Révolution, était revenu ensuite à Callas, puis s'était établi à Draguignan. Il avait même trouvé le moyen de se faire nommer, tout au moins pour un temps, garde-magasin des fourrages de la République.

Lorsqu'Alexandre Kisfaludy arriva à Draguignan en thermidor an IV (juillet 1796), il avait 24 ans et Julie-Caroline d'Esclapon, 21. A peu près du même âge, demeurant même rue, dans des maisons se faisant face, il n'est pas étonnant que les deux jeunes gens aient fait rapidement connaissance. De plus, sans être jolie, Caroline avait un extérieur agréable; elle était d'intelligence vive, comme le sous-lieutenant prisonnier; leurs goûts concordaient. Tout conspirait pour les réunir.

Kisfaludy trouva dans la « jeune Parisienne », comme on l'appelait, une aimable et bénévole institutrice. Grâce à elle, sa connaissance de la langue française progressa; il put lire avec plus de facilité les œuvres des écrivains français du XVII[e] et du XVIII[e] siècles.

C'est ainsi que le futur chef de l'Ecole française en Hongrie lut les poésies de Parny, de Chaulieu, de Mme Deshoulières et de sa fille, de La Fontaine et de Pezay, les principaux ouvrages de Voltaire et de Montesquieu.

Il lut aussi *Caroline de Lichtfield,* d'Isabelle de Montolieu, roman qu'il crut traduit de l'allemand; les *Sacri-*

fices de l'amour, de Dorat; surtout *La nouvelle Héloïse*, de Jean-Jacques Rousseau. Ce dernier ouvrage lui plut à tel point que plus tard il essaya de l'imiter en écrivant l'*Histoire de deux cœurs amoureux* [10].

En outre, il se trouva que Pétrarque était l'auteur favori du Hongrois et de la Française. Un portrait de Laure, peint à l'huile, remontant au XVI[e] siècle, ornait même la chambre de Caroline. Et quant au « château » du poète à Vaucluse, elle en faisait une description fort pittoresque mais, semble-t-il, quelque peu fantaisiste.

En somme, rien de surprenant si, chaque jour, les deux jeunes gens conversaient longuement, soit devant la porte de la maison Perrache, dont les panneaux supérieurs étaient ornés de motifs décoratifs, sculptés en relief, chers à l'époque de Louis XVI, carquois, arc, torche, rameau d'olivier [11], soit dans le jardin qui y attenait, soit même dans l'appartement de Jean-Baptiste-Joseph d'Esclapon.

Ces conversations, malgré leur agrément, n'absorbaient point cependant tous les loisirs du prisonnier.

Parfois, dans sa chambre, assis sur le sofa qui constituait une partie de l'humble mobilier, fumant sa pipe, Kisfaludy songeait. Il pensait aux événements qui se déroulaient, à la guerre qui se prolongeait, à ses répercussions sur l'état polititique de l'Europe. Il revivait ses années passées en Hongrie et à Vienne, évoquait ses amours avec la Médina, et aussi l'image de Rose Szegedy, dont il était loin d'avoir perdu le souvenir.

Ou bien, assis devant sa table, il composait de petits poèmes imités ou traduits des auteurs dont il faisait sa lecture favorite. C'est ainsi qu'il écrivit *la petite Dorilis*, à *Iris*, à *Rosette*, *aux belles*, *la comtesse au confessionnal*. Il traduisit le *Voyage de l'amour et de l'amitié* de Chaulieu, la première des *Chansons madécasses* de Parny, acheva la traduction du *Temple de Gnide*, de Montesquieu, commencée à Milan. Il esquissa aussi la première ébauche de *Himfy Szerelmei*, [Les Amours de Himfy], ce recueil de 400 petits poèmes, parfois pas-

(10) En 1799. Cf. S. Kont, *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie* (1772-1896), Paris, Leroux, 1902, p. 169).
(11) Cette porte existe encore aujourd'hui.

sionnés, dont la publication devait plus tard immortaliser son nom [12].

C'était Caroline, dont l'esprit était pour lui un « trésor rare » et l'âme « un autel vénéré de vertu féminine », qui lui avait conseillé de se livrer à des travaux intellectuels pour chasser les idées mélancoliques qui, par instants, le hantaient. En effet, le prisonnier avait espéré une libération rapide et elle se faisait attendre. Kisfaludy n'oublia jamais cette influence bienfaisante de la « jeune Parisienne ». Plus tard, dans son Chant du Cygne (*Hattyúdal*), il lui consacra des strophes où sa gratitude s'exprime en vers harmonieux.

Quand le poète ne sentait pas venir l'inspiration et se laissait aller au découragement, il prenait son violon. Les airs « langoureux » qu'il tirait de l'instrument le calmaient, redonnaient de la force à son courage défaillant, lui rendaient l'espérance de revoir un jour sa patrie.

Kisfaludy ne se contentait pas de jouer du violon dans la solitude de sa chambre. Draguignan comptait quelques amateurs de musique. De jeunes bourgeois se réunissaient avec lui pour exécuter des quatuors sans doute de Gossec ou de Chérubini. Parmi eux probablement se trouvaient de futurs exécutants de la musique de la garde nationale dracénoise en 1841 : Antoine-Désiré Cartier, Pierre-André Gastinel, Louis-Bernard aîné, François Meyffredi, Esprit-Félix Doublier, peut-être malgré son jeune âge, Charles Ricaud, postérieurement compositeur réputé et chef de musique; peut-être aussi Jean-de-Dieu Durand, plus âgé que les précédents, mais professeur de musique de quelque notoriété.

D'autres fois, à la fin de l'après-midi, à cause de la chaleur, Kisfaludy et son compatriote Vizkelety franchissaient les remparts par la porte de Grasse et gagnaient la campagne. Ils rencontraient de temps à autre de « jolies nymphes »; en général, elles ne se montraient pas « hostiles » aux deux jeunes gens. Des dialogues s'échangeaient sans doute, qui ne devaient pas manquer de charme.

(12) Cf. I. Kont, *op. cit.*, p. 166.

Toutefois, ce que Kisfaludy préférait, c'était de gravir seul, le soir, la vieille route de Grasse qui serpentait au flanc des collines. A quelque distance de la ville, il s'asseyait à l'« ombre placide » de l'un de ces « pâles oliviers » qu'il chantera plus tard dans ses poèmes, et se mettait à lire les poésies de Pétrarque dont l'amour pour Laure l'exaltait. Par intervalles, il cessait de lire et, pensif, regardait les vignes qui s'étageaient sous ses yeux, la vallée verdoyante, peuplée d'amandiers et de figuiers, de l'autre côté, en face de lui, les collines boisées des quartiers des Selves et du Ceyran, derrière lesquelles le soleil descendait lentement avant de disparaître.

Alors, dans l'ombre grandissante, il refaisait le chemin parcouru avec l'espoir d'échanger encore, avant la nuit complète, quelques paroles avec ses voisins et surtout avec Caroline d'Esclapon.

L'attirance réciproque, qui rassemblait souvent le prisonnier et la jeune fille, n'avait pas manqué d'être remarquée par le voisinage, par le capitaine Séovaud, et par d'autres. Cette fréquentation continue avait même déplu à un officier municipal, Honoré Mourraille, de quelques années plus âgé que Caroline; il aurait voulu qu'elle le distinguât, et son espoir était déçu [13].

Fils d'un menuisier, Mourraille, dans sa jeunesse, avait suivi avec profit les cours du Collège des Doctrinaires. Il avait été administrateur du district de Draguignan, secrétaire, puis président de la Société populaire de la ville pendant la Terreur. Amateur de musique et clarinettiste émérite, c'est lui qui avait organisé un corps de musique pour rehausser l'éclat des nombreuses fêtes nationales que la loi prescrivait de célébrer. Il aurait pu plaire. Seulement Caroline d'Esclapon aimait mieux la compagnie du sous-lieutenant hongrois que la sienne.

L'officier municipal résolut alors de manœuvrer pour faire partir de Draguignan les prisonniers de guerre. Il intrigua, monta des « cabales ». Les relations avec des hommes influents ne lui manquaient pas. Il connaissait Barras, le tout-puissant membre du Directoire exécutif, depuis que ce dernier, fin 1793, était venu à Draguignan, en compagnie de Fréron, pour combattre le mouvement fédéraliste. Il pou-

(13) Kisfaludy ne nomme pas l'officier municipal amoureux, mais celui-ci ne peut être que Mourraille.

vait se permettre de lui écrire, d'autant plus que Barras aimait à se montrer serviable pour ses compatriotes.

Mourraille pouvait encore s'adresser à Joseph-Vincent Lombard, secrétaire général du ministère de la Justice. Il l'avait connu quand ce dernier était président du tribunal révolutionnaire du Var pendant la Terreur. Lombard bénéficiait à Paris, dans les milieux politiques, d'une grande influence dont les Dracénois usèrent plus d'une fois.

L'officier municipal avait trouvé de plus un allié dans la personne de Jean-Baptiste-Joseph d'Esclapon, l'oncle de Caroline. Celui-ci était-il jaloux de Kisfaludy, comme le poète l'a cru ? Voyait-il simplement d'un mauvais œil une liaison amoureuse se développer entre sa nièce et un étranger ? On ne sait. En tout cas, il favorisa les projets de Mourraille. Il avait lui aussi des relations à Paris. Il semble les avoir mises à contribution.

Les démarches des deux conjurés faillirent réussir. Vers la fin de la deuxième décade de fructidor (commencement de septembre 1796), les autorités de Draguignan reçurent l'ordre de faire partir les officiers prisonniers pour Avignon, d'où ils seraient transférés dans la région pyrénéenne.

Le 23 fructidor (9 septembre), les prisonniers se mirent en route, peu satisfaits de recommencer, pendant le voyage, à se nourrir « de pain moisi, de haricots et de viande de mouton » sentant le suif. Arrivés à Lorgues, non loin de Draguignan [14], un contre-ordre leur prescrivit de stationner dans cette petite ville jusqu'à nouvel avis. Au bout de quelques jours ils regagnèrent l'ancien lieu de leur internement.

Le gouvernement avait décidé de renvoyer les prisonniers de guerre dans leur patrie, en leur demandant toutefois de s'engager sur l'honneur à ne plus combattre les armées françaises tant qu'ils ne seraient pas échangés, et aussi à supporter les frais de voyage.

Cette décision avait été prise grâce à l'intervention du député Isnard. Sa femme l'avait prié d'intercéder, auprès des ministres, en faveur de la libération des prisonniers de guerre. Elle connaissait Kisfaludy, elle avait certainement reçu sa visite, au cours de promenades champêtres, dans sa maison de campagne du quartier des Salles. Ses deux filles aînées, Aimée et Cécile, avaient été remarquées par le jeune Hongrois. De

(14) A 12 kilomètres.

son côté, il n'avait pas dû leur déplaire. Séduite par la courtoisie du sous-lieutenant, Mme Isnard s'était intéressée à son sort comme à celui de ses compagnons d'armes.

Caroline d'Esclapon avait laissé partir, le 23 fructidor, le sous-lieutenant hongrois sans mot dire; elle savait qu'il allait bientôt revenir à Draguignan pour être libéré. Mais quand arriva l'ordre du départ définitif, elle prit à part Alexandre Kisfaludy. Toute en larmes, les mains dans les mains, elle lui avoua qu'elle l'aimait. Elle avait caché jusque-là ses sentiments par crainte d'une défaillance; elle redoutait le tempérament ardent du jeune homme dont elle connaissait le caractère passionné et même violent.

Alexandre Kisfaludy n'avait pas été sans se rendre compte des sentiments de Caroline d'Esclapon à son égard, mais il n'avait pas voulu profiter de ses avantages. Il avait tenu à conserver un pur souvenir de celle qui avait été sa consolatrice dans les moments de désespérance et son institutrice attentionnée.

Les deux jeunes gens se promirent de s'écrire quand la paix serait signée. Pouvait-on vivre ignorés désormais l'un de l'autre, après avoir passé deux mois dans une amicale intimité ? D'ailleurs — habile prétexte ! — cette correspondance ne permettrait-elle pas au « cher Hongrois » de se perfectionner dans la connaissance de la langue française ?

Et pour que son ami ne l'oubliât pas, Caroline lui remit un volume de petit format, facile à emporter, contenant les *Œuvres poétiques choisies* de Mme et Mlle Deshoulières. Il était orné d'un portrait de la poétesse, gravé par Nicolas de Launay, d'après le tableau d'Elisabeth-Sophie Chéron.

Sous le portrait il y avait un vers tiré de l'épitre de Mme Deshoulières à Licidas, et ce fut peut-être ce vers, évocateur d'une situation particulière de l'esprit et du cœur, qui détermina Caroline d'Esclapon à donner ce livre à Alexandre Kisfaludy :

Mes sens sur ma raison n'ont jamais eu d'empire.

N'était-ce pas le résumé de leur histoire ?

Quand ils eurent tout dit, le Hongrois et la Française

se quittèrent, non sans déchirement pour cette dernière. Sans doute, rentrée dans sa chambre, Caroline versa encore d'abondantes larmes.

Quant à Kisfaludy, « plein de reconnaissance pour les nombreuses marques d'amitié que les pieux habitants de Draguignan, jeunes et vieux, lui avaient témoignées », il leur fit des adieux « émouvants » [15]; puis, retiré dans son modeste logement, il écrivit sur son carnet de notes quelques phrases brèves qu'il amplifia plus tard dans les lignes suivantes d'une touchante beauté :

« A minuit. A la pâle lueur d'une lampe à huile, fumant gravement ma pipe, je suis assis, seul, dans ma chambre, entre les quatre murs de laquelle j'ai passé la plus grande partie de ma captivité de guerre et où je ne serai plus dès l'aube de demain, ici, où j'ai tant réfléchi sur tout, où tant de sentiments envahissaient mon cœur; ces quatre murs connaissent bien le nom d'Emeric, ils connaissent bien le nom de Rosette. Combien j'ai rêvassé ici, sur ce sofa, que de fois ces murs sombres semblaient s'émouvoir aux sons langoureux de mon violon. Parfois, en lisant jusqu'au soir, j'ai parcouru, au vol de mon imagination, tout l'univers, tout en restant dans cet espace étroit; dans ma pensée je repassais les actes de la nation française contemporaine, je comparais les temps d'aujourd'hui et les temps de jadis. Ce à quoi nous nous sommes habitués sera cher à notre cœur. Ne sois donc pas étonné si, en rentrant dans mon pays, je suis cependant ému en quittant cette ville. Adieu, Caroline ! Adieu, Draguignan ! Adieu, murs de ma chambre témoins muets de mes fréquentes rêveries ! Je rentre dans ma Patrie. »

Ce fut le 3e complémentaire, an IV (19 septembre 1796), que Kisfaludy et ses compagnons de captivité quittèrent Draguignan [16]. Par Grasse, sans doute, ils gagnèrent Nice où ils s'embarquèrent pour Gênes. De là, ils furent dirigés vers leurs destinations respectives.

Kisfaludy fut envoyé en garnison à Klagenfurt où la

(15) Cf. I. Kont, *op. cit.*, p. 167.

(16) Lettre de l'Administration municipale de Draguignan au ministre de la guerre, du 28 vendémiaire an V (19 octobre 1796). Arch. Comm. de Draguignan, période révolutionnaire. D. 7). Les prisonniers s'étaient engagés à ne plus combattre la République française tant qu'ils ne seraient pas échangés, par actes des 1er et 2e Complémentaires an IV (17, 18 septembre 1796). *Ibid., id.*, D. 5. L'ordre de les libérer avait été donné par le Général Willot à Marseille, le 26 fructidor (12 septembre). L'ordre de route avait été expédié le 24 (10 sep-

Comtesse Pépi sut chasser pour un temps de son cœur le souvenir de Caroline.

La paix, signée à Campo-Formio en octobre 1797, ne dura pas. La guerre recommença. Kisfaludy fut envoyé à l'armée du Rhin. Loin de sa patrie, seul, sans amis, en proie à des souffrances de toutes sortes, il évoquait souvent l'image de Rose Szegedy. A l'automne de 1798, il lui écrivit pour lui rappeler les heures passées avec elle dans leur commune patrie. Cette fois, la jeune fille ne se déroba plus. Une correspondance suivie s'engagea et, au commencement de 1800, le mariage eut lieu.

Retiré d'abord à Kám, puis à Sümeg, sa ville natale, non loin du lac Balaton, « la mer hongroise », environnée de sites pittoresques et charmeurs, Kisfaludy partagea son temps entre l'agriculture et la poésie.

En 1809, pourtant, à l'appel de François II, il renonça au repos et courut aux armes.

La paix revenue, il retourna à sa vie tranquille et se consacra à la littérature.

Il devint le poète le plus fêté et le plus populaire de la Hongrie. *Les Amours de Himfy* eurent un prodigieux succès. Ses *Légendes* des anciens temps de la Hongrie plurent autant que ses poésies lyriques. Kisfaludy fut le chantre aimé de la patrie et de l'amour. Il mourut en pleine gloire, le 28 octobre 1844.

Sans doute, avant de mourir, il avait, en de rapides pensées, revécu les années d'autrefois, sa jeunesse à Vienne et dans son pays natal, ses combats, sa captivité à Draguignan, son mariage avec Rose de Szegedy, son existence de gentilhomme campagnard et de poète illustre, et aussi, donné un dernier souvenir à celle qu'il n'avait jamais oubliée, dont il avait cherché à obtenir

tembre) par le commissaire des guerres à Aix. *Ibid. id., id.* Venant de cette dernière localité, d'où ils étaient partis le 24 fructidor, 14 officiers autrichiens et 20 soldats leurs domestiques, arrivèrent à Grasse, les 2e et 3e complémentaires. Parmi eux se trouvaient les lieutenants Rossi et Bernhardt. (Arch. Comm. de Grasse, H. 12, f° 392vo, 396vo).

des nouvelles [17], à la « jeune Parisienne », à Julie-Caroline d'Esclapon [18].

(*Bibliothèque Municipale de Draguignan*).

EDMOND POUPÉ.

(17) Dans ses *Notes autobiographiques*, Kisfaludy rapporte que Caroline a épousé son oncle et qu'Isnard a été guillotiné, ce qui est doublement inexact, mais prouve qu'après son départ de Draguignan, il avait cherché à se renseigner sur la destinée de ceux et de celles qu'il avait connus dans cette ville. Peut-être a-t-il eu des renseignements sur Draguignan et ses habitants par un officier de l'armée autrichienne qui passa dans cette ville et même y séjourna, quand, après Waterloo, de juillet à novembre 1815, les troupes du général Bianchi occupèrent en partie le département du Var. Comme à cette date les filles de Caroline, orphelines, habitaient Callas avec Jean-Baptiste-Joseph d'Esclapon, devenu leur tuteur, que sans doute elles appelaient papa, on a pu croire qu'il était réellement leur père. Quant à Isnard, en 1815, il habitait Grasse depuis plusieurs années. On a pu le confondre avec un autre député.

(18) Caroline d'Esclapon épousa à Draguignan, le 1 messidor an VI (19 juin 1796) Jean-Baptiste-Laurent-Herménégilde Sibille, de Saint-Tropez, capitaine de vaisseau, commandant les forces navales de l'armée française dans l'Italie septentrionale. De cette union naquirent quatre filles : l'une à Saint-Tropez, une autre à Milan, les deux dernières à Paris. Caroline mourut dans cette ville, le 19 fructidor, an XIII (6 septembre 1805) ; son mari, à Naples, le 10 août 1810.

Le père et le frère de Caroline servirent un instant en Italie sous les ordres du commandant Sibille. On ne sait ce qu'ils sont devenus.

LA HONGRIE VUE PAR UN SAVANT FRANÇAIS EN 1818 LE VOYAGE DE F-S. BEUDANT

« ...Dans tout le cours de mon voyage, j'ai reçu de toutes parts les marques les plus touchantes d'intérêt, j'ai été accueilli de la manière la plus affable par tous les gentilhommes hongrois; et leur noble hospitalité, en me faisant souvent oublier les fatigues, a gravé dans ma mémoire autant de souvenirs aimables que la natute m'a offert d'observations précieuses. »

BEUDANT : Voyage, I, 212.

Au XIX[e] siècle un assez grand nombre de Français voyagèrent en Hongrie et publièrent au retour leurs impressions et leurs souvenirs. Ces relations de voyage sont de valeur très diverse. Il y en a qui ne présentent d'intérêt ni pour les Français, ni pour les Hongrois : leurs auteurs, insuffisamment préparés à séjourner dans un pays si différent de la France, se contentent d'observations superficielles et ne font que reproduire quelques lieux communs acceptés sans critique. La plupart de ces voyageurs arrivent en Hongrie après avoir visité l'Allemagne et l'Autriche; le pays hongrois ne les intéresse pas d'une façon particulière, et il le voient souvent à travers certains livres allemands et certaines préventions répandues en Allemagne, ce qui les empêche de formuler des jugements impartiaux et personnels sur la Hongrie, son peuple et son état politique, économique et intellectuel. Il ne visitent généralement que la capitale et quelques villes comme Pozsony (Presbourg), Sopron, Esztergom, facilement accessibles de Vienne ou de Budapest; ils négligent les villes de

province moins importantes et la campagne qui pourraient leur donner une image complète et authentique du pays.

Il y a d'autres voyageurs plus sérieux et mieux informés, qui montrent un vif intérêt et même une certaine sympathie envers la Hongrie, qui prennent la peine d'étudier à l'avance son histoire, et qui, exempts de tout préjugé, ont l'ambition de connaître à fond ce pays singulier, composé d'éléments si hétérogènes et formant une transition entre les pays occidentaux et les pays balkaniques. Aussi font-ils parfois un séjour prolongé en Hongrie qu'ils essayent d'étudier dans toute sa variété et toute son originalité.

Un des voyageurs français de cette dernière catégorie fut le minéralogue F. Beudant [1] qui fit en 1818 en Hongrie un voyage d'études dont il exposa les résultats dans un ouvrage monumental paru en 1822 [2]. Au moment où il entreprit son voyage de Hongrie, il était sous-directeur du cabinet de minéralogie particulier du roi Louis XVIII, et c'est ce monarque qui paya les frais de son voyage ainsi que ceux de l'impression de son ouvrage. Il pensa à faire un voyage d'études en Hongrie, car il était persuadé qu'à cause de l'histoire intéressante de son peuple et des richesses naturelles

(1) François-Sulpice Beudant (1787-1850), après avoir été professeur à Avignon et à Marseille, fut nommé en 1814 sous-directeur du cabinet de minéralogie du roi, succéda en 1820 à Haüy, son maître, à la chaire de minéralogie de la Faculté des Sciences à Paris, et fut reçu à l'Académie des Sciences en 1824. A sa mort, il était inspecteur général de l'Université. Il était membre correspondant de l'Académie hongroise des Sciences dont l'annuaire lui a consacré en 1863 une notice nécrologique. Cf. A. Lacroix : *Notice historique sur François-Sulpice Beudant*, Paris, 1930.

(2) *Voyage minéralogique et géologique en Hongrie pendant l'année 1816, par F.-S. Beudant, chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, sous-directeur du cabinet de minéralogie du roi, officier de l'Université royale, membre de la Société philomathique de Paris, associé de la Société géologique de Londres, de la Société helvétique, etc., etc..., Paris, chez Verdière, libraire, quai des Augustins,* n° 25, 1882. L'ouvrage se compose de 4 volumes in-4°; le 4e volume comprend des cartes et des planches. Un compte rendu a paru en 1824 dans la revue hongroise *Tudományos Gyüjtemény* (p. 108-112). La traduction allemande de Kleinschrod, parue en 1825, n'est qu'un résumé de l'original. N'étant pas spécialiste, je laisse de côté l'étude des descriptions minéralogiques et géologiques de l'auteur, utilisées et appréciées par les géologues hongrois (J. Hunfalvy, J. Szabó, L. Lóczy, B. Mauritz, I. Vitális, etc.), et je me borne à consulter ses observations et ses impressions d'intérêt général.

de son sol, la Hongrie, assez négligée jusqu'alors, était un des pays de l'Europe qui présentaient les plus beaux sujets de recherches et d'observations aussi bien pour les historiens que pour les naturalistes étrangers.

Beudant prépara consciencieusement son voyage. A côté d'ouvrages de minéralogie et de géologie, il cite une série de livres latins, français, allemands, etc.[3], dans lesquels il puisa des renseignements sur l'histoire, la constitution, la situation géographique, politique, économique, sociale, ethnique, etc. du pays qu'il allait parcourir. Pour compléter ses connaissances et pour acheter certains ouvrages et certaines cartes, il s'arrêta pendant quelques jours à Vienne. Son étonnement fut grand, lorsqu'il constata que, malgré le voisinage et les rapports politiques des deux pays, les Autrichiens ignoraient la Hongrie aussi bien que les Français et que, remplis de préventions contre les Hongrois, ils firent même tout leur possible pour qu'il perdît son envie de visiter ce pays « sauvage et barbare ». Ils lui recommandèrent de prendre toutes les précautions pour prévenir les dangers auxquels il allait s'exposer. Les employés de police même le regardèrent de mauvais œil, lorsqu'il annonça son projet d'aller en Hongrie. Voici comment il décrit son passage de la frontière d'Autriche :

« Mes préparatifs de voyage étant enfin terminés, je quittai Vienne le 28 mai 1818. Mais il fallut encore subir une épreuve pour les passe-ports. Un commis arrêta à la barrière la voiture qui me conduisait, me fit beaucoup de questions sur l'endroit où j'allais, sur celui d'où je venais, et surtout d'où j'étais. Ma réponse « je suis de Paris, je vais parcourir la Hongrie », lui causa le plus singulier étonnement, et il se frappa plusieurs fois la tête en répétant : « von Paris ! nach Ungarn » (I. 208).

(3) Il cite entre autres les auteurs hongrois suivants : A. Belnay, G. Berzeviczy, M. Bél, G. Pray, M. Schönwiesner, M. Schwartner. Il utilise surtout l'ouvrage du dernier, intitulé *Statistik des Königreichs Ungarn*, dont la traduction française abrégée parut à Francfort en 1813-1815. Il connaît la grammaire hongroise en allemand de J. Marton et, au 1[er] vol. de son ouvrage (138-142), il donne une brève nomenclature contenant les mots allemands, slovaques, roumains, et surtout hongrois, indispensables à l'étude des cartes du 4[e] vol.

C'est donc le 28 mai 1818 que notre Français arriva en Hongrie. Il parcourut d'abord la Haute-Hongrie : la région de Selmecbánya et celle de Körmöcbánya qui l'intéressèrent d'une façon spéciale, puis le Mátra, la contrée du Hegyalja [4], les montagnes de Gömör et de Szepes, enfin quelques parties du Tátra; de là il se rendit à Debrecen, et, après avoir traversé la Grande Plaine hongroise, il arriva à Pest où il fit un séjour assez long en faisant des excursions aux environs de Bude. Il alla visiter ensuite une partie considérable de la Transdanubie où il fut attiré particulièrement par les buttes basaltiques de la contrée du Balaton et par les mines de houille situées aux environs de Pécs. Il avait projeté de parcourir la Transylvanie et la Slavonie, mais, son temps étant limité et les pluies d'automne ayant rendu les routes impraticables, il dut renoncer à son projet et quitta la Hongrie probablement en novembre ou en décembre.

Beudant a donc passé cinq ou six mois en Hongrie. Ce n'était pas un spécialiste exclusif, à courte vue, absorbé complètement par sa profession; il s'intéressait non seulement au sol, aux richesses minérales et aux curiosités géologiques du pays qu'il visitait, mais il en observait les villes, les paysages, les peuples avec leur activité et leurs mœurs particulières. En voiture ou à pied il parcourut une grande partie de la Hongrie dans ses régions les plus variées, il fit la connaissance d'un grand nombre de gentilshommes et de savants hongrois qui l'aidèrent complaisamment dans ses recherches, et il eut l'occasion de connaître même le peuple des campagnes, les paysans de différentes nationalités, qu'il employa souvent comme cochers, guides ou interprètes. Il profita souvent de l'hospitalité proverbiale des grands propriétaires de province, et il lui arriva bien des fois de passer la nuit dans une auberge rustique ou dans

(4) On appelle ainsi une région de la Haute-Hongrie, entre le Bodrog et le Hernád, affluents de la Tisza (Theiss); la partie méridionale du Hegyalja est couverte de riches vignobles dont les plus importants sont ceux de Tokaj (Tokay).

(4a) Ce côté de l'ouvrage de Beudant a été signalé par H. Tronchon dans son étude intitulée *Les débuts de la littérature hongroise en France*, Revue des Etudes Hongroises, III[e] a., p. 184-185.

la maison plus que modeste d'un paysan, et même parfois à la belle étoile. Il prit partout des notes, il fixa dans son journal non seulement ses observations minéralogiques et géologiques, mais il relata les accidents quelquefois peu agréables, souvent comiques, qui lui arrivèrent au cours de ses pérégrinations. Et ce qui rend la lecture de son ouvrage instructive, non pas seulement pour les naturalistes, mais pour tous les lecteurs qui s'intéressent à la vie et à la civilisation de la Hongrie, ce sont justement ses impressions et ses remarques de caractère général qui, réunies, offrent un tableau varié et pittoresque de ce royaume tel qu'il a été vu par un observateur objectif, bienveillant et assez bien renseigné.

*
**

Voyons tout d'abord l'effet que font sur Beudant les villes de Hongrie. Il visite et décrit un grand nombre de villes hongroises comme Pozsony* (Presbourg), Nagyszombat*, Selmecbánya*, Besztercebánya*, Vác, Eger, Igló*, Bártfa*, Eperjes*, Kassa*, Munkács*, Beregszász*, Debrecen, Buda (Bude), Pest, Veszprém, Pécs, Szombathely, Sopron et Kismarton [5], c'est-à-dire, outre la capitale, presque toutes les villes de la Haute Hongrie, la ville la plus caractéristique de la Grande Plaine hongroise et plusieurs des villes les plus importantes de la Transdanubie. Il s'informe de l'histoire de ces villes, il donne le plus souvent quelques détails sur leur passé, mais ce qu'il étudie plutôt dans toutes ces villes, c'est le présent, la manière de vivre et l'activité de leurs habitants, l'aspect extérieur et le mode de construction des rues et des maisons.

La première ville de Hongrie où il arrive en venant de Vienne est Pozsony.

(*) Les villes marquées d'un astérisque appartiennent depuis 1920 à la Tchécoslovaquie et portent les noms de Bratislava, Trnava, Baňska-Štiavnica, Baňska-Bystrica, Nova Ves, Prešov, Košice, Munkačevo et Beregsasy.

(5) Eisenstadt en allemand appartenant actuellement à l'Autriche.

« Cette ville... est, dit-il, assez bien bâtie; on y voit de fort jolies maisons, plusieurs grands bâtiments qu'on nomme palais parmi lesquels, le palais *Batyani* [6] est, sans contredit, le plus beau; il est fort bien bâti, mais malheureusement trop resserré entre les maisons voisines. Les églises sont simples, mais fort proprement tenues ». (I. 210).

C'est là que, pour la première fois, il a l'occasion de connaître l'affabilité hongroise, et voici comment :

« On m'avait tellement répété à Vienne qu'il était extrêmement désagréable de voyager en Hongrie; qu'il y régnait une très grande sévérité pour les étrangers, que peu s'en fallut que je n'eusse quelque appréhension, lorsqu'un valet vint me signifier l'ordre de passer à la police. Mais ces rapports exagérés, ou plutôt, ces fausses idées qui ont pris naissance dans l'antipathie nationale des Autrichiens pour les Hongrois, n'ont fait que rendre ma surprise plus agréable, lorsque je me présentai devant le magistrat : je trouvai en lui un homme extrêmement honnête, qui m'assura que nulle part je ne serai plus libre que dans son pays, et qu'il me suffirait de m'annoncer comme étranger pour être parfaitement reçu partout » (I. 211-212).

Il se rend ensuite à Nagyszombat qui est, selon lui, une assez jolie petite ville, composée de maisons extrêmement propres et pleines d'églises qui lui ont fait donner le surnom de *petite Rome* [7]. Selmecbánya, au contraire, célèbre par les richesses minérales que sa contrée renferme, et par son Ecole des Mines, fait sur lui une impression peu favorable.

« Sa position au pied des montagnes qui l'abritent des vents du sud, l'accès des vents du nord, par le bassin

(6) C'est l'ancien palais primatial d'hiver, construit en 1787 d'après les plans de M. Hefele, architecte de la reine Marie-Thérèse, aux frais du prince-primat J. Battány. C'est là, dans la galerie des glaces, que fut signé en 1805 le traité de Presbourg. Les primats d'Esztergom n'ont guère habité ce palais, occupé par des écoles et des associations catholiques jusqu'à 1902, lorsqu'il fut acheté par la ville de Pozsony. Depuis ce temps-là il fait partie de l'hôtel de ville.

(7) Nagyszombat qui fut pendant une partie de la domination turque siège de l'archevêque et du chapitre d'Esztergom et de 1635 à 1777 celui de l'Université fondée par l'archevêque Pázmány (aujourd'hui Université de Budapest), appartenait autrefois aux villes les plus importantes de la Hongrie et possède encore un certain nombre d'édifices et de monuments qui attestent sa grandeur d'autrefois.

qui s'ouvre devant elle, la rendent extrêmement froide dans toute saison. » I. 256.

Besztercebánya est également une ville « triste » et « malbâtie », qui, à cause de la construction bizarre de ses maisons, fait l'effet d'une ville dévastée par un incendie. La petite ville de Vác, par contre, lui plaît beaucoup.

« L'entrée de la ville, le quartier du Danube, se distingue par un bel arc de triomphe situé à l'extrémité d'une belle avenue d'arbres [8]; il y a de jolies maisons, de beaux bâtiments, des ressources pour l'instruction. Il y a une institution de sourds-muets, fondée par l'empereur François, en 1802. Enfin, il y a de bonnes auberges, ce à quoi le voyageur attache souvent un grand prix ». I. 546-547.

A Eger, il admire

« les superbes bâtiments de l'université que l'on doit à la générosité de l'évêque, comte Charles Esterhazy, qui y a dépensé deux millions de florins (526.000 francs) : tout y est de la plus grande beauté, les professeurs y sont logés commodément; les classes, les salles sont fort belles et parfaitement disposées : la chapelle, la bibliothèque, la salle des conférences sont même très élégantes, et présentent des peintures d'une grande beauté » [9] II. 29.

Il passe ensuite par Kassa, une

« des premières villes de Hongrie qui possède tout ce qui peut en rendre le séjour agréable... il y existe un assez grand nombre de maisons très propres, mais en général simples et sans luxe, qui sont habitées l'hiver par la noblesse des environs. C'est, après Pest, Bude et Presbourg, la ville que je préférerais habiter » (II. 174).

(8) C'est l'arc de triomphe qui existe encore et qui fut érigé en 1764 par le cardinal-évêque Migazzi et par la ville de Vác en l'honneur de la reine Marie-Thérèse qui vint visiter la ville.

(9) La ville d'Eger n'eut jamais d'Université. Le « superbe bâtiment » décrit par Beudant est le Lycée archiépiscopal qui contient aujourd'hui une école de droit, une bibliothèque, un musée, une école normale, une école de commerce et d'autres institutions catholiques de cette ville. L'archevêque K. Eszterházy le fit bâtir entre 1765-1785 d'après les plans de l'architecte Fellner. Ce prélat voulut fonder en effet une Université à Eger, c'est le roi Joseph II qui l'empêcha de réaliser son projet. Les fresques magnifiques, admirés par Beudant, œuvres des peintres Kracker, Sigrist et Maulbertsch, n'ont rien perdu de leur beauté et de leur fraîcheur.

Après avoir visité ainsi la plupart des villes de la Haute-Hongrie, il se rend à Debrecen, ville peut attrayante, qui, malgré le grand nombre de ses habitants et l'emplacement considérable qu'elle occupe, ressemble plutôt à un énorme village. La plupart de ses maisons n'ont que le rez-de-chaussée, ses rues ne sont pas pavées, et en hiver elles présentent un amas de boue épouvantable. Dans les rues les plus fréquentées, il y a des espèces de chaussées, composées de poutres de bois, et qui se trouvent élevées de deux ou trois pieds au-dessus du sol. Il continue ainsi :

« Il n'y a aucune promenade ni extérieure, ni intérieure, et les environs de la ville ne présentent qu'une plaine aridé et marécageuse, où l'on est grillé pendant l'été, et enseveli sous les eaux pendant l'hiver ». (II. 332).

La ville entière a, selon lui, un aspect lourd et morne; les habitants sont protestants, ce qui fait que les églises même n'offrent aucun luxe de décoration ni intérieure, ni extérieure.

Il est naturel que, de toutes les villes de Hongrie, ce soit la capitale qui intéresse le plus notre voyageur et que ce soit les villes de Pest et de Bude, non encore réunies à cette époque, qu'il observe avec la plus grande attention. Pest lui paraît une ville en formation et qui a devant lui un bel avenir. Voici ce qu'il note sur cette ville :

« La ville de Pest est aujourd'hui la plus considérable et la plus belle de la Hongrie;... tous les jours on voit encore se former quelques branches nouvelles d'industrie, et bientôt, sans doute, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, Pest rivalisera avec les grandes villes de l'Europe. Il offre aujourd'hui le tableau d'une ville croissante, où tout s'élève et s'agrandit successivement : partout on ne rencontre que les travaux commencés, des bâtisses nouvelles, qui toutes présentent autant d'élégance que de régularité.. L'entrée de la ville sur le bord du Danube a déjà quelque chose d'imposant, et qui annonce une grande cité » (II. 366).

La ville de Pest a pourtant ses lacunes et ses imperfections. Tout d'abord elle manque encore de grands édifices : il n'y a qu'un seul édifice public qui mérite

l'attention : le magnifique hôtel des Invalides que l'empereur Charles VI avait fait bâtir et qui à cette époque servait de caserne [10]. Les églises sont insignifiantes. Il y a une salle de spectacle, qui est très grande et très belle, et on est en train de construire un théâtre national où l'on ne jouera que des pièces hongroises, mais il n'est pas sûr que cet édifice puisse être achevé, parce que la plupart des habitants de Pest sont des Allemands qui préfèrent le théâtre allemand et qui ne voient pas de bon œil la construction d'un théâtre hongrois [11]. Un autre défaut de cette ville est qu'elle ne possède pas encore de promenades publiques. Il n'y a que le « Stadtwald » où l'on trouve un peu d'ombrage, mais il est à une demi-lieue de la ville [12].

La vue dont on jouit sur le pont de bateaux qui relie Pest à Bude est ravissante. Voici comment Beudant la décrit :

« Le cours majestueux du Danube, qui, dans cette partie, a environ 570 mètres, c'est-à-dire près de quatre fois la largeur de la Seine au jardin des plantes; les îles couvertes de verdure, et les montagnes qui se présentent dans le lointain, forment un ensemble qu'on ne peut se lasser d'admirer. **Bude** présente un amphithéâtre de maisons extrêmement agréable, et le palais du vice-roi, placé au sommet de la colline, produit le plus bel effet ». II. 370.

Pest est une ville commerçante, active et bruyante, tandis que la ville de Bude est triste et silencieuse, surtout en été. En hiver elle est un peu plus mouvementée, car les familles les plus distinguées de la Hongrie

(10) Ce palais, construit entre 1716-28 d'après les plans de l'architecte impérial Martinelli pour 4.000 invalides, sert depuis 1900 d'hôtel de ville central et compte parmi les anciens monuments les plus intéressants de Budapest. Il est dommage que sa façade monumentale se trouvant dans une rue étroite ne se fasse pas remarquer dans sa beauté imposante.

(11) Faute des fonds nécessaires, la construction du Théâtre national hongrois de Budapest ne commença qu'en 1835 et ce n'est qu'en 1837 qu'il fut achevé et ouvert. Le Théâtre allemand de Pest mentionné par Beudant se trouva sur la place du Palais Haas actuel (place Vörösmarty, autrefois Theaterplatz). C'était un édifice luxueux dont la salle pouvait contenir plus de 3.000 spectateurs, et qui fut détruit en 1847 par un incendie. Le dernier théâtre allemand de Pest, incendié en 1889, fut le « Theater in der Wollgasse ».

(12) C'est le Bois de ville (Városliget) actuel, relié à l'intérieur de la ville par l'avenue Andrássy qui a été construite entre 1872 et 1884.

s'y donnent rendez-vous. On y trouve un grand nombre de beaux hôtels particuliers et toutes les maisons y présentent un certain air de grandeur. Les églises sont fort belles, mais comme partout en Hongrie, par leur clocher élancé et recouvert de fer-blanc, elles ont un certain caractère oriental, et pour cela, elles ne produisent pas un effet agréable.

« Il ne manque plus, dit Beudant, qu'un croissant au sommet d'un clocher de cette forme, pour lui donner la dernière ressemblance avec le minaret d'une mosquée ». (II. 371).

La première ville qu'il visite pendant son excursion de Transdanubie, est Veszprém. Il y arriva un jour de grand marché, où toute la ville était encombrée de gens, de bêtes et de charrettes. Il eut ainsi l'occasion de voir un grand nombre de paysans hongrois, allemands et slovaques, qui portaient des costumes très pittoresques.

« Les femmes surtout, écrit-il, étaient arrangées de la manière la plus singulière : des bas rouges et des souliers jaunes; des jupons de gros drap bleu et des corsages rouges, sans manches, ou avec des manches de diverses couleurs; une quantité de rubans de toutes les teintes et une coiffure fort lourde, formaient un ensemble des plus bizarres » [13]. (II. 430-431).

Après avoir parcouru la contrée du lac de Balaton, il se rend à *Pécs*, aux environs duquel se trouvaient à cette époque les seules mines de houille de Hongrie. Il remarque que cette ville « est dans une assez jolie position, assez bien bâtie, grande et assez agréable dans son intérieur » et il cite le proverbe hongrois qui annonce l'importance de cette ville aux temps anciens : « Les Allemands ont Vienne, les Hongrois Fünfkirchen (*Németnek Bécs, Magyarnak Pécs*). » (II. 519). A Szom-

(13) Dans certaines contrées de la Hongrie, les paysans et les paysannes portent encore des costumes très curieux, de couleurs généralement très vives, brodés ou tissés par eux-mêmes. Sous ce rapport, un voyage en Hongrie en 1818 a dû être particulièrement intéressant. Beudant n'a pas manqué l'occasion d'étudier l'habillement des paysans de Hongrie et l'a décrit en détail dans son ouvrage, I, 61-84 *passim*. Aujourd'hui les costumes paysans sont en voie de disparaître. Clf Viski-Ancel : *L'art populaire hongrois*, Budapest, 1928 et le compte rendu de H. Tronchon : *Revue des études hongr.*, 1929, n° 4, 249-251.

bathely il visite la cathédrale, récemment construite, qui se trouve à côté de la résidence fort élégante de l'évêque; il trouve que l'extérieur en est agréable, et l'intérieur richement décoré de marbre, de stuc et de peintures. La ville de Sopron est mal percée et mal pavée, mais on y trouve de belles maisons, qui appartiennent à des familles nobles des environs et à des bourgeois; il y a aussi de fort bonnes auberges, dont la plus considérable est à l'enseigne de *la Rose* [14].

Il profite de son séjour à Sopron pour faire une excursion à *Eszterháza*, où se trouve le fameux château de la famille Eszterházy, souvent décrit par des voyageurs étrangers et cité comme une des merveilles de la Hongrie [15]. Voici quelques passages de la description consacrée par Beudant à ce château...

« Ce palais en lui-même est très beau, et c'est un des plus imposans que j'ai eu l'occasion de voir. Il est très bien bâti, d'une architecture noble...; un escalier extérieur, qui est d'un très-bel effet conduit au premier étage du bâtiment du milieu C'est là que se trouve le salon de réception, qui est d'une grande beauté, quoique d'un goût un peu ancien... il y existe encore de très beaux lustres... Actuellement abandonné, il (le château) est en grande partie démeublé, et on laisse même les boiseries et les parquets tomber en ruines ». (II. 545-546).

Avant de quitter la Hongrie, Beudant visite encore un

(14) L'édifice où se trouvait l'auberge de la Rose blanche (Fechérrózsa) existe encore à Sopron (Várkerület), et est occupé aujourd'hui par des magasins et des appartements particuliers. Selon une inscription de sa façade, l'empereur François II et sa femme, l'impératrice Marie-Thérèse, y furent logés en 1797, ce qui prouve que c'était une auberge « considérable ». A présent l'hôtel de ce nom se trouve dans la maison voisine.

(15) Bâti de 1764 à 1766, époque à laquelle les seigneurs hongrois rivalisèrent les uns avec les autres dans la construction de châteaux, de maisons de plaisance et de parcs, le château d'Eszterháza, le « petit Versailles », que le prince M. Eszterházy fit édifier à la suite d'un voyage de collectionneur fait en 1764 en France, eut son âge de floraison jusqu'à 1790 et fut assez négligé pendant presque cent ans. Dans la deuxième moitié du XVIII[e] siècle, il parut quantité de descriptions et de relations en français, en allemand, en italien et en hongrois sur le château et les fêtes magnifiques qui y furent données. V. : *Beschreibung des hochfürstlichen Schlosses Esterhaz*, Presburg, 1784. Z. Baranyai : *A francia nyelv és müveltség Magyarországon, XVIII. század.* (*La langue et la civilisation française en Hongrie, XVIII[e] siècle*), Budapest, 1920, ch. 3. J. Rados : *Magyar kastélyok* (*Châteaux hongrois*), Budapest, 1931, 223-225.

autre célèbre château du prince Eszterházy, celui de Kismarton.

« Tout y annonce, écrit Beudant, la demeure d'un puissant seigneur : un corps-de-garde sur la place, des sentinelles à toutes les portes rappellent même celle d'un souverain. Le château... est un bâtiment carré qui se présente aussi très bien, quoique à mon avis il soit d'un style moins noble que celui d'Eszterhazy... les appartements que j'ai vus me paraissent fort petits, obscurs, mal décorés. Le château... rappelle singulièrement les maisons de campagne anglaises, qui, bien que très-jolies, très confortables, ne brillent pas par la noblesse ». II. 555-557.

Il trouve, par contre, que les jardins à l'anglaise sont très agréables et que les serres que le prince a fait construire à l'exemple de celles de Schönbrunn, contiennent une immense collection de plantes de tous les pays.

*
**

Ce qui distingue Beudant de la plupart des voyageurs étrangers qui firent un séjour plus ou moins prolongé en Hongrie, c'est que, étant donné l'objet de son voyage, il eut l'occasion d'observer de près la province, de connaître les classes et les races diverses de ce pays. Il est certain qu'un voyage en Hongrie en 1818, et souvent dans des régions peu cultivées et éloignées des villes, était une entreprise assez difficile. Heureusement, le voyage de Beudant fut facilité en partie par « l'extrême obligeance des gentilshommes hongrois » et parce que notre voyageur était encore jeune — il n'avait que 31 ans — et qu'il avait « une santé capable de résister à de grandes fatigues et de se plier à toutes les privations ».

Il parcourut la Hongrie en voiture et à pied, accompagné d'un valet qui savait le hongrois, l'allemand et le slovaque [16]. En Haute-Hongrie il se sert le plus sou-

(16) Le latin lui rendit aussi parfois service. C'est en latin qu'il causa p. ex. avec le notaire d'un village de la Grande Plaine hongroise, auquel il demanda des informations au sujet des « collines kumanes ». Les gentilshommes, les fonctionnaires et même les bourgeois des villes parlaient cette langue, c'était la langue officielle, la langue de l'enseignement, la langue de la culture, la langue auxiliaire qui rapprochait dans une certaine mesure les peuples divers de ce pays. Il y avait encore à cette époque même des paysans et des soldats qui comprenaient plus ou moins le latin.

vent du « vorspan ». C'était un service de relais, un moyen de communication primitif aux temps où le service des diligences n'était pas encore régulièrement organisé. Contre une somme très modique, les paysans des villages étaient obligés de fournir des chevaux aux voyageurs munis d'une assignation. C'était une manière peu coûteuse, mais peu confortable de voyager. Il fallait souvent attendre longtemps, jusqu'à ce que le maire du village eût trouvé les chevaux réclamés, et parfois le voyageur devait se contenter d'un attelage de bœufs. C'est pourquoi Beudant accepta volontiers les voitures particulières mises à sa disposition par les gentilshommes de Haute-Hongrie. Il eut recours à un troisième moyen pour faire son excursion en Transdanubie : il s'arrangea avec un voiturier de Pest en louant pour 15 florins (15 francs) par jour une voiture et trois chevaux avec un cocher.

Il se plaint souvent du mauvais état des chemins; il lui arrive même plusieurs accidents désagréables.

« En sortant de Bartfeld (Bártfa), écrit-il..., mon cocher.. eut la maladresse de me verser dans un ruisseau...; mon bavomètre fut cassé de la chute; tous les échantillons que j'avais récoltés depuis mon départ de Kesmarck (Késmárk) furent imbibés d'eau ». II. 167.

Le même jour, à cause des « chemins diaboliques », sa voiture roula une seconde fois, et le cocher faillit se démettre l'épaule. Dans les plaines marécageuses de Szabolcs, ses chevaux entraient dans la boue jusqu'au ventre, et la voiture semblait prête à chaque instant à être renversée ou embourbée. Dans le comitat de Somogy, les chemins étaient si mauvais et si raides que les voyageurs furent obligés de s'atteler eux-mêmes pour que les chevaux ne fussent pas entraînés en arrière par le poids de la voiture.

Avant de partir de Paris, il y fit la connaissance d'un seigneur hongrois très cultivé, le baron József Podmaniczky qui, à partir de 1815, y passa trois ans comme délégué de la monarchie et qui lui donna plusieurs lettres de recommandations pour ses parents et ses amis de Hongrie. Muni de ces lettres, Beudant alla voir un grand nombre de gentilshommes hongrois,

comme le baron Károly Podmaniczky, minéralogue distingué, à Aszód, le comte Forgách à Gimes, le baron Orczy à Parád, le baron Perényi à Beregszász, le comte Festetich à Keszthely, etc. Voici par exemple comment il raconte sa visite chez le comte Forgách dans son château de Gimes :

« C'est la première fois que j'ai eu l'occasion de connaître l'hospitalité des gentilshommes hongrois. En général, dans ce pays, que ses voisins calomnient journellement, et duquel nous avons aussi, fort mal à propos, des idées peu avantageuses, on trouve, parmi les seigneurs, des hommes fort instruits, parlant tous plusieurs langues, et habituellement le français, qui est généralement la langue de la bonne société. Mais ce qui les distingue surtout, c'est la noblesse de leurs manières; non seulement un étranger est accueilli avec amabilité par ceux à qui il est recommandé, mais encore par ceux qui ne le connaissent nullement; partout on peut se présenter avec la certitude d'être reçu avec autant de grâce que de simplicité. C'est même, en quelque sorte, faire une injure au seigneur, que de s'établir dans la mauvaise auberge tenue par ses fermiers, ou bien c'est annoncer qu'on ne se croit pas digne de se présenter chez lui ». (I. 218).

A côté des seigneurs hongrois, il fait la connaissance de quelques naturalistes hongrois qui lui donnent des conseils et des renseignements précieux. A Pest, il se lie avec Haberle [17], professeur de botanique et directeur du jardin botanique de l'Université, avec Schuster [18], professeur de chimie à l'Université, avec Pasquich [19], directeur de l'Observatoire de Bude, « vieillard aimable

(17) K. Haberle (1764-1832), naturaliste d'origine allemande (il est né à Erfurt), qui, protégé par le baron K. Podmaniczky, vint s'établir en 1813 à Pest où il sera nommé en 1817 successeur du professeur Kitaibel. Il publia un nombre considérable d'ouvrages de minéralogie, de météorologie et de botanique; il contribua beaucoup au développement du jardin botanique de Pest.

(18) J. Schuster (1777-1838), auteur de plusieurs ouvrages de chimie et de pharmacologie en allemand, en latin et en hongrois, fit une propagande active pour faire adopter le hongrois comme langue de l'enseignement des sciences et créa une nomenclature de termes hongrois de chimie.

(19) J. Pasquich (1753-1829) fut de 1789 à 1797 professeur de mathématiques à l'Université de Pest. C'est sur sa proposition et d'après ses plans que fut construit sur le mont Saint-Gérard l'Observatoire de Bude, ouvert en 1815, et dirigé par lui jusqu'à 1824. Il publia plusieurs ouvrages et un grand nombre de traités et de mémoires dans des revues allemandes.

et très instruit, qui l'a toujours reçu avec beaucoup de bonté ». A Eger il va voir l'abbé Tittel [20], « jeune astronome, qui avait séjourné à Paris, et qui le reçut avec la plus grande cordialité ». A Besztercebánya il trouve deux naturalistes : Zipser [21], « l'un des minéralogistes les plus distingués de la Hongrie » et Beniczki, « notaire du comitat (de Zólyom), qui, à une grande variété de connaissances, joint un goût particulier pour la géologie ». Ces deux derniers lui montrent leurs collections, lui donnent des informations fort utiles et l'accompagnent dans plusieurs de ses excursions. A Kassa, il s'adresse à l'abbé Este, professeur de physique à l'Université, « un vieillard respectable et plein d'amabilité », qui lui offre sa voiture et l'accompagne pendant quinze jours dans ses excursions. A Munkács il est recommandé à J. Dercsényi [22], « connu dans les sciences par des travaux de diverses espèces, et surtout par la découverte, en Hongrie, des roches alunifères. »

Les professeurs et les savants avec lesquels il se met en rapport lui font connaître les écoles supérieures et les établissements scientifiques de la Hongrie. La première institution de ce genre est l'Ecole des Mines qui,

« établie à Schemnitz (Selmecbánya) par l'impératrice Marie-Thérèse, a acquis, à sa naissance, une juste célébrité par toute l'Europe. Les encouragements donnés à tous ceux qui se livraient aux sciences, les talents des professeurs, des améliorations notables dans les procédés d'extraction, dans le traitement des minerais, y ont attiré de toutes part un nombreux concours d'élèves, comme aussi de savans très distingués ». (I. 257).

(20) P. Tittel (1784-1831) fut nommé en 1824 directeur de l'Observatoire de Bude et professeur d'astronomie à l'Université de Pest. C'est en 1817, une année avant la visite de Beudant à Eger, que Tittel passa huit mois à Paris pour y étudier l'astronomie.

(21) A. Zipser (1783-1864), directeur d'un pensionnat de jeunes filles à Besztercebánya et naturaliste très apprécié en Hongrie et à l'étranger, fit paraître un grand nombre d'ouvrages et d'articles de revue, la plupart ayant trait au règne minéral de la Haute-Hongrie.

(22) J. Dercsényi (1755-1837), minéralogue distingué, qui, après avoir été médecin en chef du comitat de Zemplén, se retira à Munkács aux environs duquel il avait un domaine et se consacra entièrement à la minéralogie. Membre de plusieurs sociétés savantes étrangères, il composa, outre des travaux de minéralogie, un ouvrage allemand traduit en hongrois sur le vin de Tokaj.

Dans cette ville le voyageur « croit retrouver encore les Jacquin [23], les Delius [24], les de Born [25], les Scopoli [26], etc. », mais sa déception est grande; car, selon Beudant, cette célèbre école est en pleine décadence. Il n'y a plus de professeurs proprement dits; quelques officiers des mines sont chargés de faire quelques cours, les mêmes pour les ingénieurs et pour les mineurs. Il n'y a pour laboratoire qu'une salle dépourvue des ustensiles nécessaires, et pour collection, qu'un amas confus d'échantillons mal choisis, entassés pêle-mêle, et couverts de poussière.

Dans une revue allemande de Pest, le professeur et naturaliste K. Rumy protesta d'une façon énergique contre cette critique trop sévère de Beudant. Voici quelques passages de son article intitulé *Rüge eines Angriffes des französischen Reisenden Beudant auf die schemnitzer Bergakademie* [27] :

« Die Behauptung, dass die Bergakademie in Schemnitz jetzt kaum einen schwachen Rest Ihres damaligen Glanzes zeige, u. s. w. ist eine schnöde Verläumdung unserer alles Lob erhabenen, Wissenschaft und Kunst und alles Gute befördernden Regierung. Wie ? unsere gute Regierung, die für andere Lehranstalten so viel thut und zu ihre Erhaltung und Emporbringung so grosse Summen ausgibt, sollte gerade bei der berühmten schemnitzer Bergakademie, die selbst von Schweden, Norwegen, Spaniern und Amerikanern besucht wird, lieber

(23) M.-J. Jacquin (1797-1817), célèbre médecin et naturaliste d'origine hollandaise, professeur de chimie et de minéralogie à l'Ecole de Selmecbánya, puis professeur de chimie et de botanique à l'Université de Vienne.

(24) T.-M. Delius (1728-1779), professeur de science minière à l'Ecole de S., auteur d'un ouvrage intitulé *Anleitung zu der Bergbaukunst...*, Vienne, 1773, et traduit en français sous le titre de *Traité sur la science de l'exploitation des mines...*, Paris, 1778.

(25) I. de Born (1742-1791), illustre géologue et minéralogiste d'origine transylvaine, auteur de nombreux ouvrages et de mémoires en latin, en allemand et en français; le résultat de ses observations minéralogiques faites en Hongrie fut publié en 1774 dans un ouvrage intitulé *Briefe über mineralogische Gegenstände...* Francfort et Leipzig, 1774 (traduit en français sous le titre de *Voyage minéralogique de Hongrie et de Transylvanie*, Paris 1780). Il ne fut jamais professeur à l'Ecole de S., mais il étudia la contrée de cette ville.

(26) J.-A. Scopoli (1723-1788), professeur de chimie, de minéralogie et de métallurgie à l'Ecole de S., publia plusieurs ouvrages relatifs aux mines et aux richesses minérales de Selmecbánya et de la Hongrie.

(27) Iris, 1825, n° 38, 9 nov.

sparen und gewinnen, als die Wissenschaft fördern wollen ? Welch ein kleinlicher und unwürdiger Gedanke des Monsieur Beudant ! » (152).

Rumy reconnaît d'ailleurs que l'Ecole n'a plus de professeurs aussi savants et aussi illustres qu'elle en avait autrefois, mais elle a toujours des maîtres capables et habiles (« brauchbare und geschickte Lehrer »). Ce que Beudant dit sur la collection de minéraux de l'Ecole, est aussi, d'après Rumy, une exagération (« ist übertrieben »).

En ce qui concerne l'Université de Pest, les chaires de chacune de ses quatre facultés sont remplies, selon Beudant, par des hommes d'un mérite très distingué, il n'y a que quelques modifications qui seraient nécessaires pour mettre cet établissement au niveau des grandes universités de l'Europe. La bibliothèque de l'Université est riche, même en ouvrages modernes de toute espèce. Le cabinet d'histoire naturelle est assez considérable, et n'aurait besoin que d'un peu plus d'ordre pour former un établissement aussi important qu'instructif. Le jardin de botanique, sans atteindre le niveau de ceux des pays où cette science est cultivée depuis longtemps, satisfait aux besoins des étudiants.

Quant au « musée national d'histoire naturelle, établie depuis 1804 » [28], il présente un certain intérêt, il renferme déjà des collections très intéressantes, c'est un établissement naissant, qui, s'il est suffisamment protégé, deviendra très important, et pour la Hongrie et pour la science. L'Observatoire de Bude qui se trouve au sommet du Blocksberg, est très bien monté, il possède d'excellents instruments, mais il a l'inconvénient de se trouver isolé et très loin de la ville. L'Observatoire d'Eger, au contraire, est insignifiant.

A Keszthely, il visite l'Ecole d'Agriculture, fondée et entretenue par le comte G. Festetich. Le comte lui-même et son fils lui montrent cette école : le *Georgicon*, destinée d'une part à former des « officiers d'académie » qui puissent être mis avec confiance à la tête des domaines, et d'autre part, à donner à des paysans les connais-

(28) Il s'agit du cabinet de minéralogie du Musée national hongrois de Pest, fondé en 1802 par le comte F. Széchenyi.

sances nécessaires pour faire de bons jardiniers et de bons cultivateurs.

« En général, écrit Beudant, cette école me paraît fort bien tenue; toutes les parties de l'enseignement sont bien combinées : chacun y apprend ce qu'il doit essentiellement savoir, et rien au-delà » (II. 481).

Beudant trouva donc en Hongrie des savants remarquables et des établissements scientifiques bien montés et habilement dirigés. Ces expériences favorables ne l'empêchent pourtant pas de constater qu'en Hongrie les lettres, les arts et les sciences sont dans un état déplorable. Il affirme que l'instruction publique est extrêmement négligée, et qu'il n'y a que trente ou quarante ans que les seigneurs se livrent eux-mêmes à l'étude et protègent « toutes les branches des connaissances utiles ». Aussi le gouvernement et les particuliers ont-ils encore beaucoup à faire pour faire de la Hongrie un pays civilisé. La bonne volonté ne manque pas, et « on peut espérer que la nation hongroise, qui n'a plus de révolutions à craindre, rivalisera bientôt avec toutes les autres ». Il trouve d'ailleurs l'explication de cet état de choses dans « les ravages des Turcs, les guerres intestines et les dissensions religieuses, qui ont désolé ces belles contrées jusque dans le dix-septième siècle ». (I. 10).

Le minéralogiste Zipser, que Beudant était allé voir à Besztercebánya, crut nécessaire de réfuter le jugement de Beudant sur la « culture scientifique » de la Hongrie. Dans un article pénétré de patriotisme et intitulé *Ein Wort über Beudant' Ansicht die wissenschaftliche Kultur Ungarns betreffend* [29], il protesta lui aussi comme Rumy contre certaines suppositions du savant français :

« Es sind die Schattenseiten dieses gelehrten Mannes in seinem Werke so viele, dass ihre Beleuchtungen von unserer Seite um so notwendiger werden, als sie uns zum Theil gar nicht, zum Theil nicht so arg treffen, wie sie gemeint werden » (271).

Il l'accuse d'avoir parlé de choses qu'il n'a pu con-

(29) Iris, 1826, n° 68, 69, 70, 8 et 10 juin et 13 juillet.

naître, comme la langue et la littérature hongroise. (« Wie über die litterarische Betriebsamkeit und Kultur einer Nation absprechen, deren Sprache und Literaturgeschichte ihm unbekannt sind ? ». Selon Zipser, la littérature hongroise n'est ni si pauvre, ni de date si récente que Beudant le suppose, elle est riche au contraire en ouvrages originaux de tout genre, et elle est cultivée depuis longtemps.

« Unstreitig muss in der magyarischen Literatur Etwas liegen, da vor beinahe 70 Jahren der grosse Gerhard van Svieten [30] die ungarische Sprache erlernte um die in derselben geschriebenen medizinischen Werke lesen zu können » (273).

Il est également faux, d'après Zipser, que l'instruction publique est trop négligée.

« Der öffentliche Unterricht ist nicht so ausserordentlich vernachlässigt, wie Hr. Beudant glaubt, wenn er ihn nicht nach einer Dorfschule beurtheile... Woher unsere rühmlichen Generäle, Staatsmänner u. s. w., da sie in der Jugend kaum in den Anfangsgrunden genau unterrichtet werden konnten ?... Wie war es möglich, dass Herr Beudant seinem angeblichem Total-Ueberblicke zufolge ein solches Urtheil über die literarische Kultur Ungarns fällen konnte » (279).

*
**

Comme la plupart des étrangers qui voyagent en Hongrie, le savant français est frappé de l'extrême diversité des peuples qui habitent ce pays. Et ce qui augmente encore son étonnement, c'est que,

« quoique attachés depuis des siècles à la même patrie, liés par des intérêts communs, gouvernés à peu près par les mêmes lois, et vivant entre eux en assez bonne intelligence, la plupart de ces peuples sont encore distincts : chacun d'eux conserve avec une sorte d'orgueil le souvenir de son origine, et ne contracte, en général, d'alliance qu'avec les siens; il en résulte que la plupart ont conservé leurs langues ou leurs dialectes, leurs mœurs et leurs usages. » (I 62).

(30) Gérard van Swieten (1700-1772), célèbre médecin hollandais, professeur à l'Université de Leyde, puis à celle de Vienne où il fut appelé par Marie-Thérèse qui le prit pour son premier médecin et le créa baron de l'Empire. Comme directeur général des études, il fit beaucoup pour l'avancement des sciences en Autriche.

Voilà comment un étranger impartial a envisagé, il y a cent ans, le problème des nationalités en Hongrie, il n'a constaté nulle part l'oppression des minorités par les Hongrois, il n'a vu partout que des races libres, ayant chacune sa physionomie particulière.

Après avoir constaté ce fait, il passe en revue les différents peuples de la Hongrie. Le peuple dominateur qui possède la plus grande partie et les contrées les plus fertiles du pays, ce sont les Hongrois ou les Magyars. Comme tous ceux qui connaissent l'histoire si mouvementée de ce pays, Beudant s'étonne à son tour du nombre relativement élevé des Magyars qui, entourés de peuples slaves et germaniques, ont su conserver durant huit cents ans leur indépendance et leur caractère national.

« On a peine à concevoir, dit-il, comment il est arrivé que la souche de ce peuple, qui était peu forte lors de son premier établissement, à la fin du neuvième siècle, ne se soit pas confondue avec les naturels du pays, et qu'elle ne se soit pas éteinte, au milieu de toutes les guerres, de tous les désastres qu'elle a eu particulièrement à supporter. » (I. 167).

D'après Beudant, les Magyars sont généralement vifs, même emportés, et francs jusqu'à la rudesse; mais ils sont très accueillants et toujours prêts à rendre service. Comme plusieurs de ses compatriotes avant et après lui, il remarque que

« l'enjouement, joint à la vivacité, à une certaine inconstance, à l'étourderie même..., donne au caractère de ce peuple, la plus grande analogie avec le caractère français. » (I. 68).

Les Slovaques, que notre auteur considère comme « les véritables naturels du pays », sont, selon lui, plus actifs, plus industrieux que les Hongrois. Il en résulte que, partout où ils se trouvent établis parmi des Hongrois ou des Allemands, ces derniers cessent bientôt de prospérer, ils perdent leur langue, deviennent Slovaques ou s'éteignent entièrement [31]. Grâce à leur nature labo-

(31) Beudant fait cette remarque d'après Schwartner qui écrit dans son ouvrage intitulé *Statistik des Königreichs Ungern*, Pest, 1798 : « Die ersten (die Slowaken) haben unter allen Bewohnern Ungern's die grösste Fortpflanzungskraft, und wo sie unter Ungern und Deutsche einmal Wurzel fassen, hört der Unger und der Deutsche

rieuse, les Slovaques, en général, sont assez aisés. ils portent des costumes très pittoresques.

Les Allemands forment la partie la plus civilisée de la population : ce sont eux qui ont ouvert et exploité les mines, qui ont introduit l'industrie dans les villes et créé le commerce avec le Nord, et qui exercent un grand nombre de professions civiles. A côté de certaines contrées où ils sont en majorité (le comitat de Szepes, les sièges de Transylvanie, le Bánát), il y a beaucoup d'Allemands dispersés dans toutes les parties de la Hongrie.

Le quatrième peuple de Hongrie dont le nombre est considérable, ce sont les Valaques, « qui eux-mêmes se donnent, dans leur langage, le nom de Romains (Roumains) ». Voici de quelle façon peu favorable Beudant les caractérise :

« Les Valaques, en général petits et robustes, d'une physionomie assez animée, mais brutale et rabougrie, à cheveux noirs et touffus, sont les peuples de la Hongrie les plus éloignés de la civilisation. Les hommes sont naturellement paresseux, et dès qu'ils ont trouvé les moyens de satisfaire les plus indispensables besoins, rien au monde ne pourrait les engager à travailler; aussi sont-ils toujours sales et mal vêtus, et traînent-ils l'existence la plus misérable. Les femmes, au contraire, sont très actives... Ces peuples sont, dit-on, rusés, vindicatifs, voleurs et enclins à toutes les superstitions; sans aucun principe de moralité, de religion; sans arts, sans civilisation». (I. 72-73).

Parmi les peuples moins nombreux de la Hongrie, comme les Grecs ou Macédoniens, les Arméniens et les Juifs qui font le commerce, les Serbes, les Ruthènes et les Tziganes, Beudant fait mention des établissements français qui se trouvaient dans la Hongrie du Sud, comme le bourg de Hatzfeld (Zsombolya), et les villages de Charleville (Károlyliget), de Saint-Hubert (Szent-Hubert), de Nagyjécsa et de Csatád dans le comitat de

auf zu gedeihen und in einer Zeit von weniger Generationen stirbt er ganz ab. ...Beyspiele ganzer und halber Marktflecken und Dörfer, die seit 200 Jahren von Deutschen und Ungern an die Slowaken übergegangen sind, giebt's unzählige. » 92-93. En effet les Slovaques ont toujours été très prolifiques et ont gagné du terrain, surtout en Haute-Hongrie. Il est pourtant incontestable qu'un grand nombre d'entre eux se sont magyarisés dans les autres parties du pays.

Torontál ainsi que le village de Bresztovác dans le comitat de Bács.

La liste des villages français cités par Beudant n'est pas complète. Il faut y ajouter encore une dizaine de communes qui se trouvaient dans les comitats de Bács, de Temes et de Torontál, et qui étaient habitées entièrement ou en partie par des Français, originaires pour la plupart de la Lorraine, établis en Hongrie au cours du XVIII[e] siècle et surtout pendant le règne de Marie-Thérèse [32].

« Cette petite colonie, dit Beudant, a jusqu'ici conservé sa langue (I. 77) ». Un Jésuite belge, l'abbé Feller, qui de 1765 à 1769 séjourna en Hongrie, put constater la même chose. Il raconte qu'Engel, évêque de Csanád, qu'il alla voir à Makó, lui proposa d'accepter une paroisse parmi ses fidèles français et allemands [33]. Il s'agissait sans doute des colons français dont les villages se trouvaient dans le diocèse de Csanád. C'est pour eux que le chanoine J. Róka fit paraître en 1786 un recueil de cantiques [34]. Quelques dizaines d'années plus tard, un voyageur français, le baron d'Haussez, alla voir ces Français de Hongrie, et voici comment il raconte sa visite :

« Je me suis détourné de ma route pour voir quelques villages habités par des Français dont les pères avaient été attirés et fixés là par l'impératrice Marie-Thérèse... Mes compatriotes n'ont pas semblé me tenir compte de la peine que j'avais prise pour les venir visiter. C'est tout au plus s'ils se souvenaient de leur origine, dont la tradition ne s'accompagne d'aucune sympathie. La langue française, déjà toute altérée et dégénérée en patois mêlé d'allemand et de slave,

(32) L. Hecht : *Les colonies lorraines et alsaciennes en Hongrie.* Nancy, *Mém. de l'Acad. de Stanislas,* 1878. L. Réthy : *Franciák és elszász-lotharingiaiak a magyarságban* (*Français, Alsaciens et Lorrains en Hongrie*), *Ethnographia,* Budapest, 1891. A. Bodor : *Délmagyarországi települések története... (Histoire des établissements de la Hongrie du Sud...),* Budapest, 1914. Ces villages se trouvent actuellement en Yougoslavie et en Roumanie. V. A. Rosambert : *Villages lorrains en Yougoslavie, Illustration,* 1933, 1[er] avril.

(33) *Itinéraire ou Voyages... en Hongrie, en Transylvanie...,* Paris-Liège, II[e] éd. 1823, p. 414.

(34) *Cantiques spirituels traduits de l'allemand en français à l'usage des colonies de Lorraine dans le Bánát de Temeswar,* Pest, 1786.

cessera d'être parlée chez la génération qui remplacera celle existante. » [35].

En effet, les successeurs de ces anciens colons français sont aujourd'hui Allemands, il n'y a que leurs noms de famille français qui rappellent leur origine. N'ayant ni prêtres, ni instituteurs français, ils ont été absorbés peu à peu par les Allemands qui les entouraient de toute part.

Beudant eut souvent l'occasion d'observer le caractère des paysans hongrois, slovaques ou allemands.

« Les paysans..., écrit-il, sont de fort bonnes gens; je n'ai jamais eu à me plaindre d'aucun d'eux, et lorsqu'il m'est arrivé d'en prendre avec moi pour me suivre dans mes courses, je les ai toujours trouvés remplis de soins. » (I. 218).

Une fois pourtant, il eut des raisons sérieuses d'être mécontent d'eux. En se rendant de Beregszász à Nagykálló, il avait pour conducteurs des Valaques.

« Ceux-ci étaient de mauvais drôles, dont l'accoutrement et la figure sauvages m'avaient, dès en partant de la station, annoncé le caractère; ils commencèrent par être négligents, de mauvaise humeur, et finirent par devenir insolens. Je fus obligé... de leur administrer des coups de canne et de leur promettre une autre bastonnade à la prochaine station. Ce fut la première, et heureusement la seule fois que j'eus à me plaindre des paysans hongrois ». (III. 330).

Dans les grandes villes les auberges étaient assez bonnes, mais dans les petites villes, et surtout dans les villages où il s'arrêta parfois, il ne trouva le plus souvent que des cabarets primitifs dans lesquels il lui fut difficile d'avoir une chambre passable et la nourriture la plus simple. Voici quelques-unes de ses expériences faites sous ce rapport ! A Nyitra, petite ville de Haute-Hongrie, il descend au *Cerf d'or;* un individu le regarde de la tête aux pieds et refuse de le loger; il se présente dans une autre auberge où il n'est pas reçu non plus. Impatienté, il envoie son domestique chercher le maire qui, après avoir vu les gros cachets de son passeport et son assignation de relais, lui tire humblement son cha-

(35) *Alpes et Danube*, Bruxelles, 1837, II, 200.

peau. Alors tout s'explique : on lui donne une chambre et on prépare un poulet pour dîner. Il apprend que, s'il a été accueilli d'une manière aussi peu hospitalière, c'est parce qu'il est arrivé à pied. Car en Hongrie,

« jamais une personne, capable de manger un poulet, ne s'avise d'aller à pied; les paysans seuls conservent cette habitude. Mais... on reçoit l'accueil le plus gracieux lorsqu'on arrive en voiture, ou même dans une charrette de foin, équipage assez ordinaire en Hongrie, et que les plus grands seigneurs ne dédaignent pas. » (I. 217).

A Vihnye, petite station thermale aux environs de Selmecbánya, il n'y avait pas un seul matelas dans toute l'hôtellerie, il dut se contenter d'une botte de paille et, au lieu de drap, d'une mauvaise couverture fort sale.

« Ce fut ma seule ressource, ajoute-t-il d'un ton mélancolique, c'est la seule qui puisse rester à quiconque arrive comme moi à pied, et un marteau à la main pour tout bagage. » (I. 285).

A Tiszolc, il entre dans un petit cabaret où on lui propose de la paille; il y trouve six Juifs, dont la barbe sale et l'accoutrement lugubre le font reculer. Il se fait conduire ailleurs, on lui offre alors chez un paysan une petite chambre remplie d'oignons et de beurre, et où plusieurs personnes ronflaient déjà terriblement. Il dut accepter pourtant cette chambre, son domestique s'installa à la porte, ses guides se couchèrent au milieu de la rue. A Poprád, il s'installe dans un cabaret où il ne peut pas dormir, parce que les paysans rassemblés à l'occasion du grand marché y dansent et font un grand bruit.

« Je trouve heureusement, dit-il, un expédient qui me réussit fort bien, je fis transporter le lit dans la voiture que je fis ensuite placer sous la remise, où je dormis tranquillement : mon domestique coucha dans l'auge, et le cocher sur le fumier. » (I. 163-164).

Dans un petit village aux environs du mont de Somló, où il arrive très tard dans la nuit, l'aubergiste ne veut lui donner ni souper ni chambre, car il le prend pour un Juif; pour l'éprouver, on lui propose du cochon pour souper, et lorsqu'il l'accepte, la femme de l'aubergiste, constatant ainsi que son client est un bon chrétien, lui

fait rôtir un poulet et lui donne une chambre fort propre.

Une fois, entre Keszthely et Tapolca, son cocher s'égare dans la forêt.

« Je ne trouvai d'autre moyen, dit-il, que de coucher à la belle étoile et d'attendre le jour pour m'orienter. Je fis allumer un grand feu; je m'emparai du pain du cocher, et, avec ma bougie, j'allai, en soupant, à la recherche d'une source d'eau, que je trouvai heureusement à peu de distance de ma nouvelle habitation. J'étendis une couverture de cheval par terre, et je me couchai auprès du feu, où je dormis profondément » (II. 483).

A Kiskapoly, (auj. Kapoly), petit village du comitat de Somogy, il ne trouva qu'un cabaret misérable où il n'y avait ni écurie pour les chevaux, ni chambre pour lui et ses gens. Un paysan lui offrit sa maison. C'était

« un individu à figure rubiconde, à grande moustache pendante, les cheveux tressés en natte et tombantes ainsi des deux côtés... Le bon homme avait un peu bu dans la journée; il était de bonne humeur, et m'accueillit comme un confrère ivrogne, une fiole à la main, pour m'offrir le palinka (eau de vie). » (II. 513).

Après le souper composé d'œufs durs, ils se couchèrent et son hôte ronfla bientôt comme « l'orgue d'une cathédrale ».

Ce qui rend le séjour de Beudant en Hongrie facilement supportable, c'est que, au lieu de se scandaliser et de se moquer des mœurs et des usages parfois choquants de ce pays, il essaie de les comprendre et de s'y soumettre.

« Quoi de plus bizarre, en effet, pour un Français que de trouver le dessert servi lorsqu'on va se mettre à table, de voir arriver ensuite une soupe au chocolat, une omelette coupée en petits morceaux, arrangés systématiquement sur un plat de pruneaux, un morceau de veau sur des poires cuites, un plat d'épis de maïs (vulgairement blé de Turquie), cuit dans l'eau, et tant d'autres choses du même goût, fort éloignés de nos usages [36]. Comment se faire à la coutume de servir une

(36) Ce que Beudant note sur la cuisine hongroise, est assez « bizarre » en effet. Il est possible qu'il ait assisté quelque part à un dîner commençant par un dessert, mais c'était une exception

bouteille de liqueur et un seul verre, dans lequel chacun boit à son tour, à celle qu'ont les hommes de fumer après le repas, au milieu du salon, avec les dames, qui sont les premières à vous offrir la pipe » (I. 219).

Certains usages des paysans sont encore plus singuliers pour un étranger. En voici un que Beudant crut intéressant de noter : un paysan hongrois s'il veut être poli, vous offre de boire à même sa bouteille, qu'il a déjà entamée de cette manière, et dans laquelle il boit après vous, pour vous l'offrir de nouveau. Dans un autre endroit de son ouvrage il raconte le fait suivant. Il arriva un jour dans un château, où une jeune paysanne vint lui ouvrir et commença par lui baiser la main. Il fut frappé de cette galanterie qu'il rencontrait pour la première fois, il constata ensuite que cet usage était généralement répandu en Hongrie : les domestiques et les paysans baisent la main des dames et des seigneurs, les enfants baisent la main non seulement de leurs parents, mais des visiteurs qui viennent les voir, les dames mêmes, en arrivant chez une autre, que son âge ou sa qualité met au-dessus d'elles, s'empressent de lui offrir cette marque de leur respect : si celle-ci veut faire une politesse, elle cache promptement ses mains et leur offre son visage [37].

*
**

Beudant parcourut les régions les plus diverses de la Hongrie, il les étudia en géologue, sans être pourtant insensible aux beautés de la nature. Il jouit par exemple de la vue magnifique qui s'offre du sommet du Szitnya, mont situé aux environs de Selmecbánya. Il y avait là lors de son passage un petit pavillon carré, dû à la libéralité du prince Kohàry, et entouré d'un balcon d'où il vit au Sud les plaines immenses de Hongrie, et

faite peut-être dans le dessein de lui plaire, et non pas un usage. Chez les Hongrois anciens, le repas était ordinairement précédé d'un vin miellé, d'un vermouth ou d'un autre apéritif, suivi de ragoûts, de rôtis, de fruits cuits ou frits, et de gâteaux, tous servis en abondance.

(37) Ces usages archaïques, restes des anciens temps féodaux et aristocratiques, ne sont pas encore tout à fait passés de mode, ils sont encore conservés plus ou moins en province et à la campagne.

au Nord, à l'Est ainsi qu'à l'Ouest, les montagnes de la Haute-Hongrie, entre autres les majestueuses cimes du Tátra. Il visite le château de Visegrád dont il rappelle l'histoire glorieuse et dont les ruines lui suggèrent des réflexions mélancoliques sur l'instabilité des choses humaines et sur l'histoire désastreuse de la Hongrie.

« La vue dont on jouit, dit-il, du haut des murailles est très agréable : l'œil suit le cours du Danube, dont les contours à l'ouest, derrière les montagnes, produisent un effet très pittoresque, et dont le détour brusque au sud, et le développement au milieu des campagnes de Pest et de la vaste plaine centrale, forment un tableau vraiment enchanteur » (I. 528).

Une autre région qu'il apprécie beaucoup à cause de son caractère varié et pittoresque est la contrée du Balaton. Il gravit presque toutes les buttes basaltiques (elles sont au nombre de quatorze) qui couvrent cette région et dont plusieurs sont couronnées de vieux châteaux féodaux en ruines.

« Tout cet ensemble, écrit-il, produit un effet enchanteur, que le géologue ne peut se lasser d'admirer » (II. 467).

Par contre, il ne goûte que très médiocrement la Grande Plaine hongroise qu'après lui, tant de poètes, romanciers et auteurs de relations de voyage, hongrois et étrangers, épris d'exotisme, ont célébrée. A cette époque, la conception romantique de la puszta n'était pas encore née; le csárda, le csikós, le betyár et d'autres clichés hongrois, répétés plus tard à satiété, n'étaient pas encore à la mode. Il regarde les steppes hongroises avec l'œil du naturaliste impartial et pratique, libre de toute convention littéraire. Voici quelques passages de la description que Beudant a consacrée à cette partie de la Hongrie :

« Dans toute cette étendue, le voyageur, surtout dans l'arrière-saison, se croit au milieu d'un désert, où il ne rencontre aucun chemin fixe, et où les habitations disséminées sous les directions des villes principales se trouvent à de très grandes distances les unes des autres. Le cœur se resserre au milieu de cette immensité, dont l'œil cherche en vain les bornes, et où règne partout, pendant le jour, un silence profond. Aussi est-ce avec plaisir que le voyageur, fatigué d'un tableau si monotone, voit arriver la nuit qui doit lui dérober l'étendue de

l'espace au centre duquel il est placé. Tout semble d'ailleurs se ranimer alors : le silence est au moins interrompu par le cri des oiseaux d'eau, et bientôt des feux nombreux allumés par les pâtres, par les paysans et par les voituriers qui couchent dans la plaine viennent égayer la contrée, et assurer au moins qu'on n'est pas seul au milieu du désert «. (II. 346)

*
**

Quelles sont les conclusions générales que Beudant a tirées de ses impressions de Hongrie ? La première en est que la Hongrie ne mérite pas d'être une *terra incognita*, c'est-à-dire un pays ignoré et négligé par les savants et les voyageurs étrangers. Il y a plusieurs causes par lesquelles il explique cette indifférence. La plus importante en est, sinon une antipathie, du moins un certain manque de confiance vis-à-vis de la Hongrie, un sentiment qui a son origine dans l'histoire troublée et belliqueuse de son peuple. Voici comment Beudant définit cette défiance :

« L'énergie que les Hongrois ont déployée dans les guerres extérieures et intestines; la fureur qu'on a montrée de part et d'autre, soit dans la défense, soit dans l'attaque; les milliers d'hommes que les armées étrangères ont perdus sur le sol hongrois, ont laissé dans l'esprit des nations voisines des craintes, des préventions, dont les hommes éclairés reconnaissent aujourd'hui le peu de fondement, mais qui n'en subsistent pas moins... » (I. 4-5).

Selon lui cette prévention contre la Hongrie est facile à expliquer, car on peut réparer assez promptement les désastres matériels des guerres et des révolutions, tandis que leur conséquences morales et leurs effets empreints dans l'âme des peuples ne s'effacent qu'avec une extrême lenteur.

Il y a un grand nombre de préjugés qui sont autant de manifestations de cet état d'esprit hostile à la Hongrie. On dit souvent à l'étranger que le climat de ce pays est extrêmement malsain et dangereux pour les étrangers. C'est une erreur.

« C'est à tort, dit Beudant, qu'on a représenté la Hongrie comme le tombeau des étrangers : il est de fait que le climat y est en général très-sain, que les maladies n'y sont ni

plus fréquentes, ni plus meurtrières que dans toutes les contrées environnantes, et que les habitants conservent leur énergie et leur force aussi longtemps qu'ailleurs... En général je puis affirmer que, malgré toutes les fatigues et toutes les privations que j'ai éprouvées, pendant mon séjour dans cette contrée, je n'ai jamais senti l'effet de l'insalubrité que j'avais vu souvent citée dans les livres, et sur laquelle, à Vienne même, on entend faire encore mille contes absurdes. » (I. 42-43).

On entend dire encore que les peuples de Hongrie sont demi-barbares et que, par conséquent, le pays est très peu sûr pour les étrangers. Encore une exagération ! Selon Beudant, il y a sans doute une certaine rudesse dans les Hongrois; ils sont moins polis, moins civilisés que les peuples de l'Europe occidentale, mais

« il suffit d'avoir vécu quelques moments au milieu de ce peuple, pour reconnaître que c'est chez lui que se trouvent aujourd'hui à leur plus haut degré, cette noble franchise, cette hospitalité patriarcale, cette simplicité de mœurs que la haute civilisation a fait si souvent disparaître » (I. 5.).

Une autre raison pour laquelle les étrangers évitent souvent la Hongrie, c'est qu'ils croient que les routes sont très mauvaises, que les moyens de communication sont primitifs et insuffisants, que les auberges des villes et des villages ne sont pas assez propres et confortables, et que, à cause de tout cela, les voyageurs sont exposés à bien des fatigues et des privations. Ces reproches sont plus ou moins fondés, mais, selon Beudant, tout ce que les ennemis de la Hongrie disent sur le manque de sûreté générale et l'insécurité des routes, est une exagération sans aucun fond sérieux.

« Comme j'ai fait, écrit-il, en Hongrie plus de 800 lieues dans les parties les plus reculées, les plus propres à servir de retraite aux brigands, et que je m'y suis trouvé dans toutes les saisons et à toutes les heures, de jour et de nuit, sans qu'il me soit jamais rien arrivé, je pense que ce pays n'est pas moins sûr que toutes les autres parties de l'Europe » (II. 433-434).

Selon notre auteur, les Hongrois eux-mêmes sont plus ou moins responsables de ce que leur pays est tellement inconnu et méconnu à l'étranger. Etant trop occupés pendant de longs siècles par les guerres et par leurs

luttes politiques contre l'Autriche, ils ont dû négliger les arts et les sciences, ils n'ont même pas eu le temps d'observer et d'étudier leur propre pays, et de faire connaître le résultat de leurs observations scientifiques à l'étranger. Ce qui est encore plus étonnant pour Beudant, c'est que les Autrichiens, après la réunion des deux Etats, n'aient « pas conçu un vif désir d'étudier en détail un pays, qui, sous tant de rapports, devait leur présenter quelque chose d'extraordinaire » (I. 3). Et ce qui aggrave leur indifférence, c'est que les Autrichiens ne se contentent pas d'ignorer la Hongrie, liée par des rapports politiques, économiques, administratifs si étroits à leur pays, mais qu'ils nourrissent et répandent, vis-à-vis des Hongrois une foule de préjugés dénués de fondement. Pendant son séjour de Vienne, Beudant eut l'occasion de connaître cet état de choses regrettable.

« Les Autrichiens, dit-il, ont une idée tellement désavantageuse de la Hongrie, qu'ils ne conçoivent pas qu'on puisse se résoudre à y mettre seulement le pied; c'est pour eux une vraie Sibérie » (I. 208).

Selon Beudant, la Hongrie devrait exciter la curiosité des voyageurs ainsi que l'attention des historiens et des naturalistes étrangers. C'est « un pays auquel la nature a prodigué toutes ses faveurs », autour duquel « les montagnes forment... une enceinte, qui semble avoir été placée tout exprès par la nature, pour déterminer une contrée indépendante, séparée de toutes les autres, et protégée par des limites inviolables contre les invasions des peuples voisins » (I. 22). Il met donc en relief, lui aussi, l'unité géographique de la Hongrie, tant de fois décrite et admirée par les géographes étrangers et un peu oubliée par les auteurs du Traité de Trianon.

Il est de même persuadé que l'histoire du peuple hongrois offrirait aux savants étrangers les plus beaux sujets d'étude et de recherche. A son avis, il est impossible de ne pas admirer ce peuple énergique et tenace qui, établi dans son habitat actuel, s'éleva presque subitement à un degré de puissance tel qu'il put subjuguer ou maintenir dans le respect tous ses voisins. Tout le monde doit reconnaître que le peuple hongrois déploya dans les malheurs une incroyable énergie et que dans

ses erreurs même il conserva toujours la noblesse et la générosité de son caractère, ce qui devrait lui assurer « l'attention de tous les hommes éclairés ». Voilà des paroles flatteuses que nous n'avons pas le droit de considérer comme de simples compliments, tant elles semblent claires et sincères.

Ce qui peut attirer les naturalistes en Hongrie, c'est l'immense variété des productions naturelles de toute espèce qui se trouvent dans ce pays. Les parties basses, extrêmement fertiles, produisent en grande quantité des céréales, du vin, du tabac, tous de qualité excellente, tandis que les montagnes, couvertes de forêts immenses, renferment en grande abondance des richesses minérales dont l'étude pourrait conduire les savants à une foule de découvertes plus ou moins importantes.

« Tout s'y trouve réuni en profusion, dit Beudant, et si, sous ce point de vue, on compare ce royaume avec les pays adjacens, on ne sera plus étonné de cet ancien adage national : *extra Hungariam non est vita, si est vita non est ita* » (I. 103).

Il loue particulièrement les vins de Hongrie. Il avoue que la Hongrie l'emporte même sur la France par la variété des vins qu'elle produit, et que même les meilleurs crûs de France, comme ceux de Bourgogne, ne peuvent être comparés avec certains vins excellents de Hongrie, comme ceux de Tokaj, de Ménes, d'Eger, etc. Il attribue cette supériorité des vins de Hongrie non seulement au terrain, mais surtout à la culture soignée des vignes qui atteint son plus haut point de perfection dans la contrée de Tokaj.

Parmi les productions minérales de la Hongrie et de la Transylvanie, il cite en première ligne les mines d'or et d'argent.

« Elles sont les seules, d'une certaine importance, que l'on possède en Europe, et étaient, sans doute, sous ce rapport, les premières mines du monde, avant la découverte du Pérou, du Mexique et du Brésil » (I. III).

Sous le rapport des productions naturelles, la Hongrie est donc, selon Beudant, le pays le plus favorisé de l'Europe. Par contre, l'industrie y est encore dans un état misérable; à l'exception des objets de première né-

cessité qui se fabriquent dans les villes, presque tous les produits industriels sont exportés de l'Autriche. De même il est à regretter que la plus grande partie du commerce se trouve dans les mains d'étrangers, qui souvent, après avoir amassé des richesses, retournent en jouir dans leur pays natal.

Nous avons donc constaté que c'est comme un observateur impartial et assez bien informé que Beudant parcourut la Hongrie. Il se trompait parfois, ses généralisations étaient parfois hâtives, ses jugements superficiels, mais il est certain qu'il ne manquait jamais de bonne volonté et qu'il essayait de voir tout de ses propres yeux et de se tenir éloigné de tout préjugé et de toute prévention. Il est dommage que ses compatriotes à son époque et après lui n'aient pas suivi son exemple et ses conseils, et qu'ils ne soient pas venus en plus grand nombre en Hongrie. La connaissance immédiate de ce pays par les Français du XIX[e] siècle aurait pu prévenir ou supprimer bien des malentendus, et aurait peut-être épargné aux Hongrois certaines déceptions et certaines humiliations qui leur furent si douloureuses et dont les conséquences ont été si graves.

(*Université de Pécs*).

GÉZA BIRKÁS.

LES SOLDATS FRANÇAIS
DANS
LA GUERRE D'INDEPENDANCE
DU
PRINCE FRANÇOIS II RÁKÓCZI
(1703-1711)

Après la paix de Karlowitz (1699), la Hongrie fut libérée de la domination turque qui avait duré plus de 150 ans. Mais le pays, si florissant sous le roi Mathias, était complètement dévasté. Les campagnes incultes, sont dépeuplées, la misère règne. Les Habsbourg, alors sur le trône de Hongrie, et surtout leurs conseillers, qui n'avaient guère de sympathie pour les Hongrois, voulurent réorganiser le pays, mais en considérant comme essentiels les intérêts dynastiques et en négligeant les droits et les exigences justifiés de la nation. La perception impitoyable des impôts, la spoliation des domaines, les violences militaires, l'intolérance religieuse, indignèrent la nation au point que des révoltes plus ou moins importantes éclatèrent dans le pays. Mais ce ne sont d'abord que des mouvements locaux sans lien entre eux, révoltes paysannes et pillages insensés. De ces mouvements isolés devait naître plus tard une guerre d'indépendance, quand, parmi les grands seigneurs hongrois pleurant le sort de leur patrie, Rákóczi et son fidèle Nicolas Bercsényi songèrent à créer une insurrection unifiée, totale, nationale. Cette lutte commença au printemps de 1703. Elle devait durer 8 ans.

Rákóczi était aidé par les Français et les Polonais. Bien qu'improvisée, l'armée kuruc fut le principal instrument de cette guerre.

A la même époque se déroule en Europe occidentale la guerre de succession d'Espagne, qui met aux prises les deux dynasties les plus puissantes de l'Europe d'alors : les Habsbourg et les Bourbons. Il était donc naturel que Rákóczi, dans sa lutte contre les Habsbourg, demandât aide à Louis XIV, tout en faisant appel aux amitiés qu'avaient créées ses aïeux, les princes de Transylvanie.

Parmi les anciennes relations historiques franco-hongroises, la plus intéressante et la plus importante sans aucun doute, surtout au point de vue militaire, est due à l'insurrection de Rákóczi, la France donnant non seulement son appui moral et ses conseils diplomatiques, mais encore de l'argent, envoyant des techniciens militaires pour l'organisation de l'armée d'indépendance et permettant même l'engagement dans cette armée de sous-officiers et soldats français. Dans le cadre de cette étude nous ne parlerons que des officiers français et des troupes françaises ayant pris une part active à l'insurrection et ayant combattu sous les drapeaux de Rákóczi, et nous n'entrerons pas dans les détails de la préparation, de l'évolution et du résultat de cette alliance franco-hongroise. C'est avec une confiance illimitée que Rákóczi plaça son sort entre les mains des diplomates de Louis XIV, et jusqu'au dernier moment, il remplit avec honneur et zèle les obligations qu'il avait contractées. Mais les résultats ne furent pas ceux qu'il avait rêvés. Un phénomène historique immuable explique ses désillusions. Le plus faible de deux alliés suppose toujours l'autre plus riche de possibilités qu'il ne l'est réellement. Malgré la sympathie qu'inspirait le prince Rákóczi à Louis XIV et à la cour, la cause hongroise ne présentait qu'un intérêt secondaire pour la politique extérieure française de l'époque. Le théâtre où se déroulait la guerre de succession d'Espagne était trop loin des régions où opérait l'insurrection hongroise, et, les troupes du Roi Soleil étant prises dans les démêlés occidentaux, ce dernier ne pouvait pas apporter à Rákóczi l'aide efficace qui aurait donné la victoire complète. A la lumière objective de l'histoire, la contribution française — en dehors, bien entendu, des secours

financiers, — se manifeste uniquement par l'activité de quelques officiers et d'à peu près 1.500 soldats français qui luttèrent de 1703 à 1711 dans les rangs de l'armée kuruc [1].

François II Rákóczi était déjà depuis 1700 en correspondance suivie avec la cour de Louis XIV. Lorsqu'après sa captivité de Bécsujhely (Wiener-Neustadt), il vint en Hongrie, passant par la Pologne, et commença la guerre, il informa immédiatement la cour de Versailles de sa situation et demanda d'urgence l'aide française qu'on lui avait promise.

Le colonel-chevalier Louis Fierville d'Hérissy fut le premier officier français envoyé par Louis XIV. Passant par la Pologne, il se rendit au front hongrois et se présenta au début de 1704 à Rákóczi [2]. Les principaux points contenus dans sa lettre de créance, conservée aux Archives du Ministère français des Affaires Etrangères et datée de Versailles le 12 novembre 1703 (mémoire du Roy), sont les suivants [3].

« Avant son départ de Pologne il tâchera d'engager quelques officiers français actuellement dans ce royaume à passer aussy en Hongrie, par différents chemins, et à joindre le Prince Ragotzi, avec les soldats français qu'ils auront pu rassembler. Il se règlera sur ce que luy écrira le Sr de Bonac [4], au sujet du nombre de ces officiers et de ces soldats, qu'il engagera afin

(1) Malheureusement, les documents relatifs au rôle joué par ces Français sont rares dans les archives hongroises et dans la littérature relative à l'époque. Les années mouvementées de la guerre n'ont pas permis aux officiers français de nouer des relations personnelles en Hongrie. Ainsi on trouve à peine une ou deux de leurs lettres chez nous. Les lettres de Rákóczi et Bercsényi conservées dans la collection *Archivum Rákóczianum* donnent leurs noms et mentionnent le rôle important et remarquable de quelques-uns pendant la guerre *kuruc*. Ces officiers français étant en rapport constant avec leur pays, il est probable qu'ils parlèrent des faits de cette guerre dans la correspondance qu'ils échangèrent avec leurs familles. Les personnes qui pourraient indiquer aux *Archives Militaires Royales Hongroises de Budapest* (I. Bécsi kapu-tér 4) ou se trouvent éventuellement de telles lettres, rendraient un important service à l'historiographie hongroise.

(2) Son premier rapport envoyé du quartier général de Miskolc, le 24 février 1704 au Ministre des affaires étrangères Torcy. Fiedler : Aktenstücke zur Geschichte Franz Rákóczi's. Tome II, p. 557.

(3) L'extrait authentique se trouve dans la partie d'avant guerre des Archives Militaires Royales de Hongrie à Budapest. Fascicule de 1704 des documents relatifs à Rákóczi.

(4) Marquis de Bonac, ambassadeur de France à Varsovie.

de le proportionner à la dépense que sa Majesté veut bien faire.

S'ils peuvent joindre le Prince Ragotzi, il aura soin qu'ils obéissent exactement, puisqu'en le servant, il serviront aussy Sa Majesté. Elle est bien éloigné de regarder ce Prince comme rebelle à l'Empereur. Elle le considère comme le légitime héritier du Prince Ragotzi, son grand-père, souverain de la Transilvanie, autrefois allié de la France et de la Suède. Elle regarde avec raison cette principauté comme usurpée par l'Empereur, et le Prince Ragotzi, combattant pour ses droits, à la tête d'une nation libre, unie à ses intérêts par les justes sujets, que les Hongrois ont de demander le rétablissement de leurs privilèges violés et annéantis par la Maison d'Autriche.

C'est en cette considération, que le Roy veut soutenir un Prince, que Sa Majesté estime, autant par son mérite personnel que par le souvenir des services et de l'alliance de son grand-père. Ainsi le S^r... arrivant auprès du Prince Ragotzi, l'assurera que les sentiments de Sa Majesté pour luy ne changeront point, et qu'Elle veut luy donner des marques de sa protection, plus grandes que celles qu'il en a reçues depuis qu'il s'est mis à couvert des desseins, que l'Empereur et son conseil avaient formés contre luy. »

Mais le chevalier Fierville était plutôt militaire que diplomate, et puisqu'au début de l'insurrection le prince Rákóczi avait besoin d'un homme de métier pour l'organisation des troupes de sa cour, le colonel prit, dès le milieu de l'année 1704, le commandement du régiment de grenadiers français nouvellement créé. A ce moment le délégué de Louis XIV, choisi par le Ministre des Affaires Etrangères Torcy, pour être le conseiller militaire de Rákóczi et le représentant diplomatique de la Cour de France au quartier général du prince, était en route vers la Hongrie. Ce délégué, le maréchal Pierre Pucho, comte de Clinchamps et marquis des Alleurs, n'arriva, passant par la Turquie, qu'en mars 1705 près de l'armée *kuruc* [5]. Jusque-là nous ne connaissons que quelques officiers français qui avec Fierville se sont présentés à Rákóczi probablement vers la fin du mois de février 1704.

(5) Pour l'activité de des Alleurs en Hongrie, voir l'étude détaillée d'Alexandre Márki : Des Alleurs altábornagy Rákóczinál (Le maréchal Des Alleurs chez Rákóczi). Had történelme Közlemények 1917. (Communications d'histoire militaire. Année 1917).

PORTRAIT DE FRANÇOIS II RÁKÓCZI
(dans « *Histoire des Révolutions en Hongrie...* »
La Haye, 2 vol., 1739).

La désignation de Des Alleurs ne fut pas heureuse. Presque septuagénaire, maussade, orgueilleux, quelque peu philosophe, il ne pouvait pas s'intéresser à la cause kuruc. Ignorant l'allemand et le latin [6]. Il ne put communiquer avec les officiers de Rákóczi qu'avec l'aide d'interprètes. Rákóczi, dans ses mémoires rédigés en français, écrit à propos de Des Alleurs :

« Il ne traitait pas avec moins de froideur les intérêts de son Roi, que ceux de la Nation (hongroise); il donnait dans les préjugés les plus populaires, et ne gardait pour elle aucun ménagement devant le peu d'officiers français qui lui faisaient la cour. Cela fit un très mauvais effet par la suite. Les avis et les projets de ce Général étaient bons, mais impraticables à cause de l'ignorance générale de la nation quant aux véritables principes de la guerre, et faute d'officiers »

Nous pouvons prouver par des documents de source française que cette opinion n'est pas seulement personnelle et qu'elle n'exprime pas un jugement partial. Feriol, ambassadeur de France à Constantinople, parle en ces termes de Des Alleurs [7].

« ...Au lieu de flatter les Hongrois et de les laisser combattre à leur manière selon l'ancien usage de leurs pères, le comte Des Alleurs s'obstina à les réduire à une discipline dont ils n'étaient pas capables. Ce n'était pas connaître les intérets du roi et du prince Rákóczi. »

C'est peut-être le généralissime Bercsényi, qui de sa manière concise et sarcastique, caractérise le mieux l'activité du délégué français à la cour de Rákóczi, quand il dit : « *...venit mutare verba, facere figurant non rem* » [8].

Des Alleurs, étant maréchal de par son rang militaire, aurait été destiné à prendre, auprès de Rákóczi, chef suprême de la guerre, la direction de tout l'état-major *kuruc* ou à se voir conférer un commandement important comme organisateur des troupes. Mais rares sont les témoignages montrant qu'il ait efficacement collaboré à cette organisation.

(6) Clf. Mémoires de Rákóczi, Histoire des Révolutions de Hongrie, Tome V, p. 207, Edition Jean Neaulme, La Haye, 1739.
(7) Hengelmüller : Franz Rákóczi und sein Kampf für Ungarns Freiheit. Deutsche Verlagsanstalt. Berlin, 1913, p. 162.
(8) Archivum Rákóczianum. Tome IV, p. 424.

Le fait est que l'armée de Rákóczi n'a pas été organisée à la française, bien que cette idée prévalût longtemps dans l'opinion publique hongroise. Seul le système « *dandàr* », qui fut introduit par Rákóczi en 1705, était d'importation française. Un « *dandár* » ou brigade, comprenait deux ou trois régiments d'infanterie ou de cavalerie. C'était une unité de combat comprise entre la division et le régiment. C'est alors que Rákóczi créa le titre de brigadier dans l'armée *kuruc*, pour désigner, non pas la fonction et le commandement, mais uniquement un grade militaire prenant rang entre ceux de général et de colonel. Les unités de l'armée de l'indépendance furent en général constituées d'après les principes et les coutumes qui existaient dans l'armée autrichienne, alors dirigée par le prince Eugène de Savoie. C'était d'ailleurs naturel, puisque bon nombre des officiers de Rákóczi, surtout parmi les commandants de régiments, étaient des transfuges de l'armée impériale. Ils appliquèrent naturellement à l'armée *kuruc* le système suivant lequel ils avaient été formés, avec les officiers et les soldats ayant servi dans les rangs autrichiens et qui se groupaient maintenant autour de Rákóczi. Mais sur le terrain de combat, surtout dans les opérations de siège, de construction ou de défense des forteresses, dans l'équipement et l'utilisation de l'artillerie, dans la technique militaire, nous retrouvons avec certitude les traces de la direction des hommes de métier français.

Des Alleurs ne figura qu'une seule fois comme homme de guerre. Le 11 novembre 1705, il commanda dans la grande bataille livrée près de Zsibó, en Transylvanie, l'aile droite de l'armée kuruc. Mais il fut débordé par l'attaque de l'armée impériale, recula et obligea ainsi à la retraite l'aile gauche commandée par le général kuruc, comte Simon Forgách, à la suite de quoi la bataille fut perdue [9].

L'harmonie entre Rákóczi et son conseiller français ne fut jamais parfaite, étant donnée la différence de leurs opinions et de leur caractère. A son arrivée à

(9) Alexandre Márki : II. Rákóczi Ferenc. (François Rákóczi II), tome I, pp. 468-471.

Eger, Des Alleurs fut reçu par le prince avec la plus grande magnificence et la solennité due à l'ambassadeur de Louis XIV. Dans les questions de diplomatie, Rákóczi lui demanda toujours conseil, passa toujours par son intermédiaire, et l'informa de toutes les phases des opérations militaires. Mais quand, après 1708, Des Alleurs — peut-être à cause de son grand âge — supporta difficilement les fatigues de la guerre, le prince lui accorda pour résidence habituelle, la forteresse de Munkács. Leurs échanges de vue en souffrirent, Des Alleurs ne fit rien, paraît-il, pour renouer des relations avec Rákóczi et, quand Louis XIV le rappela de Hongrie pour le nommer ambassadeur de Constantinople, il quitta le pays sans faire d'adieux (début de mars 1710) [10].

Le maréchal Des Alleurs s'était mis en route pour la Hongrie, accompagné d'une trentaine d'officiers français. Arrivé à Belgrade, il n'en garda que deux avec lui, envoyant les autres à Rákóczi. Un de ces deux officiers, l'ingénieur militaires brigadier Damoiseaux, resta en Transylvanie près de l'armée du général kuruc, le comte Simon Forgách, pour conduire le siège de Medgyes [11], si bien que le 12 mars 1705, Des Alleurs se présenta au prince, accompagné seulement de l'ingénieur militaire brigadier Le Maire. Avant eux il y avait déjà plusieurs officiers français dans l'armée de Rákóczi, venus par la Pologne et la Turquie. Par des itinéraires différents il en vint encore d'autres. De même nous avons par exemple le témoignage que le prince envoya le capitaine de Mane en mars 1707 en Pologne pour y recruter des troupes [12]. Un vaisseau français venant de Marseille ayant fait naufrage près de l'Ile de Scio, quatre ingénieurs rescapés réussirent en avril 1705 à gagner la cour de Rákóczi [13]. Jusqu'à présent, nous n'avons pu établir la liste complète des officiers français dont nous savons que 80 à 86 séjournèrent en Hongrie.

Quatre d'entre eux : de la Motte, Le Maire, Georges Chassant et Damoiseaux, les plus en vue étant donnés

(10) Márki : Le Maréchal des Alleurs, op. cit., p. 250.
(11) Les Mémoires de Rákóczi, tome V, p. 206.
(12) Archivum Rákóczianum. Tome II, p. 46.
(13) Ibid. Deuxième série. Tome II., p. 65. Lettre de Lord Stepney, ambassadeur d'Angleterre à Vienne.

leur passé de soldat, leur rang et leur éducation militaire, atteignirent le grade le plus élevé, celui de brigadier. Neuf devinrent colonels. Ce furent : Charles Bonafous, Jean-Jacques Charrière, le marquis d'Absac, Monti-Despignon, Louis Fierville d'Hérissy, Jean de la Rivière, le baron Alexandre Vissenacque, Barsonville et le comte Norwall. Parmi les lieutenants-colonels, l'artilleur Martin du Rhen eut un rôle important. Nous connaissons encore les noms des lieutenants-colonels Du Prés et le comte Rousseau, des majors français Rochefort et Louis De Fer. Rochefort commanda vers la fin de la guerre, à Munkács, place forte du prince [14]. Les écrits contemporains mentionnent les noms des capitaines De Lisle, Sonnier, Duplessis, Charetrain, Munlon, Rotheville, De Mane et Maillard. D'autres officiers encore servirent avec des grades différents dans l'armée de Rákóczi : De Saillant Bellegarde, Rouvier, La Fond, Du Meusel, La Rigaudière, Damondans, De Gauferoy, Dechauffour, Chateauneuf, Mazarques, Desquiller, Bervoisins, De Cuilier, Gauthier, Saint-Martin, Rolin, Boussier, Maraine, Dupuis, Sereu, Puille, Saint-Juste, Du Jardin, De Plume, Duverser, Danton Lasenidi et le lieutenant Hackenberg au nom allemand, mais de nationalité française [15]. Jacques de Plume, adjoint de De La Motte, était officier d'artillerie et habile et distingué musicien. Il enseigna la musique au fils du comte Bercsényi, Ladislas, qui fut plus tard « maréchal de France »[16].

Lorsque dans l'été de 1706, les *kuruc* assiégèrent et prirent la forteresse d'Esztergom, le général impérial Kuckländer, dans un de ses bulletins envoyés à Vienne, donne la liste des officiers français qui se trouvaient dans l'armée assiégeante. Nous y relevons quelques noms déjà connus et nous pouvons constater de plus la présence des officiers suivants : les colonels de cavalerie,

(14) Ibid. Première série, tome II, pp. 475 et 495.

(15) Nous avons établi la liste des noms des officiers français d'après les lettres et les rapports contenus dans l'Archivum Rákóczianum, les Mémoires de Rákóczi et l'ouvrage de Imre Lukinich : A szatmári béke története. (L'Histoire de la Paix de Szatmár). Nous l'avons complétée d'après les notes de Körössy, maître camerier de cour. Századok (Siècles), Année 1888.

(16) Századok (Siècles) année 1869, p. 745.

comte Zisbourg et Dostat, le colonel de dragons La Frerier et Fierville, colonel d'infanterie, frère aîné de Louis Fierville [16a], colonel des grenadiers, dont nous avons déjà parlé, le major La Garde, les officiers du génie, les capitaines Saint-Jean, Davenno, Boisville, Voisin, les capitaines d'artillerie Bachoix, Gurliese et Saint-Blimon, ensuite dans les rangs de l'infanterie les capitaines Bremont, Du Baisson, La Tours, Du Plessy, La Jeunesse, De Laubeck, La Bienne, De Bossard, St-Pierre, Fournier, Dourrou de Charriot, le lieutenant-sapeur La Lossy et le chirurgien militaire Dourrou [16b].

Le corps des officiers français reçut, en plus de la solde donnée par Rákóczi, des émoluments venant de France, comme il appert de la consultation des registres des comptes ouverts et datés de 1707, entre le marquis de Bonac, ambassadeur de France en Pologne, et Jacques Kray, homme de confiance du Prince [17].

L'armée *kuruc* avait surtout besoin de militaires de carrière pour le génie et l'artillerie, ces deux armes étant presque complètement inconnues aux militaires hongrois à l'époque qui suivit la domination turque. En Hongrie la cavalerie avait été la reine des batailles livrées contre les Turcs. Elle formait la partie importante de l'armée *kuruc*, d'autant plus que le combat à cheval était ce qui convenait le mieux au soldat hongrois. Il est probable que Rákóczi, lorsqu'il demanda des officiers à Louis XIV pour l'organisation de son armée, avait pensé affecter à chaque régiment un certain nombre d'officiers français comme instructeurs. Ayant l'expérience des modes de combat employés en occident, ils devaient enseigner le métier militaire aux officiers et sous-officiers hongrois. Il paraît que ce projet ne fut pas réalisé, car, d'après les témoignages que nous possédons, la plupart des capitaines et officiers subalternes français combattirent pendant la durée des opérations

(16 *a*) C'est probablement ce Fierville dont Rákóczi parle déjà en septembre 1709 comme étant mort; l'autre, Louis Fierville vivait encore en 1710 et représenta les intérêts de Rákóczi en Pologne.

(16 *b*) Cf. le rapport cité de Kuckländer dans l'ouvrage de Szaniszló Villányi : Három évtized Esztergom megye és város multjából (1684-1714). (Trois décades du passé du département et de la ville d'Esztergom, 1684-1714), Esztergom, 1892, p. 178.

(17) Archivum Rákóczianum. Tome II, p. 409-412.

OFFICIERS FRANÇAIS ET KURUC
DE L'ARMÉE DE FRANÇOIS II RÁKÓCZI
(par RUGENDAS, célèbre peintre hollandais de l'époque).
L'original se trouve au Musée des Beaux-Arts de Budapest.

de l'insurrection dans les régiments français de grenadiers, d'infanterie et de cavalerie et dans les régiments mercenaires étrangers de cavalerie.

Ce ne furent pas seulement les officiers de valeur et d'esprit chevaleresque recrutés par Fierville et Des Alleurs qui profitèrent de la possibilité de servir dans une armée étrangère, en l'orient lointain, mais aussi beaucoup d'aventuriers étrangers, personnages douteux qui, d'après les mémoires de Rákóczi [18] :

« Etoient des étourdis qui empruntoient des noms pour profiter des brevets volés à leurs maîtres, officiers en France. Ils déshonoroient leur Nation par leur conduite et causoient de l'éloignement pour elle aux Hongrois. Dès qu'ils voyoient qu'ils ne pouvoient pas vivre à leur fantaisie, ils demandoient leur congé pour retourner en Pologne— ou ils s'attachoient à différents partis pour faire ce qu'ils vouloient. »

L'histoire contemporaine, les récits guerriers relatant les prouesses et les combats sont muets sur leurs noms. Si nous les connaissons toutefois, c'est que nous lisons souvent leurs signatures sur des requêtes et des reçus dans lesquels, comptant sur la générosité du prince, ils sollicitèrent et obtinrent des subsides [19]. Il y avait parmi eux un officier nommé Mazargues, qui déserta en 1708 et s'engagea en Pologne. Lorsqu'en 1711, le prince vint dans ce pays, Mazarques offrit ses services à la cour impériale de Vienne, pour chercher à découvrir les projets de Rákóczi et Bercsényi [20].

Une harmonie parfaite ne pouvait naître entre les officiers hongrois et les officiers français, en raison d'abord de la différence des langues. C'est le latin qui servait dans les rapports verbaux ou écrits, bien que cette langue fût trop lourde pour l'exécution rapide des ordres. Rákóczi employait également le latin comme langue officielle dans ses rapports avec les officiers français, quoiqu'il parlât bien et volontiers le français. Les *kuruc* savaient estimer et honorer les mérites individuels, les actions d'éclat, et la connaissance du métier dont avaient fait preuve les officiers français. Toute-

(18) Les Mémoires de Rákóczi. Tome V, p. 209.
(19) Archives Nationales. Collection Missilis, Année 1706.
(20) Lukinich : o. c. p. 573.

fois les égards qu'avait Rákóczi pour ces officiers ne furent pas sans susciter en général des jalousies. Si les gradés hongrois n'acceptaient pas volontiers les conseils des instructeurs français pour les questions intéressant la cavalerie et l'infanterie, ils acceptaient et reconnaissaient leur supériorité en ce qui concernait les problèmes du génie et de l'artillerie, et suivaient leurs directives.

Nous pouvons constater que l'armée de Rákóczi doit beaucoup aux officiers français du génie et de l'artillerie qui, en ce qui concernait leur spécialité, avaient toujours voix prépondérante et décisive dans les conseils de guerre de l'état-major kuruc. La preuve en est que, sauf Jean Sréter, brigadier d'artillerie hongrois, les chefs du génie et de l'artillerie étaient presque tous français. Nous avons déjà mentionné que Damoiseaux avait commencé la période active de son service en faisant le siège de Medgyes. Rákóczi lui confiera plus tard la fortification de Munkács. Vers la fin de l'insurrection, aidé par Le Maire, il restaurera Ungvár [21]. Lorsqu'en 1710 Damoiseaux demanda son congé, le prince lui donna une gratification de 300 pièces d'or [22].

La fortification de la vallée du fleuve Vág, le projet de reconstruction, d'après le système Vauban, des forteresses hongroises conquises par les *kuruc*, la direction des opérations stratégiques des sièges rappellent le mérite des chefs français. Le colonel La Motte, avant sa venue en Hongrie, était officier adjoint du maréchal Vauban [23]. Beaucoup de plans de forteresses, d'esquisses de plans de bataille, que nous possédons, ont été dessinés par les mains habiles des officiers français du génie. Nous devons beaucoup à ce sujet au colonel Rivière, qui a restauré Érsekujvár, la forteresse la plus importante des *kuruc*, et qui en a dessiné plusieurs belles esquisses, et un plan en couleur [24]. En 1710, un officier français au nom inconnu s'efforça de trouver des types différents de canons; il en fabriqua un, dont le tube

(21) Archivum Rákóczianum. Tome VIII, p. 386.
(22) Ibid. Tome III, p. 71.
(23) Les Mémoires de Rákóczi. Tome V, p. 208.
(24) Coloman Thaly donne dans son ouvrage sur Ladislas Ocskay un tel plan en couleur après la page 316 du tome II (Budapest, Franklin Társulat, 1905).

était fretté de fil de fer, puis recouvert de cuir. Il en imagina un autre, léger, que l'on pouvait seller à un cheval. Mais la guerre fut terminée avant l'essai de ces canons [25].

Nous avons pu rassembler quelques documents personnels concernant quelques hauts officiers ayant eu un rôle important dans l'armée kuruc. Nous en parlerons ici brièvement.

Alexandre Vissenacque, baron de Scutry, fut le seul officier français qui déjà avant la guerre d'indépendance, eût servi Rákóczi. Depuis 1699, il était grand écuyer du prince [26]. Lorsqu'en 1701 la cour de Vienne fit saisir Rákóczi, soupçonné de révolte, le baron Vissenacque, aidé de quelques fidèles, voulut l'arracher des mains des soldats qui l'emmenaient vers la capitale impériale. Mais Rákóczi l'en dissuada, voulant éviter des représailles à ses amis. Dès les débuts de l'insurrection, le prince le nomma commandant de son régiment de grenadiers de cour, et lui donna une propriété dans le département de Bereg.

Vissenacque mourut le 23 novembre 1707. Le prince lui-même s'occupa de ses funérailles qui furent très solennelles et dignes du noble officier, comme l'écrit le major Le Fer qui appartenait à son régiment. Il est curieux d'apprendre que le corps de Vissenacque fut inhumé en l'église catholique de l'ordre de Saint-François à Nagybánya, alors que les funérailles furent célébrées par des pasteurs protestants accompagnés par les chœurs d'écoles protestantes [27].

Charrière, vers le milieu de la guerre, était commandant des troupes de cavalerie mercenaires embrigadées parmi les régiments de cour. Quand, à la fin des hostilités, ce dernier régiment de Rákóczi fut aussi dissous, Charrière resta fidèle à son maître hongrois, l'accom-

(25) Cf. l'article de Coloman Thaly sur l'équipement de la forteresse de Munkács, Archeológiai Közlemények. (Communications Archéologiques), Année 1878, p. 57.

(26) Cf. l'ouvrage de Thaly sur la famille Bercsényi. Tome II, p. 308. Budapest, 1892.

(27) Történelmi Tár (Collections Historiques). Année 1880. Thaly : Egy francia kuruc ezredes temetése. (Les funérailles et le testament d'un colonel français kuruc).

pagna en France et plus tard le suivit au cours de son émigration, jusqu'à la dernière station de son exil, à Rodosto en Turquie, au bord de la Mer Noire. Charrière mourut vers 1774, ayant atteint un très grand âge [28].

Rákóczi se souvient de Charrière — qui avait alors dans l'entourage du prince une charge de contrôleur — quand il écrit en 1732, 3 ans avant sa mort, dans son testament, rédigé en français, à propos d'une donation de 2.000 livres :

« A mon Controlleur Charrière, pour la dot de sa fille, ma filleule, qui lui restera en cas de mort. » [29]

Le brigadier Chassant servait le prince comme commandant d'infanterie. Son nom rappelle un fait d'armes particulièrement intéressant. En septembre 1706, alors qu'il commandait les ouvrages de défense danubiens près de la commune de Karva, située à l'ouest d'Esztergom, le maréchal comte Jean Pálffy l'encercla et l'attaqua. La garde kuruc conduite par Chassant se défendit vaillamment, mais le régiment allemand qui s'était engagé sous les drapeaux de Rákóczi, mit bas les armes. Grâce à cette trahison les impériaux purent prendre ces fortifications. Chassant fut fait prisonnier et ne fut libéré que plus tard [30].

Le colonel comte Norwall, d'origine lorraine, fut en 1704 aide de camp du maréchal comte Nicolas Bercsényi. D'après les témoignages de l'époque, c'était un militaire intrépide. Mais plus tard il quitta le droit chemin, fit beaucoup de dettes, et ne sut plus faire respecter suffisamment la discipline dans sa troupe. Devant l'obligation d'avoir à répondre de ses actes, il se réfugia en Pologne en 1707 et s'engagea dans l'armée du prince Lubomirski [31].

Les colonels, chevalier Fierville d'Hérissy et Rivière ont toujours joui dans l'armée kuruc de la plus grande autorité, comme ils en reçurent maints témoignages de

(28) Századok (Siècles). Année 1889, p. 584.
(29) Les Mémoires de Rákóczi. Tome VI, p. 78.
(30) Feldzüge des Prinzen Eugen von Savoyen. Wien, 1892. Première série, tome VIII, p. 434.
(31) Archivum Rákóczianum. Tome II, p. 141.

sympathie. Fierville était, d'après Rákóczi [32], « fort honnête homme et aimé de toute la nation à cause de sa douceur et de ses bonnes manières »; ce Français sympathique servit fidèlement Rákóczi comme colonel des grenadiers français depuis le commencement de l'insurrection jusqu'à la fin. Pendant la durée de la guerre, le prince l'envoya souvent à l'étranger pour y remplir des missions diplomatiques. En 1710, après le départ de Des Alleurs, ce fut lui que le prince envoya comme négociateur en Pologne [33]. Il fut plusieurs fois blessé pendant la guerre; en 1704, pendant la bataille de Nagyszombat, il tomba entre les mains des Impériaux. Il ne fut libéré que l'année suivante en échange d'un officier impérial de haut grade.

Par sa conduite durant la guerre *kuruc*, le colonel du génie français Jean De la Rivière, noble protestant, s'assura dans l'histoire militaire hongroise une place mémorable. Il fut le seul officier français qui s'établit réellement en Hongrie. Il épousa une jeune fille hongroise et parla — dit-on — le hongrois. Bercsényi écrit :

« C'est le meilleur de tous les étrangers, il a la sympathie générale des Hongrois et il est le seul des Français à comprendre et à appliquer la manière de combat hongroise » [34].

Les faits les plus méritants de sa carrière sont la reconstruction de Érsekujvár, sa conduite brave et habile dans les combats déroulés autour de cette forteresse pendant toute la durée de l'insurrection. En 1704, il fit la connaissance de la fille du brigadier *kuruc* Ladislas Nyáray, et voulut l'épouser. Mais la cour de France ne donna pas son consentement au mariage et lui fit dire de ne pas s'engager en Hongrie, car une fois la guerre terminée elle continuerait à compter sur ses services [35]. Néanmoins Rivière, étant convaincu que sa confession limiterait son avancement en France, épousa sa fiancée avec l'autorisation de Rákóczi, en 1705 ou 1706 [36].

(32) Les Mémoires de Rákóczi. Tome V, p. 208.
(33) Lukinich : o. c., pp. 194 et 388.
(34) Archivum Rákóczianum, VI, p. 424.
(35) *Ibid.* Tome V, p. 39.
(36) *Ibid.* Tome I, p. 479.

Rivière était un militaire fort habile. Il déploya son activité non seulement dans le génie, dans le siège et la défense des forts, mais avec l'infanterie il prit part même à des escarmouches. En mars 1706, il fut fait prisonnier lors d'une expédition téméraire. Rákóczi l'estimait beaucoup. Il envoya de l'argent par l'intermédiaire de la princesse Amélie Charlotte, sa femme, résidant à l'étranger, au maréchal impérial, le comte Jean Pálffy [37], pour que le captif ne manquât de rien. Rákóczi fit tant de démarches qu'il réussit à lui faire rendre la liberté dans l'année même.

En reconnaissance de ses mérites, Rákóczy donna à Rivière en 1708 une propriété dans la commune de Ziliz, située dans le département de Borsod [38], et lorsque les impériaux réoccupèrent cette partie du territoire, il lui fit don en 1709 d'un autre domaine situé dans le Mármaros, en Hongrie orientale [39].

En 1709, Rivière joua un rôle important dans les opérations qui se déroulèrent en Hongrie septentrionale, dans le département de Liptó. Dans les combats livrés pour la possession des ouvrages de défense édifiés par les impériaux en amont du fleuve Vág, il eut maintes occasions de mettre efficacement en valeur ses connaissances militaires. Aussi, fit-il une belle esquisse d'une étape de cette campagne [40].

Les 11 et 12 février 1710, Rivière se distingua lors d'une expédition audacieuse organisée par le maréchal *kuruc*, le comte Antoine Esterházy. Une forte troupe *kuruc* attaqua le château-fort de Tavarnok (département de Nyitra), où étaient gardés les vivres abondants de l'armée impériale. Rentrant chargés d'un butin considérable, les *kuruc* furent attaqués par la cavalerie ennemie. Mais Rivière, qui commandait dans cette expédition l'artillerie et l'infanterie, réussit à faire entrer la plus grande partie de ce butin dans la forteresse de Érsekujvár où la disette commençait de régner [41].

(37) *Ibid.* Tome I, p. 525.
(38) *Ibid.* Tome II, p. 244.
(39) *Ibid.* Tome II, p. 633.
(40) *Ibid.* Tome VI, p. 278.
(41) Hadtörténelmi Közlemények. (Communications d'histoire

Dans la deuxième moitié de l'année 1710, lorque l'insurrection *kuruc* approcha de sa fin et qu'il n'y eut plus de constructions ou de sièges de forteresses à entreprendre, Rákóczi donna à Rivière un régiment d'infanterie *hajdu*, à la tête duquel il combattait jusqu'à la paix de Szatmár en 1711. Il accompagna le prince en Pologne lors de la première étape de son émigration, puis, invité par le maréchal Pálffy, il prit du service dans l'armée de Charles III et retourna enfin dans sa famille à Kassa [42]. Malheureusement nous ne savons plus rien de sa vie. Il paraît que sa famille en Hongrie est éteinte.

Les troupes françaises qui combattirent dans l'armée de Rákóczi de 1704 à la fin de la guerre d'indépendance ne furent pas si nombreuses que l'opinion publique le crut longtemps. D'après ce que nous avons recueilli, voici la liste des troupes françaises qui étaient à la solde de Rákóczi ;

2 régiments de grenadiers d'infanterie comptant à peu près 400 hommes chacun, commandés par les colonels Fierville et Bonafous;

1 ou 2 escadrons français dans le régiment des grenadiers de cavalerie de cour sous le commandement du colonel baron de Vissenacque;

1 ou 2 escadrons français incorporés dans le régiment de cavalerie des mercenaires étrangers sous le commandement du colonel Charrière.

Rákóczi ne reçut jamais de Louis XIV des unités complètes déjà formées en France.

Le corps français de l'armée kuruc arriva en partie par la Pologne, en partie par la Turquie. Il était composé, d'une part, de volontaires engagés en vue de la guerre d'indépendance, et d'autre part de soldats qui furent faits prisonniers par les Autrichiens sur les champs de batailles du Rhin, et qui se réfugièrent en Hongrie. Nous évaluons à 1.000 ou 1.500 soldats et sous-officiers l'effectif de ce corps qui servit sous les dra-

militaire), année 1927., Árpád Markó : Tavarnoki kuruc zsákmányolás és az egerszegi harc. (Le butin kuruc de Tavarnok et la bataille de Egerszeg).

(42) Archivum Rákóczianum. Tome VII, p. 10.

peaux de Rákóczi pendant cette guerre, car malheureusement nous ne possédons pas de documents donnant la composition numérique exacte des troupes.

Les escadrons de grenadiers français étaient en général à la hauteur de leur tâche. Soldats braves, disciplinés, ils appartenaient aux troupes de cour de Rákóczi, c'est-à-dire aux corps d'élite de l'armée kuruc. Le prince veilla soigneusement à leur équipement, casernement et ravitaillement, ainsi qu'à leur instruction militaire. Pour beaucoup de choses et particulièrement pour la solde, il traita ces Français avec beaucoup d'égards.

Les officiers français portaient les grades et les uniformes qui étaient habituels dans l'armée de Louis XIV. Les troupes de la cour avaient des uniformes différents de ceux des autres fractions de l'armée *kuruc* (troupes régulières et troupes dites champêtres). Ils étaient plus riches et taillés à la française. Ainsi, ces troupes ressemblaient aux troupes de garde des grandes armées occidentales richement vêtues et bien armées. Les grenadiers portaient des bonnets en peau d'ours. Le régiment du colonel Fierville se distingua particulièrement le 26 décembre 1704 dans la bataille livrée à Nagyszombat, où les deux tiers de son effectif restèrent sur le champ de bataille. Le vaillant colonel tomba entre les mains du maréchal impérial Heister qui le fit transporter triomphalement à Vienne à la cour de l'empereur Léopold [43].

Les troupes françaises se battirent vaillamment le 11 août 1705 à Pudmeritz, et le 11 novembre à Zsibó, et surtout dans le combat livré le 3 août 1708 près de Trencsén, dont les conséquences furent si tragiques pour la guerre d'indépendance. Dans cette grande bataille, lorsque le front de l'armée kuruc se trouva disloqué, au point le plus exposé, les unités de Fierville et de Bonafous résistèrent jusqu'au dernier moment. Elles furent en partie détruites et nombre de leurs soldats furent faits prisonniers. Le régiment de Fierville perdit là plus

(43) Cf. la chronique de Kollinovits et le rapport de Lord Stepney, Archivum Rákóczianum, Tome I de la deuxième Série, p. 613.

de 200 hommes, c'est-à-dire la moitié environ de son effectif [44].

Lorsqu'à partir de 1709 — dans les dernières années de l'insurrection — l'armée *kuruc*, lasse d'une si longue guerre, décimée par la peste, en guenilles, — les ressources du pays étaient épuisées — commença à se débander, Rákóczi veilla à ce que les compagnies françaises reçussent leur solde. Le prince leur fut reconnaissant jusqu'à la fin. La preuve en est que, le 16 avril 1710, lorsque les troupes de cour commencèrent aussi à l'abandonner, il demanda d'abord aux régiments de cavalerie commandés par Charrière le nouveau serment de fidélité. Par la suite, les autres régiments les imitèrent [45]. Dans cette troupe, dont l'effectif était alors de 800 hommes, on comptait encore 15 officiers et 100 à 200 soldats français. Les autres partirent dès 1710 pour leur pays — avec ou sans le consentement du prince — ou prirent du service dans l'armée du roi polonais Stanislas Leszczynski.

La guerre *kuruc* se termina le 1er mai 1711 par la paix de Szatmár. D'après le paragraphe 2 du texte ratifié du traité [46], les Français ayant combattu dans les rangs des *kuruc* pouvaient rentrer librement chez eux, sauf ceux qui étaient des transfuges de l'armée impériale. Toutefois, ces derniers étaient grâciés s'ils réintégraient leurs anciens régiments.

Mais les Français commandés par le colonel Charrière étaient tellement attachés à la personne du prince, qu'ils ne voulurent pas profiter de cette occasion, et préférèrent l'accompagner en Pologne. Charrière essaya de lancer de là une nouvelle expédition en Hongrie, vers Munkács [47], dans la seconde moitié du mois de mai 1711. L'entreprise ne réussit pas, et l'armée impériale força Charrière à repasser la frontière polonaise. Le régiment, qui s'était reconstitué aux environs de Grodek-Jaroslau, fut ensuite dissous. Les soldats qui avaient

(44) Hadtörténelmi Közlemények, (Communications de l'Histoire Militaire), année 1931, Árpád Markó : La Bataille de Trencsén, pp. 172-173.
(45) Archivum Rákóczianum. Tome III, p. 97.
(46) Lukinich : La Paix de Szatmár, p. 414.
(47) *Ibid.*, p. 155.

déjà servi dans l'armée impériale y retournèrent, les autres s'engagèrent dans les armées polonaise et suédoise. Sous la conduite de l'officier De Saillant, 15 officiers et quelques soldats français se mirent à la disposition de l'empereur de Russie [48].

Rákóczi avait désiré recevoir le maximum de troupes françaises, non seulement pour augmenter l'effectif et la valeur combative de son armée, mais aussi dans un but de politique extérieure, voulant convaincre ses ennemis de ce qu'il était efficacement et ouvertement aidé par son allié français et qu'il menait la guerre de concert avec lui. Lorsqu'en avril 1706, le duc de Vendôme remporta sur une partie des Impériaux la victoire de Calcinato en Italie, il était possible aux Français d'atteindre le sud-ouest de la Hongrie par voie de terre ou par l'Adriatique, en passant par la Croatie. Cette nouvelle force venant du Sud, aurait donné la victoire à Rákóczi. Cette excellente idée stratégique n'a pas pu se réaliser, car après sa victoire le maréchal de Vendôme dut envoyer d'urgence ses troupes sur le théâtre belge des opérations [49]. Les Hongrois attendaient pleins d'espoir ce corps d'armée français, et répandirent joyeusement chez eux la nouvelle que celui-ci serait conduit par le savant colonel Marsili, explorateur italien, très aimé en Hongrie, familier des choses hongroises. Mais après une petite manifestation la flotte française quitta les eaux de l'Adriatique, et plus tard, il ne fut plus question d'envoyer en Hongrie d'importantes unités françaises.

Louis XIV suivit avec attention les événements de Hongrie, et témoigna à maintes reprises de sa sympathie envers Rákóczi. C'est par son intermédiaire que le prince obtint du roi d'Espagne l'ordre de la Toison d'Or [50]. Après sa mort, l'insigne qu'il portait revint en France et c'est celui-là même qui fut donné plus tard au maréchal Mac Mahon.

En 1707, le Roi Soleil fit don à Rákóczi d'un sabre

(48) *Ibid.*, p. 573.
(49) Márki : Le maréchal des Alleurs, p. 230 et Márki : Rákóczi, tome I, pp, 520-525.
(50) Archivum Rákóczianum. Tome V, p. 641.

d'honneur avec cette devise gravée : « *Ne me tire pas sans raison, ne me remets point sans honneur* » [51].

La postérité peut juger avec impartialité, que jamais François II Rákóczi n'a tiré son sabre sans raison et qu'il ne l'a pas remis sans honneur. Nous rencontrons rarement un héros au caractère aussi pur, non seulement dans l'histoire de la Hongrie, mais aussi dans les annales de l'histoire universelle. Nul n'a lutté avec une énergie aussi obstinée, une générosité aussi pure et un dévouement aussi grand pour la libération de sa nation et n'eut un sort aussi tragique que le sien.

Lt-Colonel ÁRPÁD MARKÓ,
chef de section des Archives militaires royales hongroises.

(51) Márki : Le maréchal Des Alleurs, p. 232.

ETUDES SUR FRANÇOIS II RÁKÓCZI, PRINCE DE TRANSYLVANIE, PENDANT SON SEJOUR EN FRANCE

I. — RÁKÓCZI AUX CAMALDULES DE GROSBOIS.

Quand, après deux mois d'une traversée mouvementée depuis Dantzig, François II Rákóczi, mettant le pied pour la première fois sur la terre de France, débarqua à Dieppe le 13 janvier 1713, il se rendit sans tarder à Rouen où il reçut l'hospitalité du duc de Luxembourg, gouverneur de la Province de Normandie.

Après quelques jours d'un repos nécessaire, il prenait la route de Paris, où il arrivait cinq jours plus tard, le 26 janvier. Il descendit à l'hôtel de Luxembourg, que le Duc lui avait gracieusement prêté, et logea sa suite dans un hôtel particulier qu'il loua sur le quai Malaquais, à l'angle de la rue des Petits-Augustins (aujourd'hui rue Bonaparte), l'hôtel du Perron. C'est cette demeure, où les officiers hongrois et français de Rákóczi établirent, malgré les défenses de police, un jeu public, qui devint célèbre, trop célèbre, sous le nom d'hôtel de Transylvanie.

Le Prince lui-même n'y séjourna point, ou fort peu. On a écrit sur ce jeu bien des inexactitudes : s'il est très vrai que Rákóczi en eut connaissance, et même l'autorisa dans une certaine mesure, il ne faut pas en déduire qu'il en recueillit jamais aucun profit. Il ne toléra ce tripot que comme un moyen *désespéré* de subvenir à l'entretien de sa suite, étant lui-même d'un caractère trop noble pour salir ses mains d'un pareil argent.

Rákóczi ne resta que peu de temps à l'hôtel de Luxembourg; accoutumé à la rude vie des camps, au grand air, il souffrait d'être enfermé dans une ville. Dès février, il loua à Chaillot, alors petit village à l'ouest de Paris, une maison dont un malencontreux incendie le chassa au début de mars.

Rákóczi a raconté lui-même cet accident, d'une manière pittoresque, dans une lettre du 9 mars 1717 au Baron de Besenval [1], envoyé du Roi de France à Dantzig.

« Trois jours après m'avoir logé dans la maison de Cathelin, à Salio [2], le feu ayant pris dans ma cuisine par une pouttre qui traversoit la cheminée, j'ai manqué d'être brûlé puisqu'il n'avoit plus de 15 pas de corps de logis jusqu'à la pièce qui brûla, mais par bonheur n'ayant pas eu de vent j'en suis quitte pour quelque peu d'argent pour réparer le bâtiment... »

Il demanda alors au seigneur de Passy, autre village proche de Chaillot, de lui prêter sa demeure, que ce seigneur n'occupait point durant l'hiver.

Il s'y installa le 9 mars, et s'y plut fort. Il écrivait à Besenval :

« Je suis venu ici loger dans une maison de M. d'Orso [3], très aggréable et la mieu situé et meublé. L'aimable Bois de Boulogne tient quasi à mon jardein, et estant le maitre de toutes les chasses dans les plaisirs du Roy, je peut fort bient m'en passer de Paris, où je n'irai plus que deux fois la semaine. »

Cependant il ne séjournait guère à Passy, étant souvent à la Cour. Le 3 juillet, il écrit :

« Les chasses continuelles à Rambouillet m'ont fait négliger trois postes consécutives... Je vais être du voyage de Marli... »

Vers le 15 juillet 1713, en effet, il quitta le château de Passy pour suivre la Cour à Marly. Dès lors, et jusqu'à l'hiver de 1714, pendant une grande année, il allait, à la suite du Roi, partager son temps entre Versailles, Marly et Fontainebleau...

(1) Archives du Ministère des Affaires Etrangères : *Hongrie*, 17, folio 26.
(2) Chaillot.
(3) Orceau.

Pour cet hiver de 1714-1715, il se fixa à Clagny, près de Versailles.

Pâques de 1715 arrivèrent, et, avec elles, un événement qui devait avoir dans la vie agitée du Prince une grande influence : le hasard lui fit connaître, entre Yerres et Grosbois, à cinq lieues de Paris, un petit monastère caché dans les bois. Des religieux Camaldules y vivaient, solitaires, dans la règle de Saint Romuald.

Rákóczi, qui avait toujours témoigné d'une grande piété, et qui éprouvait, à ce moment incertain de son existence, un besoin profond de retraite et de méditation, vint y passer dans la prière les derniers jours de la Semaine Sainte. Il y revint encore à la Pentecôte.

Le 1er septembre 1715, Louis XIV mourait...

Rákóczi, attristé, et qui craignait de ne pas retrouver auprès du Régent l'affectueuse protection du vieux Roi, décida de se retirer définitivement à Grosbois.

Ce monastère avait été fondé en 1642 par le duc d'Angoulême, au milieu de quatorze arpents de bois taillis, et le tout clos de murs.

Des « *Déclarations de biens* » [1] du début du XVIIIe siècle, époque qui nous intéresse ici, nous donnent quelques détails :

La petite communauté ne comprenait guère que huit à dix moines, plus, de temps en temps, deux ou trois novices. Qu'on y ajoute deux domestiques, l'un jardinier, l'autre commissionnaire, un cheval de charette et un gros chien de garde, et l'on aura le total des êtres vivants du modeste ermitage.

Chaque moine avait une cellule chauffée, ce qu'on appelait alors une « chambre à feu ». Mais le petit domaine ne fournissant pas assez de bois pour le chauffage, on devait tous les trois ans en acheter à l'extérieur : charge supplémentaire pour la communauté qui était fort pauvre.

Si pauvre, qu'en 1702, les moines avaient obtenu de M. de Harlay, Premier Président du Parlement, par contrat passé le 10 décembre devant de Rosny, notaire royal, l'autorisation de recevoir des pensionnaires, afin

(4) Archives Départementales de Seine-et-Oise. Série Q. *Camaldules de Grosbois.* Liasse Z.

d'accroître un peu leurs revenus. Ces pensionnaires, est-il besoin de le dire, furent des personnages âgés, venant finir leur vie dans la solitude tranquille de cet ermitage champêtre. Ils logeaient dans de petits pavillons, construits à leur intention par les moines.

L'un d'eux, même, un vieux magistrat, M. de Fieubet, ancien chancelier de la Reine, construisit à ses frais une maison assez importante qui, après sa mort, revint à la communauté.

C'est précisément cette maison que Rákóczi vint occuper quand, en avril 1716, il décida de s'installer aux Camaldules.

J'ai retrouvé aux Archives Départementales de Seine-et-Oise, à Versailles, le bail de Rákóczi [5]. Il est au nom du Comte de Sáros, titre que le Prince portait en France, dans un incognito de pure forme.

Ce nom de Sáros, prononcé Charoche à la Hongroise, fut écrit par les scribes français avec toutes les fautes possibles : Charroch, Charrochz, Charotz, Scharos, Sarochz, Sarrochz...

BAIL FAIT PAR LES CAMALDULES DE GROSBOIS A M. LE COMTE DE CHARROCH DU BATIMENT ATTENANT LEUR ÉGLISE ET DU PAVILLON ET DÉPENDANCES HORS LEUR ENCLOS, MAIS PROCHE LEDIT PREMIER BATIMENT, MOYENNANT 600 LIVRES PAR AN.

NOUS, soussignés Supérieur et Religieux Camaldules de la Communauté de St. Jean-Baptiste de Grosbois, assemblez au Chapitre Conventuel, au son de la cloche à la manière accoutumée pour délibérer de nos affaires : reconnoissons par ces présentes que nous avons loué à Monsieur le Comte de Charroch un petit appartement avec toutes ses dépendances, appliqué à notre Eglise, communicant par une gallerie à un autre gros pavillon et autres bâtiments consistant en plusieurs appartements, cours, cuisines, écuries, greniers, remises de carosses, jardins, qui sont annexez au susdit bâtiment le tout occupé cy-devant par M. Dandresel, pour le dit sieur Comte de Charroch en jouir, et entretenir les susdits bâtiments de grosses et menües réparations, entretenir la conduite des eaux, moyennant le prix et sommes de six cent livres qu'il payera à nous dits Religieux par chaque année à commencer au terme de Pasques de l'année dernière mil sept cent quinze. Le tout agréé et consenty par mon dit seigneur Comte de Char-

(5) Ibid. Cote B. B.

roch par sa signature cy apposée conjointement avec les nôtres.

Fait aux Camaldules de Grosbois le trente may 1716.

(Signé) Le Comte de Charoch.

F. Jean-Baptiste Carbonier, majeur et Prieur
F. .....Le Beau, premier visiteur général.
F. Paul de Mathomesnil, second visiteur gñal.
F. Bernard Guilloux.
F. Bruno Rousseau.
Fr. Maur Bigard, secrétaire du Chapitre conventuel.

On voit par ce bail que l'ensemble des bâtiments loués par Rákóczi était assez considérable.

Il comprenait, outre la grande maison construite autrefois par M. de Fieubet, *contre* le domaine des moines, mais *en dehors* de l'enceinte conventuelle, et agrémentée d'un jardin d'un arpent, et qui était réservée à Rákóczi depuis sa retraite pascale de 1615, une autre petite maison appelée l'Abbatiale, adossée à l'Eglise, et construite *à l'intérieur* de l'enceinte. Cette petite maison avait un jardinet d'environ demi-arpent.

Il semblerait par le bail reproduit ci-dessus que cette Abbatiale fût comprise dans le loyer annuel de six cents livres. Mais il n'en est rien. Elle fit l'objet d'un contrat séparé, et comme elle était dans l'enceinte conventuelle, les moines ajoutèrent au texte ordinaire du bail des conditions d'une précision curieuse.

Voici la copie intégrale du contrat :

Conditions auxquelles les Religieux Camaldules de Grosbois consentent loüer leur appartement joignant leur Eglise à Monsieur le Comte de Charrochz.

1° Que mon dit seigneur Comte fera avoir aux dits Religieux l'agrément et le consentement par écrit de Monsieur de Harlay, par lesquels il agréera et consentira qu'ils loüent à mon dit seigneur Comte le petit appartement joignant leur Eglise, sans que la location par eux faite au dit seigneur Comte et non à d'autres, puisse en rien leur nuire, préjudicier et donner aucune atteinte au contact fait entre feu Monsieur de Harlay, Premier Président du Parlement, et lesdits Religieux devant de Rosny, notaire royal, le 10 décembre 1702.

2° Qu'au cas d'obtention du dit agréement et consentement de mon dit seigneur de Harlay, il ne sera pas permis de faire de l'Eglise des dits Religieux un passage réciprique de la maison qu'occupe présentement mon dit seigneur Comte, au sus-

dit petit appartement, ny du petit appartement à ladite maison, estant très indécent et nullement convenable à la sainteté d'une Eglise, d'en faire un lieu de passage.

3° Comme le dit petit appartement est dans l'enclos desdits Religieux, on ne pourra y introduire aucunes filles ny femmes, de quelque qualité et condition qu'elles puissent être, sous quelques prétextes et raisons qui se puissent être [6].

4° Comme le dit petit appartement est dans l'enclos desdits Religieux, on n'y pourra pas manger de viande : mais si le dit seigneur Comte obtient un Bref de Rome dérogatoire en ce point aux Constitutions des dits Religieux Camaldules, il ne pourra servir qu'au dit seigneur Comte et à ceux qui mangeront actuellement avec lui, sans qu'il puisse avoir lieu pour les domestiques ou autres personnes qui n'auroient pas l'honneur d'y manger actuellement.

5° Les dits Religieux ne veullent point s'engager à donner l'accez et entrée au dit petit appartement par leur maison, mais l'entrée sera par la porte qui a communication dans le jardin de la maison qu'occupe actuellement le dit seigneur Comte.

6° Les dits Religieux se réservent dans le dit petit appartement la cuisine dont ils ne peuvent absolument se passer, parce que d'ailleurs ils sont resserés et manquent de bâtiments et de commoditez.

7° Le dit seigneur Comte sera tenu et obligé à toutes les grosses et menües réparations et entretiens du dit petit bâtiment.

8° Le dit seigneur Comte paiera aux dits Religieux pour chacun an la somme de quatre cens livres à commencer au mois de may de cette année 1716.

(Signé) Le Comte de Charoch.

Rákóczi allait mener là pendant seize mois une vie toute d'étude et de pieux recueillement. Madame, Princesse Palatine, note dans une de ses lettres :

« Le Prince Ragotzi réside à cinq ou six lieues de Paris, dans un Couvent de moines qu'on appelle Camaldules et qui

(6) Cette clause devait également exister pour les autres bâtiments dont le gros pavillon, ainsi que le prouve ce passage des *Annales Camaldulenses*, Tome VIII, page 505 : « *Domus et v ridaria construxerat.* (*Gaspard de Fieubet*) *contigua eremo, ut etiam postea fecerunt alii pii viri Nebonnarius, mareschallus de Tessé, princeps Ragockzy, solitudinis cupidi. Hae domus in capitulo generali anni* 1683, *declaratae fuere partem non facere clausurae eremitarum. Vetitum tamen iisdem secularibus, ne introducerent aliquando mulieres, multoque minus ad habitandum permitterent commorarie* ». (*Annales camaldulenses ordinis Sancti Benedicti*, etc... D. Mittarelli et D. Cottadoni. — Venetiis, MDCCLXIV).

ont une règle aussi austère que les Chartreux; il est parmi eux comme s'il étoit l'un d'eux, assiste à leurs prières, à leurs veilles, et jeûne souvent. Il faut qu'intérieurement il ait beaucoup souffert... »

« Il y vit très frugalement dans une grande pénitence »,

dit Saint-Simon,

« au pain et à l'eau deux fois par semaine, et assidu à tous les offices de jour et de nuit ».

« Les lectures spirituelles, la prière, les exercices religieux se succèdent et les jours passent avec une grande rapidité »,

écrivait Rákóczi lui-même.

Il lisait beaucoup, et particulièrement les œuvres de Saint Augustin, de Saint Thomas d'Aquin, de Bossuet... La lecture des *Confessions* de Saint Augustin l'impressionna assez vivement pour lui suggérer la pensée d'écrire, lui aussi, sa vie.

« Il réfléchit beaucoup à ce projet »,

dit un de ses historiens,

« et ce fut seulement quelques mois plus tard, aux fêtes de Noël de 1716, qu'il en prit la résolution. Il s'était préparé à ces fêtes par une retraite durant laquelle il s'examina sur sa vie entière; il fit alors une confession générale, et ce fut cette époque qu'il considéra comme la date de son véritable retour à la foi. »

Il entreprit donc, en latin, la rédaction de ses « *Confessiones* » qu'il ne devait achever qu'en Turquie.

Le Comte de Toulouse, « l'honneur, la vertu, la droiture, l'équité même », disait Saint-Simon, et pour lequel Rákóczi s'était pris d'une profonde amitié pendant son séjour à la Cour, venait parfois le voir. Ils chassaient alors ensemble, seule distraction profane que Rákóczi se permît encore.

Il avait aussi de longues conversations avec le Maréchal de Tessé, autre « pensionnaire » des Camaldules, et qui occupait, trois jours par semaine, une petite maison toute proche de la sienne.

« Presque plus à Paris, dit Saint-Simon, où il ne voyoit que Dangeau, le Maréchal de Tessé et deux ou trois autres amis, M. le Comte de Toulouse, avec qui, deux ou trois fois l'année, il alloit faire quelques chasses à Fontainebleau, le Roi et le Régent uniquement par devoir et de fort loin à loin, d'ailleurs

beaucoup de bonnes œuvres, sincèrement retiré, pieux et pénitent, et charmé de sa vie solitaire, sans ennui, et sans recherche d'aucun amusement, ni d'aucune dissipation. »

Mais, alors que Rákóczi écrivait au Cardinal Gualterio, Nonce du Pape à Paris,

« les charmes de cette solitude ont fait évanouir la vaine curiosité de savoir ce qui se passe dans le monde... Je vis dans une ignorance crasse des nouvelles qu'on appelle journalières... »,

Saint-Simon ajoute qu'il était

« toujours fort informé de ce qui se passoit en Transylvanie, en Hongrie, et dans les pays voisins. »

Saint Simon disait vrai :

Ce fut ainsi, au milieu de ce calme apparent où l'âme, mais non l'esprit, avait trouvé son repos, que Rákóczi apprit qu'une nouvelle guerre venait d'éclater entre l'Autriche et la Porte.

On sait comment, séduit par les promesses du Sultan, malgré les prières de ses amis, malgré l'avis du Tsar Pierre le Grand qui, à son passage à Paris en mai 1717, lui démontra les dangers de l'entreprise, malgré les défaites des Turcs dont les nouvelles lui étaient parvenues; malgré, enfin, de tristes pressentiments personnels, il se décida à rentrer dans la lutte, aux côtés des Turcs.

Le 16 août 1717, après une retraite de huit jours, il prit avec émotion congé des Camaldules : il ne devait jamais oublier le modeste et calme couvent où, pour la première fois de sa vie, il avait connu des heures de paix.

Dans son *Journal*, à la date du lundi 23 août 1717, Dangeau note :

« Le comte de Saros est parti des Camaldules, disant qu'il s'en allait au pays du Maine avec le Maréchal de Tessé. Bien des gens croient qu'il va faire un beaucoup plus grand voyage, et qu'avant de l'entreprendre, il avait consulté beaucoup de casuistes et de gens de bien sur le parti qu'il avait à prendre dans cette occasion et que, sur leur avis, il s'était déterminé à prendre ce parti-là, où il y a bien de la fatigue à essuyer, bien des inconvénients et bien des dangers. Il ne nous a point consultés sur cela, quoique nous fussions fort amis,

et il nous a fait grand plaisir, car peut-être aurions-nous été d'un avis différent. »

Le jour même de son départ, les Turcs, battus une fois de plus, avaient perdu Belgrade : quand, après huit semaines de voyage, il arriva en Turquie, la guerre était terminée.

Désabusé, tenu en suspicion par ceux mêmes qui l'avaient appelé, Rákóczi allait terminer dans un demi exil la dernière étape de sa légendaire et glorieuse épopée. Il se retira à Rodostó, au bord de la Mer Noire, et vécut là dix-sept ans, entouré de compagnons fidèles : il y mourut le 8 avril 1735.

A son heure dernière, et malgré tant d'années passées, Rákóczi se souvint du lointain petit monastère qui l'avait jadis accueilli : il légua aux Camaldules une somme de cinq mille livres [7], ainsi que le mobilier qu'il avait laissé à Grosbois et dont la vente leur donna quatre mille livres [8].

Mais il leur fit surtout le don le plus émouvant : désirant que son cœur reposât en France, dans cette terre qui lui avait été hospitalière, il leur en confia la garde.

Selon sa volonté, ce cœur vaillant, enfermé dans une urne d'or et apporté par des mains pieuses, fut inhumé deux ans plus tard dans le cimetière des moines, et une pierre en marqua l'emplacement avec cette épitaphe :

In hujus Coenobii Coemeteris jacet cor Sanctissimi Francisci II D. G. Sa Ro Im et Transilvaniœ Principis RÁKÓCZY, *partium Regni Hungariae Domini, Siculorumque Comitis, etc... qui miro divinae providentiae ordine, per varia vitae discrimina ductus, in Domino requievit Rodostii ad Propontidem, anno salutis mundi 1735, die 8 mensis aprilis; aetatis suae 59.*

Pro grati animi monumento, ipsi, dum viveret nolenti serenissimo repugnatique prae modestia Principi, post mortem R. P. Macarius Pen, Camaldulensium Major, Eremique hujus prior, hunc posuit lapidem.

(7) *Testament*, Archives du Ministère des Affaires Etrangères : *Hongrie*, 17.

(8) Bibliothèque de l'Arsenal. Archives de la Bastille, *Dossier Camaldules*.

ANNO DOMINI MILLESIMO
SEPTINGESIMO TRIGESIMO
SEPTIMO

Pendant quarante ans, les Camaldules veillèrent sur la précieuse relique; mais un décret du 21 mars 1777 ayant supprimé leur communauté, le monastère passa aux mains des Ermites de Sénart.

Sur le séjour de ces Trappistes, nous ne savons rien de particulier.

La Révolution arriva : le couvent fut saccagé, et dès lors, personne ne devait jamais plus retrouver l'emplacement où avait été déposé le cœur de Rákóczi.

Le 16 Brumaire, an III (6 novembre 1794), le couvent, divisé en 23 lots, fut vendu comme bien national.

Plus tard, sous l'Empire, les Trappistes s'y réinstallèrent pendant quelques années, mais Napoléon ayant, le 28 juillet 1811, par mesure de police, supprimé leur ordre en France, le couvent fut à nouveau vendu.

Emilie de Pellapra, fille naturelle de Napoléon Ier et qui y habita quelque temps, en donne, dans ses *Mémoires* [9], une description vers 1824. Il semble qu'à ce moment le monastère avait été transformé en une sorte de pension de famille :

« Les Camaldules, ancien couvent dont il ne restait qu'une masure... Dans cette espèce de maison, rien ne rappelait, même en ruines, l'ancienne et religieuse splendeur qu'avaient dû avoir ces lieux. Il régnait sur cet intérieur une sordide médiocrité. La maîtresse de la maison nous faisait payer cher une pension mesquine et malpropre... Nous regardâmes autour de nous et, voyant les chaises dépaillées, la table vermoulue de la prétendue salle à manger où une affreuse maritorne faisait sauter une omelette, le bouge qui servait de salon, et le carré de choux qui figurait un parterre devant ce qui ne peut s'appeler ni chaumière, ni maison, etc... »

Jusqu'à nos jours, le monastère n'a plus cessé d'être propriété privée.

Deux problèmes se posent donc à nous :
1° où était le cimetière des moines Camaldules ?

(9) Paris, 1921. Editions de la Sirène.

2° où était, dans ce cimetière, inhumé le cœur de Rákóczi ?

Un plan de *l'Atlas du Marquisat de Grosbois*, conservé au château de Grosbois, montre qu'en 1731, soit six ans avant l'inhumation du cœur, le cimetière des moines tenait à l'église du couvent, côté sud.

Cet emplacement est confirmé par un plan de 1774, également conservé au château de Grosbois.

En 1780, *le plan d'Intendance* ne le signale plus.

Pas davantage n'en parlent le *Procès-verbal d'estimation* du couvent comme bien national, dressé en février vrier 1793, ni l'affiche de vente [10].

Il semble que, dès cette époque, le cimetière, abandonné, soit devenu une sorte de pré ou de jardin, et sans doute faut-il le comprendre dans les différentes « pièces de terre closes de mur » que mentionne le procès-verbal.

Cette hypothèse se confirme quand, sur le plan cadastral de 1810 (section C, n° 74), on voit figurer un *autre* cimetière, au nord-ouest de l'ancien, et à une soixantaine de mètres environ.

Les Trappistes, à leur retour sous l'Empire, ou peut-être même déjà lors de leur première installation, durent avoir leur cimetière particulier, distinct de celui des anciens Camaldules, et l'établirent sur la place de bâtiments camaldoliens démolis.

L'emplacement de ce cimetière des Trappistes, cause de diverses confusions avec le vieux cimetière, et disparu à son tour, est très exactement repéré. Il est aujourd'hui recouvert par la grande pelouse qui s'étend devant le principal corps de logis survivant du monastère. Une plantation d'arbres, il y a quelques années, y fit découvrir le squelette d'un moine encore ceint de sa cordelière.

C'est sans doute là que s'étalait, en 1824, le carré de choux dont parle Emilie de Pellapra.

Quant à l'ancien cimetière des Camaldules, le vrai, son emplacement est, grâce aux plans du château de Grosbois, connu avec une égale précision, malgré la

(10) Archives Départementales de Seine-et-Oise. *District de Corbeil, Domaines nationaux*, n°s 1429-1451.

disparition de l'église à laquelle il tenait. Tradition orale et mesures métriques s'accordent pour l'identifier avec un grand potager, clos de murs, qui s'étend au bas du domaine, au pied d'une terrasse : on y descend par un chemin ancien et quelques marches de vieille pierre moussue.

C'est là que dort le cœur de Rákóczi...

Mais quel en est le lieu exact ?

Ni les *Annales Camaldulenses* imprimées à Venise en 1764, ni l'*Histoire du Diocèse de Paris* publiée par l'abbé Lebeuf, en 1754, et qui toutes deux nous ont transmis l'épitaphe reproduite plus haut, ne le précisent...

J'espérais retrouver soit le journal où les moines devaient chaque jour consigner les événements, soit les registres d'inhumation de la communauté : le premier a disparu; les seconds sont incomplets aux Archives de Seine-et-Oise, et l'année 1737 manque, bien entendu.

Quant à la pierre tombale qui portait l'épitaphe, personne ne l'a revue depuis plus d'un siècle et demi.

Une remarque, d'ailleurs, s'impose à son sujet.

Le texte de l'épitaphe laisse douter que la pierre fût à l'emplacement même du cœur : au lieu de « *Hic* jacet... », formule habituelle, l'inscription disait en effet : « In hujus coenobii coemeteris... », ce qui ferait penser que l'épitaphe pouvait être gravée, par exemple, sur une plaque à l'intérieur de l'église, pendant que le cœur reposait à quelque distance, dans le cimetière même.

Si la pierre recouvrait le cœur, il est probable que, pendant la Révolution, quelque pillard, guidé par l'inscription, s'est emparé de la précieuse urne d'or dont l'existence devait être connue du peuple d'Yerres. Aujourd'hui encore, la tradition légendaire de cette urne survit parmi les habitants...

Sinon, les mouvements de terrain sur ce flanc de coteau tout imprégné de sources ont profondément englouti depuis longtemps l'objet qu'on y déposa il y a presque deux siècles.

Les officiers allemands qui, pendant la guerre de

1870, y firent, paraît-il, des fouilles, ne trouvèrent absolument rien.

Le cœur de Rákóczi est perdu et seul un miracle pourrait le faire retrouver.

Mais on connaît le terrain où il repose, et c'est là l'essentiel.

Souhaitons qu'afin d'éviter le lotissement qui, demain peut-être, viendra le profaner, Hongrois et Français s'unissent pour racheter ce coin de terre historique, et qu'une simple pierre y vienne garder le souvenir du héros magyar qui aima tant la France qu'il lui donna son cœur !

Emile PILLIAS.

(*Paris*).

NOTES ET DOCUMENTS

LES RELATIONS ENTRE LA HONGRIE ET BYZANCE A L'EPOQUE DES CROISADES [1]

C'est aux confins nord-est de la civilisation byzantine que la nation hongroise, en voie de formation, se manifesta pour la première fois dans l'histoire européenne. Il faut donc tenir compte de l'influence de la culture byzantine qui vint s'ajouter aux diverses influences orientales subies à cette époque et que prouvent de nombreux monuments archéologiques et autres. Lorsqu'il occupa le territoire de la Hongrie, le peuple magyar arrivait à la limite nord-ouest de l'empire byzantin. La nouvelle patrie qu'il se conquit à la fin du IX[e] siècle s'étendait sur la grande ligne de partage des civilisations romano-germanique d'occident et gréco-slave d'Orient, et depuis des siècles était sujette aux influences rivales de ces deux civilisations. Lorsque les Hongrois s'y établirent, la même alternative, déterminée par la position géographique du pays conquis et la tradition historique, se posa pour eux : Byzance ou Rome. L'orientation politique et culturelle des tribus hongroises au X[e] siècle trahit encore quelque hésitation et il semble que les deux influences se soient d'abord combattues. *La légende de Botond,* des *Chroniques Hongroises,* qui chante les exploits du chef magyar sous les murs de Byzance, nous transmet le souvenir du prestige exercé par la capitale de l'empire grec au Moyen Age sur le peuple hongrois comme sur tant d'autres.

Cette question — Rome ou Byzance ? — fut définitivement réglée, en ce qui concerne la Hongrie, à la fin du X[e] siècle. La politique du prince Géza s'oriente nettement vers l'Occident, et son fils, Saint Etienne, en conduisant son peuple vers l'Eglise de Rome, le rattache définitivement à la civilisation de l'Europe occidentale. Ce fut un fait décisif pour la suite de

(1) Communication faite par l'auteur au VI[e] Congrès international des Sciences historiques à Varsovie (août 1933).

l'histoire de Hongrie. Dès lors, la politique et la civilisation hongroises se tournèrent toujours vers l'Occident, et la Hongrie devint la sentinelle avancée, et même, à de certaines époques, la zélée propagatrice de la civilisation occidentale vers le sud-est. C'est ainsi qu'elle marqua presque toujours la dernière étape des grands courants intellectuels occidentaux vers l'Orient méridional. Sa situation géographique même montre que la Hongrie ne pouvait se fermer à l'influence de la nouvelle Rome. Après Saint Etienne, l'influence byzantine en Hongrie ne pouvait passer qu'après les influences venues de l'Occident.

Si l'on considère l'évolution intérieure du royaume de Hongrie et de l'Empire byzantin, ainsi que leurs rapports entre eux et avec l'Europe, on peut distinguer quatre périodes dans l'histoire des relations hungaro-byzantines :

1° Au cours du XI^e^ siècle et au commencement du XII^e^, les deux Etats voisins sont amis et même alliés, jusqu'à la deuxième moitié du XII^e^ siècle, où la royauté hongroise doit soutenir une lutte très vive contre les tentatives de conquête de l'impérialisme grec. Puis vient une période d'efforts vers une union gréco-hongroise jusqu'à l'époque des Lascaris et des Paléologues, où l'empire en décadence profite à plusieurs reprises du secours de la royauté hongroise, alors puissante.

Lorsque l'empereur Basile II, qui eut pour allié Saint Etienne, eut terminé la conquête de la Bulgarie en 1019, l'Empire grec devint voisin de la Hongrie, et la frontière nord de l'un se confondit avec la frontière sud de l'autre. Ce contact immédiat facilita et intensifia certainement l'influence culturelle exercée par Byzance sur la Hongrie. On peut la reconstituer à l'aide des faits relatifs aux monastères grecs en Hongrie, des monuments de l'art hongrois au XI^e^ siècle qui trahissent l'influence byzantine et de certains vestiges littéraires. Les sources byzantines ou hongroises donnent un tableau assez incomplet des relations entre les deux pays au XI^e^ siècle. Cependant la couronne de Constantin Monomaque (trouvée en territoire hongrois) que l'empereur envoya sans doute au roi André I, et la partie inférieure de la Sainte Couronne que l'empereur Michel VII Dukas, dit le Parapinace, donna à Géza (dont la femme était originaire de la famille byzantine des Synadenos), en sont des reliques non douteuses. Le contact immédiat entre les deux pays détermina aussi des heurts qui, selon le témoignage des documents, se produisirent entre la royauté hongroise s'étendant vers le sud dans les sphères d'influence de l'Empire et l'Empire lui-même. Ces troubles passagers n'affectèrent cependant pas l'équilibre naturel des deux Etats.

2° Le règne des Comnènes et les Croisades marquent une

nouvelle période. Tandis que jusque là les relations n'étaient déterminées que par le voisinage immédiat des deux Etats, elles devinrent alors fonction de la politique générale, et un rôle important revint à la Hongrie dans les luttes qui éclatèrent entre Rome et Byzance, le monde romain d'Occident et l'empire grec d'Orient. La Hongrie se trouvait au point de rencontre entre la poussée de la papauté et de ses alliés vers l'est et celle des Comnènes vers l'ouest.

Les Croisades intéressaient Byzance de très près puisqu'elles furent souvent dirigées contre elle. La plupart des armées des Croisés pénétrèrent en territoire grec à travers la Hongrie, si bien que ce pays, de l'attitude duquel tant de choses dépendaient et qui joua le rôle d'intermédiaire et d'agent de liaison entre l'Orient et l'Occident, devint un facteur politique important au point de vue byzantin même. Il est donc compréhensible que la leçon de la première Croisade et les attaques des Normands aient poussé l'empereur Alexis I à rechercher l'alliance hongroise. L'accord se fit en 1105 et fut renforcé par le premier mariage entre la maison des Comnènes et celle des Arpads. Selon une source dont on n'a pas encore fait état, ce fut sur l'ordre de l'empereur Alexis qu'Eumathios Philocates demanda à la cour de Hongrie, pour le prince héritier Jean, la main de la fille de feu Saint Ladislas, celle qui plus tard monta sur le trône de Byzance comme femme de Jean II. Ce traité d'alliance qui, pour le royaume des Deux-Siciles, signifiait l'entente de Byzance et de la Hongrie, rendit possible la conquête de la Dalmatie par le roi Kálmán; en retour, selon les termes de l'accord, les troupes hongroises unies aux Vénitiens aidèrent, en 1107-1108, l'empereur Alexis dans sa lutte en Italie contre le prince normand Bohémond.

L'alliance des deux pays ne fut pas de longue durée. Venise aussi était intéressée dans la question de la Dalmatie. En faveur de la grande république maritime, dont l'alliance lui était si importante, Byzance s'opposa aux desseins du royaume dont l'expansion vers le sud se faisait d'ailleurs à ses dépens. L'empereur Jean II Comnène prépare la politique de Manuel lorsqu'il offre asile aux princes hongrois, Almos, oncle d'Etienne II, et Boris, fils de Kálmán. Le premier signe du revirement des relations hungaro-byzantines fut la guerre de 1127-1129, au cours de laquelle les forteresses des bords du Danube et le Szerémség tombèrent pour quelque temps aux mains des Grecs. Ce fut en même temps la préface des longues luttes qui eurent lieu sous le règne de Manuel, fils de Jean II.

La pensée de rétablir l'ancien Empire romain hantait Manuel. Deux possibilités s'offraient pour atteindre ce but : l'Italie et la Hongrie. Manuel voulut d'abord détruire le

royaume des Deux-Siciles qui était un des principaux centres de toutes les entreprises dirigées contre Constantinople. Au moment où les troupes de la deuxième Croisade s'avançaient à travers la Hongrie vers Constantinople, Roger II, comte des Deux-Siciles, dirigea une attaque vigoureuse contre Byzance; le danger conduisit Manuel à gagner à sa cause l'un des chefs de la Croisade, l'empereur d'Allemagne, Conrad III, et à conclure avec lui une alliance qui engloba plus tard les vassaux orientaux de l'empire romain-germanique. Cette coalition dirigée contre les Normands entraîna l'alliance des Normands, des Français et des Hongrois. Ce nouveau fait poussa Manuel à transporter pour quelque temps le théâtre de ses luttes pour l'Occident, d'Italie en Hongrie, ce qui, au point de vue géographique, offrait aussi une base favorable à l'expansion byzantine vers l'Occident.

En outre, dans les calculs de Manuel, la Hongrie jouait un rôle important. Elle représentait le territoire le plus occidental où, par suite de conversions antérieures, l'Eglise grecque ait pris racine, de telle sorte que le terrain se trouvait un peu préparé à recevoir l'influence et la domination grecques. Manuel s'appuya sur les princes héritiers hongrois réfugiés à Byzance et convertis à la religion orthodoxe. Boris, dont la femme était grecque, reparut à la cour. Les deux frères de Géza II, les princes Ladislas et Etienne, — ce dernier ayant épousé une proche parente de Manuel, Marie Comnène, — y trouvèrent aussi asile. Manuel commença la lutte par une campagne contre la Serbie, qui voulait se rendre indépendante de Byzance, et qui faisait aussi partie de l'alliance hungaro-normande. L'année suivante, il marcha directement contre la Hongrie, mais jusqu'en 1156, ses attaques se brisèrent devant l'énergique résistance de Géza II. En 1162, après la mort de Géza II, la guerre recommença, et Manuel réussit à faire monter pour quelque temps sur le trône hongrois ses prétendants, Ladislas II, puis Etienne IV, mais le parti national hongrois chassa ce dernier du royaume. Le peuple hongrois, imbu de culture occidentale et défendant son indépendance, réussit à repousser l'impérialisme conquérant de son voisin, et Manuel comprit que, pour faire de la Hongrie la base de l'hégémonie byzantine, la force armée ne suffirait pas. Elle n'assurerait jamais que d'éphémères conquêtes. Manuel dut entrer dans une autre voie, celle des accords pacifiques.

L'année 1163 marqua un tournant dans l'histoire des deux pays. Georges Paléologue, ambassadeur byzantin, se présenta à la cour hongroise avec une offre de Manuel où s'exprimait la nouvelle grande idée politique de l'empereur. L'empereur offrait au frère cadet d'Etienne III, le prince Béla, la main de

sa fille Marie, le rendant ainsi héritier du trône de Byzance. Par contre, la maison hongroise lui abandonnait l'héritage paternel, la Dalmatie. Béla, qui se convertit naturellement à la religion orthodoxe, obtint le titre de despote, devint prince héritier; et en 1166 ce fut en qualité de gendre de l'empereur qu'il assista au synode de Constantinople. En 1163-1167, c'est au nom de Béla et pour défendre les intérêts de celui-ci que Manuel soutint la guerre contre Etienne III qui avait repris les armes en dépit de l'accord conclu.

Lorsque Manuel amena le prince Béla à sa cour et fit de lui son héritier, il voyait bien en lui le personnage qui, après tant de tentatives infructueuses, lui permettrait de réaliser au moins en partie, par l'union gréco-hongroise, le but essentiel de sa politique, le rétablissement de l'ancienne hégémonie romaine. Il avait toujours devant les yeux le plan d'une alliance et d'une union gréco-hongroise. Le jeune prince hongrois, qui passa près de dix ans à la cour grecque, grandit dans l'idée qu'il serait un jour le souverain de l'Empire uni. Mais en 1169 Manuel eut un fils, à la suite de quoi il rompit les fiancailles de Béla avec sa fille, fit de son fils son héritier et fit épouser à Béla la belle-sœur consanguine de sa femme, la duchesse Anne de Chatillon. Au printemps de 1172, après la mort d'Etienne III, Béla rentra dans sa patrie et monta sur le trône de Hongrie. Mais avant son départ, selon Kinnamos, « il déclara sous serment qu'il aurait toujours présents à l'esprit les intérêts de l'empereur et des Romains ». Manuel abandonnait donc ainsi l'idée d'une union gréco-hongroise, mais l'Empire byzantin gagna un fidèle allié en la personne de Béla III qui soutint l'empereur par les armes à la bataille de Myriocéphalon.

Bien que le roi fût un adepte de l'orientation française, l'éducation byzantine de Béla III laissa des traces dans l'histoire de la civilisation hongroise de l'époque des Arpads. En tant que roi, il profita de tout ce qu'il avait appris à Byzance, et sous son règne l'influence de la civilisation byzantine se manifesta dans plusieurs directions. Contentons-nous d'indiquer pour l'instant que c'est lui qui introduisit dans les armoiries hongroises la croix à double branche, devenue depuis l'insigne traditionnel de la royauté hongroise, comme l'a démontré Valentin Hóman, d'après les pièces de monnaie de l'époque. Ce fut évidemment sous l'influence de Byzance, où cette croix apparut dès le IX^e^ siècle comme signe de la puissance impériale. A la mort de Manuel, les évènements de Byzance donnèrent à Béla III l'occasion de reprendre à son compte l'idée de l'union gréco-hongroise et d'essayer de la réaliser. Ce fait intéressant a échappé jusqu'ici à la curiosité des investigateurs. Byzance traversait une époque des plus critiques. Le trône

passa à Alexis encore enfant, sous la régence de l'impératrice-mère, assistée d'un conseil de régence. A la mort de Manuel, des intrigues de cour éclatèrent, le neveu de l'empereur défunt, Andronic Emmanuel, s'en mêla bientôt. Au printemps de 1182, ses troupes apparurent sous les murs de Constantinople, et renversèrent la régence. Andronic fit exécuter les uns après les autres la fille de Manuel et son époux, l'impératrice-mère, puis, après son couronnement qui eut lieu au mois de septembre 1183, l'enfant Alexis II. Béla III qui avait occupé la Dalmatie immédiatement après la mort de Manuel, à la nouvelle que le pouvoir était passé aux mains d'Andronic, encouragé par l'impératrice-mère, fit marcher ses troupes contre Byzance évidemment dans le but de renverser l'usurpateur et de délivrer l'enfant et l'impératrice-mère de leur dangereux adversaire. Son armée occupa Belgrade, Barancs et Nich, puis prirent Sofia, occupant ainsi une partie importante du territoire grec. Les exploits sanglants d'Andronic ne purent faire obstacle à l'avance des troupes hongroises. Béla III poursuivit la guerre après la mort de l'impératrice et du petit prince. Poursuivant l'ancien plan d'union de Manuel, il voulait cette fois se placer lui-même sur le trône. A la mort de sa femme, en 1184, il demanda la main de l'unique sœur vivante de Manuel, Théodora, veuve d'Andronic Lapardos, que l'arbitraire du tyran avait forcée à se retirer dans un couvent. Selon l'opinion byzantine, ce mariage aurait donné à Béla des droits sur le trône de Byzance, ce qui aurait réalisé l'ancien rêve de Manuel, l'union gréco-hongroise. Mais il y avait un obstacle à ce mariage : Théodora avait pris le voile. Il est vrai qu'elle y avait été forcée. Il semble qu'en dépit de cet obstacle les partisans byzantins du roi de Hongrie aient préparé le mariage en question avec l'aide du patriarche et ils s'apprêtaient à ouvrir à Béla un chemin vers le trône, lorsque le peuple de Constantinople renversa Andronic et mit l'Ange Isaac à sa place. On comprend pourquoi le synode prit position comme il le fit. Comme le vrai but caché derrière le projet était connu à Constantinople, il n'est pas étonnant que la décision du synode, prononcée après le couronnement d'Isaac l'Ange, n'ait point été favorable à Théodora. Le synode ne la delia point de ses vœux. Les visées de Béla III furent ainsi trompées et en même temps la réalisation du projet d'union devint impossible. Béla demeura cependant l'ami et même l'allié de l'empire d'Orient. Lorsque le nouvel empereur Isaac l'Ange épousa sa fille, Béla III rendit en dot tous les territoires qu'il avait occupés au cours des guerres contre Andronic. En 1189, quand les troupes de la troisième croisade traversèrent la Hongrie en allant vers Constantinople, Béla III rendit de grands services

à son gendre comme négociateur. Un accord intervint entre les deux souverains concernant l'action commune contre les Serbes et les Bulgares, mais ils ne purent le mettre en vigueur.

Comme on vient de le voir, les efforts de Béla III en vue d'une union gréco-hongroise ne réussirent pas, mais ils ont une grande importance historique. C'est grâce à eux que la Hongrie se range parmi les peuples qui au cours du Moyen-Age s'efforcèrent d'occuper Constantinople. La tentative de Béla III se différencie cependant essentiellement de celle des autres envahisseurs. Lorsque le roi de Hongrie cherchait à occuper le trône de Byzance, il trouvait un fondement moral et légal à ses ambitions dans le plan d'union gréco-hongroise de Manuel et dans le serment fait à l'empereur défunt. La morale chevaleresque sanctionnait ses tentatives.

3° A la fin du XII^e^ siècle, la création du deuxième empire bulgare et l'accroissement de la puissance serbe séparèrent la Hongrie de Byzance, et rendirent par suite impossible géographiquement une union gréco-hongroise. Dès lors, dans son expansion vers le sud, la Hongrie ne se heurtait plus aux intérêts de Byzance, mais à ceux de la Serbie et de la Bulgarie. Les armées de la quatrième croisade ne passèrent pas par la Hongrie et approchèrent Byzance par mer; mais avant de marcher sur Constantinople, elles prirent en 1202 Zara, forteresse qui défendait la province hongroise de Dalmatie. En 1204, l'Occident eut raison de l'Orient, mais ce ne furent pas des troupes hongroises, ce furent les Croisés occidentaux qui défilèrent dans Constantinople.

4° Au commencement du XIII^e^ siècle, il y eut encore de la part de la Hongrie une tentative infructueuse pour mettre sur le trône de Constantinople, devenu empire latin, un souverain hongrois.

Le fils de Béla III, le roi André, prit part à la cinquième croisade, où il joua même un rôle primordial. Un parti l'avait désigné en 1216 comme successeur de l'empereur Henri au trône de l'empire latin. Dans l'automne de 1217, le roi de Hongrie arriva à l'île de Chypre, d'où il fit voile pour la Terre-Sainte. Cette croisade, comme d'ailleurs toutes les autres, avait en réalité un but caché : usant de ses relations familiales, André voulait prendre pour lui le trône de Constantinople qu'occupait alors sa belle-mère Yolande, veuve de Pierre de Courtenay. André mit à profit son voyage en Orient pour préparer la réalisation de son plan en se créant de nouveaux liens de parenté. Il donna sa fille Marie en mariage au tsar Jean II Asène, et quand il rentra en Hongrie en 1218, il amenait une fiancée pour son fils, Marie, fille de l'empereur de Nicée, Théodore I Laskaris. Ses espoirs ne se réalisèrent pas. A la

mort de l'impératrice Yolande, son beau-frère Robert monta sur le trône de Constantinople. C'est ainsi que prit corps pour la dernière fois avec cette tentative d'André II l'ancien rêve de Manuel et de Béla III : la réalisation de l'union gréco-hongroise.

Au cours des dernières Croisades, dont l'histoire se poursuit jusqu'au XV[e] siècle, la Hongrie joua un grand rôle politique. La visite des deux empereurs Paléologues, Jean V en 1366 et Jean VIII en 1423-1424 à la cour de Bude sont les deux faits les plus saillants de cette période des relations hungaro-byzantines, alors que Byzance, au bord de la tombe, attendait un secours de l'Occident, et surtout de la puissante royauté hongroise. Il n'est pas étonnant que le dernier preux croisé, Jean Hunyadi, soit devenu à la fois le héros légendaire des Hongrois et celui du peuple de Byzance.

(*Université de Budapest*).

Jules MORAVCSIK.

QUELQUES ASPECTS DE L'HISTOIRE DES SCIENCES JURIDIQUES HONGROISES

Un des traits le plus caractéristique de la pensée juridique hongroise est son penchant pour le droit public. La conception juridique hongroise a déjà établi la théorie de la *Sainte Couronne* au moyen âge lorsque la conception du droit privé féodal dominait encore en Europe. Selon cette théorie, le roi est la tête et les nobles sont les membres de la Sainte Couronne qui est considérée comme la source de tous les droits tant privés que publics. Cette conception juridique constitue aussi la base du *Tripartitum* de Werböczy (1514) qui, en recueillant avant le désastre de Mohács (1526) le droit coutumier du pays, a assuré l'unité du droit à l'époque de la tripartition de la Hongrie et a même déterminé le sens de la vie juridique pendant les trois siècles suivants jusqu'en 1848. De ce fait on pourrait affirmer qu'avant 1848 il n'y avait pas à strictement parler de droit privé pur en Hongrie.

Aucune science n'est plus étroitement liée au sort de l'Etat que la science juridique. L'histoire de la science juridique hongroise montre très nettement cette interdépendance. Des temps peu favorables au droit succédèrent à l'apogée atteinte par Werböczy. Cette période part du désastre de Mohács et

comprend l'époque de la division du pays en trois tronçons, et des guerres turques. Puis à la période de stagnation des XVI^e^ et XVII^e^ siècles succède la période d'activité du XVIII^e^ siècle, activité fondée sur l'expulsion des Turcs et la consolidation de l'Etat sous le règne de Marie-Thérèse. C'est surtout au XVIII^e^ siècle que l'on peut observer la formation des sciences indépendantes du droit civil, du droit public et du droit pénal. Cette époque est caractérisée par les recherches et les publications fondamentales se rapportant à l'histoire du droit hongrois. La doctrine du droit naturel prit aussi son essor. Les influences françaises contribuèrent vers 1790 à la création d'une petite littérature politique qui reflétait clairement les idées du siècle philosophique et de la révolution française, mais qui resta sans influence remarquable sur la vie politique de la Hongrie.

L'activité des sciences juridiques se déploya plus intensivement dans la première moitié du XIX^e^ siècle. L'élaboration du droit positif eût des maîtres tels que le grand juriste de droit civil, Ignace Frank, et l'éminent juriste de droit public, le comte Antoine Cziráky. Mais ce fut surtout la littérature politique qui se plaça au premier plan parce qu'elle combattit le système des Etats généraux (constitution seigneuriale) au profit du système parlementaire et de l'égalité devant la loi. Cette action de réformes avait pour chefs éminents Louis Kossuth et le comte Etienne Széchenyi, fondateur de l'Académie Hongroise. La réforme politique triompha avec la législation de 1848, mais elle échoua dans la lutte pour l'Indépendance de 1848-49. Or, ce n'est qu'après le Compromis de 1867, conclu avec les Habsbourgs, que l'Etat moderne hongrois put se constituer. Ce compromis a été l'œuvre du grand juriste hongrois François Deák.

L'année 1848, ainsi que l'année 1867, constitue un hiatus dans l'histoire de la science juridique hongroise. Cette science avait pour objet avant 1848, l'Etat de constitution seigneuriale, et après 1867, l'Etat parlementaire moderne. Avant 1848 les publications étaient éditées généralement en latin, après 1867 elles parurent en hongrois.

La construction de l'Etat hongrois moderne et le développement de ses institutions modernes, ainsi que les nombreuses éditions de codes dans les années qui suivirent 1867, exigèrent une évolution proportionnelle de la science juridique et lui fournirent de nouvelles matières. Ainsi le demi-siècle de paix qui précéda la guerre mondiale devint une époque d'épanouissement pour notre science. Ce fût une époque d'approfondissement et de grande spécialisation. Les représentants les plus marquants de la littérature juridique de cette époque

furent : les professeurs de procédure Alexandre Plósz, de droit civil Benjamin Grosschmid, l'historien du droit Emeric Hajnik, les philosophes du droit Auguste Pulszky et Félix Somló, les théoriciens politiques, le baron Joseph Eötvös et Victor Concha.

La grande guerre, les révolutions, le traité de paix de Trianon mirent fin à cette brillante époque. Les misères politiques, sociales, financières et économiques qui résultèrent de l'effondrement n'ont point été favorables au travail scientifique. Et même le droit, base de la science juridique, s'est trouvé et se trouve encore, en grande partie, dans un état provisoire, incertain, variable, peu favorable à une élaboration dogmatique. Les institutions du droit public sont en partie provisoires en attendant la restitution complète de la constitution ancestrale. Le droit administratif et fiscal, et même le droit pénal ont été contraints de servir les exigences éphémères des crises politiques, économiques et sociales. En droit privé, la réforme agraire et la crise financière actuelle ont ainsi rendu nécessaire de recourir à des mesures extraordinaires et exceptionnelles. La pensée puridique hongroise, pénétrée de sens historique, dévouée à la coutume ancestrale, au principe de la continuité du droit et de la légitimité, s'est trouvée en face de réglementations révolutionnaires, provisoires et extraordinaires. Elle était pour ainsi dire au bord de l'abîme.

Le projet définitif du *Code Civil Hongrois* fut cependant achevé durant cette triste époque (1928). La confection de ce projet a duré plus d'un demi-siècle. En outre plusieurs réformes judiciaires et administratives ont été élaborées et discutées. Au cours de cette dernière décade la science juridique hongroise commença à se ranimer progressivement. La théorie et l'histoire du droit, ainsi que l'élaboration dogmatique du droit positif, ont d'éminents représentants. C'est certainement un signe réconfortant de la consolidation de l'ordre juridique et politique, et, en outre, un résultat des efforts puissants déployés sur le terrain intellectuel par ce malheureux pays mutilé et appauvri.

(*Université de Budapest*).

Jules Moór.

JEAN BACSÁNYI, POETE HONGROIS, AUTEUR (?) DE LA PROCLAMATION DE NAPOLEON A LA HONGRIE

La Hongrie fêtera en 1945 le centenaire de la mort de Jean Bacsányi, poète lyrique remarquable, qui fut, à la fin du XVIII[e] et au début du XIX[e] siècles, un des plus fervents propagateurs en Hongrie des idées libérales de la Révolution française. Quant à sa célébrité historique, il faut l'attribuer plutôt à ce que — au dire de nombreux historiens — ce fut lui que Napoléon chargea en 1809, lors de la campagne d'Autriche, de rédiger le fameux appel adressé à la nation hongroise. Il n'est pas sans intérêt d'apporter quelques précisions sur ces détails des relations franco-hongroises et de jeter un rapide coup d'œil sur ce curieux personnage, homme de lettres, savant amateur et politicien tout à la fois.

Bacsányi (1763-1845) est né à Tapolca, petite ville du comitat de Zala. Quoique fils de paysan, il fit de bonnes études d'abord dans quelques villes de province, puis à Pest, au lycée très renommé des Piaristes. Ayant appris trois langues étrangères, à savoir le latin, le français et l'allemand, il avait tous les moyens d'approfondir facilement ses connaissances et d'élargir ses perspectives intellectuelles. En 1784, il fit paraître sa première œuvre littéraire, consacrée à l'étude des mœurs des anciens Hongrois, qui fut suivie, en 1785, d'autres ouvrages critiques et poétiques. En 1787, il dut accepter un poste dans l'administration des finances à Kassa, où il fit la connaissance de François Kazinczy, de Dávid Szabó, de Barót et de Gabriel Dayka, célèbres littérateurs de son temps. Il connut aussi Christophe Simai, un des premiers traducteurs et adaptateurs des comédies de Molière. Par l'intermédiaire de Kazinczy et de Dayka, il prit contact avec les idées et les mouvements intellectuels allemands, tandis que l'amitié de Szabó lui fit connaître les tendances de l'Ecole des « Latinistes » dans la poésie hongroise [1]. En même temps, Bacsányi, qui avait déjà des connaissances si variées, suivit avec une attention particulière le développement des idées de la Révolution Française. Il commence par la glorifier dans des

(1) Plus tard Bacsányi fit l'éloge de Szabó en ces termes enthousiastes : « Szabó de Barót, leur Nestor (c'est-à-dire des poètes latinistes) s'est particulièrement distingué par ses efforts pour relever la beauté de la poésie hongroise, en adoptant dans ses vers la mesure des vers latins », cf. I. KONT, *Bacsányi Párisban*, Egyetemes Philologiai Közlöny, XXIII, p. 879.

poésies enthousiates, puis, déçu par ses abus et ses exagérations, il changea d'attitude.

Impliqué dans le procès de Martinovics, — selon l'accusation il n'aurait pas dénoncé la conspiration bien qu'il en ait eu connaissance, — il fut condamné à un an de prison qu'il dut passer dans la forteresse de Kufstein, où furent incarcérés tant de héros de la lutte pour la liberté [1]. C'est là qu'il écrivit les « *Elégies de Kufstein* » qui figurent parmi ses meilleures poésies. Une fois sorti de prison, il se rendit à Vienne, où, occupant un poste modeste à la Chancellerie impériale, il épousa Gabrielle Baumberg, fille du directeur des Archives de la Cour et femme-poète de talent. A cette époque-là, Bacsányi fréquentait les meilleures familles de Vienne. C'est ainsi que, chez l'archiviste Baumberg, il put faire connaissance de personnalités aussi célèbres que Haydn et Blumauer. Il resta à Vienne jusqu'à 1809, date à laquelle Napoléon retira ses armées de la capitale impériale. Le départ soudain de Bacsányi reste entouré de mystère. On prétend que, sur la demande de Maret, ministre de Napoléon, il aurait contribué à rédiger le texte hongrois de la proclamation que l'empereur adressa à la Nation hongroise. Cette hypothèse s'appuie sur le fait que Maret avait été emprisonné à Kufstein à la même date que Bacsányi. Les antécédents de la condamnation de Maret remontent à l'année 1792 quand, envoyé à Naples par le gouvernement révolutionnaire, il fut arrêté et emprisonné par les Autrichiens. Peu après, il fut transporté à Kufstein, là où Bacsányi était détenu lui aussi. Il faut remarquer pourtant que « Maret qui, dans ses *Mémoires*, parle de Kufstein, de la conjuration de Martinovics, et se rappelle bien un autre codétenu politique, le bavarois Spaum, ne mentionne pas Bacsányi » [2]. D'autre part, plus tard, quand, exilé de France, Maret revint à Graz, rien ne prouve qu'il ait eu des relations avec Bacsányi, établi, lui-même, en Autriche. En résumé, rien ne nous oblige à admettre la prétendue amitié de Bacsányi et de Maret et par conséquent on est autorisé à douter que l'écrivain hongrois ait pris part à la proclamation napoléonienne [3].

(1) Voir pour les détails le livre remarquable de M. Al. Eckhardt, *A francia forradalom eszméi Magyarországon* [Les idées de la Révolution française en Hongrie], Budapest, 1914.

(2) V. I. Kont, *Etude sur l'influence de la littérature française en Hongrie* (1772-1896), Paris, 1902, p. 235.

(3) L'opinion d'Edouard Sayous relative à l'origine de cette proclamation, donna lieu à une controverse entre Sayous et l'écrivain hongrois Béla Tóth. Sayous avait soutenu dans son « *Histoire des Hongrois et de leur littérature politique de* 1790 *à* 1815 », Paris, 1872. Germer-Bailière, pp. 229-230), aussi bien que plus tard dans son chef-d'œuvre « *Histoire générale des Hongrois* », (Paris 1877, Didier, T. II, p. 393), que Napoléon en est le seul auteur, Bacsányi

L'attitude des autorités autrichiennes envers Bacsányi ne résoud pas non plus ce difficile problème. D'une part, après que l'écrivain eut quitté Vienne, le Conseil le fit rechercher par une circulaire datée du 6 avril, ce qui prouverait sa culpabilité au point de vue des Autrichiens; d'autre part, Metternich est intervenu lui-même, sous Louis XVIII, pour faire liquider la pension de Bacsányi [1]. En tout cas, l'illustre écrivain, une fois établi à Paris, entra en relations avec des professeurs, des écrivains et des académiciens. Les quelques années que Bacsányi put passer à Paris, sont marquées par une activité littétaire remarquable. Par ses articles parus dans le « *Mercure étranger* » (1813-1816) [2], grande revue de vulgarisation dans le genre du *Journal étranger, Bibliothèque Germanique,* etc., il contribua à faire connaître aux Français la langue et la littérature hongroises. Tous ses articles furent publiés sous le pseudonyme de Charles de Bérony, sans doute afin de soustraire l'auteur aux perquisitions autrichiennes. Dans l'article intitulé « *Notions préliminaires sur l'origine, la langue et la littérature des Hongrois* » (Mercure étranger, I. p. 174 et suiv.), il esquisse d'abord l'aspect géographique de la Hongrie, donne ensuite quelques renseignements plus ou moins vagues sur l'origine des Hongrois, sur leur habitat primitif ainsi que sur la conquête du pays qui est actuellement le leur. La littérature commence pour lui avec Zrinyi et Gyöngyösi (XVII[e] siècle) [3]

n'en étant que l'adroit traducteur. « Il (Napoléon) le fit chercher (Bacsányi), écrit-il, et trouva en lui un excellent traducteur... Bacsányi a pris part à la composition de cette pièce, à laquelle il a ajouté quelques expressions, quelques traits tellement fidèles à l'esprit national qu'un étranger, si grand homme qu'il fût, ne les aurait jamais inventés... » Tóth, par contre, fait valoir l'unité de la composition, « le trait national perçant, pour ainsi dire, dans chaque ligne », l'unité de ton et surtout l'esprit et le style hongrois infailliblement reconnaissables qui contredisent Sayous, « le seul savant français qui nous ait jamais bien connus » et qui, dit-il, sent lui-même que la proclamation ne peut pas être l'œuvre exclusive de Napoléon.

(1) Cf. Ede Wertheimer, *I. Napoleon viszonya Magyarországhoz* [Napoléon I[er] et la Hongrie], Budapesti Szemle, 1883, t. II. — Pour les rapports de Napoléon avec la Hongrie, cf. encore André Leval, *La Révolution française, Napoléon I[er] et la Hongrie, Budapest,* 1921, pp. 37-47 et idem, *Supplément à la Bibliographie de I. Kont,* 1914.

(2) Le titre complet de la Revue est le suivant : « *Mercure étranger ou Annales de la littérature étrangère* par MM. Langlis, Ginguené, Amaury-Duval, membres de l'Institut, Vanderbourg, Sevelinges, Durdent, Catteau-Calleville et autres hommes de lettres, tant français qu'étrangers ».

(3) D'après Bacsányi, Gyöngyösi (poète épique, représentant l'époque « baroque » en Hongrie) pourrait être surnommé le « Pindare (!) hongrois ». Il est vrai que plus tard Bacsányi consacre une étude beaucoup plus juste au poète Gyöngyösi (*Mercure étranger,* II, p. 32).

qu'il considère comme les plus anciens poètes hongrois. Il ignore les trésors de la littérature religieuse du XV[e] et du XVI[e] siècle, et ne consacre que des notes peu précises aux ouvrages parus vers la fin du XVI[e] siècle. C'est à tort qu'il attribua à Pierre Bornemissza une production de « *Clytemnestre* », cet écrivain s'est borné à adapter avec beaucoup de talent à la scène l'*Electre* de Sophocle [1].

L'exposé de Bacsányi devient plus personnel quand il commence à traiter de la littérature de son temps. Après avoir fait l'éloge de Dugonics, il insiste sur l'importance des traductions, et cite en exemple celles d Rajnis « d'après le rythme de Sapho » et celle de la « Henriade » par Samuel Szilágyi. Ses idées, notamment la préférence qu'il accorde parfois à la traduction dont la valeur l'emporte à ses yeux sur l'œuvre originale, témoignent de l'influence indéniable de Kazinczy, bien que Bacsányi n'hésite pas, pour des raisons personnelles, à passer sous silence les mérites de ce grand organisateur et véritable créateur de la vie littéraire hongroise. En même temps, il s'occupe de la littérature scientifique en Hongrie; voici ce qu'il écrit de Nicolas Révai, auteur de l'*Elaboratio grammatica hungarica* : « Comme philologue et comme grammairien, il s'est acquis une réputation bien méritée, et il est digne d'occuper une place distinguée parmi les philologues les plus savants de l'Europe « (*Mercure étranger*, I. p. 355). Bacsányi ressentit un vif intérêt pour les recherches linguistiques (ce côté de son activité est resté d'ailleurs presque inaperçu). Il fait des remarques assez justes sur les affinités de structure qui existent entre les langues turque et hongroise. Parmi les rapprochements qu'il fait entre le hongrois et le finnois, il y en a certains qui sont admissibles même du point de vue de la linguistique moderne (finnois : *voi* ~ hongrois *vaj*, finnois *élam* — eläin — ~ hongrois *élek*, etc.). Quelquefois il fait des remarques qui témoignent de la précision de ses observations. Ainsi il rapproche le son *'gy'* du hongrois de la consonne mouillée qu'on prononce dans le mot « Dieu ». — Bien qu'à la fin de ces raisonnements linguistiques, il aboutisse à l'idée de la monogénèse de toutes les langues du monde, — idée qui, quoique indémontrable, ne cesse pas d'inquiéter surtout les linguistes amateurs, — ses idées méritent d'être signalées dans l'histoire de la linguistique hongroise.

Cependant, l'activité de Bacsányi à Paris ne dura pas longtemps. En 1815, il fut fait prisonnier par les Autrichiens et transporté au Spielberg en Moravie. Plus tard il fut interné à Linz, où, après avoir publié encore quelques brochures et

(1) L'adaptation de Bornemissza ayant pour titre : *Magyar Elektra* est jouée actuellement au Théâtre National de Budapest.

une nouvelle édition des poésies de Faludi, il mourut en 1845.

Les œuvres de Bacsányi et surtout ses poésies, reflètent parfaitement ses idées libérales et patriotiques. Révolutionnaire théorique et apôtre fervent des idées du « *Siècle des Lumières* », avec le regard fixé sur Paris, il a rêvé de créer un courant éminemment national; selon lui, l'exemple de la Révolution aurait dû apprendre à la Hongrie comment elle pourrait se libérer de l'oppression de la monarchie autrichienne.

Il serait désirable de voir paraître des études plus étendues consacrées aux rapports franco-hongrois et au remarquable poète et critique littéraire qui fut Jean Bacsányi, le fervent promoteur d'un rapprochement entre les deux pays.

(Université de Szeged).

François d'OLAY.

QUELQUES DONNÉES BIBLIOGRAPHIQUES NOUVELLES SUR LES LIVRES FRANÇAIS IMPRIMES EN HONGRIE

Au cours de mes recherches concernant les livres français imprimés en Hongrie, j'ai eu l'occasion de les poursuivre au Musée National de Budapest. J'ai comparé mes relevés avec l'ouvrage capital de Aloysius Zelliger : *Panthéon Tyrnaviense* (Typ. soc. S. Adalberti, Tyrnaviae, 1931) et j'ai pu établir une liste que je publie ci-après de 8 ouvrages édités à Nagyszombat, dont un exemplaire se trouve au Musée National de Budapest, mais ne se trouve pas mentionné dans le livre de Zelliger.

Ces ouvrages remontent tous à l'époque où l'influence de la littérature française a été décisive en Hongrie, c'est-à-dire pendant la période comprise entre 1707 et 1850.

L'ouvrage cité ne mentionne en effet que dix imprimés français provenant de Nagyszombat, tandis que nos recherches nous permettent d'en ajouter encore huit. Zelliger n'a probablement pas eu l'occasion de voir les petites impressions que possède le Musée National, ce qui expliquerait alors leur absence dans son excellente bibliographie. Comme il est probable que, parmi ces impressions, il s'en trouve d'autres en latin et en allemand, pour compléter l'ouvrage de Zelliger, il serait nécessaire de faire des recherches aussi de ce point de vue. Ainsi serait définitivement établi la liste complète des éditions de Nagyszombat, qui ont exercé une influence si décisive sur la littérature en Hongrie.

Trop absorbé par d'autres travaux pour pouvoir me consa-

crer à ces recherches, je laisse à d'autres le soin de les faire, et c'est dans cet espoir que je leur soumets le problème, en mettant à leur disposition les quelques données que j'ai relevées.

1762. Erdődy, Cte Ladislas de Monyorikerék. — *Harangue à Son Altesse Monseigneur François Barkóczy de Szala, Prince de l'empire, Primat de Hongrie et archevêque de Gran,* Prononcée par —— au nom des pensionnaires de la maison royale et archiépiscopale de Tyrnau. Le jour que son Altesse leur fit l'honneur de les visiter. L'an 1762 à Tyrnau, de l'imprimerie du Collège académique de la Compagnie de Jésus. In 4°, 4 ft. Estampes. Budapest. Magyar Nemzeti Muzeum. Apró nyomtatványok.

1769. *Eléments géographiques ou Description abrégée de la surface au globe terrestre,* imprimé à Vienne en 1755 à l'usage des jeunes cavaliers de l'Académie militaire, établie par Sa Majesté impériale et roïale dans sa ville et résidence de Vienne. — Réimprimée à Tyrnau à l'Imprimerie du Collège Académique de la Compagnie de Jésus. —— In 8°, 6 ff., 308 p., initiales ornées, fleurons. Budapest. Nemzeti Muzeum, Geo 358.

1769. Eszterházy de Galantha, Cte Jean Népomucène. — *Compliment au départ de Sa Majesté* prononcée par ——. In 4°, 2 ff. Tyrnau. —— Budapest, Nemzeti Muzeum, Hung. 1 914.

1769. Eszterházy de Galántha, Cte Jean. — *Harangue à Sa Majesté l'Impératrice et reine apostolique,* prononcée par —— au nom de l'Académie Roïale et Archiépiscopale de Tyrnau, le jour qu'Elle daigna l'honorer de son Auguste présence le 1769. A Tyrnau de l'Imprimerie du Collège de la Compagnie de Jésus. —— In 4°, 4 ff. —— Budapest, Magyar Nemzeti Muzeum, Apró nyomtatványok.

1804. Desseöffy, Cte Ladislas de Csernek et Tarkő. — *La bienfaisance.* Mélodrame à l'occasion de la fête de S. E. madame la comtesse de Brunsvick, Korompa, 26 juillet. A Tyrnau, chez Verzeslas Jelinek, imprimeur privilégié de l'Empereur et Roi. —— In 4° 4 ff. Budapest, Museum. Apró nyomtatványok.

1816. Desseöffy, Cte Ladislas de Csernek et Tarkő. — *Vaudeville à l'occasion du jour de fête de son excellence Madame la comtesse Brunsvik.* 26 juillet 1816. A Tyrnau chez Venceslas Jelinek, Imprimeur Royal privilégié. In-4°, 2 ff. Budapest, Magyar Nezzeti Muzeum, Apró nyomtatvániok.

1820. Dessőffy, Cte Lancelot. — *A son excellence Madame la Comtesse Brunsvik, le jour de Sainte Anne sa fête.* A Tyrnau, chez Jean Baptist Jelinek, imprimeur privilégié de l'Emp. et Roi. —— In 4°, 2 ff., —— Budapest, Magyar Nemzeti Muzeum, Apró nyomtatványok.

(*Université de Szeged*).

Béla Zolnai.

UNE CHARTE RELATIVE A LA CAMPAGNE DE CONRAD II CONTRE LA HONGRIE

La guerre de 1030, entre l'empereur Conrad II et St-Etienne, dont les phases principales sont l'envahissement de l'ouest de la Hongrie et la retraite désastreuse de l'armée allemande décimée par la disette et le harcèlement de la cavalerie légère hongroise, est suffisamment connue au moins dans ses grandes lignes par la science historique [1]. Un assez grand nombre de chroniques et d'annales mentionnent ces événements, quoique avec une trop grande sobriété de détails. Toutes ses sources ont été soigneusement réunies et contrôlées par M. Albin F. Gombos dans l'excellente étude qu'il a consacrée aux guerres germano-hongroises de la première moitié du X[1e] siècle [2]. Mais même si les textes des chroniques jettent une lumière suffisante sur quelque événement historique, une charte qui les confirme en quelque sorte, est toujours la bienvenue. Or un cartulaire de l'Abbaye de Stavelot-Maldédy, datant du XIII[e] siècle, conservé à Düsseldorf, contient la copie d'une charte de 1030 [3], se rapportant à la guerre en question et qui semble avoir échappé aux historiens qui se sont occupés de ces événements.

Cette charte raconte qu'Arnulphe avec sa femme (*Ego Arnulphus cum uxore mea*) remet en aumône pour la rémission de ses péchés à l'Abbaye de Stavelot Malmédy un manse fiscal a Houmart (*ad Holmarch mansum unum fiscalem*), car, étant

(1) Elle a été exposée, entre autres, d'une façon détaillée par Bresslaie, *Jahrbücher des deutschen Reichs unter Konrad* II, t. I, pp. 234-28 et 298-305.

(2) Századok XLV, 497 ss., 569 ss.; pour la guerre en question pp. 504-7.

(3) Cette charte a été éditée par Ritz : *Urkunden und Abhandlungen zur Geschichte des Niederrheins und der Niedermaas* p. 51 et Y. Halkin. G. Roland : *Recueil des chartes de l'Abb. de Stavelot-Malmédy*, I, pp. 207-8.

obligé avec son seigneur Henri, de rejoindre l'armée de l'empereur Conrad destinée à envahir la Hongrie, il craint d'y perdre la vie (*Etenim jussu Cuonradi imperatoris exercitus contra Ungros dirigitur, cum quo ego etiam cum domino meo Heinrico comite proficio cor, quapropter metuens terminum vita...*) Le comte Henri est selon toute probabilité Henri, comte de Luxembourg [4]. L'acte de donation est passé en 1030 (*actum in monasterio prefato anno ab incarnatione Domini M° XXX°, indictione XIII, domno Cuonrado imperatore regnum regente anno VIII, Rainaro episcopo Leodiensi, Poppone abbatiam tenente anno XI.*)

Si cette charte n'ajoute rien de nouveau à ce que nous savons de la campagne de Conrad, elle a le mérite de la confirmer et de la dater d'une façon indiscutable.

(*Université de Szeged*).

Géza Bárczi.

---

(4) Halkin-Roland, l. c.

CHRONIQUES GENERALES

La Ligue française d'Etudes germaniques en Hongrie (29-30 août 1933). — Quand on a navigué plus de sept heures sur le Danube entre Linz et la capitale autrichienne, un désir tout naturel naît chez le voyageur même pressé, celui de descendre encore un peu plus loin le cours du grand fleuve de l'Europe centrale, d'aller jusqu'à la ville incomparable assise sur ses deux rives, jusqu'à la capitale hongroise de Budapest. Pour notre groupe de germanistes visitant la Suisse allemande et la République d'Autriche, il n'en fut pas autrement.

A peine étions-nous débarqués à Vienne que chacun s'enquérait déjà des moyens les plus rapides de gagner la métropole magyare. Amplement documentés à l'avance grâce au Centre d'Etudes Hongroises en France et à l'Office des Chemins de fer royaux de Hongrie à Paris, malgré un programme déjà très chargé, nous avons recruté avec facilité une douzaine de participants à notre voyage décidés à prendre contact, ne fût-ce qu'une journée ou deux, avec nos amis Magyars.

1° *Budapest.* — La majorité désirait naturellement se rendre à l'un des endroits les plus pittoresques de la vallée danubienne, là où les derniers contreforts des Alpes représentés par le Gellért viennent plonger, entre les villes-sœurs de Bude et de Pest dans le fleuve majestueux, avant que celui-ci ne continue sa course vers le Sud et vers l'Orient. Une subdivision de notre groupe, avec Madame Simon (Paris) et Mademoiselle Liebrich (Mulhouse), sous la conduite dl M. Brugeille, professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes Commerciales de Paris, et de M. Mare, représentant de l'Agence française de Voyages Exprinter, résolut de prendre l'avion pour Budapest afin de pouvoir rester plus de temps en Hongrie. Les heures passées par les nôtres dans la merveilleuse capitale furent — hélas ! — très brèves, mais elles furent extrêmement bien remplies. Et nos compatriotes rapportèrent, outre de fort belles photographies, une si ample moisson de souvenirs divers que l'auteur de ces lignes, qui n'était plus retourné à Budapest depuis 1913, put se figurer, en entendant leurs récits, y avoir été, lui également, la veille.

L'avion permit à nos amis de contempler tout ce qu'on peut voir à Budapest en trente heures : Palais Royal et points de vue pittoresques de Bude, Parlement, Jardin zoologique, grandes artères commerçantes de Pest, concert de tziganes le soir à l'inoubliable Ile Sainte-Marguerite.

2° *Sopron.* — Un autre sous-groupe, un peu moins nombreux, sous la conduite du Président de la L. E. G. lui-même, avait préféré se rendre à Sopron, ville hongroise bilingue aux extrêmes confins du germanisme. Depuis 1921-1922, Sopron et ses environs sont devenus, avec le plébiscite et le Protocole de Venise, un coin de terre de célébrité européenne, voire mondiale.

Le Traité de Trianon avait commis l'imprudence d'attribuer Sopron (en allemand Œdenburg) et la région avoisinante sur les bords du Lac de Neusiedl (en hongrois : *Fertötó*) au nouvel Etat autrichien sans consulter les habitants. D'où une série de difficultés austro-hongroises aujourd'hui aplanies par l'arrangement conclu à Venise et sur lesquelles nous ne voulons pas revenir, puisqu'elles appartiennent désormais à l'histoire. La prsévérance avec laquelle la ville de Sopron s'est prononcée au plébiscite dans le sens des revendications magyares lui a valu le qualicatif de *civitas fidelissima.*

Aussi n'est-ce pas sans une certaine émotion que nous franchissons la frontière en chemin de fer avant la petite gare d'*Ágfalva.* Le drapeau tricolore rouge, blanc et vert y flotte. Des employés d'une extrême politesse — qui portent le couvre-chef caractéristique de l'ancienne monarchie danubienne et qu'on ne voit plus en Autriche — procèdent au contrôle de la douane et des passeports. Et bientôt après, c'est Sopron. Notre ami, le maître Alexandre Eckhardt, l'éminent romaniste de Budapest, chevalier de la Légion d'Honneur, connu pour ses sympathies françaises, attend sur le quai de la gare notre petite troupe.

La visite de la ville et de ses alentours sous sa direction est un véritable enchantement. Il sait nous montrer les palais, les églises et leurs tours pittoresques, les petites rues tortueuses, les vieilles maisons aux arcades si caractéristiques dont, à travers l'Autriche que nous venons de parcourir, on ne saurait trouver d'équivalent sauf peut-être à Salzbourg; mais il connaît aussi l'avenante auberge au cachet local remarquable où l'on mange le meilleur *gulyas* et où l'on déguste le bon vin du pays. Après un excellent repas, ce fut le Sopron moderne, celui des villas, des parcs et des jardins sur les hauteurs dominant la ville.

La forêt hongroise était là qui nous attirait et ce fut, pour nous, malgré la distance, plus un plaisir qu'une fatigue que de gravir les pentes du Várhely (*Burgtall*). Du belvédère rustique qui y est installé on jouit d'une vue superbe tant sur les sommets des Alpes autrichiennes vers le Rax et le Semmering (où nous devons aller le lendemain) que sur la nappe des eaux calmes du Lac de Neusiedl et sur la plaine magyare qui semble s'étendre à l'infini.

Alexandre Eckhardt nous fait brièvement l'historique de

cette région frontière. Nous avons l'impression d'être à un carrefour de l'Europe danubienne.

Sans vouloir prendre parti, en ce qui nous concerne, dans des querelles internationales récentes au sujet de limites territoriales plus ou moins artificielles nous redescendons tous ensemble sur Sopron. Nous avons alors le sentiment très net que, si cette cité attachante fut jadis *Oedenburg*, c'est-à-dire ville déserte (d'après l'étymologie indiquée par l'Abbé Elemér Schwarz), elle est devenue aujourd'hui, grâce à l'action bienfaisante de la Hongrie, un centre culturel de tout premier ordre dont ce pays est légitimement fier et auquel il tient avec raison.

3° *Affinités franco-hongroises.* — Telles furent, en raccourci, les impressions rapportées par nos membres d'une visite en terre magyare dont tous s'accordent à dire qu'elle fut trop courte. La Hongrie et la France ont tous ce qu'il faut pour fraterniser, pour se connaître et se comprendre.

Sans doute, cela ne rentre pas directement dans le programme que doit se tracer notre Ligue d'Etudes Germaniques. Mais Hongrois et Français souffrent surtout, dans leurs relations réciproques, des centaines de kilomètres qui séparent leurs deux frontières; nous aurions donc cru manquer à un devoir impérieux de coopération internationale en ne saisissant pas au vol l'occasion qui nous était offerte. Aujourd'hui, l'expérience a été faite par nous et elle a été concluante. *Aucun* participant à nos deux excursions supplémentaires n'a regretté d'avoir poussé jusqu'en Hongrie. Ce n'est donc pas « *Adieu !* » mais « *Au revoir !* » que nous avons pu très sincèrement crier, à l'heure du départ, aux amis connus et inconnus, tant de Budapest que de Sopron, car nous comptons bien leur amener, une autre fois, des compatriotes en plus grand nombre encore...

A. Robinet de Clery,
Président de la Ligue française d'Etudes Germaniques.

Le centenaire de la Géométrie absolue de Bolyai. — L'Académie hongroise des sciences a récemment consacré une séance solennelle à la mémoire de Jean Bolyai (1802-1860) auteur de la première géométrie non euclidienne, une des conceptions les plus hardies, les plus originales de l'esprit humain et dont la portée philosophique est considérable.

Les axiomes de la géométrie, « croix et délice » des géomètres et des philosophes depuis qu'Euclide, 300 ans avant notre ère, les énonça pour la première fois et en fit un corps de doctrine cohérent, ont été, et sont encore, un des sujets préférés de la philosophie des sciences. On sait tout le parti qu'en

tira la critique kantienne et le rôle de premier plan qu'ils ont joué dans maintes grandes querelles philosophiques tout au long du dernier siècle. Pourtant, l'âge héroïque des axiomes paraît bien révolu et l'on s'accorde à reconnaître que ce sont là des propositions évidentes ayant leur source dans l'expérience. Ainsi comprise, la géométrie euclidienne nous apparaît comme une géométrie parmi d'autres possibles, comme une manière parmi d'autres de codifier les données de l'expérience commune que nous avons de l'Espace. Mais c'est bien à Jean Bolyai, et à ses pairs, que nous devons en grande partie cette notion, puisque la démonstration qu'il a fournie de la possibilité, de la raison d'être et de la valeur de géométries nouvelles vaut tous les arguments tirés de considérations théoriques. Son mérite, à nos yeux, s'en trouve encore accru, car dans sa tentative pour présenter un édifice géométrique plus parfait, se passant du fameux postulat d'Euclide sur les parallèles, dans cette « obstinée rigueur » qu'il prit pour seule règle, il a su s'affranchir de l'ascendant des axiomes euclidiens donnés par l'expérience et si suggestifs que la conscience a peine à s'en défendre.

L'histoire de cette découverte, qui est aussi l'histoire de deux hommes et de deux générations, des deux Bolyai, père et fils, est un vrai roman, comme l'a dit M. Albert de Berzeviczy dans son allocution présidentielle devant l'Académie des Sciences. Combien il est émouvant de voir le père, insigne mathématicien lui-même, multiplier les avertissements à son fils téméraire. « Pour l'amour de Dieu, laisse ces parallèles ! Ces ténèbres sans fond jamais ne s'ouvriront à la lumière. Je m'étais proposé jadis de me sacrifier pour la Vérité et j'eusse accepté le martyre pour doter l'Humanité d'une géométrie libérée de cette plaie. Je m'étais adonné à un labeur effroyable, faisant mieux que les autres sans pourtant arriver à une solution satisfaisante. Que mon exemple te serve de leçon : voulant connaître les parallèles me voici ignare. Elles ont consumé ma vie, emporté ma jeunesse... ». Ces phrases situent bien l'époque. Mais le fils ne démordra plus des maudites parallèles. Ne pouvant prouver le postulat des parallèles, il arrive à prouver qu'il est improuvable. Dès lors son parti est pris : il s'en passera et, comme par un acte de création ssouverain, il va poser les bases d'une géométrie nouvelle. Son essai fondamentale constitue l'appendice d'un traité de géométrie de son père (1832-33).

Le fait que Gauss, depuis longtemps déjà avant lui, s'était engagé dans la même voie, sans rien publier de ses travaux restés à l'état d'ébauche, le fait que le Russe Lobatchefsky a donné, par une coïncidence curieuse, une géométrie nouvelle mais différente de celle de Bolyai, prouvent que toutes ces tentatives répondaient à un même besoin, d'ordre purement logique d'ail-

leurs, mais non pas que l'idée en fût dans l'air, comme on dit, car ces nouveautés sont longtemps restées incomprises de l'époque.

Signalons que Houël, qui a été un des premiers, et des plus autorisés, à rendre justice à Jean Bolyai, a donné du fameux *Appendice* une excellente traduction française sous le titre : *la Science absolue dans l'espace*.

E. F.

Le quatrième Centenaire d'Etienne Báthori. — Le IV^e^ centenaire de la naissance d'Etienne Báthory, ce grand monarque polonais d'origine hongroise, a été l'occasion d'importantes manifestations intellectuelles (échanges de professeurs, conférences) dont la principale et celle qui a réuni le plus grand nombre de participants s'est déroulée à l'Académie des Sciences de Hongrie, en présence de S. A. Nicolas Horthy, régent de Hongrie, et de nombreuses personnalités polonaises et hongroises. Dans l'allocution d'ouverture, M. A. Domanovszky, vice-président de la Société hongroise d'Histoire, parlant au nom de S. E. Valentin Hóman, ministre de l'instruction publique et des cultes, empêché par la maladie d'être présent, a insisté en termes élevés sur le parallélisme que présente l'histoire des deux nations et sur les influences réciproques qui se sont exercées dans le domaine intellectuel (des milliers de jeunes Hongrois ont fait leurs études à la célèbre Université Jagellon), dans l'évolution économique et sociale, dans la vie politique et les combats pour la liberté (où les noms de Bem et de Kossuth restent associés). Le nom de Báthory rappelle la lutte des deux peuples contre les Turcs, mais surtout le combat pour l'indépendance nationale et il en est de même du nom de Sobieski. M. Domanovsky évoque la physionomie et le rôle d'une princesse hongroise, que les Polonais vénèrent comme une sainte, cette Hedwige d'Anjou, qui sut réunir à la Pologne et d'une manière permanente les territoires lithuaniens et ruthènes, reculant ainsi vers l'Est le contact avec l'Ottoman. La légende rapporte qu'une autre reine de Pologne, Cunégonde, fille du roi Béla IV de Hongrie, perdit un jour son anneau et qu'en le cherchant, on découvrit la fameuse mine de sel gemme de Wieliczka. « J'ai l'impression, conclut M. Domanovsky dans un mouvement d'une splendide envolée, que cet anneau roulant à terre peu de temps après la première souffrance commune que représente l'invasion mongole, est le symbole de l'amitié qui commençait d'unir les deux nations et qui devait se raffermir dans leurs luttes pour leur unité et leur indépendance nationales ».

Paroles émouvantes et vraies, qui éveillèrent de longs échos

dans l'âme des professeurs polonais, fiers de l'amitié historique qui les unit à la Hongrie. Et M. Ketezynski sut traduire le sentiment de ses collègues et de sa nation tout entière en remerciant M. le professeur Domanovszky de son discours « si profond » et en évoquant à son tour la personne du grand souverain à qui la nation polonaise confia un jour la mission de la défendre conformément à ses traditions séculaires et de défendre par là même toute la civilisation occidentale.

Rappelons également l'Exposition Báthory-Sobieski, organisée en septembre et octobre derniers au Musée National de Budapest. Petite exposition, mais singulièrement instructive : elle apparut, en effet, comme un éloquent résumé des rapports entre la Hongrie et la Pologne au XVI[e] et au XVII[e] siècles. Le catalogue, rédigé par M. Béla Kossányi, archiviste paliographe, à qui nous devions déjà les remarquables catalogues de l'Exposition Pologne et France 1830-1930 (organisée naguère à la Salle du Jeu de Paume) [1], a la valeur d'une véritable monographie et pourra être consulté à ce titre par tous les spécialistes.

L. V.

Pièces étrangères sur la scène hongroise et Pièces hongroises sur les scènes étrangères. — En Hongrie, depuis plus d'un siècle, mais surtout dans les quatre-vingts dernières années, on a fait un effort considérable pour mettre le public au courant de la production dramatique des autres nations.

L'Académie de Hongrie, la plus importante parmi les sociétés scientifiques et littéraires du pays, dont le rôle primitif, tel qu'il fut fixé il y a 106 ans, au moment de sa création et qui diffère singulièrement de sa tâche actuelle, consistait à combler des lacunes de la littérature de langue hongroise de ce temps, se mit à la tête de cet effort en publiant sous le titre de *Külföldi játékszin* (Théâtre étranger) une série de pièces de Shekespeare, Molière, Voltaire, Gœthe, Schiller, Alfieri et autres auteurs de moindre importance.

Plus tard ce fut la Société Kisfaludy qui édita les œuvres complètes de Shakespeare, traduites par des auteurs classiques hongrois comme Vörösmarty, Petőfi, Arany, Lévay, Szász et autres. Depuis ce temps, de nouvelles traductions furent entreprises, et font, depuis de nombreuses années, partie du répertoire du Théâtre National Hongrois, ou même, sont représentées également en province.

La littérature française classique se résume essentiellement sur notre théâtre, dans le nom de Molière. Les représentations

(1) Cf. notre C. R. dans la *Revue des Etudes Hongroises*, janv.-juin 1933, p. 90-91.

de ses pièces sont fréquentes et ont provoqué une série de traductions récentes [1]. Parmi les œuvres de la littérature classique allemande, Gœthe a été traduit à plusieurs reprises. Il y a lieu de mentionner particulièrement trois traductions de *Faust*, dont les deux parties sont représentées de temps en temps sur la scène du Théâtre National. Quelques pièces de Schiller, en deux ou trois traductions, font aussi partie du répertoire.

Pour relever, dans l'art dramatique hongrois, la part de la littérature française moderne, il faudrait énumérer presque tous les auteurs de quelque importance. Pendant plus d'un demi-siècle, les œuvres des deux Dumas, Scribe, Feuillet, Sardou, Pailleron, Paul Géraldy, Rostand et autres, ont souvent rempli nos soirées théâtrales. Aujourd'hui encore, les meilleurs drames contemporains sont souvent joués l'année même de leur représentation à Paris.

Parmi les auteurs dramatiques des autres nations, Shaw, Ibsen, Maeterlinck, Gogol, et quelques autres d'outre-mer, sont ceux dont les pièces ont connu la plus grande vogue sur la scène de nos théâtres. Parmi les Allemands, G. Hauptmann fut particulièrement favorisé; également quelques auteurs contemporains comme Vicki Baum, dont la pièce *Menschen im Hôtel*, interprétée sous le titre *Le grand Hôtel*, attira longtemps notre public.

D'une façon générale, on peut dire que, pendant un demi-siècle, les deux tiers de notre répertoire théâtral ont été composés de pièces d'auteurs étrangers.

D'autre part, un grand nombre d'œuvres dramatiques hongroises ont été publiées en langues étrangères. *La Tragédie de l'Homme*, chef-d'œuvre de Madách, a trouvé sa place en Europe et en Amérique, sur plusieurs scènes de théâtres dramatiques, et a été reprise tout dernièrement à Vienne, au *Burgtheater*, où elle a connu le plus grand succès. Elle a été radiodiffusée, de même que différentes autres pièces de François Herczeg, François Molnár, Louis Zilahy, Sigismond Móricz et Melchior Lengyel [2].

(1) Cf. la remarquable thèse de Mlle M. VASHEGYI sur « *Les traductions hongroises de Molière* (Bibl. de l'Institut Français de l'Université de Budapest, n° 1).

(2) De nombreuses pièces hongroises ont été représentées à Paris (cf. *Revue*, t. XI (1933) p. 87), exception faite de « *La Tragédie de l'Homme* » dont la représentation, projetée dès 1898 n'a pu encore être réalisée sur une scène française. A l'occasion de la cinq-centième représentation de cette pièce à Budapest, et au moment de sa reprise à Vienne, plusieurs directeurs de théâtre se sont intéressés en France à la pièce de Madách. Il faut espérer que ces projets ne tarderont pas à se réaliser.

[N. d. l. R.].

Les historiens hongrois au Congrès des Sciences historiques de Varsovie. — Au VII[e] Congrès international des Sciences historiques, qui vient d'avoir lieu à Varsovie du 21 au 28 août dernier, le Comité hongrois des Sciences historiques a présenté plusieurs rapports et communications. Les rapports, portant principalement sur l'histoire des sciences en Hongrie, ont été publiés in extenso dans le numéro 19 du *Bulletin of the international Committee of the historical Sciences*, tandis que les communications, traitant les plus variés problèmes dans l'ordre international de l'histoire de Hongrie, ont été résumées dans les « Résumés des Communications présentées au Congrès de Varsovie » (I-II, Varsovie, 1933).

Une publication collective de tous ces articles hongrois est prévue par la Société hongroise d'Histoire, et paraîtra incessamment.

L'activité de la Commission nationale hongroise de Coopération intellectuelle. — La Commission internationale de Coopération intellectuelle, pour assurer la collaboration constante des Commissions nationales à ses travaux, avait décidé d'inviter tous les ans plusieurs Commissions nationales aux séances de sa section. Ce furent, cette année, les délégués des Commissions danoise, hellénique, hongroise, polonaise et yougoslave. M. Zoltán Gombocz, l'éminent linguiste, directeur de *Eötvös Collégium*, et président du Comité de direction de la *Revue*, parlant au nom de la Commission hongroise a fait un exposé détaillé sur l'activité de celle-ci.

En dehors des mesures prises pour la revision des livres scolaires étrangers, la Commission nationale hongroise a manifesté une activité considérable. Sans doute la mort du comte Albert Apponyi ne lui a pas permis de se faire représenter aux séances du Comité pour le désarmement moral et de renouveler la demande tendant à ce que soit enfin levée l'interdiction qui pèse sur les livres hongrois, d'ordre purement scientifique, empêchés de pénétrer sur le territoire des Etats limitrophes. En revanche elle s'est intéressée aux émissions du poste hongrois de T. S. F. (relatives à des questions d'économie rurale ou à des matières internationales), elle s'est prononcée en faveur de l'adoption universelle des caractères latins, elle a pris une série d'initiatives importantes pour développer l'instruction post-scolaire et pour guider utilement les choix de livres faits par les Bibliothèques populaires, elle a dressé la liste des auteurs étrangers interprétés sur la scène hongroise depuis le début du XIX[e] siècle. Elle a donné une attention particulière à la défense de l'art populaire, spéciale-

ment à propos de la musique, dont MM. Zoltán Kodály et Béla Bartók, professeurs à l'Académie de musique, recueillent systématiquement les airs populaires qui leur ont permis de renouveler leurs sources d'inspiration.

La Révision des Manuels scolaires. — Le Comité national hongrois du Comité international de Coopération intellectuelle a institué une commission spéciale ayant pour tâche d'examiner les manuels scolaires, les encyclopédies et les ouvrages synthétiques de l'étranger en ce qui concerne les choses de Hongrie. A la suite d'une large enquête portant sur de nombreux manuels scolaires d'histoire et de géographie, appartenant à la France, à la Grande-Bretagne, à l'Italie et à l'Espagne, cette Commission, dont le rapporteur était M. François de Olay, privat-dozent à l'Université de Szeged, a dressé une liste des erreurs les plus répandues en Occident. Ce premier travail a servi de base à l'établissement d'un questionnaire destiné à faciliter la tâche des collaborateurs chargés d'examiner les autres manuels.

Le cinquantième anniversaire de la mort de Liszt. — De grandes fêtes internationales doivent avoir lieu en 1936 à Budapest à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de François Liszt. Elles seront organisées sous le haut patronage du ministre hongrois de l'instruction publique et avec le concours des plus éminents compositeurs, musiciens, artistes et écrivains hongrois et étrangers, pour commémorer dignement sa mémoire.

COMPTES RENDUS CRITIQUES

LINGUISTIQUE

A. THÉRIVE. — *Chantiers d'Europe.* Editions Excelsior, Paris 1933.

Ce livre de l'éminent critique du *Temps* pose et propose bien des problèmes. Nous ne retiendrons ici que celui qui concerne la langue hongroise, ou plutôt les langues de l'Europe.

M. Thérive évoque la polémique suscitée par la parution de la deuxième édition des *Langues dans l'Europe Nouvelle* de M. Meillet. Il relate l'incident Kosztolányi dont la protestation a seule été connue du public français [1].

Pas plus pour le hongrois que pour les autres langues, M. Thérive ne dénonce la cause des luttes que nous voyons surgir au cours du XIX[e] siècle et qui se sont exaspérées de notre temps.

La raison de la « confusion linguistique » et des « conbats linguistiques » réside dans le développement social de l'Europe au cours des deux derniers siècles.

La raison de la « confusion linguistique » et des « comviennent qu'à des élites peu nombreuses, disposant du loisir nécessaire pour les cultiver. Or, au cours des deux siècles derniers, nous avons assisté à l'avènement des classes moyennes, à l'éveil du prolétariat et même aux premiers sursauts de la paysannerie. Ces classes étaient rivées non seulement à la glèbe nationale mais aussi à la langue maternelle. Pour elles, la langue nationale était le seul instrument pour penser. Alors que l'aristocrate hongrois du milieu du XVIII[e] siècle pensait en allemand ou en français, que le lettré pensait en outre en latin, l'homme du « Tiers Etat » était réduit à penser en hongrois. Petőfi ne savait bien que le hongrois. Il était incapable de penser en dehors du hongrois. Et comme il avait besoin de penser et qu'il voulait absolument penser, force lui a été de se forger une langue hongroise susceptible d'exprimer ce qu'il voulait dire.

(1) *Défense d'une langue nationale*, La Revue Mondiale, 15 janvier 1931.

Il y a là un dilemme simple mais coercitif : penser dans la langue nationale ou ne pas penser du tout.

Cette question s'est posée à tous les fils des peuples qui n'avaient pas eu la bonne fortune de jouer dans l'histoire un rôle dominant. Les peuples qui ont été incapables de faire de leur idiome national un moyen d'expression de la pensée moderne ont dû disparaître, comme les Vogoules, les Ostiaks. Ceux au contraire qui avaient assez de force pour assimiler la civilisation moderne occidentale se sont créé une langue nationale équipée à la moderne, munie de tous les raffinements, de tous les perfectionnements requis. Un poète comme Ady a trouvé, s'est en partie créé, un organe d'expression aussi puissant dans son genre, aussi moderne, aussi perfectionné que le nouveau poste émetteur de radiodiffusion de Budapest qui jette dans l'éther des appels en hongrois avec une force de 120 kilowatts.

M. Meillet a donc commis une erreur de fait quand il a écrit que l'aristocratie hongroise a imposé sa langue aux populations allogènes. L'aristocrate hongrois n'a appris le hongrois que depuis cent cinquante ans. Encore convient-il de préciser que de nos jours mêmes certains membres de l'aristocratie hongroise savent peu ou mal le hongrois. Ils pensent dans une langue étrangère, généralement en allemand. Ils l'ont apprise dès leur enfance, des bonnes, des gouvernantes et des précepteurs dont leurs parents les ont dotés. Ils ont eu ensuite le loisir et le moyen de voyager en Europe et de la pratiquer dans le pays d'origine. Le fils du peuple, lui, commence par épeler en hongrois les rudiments de la pensée moderne. Plus tard, s'il parvient à apprendre une langue d'occident, ce sera pour y transposer sa pensée hongroise, non pour y penser directement.

L'histoire de la langue hongroise ne se comprend pas si l'on ignore cet aspect de la question. Et il ne s'agit pas que du hongrois, il faudrait répéter la même chose du tchèque, du roumain, du serbo-croate, du finnois, de l'este, du néo-norvégien, etc.

Je reconnais que l'avènement des classes moyennes en Europe a abouti au compartimentage national. C'est que les classes moyennes sont condamnées, de par leurs conditions de vie, à penser et à agir dans le cadre national. Seules les aristocraties et les élites peuvent se payer le luxe inouï de penser dans le cadre et selon le mode international.

La tragédie des « Internationales » fondées pour le prolétariat par des intellectuels internationalistes, c'est justement de vouloir organiser quelque chose d'international avec les prolétariats rivés à la chaîne nationale. Dans un congrès inter-

national de vrais prolétaires, les orateurs ne pourraient se faire entendre que des représentants de leur propre pays. Ou bien ils devraient recourir à l'espéranto, en admettant qu'il aient eu le loisir et le moyen de l'apprendre.

Parler, écrire, en bref penser en hongrois, c'est donc le propre de l'homme de la plèbe, mais d'une plèbe qui a su conquérir de haute lutte le gouvernement de la pensée.

Les langues de ces nouvelles élites plébéiennes, elles possèdent d'ailleurs de sérieux avantages sur les vieilles langues de civilisation comme le français par exemple. Elles sont plus accessibles au peuple. Si le paysan ou l'ouvrier hongrois a mal aux yeux, il va consulter le *szemorvos*, le « médecin des yeux », tandis que le paysan de France va chez l'oculiste, un monsieur bizarre, qui porte un nom incompréhensible.

Aussi l'avènement de la démocratie entraîne-t-il une crise pour les langues de civilisation. Cette crise, M. Thérive la connaît mieux que personne. Elle s'explique par le fait que la langue, qui a été naguère le moyen d'expression d'une société de structure différente, ne répond plus aux nécessités nouvelles. Le français, formé par la société et pour l'usage de la société aristocratique d'avant 1789 est un outil difficile à manier pour l'ouvrier ou le paysan français de 1933. Son usage requiert un long et délicat apprentissage qui n'est pas à la portée de tous. A cet égard, le hongrois, le finnois, le néo-norvégien sont plus commodes.

Le compartimentage linguistique de l'Europe n'est donc pas le résultat d'une explosion d'impérialisme chauvin Il est la conséquence de la démocratisation de l'Europe.

Les « chantiers » sont particulièrement actifs ces dernières années. Surtout dans le domaine linguistique, puisque le langage est l'instrument essentiel de toute pensée. Il y aurait beaucoup à dire des édifices linguistiques qui sont en voie de construction. Mais cela déborderait le cadre de ce compte-rendu.

Les lignes qu'on vient de lire sont des réflexions suggérées par le beau livre de M. A. Thérive. Elles n'impliquent pas une critique. Ce que dit l'auteur sur les choses linguistiques est en effet d'une excellente doctrine et la documentation est sûre, sinon toujours suffisamment étendue. M. A. Thérive est un des rares lettrés qui, en France, s'intéressent à la linguistique. Plus d'un de ses ouvrages en apporte la preuve. Les *Chantiers d'Europe* montrent que leur auteur sait penser en linguiste averti. Cela est exceptionnel de la part d'un penseur qui n'est pas linguiste de métier. On nous permettra de nous féliciter et de féliciter M. A. Thérive de cette heureuse exception.

A. Sauvageot.

Oscar Bloch. — *Dictionnaire étymologique de la langue française*, avec la collaboration de W. von Wartburg. Paris, Les Presses Universitaires, 1032, in-4°, I. 405 p., II. 406 p.

Le nouveau dictionnaire étymologique, rédigé par deux romanistes aussi éminents que MM. O. Bloch et W. von Wartburg — dont le grand dictionnaire étymologique (Französisches Etymologisches Wörterbuch) est d'ailleurs en cours de publication, — résume, aussi bien pour le linguiste que pour le non-spécialiste, d'une façon précise et entraînante, les derniers résultats des recherches linguistiques dans le domaine gallo-roman. Composé sur un plan moins vaste que l'œuvre de Wartburg lui-même, il n'embrasse que les mots du français courant d'aujourd'hui. Mais en parcourant ces petits articles, si faciles à lire et qui, malgré leur extrême concision, ne manquent pas de suggérer quelquefois des idées complètement nouvelles, on a l'impression que rien n'a échappé à l'attention des auteurs et que, grâce à la connaissance parfaite de la matière, ils ont su choisir ce qui était vraiment important dans cet amas de données presque incontrôlables. Quant aux éléments hongrois passés en français — dont l'importance fut exagérée par Mlle Lovas avec si peu de succès [1] — M. Bloch se contente d'y consacrer une dizaine d'articles essentiels. Contrairement à ce que M. Dauzat dit du mot « coche » dans l'Histoire de la langue française (« du tchèque, par l'intermédiaire du hongrois », p, 184), il considère ce mot comme emprunté à l'allemand Kutsche, « ordinairement considéré comme emprunté du hongrois Kocz, du nom de lieu Kocz, près de Raab, Nord-Est de la Hongrie » (I. p. 156). Il faut remarquer que le nom du village en question est certainement Kocs et qu'il est situé dans la Hongrie occidentale. Au lieu d'esquisser aussi la théorie de l'origine tchèque du mot, il aurait peut-être mieux valu faire allusion à ce fait de syncrétisme entre coche, « bateau » (< caudica) et coche « grande voiture », qui a été déjà reconnu par Littré et récemment mis en évidence par un article de M. Jean Győry (cf. Mlle Lovas, o. c. pp. 61-62). Pour heiduque (I. p. 362) il est probable que le k de l'allemand Heiduck, qui est à la base du mot français, provient des formes attestées dans des langues balcaniques (roum. haiduc) et qu'il ne représente par le k du pluriel hongrois (hajdúk). Quant à hongre, il remonte certainement à Ungarus, Hungarus, qui continue, non comme M. Bloch le croit, le hongrois ogur (mot purement savant, inexistant dans la langue parlée), mais on- (o)gur, nom d'une tribu turk, appliqué également aux ancêtres des Hongrois. Pour sabre, il aurait été

(1) Cf. *Revue*, VIII-XI, p. 146-7.

nécessaire de débrouiller l'histoire de ce mot militaire, « d'origine mal éclaircie » (II. 247). Remarquons enfin, que le mot schako est emprunté au hongrois csákó et non schako, qui en est une forme germanisée (II. p. 260).

Les observations que nous venons de faire et qui ne se rapportent qu'à des détails faciles à retoucher, ne pourront, bien entendu, diminuer la valeur de cette œuvre de qualité qui restera pour longtemps, un vademecum des linguistes et, espérons, du public lettré également.

L. GÖBL-GÁLDI.

Vigo BRÖNDAL. — *Ordklasserne.* Partes orationis. Studier over de Sproglige Kategorier. (Etudes sur les catégories linguistiques). Gad, Copenhague, 1928, IX + 272 p.

—— *Morfologi og Syntax.* Nye Bidrag til Sprogets theori. Gad. Köbenhavn, 1932, XVI + 108 p., 1 table.

Sans entrer dans le détail des théories fort intéressantes de l'auteur qui cherche à renouveler, quoique d'une manière trop abstraite, l'application des catégories aristotéliciennes aux catégories grammaticales, nous nous bornerons à faire quelques remarques sur l'explication qu'il donne sur l'origine de l'article en hongrois. Dans les « *Ordklasserne* » qui contient l'essence de ses théories grammaticales, nous avons été bien étonné de lire la phrase suivante : « *Fra Tysk er den* (c'est-à-dire l'article) *sikkert laant til Slovensk og Ungarsk* (l'article a été certainement emprunté à l'allemand par le slovène et par le hongrois, p. 204). Un peu plus bas : « *Som Artiklen er laant fra Romansk til Baskisk og fra Tysk til Ungarsk og Slovensk, kunde den meget vel i Germansk (mulig baade ad östlige og vestlige Veje) stamme fra Vulgaerlatin og i Vulgaerlatin fra Graesk* (comme l'article a passé des langues romanes au basque et de l'allemand au hongrois, en germanique il pourrait très bien provenir du latin vulgaire qui, à son tour, le doit au grec, ibid.). En un mot, M. Bröndal semble admettre comme un fait acquis de la linguistique que l'article du hongrois aussi bien que celui du slovène est d'origine allemande. Néanmoins, ce qui est vrai pour certaines traductions slovènes de la Bible, où l'article est en effet calqué sur l'allemand, ne s'applique pas aussi facilement à l'histoire du hongrois. Notre article, inconnu encore au temps des plus anciens monuments de la langue hongroise (*Oraison funèbre, Complainte de Marie*) s'est développé en partant du pronom démonstratif, probablement au cours du XIV^e^ siècle, indépendam-

(1) B. RÉGER, Nyelvészeti Füzetek, XXIV, p. 18. Cf. SIMONYI, A jelzők mondattana, p. 69.

ment de toute influence étrangère. Rien ne prouve qu'à l'époque de sa formation, l'allemand ait exercé une influence quelque peu considérable sur le système morphologique du hongrois. Quoique la théorie esquissée par Bröndal et reprise aussi par un autre linguiste danois, M. Louis Hjelmslev, dans les *Principes de Grammaire Générale* (Copenhague, 1928, p. 84), ait été admise par Gabelentz (*Sprachwissenschaft*, p. 273) et aussi par quelques linguistes hongrois [1], elle ne devrait plus être prise en considération. Il est absolument inutile de vouloir attribuer à une influence quelconque toutes les innovations qui ont eu lieu pendant la vie millénaire du hongrois. M. Melich semble avoir suffisamment prouvé (*Magyar Nyelv*, XXIV, 4) que l'origine de l'article aussi bien que l'emploi du système des préverbes n'est pas dû à d'autres facteurs qu'aux lois intérieures et aux tendances diachroniques de l'évolution du hongrois.

Nous ne voulons pas longuement insister sur le danger de chercher à établir quelque rapport intime entre l'existence ou l'absence de l'article et le niveau intellectuel d'un peuple donné. Malheureusement, M. Bröndal ne peut pas renoncer à l'idée de considérer l'article comme le produit d'une culture très développée (*Morfologi og Syntax*, p. 28. *Ordklasser*, p. 203). L'article n'est pas un indice de la civilisation pas plus que l'infinitif ou l'existence des catégories grammaticales dites « abstraites » [1]. Par suite de cette hypothèse inadmissible, l'auteur est tombé dans la même erreur que Radu I. Paul qui essaya, il y a peu de temps, d'expliquer l'origine de l'article du roumain par une influence lointaine du grec, langue analytique, sur le thrace, langue des ancêtres de la race roumaine [2]. « Pour qu'une langue possède l'article il faut qu'elle ait atteint « le plus haut degré de création, sur le plan des valeurs abstraites ».

Telle est l'idée de M. Paul et c'est à quoi se ramène l'hypothèse de M. Bröndal. Cependant les faits linguistiques de ce genre n'autorisent personne à en tirer des conclusions décisives sur l'infériorité ou la supériorité des races, des langues et des civilisations [3].

L. Göbl-Gáldi.

Wilhelm von Hevesy. — *Finnisch-Ugrisches aus Indien.* Es gibt keine austrische Sprachfamilie. Das vorarische Indien teilweise finnisch-ugrisch. Wien, Manzsche Verlags — und Universitäts — Buchhandlung 1932, in-8, 382 p.

(1) Ordklasserne, p. 210.
(2) Radu I. Paul, Flexiunea nominală internă în limba română (La flexion nominale interne en roumain), Bucarest, p. 10 et suiv.
(3) Cf. le compte rendu de A. Graur sur le livre de Paul dans le « Bulletin Linguistique », I, pp. 113-116.

Malgré certaines recherches très sérieuses sur les relations entre Finno-Ougriens et Indo-Européens [1], on est encore loin d'avoir tout éclairci et établi d'une façon définitive. Nous sommes très mal renseignés sur les rapports des Hongrois avec d'autres peuples pendant leur séjour au Nord du Caucase et même la provenance de nos mots d'emprunt ossètes n'a pas été expliquée par Sköld [2] d'une manière satisfaisante [3]. Beaucoup de rapprochements étymologiques proposés par M. B. Munkácsi dans les « *Árja-Kaukázusi elemek a finn-magyar nyelvekben* » Éléments aryens et caucasiens dans les langues finno-hongroises, Budapest, 1901) renferment des indications précieuses qui ont déjà donné naissance à quelques nouveaux essais de synthèse [4]. M. Hevesy, qui a déjà esquissé ses idées sur les relations orientales des Hongrois dans une étude, parue à Londres [5] sous un pseudonyme, s'est assigné la tâche de démontrer, d'une part, l'immigration aux Indes d'une tribu finno-ougrienne préhistorique d'où seraient issus plus tard les Hongrois (!) et de prouver, d'autre part, que les langues munda (santali, etc.), considérées par le P. Schmidt comme membres de la famille des langues « austriques », sont en relation avec le « sabar », langue de cette prétendue race finno-ougrienne primitive [6]. Il est à remarquer que cette hypothèse, une fois démontrée, modifierait tout d'un coup et même très sensiblement tous les faits acquis par la linguistique finno-ougrienne.. « Quelle étroitesse de vues, quelle orthodoxie que celle de nos linguistes, représentants de la science officielle de Hongrie, qui n'ont montré aucun intérêt pour cette découverte capitale ! » Voici en quels termes touchants M. Hevesy s'en plaint : « Die rein wissenschaftliche Forschung, namentlich jene, die z. B. in Ungarn als massgebend gilt (Akademie der Wissenschaften), regiert jedoch zurzeit jedwede Möglichkeit eines Zusammenhanges zwischen Indien und den Magyaren, sie lehnt sie mit einer derartigen Intransigenz ab, dass dem Verfasser, auf eine seinerzeitige, an die kompetenste Stelle gerichtete und sogar wiederholte Anfrage, und *ohne in seine Arbeit vorerst nur Einsicht zu nehmen*, bedeutet worden ist, eine Studie, die die Aufdeckung eines Zusammenhanges zwischen Magy und indis-

(1) Cf. Jacobsohn. *Arier und Ugrofinnen*, Göttingen, 1922.
(2) H. Sköld, *Die ossetischen Lehnwörter im Ungarischen*. Lunds Univ. Arsskr. N. F. 1 Bd. 20. Nr 4.
(3) Cf. le compte rendu de M. L. Gaál, Magyar Nyelv, XXII, 56-60.
(4) Cf. M. V. Bröndal, *Mots d'emprunt en nordique primitif*, Copenhague, 1928.
(5) F. A. Uxbond, *Munda-Magyar-Maori*. An Indian Link between the Antipodes. New Tracks of Hungarian Origines, London, 1928.
(6) On sait que, d'après l'explication très juste de M. J. Németh, le nom de peuple *sabir* ou *sabar* se rattache au radical du verbe *sap*. Cf. *kabar*, *kazar*, etc. Magyar Nyelv, XXV, p. 83-85.

chen (Munda) Sprachen zum Gegenstande habe, könne unter keinen Umständen der ung. Akademie der Wissenschaften auch nur vorgelegt worden » (p. 337). On ne peut que louer « l'intransigeance » de la linguistique hongroise. Quelques exemples tirés du livre de M. Hevesy nous suffiront à en démontrer la valeur réelle.

Dans l' « Allgemeine Ubersicht » (pp. 9-10) on trouve une quantité de définitions inexactes comme : « Munda (Santali) A ist tief guttural (?), etwa wie Magy. ő, ö (!). » Nous serions très curieux de savoir pourquoi l'ő hongrois est précisément « guttural » (ce qui est d'ailleurs un terme traditionnel, mais imprécis de la phonétique générale). « Magy ö etwa wie das ö in deutsch. Hölle oder in Engl. but. » Il va sans dire que le mot « but » est souvent cité comme type d'une voyelle propre à l'anglais [7]. Il est absurde de vouloir reconnaître les catégories de l'animé et de l'inanimé du munda dans l'alternance vocalique *vasak* (des fers) ~ *sasok* (des aigles). A propos des voyelles de liaison « bindevokalen » *a, o* [8], il n'hésite pas à suggérer l'idée d'une « gewisse, bisher unaufgeklärte Vokaländerung » (p. 14). L'auteur oublie qu'à côté de *vasak* on rencontre *szamarak* (des ânes), *lovak* (des chevaux) qui, malgré la voyelle de liaison *a*, sont des êtres animés ! Que dire de la forme verbale — *lak* (p. ex. *látlak* « je te vois ») que M. Hevesy compare aux formes exclusives et inclusives du duel et du pluriel en munda (p. 14) ? Les concordances phonétiques que l'auteur rappelle, ne prouvent rien en faveur de la parenté des deux groupes de langues. Il est impossible d'obtenir un résultat définitif en appliquant la méthode de M. Hevesy. Le fait que certaines alternances phonétiques se retrouvent également dans ces deux domaines très éloignés, peut être dû à des évolutions multiples et souvent divergentes. Les exemples cités pour le hongrois, n'appartiennent pas, dans la plupart des cas, au même stade de l'évolution de la langue et sont d'origines très diverses. Il est évident que *romt, ront, hiszem, hiszen, bizom, bizony* ne représentent pas un seul et même développement phonétique (p. 25). On trouve encore nombre de remarques dépourvues de toute valeur scientifique comme celle-ci : « Ähnlich wie in Magy. das intervokalische *sz* (*z, c*) sich oft aus einem *d* (*t*) entwickelt hat und wir dort (c'est-à-dire en munda). Parallelformen wie (en hongrois) *áraszat* ~ *áradat* « *Flut* »; *Jézus* ~ *Jédus* « Jésus »; *piti pici* « klein »; *undoroszik* ~ *undorodik* « verabscheuen; usw. (p. 37) [9]. Il est également inutile de rapprocher le santali

(7) C'est le « *but-Laut* » des grammairiens allemands.

(8) Pour lesquelles la dénomination de « copulé » (p. 16) est tout à fait impropre.

(9) Rappelons que dans *áradat* ~ *áraszat, undorodik* ~ *undoro-*

CHITI CHAN ~ CHIKI CHAN « in Stücke brechen » du hongrois *flinta* ~ *filinka* [10]. D'ailleurs M. Hevesy ne semble pas tenir compte de phénomènes aussi généraux que l'assimilation et la dissimilation. Les doublets *gyalánt* ~ *gyanánt*, *szelel* ~ *szenel*, *talál* ~ *tanál* etc. ne sont dûs qu'à la force dissimilatrice de *l.* et de *n.* Au point de vue de la phonétique finno-ougrienne, le hongrois « *tömlöc* ~ *timnöc* » [11] n'a rien à voir avec finnois *silmä* ~ votiak *sim* (stamm sinm) p. 27. Le développement scola (!) > *iskola* ressemble autant à school > santali ISKUL qu'au français école < schola, qu'à l'italien in iscuola — ou au bantou Kirisiti < Christ, au malgache latabatra < la table, etc, [12]. En résumé, les tentatives de rapprochement phonétique ont complètement échoué.

C'est pourquoi nous n'avons que peu de remarques à faire sur la partie morphologique. Il est inutile, de chercher la conservation plus complète du suffixe *— nk ~ *ng dans hongrois *tátong*, *dűlöng* (p. 47), étant donné que l'*n* provient probablement d'une nasalisation à valeur expressive [13]. Tandis que la comparaison de quelques suffixes verbaux simples (pp. 46-7) donne l'occasion de quelques remarques justes, tout ce qu'est dit sur les suffixes composés, est inadmissible. Si d'une part le finno-ougrien **nk* ~ **ng* répond à santali -g et si le suffixe -t est commun à tous les deux groupes de langues, il est inutile et même contradictoire de ramener le suffixe composé *-gat*, *-get* (formé de -g + -t) à l'adverbe santali GOT « quickly, instantly » (p. 49). Il est curieux de constater que M. Hevesy cherche à expliquer par le santali le formatif finno-ougrien de l'ablatif -*da ~ -*ta (p. 98), quoique cet élément ait été comparé à plusieurs reprises à l'ablatif indo-européen (ex. vieux-lat. *meritod*) et même à un formatif casuel des langues turk [14]. Mais les remarques de cette sorte, qui pourraient peut-être donner des indications d'un intérêt plus général sont très difficiles à trouver dans cet amas de faits incontrôlables et de rapprochements fantaisistes. Personne n'admettra que, contrairement aux explications très justes de M. Melich sur la for-

szik nous avons affaire à un changement de suffixe et que *piti* est un terme d'argot, réformé peut-être sur fr. *petit !*

(10) *Flinta* est emprunté de l'allemand Flinte, *filinka* (mot dialectal) présente un changement de terminaison en faveur du diminutif — *ka.*

(11) Plutôt *tömlöc* < *timnöc* (forme plus rapprochée de l'original slave).

(12) Cf. L. Homburger, *Les langues bantou* dans Meillet-Cohen, *Les langues du monde*, Paris 1924, p. 563.

(13) Cf. allemand schrecken ~ anglais to shrink, A. Sauvageot dans *Mélanges Vendryès*, p. 317 et suiv.

(14) Cf. J. Németh, *Az uráli és a török nyelvek ősi kapcsolata*, Nyelvtudományi Közlemények, LVII.

mation de la conjugaison objective du hongrois [14a], l'élément *j* dans *kapjuk* remonte au pronom possessif *T* du santali (p. 91). M. Hevesy aurait dû tenir compte du fait que le *j* n'apparaît que tardivement dans cette désinence dont la forme primitive était *-uk, -ük* et que cet élément accessoire s'est introduit peu à peu par l'analogie du conjonctif-impératif en -j. En résumé, ces comparaisons morphologiques n'autorisent pas l'auteur à déclarer avec un ton de supériorité inexplicable : « Nach dem was im ersten Teile und besonders in dessen Abschnitt über die Formenlchre aufgedeckt worden ist, sind wir der Meinung, dass sich überhaupt weitere Beweise für diese Sprachverwandschaft erübrigen » (p. 113) [15]. En effet, il aurait mieux valu passer sous silence la plupart des prétendues correspondances lexicales. Bien que M. Hevesy travaille surtout sur les données du Dictionnaire Etymologique de MM. Gombocz et Melich (Magyar Etimológiai Szótár), il les interprète souvent d'une manière superficielle, sans tenir compte des étymologies proposées. Selon l'auteur, santali « ANTHUL nicht bei Sinnen, verdummt, unvernünftig » correspond à hongrois « *antal*, verdummt (*Ursprung unbekannt*) », p. 119. Dans le Dictionnaire Etymologique il y a plus d'une colonne sur *antal* et ses dérivés (*antaly, andalog, andalodik*, etc), remontant au nom propre Antal (Antoine) [16]. Quelquefois il confond les homonymes : ainsi il rattache le verbe *alit* — « meinen, dafürhalten », au radical *al* ~ *aj* (!) das Untere (p. 118), qu'il compare à santali AE (AYE) « Dafürhalten, Augenmass ». Il aurait fallu faire une distinction, selon le Dictionnaire Etymologique, entre *alit* I et *alit* II. *Alit* I (penser) se rattache plutôt au radical du verbe d'existence (cf. finnois ole- ~ olettaa, Simonyi, Nyelvtudományi Közlemények, XXIV, p. 5), tandis que *alit* II (diminuer, lâcher) représente en effet un dérivé de al ~ alj. Il est naturel que santali HATDAHAR « Milchstrasse » n'a rien à voir avec hongrois « *had út* » (p. 188) [17]. M. Hevesy a tort de vouloir rejeter l'étymologie slave de *beszéd* (p. 142), *buja* (p. 153), *hála* (p. 187). Aucune de ses objections ne peut être prise au sérieux. Il suffit d'en citer une : « sant. BHASA » Sprache Rede, Gesprächen (Hindi bhasa) ~ magy. *beszéd*, besze [18] « weil es nicht feststeht, wie das-a des slav. besada

(14a) J. Melich, *A magyar tárgyas igeragozás*, Budapest, 1914. A. Horger, *A magyar igeragozás története*, Szeged, 1931, pp. 59-64.

(15) Comp. « ...unsere These, die weiterer Beweise, wie wir glauben, gar nicht mehr bedarf... » (p. 339).

(16) Cf. en français Alphonse, guillotine, silhouette, poubelle, etc. A. Dauzat, *Histoire de la langue française*, Paris, 1930, pp. 256-7. Migliorini, *Dal nome proprio al nome comune*, Ginevra, 1926.

(17) Même la forme « had út » est très discutable, on dit plutôt « hadak útja ».

in Magy. beszéd verlorengegangen ist ». Pourquoi supposer *teiz comme forme primitive de *tiz* (dix) pour établir le rapport avec bengal dis, des (p. 323) ? M. Hevesy ne manquera pas de reconnaître que le nom de nombre hongrois aussi bien que finnois kah-deksan (huit, dix moins deux) et yh-deksän (neuf, dix moins un) remontent au même mot d'emprunt datant peut-être de l'époque où le k indo-européen était en train de se changer en sifflant ou plutôt en fricative. Aucun rapport étymologique ne peut exister entre santali BER, Asuri BERA « Sonne, Tageszeit, Gelegenheit » et finnois *vuerekausi* (!) [19]. « Tag und Nacht » où *vuoro* veut dire « tour, succession » (p. 138). Bien des fois l'auteur ne prend pas en considération les faits les plus connus du vocabulaire comparé des langues finno-ougriennes. S'il les connaissait à fond, il ne rangerait pas dans la même rubrique finnois *vuosi* « année » et hongrois *út* (chemin, comp. santali BAT « Weg, Zeit », p. 135) étant donné que vuosi est représenté par hongrois *-val* dans *taval* ~ *tavaly* (l'année passée). Faut-il citer encore les mots que M. Hevesy prétend avoir relevé, mais qui n'existent pas en hongrois (exemple : *betea, betia.* « Krankheit », p. 140) ? Il est erroné de citer pour le finnois des formes telles que vere, vete, vaske (radical : vere —, nominatif : veri). Quelle exactitude philologique que de citer « Magyar Nyelv XLIV » (p. 75), quand l'année XXIX est encore en cours de publication ! Pourquoi chercher aux Indes l'origine de plusieurs mots du langage expressif et enfantin (exemples : *bamba, bambú, bamdu* (?), p. 150. *Csepe,* p. 161), ainsi que celle de certains termes dialectaux ? N'est-il pas plus raisonnable d'expliquer le verbe *abázol* « vergeuden, etwas verschwenden (connu dans la Hongrie Occidentale qui confine à l'Autriche) par autrichien abasen « bei den Gerbern, die haut auf die fleischseite abschaben » (Dict. Etym.) que de le faire remonter à santali ABOSTA « Vergeudung, Verschwendung » (p. 115) ? Il est bien probable que la seule constatation qu'on puisse dégager de l'œuvre de M. Hevesy se rapporte plutôt à l'histoire des langues iraniennes. A coup sûr, santali GARHAO « machen, zubereiten » (Hindi garna) ~ voliak *kar-* « machen, tun, handeln », vogoul *kiergar* « eisern » (kier Eisen) [20] représentent également le radical indo-européen *kar-* aussi bien que MANJHI (« a village chief, a village headman, a santali male ») correspond à vo-

(18) La terminaison -d, faisant partie du radical (besoda) a été confondue avec le diminutif -d, par conséquent Besze est qu'une forme refaite.
(19) La forme exacte est « vuorokausi ».
(20) Cp. hongrois « kard » qui est d'origine ossète.

goul mańši (-Xum), hongrois magy-(ar), dérivés du même radical que sanscrit manuša (p. 238-40) [21].

L'étude approfondie de ces éléments communs à trois groupes de langues si distinctes, pourrait jeter des lumières sur l'expansion de la civilisation aryenne.

L. Göbl-Gáldi.

LITTERATURE ET HISTOIRE LITTERAIRE

Correspondance de Liszt et de Madame d'Agoult. — Paris, Grasset, 1933, in-8°, 454 p.

Le roman d'amour de Liszt et de la comtesse d'Agoult s'éclaircit peu à peu. Il se purifie et s'enoblit à mesure que les publications de documents authentiques se multiplient. Déjà les *Mémoires de Mme d'Agoult* (Calmann-Lévy, 1927) sont venus fournir, en face d'une légende entretenue par malveillance et jalousie, le témoignage de l'héroïne elle-même. Le petit-fils, M. Daniel Ollivier, en publiant les lettres échangées de 1834 à 1840, projette sur le drame intime sa véritable lumière.

Les années du roman — 1833 à 1844 — apparaissent désormais, et nettement, comme l'épisode le plus important de ces deux vies. Mais l'intérêt de ces lettres ne se borne pas à la seule illustration du roman de Liszt et de Mme d'Agoult. La variété et l'abondance des détails apportent une contribution de première importance à l'histoire générale de l'époque, en faisant apparaître, parfois d'un mot, mais toujours avec la puissance du détail vécu, Chopin, Berlioz, Heine, Sainte-Beuve, Vigny, Balzac, George Sand, Alexandre Dumas, Victor Hugo, Lamartine, Musset, Lamennais.

Le récit des voyages de Liszt à travers l'Europe est riche de renseignements pittoresques ou curieux, et les billets de la comtesse aident à comprendre comment, avant de devenir, sous le nom de Daniel Stern, historienne, moraliste et écrivain, elle sut trouver, auprès du musicien, l'aliment spirituel que réclamait sa nature.

Les faits extérieurs étaient connus depuis longtemps. Mais les âmes des deux héros restaient encore dans l'ombre. Les sources jusqu'ici accessibles, — parmi lesquelles le roman de *Nélida*, conçu dans la douleur de la rupture, ne donnait que des explications trop partiales, — étaient manifestement insuffisantes à l'historien soucieux d'exactitude et d'équité. La publication de ces lettres présentait mille difficultés, car beaucoup de dates manquent et beaucoup de billets ont disparu,

(21) Cf. Munkácsi, o. c., p. 454.

surtout parmi ceux que Mme d'Agoult écrivit de 1833 à 1839. Mais, malgré ces laeunes, elles ont l'accent de la vérité; elles font honneur à l'un et à l'autre des acteurs du drame. Grâce à elles est rendue à cet épisode de passion et de renoncement la véritable palpitation de la vie.

André Cœuroy.

Marcel Herwegh. — 1° *Au Printemps des Dieux*. NRF. 1929. 2° *Au Banquet des Dieux*. Peyronnet et Cie, 1932, 3° *Au soir des Dieux*. Ibid., 1933.

Ce n'est pas le rapport liant entre eux les facteurs idéals, vertus, erreurs, qui maintient l'équilibre mental du génie au milieu de ses enfantements épuisants, c'est la régénération incessante jaillie de leur enfance éternelle. Génie n'est pas folie, mais éternelle enfance. Il pêche et se trompe avec une sincère innocence, juge sans préjugés, forme des lois nouvelles ou bien leur obéit. Son enthousiasme est sans limite. Sa sensibilité, sa lassitude, sa jalousie, son antipathie réagissent immédiatement aux sensations, et il fait souvent la mauvaise tête. Les enfants ont presque tous du génie, mais il nous en reste peu de chose, sans quoi nous paraîtrions ridicules ou fous. Nous méconnaissons les ressorts psychologiques secrets de leurs actes, leurs silences mystérieux, leurs passions constructives ou destructives. Le génie demeure toujours enfant; comme l'enfance, nous le connaissons mal, et nous n'en saurons jamais assez pour y démêler les motifs des chefs-d'œuvre éternels.

Marcel Herwegh a rendu un grand service au monde cultivé en publiant les trois livres cités plus haut, résultats de recherches persévérantes. Il nous fait mieux connaître François Liszt, Richard Wagner et Georges Herwegh, ainsi que la vie intérieure de leur entourage immédiat, de leurs amis, de leurs contemporains, grâce à la publication de lettres restées ignorées, de quelques articles, de poèmes de Georges Herwegh que Liszt a mis en musique, et par la mise au jour de nombreuses données de leur vie intime. Tous ces documents rapprochent de nous cette époque et les grands hommes qui nous occupent sans qu'ils perdent rien de leur grandeur.

1° *Au Printemps des Dieux*, contient la correspondance de la comtesse d'Agoult et de Georges et Emma Herwegh, ainsi que les lettres que Cosima de Bülow a écrites à Emma Herwegh. Marcel Herwegh présente l'ouvrage dans un Avant-Propos où il soutient que selon lui le moment est arrivé de mettre le point final à cette aventure, rendue depuis longtemps trop célèbre dans différentes versions, où la passion de la jeunesse

entraîna Liszt et la comtesse d'Agoult. Il est temps de voir sous un autre jour cette femme d'esprit distingué, auteur de *Dante, de Gœthe* et de *l'Histoire de la Révolution de 1848*. On n'a pas le droit de douter de la supériorité de la comtesse d'Agoult, et c'est avec justice que Marcel Herwegh réclame le respect de sa mémoire. Il a oublié quelque chose dans sa mise au point. Son silence dans l'Avant-Propos en ce qui concerne Liszt laisse au lecteur l'impression que Liszt était de mauvaise foi, pour ne pas dire plus. Les lettres publiées n'en fournissent point la preuve, mais l'Avant-Propos ne le nie pas. Il est vrai que le caractère de Liszt est bien connu, mais à part quelques remarques accidentelles, rien ne met le lecteur à même de se rendre compte de sa grandeur et ses caractéristiques, qui ne sont rendues sensibles que dans les lettres de Cosima de Bülow. Or Cosima était sa fille.

2°-3° Les deux autres volumes contiennent des lettres et le récit d'événements, inconnus ou mal connus, fort adroitement présentés et munis de références et d'explications, de telle sorte que les deux volumes présentent la même unité de structure. Ces deux livres sont particulièrement précieux comme études de mœurs.

Le Banquet des Dieux s'ouvre par un préambule du Docteur Henri Colomb, et un commentaire du même, de grande valeur, termine le troisième volume.

Rappelons entre autres l'étude de Cosima Wagner « *A François Liszt, hommage de sa fille* », (Au soir des Dieux) et faisons observer que les hommages exprimés s'adressent plutôt à Wagner sous le couvert de la gloire de Liszt. Une admiration beaucoup plus profonde pour son père s'exprime dans les lettres que Cosima de Bülow écrivit à Emma Herwegh (Au Printemps des Dieux). On nous permettra d'en citer quelques lignes :

« Je vous écris de Weimar, à l'ombre des ailes du génie, auquel j'ai communiqué votre phrase-pensée à son sujet. Mon Dieu, que vous avez raison, ma très chère Emma et que vous parlez juste en appliquant ce mot « grandiose » à cette personnalité qui semble avoir été faite d'amour et d'inspiration !...

« Je me consume en vœux incessants pour lui; je lui souhaite je ne sais quoi de vague, de grand, d'infini; que peut-on lui souhaiter de positif ? Les prospérités de la terre ? Sa grande âme ne peut que les dédaigner. Le royaume du ciel ? Mais il est à lui. Tout au plus puis-je demander que le monde se fasse meilleur à ses yeux, afin qu'il ne reste pas trop étranger en cette étrange mêlée de la terre. »

Edmond Bodnár.

L. TAKÁCS. — *Der Ungar in der Welt.* Budapest, in-8, 364 p., *Georg Vajna et C°*, 1934.

L'auteur s'est proposé de tracer à grands traits un tableau de la Hongrie intellectuelle, telle qu'elle s'est manifestée depuis le milieu du XIX[e] siècle jusqu'à nos jours. Ce gros volume, écrit dans un langage subtil, est indispensable à tous ceux qui, sans s'intéresser spécialement à l'histoire générale des Hongrois, désirent pourtant avoir une vue d'ensemble nette sur le rôle de la Hongrie intellectuelle en Europe au cours de ces cent dernières années. De nombreuses illustrations et hors-texte insérés dans le volume, complètent l'agrément de ce livre extrêmement distingué.

T. B.

Henri BERNAY. — *L'armure du Magyar.* Paris, éd. Larousse, 1932. (Contes et romans pour tous).

Récit romanesque des péripéties d'un ingénieur français et de ses deux compagnons dans les Carpathes, récit truffé de hasards, de rencontres extraordinaires et de réussites aussi merveilleuses qu'imméritées. Le roman promène dans un paysage sans précision ses personnages sans relief. Deux hommes bons, deux hommes méchants, deux femmes angéliques, et le tout finit par un double mariage.

Il n'y est presque pas question de la Hongrie ni des Hongrois.

Charles JOSÉ. — *Le crépuscule des Habsbourg,* adaptation française de M. Francis-F. Rouanet, Paris, Tallandier, éditeur, 1930.

Une vaste et imaginaire conspiration dirigée contre la dynastie autrichienne, racontée, d'une façon assez confuse, dans le cadre d'un naïf roman d'amour. Ce n'est pas de l'histoire romancée, mais du roman greffé sur l'histoire.

Y.

Magda GÁLOS. — *Sigismond Justh et Paris.* Contributions [*sic*] à l'histoire des relations littéraires franco-hongroises dans la deuxième moitié du XIX[e] siècle. Budapest, 1933, in-8°, 120 pages (Travaux de l'Université de Pécs, 36).

Sigismond Justh (1863-1894) a trop peu vécu pour avoir laissé une œuvre considérable et parfaite, et son nom est aujourd'hui un peu oublié, « même dans sa patrie ». Il y a pourtant des mérites de premier ordre dans le *Livre de la Pousta* (traduit en français par G. Vautier qui fut un grand ami de Justh), la *Légende de l'Argent, Ganyó Julcsa, Fuimus,* et les

Français doivent savoir que c'est chez eux, au contact de leurs hommes de lettres et de leurs journalistes et dans la fréquentation des salons parisiens, qu'une haute et délicate sensibilité trouva son « climat » le plus favorable. Chose curieuse et particulièrement digne d'intérêt, l'influence française agit sur Sigismond Justh comme un stimulant qui développe les énergies latentes : loin de la dénationaliser, elle contribua à développer dans son âme « l'amour de son pays et de sa race » et à faire de lui « un écrivain éminemment hongrois ». Episode particulièrement riche de sens et de nuances dans l'histoire des relations littéraires franco-hongroises. Soyons reconnaissants à Mlle Gálos de s'être attachée à le reconstituer.

Aussi bien a-t-elle pu profiter d'un certain nombre de pièces inédites : 33 lettres de Justh à Mme de Coudekerque-Lambrecht, à Etienne Apáthy, à M. Jules de Pekár, 20 lettres adressées à Justh par le baron Coubertin, François Coppée, Mlle Read, P. Bourget, Sully-Prudhomme, Taine, Maizeroy, etc., 3 lettres du comte de Polignac sur Justh. Et ces lettres, reproduites en appendice (p. 70-111), donnent à cet essai un intérêt particulièrement vif.

Mais il ne semble pas que Mlle Gálos en ait toujours tiré tout le parti possible et qu'elle en ait vraiment incorporé tous les éléments essentiels dans la trame de son récit. Peut-être aurait-elle pu insister sur les projets conçus en 1891, d'accord avec A. Feszty, pour fonder en Hongrie une grande revue illustrée (cf. p. 88) et suivre avec plus de précision chronologique le développement d'une vie où les questions de santé, les déplacements à la recherche du soleil qui réconforte (en Egypte, aux Indes, etc.), les amitiés rencontrées et les admirations éprouvées jouent un rôle considérable qui doit être indiqué à sa place exacte dans cette biographie et dans cette analyse critique. Pourquoi n'avoir pas noté dès le début (voir seulement p. 47) le pessimisme originel de ce malade dont les lettres abondent en remarques philosophiques sur la vie, sur la solitude et sur la mort ? Il fallait expliquer l'origine et la valeur de ses considérations sur l'esprit du peuple hongrois (p. 92), sur la façon dont il a présenté l'aristocratie hongroise dans son roman sur la *Légende de l'Argent* (p. 93). Et, qui sait ? il y avait peut-être de bien jolies choses à dire sur certains écrivains français, Taine, par exemple, qui voit dans la Hongrie un peu mystérieuse une source puissante de renouveau littéraire : « Combien nos vieilles sociétés compliquées, écrit-il en 1892, sont des sujets usés ! et quel intérêt puissant présentent les âmes primitives et les climats non encore domptés ou domestiqués ! ». N'y aurait-il pas eu, enfin, une étude à faire sur le style même de Justh, si alerte, si incisif, si personnel et si « français » ?

Nous aurions aimé voir Mlle Gálos dégager avec plus de force la contradiction latente qui existe chez Justh à propos de Paris, et rien n'aurait mieux éclairé cette physionomie et la nature de l'influence que la France exerça sur lui. Il fut à coup sûr « amoureux de Paris », comme le sera plus tard le poète André Ady (p. 6). Mais il ne se prive pas de proclamer la décadence d'une ville en l'avenir de laquelle il ne croit plus (p. 44, 69).

Le livre se lit avec agrément, en dépit de quelques fautes d'impression (dès le titre même, où « contribution » doit être employé au singulier, p. 50 « dégénération », lire « dégénérescence » ou « décadence »; p. 120, « littérature », lire « littéraire ». On est un peu étonné de constater que le 6 décembre 1892, Justh se trouve « à la frontière indo-cachemirienne » (p. 76) et que, le lendemain (p. 88), il se repose à Menton : on rectifiera aisément en reportant à 1891 la lettre de la p. 88. Sera-t-il permis — mais Mlle Gálos est ici complètement hors de cause — de signaler aux imprimeurs hongrois combien un lecteur français est choqué quand un mot n'est pas coupé, à la fin d'une ligne d'impression, conformément au son des syllabes distinctes. Est-il si difficile de séparer « ga-gner, ta-bleau » et non « gag-ner, tab-leau ».

Louis VILLAT.

BEAUX-ARTS

Emile HARASZTI. — *La Musique hongroise.* Paris. Laurens, 1933, in-8, 128 p., ill. (Collection « Les Musiciens Célèbres »).

En consacrant à la musique hongroise, de ses origines à nos jours, un volume rapide, mais complet, M. Emile Haraszti, ancien directeur du Conservatoire National de Musique de Budapest, comble une lacune dans la musicologie de langue française. Ecrit avec agrément, illustré avec goût et abondance, son ouvrage suit pas à pas l'évolution de la musique hongroise, sans omettre de signaler à chaque instant les influences actives ou passives, provoquées ou subies par celle-ci, dans l'histoire générale de la musique. Les problèmes de la préhistoire font toucher, dès le début, au mystère du folklore. Le chant grégorien, les jongleurs et les trouvères, la musique instrumentale au moyen âge, l'art italien et franco-flamand trouvent leur place dans les influences primitives. Puis vient l'influence turque, dont peu à peu se dégage la mélodie hongroise accompagnée, comme elle se dégage un peu plus tard de l'influence italienne. La complexité de l'histoire de la musique hongroise

au dix-septième siècle est particulièrement bien mise en lumière. De nombreux renseignements sont donnés sur les instruments, souvent dédaignés par les historiens trop soucieux de la pure morphologie : le cor d'olifant, le *Koboz*, le luth, la vielle, la viole spécifiquement hongroise, la pochette, le *tzimbalom*, le *tárogató*, l'orgue. Enfin les danses hongroises — danses des haydoucs, danses de recrutement ou *verbounkoche*, danses marchées ou *palotaches*, quadrilles ou *Körmagyar*, danses raffinées ou *tchardaches* — se conjuguent avec le développement du théâtre national, et notamment de l'opéra (dont le premier, au début du 19e siècle, est *Béla Futása* (La Fuite du Roi Béla) de József Ruzitska), pour former le véritable style hongrois, avec Ferenc Erkel en tête, Liszt, et la jeune école contemporaine qu'entraînent Béla Bartók et Zoltán Kodály.

Le lecteur français ne manquera pas d'être touché de l'hommage que rend l'auteur au trouvère provençal, Pierre Vidal, qui vint à la cour du roi de Hongrie en 1198, lors des fiançailles du jeune monarque avec la fille du roi d'Aragon, et qui mit en vers le souvenir de son séjour. Il va sans dire que Berlioz n'est pas oublié : sur la *Marche de Rákóczi*, telle qu'elle a été introduite dans la *Damnation de Faust*, l'auteur donne des indications fort intéressantes

André Cœuroy.

DROIT, SCIENCES SOCIALES ECONOMIQUES ET POLITIQUES

Joseph Rudinsky. — *La révision du Traité de Trianon. L'Article 19 du Pacte de la Société des Nations.* Recueil Sirey, Paris, 1933, 167 pages.

L'ouvrage de M. Rudinský, que l'on peut considérer comme un livre mi-politique mi-juridique, et qui se compose en effet de deux parties, est dédié à Björnsterne Björnson « défenseur de la nation alors la plus malheureuse de l'Europe ». M. Rudinský acceptera certainement de bonne grâce que nous ne traitions ici que la première partie de son livre, soit 126 pages sur 267 laissant de côté la deuxième qui appartient plutôt à la catégorie des pamphlets politiques.

M. Rudinský s'efforce d'interpréter l'article 19 du Pacte de la Société des Nations qui, nous avons le regret de le dire, n'a jamais été instituée à l'intention de la Hongrie .

Il part du principe que tous les traités internationaux sont, indépendamment même de la morale et de l'éthique, juridique-

ment valables,principe dont le bien-fondé n'a jamais été contesté par les juristes, au moins à notre connaissance. Notre auteur a seulement oublié d'ajouter que ce principe appelle un complément de prudence nous voulons dire que, plus on s'éloigne de la « morale », plus on risque de bâtir sur sable et de rendre illusoires les effets des traités internationaux, conclus de la façon la plus « juridique » du monde. D'autre part, ses arguments semblent faussés par une peur presque enfantine de laisser échapper la moindre possibilité d'allusion à un changement territorial quelconque. En parlant de la validité des traités internationaux, M. Rudinský est amené à parler de la théorie de Pradier-Fodéré (à laquelle nous ne souscrivons pas non plus), sur la validité des traités internationaux et suivant laquelle les contrats internationaux pourraient n'être valable que pendant une génération. Une terreur nouvelle s'empare de M. Rudinský qui s'empresse de déclarer que les dispositions territoriales de tel ou tel traité ne sauraient être affectées par l'application éventuelle de ce principe qui pourtant n'a rien de juridique, puisqu'il s'inspire uniquement de considérations d'ordre pratique et empirique. En revanche, nous sommes tout à fait d'accord avec notre éminent auteur sur ce point que la clause « rebus sic stantibus » n'est pas une norme juridique, et qu'il ne peut pas y avoir de rupture unilatérale (du point de vue de son bien-fondé juridique) au cas où les parties ou une des parties, ayant constaté un changement par rapport à la situation primitive, existant au moment de la passation de l'accord, n'ont pas ou n'a pas encore reçu satisfaction quant à la revision à l'amiable du contrat en question. En parlant de la conférence ou plutôt du protocole de Londres (1871), notre auteur y voit, avec raison — selon nous — la condamnation de la clause « en tant que motif juridique de la rupture unilatérale des traités ».

Après de longues considérations auxquelles on ne peut rien reprocher, sur l'interprétation des traités en général, M. Rudinský entreprend de récapituler exactement et consciencieusement les phases différentes de la genèse de l'article 19. Ensuite il procède à l'interprétation de cet article du point de vue du « Droit en vigueur » et il recherche en premier lieu ce qu'il faut entendre par des « traités devenus inapplicables ». Faisons observer en passant que notre auteur néglige le texte anglais, qui est le texte primitif, pour s'appuyer uniquement sur la version française qui comporte pourtant de graves erreurs de traduction. Quant aux traités pouvant devenir inapplicables il faudrait les chercher dans les traités qui « s'accomplissent périodiquement ». M. Rudinský a ici de nouveau une arrière-pensée relative aux clauses territoriales de certains

traités qu'il ne faudrait jamais reviser, et de là vient cette définition restrictive. Il est vraiment dommage que ces considérations d'ordre politique abaissent d'une façon singulière la valeur d'un livre qui pourrait être celui d'un bon juriste. C'est ainsi qu'un traité de cession dont l'objet est une île située au milieu d'un fleuve, ne pourrait jamais devenir inapplicable pour de simples raisons physiques, car il ne demande pas un « accomplissement périodique ». Il faut se trouver en face d'une « inapplicabilité physique ou juridique ». Est-ce vraiment exact ? Cette théorie est en somme celle du « vis major » et on n'a vraiment pas besoin d'avoir recours aux bons offices et organisations techniques, souvent compliquées et très coûteuses, de la Société des Nations, pour constater qu'un traité est devenu « physiquement et juridiquement » inapplicable. (P. 87). Faisons observer en passant que M. Rudinský, à l'instar d'autres auteurs de droit international, omet de distinguer entre la revision partielle de tel ou tel contrat international par suite de son inapplicabilité partielle et le cas où l'ensemble des dispositions d'un traité international quelconque est devenu inapplicable ou prétendu tel. La définition de M. Rudinský ne prévoit que le deuxième cas. S'il n'y a qu'un seul article d'un traité international qui soit devenu inapplicable, que fera alors M. Rudinský ? Supposons le cas où, dans un traité applicable, l'application d'un seul article rencontre des difficultés; on en demande la revision à l'amiable, à la Société des Nations, étant donné que des négociations directes entre les parties n'ont pu aboutir. L'article 19 ne jouerait donc pas ici selon M. Rudinský, à qui il faut une inapplicabilité « physique et juridique ». Nous regrettons que M. Rudinský n'ait pas pu lire avant la publication de sa monographie le livre si instructif de M. Wigniolle, *La Société des Nations et la Révision des Traités*. (Paris, 1932). Il y verra ce qu'il faut penser de cette interprétation restrictive de l'expression « devenus inapplicables ». Il y verra également ce qu'il faut penser en général de la version française de l'article 19.

D'une façon générale, nous déplorons que M. Rudinský n'ait pas suffisamment démêlé le caractère presque « ajuridique » de l'article 19 du Pacte. La difficulté de toute interprétation de cet article réside justement dans le fait que l'on a voulu donner là une forme juridique à un principe de philosophie pratique imbu de la mentalité anglo-saxonne. Cette forme, ou plutôt cette formule juridique une fois trouvée et libellée en anglais, a été ensuite traduite en français — d'une façon défectueuse d'ailleurs, et M. Rudinský s'efforce maintenant de trouver l'interprétation juste et logique de cette formule en se fondant uniquement sur des considérations d'ordre juridique.

Il va sans dire que le désir unanime qui se manifeste un peu partout pour l'amendement de l'article 19 du Pacte, est motivé, en majeure partie, par ces incohérences. M. Rudinský va même plus loin sur le chemin qui conduit fatalement à une impasse. Car selon notre auteur un traité déjà « appliqué » ne saurait jamais être revisé, surtout dans ses stipulations territoriales. Cette assertion s'appuie sur le texte de l'article 19 du Pacte qui stipule que seuls les traités « devenus inapplicables » peuvent subir, le cas échéant, un nouvel examen, mais, selon M. Rudinský, les dispositions territoriales de ce traité en sont exclues, car elles avaient été déjà appliquées ! Cet argument nous rappelle la singulière consultation d'un professeur de droit, publié dans le fameux Livre rouge de la Délégation du Chili à l'assemblée de la Société des Nations (1921) qui, à propos de l'article 19 du Pacte, a froidement déclaré que cet article ne saurait être appliqué au cas où il s'agit des traités de paix, car le but, même partiel, de ces traités est justement de rétablir la paix, par conséquent ils ne peuvent pas devenir « inapplicables ». La revision de ces traités entraînerait le rétablissement — fût-il partiel — de l'état de guerre qu'ils se proposaient justement de supprimer !

Mais continuons l'analyse du livre de M. Rudinský. Après avoir défini l'expression, non juridique, répétons-le, « traités devenus inapplicables », il passe à la définition de l'expression, encore moins juridique « situations dangereuses ». Selon M. Rudinský, cette expression peut englober toutes les situations — et nous approuvons ici sans réserve notre auteur — sauf, dit-il, celles qui sont sanctionnées par contrat ou traité particulier et comportent un « statu quo » territorial quelconque. M. Rudinský fait ici appel à l'article 10 du Pacte et qualifie d'« agression juridique » une demande éventuelle en révision d'une stipulation territoriale quelconque d'un traité, demande introduite à l'Assemblée de la Société des Nations et se référant à l'article 19 du Pacte et notamment à sa disposition particulière de « situations dangereuses ». C'est une des erreurs des plus graves du livre de M. Rudinský qui — pris de crainte, une fois de plus — veut éviter même une possibilité juridique — fût-elle la moindre — de prendre en considération une revision éventuelle et nullement obligatoire d'une disposition territoriale d'un traité quelconque, sub titulo de « situations dangereuses ». Répétons à M. Rudinský que cette expression ne comporte aucun élément juridique, elle n'a donc rien à voir avec le très respectable article 10 du Pacte. En ce qui concerne « l'agression juridique », dont fait état M. Rudinský, elle n'existe que dans les calculs de notre auteur. Nous ne voudrions rien avancer ici qui fût désagréable à M. Ru-

dinský, nous ne disons donc pas que l'appel à l'expression « situations dangereuses » ouvre déjà la voie à la révision de — Dieu sait — quels arrangements territoriaux. Non. Que l'âme craintive de M. Rudinský se rassure ! Les grandes questions de la politique étrangère et de l'histoire ne seront jamais résolues par les calculs souvent mesquins des juristes. Mais prétendre qu'une expression anodine et ajuridique comporte certaines restrictions d'ordre juridique, c'est vraiment inadmissible. Si demain un Etat-membre de la Société des Nations fait appel à l'Assemblée de la Société des Nations pour attirer l'attention sur une « situation dangereuse » quelconque, mettons en Extrême Orient, situation découlant d'un arrangement territorial récent, situation dangereuse pour la paix, M. Rudinský s'opposera-t-il à *l'examen* de cet appel parce qu'il met en cause un arrangement territorial quelconque ? Dans un cas pareil, le devoir de l'Assemblée — écrit M. Rudinský — est de le rejeter « de plano » et en écrivant cela M. Rudinský oublie très certainement que la grande variété des « situations dangereuses », par suite de certains arrangements territoriaux, peut être infinie. Selon M. Rudinský, une situation internationale n'est autre chose qu'un « régime juridique », comme par exemple celui de Dantzig. Que M. Rudinský prenne la peine de relire la version anglaise de l'article 19 du Pacte et il verra immédiatement si ses auteurs ont voulu parler uniquement des « situations » découlant des « régimes juridiques » ? M. Rudinský semble ici oublier une fois de plus que certains traités internationaux peuvent conserver la validité juridique de l'ensemble de leurs dispositions, tout en possédant une ou plusieurs dispositions qui demandent une revision. Si cette revision se réalise, cette opération affectera-t-elle la validité générale du traité ? Nullement. Ce ne sera qu'une revision partielle qui peut parfaitement remédier à un état de choses, d'ordre même territorial, dont le maintien n'est nullement désirable.

Quant au vote de l'Assemblée au cas d'une mise en application de l'article 19 du Pacte, il va presque sans dire que M. Rudinský représente le point de vue le plus extrêmiste, en soutenant que non seulement le vote unanime est nécessaire pour inviter deux ou plusieurs membres de l'Assemblée à procéder à un nouvel examen de tel ou tel traité ou situation internationale, mais il exige que les parties en cause votent aussi, car l'unanimité est nécessaire pour prendre une résolution invitant les parties à procéder au dit nouvel examen. Nous ne pouvons pas partager cette manière de voir et nous renvoyons une fois de plus au livre de M. Wigniolle. Ce dernier est également partisan du vote unanime de l'Assemblée, mais, contrairement

à M. Rudinský, il ne veut pas compter dans le calcul de l'unanimité les voix des parties en cause. Nous sommes étonnés que M. Rudinský, guidé par sa seule angoisse, puisse soutenir une thèse aussi antijuridique que la sienne, d'autant plus que la suite unique d'un vote unanime — selon notre auteur et selon nous-mêmes — n'est pas autre chose que l'obligation morale d'entamer des négociations directes. Quant à aboutir, ce n'est plus l'affaire de l'Assemblée. On ne comprend donc guère M. Rudinský. Aurait-on besoin de lui rappeler le fameux avis consultatif de la Cour, enregistré à la série B., N° 12 de ses Recueils, avis rendu le 21 novembre 1925 sur l'application du vote unanime en vertu de l'article 3 et 2 du Traité de Lausanne ? Une affaire plus récente suffira-t-elle à le mettre sur la bonne voie qui consiste à prohiber dans le calcul de l'unanimité les voix des parties qui sont en cause ? Il s'agit ici de l'affaire entre la Colombie et le Pérou. Dans sa séance du Samedi 18 mars 1933, le Conseil de la Société des Nations, sous la présidence de M. Aloysi, a adopté à l'unanimité, le rapport du comité sur le conflit né entre la Colombie et le Pérou au sujet de l'invasion de Leticia. Le rapport est mis aux voix, voici ce que dit à ce sujet le Président du Conseil : « ...Ont pris part au vote, etc. ...Quant aux parties au différend, le représentant de la Colombie a voté en faveur du rapport, et le représentant du Pérou a voté contre ce rapport. Dans ces conditions, je déclare le rapport *adopté à l'unanimité* ». M. Rudinský nous répondra, sans doute, que là, il s'agissait d'« autres matières ». D'accord. Mais nous serions reconnaissants à M. Rudinský de nous indiquer le paragraphe qui, contrairement à l'avis facultatif de la Cour, prescrirait que les résolutions, d'une valeur déjà relative, s'inspirant d'un article du Pacte, presque inopérant, ne doivent pas seulement être prises à l'unanimité — thèse que l'on peut soutenir à la rigueur — mais que les voix des parties en cause doivent compter obligatoirement dans le calcul de l'unanimité. Ainsi seraient annihilés même les faibles espoirs d'une meilleure compréhension entre les peuples qui sont divisés par des différends politiques, et dont la solution devrait, au moins en principe, dépendre de cette « famille des nations » dont parle si éloquemment M. Rudinský.

Dédié à M. Ladislas Buza.

A. GOELLNER.

Charles RIST. — *Essais sur quelques problèmes économiques et monétaires.* Recueils. Sirey, Paris, 1933.

M. Charles Rist, professeur à la Faculté de Droit de Paris, Gouverneur Honoraire de la Banque de France est justement

nommé, dans certains milieux, un des sauveteurs de l'Europe Centrale. On sait en général, le grand rôle qu'avait joué M. Charles Rist dans la reconstruction financière, et aussi économique, de la Hongrie, de la Roumanie et surtout de l'Autriche. Cet éminent théoricien qui a su toujours rendre vivantes ses théories dans la pratique, vient de réunir en un seul volume ses essais sur quelques problèmes économiques et monétaires, plus actuels que jamais. Ce fort volume de M. Rist se compose de plusieurs parties. Dans la première, la question de l'or est agitée en particulier. Il va sans dire que M. Rist prend partie pour le maintien de l'étalon-or et il s'occupe aussi en détail de la « mauvaise » répartition de l'or. Un essai très subtil est consacré ensuite à la théorie de l'épargne dont notre auteur examine surtout les aspects psychologiques. L'ouvrage de M. Rist comporte, en outre, quelques études de théorie, notamment sur l'économie optimiste et l'économie scientifique. Divers chapitres contiennent une foule de renseignements d'ordre statistique et économique sur le mouvement de grève en France et du mouvement des syndicats ouvriers français, etc., etc.. Il est très difficile de donner un aperçu général de ce recueil d'essais de M. Charles Rist, mais à notre sens, les questions mises en vedette par notre auteur sont à l'heure actuelle, — nous sommes presque tentés d'y ajouter, malheureusement — d'une plus vivante actualité que jamais.

A. G.

Evang. An. Averoff. — *Union douanière balkanique*. Avec la préface de M. Edouard Herriot. Paris. Recueil Sirey, 1933, in-8°, 277 p.

Il est incontestable qu'à l'heure actuelle, la question balkanique présente tous les jours une importance de plus en plus considérable. Même ceux qui étaient tentés à croire que cette question n'avait qu'un intérêt limité — à l'instar des pays dits « à intérêt limité » — commencent sérieusement à se préoccuper de la situation balkanique. Le livre de M. Averoff couronné par la dotation « Carnegie » rend un réel service à tous ceux qui s'occupent des questions juridiques ou de politique étrangère, surtout européenne. Les négociations actuelles qui se poursuivent dans les pays balkaniques donnent une actualité vivante à l'œuvre minutieuse et détaillée de notre auteur. Bien que M. Averoff n'envisage le problème balkanique que sous l'angle des possibilités de la formation d'une union douanière balkanique, il fait connaître, chemin faisant, les grands problèmes politiques et économiques des six pays balkaniques, nous voulons dire l'Albanie, la Yougoslavie, la Bulgarie, la Grèce, la Roumanie et la Turquie. Quant aux

chances de la constitution de cette union douanière, M. Averoff, tout en désirant, certes, sa réalisation, ne cache pas les difficultés actuelles de la solution de cette grave question. Un pacte provisoire et un pacte définitif de cette union sont annexés au livre de M. AVEROFF, qui, en termes heureusement choisis, donnent un aspect juridique très intéressant de la formation de l'union future dont tous les vrais amis de la paix souhaiteraient la réalisation aussi prompte que possible

A. G.

G. CRUSEN, W. MAKOWSKI, A. TIBAL. — *La question de Dantzig.* Bulletin N° 5 du Centre Européen de la Dotation Carnégie, in-8, VI + (485-589).

F. DELAISI, A. MOUSSET, H. CLERC, H. BECKERATH, E. HANTOS, E. OSUSKI. — *L'Europe Centrale et la crise.* Ibidem, Bulletin N° 6, in-8, VII + (593-753).

Les collaborateurs du 5e Bulletin avaient donné, tour à tour, une conférence sur l'ensemble de la question de Dantzig, à la « Semaine de Dantzig » organisée par le Centre de la Dotation Carnégie. Et ce sont ces conférences que nous retrouvons imprimées ici. Par la comparaison entre le passé et le présent de la ville libre de Dantzig, et par la recherche d'un équilibre viable, les auteurs parviennent à mettre à nu, dans ses différents aspects, l'un des problèmes des plus angoissants pour l'Europe. Ils le regardent comme partie intégrante de l'antagonisme franco-germanique pris dans son ensemble, et ils estiment que sa liquidation « n'est pas impossible, mais très difficile ».

Le numéro 6 du Bulletin renferme six conférences sur l'Europe Centrale. Les problèmes sont examinés d'une façon générale par les Français, les Allemands et les Hongrois. Mais du côté tchèque, M. Osusky en profite pour faire le procès de la politique de l'ancien président du conseil hongrois, M. Bethlen : il n'y a rien dans ces attaques et dans cette partialité qui s'accorde avec l'esprit habituel du Centre de la Dotation.

B. T.

Edouard HERRIOT. — *La France dans le monde,* Paris, Hachette, s. d. [1933], in-16, 250 pages.

M. Edouard Herriot a donné sous ce titre à l'Université des Annales, au début de 1933, une série de cinq conférences qui se trouvent ici reproduites. On imagine qu'elles furent prononcées avec ardeur et écoutées avec enthousiasme. On les lira avec agrément, encore qu'elles semblent avoir été rédigées un peu rapidement. La Hongrie y occupe en tout et pour

tout une simple page de 26 lignes (p. 47), où se trouvent constatées la persistance de l'orgueil national et l'ampleur du mouvement révisionniste et où se manifeste une certaine défiance à l'endroit des sentiments que la Hongrie nourrit pour la France. On y retrouvera le rapprochement — qui n'a plus cours dans les ouvrages scientifiques — entre Ougriens et Ogres. Peut-être faut-il relever comme particulièrement caractéristique ce qui est dit de la Tchécoslovaquie, dont la forme, étirée en dépit des indications de la nature et de l'histoire, a été officiellement expliquée par des nécessités économiques; M. Herriot sait très bien à quel dessein véritable d'ordre politique et militaire répondit cette création : peu importe qu'elle soit artificielle, pourvu qu'elle « couvre et surveille les frontières nord de l'Autriche et de la Hongrie ».

Louis VILLAT.

Comte Etienne BETHLEN. — *La Hongrie et son problème des minorités.* Budapest, 1933, in-8, 12 pages (Tirage à part de la « Nouvelle Revue de Hongrie », juin 1933).

L'ancien président du Conseil hongrois, désireux « de soumettre à une critique impartiale » la politique minoritaire actuelle de la Hongrie, expose avec une lumineuse clarté et dans le plus large esprit de libéralisme l'un des problèmes les plus compliqués de la vie internationale et l'un de ceux à propos desquels la Hongrie a été le plus calomniée. Jamais, en effet, la politique hongroise à l'égard des nationalités n'a tendu à les assimiler de force, et il faut prendre garde d'attribuer à une magyarisation artificielle ce qui fut la conséquence naturelle « de forces raciales et économiques agissant continuellement et constamment dans ce sens, ainsi que de la façon dont s'opérait la colonisation agraire et enfin des mouvements d'immigration et d'émigration ». Ce n'était pas magyariser de force les paysans roumains de Transylvanie que de veiller, comme le comte Bethlen l'a réclamé bien des fois avant la guerre, à ne pas laisser l'élément hongrois s'affaiblir au point de vue numérique, économique, politique et social, à ne pas laisser périr la propriété foncière hongroise qui passait peu à peu dans les mains roumaines. Et il n'est aucune déformation de la vérité qui vaille contre les faits.

Dans la Hongrie actuelle, l'élément magyar représente 92 % de la population (au lieu de 56 %); les nationalités, dispersées dans l'ensemble du pays, n'ont aucun désir d'autonomie territoriale; elles ne subissent plus les instigations de Vienne qui les dressait contre la patrie hongroise; elles ne demandent qu'à être fidèles et loyales, pourvu que soit respectée leur langue maternelle. Il convient de les satisfaire. « Les pro-

messes qu'après Trianon nous avons faites à nos minorités, sur le terrain national et intellectuel, dans nos lois ou nos déclarations, doivent être tenues à la lettre; les décrets qui les concernent doivent être exécutés et nous devons les mettre à même de cultiver leur civilisation, leur langue et leurs particularités nationales, en leur accordant une entière liberté de mouvements ».

Aussi bien, en agissant ainsi, les Hongrois travailleront-ils de la manière la plus efficace en faveur de leurs frères détachés. Ceux-ci soutiennent une lutte désespérée « dont l'enjeu n'est pas seulement leur civilisation, leur langue et leur individualité nationale, mais leur pain quotidien, les bases économiques de leur existence, leur fortune, la propriété foncière, les entreprises industrielles et le commerce hongrois ». C'est affirmer la légitimité de leurs revendications que de donner satisfaction aux allogènes installés en Hongrie. Là réside le fondement le plus solide de tout effort révisionniste, si les Slovaques, Ruthènes, etc. « se rendent compte qu'en se ralliant à nous, avec qui ils habitaient depuis mille ans, ils jouiront d'une autonomie nationale entière ». Là est la solution des problèmes nationaux du bassin danubien...

Louis VILLAT.

Georges DESBONS. — *Les Erreurs de la Paix : la Hongrie après le traité de Trianon.* Paris, M. Rivière, 1933, in-8°, XII-210 pages.

Beaucoup de mots accumulés sans compter et prodigués en abondance. C'est l'œuvre d'un avocat, — dans tous les sens du mot, — car nous nous trouvons en face d'un plaidoyer, fort éloquent d'ailleurs et d'allure essentiellement oratoire, mais aussi — et cela est mieux — nourri de faits et d'idées, riche de citations précises et copieusement informé.

Les dix chapitres entre lesquels se répartit ce « discours » se ramènent à trois grandes séries de développements :

1) un bref rappel de quelques faits historiques indispensables à connaître et notamment du sentiment que les Magyars ont toujours nourri pour les Allemands, en qui ils ont vu des alliés naturels contre le péril slave, mais qu'ils ont toujours cordialement détestés;

2) une étude — complète, sagace, — de la responsabilité hongroise que M. Georges Desbons n'aperçoit, ni dans les anciens rouages de l'administration autrichienne (où les Hongrois n'avaient pas une place prépondérante), ni dans la politique hongroise à l'égard des minorités (car il ne faut pas nier « systématiquement » un libéralisme, qui a permis aux

Serbes, aux Slovaques, aux Roumains de Hongrie de conserver leur esprit national, et bien des allogènes lui ont rendu hommage), ni dans l'attitude du comte Tisza;

3) un exposé du « drame » (la défaite, l'armistice de la Villa Giusti, Károlyi et Béla Kun, les pillages roumains et l'aide à la Pologne), les détails de la « dangereuse chirurgie diplomatique » réalisée à Trianon, les douloureuses conséquences économiques pour un Etat privé d'accès à la mer libre (au moment où l'on proclame, en faveur de la Pologne, la nécessité d'ouvrir un « couloir » vers la Baltique) et la « grande pénitence » des Hongrois détachés dans les Etats successeurs, (exemple vivant de violation du principe des nationalités).

La France, « que ses traditions intellectuelles vouent à l'apostolat du Droit », peut tendre une main secourable à la Hongrie généreuse et loyale qui lui fut pitoyable en 1871 et qui traita humainement les internés français de la grande guerre. Et M. Georges Desbons prévoit avec raison l'« éminente situation morale » que la France peut conquérir en Hongrie « avec une diplomatie de la présence, et surtout avec une diplomatie du cœur. »

Louis VILLAT.

François HONTI. — *Que demande la Hongrie ? Le traité de Trianon et les revendications hongroises*, 1 broch pet. in-8 de 34 p. Paris, chez l'auteur, 4, rue de Navarre, s. d. [1933].

Ce n'est qu'un tout petit livre, mais il est plein de choses, riche d'idées et de faits, — et ces faits sont exacts, et ces idées sont justes, présentées avec une élégante sobriété, une solidité dans l'argumentation, une mesure et une pondération qui entraînent la conviction. On avait besoin, pour éclairer l'opinion française, si peu au courant des choses hongroises, de cet excellent exposé rédigé par un Hongrois de bonne foi, dont la science a été puisée aux meilleures sources.

Le principe de la libre disposition des peuples, manifesté par le plébiscite, n'a pas été appliqué en 1920, alors que la Hongrie offrait de s'y soumettre et la chose est d'autant plus regrettable que, les diverses nationalités s'entremêlant dans l'Europe Centrale de façon à rendre impossible une rigoureuse frontière ethnique, la consultation populaire pouvait seule guider le choix des alliés. Aussi bien le plébiscite institué à Sopron un an après l'entrée en vigueur du traité de Trianon constitue-t-il un témoignage d'autant plus irréfutable que c'est une population mixte et non pas uniquement hongroise qui fut ici consultée. Les autres frontières de la Hongrie sont des frontières stratégiques et économiques établies au profit des trois Etats successeurs. Ce sont « des frontières

de domination et de spoliation » dont MM. Paul Boncour, de Monzie, de Lamarzelle, etc., n'ont pas craint de dénoncer les erreurs et dont les Hongrois réclament unanimement la revision parce qu'ils les trouvent « injustes et inacceptables ».

Mais cette révision est-elle possible ?

Le point de vue hongrois est précisé dans la résolution qui émane de la « Ligue pour la révision du traité de Trianon » et qui date des meetings du 22 mai 1931. S'appuyant sur le principe des nationalités, qu'il a toujours invoqué et auquel il entend rester fidèle, le peuple hongrois ne réclame pas le moins du monde la reconstitution de la Hongrie millénaire dans son intégrité territoriale. Il se borne à distinguer, autour des frontières actuelles, les territoires habités par les Hongrois et les territoires à population mixte. Les premiers (plus de 12.000 kil. carrés en Tchécoslovaquie, plus de 5.000 en Roumanie) devraient être restitués purement et simplement. Les seconds seraient l'objet d'un plébiscite qui, s'il était favorable à la Hongrie, lui donnerait à peu près les frontières proposées par lord Rothermere. Ainsi rentreraient la moitié des 3.300.000 Hongrois arrachés par le traité. Pour les autres, installés trop loin des frontières et noyés dans une autre population, il faudrait leur assurer une protection efficace ou même (pour les Sicules de Transylvanie, pour les Ruthènes de Tchécoslovaquie) l'autonomie.

Quant à la petite Entente, elle proclame officiellement que la question d'une révision ne se pose pas. Mais M. Masaryk et M. Bénès en Tchécoslovaquie, M. Matchék et M. Pribitchevitch en Yougoslavie ont à plusieurs reprises déclaré que, s'ils restaient hostiles à toute modification unilatérale, ils étaient favorables à des rectifications poursuivies avec l'assentiment de toutes les parties en cause. La propagande anti-révisionniste est, chez les Etats de la petite Entente, imposée par des raisons d'ordre tactique. En fait, ils ne peuvent vivre sans reconstituer avec la Hongrie cette parfaite unité géographique et économique qui faisait l'admiration d'Elisée Reclus et où il faudrait voir le principe d'une entente danubienne féconde, le plus sûr gage de la paix européenne.

Louis VILLAT.

C. KIRITESCU. — *Istoria războiului pentru întregirea României* (Histoire de la guerre pour l'unification de la Roumanie), 2e édition, 3 vol. Bucarest.

Ces trois volumes traitent de la formation de l'unité roumaine à partir de l'unification des deux principautés roumaines : Moldavie et Valachie, à travers les guerres balkaniques jusqu'en 1919. L'auteur se place uniquement à un point

de vue roumain et donne des tableaux entièrement faux même d'événements dont la mise au point est depuis longtemps assurée de façon certaine. Ces volumes rendent service plutôt à l'enseignement civique roumain qu'à l'histoire même. L'auteur parle par exemple de la responsabilité « capitale » du président du conseil hongrois d'alors, le Comte Etienne Tisza, qui fut pourtant la seule personne de toute la Monarchie qui jusqu'au dernier moment ait été opposé à la déclaration de guerre. De même M. Kiritescu étale beaucoup trop sa susceptibilité raciale en parlant de la situation « misérable » de la minorité roumaine en Transylvanie depuis 1867.

A. ANTONUCCI. — *La liquidation financière de la guerre et la reconstruction de l'Europe Centrale.* Paris, Marcel Giard, 1933, in-8° 463 p.

Les livres de toute nature pullulent à l'heure actuelle sur l'Europe Centrale, et la question si complexe de la reconstruction d'ensemble du Centre européen a plus d'actualité que jamais. Parmi toutes ces publications on appréciera particulièrement le livre de M. Antonucci qui présente d'une façon pénétrante tous les aspects financiers et économiques de ce vaste problème. C'est un véritable manuel, avec textes, dates et données statistiques, de tout ce qui a été fait depuis la conclusion des traités de paix, dans le domaine économique et financier, pour cette partie de l'Europe et on ne saurait nullement faire grief à l'auteur qui a fourni un travail considérable d'avoir un peu négligé les aspects politiques du problème. Pourtant le principe « politique d'abord » ne saurait mieux être appliqué qu'ici et la constitution d'une « Caisse internationale de conversion et d'amortissement » que propose M. Antonucci pour le règlement de la dette extérieure et l'aménagement des changes des pays d'Europe Centrale, ne saurait être vraiment efficace que lorsque ce principe salutaire aura déjà trouvé son application et lorsqu'un certain apaisement des esprits se sera produit dans cette région si éprouvée de notre vieux continent.

A. G.

Jacques LAMBERT. — *Les Nations contre la paix.* Paris, Alcan, 1933, in-8°, p.

L'auteur, professeur à la Faculté de Droit de Lyon, traite avec une ampleur et une objectivité remarquable le problème de maintien de la paix mondiale. Son ouvrage, qui traite presque uniquement de questions historiques et juridiques et se maintient constamment au-dessus des mesquins conflits de la politique quotidienne, conclut à la nécessité de créer des

institutions super-nationales, capables d'« organiser » la paix mondiale. L'obstacle le plus considérable qui s'oppose à la paix, c'est — d'après l'auteur — la souveraineté des nations : aussi intitule-t-il son ouvrage « les nations contre la paix ». « Une tradition séculaire, dit-il, nous a habitués à considérer la souveraineté nationale comme un des droits politiques les plus précieux. A peine l'avons-nous obtenue, non sans difficultés et sans luttes, qu'il nous faut la sacrifier à un bien plus précieux encore : la Paix ». Les institutions internationales actuelles, — l'organisation internationale du travail, le tribunal international, la Société des Nations, — et les mouvements mondiaux, tels que la Conférence du désarmement sont incapables de maintenir la paix, parce qu'ils se heurtent incessamment à la souveraineté des Etats. L'auteur espère que la société internationale qui condamne déjà moralement la guerre, découvrira les moyens d'ajouter à cette condamnation morale une condamnation juridique, en créant d'abord les Etats-Unis d'Europe et plus tard les Etats-Unis du monde.

E. Szabóky.

R. Dupuis, A. Marc. — *Jeune Europe*. Libr. Plon, Paris, 1933.

Le problème de la jeunesse, qui depuis quelques années ne cesse de tourmenter l'opinion publique européenne, ne s'est posé nulle part peut-être avec une acuité aussi vive que dans la France et dans la Hongrie de nos jours. Rien de plus naturel parce que, dans ces deux pays, la jeunesse s'attarde encore à trouver sa voie et la solution de son avenir, tandis qu'ailleurs (et notamment en Russie, en Italie et en Allemagne) elle plonge au milieu de toutes les possibilités intellectuelles et politiques.

En France, une série d'enquêtes ont essayé de dégager les tendances des jeunesses européennes d'aujourd'hui (*Temps, Excelsior, Aube,* etc.). Voici maintenant de MM. R. Dupuis et A. Marc un livre singulièrement lucide, dont l'intérêt nous a semblé très vif.

Entre 1918 et 1922, ce fut le bouleversement spirituel, moral et psychologique dû à la guerre et aux déceptions qui la suivirent. Puis, de 1922 à 1933, nous constatons une rupture progressive avec le libéralisme d'avant-guerre, mais cet effort commun vers l'ordre revêt dans chaque pays une forme adaptée à ses traditions.

Les auteurs passent en revue les solutions russe, italienne et allemande et ils en signalent avec une grande impartialité l'esprit constructif et les contradictions essentielles. Ils n'en sont que plus à l'aise pour constater le divorce, qui, en An-

gleterre et en France, sépare les équipes dirigeantes et la jeunesse, ivre de formules nouvelles et d'action réalisatrice.

Leur idéal se fonde sur la primauté de la personne humaine (dans le sens chrétien et spirituel du mot) et ce n'est pas le moins du monde un livre « révolutionnaire », d'autant plus que le programme pratique est à peine esquissé.

En appendice, une trentaine de pages consacrées à la Belgique et à l'Europe Centrale. Les auteurs constatent la gravité de la situation créée par le traité de Trianon et l'unanimité de la jeunesse hongroise sur deux points: « le refus farouche d'accepter la mutilation territoriale du traité » et « la constation de la faillite du régime politique, économique et social d'avant-guerre ». Rien de plus exact. Mais, il ne faut pas reprocher à la jeunesse hongroise de songer d'abord à son existence même, c'est-à-dire de placer au premier plan les problèmes politiques nés de Trianon et les questions sociales extrêmement graves qui peuvent en résulter (par exemple, le chômage intellectuel qui laisse aujourd'hui sans travail plus de 10.000 intellectuels de moins de 30 ans).

La jeunesse hongroise attend de la jeunesse française qu'elle comprenne mieux les problèmes douloureux de la nation et qu'elle se montre capable de créer, sous le signe d'un avenir plus assuré, une Europe nouvelle, plus organique et plus sincère.

G. MAKAY.

STATISTIQUE DES ÉTUDIANTS DANS LES ÉCOLES SUPÉRIEURES HONGROISES EN 1931/1932. Rédigé et publié par l'Office Central Royal hongrois de Statistique. Avec une étude du Dr. Jules JANIK, sous-réd. ministériel. Budapest, 1933.

Au cours des dernières années de la période d'après-guerre, le problème de la jeunesse « diplômée » est devenu de plus en plus grave et exige une solution urgente. C'est un phénomène, qui s'est produit non seulement dans les pays de l'Europe Centrale, plus gravement atteints par la crise mondiale, mais de plus en plus et d'une façon assez impressionnante, dans l'Europe toute entière.

La question du chômage des travailleurs intellectuels est une des plus graves dans la société hongroise, et c'est pour cette raison, que l'Office de Statistique, sur l'invitation du Ministère des Cultes et de l'Instruction Publique, a organisé, depuis 1930, trois enquêtes statistiques, sur les conditions économiques, scolaires et sociales de la jeunesse universitaires en Hongrie. Les résultats des travaux accomplis au cours de l'année scolaire 1931/32 ont été publiés, accompagnés d'une

excellente étude de M. J. Janik, qui passe en revue tous les détails de cette question.

Le fascicule est accompagné d'un bref résumé en langue française, et de tableaux statistiques, rédigés en hongrois et français, contenant les données générales et détaillées sur la situation des étudiants.

Le nombre total des étudiants, régulièrement inscrits, monte à 15,361 en 1931/32, dont 82.4 % hommes et 15.6 % femmes. Quant à la répartition des étudiants, suivant les différentes facultés des Universités hongroises, on peut observer, au cours de ces dernières années, en comparant les données actuelles avec celles de la période précédente (de la décade 1920-30), que c'est principalement dans les facultés qui donnent accès aux professions *libérales* (médecine, technique, agriculture) que le nombre des étudiants ne cesse de diminuer, tandis qu'on commerce de plus en plus à préférer les facultés permettant d'obtenir des postes dans les services publics.

Quant au nombre des étudiants par rapport à la population, bien que la publication en fasse mention et même publie des tableaux, suivant lesquels la Hongrie, occupe à cet égard la 16e place parmi les Etats principaux, ce chiffre doit être considéré comme approximatif. Le niveau intellectuel général, la répartition suivant les facultés et les professions, le rythme d'évolution de la vie économique, établissent des différences entre les Etats, et modifient l'importance qu'on peut attribuer à ces chiffres.

Au point de vue démographique, on peut observer le phénomène très favorable, que la proportion des jeunes (entre 18 et 22 ans), s'accroît sans cesse. En 1931/32, ce groupe comprenait déjà 73.8 % du nombre total des étudiants.

D'intéressantes données ont été publiées sur la jeunesse hongroise dans les territoires occupés. En 1919/20, 26.4 % des étudiants avaient déclaré que leurs parents habitaient sur ces territoires, tandis que ce chiffre s'est diminué en 1931/32 à 5.6 %.

Pour satisfaire aux exigences les plus détaillées, l'enquête s'est étendue aux conditions sociales, au milieu où vivent les étudiants pendant leurs études. Dans un tableau, récemment élaboré, encore peu connu des pays européens, on voit que non seulement une grande partie des étudiants interrompt ses études, pour les continuer plus tard à la même, ou à une autre Faculté, mais aussi un nombre assez important (611 en 1931/32) après avoir obtenu un diplôme, et constaté qu'ils ne peuvent gagner leur vie, se consacrent à d'autres études.

Quant aux renseignements concernant la profession des parents, ils nous donnent une vue très intéressante sur le rôle

intellectuel des différentes classes sociales. En 1931/32, le nombre des étudiants (pour 100), dont les parents sont :

	patrons	employés	personnel auxiliaire
est de	27.2	60.5	12.3

Notons par rapport aux chiffres antérieurs l'accroissement des étudiants, fils d'employés et de retraités, c'est-à-dire pourvus de ressources modestes.

Les conditions générales de logement des étudiants ne sont pas défavorables, puisque seulement 1.1 % ont déclaré qu'ils laissent à désirer.

En ce qui concerne les étudiants de nationalité hongroise aux Universités et Ecoles supérieures à l'étranger, le nombre des étudiants suivant leurs études à l'étranger s'élève pour les années 1927/31 à 1.737, ou 10.5 % par rapport au nombre total des étudiants hongrois.

Il n'est pas sans intérêt de rechercher le nombre des habitants possédant des diplômes d'études supérieures, dans la population totale de la Hongrie.

Prenant pour base les deux recensements de 1920 et 1930, il y avait 73.475 (dont 67.925 hommes et 5.550 femmes) diplômés d'Ecoles Supérieures en 1920 et 84.793 (dont 76.470 hommes et 8.323 femmes) en 1930. Il y a donc un accroissement de 15.4 % (50.0 % pour les femmes et 12.6 % pour les hommes).

Par rapport avec la population totale de la Hongrie, la proportion des diplômés pour 1.000 habitants était 9.2 (dont 17.6 pour les hommes et 1.4 pour les femmes) en 1920 et 9.8 (dont 18.0 pour les hommes et 1.9 pour les femmes) en 1930.

La publication de l'Office de Statistique est à tous les points de vue, digne des volumes précédents, édités en 1931 et 1932, et témoigne des nobles et grandes traditions de l'Office. Non seulement au point de vue de la méthode, mais aussi comme documentation sociale, le présent fascicule est un des plus intéressants des dernières années, posant les questions les plus délicates et les plus difficiles à résoudre. Il est vraiment permis de considérer une pareille publication comme le meilleur fondement possible de toute recherche économique ou sociale.

G. Kiss.

HISTOIRE

Camille BLOCH. — *Les Causes de la guerre mondiale, précis historique,* Paris, Hartmann, 1933, in-16, 254 pages.

Jules ISAAC. — *Un débat historique : le problème des origines de la Guerre.* Paris, Rieder, 1933, in-8°, VII + 270 pages.

On lira passionnément ces deux livres qui traitent d'un sujet passionnant entre tous. Emanant l'un et l'autre d'hommes de bonne foi et, qui plus est, d'historiens professionnels, ils nous donnent, par le seul fait que leur exposé et leurs conclusions — formelles ou implicites — ne concordent pas toujours, une grande leçon de modestie scientifique. A vrai dire, le livre de M. Bloch, qui se présente modestement sous la forme d'un simple « précis historique », semble devoir nous offrir plus de sécurité. Car il se borne à suivre pas à pas les événements, montrant leurs rapports et leur enchaînement, dégageant leur coloration générale, notant les résonances de l'atmosphère où ils se sont produits : derrière les faits, qui seuls importent, l'auteur n'apparaît pas. Aucune recherche d'effet littéraire[1], aucun jugement exprimé. Les seules appréciations sont empruntées à deux Allemands, — Eugen Fischer et Hermann Lutz, — qui ont été les collaborateurs de la Commission instituée par le Reichstag pour la recherche des causes de la guerre; les citations — fort nombreuses — proviennent à peu près exclusivement des sources allemandes et autrichiennes. — Quelle différence avec la manière de M. Isaac, à qui ne déplaît pas le genre lyrique — voire élégiaque — et qui, mettant son cœur à nu, nous conte son histoire pitoyable et tourmentée : ses « défaillances antérieures », et la « bonne voie » retrouvée, encore qu'il faillit en être « détourné », car il n'eut pas toujours « l'esprit entièrement libre », et la rigueur qu'il apporta dans l'application des règles de la méthode eut parfois besoin d'être « accrue ». A telle date telle chose lui advint. Ce livre d'un historien est, comme aurait dit Amiel, un état de son âme, et le pronom personnel (ou l'adjectif possessif de la première personne) n'apparaît pas moins de vingt fois dans les deux premières pages. Nul artifice littéraire, cependant, et nulle conclusion hâtive (au vrai, il n'y a pas de conclusion et, pour que nul n'en ignore, les pages qui terminent le volume sont groupées sous le titre assez bizarre de « finale »). Libre à ceux

(1) Peut-être eût-il été possible de faire parler Sazonof d'une façon correcte en remplaçant « solutionner », qui est proprement horrible, par « résoudre » qui est la seule forme française. — P. 51, l. 7 : « extrême » est un superlatif et l'on ne dit pas « les plus extrêmes ».

qui étudient la Crète minoenne ou la Francie mérovingienne de passer « allègrement » de l'hypothèse à l'affirmation et de la probabilité à la certitude. M. Isaac entend ne pas se laisser aller à un pareil « glissement » — « habituel, il est vrai, à la majorité des historiens », mais plus « périlleux » quand on en vient aux problèmes de l'histoire contemporaine et particulièrement à l'étude des origines de la guerre. Et quelle satisfaction dans le témoignage qu'il se rend à lui-même (p 224) d'avoir « tant examiné, tant discuté, tant pesé et soupesé tous arguments ».

Il n'aborde cependant le problème que d'une façon indirecte. Pareil à celui qui, pour connaître la physionomie et le rôle de Danton et de Robespierre partirait d'Aulard et de Mathiez et ne songerait à recourir aux faits et aux documents que pour départager ces deux historiens, M. Isaac n'avait pour « propos initial » que de discerner la valeur respective de trois « synthèses » qui représentent les trois tendances principales entre lesquelles se partage l'opinion américaine : Harry Barnes (1926), qui croit à la responsabilité majeure de la France et de la Russie; Sidney Fay (1928), qui établit un partage égal des responsabilités; Bernadotte Schmitt (1930), qui conclut à la responsabilité majeure des empires centraux. Ces trois auteurs ont-ils interrogé les documents en toute indépendance, selon les règles de la méthode historique ? Là est toute la question. Mais pour y répondre il faut avoir procédé soi-même à une « scrupuleuse enquête », et c'est ainsi que, par un détour « voulu », une discussion « constamment libre et loyale » ne pourra manquer de conduire jusqu'au cœur du problème ».

L'ouvrage de M. Bloch est strictement chronologique, aisé à suivre. Il déblaie tout ce qui est accessoire, ne gardant — de Serajevo aux ultimatums allemands — que les relations de cause à effet. Il se termine, non par des jugements personnels, toujours « contestables », mais par « un simple résumé des constatations qui ressortent des témoignages produits » : 21 propositions qui ont la solidité un peu froide des faits qui ne peuvent pas ne plus être. Elles se succèdent, implacables, lucides, massives, particulièrement accablantes pour l'Allemagne. M. Isaac est beaucoup plus flottant. C'est ainsi que, dans le cas précis de la mobilisation russe (p. 213), il distingue la responsabilité du gouvernement français, qui ne paraît pas avoir été engagée, et celle de M. Paléologue, qui est grave parce qu'il ne fut pas « un informateur diligent et véridique »; mais il regrette aussitôt cette distinction et ajoute que le gouvernement français, décidé en tout état de cause à soutenir la Russie par les armes, s'est préoccupé aussi peu que son ambassadeur de

savoir si les clauses du pacte avaient été respectées. Que cela soit exact ou non, il reste dans l'esprit du lecteur, perpétuellement balancé entre des idées contradictoires et des explications possibles, un certain papillotement qui ne laisse pas d'être extrêmement pénible. Le grand nombre des parenthèses, où se formulent des réticences plus ou moins nettes, atteste l'embarras de l'auteur. Au surplus il ne nie pas qu'il a parfois usé de « finasserie » (p. 227).

Encore lorsque ces réticences sont immédiatement formulées et ne trahissent que l'embarras de M. Isaac, le lecteur est mis loyalement en présence de toutes les pièces du procès, y compris l'embarras même de l'auteur qui nous les transmet. Mais que penser lorsqu'on semble discerner je ne sais quel procédé d'omission tendancieuse ? A la p. 147, il est noté que l'on avait été averti à Londres dès le 27 juillet, que la marche en avant de l'armée austro-hongroise ne pourrait avoir lieu au plus tôt que le 5 août et de cet avertissement Lutz s'est étonné que le Foreign Office n'ait pas fait part à la Russie. M. Isaac déclare que Lutz s'est étonné « avec raison ». Le texte de la p. 186 confirme cette désapprobation devant l'abstention de Londres. Mais pourquoi signaler seulement alors — et en note — que d'un document cité par Lutz il appert que l'Etat-major russe avait reçu une information analogue à celle qui était communiquée à l'Angleterre ? L'abstention de Londres ne mériterait pas le blâme précédemment formulé. — L'historien doit-il avoir l'âme d'un juge d'instruction ? Oui, répond M. Isaac, p. 65 : « En tout bon historien, il y a l'étoffe d'un juge d'instruction ». Non, répond M. Isaac quelques lignes plus haut, en blâmant M. H. Barnes d'être parti « d'un point de vue plus judiciaire qu'historique ». — P. 43, M. Isaac relève avec complaisance l'accord de Bernadotte Schmitt et de Sidney Fay sur le « moral » français en 1912 de plus en plus incliné vers l'idée de guerre, et l'on attend la p. 56 pour noter qu'il en est de même dans tous les pays européens. On pourrait multiplier les exemples.

Les lecteurs de la *Revue des Etudes hongroises* rechercheront sans doute avant tout de quelle façon MM. Bloch et Isaac ont présenté le rôle de Tisza. Leur concordance, en cette affaire, met définitivement au point une question longtemps controversée et sur laquelle les documents ont jeté une pleine lumière. Tandis que Berchtold et François-Joseph hésitent devant l'idée d'une guerre, Tisza n'hésite pas : il est franchement hostile (p. 44). « En sa qualité de Magyar, il voyait d'un mauvais œil l'éventualité d'une incorporation à la monarchie de nouveaux éléments slaves qui y affaibliraient l'influence hongroise ». Cette conviction intime explique son op-

position à l'idée d'une attaque contre la Serbie. « Il redoutait l'impression que ferait cette attaque se produisant sans que la responsabilité serbe eût été prouvée... De plus, il constatait dans le groupe austro-allemand d'alliance[s] des fêlures qui imposaient, à son avis, la prudence dans l'action... Le moment lui semblait mal choisi, le terrain mal préparé ». Au Conseil des Ministres austro-hongrois du 7 juillet (p. 53-56), Tisza se dresse « énergiquement » contre l'opinion de Berchtold en protestant contre l'ingérence de Berlin. Il refuse de donner son approbation à une attaque soudaine contre la Serbie sans action diplomatique préalable, il demande qu'on rédige des conditions « non inexécutables ». Si l'on doit en venir à une action guerrière, il pourra être question d'un amoindrissement, mais non du complet anéantissement de la Serbie. Surtout il montre à ses collègues l'immense gravité de la décision qu'ils vont prendre; il souligne « les épouvantables suites d'une guerre européenne dans les circonstances actuelles ». Ce sont des textes décisifs, et M. Bloch n'hésite pas à les citer et à préciser les véritables responsabilités : Tisza, ajoute-t-il, « est seul de son avis ». Mais cette résistance « opiniâtre » gêne Berchtold qui fait agir Berlin et devant l'insistance de l'Allemagne le premier ministre hongrois finit par céder. « L'empereur d'Allemagne pouvait se réjouir de la conversion de Tisza comme d'un succès personnel » (p. 58).

M. Isaac sait tout cela et il le dit, mais de cette manière incertaine et équivoque qui n'avance d'un côté que pour reculer de l'autre. « Il y a, dit-il, p. 86, avec une netteté impressionnante, un point essentiel sur lequel on peut dire que tous les historiens sont d'accord : c'est que, du côté austro-hongrois (Tisza excepte jusqu'au 14 juillet), on a voulu la guerre contre la Serbie ». Voilà qui est bref, et cette parenthèse est bien peu de chose, mais enfin cela est précis et exact. Cela est même complété, en note, par une citation de Tisza qui atteste que son ardent désir de voir l'affaire se terminer sans la guerre s'est prolongé au delà du 14 juillet, jusqu'au 21 au moins. Mais alors, pourquoi, dix lignes plus bas, dans la même note, paraît-il moins sûr des intentions de Tisza ? Le gouvernement austro-hongrois, écrit-il, souhaitait et escomptait le rejet de l'ultimatum par la Serbie, « à l'exception *peut-être* de Tisza ». Cette réticence ne se comprend vraiment pas très bien, quand on nous présente d'autre part (p. 88-89) un Tisza effrayé devant l'éventualité d'une guerre qui deviendrait forcément mondiale et imposant une déclaration de désintéressement territorial destinée à apaiser les inquiétudes de la Russie et par suite à éviter le conflit. Tisza « voyait clair et

parlait net », écrit avec enthousiasme M. Isaac qui, pour sa part, cherche à voir clair mais ne parle pas toujours net.

Le livre de M. Bloch, qui ne comporte pas de notes, se termine par l'indication des grands recueils de documents et des principaux travaux particuliers. On appréciera beaucoup les deux appendices de M. Isaac : une lettre de Falkenhayn à Moltke (5 juillet 1914); 7 lettres de M. Jovan M. Jovanovitch, ministre de Serbie à Vienne en 1914.

Louis VILLAT.

Charles SEIGNOBOS. — *Histoire sincère de la Nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français.* Paris, Rieder, 1933, in-16, XII-520 pages

Ce livre nous appartient à peine puisque la Hongrie n'y apparaît (p. 93) que d'une façon accessoire et presque épisodique. Pourquoi faut-il que ce soit pour y trouver des erreurs depuis longtemps rectifiées par les spécialistes ? M. Seignobos voit dans les Hongrois qui envahirent l'Europe occidentale aux IX^e^ et X^e^ siècles « un peuple de race jaune venu d'Asie », et c'est exactement ce que nous déplorions de relever dans la *Nouvelle Histoire de l'Europe* de M. G. Hervé, à qui son activité de journaliste peut enlever les loisirs studieux et atténuer les exigences critiques de son premier métier de professeur agrégé. (Cf. *Rev. Et. Hongr.*, janv.-juin 1933, p. 92). Il est incontestable, d'autre part, que ces envahisseurs ont effrayé les populations, et peut-être ont-ils donné l'impression d'être des « monstres féroces ». Mais ce n'est pas une raison pour croire que leur nom fut donné aux « ogres » et pour répéter en 1933 une affirmation apparue en 1826 dans les *Lettres sur les contes de fées* de l'aimable dilettante que fut le baron Walckenaër. C'est de l'étrusque, par l'intermédiaire du latin *Orcus*, que les linguistes, à la suite de Jacob Grimm et de Diez (1853), font dériver le mot « ogre » et il est introuvable dans les chansons de geste où précisément les Hongrois apparaissent sous les couleurs les plus abominables, comme ennemis de la chrétienté (cf. la pénétrante et, semble-t-il, définitive étude d'Alexandre Eckhardt, *l'Ogre*, dans la *Rev. Et. Hongr.* 1927, p. 360-377). Vétilles que tout cela, dira-t-on peut-être quand il s'agit d'une livre de cette ampleur, qui passe tant de siècles en revue, et d'un historien de ce talent et de cette « sincérité ». Mais c'est précisément en raison de ce talent et de cette sincérité, qui légitiment une des influences les plus profondes exercées sur tant de générations d'étudiants, que le lecteur, prêt à se confier, a le droit d'être sévère et de réclamer pour les choses de Hongrie le recours aux sources hongroises.

Louis VILLAT.

DRAGANU Nicolas. — *Romînii în veacurile IX-XIV pe basa toponomici si a onomastici.* Bucarest, Académie roumaine, 1933.

M. Drăganu, professeur de la philologie roumaine à l'Université de Cluj s'essaie aussi dans le domaine de l'Histoire et se propose de tracer, en s'appuyant sur des recherches d'ordre toponymique, la frontière occidentale de l'élément roumain. Cet ouvrage, écrit avec une érudition peu solide, trahit une imagination très arbitraire, surtout dans l'explication et dans la mise en valeur des faits historiques. De pareils travaux ne contribuent à la bonne réputation ni de l'éditeur ni même de la philologie-historique de ce pays.

Otto BICKEL. — *Russland und die Entstehung des Balkanbundes 1912, Ein Beitrag zur Vorgeschichte des Weltkrieges.* Osteuropäische Forschungen, Königsberg-Berlin, 1933.

L'auteur réunit les données éparses dans les différentes correspondances diplomatiques qui concernent la ligue chrétienne des Balkans de 1912. D'après sa thèse ce serait la Russie qui aurait suscité ce Bund provoquant ainsi la grande guerre.

George CLENTON LOGIO. — *Rumania, its history, politics and economics.* Manchester, 1932.

Cette contribution nous aide à mieux apprécier la position actuelle de la Roumanie qui nous est présentée dans une perspective historique.

Lilio CIALDEA. — *La politica estera della Romania nel quarantennio prebellico,* Bologna, 1933.

L'auteur y consacre tout un chapitre au problème danubien et traite longuement des rapports de la Roumanie avec les anciennes Puissances centrales.

Commandant H. SOKOL. — *La Marine Austro-Hongroise dans la guerre mondiale (1914-1918).* Préface du capitaine de vaisseau A. Laurens, chef de la section historique de l'état-major de la marine. Traduction du capitaine de corvette R. Jouan. 10 photog. hors texte. Paris, Payot, 1933, in-8°, 215 p.

Cet ouvrage, rempli de données, de statistiques, de brefs récits de quelques rencontres navales, traite surtout des opérations ayant eu pour théâtre la mer Adriatique et la Méditerranée, des batailles de sous-marins et de l'action de la flottille danubienne. Le livre rend hommage à la conduite de la marine militaire d'Autriche-Hongrie, « définitivement disparue », qui a été plus qu'à la hauteur de ce que l'on pouvait attendre d'une si petite flotte. Elle le dut à ses marins bien ins-

truits et surtout à un commandement unique excellent. Ce fut d'abord l'amiral Antoine Haus, puis, après sa mort, Nicolas Horthy de Nagybànya qui fut blessé sur le « Novarra » et demeura à son poste de commandement jusqu'à ce que ses blessures lui aient fait perdre connaissance. Nicolas Horthy est actuellement, on le sait, régent de Hongrie.

E. BODNÁR.

P.-Louis RIVIÈRE. — *L'Après-Guerre 1918-1932*, ouvrage couronné par l'Académie française; Charles-Lavauzelle et Cie, éditeurs, 1932.

L'auteur a voulu donner, selon ses propres paroles, un « mémento d'histoire » et offrir au public français un raccourci documenté des événements mondiaux de l'après-guerre.

Cet effort de documentation n'est que trop sensible à la lecture de cette énumération de dates, de chiffres, de pactes, de protocoles et d'autres actes diplomatiques fort variés qui jalonnent l'histoire de ces 15 dernières années, mais qui n'en donnent point la clef. L'auteur semble « nager », si l'on veut bien nous passer ce mot, dans l'immense documentation dont il a dû se servir sans arriver à la dominer et c'est ainsi que ce bel effort aboutit à une de ces volumineuses compilations qui surmènent l'esprit sans le récompenser de la moindre clarté. Cela nous paraît être la rançon fatale de ce travail hâtif, complaisamment avoué par l'auteur, dont le présent ouvrage est le fruit.

Mais ce qui nous paraît encore plus grave c'est que, en particulier relativement à l'Europe centrale, l'auteur fait preuve d'un singulier manque de lumières. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire le pauvre petit chapitre de 3 pages consacré au problème danubien. Quelques vagues généralités, c'est tout ce qu'il sait en dire.

Ou encore, prenons les chapitres isolés consacrés à chacun de ces pays, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Roumanie, la Yougoslavie. Leur histoire se résume pour l'auteur en changements de gouvernements, en pactes et protocoles, en petits potins sans importance pour tout dire. Tout le reste, je veux dire tout l'essentiel, les problèmes économiques, géographiques, politiques, ethniques, le régime des minorités, la viabilité organique des Etats, tout ce qui fait de ce coin d'Europe un véritable guêpier échappe à l'auteur.

Quant à la Hongrie, son histoire se résume en quatre points : l'intermède communiste, la déchéance du roi Charles, l'affaire des faussaires et l'affaire de St-Gothard. Des problèmes de fonds, des nécessités, des misères et des aspirations vitales du pays, de l'état moral et matériel créé par les traités, de tout

ce malaise qui pourrait coûter si cher à toute l'Europe et dont la Hongrie est loin d'être seule à souffrir, l'auteur ne semble avoir aucun pressentiment.

En résumé, c'est un ouvrage très fortement documenté, mais seulement en ce qui concerne le remue-ménage diplomatique et les faits divers de la vie mondiale. Mais tout cela demanderait à être interprété par une analyse intelligente et laborieuse, seule féconde et seule capable de révéler, au delà des apparences, les vices profonds dont souffre notre monde. Le présent ouvrage n'est point fait pour nous en instruire.

E. F.

Fairfax DOWNAY. — *Soliman le Magnifique.* Traduction française par S. M. Guillemin. Paris. Bibliothèque Historique. Payot, 248 p., avec 3 croquis, 20 frs, 1930.

Quelques tableaux saisissants nous sont présentés sous une forme plus littéraire qu'historique et ne correspondent pas toujours à la réalité telle que l'état présent des recherches nous permet de l'envisager. D'ailleurs, l'ouvrage a été construit sur les données fournies par des livres déjà périmés, datant du siècle dernier. Il est fort regrettable que les travaux publiés en langue allemande ne soient pas accessibles à l'auteur qui connaît peu les langues étrangères. Il est curieux de constater que les contradictions qui s'y trouvent n'ont pas même été éliminées de la traduction française de cet ouvrage. En ce qui concerne la Hongrie et sa soumission par Soliman on peut utiliser avec intérêt, comme correctif, l'étude sommaire de M. Szekfű, parue dans la *Revue Mondiale* du 15 décembre 1926, sous ce titre « *Le Quatrième Centenaire de la Bataille de Mohács* ».

T. B.

GEOGRAPHIE

Edgard PATIN. — *Le Commerce des Céréales dans le Bassin du Bas-Danube.* Paris, 1933, Librairie du Recueil Sirey, 8, II, 422 p.

« Ce livre vient à son heure », écrit, dans la préface de cet ouvrage, M. E. de Martonne, et nul doute que tout le monde lui donne raison. La crise économique mondiale prend, dans les pays agraires de l'Europe Orientale, l'aspect d'une crise de l'écoulement du blé. Pour toutes les maladies, la première condition de guérison est le juste diagnostic de la maladie. Pour le praticien, pour l'économiste, ce diagnostic sera faci-

lité par l'ouvrage de M. E. Patin, appuyé sur une discussion extrêmement étendue et d'une très large perspective.

Bien que ce livre n'étudie la situation que dans un seul pays : la Roumanie (Valachie, Moldavie, Bessarabie), il y a des analogies trop frappantes pour que les spécialistes des problèmes du blé dans les autres pays (parmi lesquels la Hongrie), ne puissent en user avantageusement.

Et même, le livre donne plus que le titre ne promettait. En dehors du commerce du blé roumain et de sa production, des aperçus sur la situation respective et les relations entre la société, la civilisation, la population, les problèmes financiers et les voies de communication occupent une grande place dans les 400 pages de ce gros ouvrage.

Développements historiques, descriptions pittoresques (comme celle de l'« obor », la foire roumaine du blé), considérations économiques (M. Patin estime que la politique protectionniste des agricultures nationales n'est pas conforme aux intérêts des producteurs ruraux; il étudie, d'autre part, dans son chapitre final, dans quelles conditions la Roumanie pourrait redevenir le grenier de l'Europe), etc., il serait difficile de donner ici un tableau détaillé de la variété et de la richesse de la matière traitée. Aussi nous bornerons-nous à étudier quelques points plus délicats de l'œuvre.

De longs chapitres traitent de l'histoire des rapports entre les propriétés. D'après l'auteur, le régime « boyard » était relativement libéral et humain : les deux tiers de la production demeuraient entre les mains des paysans, le propriétaire en recevant le dernier tiers. Naturellement, il ne songe alors qu'au temps passé, parce que plus loin, parlant du point de vue social, il trouve raisonnable et motivée la réforme agraire d'après-guerre. A propos de cette réforme agraire il remarque qu'elle fut exécutée de la même manière dans la Bucovine, dans le Banat et en Transylvanie. « Mais, ajoute-t-il, il fallait adapter les réformes aux conditions sociales et économiques de provinces marquées au sceau de civilisations diverses. » Tout au moins, il en aurait dû être ainsi, car l'auteur a parfaitement raison lorsqu'il mentionne qu'en Transylvanie (comme d'ailleurs sur tout le territoire de la Hongrie d'avant-guerre) les événements de 1848 ont amené une réforme agraire très profonde (et naturellement pas seulement agraire, mais encore sociale et politique). L'auteur ne se trompe qu'en considérant ces réformes comme le résultat d'une révolution des « iobagi » (page 149 et 150).

Il consacre de nombreuses pages à la situation des marchés intérieurs durant la guerre et même l'après-guerre, quand s'est développée la circulation intérieure du blé du

pays agrandi. Ici il note encore que la frontière occidentale actuelle de la Roumanie coupe des régions industrielles et agraires interdépendantes et que cette frontière nouvelle a aggravé la situation des moulins de Temesvár (Timisoara), Arad et Nagyvárad (Oradea Mare; page 207). Nous pourrions ajouter : toute la vie industrielle et commerciale de ces villes est devenue problématique, comme l'existence même des régions agraires qui sont de l'autre côté de la frontière.

Intentionnellement nous avons gardé pour la fin les premiers chapitres du livre, dans lesquels l'auteur donne un fondement géographique à toute son œuvre en examinant les caractères spécifiques du milieu physique. Ces chapitres, en particulier celui intitulé : « Coup d'œil d'ensemble sur la morphologie, le climat et la nature du sol », sont peut-être un peu courts par rapport à l'importance de l'ouvrage. Ce n'est pas la faute de l'auteur, mais plutôt le fait de l'inachèvement réel des problèmes qui y sont traités.

On discutera ce qu'il dit sur les éléments météorologiques (dont la répartition relative est plus importante que les chiffres absolus). Très discutable aussi est l'effet possible sur la production de l'évaporation atmosphérique du fleuve — et encore sur un grand territoire — ainsi que l'auteur le dit à propos de la région située aux confluents du Séret et du Prut avec le Danube (page 11).

L'auteur saisit le rôle des Carpathes comme obstacle naturel entre la plaine roumaine du Danube et la Transylvanie, mais, dit-il : « [Cela] ne correspond pas, du point de vue qui nous intéresse à la réalité des faits. Un lien étroit unit au contraire la vie de la plaine à celle de la montagne » et même, ajoute-t-il, « une civilisation commune » est née et s'est développée sur les deux versants des Carpathes (page 4). La question est discutable. Mais que la chose ne soit pas tout à fait telle, lui-même le reconnaît quand il traite de la réforme agraire (page 149). Encore plus discutable est la raison, qu'il nous donne de cette unité prétendue, et qui serait le système fluvial du Danube, « toutes les rivières du territoire roumain..... apportent leurs eaux directement ou indirectement au Danube », lisons-nous. Or, les frontières de la Roumanie actuelle dépassent de beaucoup, vers l'occident, cette région, mais comprennent, cela est certain, et probablement d'après l'opinion même de l'auteur, le territoire nommé plus haut et qu'il mentionne comme étant celui ou cette « civilisation commune » s'est développée.

Et pourtant, la plupart des fleuves venant de Transylvanie (Szamos, les Körös, Maros, affluents de la Tisza et la Tisza elle-même, dépassent tous cette frontière et, par les territoires hon-

grois ou serbes parviennent au Danube, lequel, mais seulement beaucoup plus bas, pénètre en territoire roumain.

Vu de l'intérieur, le réseau hydrographique de la Roumanie d'aujourd'hui apparaît purement centrifuge et ne parvient à se créer un système fluvial compact que grâce à des territoires totalement étrangers. Comment un tel système fluvial *centrifuge* (aggravé encore par le rôle d'obstacle morphologique que jouent les Carpathes) pourrait-il servir les intérêts *centripètes* de la civilisation qui se développe sur les deux faces de cet obstacle morphologique ? Il est difficile de le comprendre.

Bien que ce soit plutôt une faute de présentation, nous demune frontière (Le dessinateur a dû oublier l'existence de la page 14. Sur cette carte la Hongrie et la Pologne ont une commune frontière (Le dessinateur a du oublier l'existence de la Tchécoslovaquie). A l'ouest de la Roumanie actuelle l'aspect du système fluvial est complètement défiguré : le « Theiss » et la « Tisa » sont, sur la carte en question, deux fleuves différents qui se réunissent, mais aucun des deux n'est en conformité avec le cours exact de la véritable Tisza. En sorte que, naturellement, le dessin de la ligne de démarcation de la zone englobée par l'attraction du commerce bas-danubien des céréales est complètement inutilisable.

Le chapitre suivant intitulé : « *Le Danube* » se donne aussi pour but de servir de base géographique à l'ouvrage. Là aussi l'auteur explique très clairement par le régime hydrographique et la question des apports d'alluvions, les obstacles apportés à la navigation et nous explique les raisons pour lesquelles le commerce du blé, au début s'est borné aux abords immédiats de la mer

M. E. de Martonne, professeur à la Sorbonne et directeur de l'Institut de Géographie de l'Université de Paris a écrit la préface de ce livre. Ce seul fait prouverait que l'œuvre mérite parfaitement l'intérêt des géographes.

T. MENDÖL.

(Institut de Géographie de l'Université de Debrecen).

REVUE DES LIVRES HONGROIS

LINGUISTIQUE FINNO-OUGRIENNE

Elemér SCHWARTZ. — *A nyugatmagyarországi német helységnevek.* (Noms de lieu dans la Hongrie Occidentale). 2e éd. Budapest, 1933.

Dans l'introduction à la seconde édition de son livre, l'auteur passe en revue les critiques émises sur la première édition. L'accueil défavorable est allée jusqu'à la violence. Tout cela s'explique par les résultats des recherches de M. Schwartz. Contrairement à la thèse autrichienne, celui-ci cherche à prouver dans son ouvrage richement documenté que la couche la plus ancienne de la population de la Hongrie Occidentale (terme d'origine récente dont la genèse est expliquée par l'auteur dans l'introduction), celle qui a peu d'exceptions près a baptisé et fondé la majeure partie des localités de cette région, est hongroise.

Contrairement à la thèse allemande, défendue aussi par M. E. Moór (cfr. *Ung. Jb.* IX, 41-67, 230-255 et surtout 248) suivant laquelle on trouverait dans la toponymie de la Hongrie Occidentale de nombreuses preuves de l'existence de colons de l'empire de Charlemagne à l'époque de la conquête hongroise, l'auteur se range du côté de M. Melich qui, dans son ouvrage magistral sur la Hongrie de l'époque de la conquête (*A honfoglaláskori Magyarország*, 408-9), conteste l'existence dans cette région d'une population allemande autochtone quelque peu considérable, n'admettant que quelques débris bavarois et considérant les ancêtres des colons allemands actuels comme immigrés à une date postérieure à la conquête. Dans le présent volume, l'auteur se contente en général de préciser l'origine des divers toponymes, les conséquences de cette étude pour l'histoire de l'établissement des divers peuples seront tirées dans un volume à part, où il sera plus largement question de la suite chronologique des diverses couches ethniques venant se fixer dans la Hongrie Occidentale.

Un des plus grands mérites du livre, relevé déjà par M. Melich, est la reproduction exacte des formes dialectales des noms de lieux recueillis dans la bouche du peuple. Ces derniers diffèrent bien souvent des dénominations officielles et

leur phonétisme seul permet d'avoir une base solide pour les explications étymologiques. Les colons allemands de cette région étant de race bavaroise, M. Schwartz a eu l'heureuse idée d'insérer dans son ouvrage un résumé du développement des sons de l'ancien bavarois, de même que des observations utiles relatives à la prononciation des mots hongrois dans la bouche des colons allemands. Contrairement à la méthode de M. Moór, qui croit pouvoir rejeter ou négliger les leçons que peut fournir la phonétique historique des noms de lieu (*Ung. Jb.* IX, 41), M. Schwartz y attache une importance particulière, d'autant plus qu'il connaît à fond les dialectes du territoire en question, étant lui-même originaire de la Hongrie Occidentale. Des passages à part sont consacrés à l'examen de l'agglutination et de la dissociation des prépositions (fausse perception) placées devant des toponymes (c'est la dissociation qui est la plus fréquente, p. e. *Zantho* > *Andau*, *Day* > *Agendorf*, etc.) aux vicissitudes morphologiques des noms de lieu (génitifs elliptiques, rôle des suffixes *-en*, *-n*, *-ing*, *-ling*, procédés de composition, étymologie populaire; cette dernière est traitée d'une façon particulièrement détaillée et l'auteur a noté avec soin les légendes locales relatives à l'origine des noms de lieu). Pour la documentation des toponymes, l'auteur a dépouillés plusieurs archives et un grand nombre de « visitations canoniques ». Malgré les observations critiques sur les manques de documentation faites par M. Moór, par M. Karner (ce dernier a traduit l'ouvrage de M. Schwartz sans avoir demandé l'autorisation de l'auteur, c. II. éd. pp. 10-11) et par M. Házi (*Századok*, vol. LXVI [1932], p. 188), il nous serait difficile de ne pas reconnaître les mérites éminents du savant abbé qui a réussi à recueillir avec un zèle infatigable l'inventaire, sinon complet, mais toujours fort riche, des toponymes dont il s'occupe. Dans toute synthèse il peut arriver que les problèmes de détail restent parfois susceptibles d'une documentation plus abondante et c'est dans ce sens-là que le dépouillement des archives de Sopron, exigé par M. Házi, pourrait sur quelques points contribuer à rendre l'ouvrage de M. Schwartz plus complet encore.

Dans le groupement des noms de lieu (l'auteur ne s'occupe que des noms de localités ou lieux habités), ce n'est pas le principe chronologique qu'accepte M. Schwartz. Un premier groupe renferme les localités colonisées sur territoire non habité encore ou entièrement quitté par les populations antérieures à la conquête hongroise (*Osi szálláshelyek*). Par suite de la surpopulation de ces colonies-mères, de nouveaux villages furent fondés dans le voisinage et sont traités dans un second groupe (*Új telepek*). C'est à ce dernier que se rattache le chapi-

tre s'occupant du village le plus récemment détaché de la commune-mère et de la façon dont il s'est développé au point de vue administratif. Les noms du premier groupe sont pour la plupart d'origine hongroise, même dans les cas où le nom allemand actuel, au prime abord, ne paraît rien avoir de hongrois, p. e. *Neckenmarkt* (h. *Sopronnyék*) qui n'a rien à voir avec un légendaire *Eckenstadt* de l'époque romaine, c'est le h. *Nyék* (nom d'une tribu hongroise conservé dans plusieurs noms de village, cf. Melich, o. c. 357-58) auquel on a ajouté par un procédé très fréquent le mot *-markt*. Nous avons aussi des vestiges de cette ancienne particularité hongroise qui consistait à employer le simple nom de personne sans aucun changement morphologique ni addition comme nom de localité, tel le nom de *Tadten* (h. *Mosontétény*) < *Tétény* < *Tëhëtëm* (c'est ainsi que s'appelait un des sept ducs des Hongrois conquérants; ce nom désigne à l'origine un dignitaire turc dont le nom de personne s'explique par l'addition du suffixe hypocoristique *-m*, cf. Melich, *Magyar Nyelv*, XXI, 127). M. Schwartz refuse à juste titre l'étymologie slave *Tetin* proposée par M. Steinhauser. (Die Ortsnamen des Burgenlandes, p. 297). Parmi les noms de personne hongrois que l'auteur admet comme explications de toponymes de ce type, il y en a pourtant quelques-uns (p. e. *Colon, Kukmer, Pula*, etc.) dont l'origine hongroise ne paraît pas être indiscutable et aurait besoin d'une démonstration plus détaillée.

A partir du règne de Saint-Etienne un grand nombre de localités commencent à prendre le nom du saint patron de leur église et ce sont avant tout les Bénédictins qui font construire des églises. Le culte de la Vierge, développé particulièrement par les moines cisterciens qui viennent s'établir dans le pays au XII^e^ siècle, a laissé les traces les plus nombreuses dans la toponymie de ces régions. C'est surtout dans ce chapitre que la compétence du savant abbé se montre sous une lumière très favorable.

Les noms de localités du second groupe sont traités suivant des critères géographiques (régions fluviales, montagneuses, défrichements, etc.). Ici les noms d'origine allemande sont beaucoup plus fréquents que dans le premier groupe. Le nom du village *Védeny* p. e. remonte à l'all. 'Weide saule' (formes anciennes : *Bandol, Baidn*), le même village s'appelle en all. Wai'n (Weiden). Dans le cas de *Rust* le nom allemand a fini par supprimer l'ancien nom hongrois *Szil* (= orme) dont il n'est pourtant que la traduction. A propos du toponyme *Drumling* (h. *Drumoly*) qui apparaît vers le milieu du XVI^e^ siècle (1555, 1556 : *Drwmol*, plus tard *Drumoly, Drumol, Drumái*, p. 218) nous observons que c'est un des rares noms transdanu-

biens dont l'origine roumaine, paraît-il, pourrait se soutenir jusqu'à avis contraire avec quelque chance d'emporter la conviction. C'est M. Drăganu, qui dans son ouvrage, manqué d'ailleurs dans son principe, intitulé *Românii în veacurile IX-XIV pe baza toponimiei şi a onomasticei* (Bucaresti, 1933, p. 138) eut l'idée de rattacher ce nom à la forme ayant l'article roumain postposé de *drum* 'voie', ce qui au point de vue phonétique explique mieux la forme hongroise que **Drumovlje* 'Ort an der Strasse', hypothèse de M. Steinhauser (*Die Ortsnamen des Burgenlandes*, p. 317). M. Schwartz remarque de son côté : « Le toponyme formé de *Drumol* par le suffixe *-ing* montre clairement que les Allemands sentaient la provenance étrangère de ce nom de lieu au moment où ils l'empruntèrent. C'est pourquoi nous n'oserions penser non plus qu'il dérive de quelque nom de personne allemand comme *Drum* ou *Trum* + *ohl* (cf. *Langenohl, Ingenohl*) ». Nous aurons ailleurs l'occasion de revenir sur l'ouvrage curieux du savant roumain qui conçut la théorie de la continuité roumaine dans la Transdanubie, nous n'avons cité le cas de *Drumoly* qu'à titre de curiosité pour montrer que dans quelques cas isolés il est permis d'envisager la possibilité d'une origine roumaine de toponumes apparaissant pendant l'époque de l'occupation turque ou plus tard, comme dans le cas de *Walachisch-Cziklin*, h. *Oláh-Cziklin* (cité par Drăganu d'après Lipszky, Rep. I, 603 et 759) aujourd'hui *Oláhciklény*. Le savant roumain reproche à M. Schwartz d'avoir oublié ce nom important pour la thèse de M. Drăganu (l. c. 138). Or, M. Schwartz vient de réparer cet oubli dans son présent volume en documentant ce nom de lieu même de la fin du XVII[e] siècle (Can. Vis. 1698, cf. p. 232 : *Ola Cziklin*), c'est-à-dire à une époque où la Transdanubie était inondée par les ondes successives de cette populace mixte immigrée des Balkans que les Hongrois appelaient *uszkok, rác* et *oláh* et dans les rangs de laquelle il y avait certainement aussi des Roumains (cf. pour les migrations de ces « Valaques », Szekfü, Magyar Történet, V, 14-79).

Quoique M. Schwartz n'ait recherché dans ce premier volume que l'origine des noms des lieux habités (cf. pp. 21-22) il est à présumer que, dans l'étude de la colonisation de la Hongrie Occidentale, il tiendra compte dans la mesure du possible aussi des autres catégories toponymiques (noms géographiques de toutes sortes).

L. Treml.

LITTERATURE

La littérature hongroise de Transylvanie (1927-1933).

Généralités. — L'auteur de ce compte rendu se propose d'esquisser le tableau de la littérature hongroise de Transylvanie [1]. Avant d'analyser l'évolution des divers genres littéraires, il est indispensable de jeter un coup d'œil sur l'organisation de la vie littéraire en Transylvanie. Pendant les premières années qui suivirent l'occupation du pays par les Roumains, on ne fit que des tentatives plus ou moins éphémères pour faciliter l'édition de livres nouveaux, la fondation de l'*Erdélyi Szépmives Céh* (Corporation des écrivains de Transylvanie) marque le commencement d'une période de rénovation. Accordant à ses collaborateurs des honoraires convenables et basant son activité plutôt sur des souscriptions que sur le commerce des librairies, cette corporation réussit à assurer la parution régulière de plusieurs séries de romans, de nouvelles et de poésies. En 1926 elle donna naissance à l'« Hélicon », association libre des écrivains transylvaniens, formée sur le modèle du célèbre « Hélicon de Keszthely ». Comme le mécène de celui-ci fut le comte Festetich, l'« Hélicon de Marosvécs » [2] a pour protecteurs le baron János Kemény, lui-même écrivain de qualité et le comte Miklós Bánffy, ancien ministre de Hongrie. La revue de cette association, l'*Erdélyi Helikon* fut rédigée par Aladár Kuncz jusqu'à sa mort en 1931. Malgré l'esprit conservateur et même aristocratique de cette association, elle semble aspirer à la création d'œuvres remarquables qui passeront pour classiques — tout le monde est d'accord pour reconnaître les grands mérites de l'« Hélicon » dans le renouveau des lettres transylvaniennes. Il faut encore remarquer que ce foyer intellectuel commence à exercer son action aussi dans les autres états successeurs [3] : il n'hésita pas à éditer le beau roman de Kornél Szenteleky, écrivain de Yougoslavie (*Isola bella*, 1931) et même celui du romancier saxon Menschendorfer (*Corona*, 1933). D'autre part, l'« Hélicon » collabore avec la « Société Kazinczy » de Košice-Kassa et avec l'« Athenaeum » de Budapest [4].

(1) Pour les années 1919-1926, cf. l'étude de L. György, REH, 1928.

(2) Dénommé ainsi d'après le château du baron Kemény, où ont lieu les réunions annuelles de l'association.

(3) V. le programme formulé par M. J. Dsida, *Erdélyi Helikon*, 1930, p. 24.

(4) Pour les derniers projets et l'avenir de l'« Hélicon », cf. l'article de M. J. Szentimrei, *Az elmélyülő Helikon*, *Ellenzék*, 16 juillet 1933.

Bien que Kolozsvár (aujourd'hui Cluj) soit le centre de la vie intellectuelle de Transylvanie, presque chaque grande ville hongroise a sa société littéraire; il suffira de nommer la « Société Szigligeti » à Nagyvárad, la « Société Kölcsey » à Arad. Les gens de lettres et les savants catholiques ont fondé, il y a peu d'années, « l'Académie catholique de Transylvanie ».

Quant aux revues, nous ne pourrions citer, après l'*Hélicon*, que le *Pásztortűz* de Kolozsvár, le *Korunk* [Notre époque], organe des écrivains socialistes, qui paraît également à Kolozsvár, l'*Erdélyi Múzeum*, bulletin de la « Société du Musée de Transylvanie » (Erdélyi Múzeum-Egyesület), le *Vasárnap* [Dimanche] de Arad dont le mérite consiste à découvrir les talents de la jeune génération, etc.

Quelle est l'attitude de la littérature hongroise vis-à-vis de la littérature roumaine ? Quoique les problèmes de notre vie littéraire ressemblent à beaucoup d'égards à ceux de la littérature roumaine de Transylvanie, les relations réciproques ne sont ni nombreuses ni considérables. Les lecteurs hongrois connaissent fort peu la littérature roumaine, même les anthologies de poésies roumaines traduites en hongrois (comme *Műfordítások román költőkből*, Cluj-Kolozsvár, 1928, éd. de l'« Erdélyi Irodalmi Társaság ») ne sont guère répandues. Toutefois nos meilleurs poètes s'essayent à nous faire comprendre les beautés de la poésie roumaine. Signalons ici les traductions d'Áprily, de Marie Berde (« *Luceafărul* » d'Eminesco), de Tivadar Fekete (*Szerelmes kert* 1923, *Klasszikus kert* 1932), de E. Kádár (*A havas balladái*, Chansons populaires roumaines, 1932), etc.

Après ces indications d'ordre général, il faudra aborder l'étude des genres littéraires. Nous commencerons par le roman qui occupe une place prédominante dans la littérature transylvanienne. Ensuite nous passerons en revue les derniers recueils de vers, pour terminer par quelques observations sur les œuvres dramatiques.

I. — Le roman. — Si quelqu'un avait à étudier l'évolution des genres dans la jeune littérature transylvanienne, il aurait à expliquer la prépondérance du roman et particulièrement celle du roman historique. Ceux qui, comme M. Elemér Jancsó, accusent nos écrivains d'avoir négligé les exigences nationales et sociales des lecteurs hongrois [1], considèrent la préférence du passé comme une sorte de refuge pour échapper aux problèmes du présent. Nous pensons que la plupart des

(1) *Az erdélyi irodalom útjai* 1918-1931. [Les directions de la littérature transylvanienne]. Tirage à part de l'anthologie. *Uj arcvonal*, Cluj-kolozsvar, 1931, p. 15.

romans historiques, en dehors de la réalisation d'un but purement artistique qui consiste précisément dans l'évocation du passé, sont en relation plus ou moins étroite avec les événements contemporains. Si l'on jette un coup d'œil sur les traditions du roman historique dans la littérature hongroise, on voit aussitôt que peu d'ouvrages de ce genre ont été conçus selon le principe de « l'art pour l'art ». Ainsi, à la veille de la révolution de 1848, le baron Eötvös n'hésita pas à évoquer le tableau grandiose de *La Hongrie en 1514*, pour montrer la force de la paysannerie acharnée. En essayant de grouper par matière les meilleurs romans historiques de Transylvanie, on arrive à constater qu'ils représentent justement les périodes qui peuvent servir d'exemple à nos jours.

Plusieurs romanciers puisent leur sujet dans les tristes événements du début du XVI[e] siècle (époque de la bataille de Mohács, 1526). Mme Irène Gulácsy, originaire de la région de Szeged et auteur d'une série de nouvelles réalistes, à la manière de Tömörkény [1], fit paraître en 1927 les *Fekete vőlegények* [les Fiancés noirs], le meilleur roman de la littérature hongroise contemporaine. Cet ouvrage, dont le titre symbolique peut être comparé aux « Fils de la Mort », *Halálfiai* de Babits, renferme l'histoire d'une génération décadente et condamnée à la défaite complète. Elle est représenté par Pál Tomori, archevêque et chef de l'armée hongroise dans la bataille de Mohács ainsi que par Imre Czibak, qui plus tard fut prince de Transylvanie. Bien que Mme Gulácsy reste fidèle à l'interprétation traditionnelle des faits historiques, elle sait admirablement ranimer les détails, rendre les caractères plastiques, puissants et profondément humains. L'impression qui se dégage du roman est plutôt pessimiste : la perte de noblesse et du haut clergé est considérée comme un malheur national dont les effets se feront sentir pendant plus d'un siècle. Le roman de M. Géza Tabéry, intitulé *Vértorony* [La tour ensanglantée, (Budapest, Athenaeum)], représente une conception nettement opposée à celle de Mme Gulácsy. M. Tabéry, en comparant les résultats de la révolte des paysans en 1514 à ceux de la défaite de Mohács, arrive à constater que les historiens hongrois qui témoignent de si peu de sympathie pour les 20.000 paysans tués en 1514, attribuent une importance exagérée à la perte de la noblesse à Mohács. En réclamant contre cette injustice de l'historiographie hongroise, il insiste sur la vitalité des grandes masses populaires. Malgré le naturalisme des détails, la conception du roman est nettement romantique :

(1) Son dernier recueil de nouvelles porte le titre « *Által a Tiszán* » [Au-delà de la Tisza], 1927.

le héros, Gergely Darvadó, qui, après avoir été page à la cour du primat Hyppolite d'Este, finit par devenir apôtre fervent de la Réforme, semble concentrer en soi toutes les tendances de l'époque. Cette ascension vers la vérité nouvelle représente en même temps le protestantisme et la démocratie fougueuse de l'auteur.

Voilà deux aspects de la Hongrie du XVI[e] siècle, en lutte avec ses ennemis ainsi qu'avec ses forces internes. Un autre groupe de romans historiques traite de la lutte séculaire des Hongrois contre l'oppression des Habsbourg. L'œuvre représentative de ce groupe est *Pax Vobis* (Athenaeum-ESzC [1], 1930), le nouveau roman de Mme Gulácsy. L'auteur de ces trois gros volumes essaye d'expliquer la bienveillance de l'empereur Joseph I — d'où résulta la paix de Szatmár, marquant la fin de la guerre d'indépendance des *Kuruc*, — par son amour pour la comtesse Marie Pálffy, fille d'un général hongrois. Dans la description de la cour viennoise il est facile de découvrir maintes réminiscences de Jókai. Les caractères tels qu'ils se dessinent au cours des aventures romanesques, ont moins de relief et de variété que dans les *Fiancés noirs*. On aurait dessinent au cours des aventures romanesques, ont moins de souhaité une langue plus riche, plus colorée pour représenter l'epoque du baroque, si importante dans l'histoire de la civilisation hongroise. L'auteur du *A sibói bölény*, [le Bison de Sibó (ESzC. 1929)], M. Joseph Nyirő, semble être tombé dans l'erreur contraire. Dans son roman, traitant de la vie du baron Wesselényi aîné, il reste fidèle à sa manière d'écrire des nouvelles dramatiques [2]. Il compose ses chapitres comme les scènes d'un drame, et s'exprime dans un style expressif, plein de mouvement lyrique et de tension intérieure. Satisfait de cette série de brillants tableaux et de scènes poignantes, il n'y ajoute rien pour marquer l'unité de la conception du roman. Tandis que Mme Gulácsy, peu soucieuse des détails, ne perd jamais de vue l'ensemble, M. Nyirő reste toujours, même dans ses romans [3], un excellent auteur de nouvelles.

Cependant nos romanciers ne se contentent pas de puiser dans l'histoire de Hongrie et de Transylvanie. M. Georges Szántó, peintre, devenu aveugle dans la Grande Guerre, a su évoquer dans une série de romans remarquables le souvenir

(1) ESzC = édition de l'« Erdélyi Szépmives Céh » (v. Généralités, p.).

(2) Son dernier recueil de nouvelles (*Kopjafák*, 1933), vient de paraître.

(3) Son autre roman, (*Isten igájában*. [Sous le joug de Dieu] (ESzC. 1930) est plutôt une sorte d'autobiographie romancée, où il s'occupe surtout de l'évolution de sa vie religieuse.

de Marlow, auteur de Faust (*A földgömb,* « Le Globe ») de Mata-Hari, de Cléopâtre (Dernière aube, première aube « *Utolsó hajnal, első hajnal* »), ainsi que celui d'Alexandre Csoma de Körös, célèbre voyageur hongrois (*A bölcső,* « Le berceau »). Le héros du dernier roman de M. Ernő Ligeti (*Az idegen csillag,* « La vedette étrangère », ESzC, 1932) est Ira Aldridge qui brilla au XIX[e] siècle, après Kléan, dans les meilleurs rôles de Shakespeare. L'isolement tragique de ce grand Nègre, détaché de sa race, est caractéristique pour toutes les minorités...

Malgré la vogue des romans historiques, les romanciers ne négligent pas non plus les problèmes du présent. Quelques-uns d'entre eux, comme Moïse Székely, auteur de *Zátony* [la « Basse », Budapest, Génius, 1932] ont subi l'action de la littérature « défaitiste » d'après-guerre. Les héros passifs de Székely, s'ils pouvaient passer pour vrais, nous feraient désespérer de l'avenir de la minorité hongroise de Transylvanie. On trouve plus de finesse et d'observations exactes dans les romans de MM. E. Kádár et E. Ligeti, quoique celui-ci se montre parfois un disciple tardif du bovarysme, en mêlant à l'influence de Flaubert quelque peu de la mélancolie de *la Mort à Venise* de Th. Mann (*A Kék barlang,* « La grotte bleue », ESzC, 1927) et que celui-là cherche à introduire dans le roman les types plus ou moins abstraits de Freud et de Weininger (*A fekete bárány,* « L'agneau noir », ESzC. 1930). La vie des petites villes de Transylvanie est décrite avec beaucoup d'art et de précision par M. Benő Karácsony (*Pjotruska,* 1927. *Uj élet Kapujában,* 1932, « Au seuil d'une vie nouvelle). A ce propos on ne pourrait passer sous silence le roman posthume d'Aladár Kuncz, dont le « Noir-moutier » (*Fekete Kolostor*) restera une œuvre classique de la littérature hongroise [2]. Dans *Felleg a város felett,* « Le Nuage sur la ville » (ESzC, 1931) il évoque le tableau de l'ancien Kolozsvár, avec toutes ses figures caractéristiques. « La Société Anonyme Metania » (*Metánia rt.*) de M. Charles Molter est issu du même réalisme d'observation, bien qu'elle soit l'histoire d'une entreprise utopique. Parmi tous ces romans dont les sujets sont puisés dans la vie contemporaine, le meilleur et le plus achevé est peut-être le « Tremblement de terre » (Földindulás, ESzC. 1930) de Mme Marie Berde. C'est la tragédie des grandes propriétés rurales, ruinées par la réforme agraire. L'auteur, comme M. Tabéry, a confiance dans la vitalité du peuple : c'est pourquoi la petite noblesse doit être sauvée par l'énergie et la force vitale des paysans. L'union de ces deux classes si distinctes dans

(1) Tous ces romans ont paru dans la série des (*Halhatatlan Könyvek* [Livres immortels] de l'édition Dante à Budapest.
(2) Cf. Revue des Etudes Hongroises, XI[e] a. p. 119-120.

la hiérarchie de l'ancienne Hongrie, est symbolisée par le mariage de Claire Kathona avec Dáné, le brave instituteur du village. C'est le seul roman qui offre une solution pour l'avenir des Hongrois restés en Transylvanie.

On ne pourrait terminer cette revue sommaire des meilleurs romans de Transylvanie, sans rendre compte de l'activité de M. Áron Tamási. Il est le vrai rénovateur de la littérature dialectale; dans ses romans (*Szűzmáriás királyfi*, 1928, Le prince de Notre-Dame; *Címeresek*, 1930, Les Noblieaux; *Ábel a rengetegben*, 1933, Ábel dans la forêt; *Ábel a társadalomban*, Ábel dans la société, en cours de publication dans les « Brassói Lapok »), ainsi que dans ses recueils de nouvelles (*Hajnali madár*, 1929, Oiseau de matin; *Helytelen világ*, 1930, Le Monde à l'envers), il manie avec beaucoup de goût et de raffinement artistique le dialecte székely (ou pour mieux dire, une langue forgée, à la Mistral, du mélange de tous les parlers székely). Quant à ses idées, on y peut distinguer, avec M. Reményik [1], deux faces opposées de sa personnalité : l'une est caractérisée par l'énergie de la race qui se manifeste dans les luttes politiques et les controverses sociales (v. les « Cimeresek »), l'autre se distingue par la naïveté et l'humour du conteur primitif. Par l'inégalité de son talent qui résulte de la lutte continuelle de ces forces intérieures, M. Tamási est encore loin d'être reconnu comme le vrai représentant de l'âme transylvanienne. Certains critiques comme MM. Kristóf [2] et Rass [3], continuent à se déclarer hostiles à toute littérature dialectale.

II. — La poésie lyrique. — Bien que les recueils de vers, édités souvent aux frais de l'auteur lui-même, se fassent de plus en plus rares en Transylvanie, — il en a paru encore vingt-six en 1930 et seulement huit en 1931 — les dernières années marquent une période de transition dans la poésie hongroise de ce pays. Cette transition résulte, d'une part, des changements que subissent le nombre et le groupement des poètes : quelques-uns d'entre eux, comme M. Lajos Áprily, qu'on avait souvent pris pour l'incarnation classique de l'esprit transylvanien, sont venus s'établir à Budapest qui, peu à peu, commence à redevenir le foyer intellectuel de la nation entière. D'autre part, cette évolution est caractérisée par le manque d'unité, au point de vue des idées et de la forme. C'est pourquoi il serait difficile de tracer les grandes lignes d'évolution de la poésie transylvanienne. Aucun prestige littéraire ne s'impose d'une façon définitive : même celui d'André Ady

(1) *Erdélyi Helikon*, 1932 (v.), p. 625.
(2) G. Kristóf, *Kritikai szempontok*, Points de vue critiques, p. 104.
(3) *Erdélyi Múzeum*, 1933 (XXXVIII), p. 264.

qui prédomina pendant bien des années, commence à s'effacer. On en pourrait conclure à l'affermissement de la personnalité de nos poètes. Cependant il faut remarquer que presque aucun d'entre eux ne réussit à être généralement lu et connu, sans penser à la popularité d'un László Mécs. La poésie transylvanienne préfère s'enfermer dans sa tour d'ivoire; à peu d'exceptions près, elle reste froide, abstraite, sinon impassible. Le but et les moyens des poètes peuvent être bien divers, mais en général ils ont peu de rapport avec le goût et les besoins intellectuels des lecteurs. M. Alexandre Reményik, traducteur de Rilke, poète des réflexions et des méditations, aime à se plonger dans les profondeurs de son âme. Dans ses derniers recueils (*Két fény között*, Entre deux lumières, Budapest, Studium; *Szemben az örökméccsel*, Devant la veilleuse sacrée, Budapest, sans date, Studium; *Kenyér helyett*, En guise de pain, Magy. Prot. Irod. Társ.), il réussit à se créer, grâce à sa sensibilité idéaliste, une sorte d'équilibre et d'harmonie, donnant naissance à ses meilleures poésies, appuyées plutôt sur la forme intérieure que sur les effets de la versification. C'est lui qui témoigne le mieux de la conscience de la vraie vocation du poète et d'une connaissance parfaite du côté psychologique de la création artistique (*Gondolatok a költészetről*, Pensées sur la poésie, Arad, Vasárnap kt. 13. 1928). La poésie profondément humaine de M. Reményik est semblable à celle de Domokos Sipos, qui ne s'est révélée entièrement que dans un volume posthume, édité grâce aux soins de M. I. Szentimrei et orné de deux desseins suggestifs de M. Kós (*Vágtat a halál*, La chevauchée de la Mort, Cluj-Kolozsvár, 1928). Pour ce poète, les souffrances de sa longue et incurable maladie n'étaient qu'une source d'inspiration. Bien qu'il fût résigné à mourir bientôt, il ne cessa pas d'avoir pitié de tous ceux qui souffrent et qui meurent prématurément. D. Sipos mérite d'être rangé parmi les meilleurs poètes de la mort dans notre littérature.

La poésie de László Tompa (*Ne félj*, N'aie pas peur, ESzC. 1929) est toujours pleine de réflexion profonde et d'énergie virile. Elle nous fait sentir quelque chose du silence majestueux des grandes forêts de Transylvanie. Après avoir traversé une période de désespoir et de pessimisme, ce poète parvint à une étape de calme intérieur, et peut-être même d'optimisme, mais au prix des plus dures expériences. La vigueur de ses vers nous fait penser parfois à Vörösmarty.

Quant à la poésie très originale de M. János Bartalis (*Föld a párnám Erdélyi bukolikák*, Sur le chevet de la terre, Bucoliques transylvaniennes, ESzC. 1930), on l'a souvent comparé à celle de Walt Whitman, aux poètes allemands dits « cosmi-

ques », et même à la simplicité idyllique de J.-J. Rousseau [1]. Je ne suis pas certain que M. Bartalis les ait jamais lus. En tout cas, ces comparaisons, citées à titre de curiosité, ne font rien comprendre du charme unique de cette poésie. Celle-ci, sous la forme rudement taillée du vers libre, reflète toute la vie d'instinct de l'homme qui reste en contact immédiat avec la terre. Elle donne du relief aux moindres détails d'une vie, simple et banale d'ailleurs, en les projetant sur le plan vaste et éternel de l'existence humaine. La poésie de M. Jenő Szentimrei (*Ki kell mondani,* « Il faut le dire », ESzC. 1930), prête, elle aussi, au rythme du vers libre l'élan d'un hymne collectif de l'humanité. Tandis que M. Bartalis chante le retour à la vie primitive, l'amour de la terre, M. Szentimrei semble lutter pour l'expression des souffrances de l'homme moderne. Le dynamisme intérieur qui anime chacun de ses vers, est opposé à l'impassibilité voulue qui cache les contours des impressions réelles dans la poésie de M. Lajos Olasz (*Barlanghomály, Clair-obscur de grotte*). ESzC. 1931. Ce poète, amoureux des abstractions mystiques, se plaît à sublimer ses sentiments jusqu'à ce qu'ils soient dépourvus de tout caractère individuel. Par la perfection de ses compositions, M. Olosz rappelle déjà plus d'une fois un de nos meilleurs jeunes poètes, M. Jenő Dsida, qui dans son premier recueil de vers (*Leselkedő magány,* Cluj, Minerva, 1928, La solitude aux aguets), s'est montré enclin à l'amour de l'irrationnel et du mystique. Depuis, il a bien prouvé la multiplicité de son talent (poésies d'inspiration catholique [2], traductions de Catulle, etc.).

III. — Le drame. — Les événements des dernières années n'ont pas favorisé l'épanouissement de ce genre dans la jeune littérature transylvanienne. Il est incontestable que la floraison du drame, mieux encore que celle de n'importe quel autre genre, dépend toujours des conditions réelles de la vie littéraire et théâtrale. Malheureusement la crise économique et la concurrence du cinéma ont réduit partout au minimum le nombre des théâtres et c'est pourquoi la plupart des écrivains ont recours aux autres genres comme moyens d'expression poétique. Quelques-uns d'entre eux continuent à garder la forme dramatique comme une espèce de composition extérieure, en la remplissant d'un contenu destiné plutôt à la lecture qu'à la scène.

Parmi ces œuvres poétiques et dramatiques à la fois il con-

(1) G. Kristóf, dans la revue *Pásztortüz,* 1927 (XIII). p. 70.

(2) Parmi les poètes catholiques de Transylvanie il suffit de nommer l'abbé Károly Pakocs (*Jöttem Isten Városából,* Je suis venu de la cité de Dieu, Szatmár, 1929).

vient de citer en premier lieu le beau poème dialogué de M. Lajos Áprily, intitulé *Idahegyi pásztorok* [Les bergers de la montagne Ida, ESzC. 1930], où l'auteur, amoureux de l'idéal hellénique du beau, a su ressusciter la sérénité et la gravité majestueuse des épopées homériques, tout en comparant l'incendie de Troie à la perte tragique de la Transylvanie. M. Oszkár Bárd, un de nos meilleurs poètes-philosophes essaya d'inaugurer par son *Liszt* (ESzC. 1932) un genre nouveau, le « roman scénique » (Szinpadi regény). Loin de suivre la tradition des « biographies romancées », il chercha à esquisser dans 39 tableaux vigoureux et souvent pittoresques la vraie figure du grand artiste. Il le montre dans ses relations avec Lamennais — une des meilleures scènes du « roman » ! —, avec Chopin, George Sand, Lamartine et avec tant d'autres personnages représentatifs de son siècle. Influencé peut-être par la conception du *Verdi* de M. Franz Werfel, M. Bárd voit le tragique de Liszt dans sa rivalité fatale avec Wagner. Il ne manque pas d'insister sur la générosité, avec laquelle Liszt, après avoir reconnu la supériorité de l'œuvre wagnérienne, consentit même à la propager partout. Quant aux caractères de cet ouvrage si singulier — qui rappelle, dans une mesure, les drames biographiques d'un Bruckner ou d'un Bouhélier —, il est dommage que l'auteur ait réduit l'analyse juste à l'essentiel et qu'il n'ait pas toujours réussi à saisir la complexité psychique de ses héros.

Parmi les drames proprement dits, citons la belle pièce de M. Miklós Kisbán (le comte Miklós Bánffy) sur *Martinovics* (ESzC). Sans pouvoir créer une atmosphère vraiment tragique, l'auteur a réussi à mettre en relief la duplicité et la grandeur d'âme du célèbre conspirateur. En même temps, il a présenté sous un jour favorable la figure de Hajnóczy, caractère rêveur et romantique. Lorsqu'elle fut représentée au Théâtre National de Budapest, la pièce fut l'objet de discussions très vives.

Quant aux véritables succès du théâtre hongrois de Transylvanie, ils sont dûs plutôt à la mise en scène des pièces qu'à leur valeur artistique proprement dite. Parmi les auteurs de ces pièces « bien faites », MM. Sándor Hunyadi (*Feketeszárú cseresznye*, La guigne) et Otto Indig (*Torockói menyassrony*, La fiancée de Torockó) ont mis en scène la vie des minorités dans les états successeurs. On trouve plus d'élan poétique et de réalisme profond dans les pièces inspirées par la poésie populaire (*Siratóban*, Les pleureuses, par J. Szentimrei. *Júlia szép leány*, « La belle Julie », par J. Nyírő, etc.).

Bibliographie. — Ferenczi Miklós, Az erdélyi magyar irodalom bibliografiája, 1927-32. Erdélyi Tudományos Füzetek, nos 18, 21, 38, 52. — Kristóf György, Kritikai szempontok -az erdélyi irodalmi

életben, Cluj-Kolozsvár, 1931. — TOLNAI Gábor, Erdély magyar irodalmi élete, Szeged, 1933. — VÁRKONYI Nándor, A modern magyar irodalom, Pécs, s. d. En roumain : Ion CHINEZU, Aspecte din literatura maghiară ardeleană, Cluj, 1931. (Pour la bibliographie détaillée cf. TOLNAI, o. c., pp. 133-8. Ajoutez : BERTHE Nándor, Tizennégy év az erdélyi magyar irodalom múltjából, Vasárnap (Arad), 1932, déc.).

L. GÖBL-GÁLDI.

BABITS Michel. — *Amor Sanctus. A középkor latin himnuszai.* [Les hymnes latins du moyen-âge], Budapest, Magyar Szemle Társaság, 1933, 253 p.

Michel Babits, un des meilleurs poètes et traducteurs de la Hongrie contemporaine, qui, par sa largeur de vue ainsi que par la multiplicité de ses connaissances philologiques, mérite parfaitement le nom de « poeta doctus », vient de publier sous ce titre emprunté à un hymne de Saint Bernard (pp. 132-3) une anthologie bilingue des hymnes latins du moyen-âge. Sans vouloir refaire le célèbre recueil de J. S. Phillimore (*The Hundred Best Latin Hymns*, London, 1926), qui est peut-être la meilleure introduction à l'hymnologie, il s'essaye à rendre accessible au public d'aujourd'hui, qui sait si peu de latin, une poésie millénaire, enfermée, en majeure partie, dans les textes liturgiques de l'église catholique. Même ceux qui en prennent connaissance au cours de leurs offices, oublient trop souvent que ces textes ecclésiastiques, rythmés et munis de l'éclat presque barbare des rimes sonores, font aussi partie de la poésie la plus pure et qu'ils ont été conçus selon les mêmes principes généraux de l'art que la poésie moderne. C'est à M. Babits que revient le mérite d'avoir révélé non seulement au grand public hongrois, mais aussi aux gens lettrés la beauté et la fraîcheur de cette poésie toujours vivante et d'en avoir tracé, dans une introduction magistrale, les grandes lignes d'évolution.

Tandis que l'« *Hymnus antelucanus de Saint-Hilaire* (p. 40 pourquoi ne pas traduire *Pictaviensis* ?) semble encore imiter la métrique puissante de la tragédie grecque et que Sédule (Caelius Sedulius) applique aux louanges de la Mère de Dieu le langage abstrait de Virgile, Prudence et Ambroise, dégagés de l'imitation servile de la poésie antique, témoignent déjà de plus d'originalité rhytmique. Signalons dans ce recueil de morceaux si bien choisis l'oraison touffue et bizarre d'Hildebert de Lavardin (*Alpha et O, magne Deus*, p. 108), les hymnes splendides d'Abélard — à propos de l'hymne *In ascensione Domini* (p. 122) M. Babits a raison de rappeler l'influence de la poésie populaire (dans les notes, p. 236) — et ceux de Saint Bernard qui servent de prélude à l'art incomparable d'Adam de Saint Victor qui se distingue la perfection de la

forme ainsi que la variété presque inimitable des rimes et des rhytmes. Jusque là, les auteurs d'origine française dominent dans cette collection Après Guy de Bazoches, c'est le tour des Italiens. Grâce à ses merveilleuses traductions, Babits nous révèle des nuances inconnues même dans des poésies aussi célèbres que le *Dies irae* de Thomas de Célan et le *Lauda Sion* de Saint Thomas d'Aquin. A la fin du recueil, il n'oublie pas d'insérer quelques beaux hymnes hongrois, entre autres un cantique du grand primat Pierre Pázmány, qui, sous une forme empruntée à Balassa (*O gloriosa, o speciosa, stella luminosa,* p. 232), renferme déjà une série de pensées propres à l'époque du baroque.

Etant donné que la versification et les jeux de mots des poésies originales sont souvent, non seulement intraduisibles, mais aussi inimitables en une langue moins souple que le latin, le traducteur a dû se borner au choix des poésies relativement simples offrant des affinités avec son propre esprit créateur. Tout choix étant plus ou moins arbitraire, il suffit de rappeler qu'on aurait voulu lire une traduction moderne de la belle séquence de Geoffroi de Breteuil, dont une version très ancienne figure parmi les premiers monuments de la langue hongroise (*Complainte de Marie*). Il aurait été intéressant de comparer au « *Volek sirolm thudotlon* » d'un humble moine médiéval l'œuvre d'un poète du XX^e^ siècle. Un des hymnes de Fortunatus (*Vexilla regis prodeunt,* p. 72) figure aussi dans un recueil de textes ecclésiastiques du XVI^e^ siècle (*Döbrentei-Kódex*); en comparant l'ancienne traduction à celle de Babits, on peut se rendre compte de l'immense progrès accompli par notre langue littéraire.

Quand à l'habileté du traducteur, il serait banal de dire que Babits surpasse de loin tous ses prédécesseurs. Ceux-ci n'étaient doués, pour la plupart que de peu de talent poétique. Par contre Babits fait passer toutes les finesses de ces poésies latines par le filtre de son âme de poète moderne : il y mêle parfois ses propres impressions tout en restant fidèle à l'esprit de l'original. Qui ne découvre aisément son ton à lui dans une telle expression *mert a magányost a magány nem vigasztalja igazán.* « Nam non est consolatio perfecta solitario » (pp. 174-5). Son langage est si riche et si varié qu'il sait animer d'un souffle profondément poétique même les vers paradoxaux d'Hildebert de Lavardin (pp. 108-9). C'est pourquoi on s'étonne de trouver quelques expressions peu convenables au style ecclésiastique : « Mors stupebit et Natura ». *Hökken* Halál és Természet, (pp. 162-3), « Mare Corallum jactitat ». A Tenger korállal *tele gőg* (pp. 228-9) « Flabilis Aura sibilat ». A *pelyh* (?) Levegö igy *dudál* (pp. 228-9), etc.

Ces petites taches — qu'il serait facile d'ailleurs de faire disparaître dans une seconde édition — sont loin de troubler l'harmonie parfaite de ces traductions; celles-ci reflétent l'évolution millénaire de l'hymnodique latine qui, par une mystérieuse sympathie intime, est de plus belle floraison en même temps que l'architecture gothique.

L. ARADI.

KOSZTOLÁNYI Dezső. — *Esti Kornél* (Editions Genius, Budapest, 1933).

Fiction, analyse, mais, sans être un roman, le livre de M. Kosztolányi doit retenir notre attention.

D'abord du point de vue de la forme. C'est une libération, une tentative pour sortir du genre romanesque sans renoncer à décrire les hommes et les choses sur le plan de la fiction, le seul qui puisse atteindre une vérité d'au delà les lieux communs.

C'est que le poète n'est pas un inventeur d'idées. Il cherche plutôt à saisir le côté sensible, concret de l'existence.

C'est ce que M. Kosztolányi a essayé. Comprendre la réalité vivante, le « vital », sans l'interpréter à travers les notions rebattues d'une philosophie usagée. Ne pas faire comme Zola par exemple qui a voulu voir la vie avec les lunettes faussées d'une théorie de l'hérédité qui était dépassée par les savants de son temps.

Esti Kornél, est donc un personnage dont la personnalité même reste sans limite, sans contour arrêtés, ce qui ne veut pas dire que sa silhouette soit floue. Elle est au contraire étonnament précise, mais elle est partielle, voire même fragmentaire.

Esti Kornél, c'est un intellectuel, un poète hongrois qui vit dans la Hongrie de nos jours. Il ressemble étonnamment à Kosztolányi et jusqu'à s'y méprendre. Mais il ne faut pourtant pas se méprendre. Il contient des virtualités que la vie et sa discipline obligatoire ont étouffé chez Kosztolányi. Et puis, il y a tant de choses en moins qui sont chez son modèle vivant.

Le livre est extraordinairement vivant. Il ressemble à un scénario de film qui se composerait d'une succession de scènes décousues mais ayant pour héros central un même personnage. Nous le voyons enfant, adolescent, homme mûr, mais sans que ces phases différentes nous soient déroulées selon une rigoureuse ordonnance chronologique. S'il y a succession dans le temps, il n'y a pas développement. Des intermittences coupent la continuité. La seule unité est celle du moi.

Ce moi est un moi hongrois, un « je pense », qui organise le monde autour de lui. Un monde vu par une mentalité diffé-

rente de la nôtre, opérant et percevant selon des catégories qui ne coïncident pas totalement avec les nôtres, je veux dire avec celles d'un Français du même temps et du milieu social correspondant. Et pourtant, ce qui frappe le plus, ce n'est pas la dissemblance, car elle ne va jamais jusqu'à engendrer la dissonance. Le moi hongrois est prodigieusement proche du moi français. Esti Kornél est le contemporain de Salavin, des héros de Jules Romains, de Roger Martin du Gard, de Lacretelle et de tant d'autres.

Esti Kornél nous apprend où en est la formation de la personnalité chez les Hongrois cultivés de 1933. A cet égard, la génération à laquelle appartient son auteur semble avoir accompli en Hongrie un travail analogue à celui qui s'est produit dans la Scandinavie des années 80-90 L'homme moderne cherche à se situer dans l'ensemble social. Il essaie de tracer ses limites, de reconnaître ses ressources. Rappelons-nous l'enquête d'un Barrès par exemple.

Esti Kornél signifie donc aussi une limite. Il marque la limite de l'individu hongrois conscient de son destin, en 1933.

Nul ne pourra pénétrer complètement le sens de la civilisation actuelle de la Hongrie sans lire et méditer le livre de Kosztolányi.

Ajoutons qu'il est écrit dans une langue d'une richesse peu ordinaire. Esti Kornél est un bel échantillon de ce que peut la langue hongroise de 1933.

A. SAUVAGEOT.

MOLNÁR Ferenc. — *A zenélő angyal* [L'ange musicien], 276 p., éd. Athenaeum, Budapest, 1933.

Il y a un quart de siècle environ, M. François Molnár débuta dans les lettres par la poésie, puis il passa à la nouvelle et au roman pour arriver rapidement à de retentissants succès de théâtre qui ne sont guère ralentis depuis. Pour couronner cette carrière déjà longue, où il a cueilli tant de lauriers, M. Molnár semble vouloir revenir à ses anciennes traditions, car il vient de publier un roman, intitulé « *A zenélő angyal* « (L'ange musicien).

Dans la Ville des Lagunes, Irma, jeune fille riche, s'éprend de l'ancien secrétaire de son père, Aurélien, qui en aime une autre, Judith, jeune fille pauvre, infirmière auprès de la mère d'Irma. Jalousie d'Irma, qui tente de jeter à l'eau son heureuse rivale, puis de la compromettre, en plaçant secrètement dans sa malle un bijou de grande valeur. Confusion d'Irma, et Judith s'en va habiter avec son amoureux, tandis qu'Irma s'enfuit cacher sa honte et son amertume dans son pays natal, au bord du Danube, mais non sans avoir contem-

plé d'abord, avec la mélancolie des choses inaccessibles, « l'ange musicien », décoration d'un tableau de sacristie et qui avait fourni à Judith le modèle de l'enfant qu'elle se propose d'avoir d'Aurélien...

C'est une histoire banale en soi, mais qui est rehaussée par le cadre merveilleux de Venise, dont l'auteur connaît mieux que quiconque les beautés cachées. Aussi les passages dans lesquels il nous révèle ces beautés sont-ils les plus beaux de son ouvrage. L'intrigue est, du reste, magistralement conduite, comme on pouvait s'y attendre de la part d'un dramaturge aussi maître de son art que Molnár. Malheureusement, ce que le roman gagne par les qualités que nous venons d'indiquer, à savoir une composition excellente et quelques aperçus intéressants sur la ville des lagunes, il le perd par la trop grande banalité du sujet ainsi que par le peu de profondeur des problèmes qu'il traite. On dirait qu'il s'agit ici d'une pièce de Molnár, — choisie parmi les dernières — et que l'auteur aurait adaptée au roman. On trouve, en effet, dans cet ouvrage, tout ce qui fait la force et la faiblesse de Molnár : une intrigue bien menée, assez spirituelle, mais assez superficielle aussi, des personnages bien dessinés, mais futiles et qui ne nous intéressent plus à la longue.

Combien nous regrettons le temps, où François Molnár, jeune idéaliste, produisait des œuvres comme les « Gosses de la rue Pál » où il ne se souciait point du dosage psychologique à donner à ses personnages, ni de la pointe de la fin, ni d'autres considérations d'auteur savant ! C'était une œuvre qui avait jailli de son âme même et dont il n'a jamais pu retrouver l'inspiration malgré ses idées si fécondes et sa renommée mondiale...

G. SREM.

FARKAS Aladár. — *Artatlan vagyok* [Je suis innocent]. Edition de Pesti Hirlap, Budapest, 1933.

C'est un roman psychologique d'une rare finesse, l'analyse de l'état d'âme d'un homme qui, persécuté pour un crime qu'il n'a pas commis, s'efforce de se soustraire à son persécuteur et, dans ce désir intense, se meut de façon à avoir les apparences contre lui et finalement est à deux doigts de commettre véritablement un crime. Ce roman, qui vient d'être traduit en français, paraîtra prochainement chez un grand éditeur parisien; et il va également être publié en suédois. L'autre manuscrit de Farkas est également un roman qui portera le titre « Fièvre ». Ce roman paraîtra chez Dante.

Il faut espérer que l'occasion qui va être offerte à M. Aladár Farkas (frère du célèbre metteur en scène Etienne Farkas,

qui vient de tourner *La Bataille*, l'œuvre de Claude Ferrard, adaptée à l'écran), de parler à un public plus nombreux, lui permettra de donner pleinement sa mesure.

S.

UNE NOUVELLE TRADUCTION HONGROISE DE MADAME BOVARY. [Gustave FLAUBERT. — *Madame Bovary*. Traduit en hongrois par Alexandre Hajó. Ed. Az Est. Budapest, 1933, 384 p.].

En Hongrie, l'art de la traduction en vers s'enorgueillit d'un glorieux passé. Depuis l'existence d'une vie littéraire proprement dite, les meilleurs représentants de la littérature hongroise se sont toujours adonnés avec un zèle particulier à l'interprétation d'ouvrages poétiques étrangers. Grâce à la ductilité du vers hongrois, capable de reproduire le rythme de n'importe quelle versification étrangère, nos poètes se sont toujours exercés à traduire ces œuvres non pas en prose, mais en vers, dans la forme même de l'original. C'était pour eux en quelque sorte un jeu, un relâchement, un exercice poétique, mais qui plus d'une fois a abouti à faire éclore de nouveaux chefs-d'œuvre et tout un art nouveau.

Cependant que l'art de la traduction poétique s'épanouissait ainsi à l'ombre bienfaisante de la tour d'ivoire et restait la préoccupation essentiellement artistique de quelques élus, les traductions en prose foisonnaient bien que réduites à une vie misérable. Le métier d'écrivain ne nourrissant guère son homme, nos littérateurs ont dû, de tout temps, se chercher des occupations supplémentaires et ils tâchaient d'en trouver qui se rapprochent du plus près possible de l'activité littéraire proprement dite. Ils ont été amenés ainsi tout naturellement à entreprendre des traductions en prose. On comprend donc pourquoi plus d'une traduction de romans étrangers, souvent même de peu de valeur, est signée d'un des meilleurs noms de la littérature hongroise; et aussi — si l'on n'oublie pas que ces traductions sont en général très mal rémunérées — pourquoi même les meilleurs traducteurs de romans donnent si rarement toute leur mesure.

On est donc en présence d'un curieux contraste : alors que les traductions poétiques montrent en général un niveau bien supérieur à la moyenne, les traductions en prose — faites sur commande et à date fixe — restent assez souvent inférieures.

Dans cette décadence de la traduction en prose, la critique est certainement pour beaucoup. C'est que les comptes-rendus de nos revues ne consacrent en général au travail de la traduction que quelques clichés bienveillants et sans conviction. Il suffit qu'une traduction se fasse lire facilement et qu'elle soit d'un bon style courant, pour qu'on la déclare excellente sans

avoir l'idée de la confronter avec l'original, ce qui pourtant bien souvent réserverait au critique des surprises savoureuses.

Il serait à souhaiter que l'une de nos revues ouvrit une rubrique à la critique des traductions de romans étrangers. Ce serait rendre un réel service à la langue hongroise, en même temps qu'à la littérature en général.

La Revue, cela va de soi, ne peut entreprendre une telle tâche. Il faudrait qu'elle s'adressât à des lecteurs hongrois pour procéder, le cas échéant, à la confrontation si nécessaire de la traduction et de l'original. Mais comme elle entend enregistrer tout ce qui concerne les rapports intellectuels franco-hongrois, elle se réserve de signaler, de temps en temps, la traduction de romans et autres ouvrages français en hongrois.

Cette fois, il s'agit d'une traduction de *Madame Bovary*. Elle n'est pas la première. Il y a une vingtaine d'années, une première traduction fut publiée par Zoltán Ambrus, mort depuis, et qui fut un des chefs de la critique hongroise, un écrivain d'un style sobre et châtié, et, par-dessus le marché, un des meilleurs connaisseurs des lettres françaises en Hongrie. Tout de suite, on fut d'accord pour qualifier sa traduction d'excellente. Depuis, elle était même considérée comme le modèle du genre.

Aussi est-ce avec un certain scepticisme qu'on attendait la publication, annoncée par l'éditeur à son de trompe, de la nouvelle traduction due à M. Alexandre Hajó. Mais elle infligea un brillant démenti à tous ceux qui affirmaient qu'une seconde traduction de *Madame Bovary*, après le travail d'Ambrus, ne pouvait être que superflue. Il nous a rarement été donné de lire une version hongroise aussi naturelle, aussi bien venue, pleine d'aisance et de goût.

Après confrontation avec l'original d'une part, avec la traduction précédente d'autre part, on peut constater que M. Hajó connaît bien la traduction de son prédécesseur; qu'il n'hésite pas à la mettre à profit toutes les fois qu'Ambrus lui semble avoir trouvé l'unique solution possible; il ne s'en écarte pas pour la seule raison de faire quelque chose de différent; mais son travail est entièrement neuf et inédit.

La principale différence des deux versions résulte de la divergence des conceptions que se font les auteurs sur la traduction. Ambrus semble s'être donné comme but de traduire *chaque* mot de son texte, d'où le caractère gourmé et un peu artificiel de sa traduction. Là où cette méthode n'aboutit pas à un sens complet, au lieu de recourir aux ressources d'une adaptation plus libre, Ambrus maintient sa traduction textuelle, mais comme la lacune ainsi survenue dans le sens le gêne, il ajoute un mot ou deux, souvent même une phrase entière pour s'expliquer, ce qui amène un nombre incroyable de chevilles, et alourdit et allonge le texte : la *Madame Bovary* d'Ambrus

est plus longue que celle de Flaubert, alors qu'en général l'expression hongroise est plus lapidaire que l'expression française. On se demande comment, malgré de tels défauts, l'ouvrage d'Ambrus a pu passer pendant vingt ans pour un modèle de traduction.

M. Hajó a su se garder de ces erreurs. Au lieu de traduire les mots, il traduit les tournures et toujours avec beaucoup d'adresse, dans une langue très vivante et qui suit les évolutions les plus récentes du langage. Tout en restant moins près du texte, il en donne une version plus fidèle, et qui est en même temps — détail caractéristique — moins longue que l'original. Ce travail est exempt du défaut commun à la plupart des traductions, qui consiste à avoir l'air de dater de vingt ans au moins au moment même de leur publication. En le comparant au texte français, nous avons d'ailleurs été étonné de voir le nombre incroyable de pièges et d'embûches que pouvait recéler le « sobre » Flaubert pour un traducteur. Il est tout à l'honneur de M. Hajó d'avoir su si bien s'en tirer.

La nouvelle traduction, premier volume d'une série bon marché de romans classiques, a d'ores et déjà obtenu une grande diffusion et contribue ainsi puissamment à répandre en Hongrie le culte de Flaubert.

P. Rónai.

HISTOIRE LITTERAIRE

Vajthó László. — *Magyar Irodalmi Ritkaságok.* (Curiosités de la Littérature Hongroise), I-XIV vol. Budapest, Egyetemi Nyomda, 1930-1933.

L'Académie Hongroise et la Société Kisfaludy ont beaucoup fait pour éditer les anciens textes de la littérature hongroise; mais nous sommes encore loin de posséder tous nos anciens textes dans une édition moderne. Après la guerre cette œuvre de nos sociétés s'est ralentie, surtout pour des raisons économiques. Alors un professeur de lycée, qui a écrit aussi des ouvrages de critique et des poésies très délicates, qui a fait des traductions françaises et allemandes, *M. László Vajthó*, a réussi à convaincre ses élèves de la nécessité des éditions de ce genre. Ces élèves sont de vrais éditeurs, parce qu'ils ont épargné, sou par sou, la somme nécessaire pour faire imprimer un « livre » et parce que ce sont eux qui copient les textes à éditer, qui expliquent les mots vieillis, etc. L'entreprise de M. Vajthó est importante, non seulement au point de vue de l'histoire littéraire, mais aussi comme méthode

d'éducation littéraire. L'enseignement de la littérature dans les lycées est toujours et partout passif : l'élève apprend des biographies, des titres, des dates, il lit une quantité de romans et de poésies, mais il ne pratique pas la littérature. Dans les écoles françaises on fait faire des explications de texte par les élèves, ce qui est déjà une solution du problème. Chez nous les lycées ont des cercles littéraires où les élèves déclament leurs mauvaises poésies, font des conférences dont les idées sont empruntées à leurs livres, lisent leurs essais plus ou moins ennuyeux, cela aussi peut être une solution du problème. Les élèves de M. Vajthó font de la littérature en pénétrant dans la connaissance profonde d'un écrivain, et par cela même d'une époque.

L'initiative de M. Vajthó a été bien accueillie par la critique et le public hongrois. Il a commencé par éditer un gros livre : *Tariménes utazása* (Le voyage de Tarimenes), de Bessenyei. Puis il a édité des cahiers de 100-160 pages et c'est cette forme qui est devenue populaire. La série comprend déjà 27 petits livres. C'est surtout la dernière classe des lycées qui fait ses adieux à la vie scolaire en éditant un texte ancien. 18 cahiers sont édités par les lycées de Budapest, 5 par des lycées de province, 2 par les presses universitaires de Budapest, 2 par des amateurs. Il y a aussi quatre cahiers édités par des lycées de jeunes filles.

Toutes les époques ont leurs représentants dans les « Curiosités » de M. Vajthó. On trouve des textes du moyen âge dans 3 cahiers, du XIV[e] siècle dans 2, du XVII[e] dans 3, du XVIII[e] siècle dans 9, du XIX[e] siècle dans 11 cahiers. Les auteurs favoris de cette série sont *Bessenyei, Péterfy* et *Riedl.*

C'est surtout György Bessenyei qui est très bien représenté dans cette collection. Bessenyei est un des écrivains les plus intéressants de la littérature hongroise. Il vivait sous le règne de Marie-Thérèse qui voulait se réconcilier avec les Hongrois après les luttes « kuruc » (c'est le nom des ennemis hongrois des Habsbourgs au XVII[e] siècle). C'est pourquoi elle organisa une garde du corps pour la noblesse hongroise. Son but était d'introduire la noblesse hongroise à la cour de Vienne, afin qu'elle apprenne à parler allemand, à connaître les idées et les manières de la cour, à aimer la dynastie. Et les jeunes nobles ont appris à lire le français, à connaître les idées des philosophes de France, à aimer la Révolution. Le plus remarquable, le plus fervent de ces jeunes nobles était György Bessenyei.

Son modèle littéraire est Voltaire. Dans la tragédie il est plus lourd que son maître, dans son roman d'aventures il manque d'esprit, dans ses essais on ne retrouve pas l'élan et

l'ironie de son maître français, mais ses idées sont celles de Voltaire et de la philosophie française du XVIII[e] siècle. Ce ne sont pas seulement les idées politiques de France qui ont influencé son œuvre, il a cherché aussi à en adapter la vie littéraire. Son but est l'organisation de la littérature hongroise, c'est pourquoi il veut établir une Académie. Il ne réussit pas, et c'est la génération suivante qui réalisa cette tâche; mais Bessenyei garde le mérite d'avoir commencé d'adapter les idées françaises au milieu hongrois.

Eugène Péterfy est un des meilleurs critiques hongrois d'avant-guerre. Il a plus de talent pour analyser les œuvres littéraires que pour formuler un jugement sûr : il n'a pas de dogmes fixes, mais plutôt un goût raffiné. On a donné ici ses critiques dramatiques. Malheureusement à cette époque-ci le programme de notre Théâtre National n'est pas riche en bonnes pièces. Les auteurs hongrois sont de deuxième ou troisième ordre, et on joue encore des Français qui n'ont pas une valeur plus considérable.

Frédéric Riedl l'ami intime de Péterfy, est représenté dans cette série par les éditions de ses conférences universitaires. Riedl est un historien littéraire du genre de Péterfy avec moins d'élan critique et de goût raffiné, mais avec plus de précision et de mesure. Un des événements sensationnels de la vie intellectuelle dans la Hongrie d'avant-guerre étaient ses conférences sur la littérature hongroise contemporaine. Il est toujours curieux de voir l'Université s'intéresser à la littérature contemporaine, à plus forte raison quand il s'agit d'une époque où tant de discussions séparaient les écrivains conservateurs et modernes. M. Vajthó a édité maintenant la première partie de ces conférences

E. Fábián.

Tolnai Gábor. — *Erdély magyar irodalmi élete* [La vie littéraire hongroise en Transylvanie], Értekezések a M. Kir. Ferencz József Tudományegyetem magyar irodalomtörténeti intézetéből, n° 11. Szeged, 1933. Magyar Irodalomtörténeti Intézet, 141 p.

M. Tolnai s'est proposé d'esquisser, avec la méthode d'histoire littéraire introduite en Hongrie par l'œuvre magistrale de M. Gyula Farkas [1], la vie et l'évolution de la littérature hongroise de Transylvanie pendant les quinze premières années de son existence indépendante (1918-1933). Ce qui intéresse l'auteur, c'est avant tout le caractère général de l'évolution, conçue — en dehors des théories littéraires allemandes, dont

(1) R E H, a. XI (1933), pp. 124-126.

M. Farkas est un adepte également fervent — dans le sens des idées évolutionnistes de Brunetière. C'est pourquoi il essaie, après avoir jeté un coup d'œil sur les problèmes de centralisation et de décentralisation dans la littérature hongroise aussi bien que sur le contenu assez mal défini de l'idée dite « transylvanienne » (c'est l'« *erdélyi gondolat* », représenté par le transylvanisme d'après-guerre), de déterminer les origines de l'attitude et de la conception littéraires des écrivains transylvaniens. M. Tolnai réussit à les rattacher non aux traditions de la littérature locale, antérieures à la Grande Guerre, mais à l'orientation et à l'influence toujours plus sensible de la triade Ady, Móricz et Dersö Szabó, marquant pour longtemps les grandes lignes d'évolution de la littérature hongroise. Par ses origines, la littérature moderne de Transylvanie appartient donc à l'unité indissoluble de la collectivité intellectuelle hongroise. Ensuite M. Tolnai passe en revue les manifestations littéraires antérieures à la fondation de l'*Erdélyi Helikon* » [1] (époque qu'on appelle de préférence « l'âge héroïque » de la littérature transylvanienne), puis il fait l'historique et aussi la critique de l'activité de cette association libre des écrivains hongrois [2]. Il consacre un chapitre entier à l'étude de l'esprit critique en Transylvanie aussi bien qu'à l'histoire du théâtre et du drame, à la vie scientifique, etc. En conclusion, il résume, quoique d'une manière assez vague, les aspirations de la plus jeune génération, sans faire pourtant mention d'un épanouissement nouveau de la poésie lyrique, grâce à l'activité de Bélteky, Szemlér et quelques autres jeunes poètes pleins de promesses.

Cette analyse rapide fait déjà voir un des défauts fondamentaux du livre : l'auteur ne consacre pas une étude assez approfondie aux grands esprits créateurs (Áprily, Reményik, Berde) quoiqu'en réalité ce soit autour d'eux et en eux que se cristallise toute l'évolution littéraire. En même temps, il aurait mieux valu consulter non seulement les revues, mais aussi les articles de journaux, pour pénétrer aussi bien que possible dans les détails menus mais souvent décisifs de cette vie littéraire en formation.

L. ARADI.

(1) Cf. compte rendu sur la littérature hongroise de Transylvanie, p.

(2) Il n'a pu encore faire mention de la fondation de l'« Erdélyi Irói Rend » (Tabéry, Berde, etc.) opposé, dans une certaine mesure, à l'« Erdélyi Helikon ».

HACK Alfréd. — *Boileau a magyar irodalomban* (Boileau dans la littérature hongroise). Specimina Diss ... Hung. Univ. Elisabeth. Quinquecc. 44, 1933. Dunántul, 57 p.

La thèse de M. Hack comprend trois parties bien distinctes. Dans l'Introduction l'auteur examine la pénétration des idées de Boileau dans les diverses littératures européennes. Sans insister sur les mouvements d'idées qui ont contribué à la connaissance de la littérature française et notamment à celle de Boileau en étranger, il se contente de dresser un catalogue plus ou moins incomplet des poètes qui ont subi l'influence du « législateur de Parnasse ». Quant à la littérature roumaine, M. Hack a oublié de mettre en relief l'influence de Boileau sur Eliade, Grégoire Alexandrescu et sur d'autres fondateurs de la littérature roumaine, jusqu'aux célèbres « *Satires* » d'Eminescu. Dans les deux parties principales de sa thèse, l'auteur signale l'imitation des Satires de Boileau par plusieurs poètes du XVIII[e] et du XIX[e] siècle, en consacrant une étude quelque peu superficielle à l'introduction en Hongrie des idées esthétiques de Boileau. Malheureusement les traces de Boileau que M. Hack réussit à découvrir à l'époque de la renaissance de notre littérature, sont si peu nombreuses qu'elles ne lui permettent pas d'en faire une synthèse d'importance plus générale [1].

L. G.

BEAUX-ARTS

A PROPOS DE QUELQUES MANIFESTATIONS DE L'ART POPULAIRE HONGROIS. — MONUMENTA HUNGARIAE ETHNOLOGICA. A) ETHNOGRAPHICA : 1. — *Dunántuli Tükrösök* [Boîtes à miroir de Transdanubie]. Réunies par Ladislas MADARASSY. Edition de l'Académie Hongroise des Sciences, 1932, F° 68 p. dont 66 p. hors textes (en partie en couleur). — 2. — *Tiszafüredi Cserépedények* [Poteries du bassin de la Tisza]. Réunies par Charles VISKY. Ibid. 1932. F° 12 et 16 p., avec 177 figures hors textes (en partie en couleur).

L'art populaire se distingue par sa grande force conservatrice qui le rend réfractaire aux influences nouvelles. La tradition se défend âprement dans le domaine du costume, de la danse, de la musique; à plus forte raison dans celui des arts

(1) Nous nous permettons d'attirer l'attention de l'auteur sur quelques tournures de style assez choquantes, « Erdélyi nem volt az... a szatirára *beállitott* (!?) költő » (p. 47).

appliqués où la technique, même héritée des générations précédentes, ne se prête que difficilement aux modifications et aux réformes.

Ainsi l'art populaire devient un vaste réservoir de survivances qui viennent de très loin et qui conservent néanmoins toute leur fraîcheur, tout leur accent. Des traditions quelquefois séculaires se font jour et prêtent quelque chose d'absolu à des éléments en apparence fort simples.

Dans l'art populaire hongrois, dont la tradition a été gardée par des populations rurales restées longtemps à l'abri des mouvements qui tendent à changer la face de l'Europe, la fraîcheur de sentiment, la sûreté de la conception ornementale sont souvent remarquables.

Nous y trouvons des éléments décoratifs d'une qualité supérieure et qui nous rappellent à travers les âges révolus, des motifs connus d'après les documents égyptiens, mycéniens ou persans.

Y a-t-il une filiation lointaine mais directe par les chemins sinueux et compliqués de l'Orient, berceau de la race et de son art ?

Y a-t-il simplement un parallélisme souvent constaté entre des problèmes analogues engendrant des solutions adéquates ? Il serait difficile de répondre à cette question sans dépasser singulièrement les limites qui nous sont prescrites.

La force du sentiment ornemental se manifeste par la manière dont l'art populaire absorbe et amalgame les motifs iconographiques, les thèmes de ses compositions, pour en créer un ensemble ornemental; l'anecdote, — que ce soit une scène de chasse, une scène pastorale ou un motif « à boire » — disparaît et s'efface devant les nécessités du problème décoratif qui régit la composition.

Si l'on considère que la plupart des pièces présentées dans ces deux recueils datent de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, époque à laquelle, partout ailleurs dans l'Europe occidentale, l'art populaire est en pleine décadence, on ne peut qu'admirer la force de conservation et l'intensité d'expression que manifeste un art souvent naïf, mais toujours incisif et vivant.

Il se manifeste, notamment dans la Transdanubie, dans ces *tükrösök* ou boîtes à miroir (dont l'usage tend à disparaître), petits nécessaires en bois sculpté et peint, munis à l'intérieur d'un miroir. Elles permettaient aux gardiens de troupeaux, perdus dans la Puszta pendant des jours et des semaines, de pourvoir à leur toilette quotidienne et de donner à la moustache les soins les plus minutieux.

La pièce n° 5 nous paraît particulièrement digne d'atten-

tion. Elle date de 1840 et représente un personnage en costume national richement brodé qui se tient près d'un arbre en compagnie d'un chien et d'une brebis. Le tracé de la figure humaine, de même que celui des animaux, est d'une grande naïveté, ce qui contraste singulièrement avec la sûreté — on pourrait dire la maîtrise — de la conception ornementale; ce contraste n'a d'ailleurs rien de choquant, l'élément « naturaliste » ne jouant aucun rôle dans l'interprétation du thème.

La composition décorative est logique et raisonnée; l'artiste — La composition décorative est logique et raisonnée, l'artiste nifestation d'art appliqué. Il a donc l'obligation de traduire et d'extérioriser avec netteté les éléments fonctionnels de l'objet qu'il a en mains pour être décoré. Il traite d'une manière différente le couvercle mobile de la boîte et son encadrement, tandis que le joint est habilement masqué par un motif à double dentelure. Seul le couvercle est réservé à la composition principale, peinte sur fond clair. L'encadrement est traité en frise; il est décoré de fleurons peints en rouge sur fond noir avec entrelacs brun clair. C'est un motif qui s'apparente à la rosace mycénienne ou à la frise à palmettes archaïque de l'Hellade. La composition du motif principal dénote une remarquable habileté dans la distribution des éléments décoratifs. L'équilibre est parfait entre le personnage et l'arbre, d'une stylisation charmante. Le costume est intéressant par la netteté et la précision avec laquelle sont rendus des éléments de broderie quelque peu stylisés où nous retrouvons la palmette, la dentelure et le croisé en losanges. L'ensemble de la pièce représente un rare exemple de pondération dans la distribution des masses et des couleurs.

Beaucoup moins savante, moins artistique, mais pourtant curieuse paraît la pièce n° 28 représentant une théorie de chasseurs, plume au chapeau et fusil en bandoulière. Ce qui importe ici, ce n'est pas la traduction des silhouettes humaines, naïve et assez gauche, mais le principe de la composition rythmée, le parallélisme du tracé qui se sert de la figure humaine comme d'un élément abstrait et purement décoratif. Nous trouvons ici un rappel des hautes traditions de l'art ornemental dont l'élément essentiel est la cadence et le rythme.

Un autre exemple de conception ornementale très poussée est donné par la boîte ronde (n° 36), dont le décor représente un paon tenant dans son bec une branche fleurie. Le mouvement qui inspire la composition a pour point de départ la queue en éventail du paon; il se développe ensuite en spirale en suivant la tige de la branche. Une force centrifuge paraît se dégager de ce mouvement, dont les fleurs aux formes stylisées et multiples paraissent être la matérialisation visible.

Le mouvement est absorbé et pour ainsi dire neutralisé par l'encadrement d'une grande finesse.

On en retrouvera un autre exemple sous le numéro 39 : le thème, analogue au précédent, est traité sans aucun dynamisme; un parfait équilibre, établi suivant l'axe médian, régit la composition symmétrique où les motifs de fleurs et d'oiseaux accusent des influences orientales très nettes.

Quant aux poteries, elles présentent la même richesse dans la composition et les couleurs, la même subordination du décor à l'idée générale. La technique de la poterie demande plus de liberté que celle de la sculpture sur bois. Elle donne aussi plus de souplesse et d'inattendu aux œuvres bien réussies.

Tel le plat n° 41 au magnifique fond brun avec son oiseau de feu en guise de motif central, des branches qu'il becquète et qui paraissent agitées par le vent, enfin son encadrement au décor rythmé ponctué de palmettes peintes en rouge. La comparaison du motif analogue traité sur bois et en poterie n'est pas dénuée d'intérêt.

Voici deux types de cruches : l'une (n° 12) revêt vaguement une forme humaine, elle a une ligne harmonieuse et un riche décor inspiré de motifs vestimentaires et floraux; l'autre (n° 56) est très curieuse par sa forme, dont des répliques se rencontrent dans l'art des autres pays.

Considérons enfin (n° 73) un flacon de forme ronde, classiquement décoré de cercles concentriques habilement nuancés. Un fleuron hardiment campé orne la partie du milieu qu'il partage avec l'inscription de la date : 1872, date dont on pourrait presque douter, tant la forme de l'ensemble paraît nette et précise. Nouvelle confirmation à l'appui de notre thèse sur la force de résistance qui a été opposée par l'art populaire hongrois aux tendances destructrices de la fin du siècle.

M. Kamenka et H. Pernot.

DROIT, SCIENCES SOCIALES

LES PUBLICATIONS DE L'INSTITUT HONGROIS DES SCIENCES ADMINISTRATIVES.

Au cours des dernières années, on a beaucoup parlé et beaucoup écrit, en Hongrie aussi bien que dans les autres pays, sur les problèmes que pose la réforme générale des adminis-

trations publiques ou — comme on dit très souvent — la rationalisation de l'administration. La cause de ce phénomène est facile à trouver : c'est l'accroissement du nombre des affaires et la complexité des nouvelles tâches administratives, en face desquelles les vieilles méthodes se sont révélées faibles et insuffisantes. La nécessité d'un meilleur aménagement des services publics s'impose donc partout. Au cours de ce travail, la science administrative doit jouer un rôle de premier plan par ses recherches systématiques. C'est dans ce but que M. Zoltán de Magyary, professeur à l'Université de Budapest, qui fut entre 1931 et 1933 commissaire du gouvernement pour la rationalisation de l'administration, a fondé l'*Institut Hongrois des Sciences Administratives* auprès de la Faculté de Droit de ladite Université, Institut dont les travaux sont appelés à développer le droit administratif et à donner de constantes impulsions aux représentants de l'administration active.

L'Institut a déjà publié, depuis sa fondation toute récente (1931), une série de documents et de monographies sur un certain nombre de questions particulièrement intéressantes et actuelles.

La première de ces publications est le memorandum de M. Zoltán MAGYARY, intitulé : *La rationalisation de l'administration hongroise* (A magyar Közigazgatás racionalizálása, 1930) soumis au président du Conseil. Ce livre marque une étape importante dans l'histoire de l'amélioration administrative en Hongrie. C'est ce volume qui a attiré l'attention des dirigeants du pays sur l'urgence que présente la solution de ces problèmes. M. Magyary nous expose d'abord les idées des premiers théoriciens de la rationalisation : Taylor, Ford, Hoover, Rathenau et surtout le Français Henri Fayol, dont les études sur la nature et le mécanisme de la fonction administrative sont extrêmement précieuses. Puis l'auteur passe en revue les essais de rationalisation entrepris par divers Etats dans le domaine de l'administration et, s'attachant à l'administration hongroise, il en étudie la formation et les origines historiques. Enfin, après avoir démontré la nécessité de sa réorganisation, il donne d'une façon générale puis dans le détail des ministères, un programme très complet de ce qui doit être fait.

Après la nomination de M. Magyary comme commissaire du gouvernement pour la rationalisation de l'administration, ce premier volume fut suivi de deux brochures très substantielles : *Comment assurer l'économie et l'efficacité de l'administration hongroise* (A magyar közigazgatás gazdaságosságának és eredményességének biztositása; tome 2, 1931); le *programme de la rationalisation de l'administration hongroise* (A magyar közigazgatás racionalizálásának programmja; tome 3, 1932.) Ces brochures contiennent une analyse rapide des maux

dont souffre notre administration et énumère les remèdes principaux. En vue d'un meilleur contrôle des faiblesses de l'administration, M. Magyary a représenté par des graphiques les organes administratifs; il propose en même temps de développer la recherche des documents statistiques relatifs à l'activité administrative, il demande une refonte officielle des règles de droit en vigueur. Il considère aussi comme indispensable l'élargissement de la compétence du Tribunal Administratif. Afin d'élever le niveau du corps des fonctionnaires, il propose d'instituer le système des concours pour leur recrutement et de publier une réglementation systématique de leurs droits et devoirs. M. Magyary souligne énergiquement que le président du conseil doit être le chef dirigeant et responsable non seulement de la politique, mais aussi de l'administration.

Les idées que développent ces deux brochures ont été publiées aussi en anglais (*The Rationalisation of Hungarian Public Administration* (tome II, 1932) lors du voyage d'étude que M. Magyary fit aux Etats-Unis en novembre 1932 sur l'invitation de la Fondation Rockefeller à titre de « visiting professor ». Une publication ultérieure de l'Institut, également en langue anglaise : *Scientifie Management in Public Administration* (fasc. 12, 1933), contient le rapport présenté par M. Magyary au V^e^ Congrès des Sciences Administratives, à Vienne, en juin 1933 : l'auteur y traite surtout du rôle joué par les divers Instituts de recherches administratives pour améliorer l'administration et de la nécessité d'un contrôle systématique et central de tous les services publics.

Les essais de rationalisation se sont poursuivis dans la pratique d'après les principes fixés dans ces ouvrages. Au cours de ce travail, une des tâches essentielles fut de fixer, à propos de chaque affaire, quelles sont les autorités administratives compétentes, de quelle façon elle peut être étudiée et tranchée et de délimiter ainsi très exactement les pouvoirs des divers organes centraux ou locaux, gouvernementaux ou autonomes. On en trouvera le détail dans un gros volume de 800 pages, qui fait partie de la série des publications de l'Institut : *Le miroir de l'administration hongroise* (A magyar közigazgatás tükre, 1932). Il a été également rédigé par M. Magyary, avec la collaboration de MM. Charles MÁRTONFFY, Émeric MÁTÉ et Émeric NÉMETHY. C'est en s'appuyant sur ce document qu'on pourra signaler toutes les modifications qu'il serait nécessaire d'apporter à l'organisation administrative de la Hongrie.

Le troisième tome des publications de l'Institut, dont l'auteur est M. Gyula Hantos, envisage sous le titre : *Les bases territoriales de l'administration hongroise* (magyar közigazgatás területi alapjai, 1931) un aspect très délicat de ces travaux de réorganisation : l'unification de la compétence territoriale des dif-

férents organes administratifs. M. Hantos estime que l'inégalité, la disproportion entre les territoires des comitats et des arrondissements, puis entre les limites territoriales de la compétence des diverses autorités gouvernementales présente de grands inconvénients. Des modifications doivent donc être apportées dans le nombre et dans la délimitation des comitats considérés comme bases de d'administration locale; d'autre part, il faut attribuer la même compétence territoriale à tous les organes supérieurs ou inférieurs qui existent en nombre égal dans le pays. L'unification prévue tiendra compte du chiffre de la population, des facilités ou des difficultés de communication, des divers intérêts économiques. L'ouvrage de M. Hantos est complété par un remarquable recueil de 56 cartes géographiques illustrant les thèses de l'auteur. Il a été aussi publié en anglais : *Administrative Boundaries and the Rationalisation of Public Administration* (tome 3/b, 1932).

Le livre de M. Charles Mártonffy s'attaque à un autre problème extrêmement grave : au désordre causé par la multitude des règles juridiques (*De l'exactitude dans les lois,* (*Szabatos törvény,* t. 5., 1932, avec un résumé en français). C'est un malaise commun à presque tous les Etats modernes que la persistance dans les codes d'une grande quantité de lois périmées, source de grandes difficultés pour le grand public et même pour les connaisseurs. On songe à procéder à une refonte officielle des lois et des décrets, en choisissant d'abord les textes valables et en les groupant ensuite selon leur objet. M. Mártonffy souligne la nécessité de cette réforme et cite les tentatives faites à l'étranger sur ce point. La justesse de ce projet de réforme fut d'ailleurs vivement contestée par M. Gabriel Vladár, chef de la section de codification au Ministère de la Justice, dans une conférence tenue à l'Association des Juristes Hongrois; il a justifié son attitude négative par des arguments fort honorables. En réponse, MM. Magyary et Mártonffy ont énergiquement plaidé devant la même Association la cause de la refonte. Ces trois exposés figurent maintenant parmi les publications de l'Institut dans un volume spécial (*Tentatives de codification, Kodifikációs törekvések,* t. 13, 1933).

Une brochure de M. André Fluck contient des propositions pratiques en vue de l'établissement d'un bureau de livraison unique à Budapest; celui-ci distribuerait les décisions écrites de toutes les autorités administratives. (*Le service de livraison des offices à Budapest* (A budapesti közhivatali hézbesitési szolgálat, t. 6, 1932). M. François Julier traite dans un exposé très bref de *l'organisation et le fonctionnement des états-majors*), A vezérkarok szervezete és müködése, t. 9, 1932), uniquement en tant qu'exemple des moyens de direction d'une grande organisation.

L'auteur de ces lignes a écrit dans cette série un volume sur *La juridiction administrative et son évolution récente*, t. 8, 1932, avec un résumé français). Il examine les problèmes de l'organisation et de la compétence des tribunaux administratifs et de la procédure à suivre devant eux, en faisant connaître les diverses solutions choisies par les différents Etats. Il a donné une attention particulière au système français de contentieux administratif. En fin de compte, il propose plusieurs réformes destinées à compléter la juridiction administrative actuelle de la Hongrie : création de tribunaux inférieurs, fixation de la compétence de la Haute Cour Administrative par une définition générale, etc.

Signalons le livre de M. Etienne Kiss : *L'administration des « tanya » de la plaine hongroise*, (A. magyar tanyai közigazgatás, t. 7, 1932), monographie très complète des problèmes en face desquels l'Etat se trouve placé par suite de l'établissement de la population agricole dans la grande pleine hongroise par fermes isolées (tanya), c'est-à-dire d'une façon très dispersée, par petits groupes de quelques maisons, qui sont parfois très éloignés des grands villages. Les administrateurs doivent trouver des méthodes d'organisation spécialement adaptées aux besoins de ce monde des hameaux, s'ils veulent que l'œuvre de rationalisation aboutisse à un résultat satisfaisant.

Pour terminer notre compte rendu, mentionnons encore deux brochures de l'Institut ayant trait aux rapports de l'administration avec la vie économique. L'une de M. Zoltán Guóthfalvy Dorner qui étudie *Les Conseils nationaux économiques*, (Nemzetgazdasági tanácsok, t. 10, 1932, avec un résumé français) et qui analyse les raisons qui ont poussé les Etats d'assurer un certain rôle aux corporations et conseils économiques dans le mécanisme de leur vie publique. Il examine les différentes solutions du point de vue de l'organisation de ces conseils d'une part et de leurs attributions d'autre part. Enfin l'ouvrage de M. Joseph Gőbel : *L'organisation des fournitures pour l'administration publique*, (A közigazgatás dologi szükségleteinek gazdaságos kielégitése, t. 14, 1933, le dernier volume paru de la série de l'Institut), nous expose comment on peut assurer des économies dans le budget de l'Etat et des organes autonomes par une réglementation rationnelle de ces fournitures. Pour donner des impulsions au législateur hongrois, il expose les systèmes étrangers qui ont déjà fait leurs preuves, par exemple celui des Etats-Unis d'Amérique.

On peut affirmer dès maintenant que toutes ces publications de l'Institut représentent un gain extrêmement précieux pour la littérature hongroise de droit administratif et que le travail

accompli par l'Institut est vraiment digne de l'attention des savants étrangers. Ces efforts prouvent en outre que la Hongrie ne se contente nullement de ses traditions et de sa grandeur passée, mais qu'elle travaille toujours pour son avenir.

Jean MARTONYI.

(Institut Hongrois des Sciences Administratives).

HISTOIRE

KÁROLYI Árpád. — *Néhány történelmi tanulmány.* [Quelques études historiques], Budapest, Magyar Tudományos Akadémia, 1930, in-8, 517 p.

Ce volume a paru à la veille du 80e anniversaire du doyen de l'Histoire hongroise, Árpád Károlyi, ancien directeur du *Staats-Hof-und Hausarchiv* de la *Kaiserstadt,* directeur fondateur de l'Institut Historique Hongrois de Vienne. Dans ce volume ont été réunis les plus notables articles du Maître, parus dans différentes revues historiques hongroises de 1877 à 1925. Il suffit de parcourir ces études pour se rendre compte combien M. Károlyi, spécialiste de l'histoire moderne et contemporaine, a su conserver, malgré son grand âge toute la fraîcheur de son intelligence et une entière spontanéité. Elles attestent d'ailleurs et de manière incontestable la souplesse d'un esprit capable de s'adapter à la constante évolution scientifique.

Mais un fait caractéristique demeure essentiel à retenir, en dépit même de tout changement de méthode. Il y a dans les œuvres de M. Károlyi un élément constant : sa conception nationale de l'Histoire. Pour lui, en effet, et cette idée prime toutes les autres, la nation hongroise est une unité morale, absolument indépendante, avec ses propres buts et avec sa propre mission. Cette conception, à laquelle s'ajoute un sens très vif des réalités, a conduit M. Károlyi à se tourner, dès le début, vers les grandes figures de la Transylvanie où, de 1526 à 1848, la branche orientale de la nation hongroise continua de jouir d'une complète autonomie. Il s'intéresse, tour à tour, aux figures de Bocskay (6e et 7e articles du volume), de Bethlen (9e article), de Thököly (10e article), puis, les archives de Vienne une fois ouvertes, à celle de Batthányi [1]. Et c'est grâce à lui que les problèmes posés par des personnalités

(1) Voir compte rendu de M. P. Török, REH, N° 1-2, 1933.

aussi marquantes ont pu être suffisement élucidés. Des sentiments analogues l'inspirent quand il écrit en 1896, à l'occasion du millénaire hongrois, l'histoire des Árpáds, ces fameux organisateurs de la nation hongroise (1[er] article).

Ce qui retient d'abord l'attention de M. Károlyi, c'est donc une mise en relief des forces profondes de la nation. Mais il sait demeurer loin de toute exagération romantique, se placer à un point de vue européen et tenir compte des données extranationales. M. Károlyi est donc, même du point de vue européen, une figure importante de notre historiographie. Et cela nous devons d'autant plus le souligner que ses contemporains, tant autrichiens que hongrois, n'ont presque jamais considéré le passé des peuples du Bassin du Danube que du haut de la Tour de Saint-Etienne de la *Kaiserstadt*. Cette tour n'offre aucune séduction pour M. Károlyi. Il voit clairement, entre les courants germano-latins, qui depuis toujours dominent et s'opposent dans le Bassin du Danube, s'organiser ce qui deviendra en Europe la nation hongroise, — et Mohács, tournant tragique pour les peuples de l'Europe Centrale, en 1526, décide à ses yeux pour une longue période, et en faveur du germanisme, de cette interminable querelle. Aussi ne cesse-t-il de souligner le rôle international de la Hongrie autonome, dépositaire de la tradition médiévale. Considérablement élargi, son horizon dépasse ainsi de beaucoup l'orbite germanique, le monde restreint des Habsbourg et atteint aux proportions d'un horizon européen.

Mais à ces qualités qui lui assurent d'ores et déjà une place d'honneur au milieu des historiens de l'Europe Centrale et plus spécialement de la Hongrie, M. Károlyi en ajoute d'autres : une forme impeccable, une composition dont l'ordonnance est de la plus rare qualité, et toutes ces qualités font encore aujourd'hui de lui le Maître incontesté de notre historiographie. Il s'apparente à cet égard aux grands historiens français du XIX[e] siècle, qui veillaient soigneusement à l'observation de ces règles toutes littéraires.

T. Baráth.

A Bécsi Magyar Történeti Intézet Évkönyve [Annuaire de l'Institut Historique Hongrois de Vienne], I-II-III. Budapest, 1931, 1932, 1933, in grand-8, 354 + 355 +412 p.

L'écroulement de l'ancienne Monarchie Austro-Hongroise n'eut pas seulement des conséquences territoriales et politiques : il détermina un renouveau des problèmes scientifiques et littéraires, la recherche et l'élaboration d'un nouvel idéal. L'ancienne politique scientifique, dont le but était surtout d'assurer à la Hongrie une forte position à l'intérieur de la Mo-

narchie, avait perdu, en effet, toute sa raison d'être avec l'indépendance recouvrée. Le nouvel idéal scientifique devait donc compter avec la nouvelle situation nationale et se définir par rapport à elle. Et dans ce travail de réorganisation les sciences historiques ont peut-être devancé les autres. La Société Historique Hongroise renoua en effet de bonne heure ses relations avec l'Etranger en fondant dans les grandes capitales qui nous intéressent le plus, au point de vue historique, des instituts de recherches historiques. En 1920, celui de Vienne inaugura la série.

Parmi les publications de cet Institut figure depuis 1931 un Annuaire destiné à rassembler les études de moindre envergure qui paraissaient jusque-là épars dans différentes revues. Grâce à cet Annuaire, 16 articles en 1931, 14 en 1932 et 18 en 1933 ont pu voir le jour et dans des cadres qui leur assurent la diffusion nécessaire.

En examinant les résultats de ces trois dernières années, dûs surtout à l'érudition de la plus jeune génération des historiens hongrois, nous constatons une certaine prédilection pour l'histoire politique, économique et démographique; prédilection qui s'explique par le fait que les archives de Vienne, au point de vue hongrois, se prêtent surtout à des études de ce genre. Il est d'ailleurs facile, semble-t-il, de découvrir la commune inspiration de ces articles : il s'agit de savoir comment la Hongrie sut maintenir sa domination dans le Bassin Danubien en dépit de contretemps pour ainsi dire incessants, et quelles forces intérieures ont amené la mutilation actuelle.

Citons en particulier les articles suivants : Contribution à l'histoire de la plus vieille université hongroise (K. Heilig); L'art de construire des forteresses hongroises à l'époque turque (V. Pataki); La suspension du repeuplement de la Hongrie au temps de Marie-Thérèse (K. Schünemann); Sv. Miletits et le soulèvement serbe en 1848-49 (J. Thim); L'histoire de la crise de Bosnie (D. Angyal); Le rôle des Arméniens dans le repeuplement de la Hongrie au temps de Marie-Thérèse (K. Schünemann); Le conflit commercial entre la Monarchie et la Serbie en 1904-1910 (D. de Jánossy); les finances de la Hongrie à l'époque moderne, plusieurs articles dûs à plusieurs auteurs (J. E. Bakáts, T. Baráth, E. Rensing, G. Salacz, P. Török); Une histoire de Transylvanie de E. G. Tschernembl (E. Lukinich); Le tiers-état hongrois à l'époque de la Révolution française (E. Mályusz); La tentative de L. Kossuth pour fonder un journal en 1848 (A. Takáts); le procès de haute trahison de L. Batthiány (D. Angyal); François-Joseph et la presse hongroise de gauche (Fr. Eckhart); etc...

Signalons un article de nature philosophique, dont l'auteur

est le Prof. E. Hajnal, sur l'histoire sociologique de la raison, article qui mérite une attention spéciale à cause de la grande valeur explicative de la théorie développée; cet article nous fait attendre beaucoup de son auteur dans ce domaine de l'histoire

T. Baráth.

Bereghy Albert. — *Ruthén kérdés és az integritás* [La question Ruthène et l'intégrité], Budapest, 1933, in-12, 51; lui-même : Anscluss és restauratio (L'Anschluss et la restauration), Budapest, 1933, in-12, 18 + X (extrait en français).

La méthode qu'emploie l'auteur dans ses deux brèves études renforce de beaucoup la valeur de ses conclusions. Il examine les différentes solutions possibles de la question ruthène, point le plus vulnérable de la Tchécoslovaquie actuelle. La solution la meilleure lui paraît être de réincorporer ce petit pays dans le système naturel représenté par la Sainte Couronne hongroise. — Une restauration — selon lui — ne comporterait pas d'avantages pour les Hongrois.

BT.

Hóman Valentin et Szekfű Jules. — *Magyar történet* (Histoire de Hongrie). VII. kötet, A tizenkilencedik és huszadik század, irta Szekfű Gyala. (VII[e] vol. Le XIX[e] et le XX[e] siècles, par Jules Szekfű). Budapest, Imprimerie de l'Université, in-4°, 451 p. (1933).

Le VII[e] volume de la nouvelle histoire générale de la Hongrie comprend le XIX[e] et le XX[e] siècles. Cette époque, dont on a très peu parlé jusqu'ici, a pourtant vu s'affronter au sein même de la nation des forces nouvelles et extrêmement violentes. L'auteur en fixe le point de départ aux environs de ce XVIII[e] siècle finissant pendant lequel s'est élaboré la première forme moderne du nationalisme hongrois, celle du nationalisme des Ordres. En effet, l'idéologie fondamentale de ce nationalisme, comme nous l'apprend M. Szekfű, subsistait encore au début du XIX[e] siècle, et c'est à Széchenyi, surnommé le plus grand des Magyars, que revient le mérite d'avoir conduit la nation à abandonner une mentalité aussi peu d'actualité. Hanté par l'idéal chrétien de perfection, il appelle la nation hongroise l'unique rejeton européen de l'Asie, et la mission qu'il lui assigne est à la fois romantique et chrétienne.

« La moindre mission que puisse remplir le peuple hongrois, c'est de représenter, en tant qu'unique rejeton européen, ses qualités latentes provenant du berceau asiatique, qualités encore nulle part développées, nulle part épanouies; qualités

d'une race féconde, qui a bien pu, à plusieurs reprises, comme une marée renversant tout devant elle, couvrir de deuil les parties les plus évoluées du globe, et dans sa rage, comme un fléau de Dieu, marcher partout dans le sang, mais race certainement aussi curieuse et renfermant dans sa force autant de bonté et de noblesse que n'importe laquelle des fortes et ardentes familles de la race humaine; et en elle-même comme chez celles-ci, ce feu démesuré, cette force sauvage, cette ivresse destructrice doivent se purifier selon les nuances de particularités propres, et se transformer en noble ardeur, en la constance du champion, en magnanimité. »

« Il est temps de vider jusqu'à la lie avant qu'il ne soit trop tard la coupe de la connaissance de soi, coupe bien amère, il est vrai, mais si bienfaisante et même inévitablement nécessaire pour notre perfectionnement national. »

Parallèlement au nationalisme romantique de Széchenyi, un nationalisme libéral s'élabora, sous l'influence de Louis Kossuth, un nationalisme extrêmement optimiste qui bientôt s'empare des âmes jusqu'à les dominer entièrement. C'est alors que Széchenyi se tut.

C'est à pas de géant que progressa l'évolution, au cours des années qui suivirent 1840. La dynastie magyarophobe excitait par son attitude les nationalités contre les Hongrois et ces derniers se virent bientôt forcés de prendre les armes pour leur propre défense. A ce moment critique où les événements graves exigeaient de la nation un maximum de sacrifices, l'homme providentiel fut Kossuth Et ce mérite de Kossuth M. Szekfű le reconnaît aussi.

« On eût dit — écrit M. Szekfű — que l'esprit de l'époque, l'âme de la liberté, était descendu sur cet homme pâle... C'est sa parole enflammée qui, aux jours terribles de la fin de septembre, alors que se retiraient les anciens chefs désespérant de la fortune de la nation, quand dans la petite armée opposée au ban [1] les frères Perczel, des radicaux, injuriaient les officiers impériaux qui abandonnaient l'un après l'autre la cause de la nation... (Pest vivant dans une atmosphère de révolution)... alors, loin des exagérations outrancières, les yeux fixés sur l'intérêt général de la patrie, lui cherchait à organiser la défense nationale. Lorsqu'au départ de Batthyány le pays ne sombra pas dans l'anarchie, mais au contraire se dressa dans un élan tel qu'on n'en avait point eu d'exemple, depuis le temps des Turcs et les guerres de Rákóczi, le mérite en revient devant l'histoire à Kossuth. »

M. Szekfű juge favorablement le compromis austro-hon-

(1) Chef politique des Croates jusqu'en 1918.

grois, qu'il considère comme la pierre angulaire de la politique réaliste hongroise. C'est le compromis qui, pour la première fois depuis des siècles, offrit à la nation une ambiance favorable au développement de ses forces. Si cette œuvre géniale n'a pu supporter les épreuves de la grande guerre ni mûrir ses fruits pour la nation, et si, dès la fin du XIX[e] siècle, elle a irrémédiablement glissé vers la catastrophe, c'est là la conséquence inévitable, selon M. Szekfű, du système de gouvernement dit libéral et de l'état d'esprit libéral en général

Nous connaissons déjà les tendances religieuses de l'esprit de M. Szekfű; nous savons aussi que la personnalité chrétienne de Széchenyi représente pour lui le point culminant de l'histoire hongroise. Et ce Széchenyi, en qui seraient incarnées les aspirations immuables de notre peuple, en devient, par conséquent, le « symbole » historique. Donc, au fur et à mesure que le soleil du libéralisme se lève, versant partout sa lumière, les idées chères à Széchenyi, soudain périmées, tendent à s'affaiblir et même à disparaître, et M. Szekfű voit s'amasser sur l'horizon hongrois de gros nuages lourds de périls. Il en sortira la catastrophe de 1918. L'époque postérieure à Széchenyi apparaît à l'historien comme une suite logique de fautes grossières qui préparent l'inévitable tragédie.

Quoi qu'il en soit, l'illustre auteur a jeté sur cette période critique de notre histoire une clarté extrêmement vigoureuse et grâce à laquelle on peut s'en former une idée au moins provisoire. Nous nous devons de reconnaître ses mérites avec d'autant plus de bonne grâce que c'est lui qui a le premier tenté de réaliser une synthèse de l'époque du règne de François-Joseph, en ce qui concerne la Hongrie, enrichissant ainsi de plus de 50 ans notre connaissance du passé. M. Szekfű s'est aussi montré dans ce volume de synthèse, comme d'ailleurs dans les précédents, un excellent psychologue.

T. B.

A MAGYAR TÖRTÉNETIRÁS ÚJ UTJAI (*Nouvelles Méthodes de l'historiographie hongroise*). Budapest, Magyar Szemle, 1931, 463 p.

Sous ce titre on a réuni 11 articles d'ensemble dûs à différents auteurs et qui peuvent être considérés comme la première manifestation à la fois publique et collective d'une école historique attachée à ce qu'on appelle en Allemagne la *Geistesgeschichte*. Chaque collaborateur aurait eu pour tâche — semble-t-il — de démontrer, d'une part, la valeur pratique de cette nouvelle « méthode » dans la branche d'histoire dont il s'occupe plus spécialement, et d'autre part d'exposer les résultats déjà acquis.

La réalisation de cette heureuse initiative nous permet de dresser le bilan de cet effort. Tout d'abord nous devons relever que, d'une façon générale, le plan préétabli n'a pas été suivi par tous les auteurs; ils ont diversement conçu leur tâche, les uns se consacrant presque uniquement à la théorie, d'autres à l'histoire d'ensemble de leur spécialité, les uns défendant leurs propres recherches, les autres enfin donnant un nouveau programme. Certains même ne voient dans ces méthodes nouvelles que la possibilité de prendre davantage conscience des anciens procédés d'investigation. Cette divergence de vues nous atteste d'ores et déjà le manque de solidité et d'uniformité d'esprit de cette école.

Faute d'une conclusion générale, qui aurait pourtant été nécessaire pour la mise au point définitive des résultats de cette enquête, nous croyons pouvoir résumer les tendances propres à cette école dans les 5 points suivants : 1. D'une façon générale, cette histoire de l'esprit parvient à éliminer à peu près toute trace de mystère dans un passé apparemment obscur et c'est en quoi consiste sa grande valeur pratique; 2. Elle nous permet de démêler derrière la trame enchevêtrée de l'histoire les mobiles les plus secrets des actions humaines; 3. Ce genre d'histoire n'est nouveau que du point de vue de la méthode, donc l'histoire de l'esprit signifie en premier lieu méthode; 4. Elle nous permet de faire de vastes constructions historiques autour d'une idée centrale et déterminée, donnant ainsi un sens intelligible d'un passé amorphe en soi; 5. Elle manifeste l'insuffisance de toutes les écoles précédentes en tant qu'elle demande une réestimation des valeurs, plus conforme aux réalités historiques.

Tout en appréciant hautement les efforts déployés par cette nouvelle école d'historiens, à qui est dû sans aucun doute un réveil de l'intérêt que porte le grand public aux lectures historiques, nous devons néanmoins présenter quelques réserves Nous ne voyons pas, en effet, dans cette histoire de l'esprit la pierre philosophale qui aurait la propriété magique d'ouvrir toutes grandes les portes du passé, ni même une méthode proprement dite, et nous ne pouvons accepter les données entièrement subjectives construites d'après les points 4 et 5. Selon nous, cette école nouvelle s'est bornée à insister sur le rôle qu'avait laissé de côté l'école positiviste des facteurs psychologiques dans l'histoire. A ce titre elle mérite d'être vraiment considérée comme l'une des plus importantes qui existent aujourd'hui en Hongrie[1].

T. Baráth.

(1) Nous profitons de cette occasion pour rappeler le volume publié par la *Revue Historique* à l'occasion de son 50e anniversaire. Ce vo-

VARJU Elemér. — *Magyar várak.* Ungarische Burgen. Forteresses Hongroises. Hungarian Forteresses. (Texte en quatre langues). Budapest. Imprimerie de l'Université 1933, 212 p. in-4° (206 gravures et illustrations).

La longue liste des forteresses hongroises et les commentaires qui accompagnent chacune d'entre elles, nous apprennent d'une façon détaillée l'histoire des châteaux-forts de la Hongrie.

Des documents historiques expliquent comment et à quelle époque, chaque forteresse fut bâtie, quelle fut sa destinée au cours des siècles, quels furent ses propriétaires successifs et quelle est la raison de sa célébrité ou de son intérêt architectural.

Nous apprenons également le rôle des forteresses dans l'histoire de la Hongrie. On nous expose très clairement comment, au moment même où les Hongrois occupèrent la plaine du Danube, le pays fut entouré de fortifications, à l'aspect austère et sordide, impropres à l'habitation, et auxquelles les ancêtres de St-Etienne préférèrent de beaucoup les tentes bien tapissées, aérées et confortables. Ces forteresses ne commencent à jouer un rôle important dans la vie des Magyars, qu'à l'époque des invasions. Aussi y eut-il à ce moment-là un accroissement considérable du nombre des forteresses. La plupart d'entre elles étaient possessions royales ou seigneuriales. Le rôle qu'elles étaient appelées à remplir justifie leur emplacement au haut d'une colline, ou d'un roc abrupt.

C'est sous l'influence française et anglaise, que les tours s'introduisirent dans la conception des forteresses.

Au cours du XV^e^ et XVI^e^ siècles, les châteaux-forts, préalablement modernisés, devinrent résidences royales et seigneuriales : tel le château de Visegrád, où le roi Mathias résidait volontiers et où il recevait des artistes et seigneurs du monde entier.

Mais au XVII^e^ siècle, les forteresses hongroises passèrent entre les mains des particuliers et beaucoup d'entre elles tombèrent ainsi en décadence. C'est au cours de ce même siècle que beaucoup de vieux châteaux-forts furent détruits, et de nouveaux furent érigés sous la surveillance des maîtres italiens.

lume contient un article d'ensemble sur les études historiques en Hongrie au cours de ces dernières années. Malheureusement cet article ne semble pas être au courant des nouvelles tendances de notre enseignement et de nos méthodes, et les renseignements qu'il apporte laissent peut-être à désirer. Les comptes rendus critiques publiés en 1933 dans la *Revue des Etudes Hongroises*, nous permettent de porter un tout autre jugement sur la production historique en Hongrie.

Aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles, les forteresses se transformèrent de plus en plus en châteaux. Cette transformation allait de pair avec la modernisation des moyens de défense en cas de guerre, car on avait de moins en moins besoin de fortifications dans le genre des vieilles places fortes hongroises. Bientôt on ne pouvait plus distinguer les châteaux des forteresses et on créa à cet effet le mot de « château-fort ».

A l'époque actuelle, beaucoup de ces splendides châteaux sont entre des mains étrangères. Depuis le traité de Trianon nous n'en possédons plus qu'un nombre assez restreint. Aussi est-il malheureux qu'au XX^e^ siècle, où, paraît-il, la civilisation atteint son plus haut développement, il y ait des hommes qui ne savent pas respecter la beauté artistique et confondent patriotisme avec barbarie. Il est tout à fait regrettable de voir plusieurs de nos forteresses mutilées et en partie démolies depuis qu'elles nous ont été enlevées.

Cet exposé est complété par d'exellentes photographies représentant les châteaux dans leur état actuel et par des reproductions des forteresses aux époques lointaines.

A côté du commentaire hongrois très détaillé nous trouvons une petite légende en trois autres langues (anglais, français et allemand), ce qui met cet ouvrage à la portée de quatre nations différentes. L'idée est bonne, mais il est regrettable que l'imperfection de l'orthographe et du style dans les légendes françaises, puissent diminuer la valeur de cet admirable ouvrage aux yeux des lecteurs français.

M. E. Varju, Directeur du Musée National de Budapest est l'auteur de ce beau recueil. C'est lui qui a rassemblé les photographies et les reproductions, c'est lui également qui a doté de commentaires détaillés chacune des vues des forteresses hongroises.

La présentation de l'album est impeccable. Relié en toile basque et imprimé sur papier de Hollande glacé, il nous offre une mise en page fort artistique et une typographie parfaite. La richesse de la composition de l'album ne saurait qu'augmenter sa valeur artistique et documentaire.

E. A.

GEOGRAPHIE

Szilády Zoltán. — *Bulgária* [La Bulgarie], Budapest, 1931, Szerző kiadása, 472 p.

Le livre de M. Zoltán Szilády, dédié à Boris III, tzar de Bulgarie, est une de ces manifestations bulgarophiles qui, depuis la grande guerre surtout, s'opposant aux tendances panslavistes de l'Europe centrale, contribuent continuellement à approfondir en Hongrie l'amitié traditionnelle des deux peuples danubiens. Loin d'être un simple récit de voyage, il décrit au lecteur hongrois la Bulgarie moderne tout entière. L'auteur, toujours attentif aux monuments souvent oubliés d'un passé glorieux, sait mêler à ses impressions de voyage, toujours justes et vivement colorées, beaucoup de réflexions historiques et politiques. Inspiré non par le faux enthousiasme pour l'origine « touranienne » des Bulgares et des Hongrois, mais plutôt par une compréhension sincère du passé et du présent, il décrit non seulement les grandes villes modernes de la Bulgarie, mais aussi la vie des plus humbles paysans, observant leurs coutumes, leurs fêtes et même leurs superstitions, par quoi il réussit à pénétrer jusqu'au fond même de l'âme bulgare. Quelle piété touchante dans ses paroles évoquant le souvenir d'un passé lointain, perpétué par les inscriptions de Madara que notre compatriote, M. Géza Fehér, vient de déchiffrer ! Pour que la découverte de la Bulgarie soit aussi complète que possible, il ne néglige pas les moindres détails. Il n'oublie pas de comparer l'art populaire des Bulgares à celui des Hongrois et de signaler certaines ressemblances dans les costumes, dans les broderies, etc. Sans doute, les conclusions de l'auteur devront être, dans la plupart des cas, soumises à la critique rigoureuse de nos folkloristes professionnels. De même, personne ne pourrait être persuadé, malgré les arguments allégués par M. Szilády en amateur intelligent, de l'existence réelle des rapports historiques et anthropologiques entre les Bulgares du pays de Soumen et les Csángós de Moldavie (p. 439). Néanmoins, l'auteur a le mérite d'avoir attiré l'attention des spécialistes sur un domaine encore inexploité du travail scientifique. Les études de ce genre jetteront probablement des lumières suffisantes sur les relations balkaniques de la culture hongroise. Le livre se termine par des renseignements pratiques pour voyager en Bulgarie.

L. G.-G.

Domokos Péter Pál. — *A moldvai magyarság* [Les Hongrois de Moldavie]. Csiksomlyó, 1931, 302 p.

L'auteur de ce livre, professeur de musique dans une petite

ville sicule de Transylvanie, s'est proposé d'entreprendre un véritable voyage d'exploration en Moldavie, dans la région habitée par les Hongrois, dits « Csángó » (csángó-magyarok) et de comparer le tableau de leur état actuel à ce que d'autres savants, linguistes et historiens, ont écrit sur eux. Conformément à cette tâche, doublement difficile, son ouvrage comprend deux parties bien distinctes. La première est entièrement consacrée à l'histoire politique et ecclésiastique des Csángó, la seconde (Les Hongrois dans la Moldavie actuelle) est une esquisse touchante des impressions de voyage de l'auteur. Tandis que, dans la première, M. Domokos se borne à résumer d'une façon assez précise mais souvent superficielle les opinions émises par d'autres historiens, — il est loin d'avoir une opinion à lui sur l'origine et les migrations mal éclaircies des Csángós, ainsi que sur leurs prétendus rapports raciques avec les Cumans, — dans la seconde il nous surprend souvent par la justesse de ses observations, en fournissant même une contribution fort précieuse à la connaissance du folk-lore hongrois; car, — et il faut souligner ce fait, — c'est M. Domokos qui a découvert, transcrit et publié 68 chansons originales des Csángó de Moldavie. Jusqu'ici, personne ne s'est occupé de ce trésor caché de traditions séculaires, qui constitue, pour ce petit peuple isolé, le dernier refuge de son existence nationale. Au moment où, par suite du traité de Trianon, les Hongrois de Transylvanie ont à soutenir une lutte continuelle pour le maintien de leur culture, il faut féliciter M. Domokos d'avoir montré, dans ce livre dédié à la mémoire du grand Transylvanien qu'était Benedek Janisó, les périls de la roumanisation que les Csángós n'ont su éviter au cours de leur histoire, ce qui servira de bien triste exemple aux masses hongroises restées dans les Etats successeurs.

L. G.-G.

Schilling Gábor. — *De Martonne legújabb könyve és a magyarság* (Un livre de M. de Martonne et les Hongrois), Budapest, 1933, in-8° de 33 pages (extrait du *Bulletin de la Société hongroise de Géographie*, t. XLI).

Il s'agit des pages consacrées à la Hongrie dans le tome IV de la *Géographie Universelle* par M. Emmanuel de Martonne et dont nous avons rendu compte dans le fascicule 1-2 (p. 99-102). M. Schilling insiste sur la haute compétence du « premier représentant des savants français en géographie », surtout en qui concerne la géographie physique, sur son art de relever les traits caractéristiques d'une région, sur ses nombreux voyages en Europe Centrale et surtout en Roumanie,

et il fait le plus bel éloge de cette étude riche de faits et d'idées.

Mais il constate que les mêmes faits ne sont pas toujours interprétés de la même façon quand il s'agit de la Tchécoslovaquie et de la Roumanie, par exemple, Etats pour lesquels la sympathie de l'auteur est manifeste, ou quand il s'agit de la Hongrie. C'est à propos de la Tchécoslovaquie seulement que M. de Martonne rejette telle frontière comme inacceptable « pour un pays qui veut respirer ». Il a pour les Polonais des indulgences qu'il refuse aux Ruthènes, de qui il se sent beaucoup plus éloigné. Il note sans récriminations que les Polonais occupent en Galicie tous les postes dirigeants; mais il signale d'un ton acerbe que les Roumains de Transylvanie étaient, au temps de la domination hongroise, « tenus à l'écart des professions libérales aussi bien que de l'administration », ce qui d'ailleurs n'est pas exact.

Il y a dans le livre de M. de Martonne des erreurs matérielles (à propos des noms de lieux, des exploitations industrielles sur le territoire de l'ancienne Hongrie, du sens de quelques dénonciations magyares, etc.) et il est curieux de noter l'évolution de ses idées dans des problèmes tels que celui de l'origine des Roumains : il avait autrefois (1902) raillé « la vieille et naïve théorie des chroniqueurs roumains, propagée sur les patriotes transylvains dans un but politique et d'après laquelle les Roumains seraient les descendants directs des colons romains de Trajan ». Il semble répugner aujourd'hui à situer dans les Balkans le pays natal des Roumains et il admet des survivances romaines dans les montagnes...

Ce remarquable article de critique minutieuse et objective est écrit dans les deux langues hongroise et française.

Louis VILLAT.

M.T. AKADÉMIA KÖNYV-TÁRA

Le Gérant : F. SCHNEIDER.

IMPRIMERIE DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE. — PARIS-BOURG

OFFRES ET DEMANDES
D'OUVRAGES D'OCCASION

(Aucune annonce ne sera insérée dans cette rubrique si la copie n'est pas accompagnée du montant de l'insertion. Tarif minimum donnant droit à 5 lignes (adresse comprise) : 4 fr. 50. La ligne supplémentaire : 1 fr.)

OFFRES

Mme ANNETTE NICOLAS, LIBRAIRE
« AU BIBLIOPHILE AVISÉ »
1, AVENUE PIERRE-LOTI,
LA BAULE-SUR-MER

Giraudoux. Bella, ill. Hermine David, 350 fr.; Loti. Aziyadé. Calmann. 1879, édit. or., d.-mar. de Pouillet, manq. la couv., ex. de toute beauté, 300 fr.; Malraux. Les Conquérants, or. pur fil, 65 fr.; Reine de Navarre, Heptaméron, édit. Javal et Bourdeaux, ill. Hérouard, 4 vol., 500 fr.; Raucat. Honorable partie de campagne, ill. Foujita, 400 fr.; Willy et Colette. Les 4 Claudine, ill. Chas-Laborde, ex. Hollande, 450 frs.

Tous ces livres en parfait état. Envoi contre remboursement. Faites-vous inscrire pour recevoir prochainement premier catalogue.

LIBR. VERITAS
21, RUE DES TANNEURS, ANVERS

Bertrand (L.). Sanguis martyrum. Ex. n° 5 sur japon ancien contenant deux originaux. Bois en couleurs de Cl. Serveau. Mame.

DEMANDES

LIBRAIRIE UNIVERSITAIRE J. GAMBER, S. A.
7, RUE DANTON, PARIS (6e)

Aulard. Société des Jacobins. T. 5.

Babelon. Catalogue collect. de Luynes. T. 1er.

BERNARD QUARITCH LTD
GRAFTON STREET 11, NEW BOND STREET, LONDON, W. 1

Mendelssohn-Bartholdy. Ali Pacha. 1866.

— Die Orientalische Politik des Fursten Metternich.

Mynoide Mynas. Coup d'œil sur la politique du Cabinet autrichien envers la Grèce. 1826.

CENTRE D'ETUDES HONGROISES EN FRANCE
8, RUE GEOFFROY-ST-HILAIRE, PARIS (Ve)

Petőfi, Össres művei (Œuvres complètes), édition Havas.

Introductions françaises des œuvres de Petőfi, Arany, Madách, Ady.

Revue des Etudes Hongroises. Tomes I-VIII.

Bibliothèque Hongroise de la Revue de Hongrie. I-10.

N. V. SWETS et ZEITLINGER
KEIZERSGRACHT 471, AMSTERDAM (Hollande)

Le Mercure de France. 1672 à 1820.

Allez passer vos vacances en Hongrie !

Vous avez besoin de changer de milieu... A 24 heures de Paris une ville vous attend qui, bien que parfaitement européenne, ne pourra manquer de vous ravir grâce à son étrange et romantique beauté. Vous ne vous y sentirez pas dépaysé, car on y parle couramment votre langue et vous y trouverez des hôtels confortables et de grand style, une cuisine et des vins que vous saurez apprécier puisque vous êtes Français... Et pourtant vous vous trouverez dans une toute autre atmosphère et vous éprouverez un plaisir nouveau en prenant contact avec cette vie faite de mouvement et de couleurs aux confins de l'Orient et de l'Occident.

Cette ville est Budapest.

Venez-y et vous serez bien reçu.

Pour tous les conseils et renseignements adressez-vous à votre Agence de voyages.

ACADEMIAE SCIENTIARUM MAGYAR

DROIT, SCIENCES SOCIALES. — Joseph Rudinsky : La révision du traité de Trianon. L'article 19 du Pacte de la Société des Nations (A. Gœllner). — Charles Rist : Essais sur quelques problèmes économiques et monétaires (A. G.). — Evang. An. Averoff : Union douanière balkanique (A. G.). — G. Crusen, W. Makowski, H. Tibal : La question de Dantzig. — F. Delaisi, A. Mousset, H. Clerc, H. Beckerath, E. Hantos, E. Osuski : L'Europe Centrale et la crise (B. T.). — Edouard Herriot : La France dans le Monde (L. Villat). — Comte Etienne Bethlen : La Hongrie et son problème des Minorités (L. Villat). — Georges Desbons : Les Erreurs de la Paix, la Hongrie après le traité de Trianon (L. Villat). — François Honti : Que demande la Hongrie ? Le traité de Trianon et les revendications hongroises (L. Villat). — G. Kiritescu : Istoria vázboiului pentru intregirea României (A.). — A. Antonucci : La liquidation financière de la Guerre et la reconstitution de l'Europe Centrale (A. G.). — Jacques Lambert : Les Nations contre la Paix (E. Szabóky). — R. Dupuis, A. Marc : Jeune Europe (G. Makay). — Statistique des étudiants hongrois dans les établissements supérieurs de Hongrie (G. Kiss) 345

HISTOIRE. — Camille Bloch : Les causes de la guerre mondiales, précis historique (L. Villat). — Jules Isaac : Un débat historique : le problème des origines de la guerre (L. Villat). — Charles Seignobos : Histoire sincère de la nation française. Essai d'une histoire de l'évolution du peuple français (L. Villat). — Nicolas Draganu : Romînii in veacurile IX-XIV pe basa toponomici si a onomastici. — Otto Bickel : Russland und die Entstehung des Balkanbundes 1912. Ein Beitrag zur Vorgeschichte des Weltkrieges. — Georges Clenton *Logio :* Rumania, its history, politics and economics. — Lilio Cialdea : La politica estera della Romania nel quarantennio prebellico. — Commandant H. Sokol : La Marine Austro-Hongroise dans la guerre mondiale (1914-1918) (E. Bodnár). — P. Louis Rivière : L'Après-Guerre, 1918-1932 (E. F.). — F. Downay : Soliman le Magnifique (T. B.) 362

GEOGRAPHIE. — Edgar Patin : Le Commerce des céréales dans le bassin du Bas-Danube (T. Mendol) 369

II. — *REVUE DES LIVRES HONGROIS :*

LINGUISTIQUE FINNO-OUGRIENNE. — Schwartz Elemér : A nyugatmagyarországi német helységnevek (L. Treml) 373

LITTERATURE. — La Littérature hongroise de Transylvanie (L. Göbl-Gáldi). — Babits Mihály : Amor Sanctus. A középkor latin himnuszai (L. Göbl-Gáldi). — Kosztolányi Dezso : Esti Kornél (A. Sauvageot). — Molnár Ferenc : A zenélő angyal (C. Streml). — Farkas Aladár : Ártatlan vagyok (S.). — Une nouvelle traduction hongroise de Madame Bovary (P. Rónai) 377

HISTOIRE LITTERAIRE. — Vajthó László : Magyar Irodalmi Ritkaságok (E. Fábián). — Tolnai Gábor : Erdély magyar irodalmi élete L. Aradi). — Hack Alfréd : Boileau a magyar irodalomban 393

BEAUX-ARTS. — A propos de quelques manifestations de l'art populaire hongrois (M. Kamenka et H. Pernot) 397

DROIT, SCIENCES SOCIALES. — Les Publications de l'Institut Hongrois des Sciences Administratives (Jean Martonyi) 400

HISTOIRE. — Károlyi Árpád : Néhány történelmi tanulmány (T. Baráth). — A Bécsi Magyar Történeti Intézet Évkönyve (T. Baráth). — Bereghy Albert : Ruthén kérdés és az integritás (B. T.). — Hóman Bálint et Szekfü Gyla : Magyar történet (L. Lendvai). — A magyar történetirás új útjai (T. Baráth). — Varju Elemér : Magyar Várak (E. Aigner) 405

GEOGRAPHIE. — Szilády Zoltán : Bulgária (L. G. G.). — Domokos Péter Pál : A moldvai magyarság (L. G. G.). — Schilling Gábor : De Martou legújab könyve és a magyarság (L. Villat) 414

REVUE BLEUE

Politique et Littéraire.

Directeur
Paul GAULTIER
de l'Institut

Revue Bi-mensuelle, 72e année

Sommaire du Numéro 1-6 janvier 1934

Abel LEFRANC de l'Institut	*Le soixante-douzième.*
	Anniversaire de la Revue Bleue.
E. RODOCANACHI de l'Institut	*Revue Bleue et Revue Rose.*
E. ESCHOLIER	*Asturies* (Nouvelle).
Pierre MOREAU	*Brunetière et la Revue Bleue.*
Fritz NEUGASS	*Stefan Georges.*
LE CORBUSIER JEANNERET	La Nouvelle Architecture : *Les Formes Nouvelles d'un Art pratique.*
DUMONT-WILDEN	La Politique étrangère : *Une année confuse.* — *Le problème américain.*
H. DE ZIEGLER	Le Mouvement Littéraire dans la Suisse Française : *Un Poète Citoyen.*
Gaston RAGEOT	Le Théâtre : *Coriolan, Pranzini.*
Tristan DERÈME	Sous la Tonnelle aux Rêveries : *Les Tantales Imaginaires.*
G. FRÉJAVILLE	Variétés : *Ecuyères de Cirque.*
Jean LEFRANÇOIS	La Quinzaine Coloniale.
	Bulletin maritime

286, *Boulevard Saint-Germain. Paris. Tél. Littré* 02-29

Prix du Numéro : France .... 4 fr. — Etranger .... 5 fr.

REVUE SCIENTIFIQUE REVUE ROSE

Directeur
Paul GAULTIER.
Membre de l'Institut

Rédacteur en chef :
Jules BAILLAUD.
Astronome-titulaire à l'Observatoire de Paris

Secrétaire général : Louis FRANCHET

Revue Bi-mensuelle, 71e année.

Sommaire du N° 24, 23 décembre 1933.

LES SCHEMES GEOMETRIQUES D'INCERTITUDE, Par G. BOULIGAND, Professeur à la Faculté des Sciences de Poitiers.

L'AMELIORATON DU BLE DANS LE SUD-OUEST DE LA FRANCE, par G. NICOLAS, Professeur à la Faculté des Siences; Directeur de l'Institut agricole de l'Université de Toulouse.

LES ANCIENNES PAPETERIES DE LA TIERACHE, par Eugène CREVEAUX, Vice-Président des Rosati de la Thiérarche.

NOTES ET ACTUALITES. — *Electrolyse :* Les Dépôts électrolytiques. — *Chimie physique :* Les Phénomènes de très basse température. — *Biologie Végétale :* La Polarité dans le Règne végétal. — *Ethnologie :* La question des « Races ». — *Ethnographie :* Traditions corporatives des Constructeurs de Cours d'eau souterrains (rhettaris) et des Maîtres de l'Heure d'eau (Moul et Keits) de Marrakech. — *Médecine :* Submersion et Mort subite des Baigneurs.

SCIENCES APPLIQUEES. — *Génie maritime :* La Crise mondiale et le Progrès technique : Quelques Navires français récents : Paquebots et Cargos de Tonnage moyen. — *Mécanique :* Les nouveaux Progrès des Moteurs à injection.

ACADEMIE DES SCIENCES. — Séances des 30 octobre et 6 novembre 1933.

NOUVELLES. — Vie Scientifique et Universitaire.

BIBLIOGRAPHIE

TABLE DES MATIERES

BULLETIN ECONOMIQUE.

Prix du numéro : France .... 3 fr. — Etranger .... 4 fr.

PARIS

286, *Boulevard Saint-Germain, VIIIe* — *Littré* 02-29.

IMP. DES PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE — PARIS-BOURG